

du Reverend pere pillon Goncal

LA RHETORIQUE, OU L'ART DE PARLER,

Par le *R. P. BERNARD LAMY*, *Prêtre de l'Oratoire.*

SIXIEME EDITION,

Augmentée d'un

DISCOURS PRELIMINAIRE SUR SON USAGE,

& de ses

RÉFLÉXIONS SUR L'ART POËTIQUE.

A LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE,
M. DCC. XXXVII.

DISCOURS RELIMINAIRE SUR L'USAGE DE CETTE RHÉTORIQUE.

LES Regles, que le Pere LAMY a données à ceux qui veulent s'appliquer à la Rhétorique, ont été ſi bien reçues du ublic, & ſi généralement approuvées es Connoiſſeurs, qu'il ſeroit inutile d'en uloir faire l'Eloge. Cinq Editions, qu'on faites dans peu de tems de cet Ouvra- e, toutes débitées avec un Succès é- nnant, ſont une Preuve aſſez évi- nte de ſa Bonté. Ce n'eſt donc pas ur louër le Livre du Pere LAMY, 'on a mis à la Tête ce Diſcours Pré- minaire, mais pour montrer à bien des erſonnes, qui ſouvent mépriſent les

† 2 Cho-

Choſes les plus utiles, quel eſt le Pr[illegible]
fit qu'ils peuvent retirer de la Lectu[illegible]
de cet excellent Ouvrage.

L'Art de parler eſt le Princip[illegible]
&, pour ainſi dire, la Clef de tout[illegible]
les Sciences. Quiconque ne ſçait p[illegible]
s'énoncer, & donner un Ordre à [illegible]
Penſées, ne peut jamais aquérir le T[illegible]
lent de perſuader: & la Perſuaſion eſ[illegible]
non ſeulement le But de la Rhétoriqu[illegible]
mais auſſi de toutes les Sciences. Les Ph[illegible]
loſophes, les Théologiens, les Hiſtorie[illegible]
mémes, veulent entrainer le Cœur [illegible]
l'Eſprit. S'ils n'ont pas le Secret d[illegible]
s'expliquer d'une Maniere nette, & pr[illegible]
ciſe; s'ils ne préſentent à l'Imaginatio[illegible]
que des Idées vagues, mal digérées, [illegible]
exprimées dans des Termes confus; [illegible]
ne peuvent jamais ſe flatter d'acquér[illegible]
cet Avantage.

Quiconque n'a pas le Talent d[illegible]
perſuader joue dans la République d[illegible]
Lettres, ſoit qu'il s'adonne au Barrea[illegible]
à la Chaire, ou à la Philoſophie, le m[illegible]
me Rolle que l'infortunée Caſſandre ch[illegible]
les Troïens: & ſes Diſcours ne fo[illegible]
guéres plus d'Impreſſion, que des F[illegible]
bles ou des Contes d'Enfant. Auſſi eſ[illegible]
ce même une Néceſſité, dans les A[illegible]
tions

privées de la Vie civile, que de
oir émouvoir les Cœurs, & les ren-
ensibles aux Raisons par lesquelles
eut les engager.

ous les Grands-Hommes ne doi-
la Moitié de leur Gloire, qu'à l'A-
ge qu'ils ont retiré du Talent qu'ils
nt d'entrainer les Esprits. Jules-
dut autant à son Eloquence, qu'à
rmes. Si Cicéron sauva la Répu-
, & la garentit des Suites funes-
e la Conjuration de Catilina, &
ndit ce grand Service à sa Patrie,
autant comme Orateur, que com-
onsul. Il n'y a donc que des Igno-
qui appuient leurs Préjugés, &
'aresse, de quelques Discours gé-
x, qui puissent mépriser l'Art, qui
prend à parler, & par lequel nous
perfectionnons dans le Talent de
der.

sçai bien, que quelques Personnes
n que l'Eloquence étoit plus per-
se à la Société, qu'elle ne lui
tile; & qu'ils ont regardé la Rhé-
e comme un Art dangereux, car
d'entrainer dans l'Erreur les Es-
foibles, qu'on séduisoit par les
es d'un Discours enchanteur,

Ceux qui masquent & fardent les Femm dit Montagne en parlant des Rhéto ciens, *font moins de Mal; car, c'est ch de peu de Perte de ne les voir pas en l Naturel: là où ceux-ci font état de tromp non pas nos Yeux, mais notre Jugement, d'abatardir & corompre l'Essence des C ses. Les Républiques, qui se sont main nues en un Etat réglé & bien policé, co me la Crétense, & la Lacedemoniene, n' pas fait grand Compte de l'Orateur* *.

Je conviens, qu'on ne cultivoit po à Sparte la Rhétorique avec autant Soin qu'à Athenes. Mais, je ne v point que cette derniere Ville ait inférieure en rien aux autres Républiq de la Grece. Elle a toujours été cel qui a montré le plus d'Amour pour Gloire & pour la Liberté. Elle fut derniere à se soumettre au Joug des M cédoniens: & cette même Eloquen que l'on condamnoit à Sparte, fut le p terrible Ennemi que Philippe y trou Démosthene lui fit plus de Peine, q toute la Grece ensemble: & l'Asie co ta moins de Fatigues à conquérir à l

F

* Essais de Michel de Montagne, *Livr. Chap. XV. pag.* 607.

oit une Science , parce que cer-
Perſonnes vicieuſes & mal-inten-
:s peuvent en abuſer. Il faudroit
alement renoncer à toutes les Con-
nces qui ſervent à orner l'Eſprit
régler le Cœur. La Philoſophie
conduire dans des Principes peu
ibles à la Société. La Théologie
vent jetté des Docteurs dans des
rs contraires à la Religion. L'Hiſ-
même a ſervi quelque-fois de Pré-
à autoriſer de mauvaiſes Actions.
udroit donc abbandonner toutes
iences : &, ſemblables à quelques
ns ſauvages, n'avoir que la Figure
ous diſtinguât des Animaux.
.ux, qui veulent condamner l'E-
de la Rhétorique comme perni-
: à la Société, doivent ſoutenir né-
rement l'Abſurdité de condamner
alement toutes les Sciences. L'E-

Un Sentiment aussi étrange ne mé
pas que je m'arrête plus long-tems
réfuter: & l'on doit être, ou bien ig
rant, ou bien visionaire, pour ôse
soutenir.

Un Homme sensé connoit la Né
sité des Sciences, qui honorent en q
que façon l'Humanité, & l'élevent
dessus de sa Sphere. Par l'Etude,
Philosophe devient plus sage, le G
rier plus intrépide & plus expérime
le Souverain aprend à gouverner a
Equité: & il n'est personne dans l'U
vers, en quelque Rang que la Fort
l'ait placé, à qui l'Etude des Scien
ne communique & ne donne de nou
les Perfections. *Desiderabilis Eruditio
terarum, quæ Naturam laudabilem ex
reddit ornatam. Ibi Prudens invenit
sapientior fiat; ibi Bellator reperit unde
mi Virtute roboretur; inde Princeps ac
quemadmodum Populos sub Æqualitate
ponat: nec aliqua in Mundo potest esse
tuna, quam Literarum non augeat glo
Notitia* *.

C'est en vain, que l'Ignorance
fecte de mépriser les Savans. Elle

e

* Cassiodor. Var. *Libr. I, pag.* 3.

i veulent s'appliquer aux Sciences, doivent donc pas prendre garde aux scours de quelques Perſonnes qui blant ſans connoitre ce qu'ils blament, qui ſont ſemblables à des Aveugles, qui, n'aiant aucune Notion de la rté, condamneroient ceux qui louent la Splendeur du Soleil, & traitent d'inſenſez tous ceux qui ne préroient pas les Tenebres à la Clarté.

ES Jeunes-Gens, ſur-tout, ne saunt aſſez prendre garde à ne point ſe er ſéduire par des Diſcours qui les agent dans des Erreurs éternelles. Ils rent ſe ſouvenir ſans ceſſe, que les nces ſont les ſeules Choſes qui nous inguent des Animaux, & que nous nous rendons dignes de l'Etat où le l nous a fait naitre, qu'en cultivant

fication des Termes ; & qu'elle embraſſe, comme le dit le Pere LAMY, tout ce qu'on apelle *Belles-Lettres* en François, & en Latin & en Grec *Philologie*, ce qui ſignifie *l'Amour des Mots* ; elle aprend à ne point faire un mauvais Uſage de ces Mots, à leur attacher des Idées qu'ils expriment juſtement, & ſans confuſion : &, par-là, cette Science prévient une grande Partie des Erreurs que cauſe ſouvent dans la Philoſophie, & dans la Théologie, l'Ambiguïté des Termes ; & elle accoutume de bonne heure l'Eſprit à donner à ſes Penſées un Ordre méthodique, & tel que l'éxige la Néceſſité que l'Orateur s'impoſe de perſuader.

L'ON peut dire, que la Rhétorique a tout le Bon de la Logique, ſans en avoir l'Epineux & le Difficile. Elle eſt même beaucoup plus utile dans la Société civile, & dans l'Uſage du Monde. Les Logiciens ſont ordinairement vetilleurs. Leurs Penſées, réduites en Syllogiſmes, & en Enthymêmes, ont un Air guindé, & pédanteſque bien ſouvent. Le Rhétoricien, ou l'Orateur, orne ſon Diſcours par des Fleurs agréables : il prête à la Vérité de nouvelles Ar-

Armes, par la Façon claire & gracieuse dont il la présente à l'Imagination de ses Auditeurs. Pour être convaincu de la Vérité de ce Fait, on n'a qu'à comparer les Ouvrages de quelques habiles Orateurs à ceux d'un Logicien. On sera bientôt persuadé de l'Avantage que ce prémier a sur l'autre, pour convaincre l'Esprit, & pour entrainer le Cœur. Qu'on lise l'*Oraison de Cicéron pour Milon*, ou celle *pour le Roi Dejotarus*. Qu'on parcourre ensuite les Ouvrages d'Aristote. L'on verra par lequel de ces deux Auteurs on aura été le plus ému. Et qu'on ne dise point, que le Sujet détermine le Plaisir que l'Esprit ressent dans ces différentes Lectures; car, ces Ecrivains tendent tous les deux au même But: ils veulent persuader; mais, ils s'expliquent diversement. Si l'on écrit un Livre de Philosophie d'un Stile aussi beau & aussi net que celui de Cicéron, il sera lû avec autant de Plaisir, que les Harangues de cet Orateur. Ses *Offices*, ses Livres sur la *Nature des Dieux*, occupent l'Esprit d'une maniere intéressante, ne font pas moins d'Impression, & ne donnent pas moins de Satisfaction à l'Esprit, que ses *Oraisons*

con-

contre Catilina, ou ſes *Philippiques*. Les *Penſées de Bayle ſur les Cometes* ne plairont pas moins qu'un *Plaidoïer de le Maitre* ou *de Patru*. Un Rhétoricien les lit avec autant de Plaiſir qu'un Philoſophe parce qu'elles ſont écrites d'une maniere pure & élegante, & que le Talent du Rhétoricien y eſt agréablement mélangé avec celui du Philoſophe.

Les Sciences les plus abſtraites deviennent à la Portée de tout le Monde, dès que celui, qui les traitte, a le Don de s'expliquer d'une Maniere claire, & poſſede le grand Art de bien parler. C'eſt avec raiſon, que le Pere Lami aſſure, que *les Sciences ne ſont que Tenebres, ſi ceux, qui les traittent, ne ſavent pas écrire*. Pour parvenir aiſément à acquérir ce Talent, il a tracé des Regles ſi belles, & ſi éxactes, que, ſans aucun Maitre, & par le ſeul Secours de ſon Livre, il n'eſt perſonne qui ne puiſſe en peu de Tems faire un Chemin conſidérable dans l'Etude de l'Eloquence. Il a raſſemblé dans ſon Ouvrage les Préceptes les plus eſſenciels à l'Art dont il traite: il a rejetté ceux qui n'auroient ſervi qu'à le groſſir inutilement; & l'on peut dire, que dans un Volume, qui,

UOIQUE tous les vrais Savans accordé à QUINTILIEN un Ef- qu'il méritoit à si juste Titre, bien Personnes illustres de notre Siécle point fait difficulté d'égaler le LAMY à cet ancien Rhéteur. Elles crû, que, sans déroger à l'Estime les avoient pour l'Auteur Romain; pouvoient lui donner un Associé illustre que le Rhétoricien François. e déciderai point ici du Mérite de Hommes aussi grands dans leur re. Plus tenté de tâcher à profiter eurs Leçons, que d'éxaminer avec eil critique l'Etendue de leur Gé- & leurs Talens, je conseille à ceux, veulent s'appliquer à l'Etude de la torique, de suivre mon Exemple. oi sert cette Dispute, dont on a ant de Bruit, sur la Préférence en- es Anciens & les Modernes? Dès

Ecrivains qui viendront dans deux mille Ans, comme Démosthene & Cicéron le sont de ceux qui vivent aujourd'hui. Le Beau, le Sublime, & le Vrai, sont de tous les Tems: &, pour se former un Gout fin & assuré, il faut lire avec Application les bons Auteurs de tous les Siécles, & de tous les Païs. Le Monde est la Patrie des Savans: il n'y a que les foibles Génies, qui se préviennent contre les Ecrivains d'un certain Tems, & d'une Nation étrangere; &, malheureusement, c'est le Défaut ordinaire à bien des Gens aveuglez par leurs Préjugés.

A

SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR LE DUC

DE CHARTRES*.

MONSEIGNEUR,

Si l'entreprise n'avoit pas été au dessus de mes forces, au lieu de l'Art de Parler, j'aurois offert à VOTRE ALTESSE ROYALE *celui de faire des actions dignes de son rang. Mais Elle peut voir Elle-même dans la personne du Prince incomparable qui lui a donné la naissance, une image des vertus heroïques de ses illustres Ayeux, & en même temps les grands exemples qu'elle doit*

* 2 sui-

* C'est présentement Mr. le Duc d'Orleans.

ſuivre. Le ſeul ſouvenir de la fameuſe journée de Mont-Caſſel, peut ſuffire pour lui repréſenter ce que la prudence & la valeur peuvent faire, & ce qu'elle doit faire lorſqu'elle ſera un jour à la tête des armées du Roi.

Il eſt donc plus à propos, MONSEIGNEUR, *que je me contente d'offrir à* VOTRE ALTESSE ROYALE *l'Art de Parler, à preſent qu'elle s'applique à l'étude des belles Lettres. Je traite cet Art d'une maniere particuliere : & ceux qui voudront bien jetter les yeux ſur mon Ouvrage, reconnoîtront que le deſſein que j'ai pris, peut être utile pour former l'eſprit, & faire prendre l'habitude de juger des choſes par des principes clairs & ſolides.*

Ce n'eſt pas un grand mal de prendre dans la Proſe ou dans les Vers, pour une veritable beauté ce qui n'eſt qu'un faux brillant ; mais, MONSEIGNEUR, *il n'y a rien de plus important à un Prince, que de s'accoûtumer de bonne heure à juger des choſes par des principes ſolides. Je n'avance rien dont je ne recherche les cauſes, dont je ne tâche de rendre raiſon. Peut-être que mes reflexions paroîtront trop élevées pour ceux qu'on inſtruit dans les Colleges ; mais, Monſeigneur,* VOTRE ALTESSE ROYALE *eſt*

auſſi

distinguée de ceux de son âge par son ju-
nt & par sa vivacité, que par sa naiss-
: ce que je ne dis pas pour la loüer. Je
u'elle n'aime pas les loüanges, & qu'el-
persuadée qu'un Prince les doit meriter,
qu'il en doit faire peu de cas, puisque
part de ceux qui le loüent, quand il
bien, seroient souvent prêts à lui donner
êmes loüanges s'il faisoit mal. Mais
nous soit au moins permis d'admirer dans
.R. ces belles inclinations qui nous font
voir de si grandes esperances. Il me sem-
oir dans un agreable Printemps des ar-
couverts de fleurs. On ne se peut rien
iner de plus beau. Ces fleurs neanmoins
nt pas encore les fruits qu'on attend. Il
bien des accidens à craindre.
onseigneur, V. A. R. est élevée trop
tiennement pour ne pas savoir que si sa
ition l'éleve, elle l'expose à de grands
ers. Les obligations des Grands sont gran-
Dieu n'a pas fait le reste des hommes
servir à leur grandeur. Ils ne se doi-
regarder que comme de grands instrumens
il se sert pour faire de grandes choses.
desseins sur eux sont admirables, puisque
sanctifier tout un Royaume, en bannir
ièls, l'heresie, l'injustice, il suffit qu'il

 fasse

fasse naître un Prince qui ait de la piet[é.]
Vous le voyez de près, Monseigneur, da[ns]
le plus parfait modele que V. A. R. se puiss[e]
proposer, & pour peu d'attention qu'Elle fass[e]
sur ses propres lumieres, Elle verra Elle-mê[-]
me toutes les veritez qu'Elle doit connoîtr[e.]
C'est là son principal devoir, d'écouter Die[u]
qui l'instruit interieurement. Tout tire u[n]
Prince hors de lui-même, les affaires, les di[-]
vertissemens; cependant ce n'est que dans l[e]
fond du cœur que s'entend la Verité: les hom[-]
mes l'ignorent, ou ils la cachent; il faut l'é[-]
couter elle-même, & se faire à son langag[e]
qu'on comprend plus facilement lorsqu'on [a]
pris l'habitude de la consulter dans les moin[-]
dres choses. C'est à quoi pourra servir le pe[-]
tit Ouvrage que j'offre à V. A. R. J'espe[re]
qu'Elle voudra bien s'en servir, & qu'Elle [le]
recevra comme une marque de mon zele, [&]
du profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

De Paris le 20 Juillet 1687.

Le très-humble & [le]
très-obéïssant Servi[-]
teur, B. LAMY, Prêt[re]
de l'Oratoire.

PREFACE.

LE mot de Rhetorique n'a point d'autre idée dans la langue Grecque d'où il est emprunté, que c'est l'Art de dire ou de parler. Il n'est pas necessaire d'ajoûter que c'est *l'Art de bien parler pour persuader*. Il est vrai que nous ne parlons que pour faire entrer dans nos sentimens ceux qui nous écoutent; mais puisqu'il ne faut point d'Art pour mal faire, & que c'est toûjours pour aller à ses fins qu'on l'employe, le mot d'Art dit suffisamment tout ce qu'on voudroit dire de plus.

Rien de si important que de savoir persuader. C'est de quoi il s'agit dans le commerce du monde: aussi rien de plus utile que la Rhetorique; & c'est lui donner des bornes trop étroites que de la renfermer dans le Barreau & dans les Chaires de nos Eglises. J'avoue qu'elle éclate en ces lieux. C'est le plaisir d'entretenir un grand auditoire dont on est admiré, qui fait qu'on l'étudie, & qu'on recherche avec empressement les Livres qui l'enseignent. On s'en dégoûte bien-tôt de ces Livres, quand on reconnoît que pour les avoir lûs, on n'est pas devenu plus éloquent; préoccupez mal-à-propos que cela devroit être, après avoir compris les preceptes de la Rhetorique; comme s'il suffisoit de lire un Livre de peinture pour être un excellent Peintre.

Une Rhetorique peut être bien faite sans qu'on en retire du fruit, lorsqu'on ne joint point à la lecture de ces regles celle des Orateurs, & l'exercice. Neanmoins on ne peut dissimuler que de la maniere qu'on la traite elle est presque inutile; car outre qu'on n'y rend point de raison de ce que l'on enseigne, il semble qu'elle ne soit faite que pour ceux qui parlent dans un Barreau, à qui même elle sert peu, n'ouvrant leur esprit que pour trouver des choses triviales qu'ils auroient pû ignorer, & qu'il faudroit taire, comme nous le remarquons en expliquant sommairement les Lieux Communs, qui sont la plus grande partie des Livres de Rhetorique.

Quoi qu'il en soit de ces Livres, l'Art de parler est très-utile, & d'un usage fort étendu. Il renferme tout ce qu'on appelle en François *Belles Lettres*: en Latin & en Grec *Philologie*, ce mot Grec signifie *l'amour des mots*. Savoir les Belles Lettres, c'est savoir parler, écrire, ou juger de ceux qui écrivent. Or cela est fort étendu; car l'Histoire n'est belle & agréable que lorsqu'elle est bien écrite. Il n'y a point de Livre qu'on ne lise avec plaisir quand le stile en est beau. Dans la Philosophie même, quelque austere qu'elle soit, on y veut de la politesse. Ce n'est pas sans raison; car, comme je crois l'avoir dit ailleurs, l'éloquence est dans les Sciences ce que le Soleil est dans le monde. Les Sciences ne sont que tenebres, si ceux qui les traitent ne savent pas écrire.

L'Art de parler s'étend ainsi à toutes choses.

écouvert les veritables fondemens de

ui est d'une grande consideration, c'est
rt de parler, traité comme il le doit
eut donner de grandes ouvertures pour
de toutes les langues, pour les parler
nt & poliment, pour en découvrir le
t la beauté. Car quand on a bien con-
qu'il faut faire pour exprimer ses pen-
& les differens moiens que la nature
pour le faire, on a une connoissance
le de toutes les langues, qu'il est faci-
pliquer en particulier à celle qu'on vou-
prendre. Cela se verra évidemment dans
are de l'Ouvrage que je donne au pu-
lont voilà le plan.

plique d'abord comme se forme la pa-
& pour aprendre de la nature même la
que doivent avoir les paroles pour ex-
nos pensées, & les mouvemens de no-
onté, je me propose des hommes qui
nt nouvellement de naître dans un
u monde, sans connoître l'usage de
le. J'étudie ce qu'ils feroient, & je

vre le fondement de toutes les langues, & je rends raison de toutes les regles qu'ont prescrit les Grammairiens. Cette recherche paroîtroit peu considerable, si l'on n'appercevoit pas qu'elle est utile pour apprendre les langues avec plus de facilité, & pour juger de leur beauté. C'est pourquoi je n'apprehende pas que ceux qui aiment qu'on traite les choses solidement, soient rebutez de voir qu'on parle dans le premier Livre de noms substantifs, de verbes, de déclinaisons, & de conjugaisons. Il n'y a que ceux qui s'imaginent que l'Art de parler ne doit traiter que des ornemens de l'éloquence, qui puissent condamner la methode que je suis. Il ne faut pas commencer à bâtir une maison par le faîte. Quintilien, le premier Maître de Rhetorique, dit qu'il en est de ces choses comme des fondemens d'un Edifice, qui n'en sont pas la partie la moins necessaire, quoiqu'ils ne paroissent point.

Après que ces nouveaux hommes ont joüé leur personnage, je déclare quelle a été la veritable origine des langues. Je fais même dans la suite de mon Ouvrage un aveu qui semble être une contradiction à ce que je dis de ces hommes; car je demeure d'accord de ce qu'un Auteur habile vient de soûtenir, que si Dieu n'avoit appris aux premiers hommes à articuler les sons de leur voix, ils n'auroient jamais pû former de paroles distinctes. Mais on sait que les Geometres supposent des choses qui ne sont point, & que cependant ils en tirent des consequences fort utiles. Dans la supposition

que

ſt conſtant, & je le prouve, que ce n'eſt
le hazard qui a fait trouver aux hommes
e de la parole. Je fais voir neanmoins
e langage dépend de leur volonté, &
uſage ou le conſentement commun des
nes exerce un empire abſolu ſur les mots;
pourquoi après que j'ai montré quelles
es loix que la Raiſon preſcrit, je donne
gles pour connoître quelles ſont les loix
ſage, & ce qu'il faut faire pour diſtin-
ce que l'uſage autoriſe effectivement.
fais remarquer dans le ſecond Livre que
igues les plus fécondes ne peuvent four-
s les termes propres pour exprimer nos
& qu'ainſi il faut avoir recours à l'ar-
empruntant les termes des choſes à peu
mblables, ou qui ont quelque liaiſon &
e rapport avec la choſe que nous voulons
, & pour laquelle l'uſage ordinaire ne
point de noms qui lui ſoient propres,
preſſions empruntées ſe nomment *Tropes*.
le de toutes les eſpeces de Tropes qui
s plus conſiderables, & de leur uſage.
corps eſt fait de maniere que naturelle-

ture nous porte pareillement à prendre de certains tours en parlant, capables de produire dans l'esprit de ceux à qui nous parlons, les effets que nous souhaitons ; soit que nous voulions les enflammer de colere, ou les calmer. Ces tours se nomment *Figures*. Je traite de ces Figures avec soin, ne me contentant pas de proposer leurs noms avec quelques exemples, comme on le fait ordinairement : je fais connoître la nature de chaque Figure, & l'usage qu'on en doit faire.

J'entre dans un grand détail dans le troisiéme Livre. J'explique encore avec plus de soin que je n'ai pas fait dans le premier Livre, comment se forme la parole & le son de chaque lettre. Ce n'est pas que je croie que sans cette connoissance on ne puisse point parler. On apprend la langue de son païs sans Maître, & il est plus facile d'en prononcer les termes que de concevoir comment se fait cette prononciation. Cependant les reflexions que je fais sont utiles & necessaires pour avoir une connoissance parfaite de l'Art de parler. Je considére donc dans ce Livre la parole entant qu'elle est son. Je traite de l'arrangement des mots qui est necessaire, afin qu'ils se prononcent facilement. Je parle des periodes : j'explique l'Art Poëtique, c'est-à-dire, l'art de lier le discours à de certaines mesures qui le rendent harmonieux. Il n'y a rien dans cette matiere dont je ne fasse voir les causes avec assez d'évidence ; ce que je n'aurois pas pû faire si je n'étois entré dans un détail qu'on jugera utile, lorsqu'on appercevra combien il peut donner d'ou-

nolect, corrompent une langue, & font que il s'en fait plusieurs.

quatrième Livre traite des stiles ou manières de parler que chacun prend, selon les passions & les dispositions naturelles qu'il fais voir qu'il faut que la matiere regle, qu'on doit s'élever ou s'abaisser selon qu'elle est relevée, ou qu'elle est basse, & que le stile du discours doit exprimer la qualité. J'examine quel doit être le stile des Orateurs, des Poëtes, des Historiens, des Philosophes. Après quoi je traite des ornemens, & je montre que ceux qui sont naturels, solides, veritables, sont une suite de l'observation des regles qui ont été proposées; discours est orné lorsqu'il est exact.

fin de la Rhetorique c'est de persuader, je l'ai dit. L'experience fait connoître qu'il y a des manieres de dire les choses qui gagnent les cœurs. J'explique ces manieres dans le dernier Livre; & c'est là que je donne en abregé tout ce qui fait le gros des Rhetoriques ordinaires. On y traite avec étendue des choses peu importantes. Je les passe legerement, & je m'arrête à d'autres plus

qu'on ne peut traiter cet Art à fond dans u Rhetorique, cependant j'indique les sourc & peut-être que ce que j'en dis, satisfera tant que bien de gros volumes qu'on a f sur cette matiere.

Quand cette nouvelle Rhetorique ne do neroit que des connoissances speculatives q ne rendent pas éloquent celui qui les posse la lecture n'en feroit pas inutile. Car pour d couvrir la nature de cet Art, je fais plusie reflexions importantes sur notre esprit, dont discours est l'image, qui pouvant contribuer nous faire entrer dans la connoissance de ce q nous sommes, meritent que l'on y fasse atte tion. Outre cela, je suis persuadé qu'il n a point d'esprit curieux qui ne soit bien aise d connoître les raisons que l'on rend de tout les regles que l'Art de parler prescrit. Lorsq je parle de ce qui plaît dans le discours, je n dis pas que c'est *un je ne sai quoi*, qui n'a poi de nom; je le nomme, & conduisant jusqu à la source de ce plaisir, je fais apercevoir l principe des regles que suivent ceux qui sont a gréables.

Cet Ouvrage sera donc utile aux jeunes gen qu'il faut accoûtumer d'aimer la Verité, à consulter la Raison pour penser & agir selo sa lumiere. Les raisonnemens que je fais n sont point abstraits. J'ai tâché de conduir l'esprit à la connoissance de l'Art que j'ensei gne, par une suite de raisonnemens faciles ce que les Maîtres ne font pas avec assez d soin. L'on se plaint tous les jours qu'ils n travaillent point à rendre juste l'esprit de leurs

disci

leformer.

exemples feroient necessaires; j'en au-
onné davantage si je n'avois craint de
mon Ouvrage. Les Maîtres pourront
it y suppléer, & ils le doivent faire; car,
saint Augustin le remarque très-judi-
ient, quand on a un peu de feu, on profite
up plus en lisant une piece d'éloquence,
apprenant par cœur des preceptes. *Si*
& fervens adsit ingenium, faciliùs
éloquentia legentibus & audientibus
tes, quàm eloquentiæ præcepta sectantibus.
donc que les Maîtres fassent lire à leurs
s les excellentes pieces d'éloquence, &
ie se servent de la Rhetorique que pour
re remarquer les traits éloquens des Au-
u'ils leur font voir; ce qui ne se peut
re qu'en lisant les pieces toutes entieres.
rties détachées qu'on en propose pour
le, perdent leurs graces quand elles sont
leur place : separées du reste du corps,
nt, pour ainsi dire, sans vie. Mon Ou-
comme je l'ai insinué, ne regarde pas
ent les Orateurs, mais generalement

Au reste ce n'est pas seulement une n
le Edition, mais un Ouvrage tout nc
que je publie. J'ai refondu l'ancien,
retouché par-tout, augmenté de nouvelle
xions, d'exemples. Depuis l'Edition pré
te, qui étoit la quatrieme, il a paru pl
excellens Livres dont j'ai profité. Je
la premiere fois cet Ouvrage lorsque j'éto
ne. Ce fut peut-être pour m'animer à t
ler avec plus d'application, que des per
d'un merite rare en approuverent les pr
essais. Mais enfin cela me donna la ha
de le faire paroître. C'est un avantag
Livre que son Auteur survive assez de
après les premiers Editions, pour qu'il le
corriger suivant les avis de ses amis, le
timens du public; & ce que lui-même
penser ayant atteint un âge où il doit êtr
capable de juger.

TAB

TABLE
DES
[LIV]RES ET CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÉME.

LIVRE QUATRIEME.

VRE CINQUIEME.

Verité

Fin de la Table des Livres & Chapitres.

LA

RHETORIQUE
OU
L'ART DE PARLER.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Organes de la Voix. Comment se forme la parole.

Il n'y auroit point de societé entre les hommes, s'ils ne pouvoient se donner les uns aux autres des signes sensibles de ce qu'ils pensent & de ce qu'ils veulent. Ils le peuvent avec les yeux & les doits, comme font les muets ; mais outre que cette maniere d'exprimer ses pensées est très-imparfaite, elle est encore incommode ; car l'on ne peut point, sans se fatiguer, faire connoître avec les yeux & les doits les differentes choses qui viennent dans l'esprit. Nous remuons la langue aisément ; & nous pouvons diversifier le son de notre voix en differentes manieres faciles & agréables : c'est pourquoi la nature a porté les hommes à se servir des organes de la Voix.

La diſpoſition de ces organes eſt merveilleuſe
Trachée-artere, ou l'âpre-artere, qui vient des
mons & répond aux racines de la langue, eſt c
me un tuyau d'orgue. Les poulmons ſervent de
flets; car ils attirent l'air en s'étendant, & le re
ſent en ſe reſſerrant. La partie de la Trachée-a
qui eſt proche de la racine de la langue, s'appe
Larynx, qui eſt entouré de cartilages & de mu
qui ſervent à l'ouvrir & à le fermer. C'eſt en ce
là que ſe forme le ſon de la voix. Quand l'ouv
re du Larynx eſt étroite, l'air ſortant avec viol
ſe froiſſe, & reçoit un tremouſſement ou une
taine agitation qui fait le ſon de la voix, mai
n'eſt point encore articulée. Cette voix eſt r
dans la bouche, où la langue la modifie, & lui
ne diverſes formes, ſelon qu'elle la pouſſe ou c
les dents, ou contre le palais; qu'elle l'arrête
laiſſe couler; que la bouche eſt plus ou moin
verte.

Les hommes trouvant tant de facilité à e
mer leurs ſentimens par la voix, ſe ſont appli
à conſiderer toutes les differences qu'elle reço
les differens mouvemens des organes de la pro
ciation. Ils ont marqué chacune de ces mod
tions particulieres par une lettre ou caractere.
lettres ſont appellées les Elemens du langage, p
qu'il en eſt compoſé. L'union de deux ou de
lettres qui peuvent ſe prononcer de compagni
tinctement & facilement, fait un ſyllabe.
ou pluſieurs ſyllabes font un mot ou une pa
Dans la ſuite de cet Ouvrage je parlerai des
tres, & de leur nombre, plus exactement que
fais pas ici: cependant je remarquerai en pa
que quoi que le nombre des lettres ſoit petit,
ſuffiſent néanmoins pour compoſer les termes
ne dis pas ſeulement des langues qui ſe parlen
jourd'hui dans tout le monde, mais de celles

...vantes, & de celles qui pourront naître
...ite des siecles. Car quand il n'y auroit que
...tres lettres differentes, l'on peut demon-
...n les combinant en toutes les manieres pos-
...l'on peut premierement faire cinq cens sep-
...mots de deux lettres; qu'en prenant ces
...atre lettres trois à trois, l'on peut faire un
...de mots de trois lettres, qui sera vingt-
...fois plus grand, c'est à dire 13824. & qu'en
...t quatre à quatre, cinq à cinq, six à six,
...e des mots de cinq lettres sera vingt-quatre
...s grand que celui de quatre: celui des mots
...lettres sera vingt-quatre fois plus grand que
...s mots de cinq lettres. Ainsi le nombre des
...six, de sept, de huit lettres, & des autres
...augmente dans la même proportion: ce qui
...in que l'imagination se confond, & qu'elle
...comprendre ce nombre prodigieux de diffe-
...mots qui se peuvent faire de la combinaison de
...quatre lettres. Il est vrai que l'on ne pourroit
...servir de tous ces mots, parce qu'il y en auroit
...s qui ne se pourroient pas prononcer distinc-
...& facilement; mais enfin le nombre de ceux
...pourroit se servir, est presque infini, & nous
...sujet d'admirer la sagesse de Dieu, qui ayant
...l'usage de la parole aux hommes, pour expri-
...urs differentes pensées, a voulu que la fecon-
...la parole répondît à celle de leur esprit.

...hommes auroient pû marquer ce qu'ils pen-
...par des gestes. Les muets du Grand-Seigneur
...lent & s'entendent, même dans la plus obscure
..., s'entretouchant de differente maniere. Mais,
...e on a dit, la facilité qu'il y a de parler, les
...tez à n'employer pour signes de leurs pensées,
que des paroles, lorsqu'ils ne sont point contraints
de garder le silence. On appelle signe une chose qui
outre cette idée qu'elle donne quand on la voit, en

A 2 donne

donne une seconde. Comme lorsqu'on voit à la [...]te d'une maison une branche de lierre; outre l'i[...] du lierre, on conçoit qu'il se vend du vin dans c[...] maison. On distingue deux sortes de signes: les [...] sont naturels, c'est-à-dire, qu'ils signifient par e[...] mêmes, comme la fumée est un signe naturel [...] y a du feu, où on la voit. Les autres qui ne si[...]fient que ce que les hommes sont convenus q[...] signifieroient, sont artificiels. Les mots sont [...] signes de cette sorte; aussi le même mot a differ[...]tes significations, selon les langues où il se trou[...] & c'est de là que bien que tous les hommes a[...] les mêmes idées, & que les choses ne soient [...] differentes selon la difference des climats, cha[...] langue a ses termes. Il dépendoit des hommes [...]tablir quelque mot qu'il leur eût plû, pour êtr[...] signe de leurs idées, de celle, par exemple, qu'ils [...] du Soleil. Dans la Perse, dans la Judée, en Gr[...] en Italie, le Soleil est le même; & cependant [...] Perses, les Juifs, les Grecs & les Latins, n'ont [...] choisi les mêmes sons pour être le signe de cet A[...] Il n'y a aucun rapport naturel entre ce mot *So[...]* & l'Astre dont il donne l'idée; s'il y en a un à l'é[...] de ceux qui savent le François, c'est parce q[...] savent qu'en France nous avons coûtume de [...]quer par ce mot cet Astre qui s'appelleroit *Lun[...]* l'on en étoit convenu.

Cette remarque nous donne lieu de distin[...] deux choses dans les mots, le corps & l'ame, c[...] à-dire, ce qu'ils ont de materiel, & ce qu'ils [...] de spirituel; ce que les oiseaux qui imitent la [...] des hommes, ont de commun avec nous, & [...] qui nous est particulier. Les idées qui sont prése[...] à notre esprit, lorsqu'il commande aux organe[...] la voix de former les sons qui sont les signes de [...] idées, sont l'ame des paroles. Les sons que for[...] les organes de la voix, & qui n'ayant rien de [...]

bl[...]

noissent pas le sens. En parlant, ou enten-
ler, & en lisant les livres ils ne s'appliquent
artie materielle du discours, sans faire de
n sur les idées dont les paroles qu'ils disent
entendent, sont les signes. De là vient que
ersonnes parlent raisonnablement.

CHAPITRE. II.

... un tableau de nos pensées. Avant que ... il faut former dans son esprit le ... dessein de ce tableau.

... les paroles sont des signes qui représen... ...quise passent dans l'esprit, on peut ... comme une peinture de nos pen... ...que est le pinceau qui trace cette pein... ...mots sont les couleurs. Ainsi comme les ... ...ent leurs couleurs qu'après qu'ils ... leur esprit l'image de ce qu'ils veulent ... sur la toile; il faut avant que de parler, ... nous-mêmes une image reglée des choses ... pensons, & que nous voulons peindre par ... ceux qui nous écoutent ne peuvent pas ... ...ctement ce que nous voulons leur dire,

gue, & que d'appliquer les couleurs qui sont le
roles, il faut savoir ce qu'on veut dire, & le di
ser d'une maniere reglée; de sorte que dans le disc
qui exprimera nos pensées, les Lecteurs voyen
tableau bien ordonné de ce que nous avons v
leur représenter.

C'est à ceux qui traitent l'Art de penser, de p
de cet ordre naturel qu'il faut garder dans l'arra
ment de nos pensées. Chaque Art a ses bornes
ne faut pas passer ; je n'entreprendrai donc pa
prescrire ici des regles touchant l'ordre qu'on
donner aux choses qui sont la matiere du disc
J'avertirai seulement, qu'il faut mediter son su
faire dessus toutes les reflexions necessaires pou
rien oublier qui puisse contribuer à son éclairc
ment; prenant garde aussi de ne pas accabler l'e
des Lecteurs par une trop grande multitude de
ses, & de ne pas rendre son discours confus pa
explications trop étenduës. L'Abondance cause
vent la sterilité. Les Laboureurs la craignent;
préviennent, & quand les blez sont trop den
font manger la pointe de l'herbe à leurs troupea

Nous ne concevons jamais une science, un
sonnement, si notre esprit ne supplée les chose
cessaires, & s'il ne retranche celles qui sont su
fluës. Un Auteut doit épargner cette peine à
qu'il entreprend d'instruire. Un Livre qui ne dit
la moitié des choses, ne donne que des connoi
ces imparfaites; mais aussi un grand volume e
grand mal, μέγα βιβλίον, μέγα κακόν. On s'y ég
on s'y perd, à peine a-t-on la patience de le feuill
Après avoir donc ramassé avec exactitude toute
choses qui regardent la matiere que l'on trait
faut les resserrer, leur donner de justes borne
faire un choix severe de ce qui est absolument
cessaire, & rejetter ce qui est superflu. Il faut e
sager continuellement le terme où l'on veut arr

& fort, ne consiste pas dans le seul retran-
t de tout ce qui est inutile ; mais dans le
e certaines circonstances qui tiennent lieu de
s choses que l'on ne dit pas. A peu près com-
imanthe, ce fameux Peintre de l'antiquité,
présenter dans une petite table la grandeur
use d'un Gean. Il le peignit couché par ter-
mant au milieu d'une troupe de Satyres, qui
ent autour de lui. L'un mesuroit sa tête, un
ppliquoit un Thyrse à son pouce, faisant
re par cette invention ingenieuse quelle étoit
eur de ce corps, dont les plus petites parties
mesurées avec le Thyrse d'un Satyre. Ces
ons demandent de l'esprit & de l'application.
urquoi un Auteur * fort celebre qui avoit
dresse de renfermer beaucoup de choses en
aroles s'excuse agréablement de ce que l'une
ettres est trop longue, sur ce qu'il n'avoit
e loisir de la faire plus courte.

* . Pascal.

Chapitre III.

*& la perfection de l'Art de parler consistent
eprésenter avec jugement ce tableau qu'on*

dirai point que la beauté en general consiste dans *je ne sai quoi*, car il me semble que je puis dire que c'est. La beauté plaît, & ce qui est bien donné plaît ; ce qui me persuade que l'ordre & beauté sont presqu'une même chose. Ce n'est pas le lieu de rechercher la cause du plaisir qui se lors qu'on voit les choses bien rangées, comme parterre bien ordonné. L'homme étant fait p être heureux en possedant Dieu qui est essentiel ment l'ordre, il falloit que tout ce qui approche l'ordre, commençât son bonheur.

Or l'idée que nous avons de l'ordre, c'est que choses ne sont bien ordonnées que lorsqu'elles o un rapport à leur tout, & qu'elles conspirent po atteindre leur fin. Quand cela arrive, les cho deviennent agréables quoi qu'elles ne le soient p d'elles-mêmes ; ce qui marque que nous somm portez par une inclination naturelle à aimer l'ordr La peinture le fait voir : il y a des tableaux qui n représentent que des objets dont on a de l'aversio Cependant comme la fin de cet Art est de repr senter les choses au naturel, si chaque trait qu'o apperçoit, exprime la pensée du Peintre, & que to corresponde à son dessein, son ouvrage charm Ce n'est pas la vûe d'un serpent qui est peint ; o fremit quand on en voit un ; ce qui plaît donc, c'est l'esprit du Peintre qui a sû atteindre la fin de son Art. Aussi ne prend-on plaisir a considerer son ouvrage qu'à proportion que se découvre cette addresse. Sans cela on n'est satisfait que de la vivacité des couleurs, qui font des impressions agréables sur les sens. Il en est de même de l'Architecture. La vûe d'un Palais fait selon toutes les regles de l'Art, ne plaît que lorsqu'on apperçoit la fin que l'Architecte s'est proposée : qu'on voit qu'il rapporte toutes choses avec esprit à cette fin : qu'on conçoit qu'il ne pouvoit pas y arriver par des voyes plus simples,

&

ıfcours. La beauté d'un difcours ne peut
onfifter que dans ce rapport exact que toutes
ies ont avec cette fin. Il eft beau lorfque tous
s dont il eft compofé, donnent des idées
des chofes, qu'on les voit telles qu'elles font,
fent pour elles toutes les affections de celui
le. C'eft fon jugement qui plaît quand il ne
qu'avec raifon, dans le choix, dans l'arran-
des mots, & qu'ils font tous propres. C'eft
nous admirons dans un difcours. Car enfin,
pas le fon des paroles qui en fait la beauté;
nt on trouveroit plus beau le chant des
ls que les difcours les plus éloquens. Bien
uteur ne rapporte que des bagatelles, s'il
ne peinture exacte, & qu'ainfi il arrive à la fin
u en vûe, ceux qui font capables d'apperce-
Art, prennent plaifir à l'entendre.
enons-nous donc de cette verité que c'eft la
qui fait la folide beauté d'un difcours; que
n parler, il faut être fage; car c'eft la fageffe
ofe les chofes & les conduit à leur fin.

endi recte, fapere eft & principium & fons.

ce n'a jamais rien dit qui foit d'un plus
ns. L'imagination eft néceffaire: on ne peut
r que ce que l'on conçoit. Ce qui eft maigre

des termes qui les portent à l'esprit de celui qui é-
te, telles qu'on les pense. Personne ne parle
n'écrit bien qu'à proportion qu'il approche de
fin. Il plaît à ceux qui découvrent qu'il ne
voit pas trouver des termes qui distinguassent m
ce qu'il falloit marquer : qu'il ne pouvoit pas p
ses termes dans un lieu où ils fissent un plus g
effet ; où ils s'accommodassent mieux pour re
la prononciation facile & coulante : qu'il a p
tour le plus naturel & le plus court. Car outre
ne faut rien faire d'inutile, il est certain que l'e
n'aime pas qu'on l'amuse. Quelque vitesse qu'
langue, ses mouvemens sont encore trop lents p
suivre la vivacité de l'esprit. Ainsi c'est une gra
faute que de dire plusienrs paroles lorsqu'une suf

Je ne puis donner d'avis plus important dans
commencement, que celui-ci, que l'on n'est é
quent qu'après avoir acquis une grande justesse d
prit : qu'on doit faire une attention continuelle
parlant, si l'on ne s'écarte point de la fin où l'on
aller, si on y va effectivement. La Raison nous écl
re, il faut marcher dans sa lumiere : tout ce
nous dirons dans la suite de cet ouvrage ne sera
pour faire remarquer ce qu'elle dicte. Je souha
rois qu'avantque de quiter ce Chapitre on le lût
d'une fois, & qu'on examinât si ce que je dis est
lide, en faisant l'essai sur quelque expression
passe pour élegante, comme est celle-ci du co
mencement de la Genese : *Dieu dit : Que la lumi
se fasse, & la lumiere se fit : que la terre se fa
& la terre fut faite.* Longin, ce celebre Rheteu
donne cette expression pour exemple d'une expr
sion sublime. Or pourquoi l'est-elle sublime, c'e
à-dire, excellemment belle, si ce ce n'est parcequ'e
donne une haute idée de la puissance du Créateu
ce que Moïse vouloit faire : c'étoit là sa fin?

Comme nous l'avons dit, il faut avoir de l'im
ginatiọ

ation pour se bien repréſenter ce qu'on veut ex-
mer. Il faut ſavoir la langue dans laquelle on
it. Mais ce qui fait qu'entre ceux qui entendent
faitement une Langue, & qui ont une imagina-
n vive & délicate, il y en a peu qui réüſſiſſent,
t qu'on n'écrit pas avec tout le jugement qui ſe-
t neceſſaire. Pour faire un diſcours, quand il ne
oit que d'une page, il faut y employer un grand
mbre de mots qu'il faut placer à propos. Il n'y a
e ceux qui l'ayent experimenté, qui comprennent
mbien il faut d'étenduë d'eſprit; combien il faut
pplication, à combien de choſes il faut faire at-
ntion en même tems: combien il faut faire de
flexions differentes pour ne rien dire que de rai-
nnable. Il y a toûjours quelque petite choſe qui
happe. Auſſi on ne fait rien qui merite d'être lû,
moins que de paſſer les yeux pluſieurs fois ſur ſon
vrage, & de conſulter en differens tems la Rai-
n, pour voir ſi on a bien compris ce qu'on a crû
u'elle dictoit. Rien ne nous doit plaire que ce
u'elle approuve.

Pour rendre plus ſenſible cet avis important,
nſiderons que ſi aujourd'hui nous admirons les an-
ens Auteurs, c'eſt parce qu'après un examen de
lleurs ſiecles on a trouvé qu'ils ſont raiſonnables;
lieu qu'on ſe laiſſe aſſez ſouvent ſurprendre, eſti-
ant dans les Auteurs modernes ce qu'on ne pour-
t ſouffrir ſi on les examinoit à loiſir. Ce n'eſt
parce qu'Homere & Virgile ſont anciens, que
s les gens d'eſprit les admirent; c'eſt qu'en effet,
mme le dit le celebre Traducteur de Longin:
n'y a que l'approbation de la poſterité qui puiſſe éta-
le vrai merite des ouvrages. Quelqu'éclat qu'ait
un Ecrivain durant ſa vie, quelques éloges qu'il
reçus, on ne peut pas pour cela infailliblement
clarer que ſes ouvrages ſoient excellens. De faux
llans, la nouveauté du ſtile, un tour d'eſprit qui
 étoit

étoit à la mode ; peuvent les avoir fait valoir ; il arrivera peut-être que dans le siecle suivant on ouvrira les yeux, & qu'on méprisera ce que l'on admiré.

Ce sera sans doute aussi-tôt qu'on appercevra ce qui y choque le bon sens, rien ne pouvant plaire long-tems que ce qui est raisonnable. Car enfin l'illusion ne dure pas toûjours. Chaque Auteur l'experimente dans ses propres ouvrages. Dans la chaleur de la composition qui n'est pas content de soi-même? L'imagination est-elle refroidie, on est chagrin; parce qu'alors on juge mieux, & qu'on s'apperçoit de son illusion. C'est pour cela qu'on ne doit pas se hâter de publier un ouvrage : il faut le revoir cent & cent fois; car je ne le puis trop dire, la difficulté de ne rien dire contre le bon sens est inconcevable à tous ceux qui ne l'ont pas experimenté. C'est ce qui nous oblige de consulter nos amis. *Nous avons beau être éclairez par nous mêmes : Les yeux d'autrui voyent toûjours plus loin que nous dans nos défauts, & un esprit médiocre fera quelquefois appercevoir le plus habile homme d'une méprise qu'il ne voyoit pas.* Aussi ces excellens Peintres que l'Antiquité a admirez, les Apelles, les Polyctetes, selon la remarque de Pline, mettoient des inscriptions à leurs ouvrages qui marquoient qu'ils n'étoient point encore achevez, & que si la mort ne les surprenoit, ils efferoient & corrigeroient ce qu'on y trouvoit de defectueux. Pline appelle ces inscriptions *Pendentes titulos*, comme celle-ci : *Apelles faciebat aut Polycletus : tanquam inchoata semper arte & imperfecta, ut contra judiciorum varietates superesset Artifici regressus ad veniam, velut emendaturo quicquid desideraretur, si non esset interceptus.*

CHAPITRE IV.

La maniere la plus naturelle de faire connoître ce qu'on pense, c'est par les differens sons de la voix. Comment le feroient des hommes qui naiſſant dans un âge avancé, mais sans savoir ce que c'est que parler, se trouveroient ensemble.

COMME l'on ne peut pas achever un Tableau avec une seule couleur, & distinguer les differentes choses qu'on y doit représenter avec les mêmes traits : il est impossible aussi de marquer ce qui se passe dans notre esprit, avec des mots qui soient tous d'un même ordre. Apprenons de la Nature même quelle doit être cette distinction ; & voyons comment les hommes formeroient leur langage, si la Nature les ayant fait naître separément, ils se rencontroient ensuite dans un même lieu. Usons de la liberté des Poëtes ; & faisons sortir de la terre ou descendre du Ciel une troupe de nouveaux hommes qui ignorent l'usage de la parole. Ce spectacle est agréable : il y a plaisir de se les imaginer parlans entr'eux avec les mains, avec les yeux, par des gestes, & des contorsions de tout le corps ; mais apparemment ils se lasseroient bien-tôt de toutes ces postures, & le hazard ou la prudence leur enseigneroit en peu de tems l'usage de la parole.

Il n'est pas possible de dire précisément ce que feroient ces hommes, en se formant un langage : quels sons ils choisiroient pour être le signe de chaque chose. Il n'en est pas des hommes comme des animaux, qui ont un cri semblable, tel que l'air le forme, en sortant de la même maniere de leur gozier. Tous les bœufs *beuglent*, les brebis *bêlent*, les chevaux *hennissent*, les lions *rugissent*,

les loups *hurlent*. Il y a des oiseaux qui articul
qui imitent la voix de l'homme : mais ce n
qu'une imitation machinale. Les organes de l'o
& de la parole sont liez ; d'où vient qu'il est fa
de prononcer ce qu'on entend. Les oiseaux d
lesquels cette liaison est plus parfaite, se dress
aisément à prononcer par ordre un certain nomb
de mots. Ils le font, mais il est évident que ce n
qu'une impression corporelle qui les y détermi
Aussi la parole est une preuve sensible de la distinctio
de l'ame & du corps. Les mots ne signifient ri
par eux-mêmes, ils n'ont aucun rapport natu
avec les idées dont ils sont les signes, & c'est c
qui cause cette diversité prodigieuse de different
langues. S'il y avoit un langage naturel, il sero
connu de toute la terre, & en usage par tout.

C'est une fable ce qu'Herodote rapporte, ou s
c'est une histoire, on n'en peut rien conclure. Il
dit qu'un Roi d'Egypte ayant fait nourrir deux en-
fans par des chevres dans une maison separée, au
bout de deux ans ces enfans en tendant la main à
celui qui entra le premier dans le lieu où ils étoient,
ils prononcerent ce mot *Beccos*, qui chez les Phry-
giens, dit le même Auteur, signifie *du pain* : d'où
le Roi d'Egypte conclut que le langage des Phry-
giens étoit naturel, & que par consequent ils étoient
les plus anciens peuples du monde. Ce Roi raison-
noit mal ; car il y a de l'apparence que ces enfans
n'ayant jamais entendu d'autre voix que le cri des
chevres qui les avoient allaitez, ils imitoient ce
cri, auquel ce mot Phrygien ne ressembloit que par
hazard. Les Grecs nomment βήχη *Béché* une che-
vre, sans doute à cause de son cri.

Quel rapport y a-t-il entre la plus grande par-
tie des choses & leurs noms ? Peut-on, par exem-
ple, appercevoir une si grande liaison entre ce mot
soleil & la chose qu'il signifie, que ceux qui ont
vû

re. Comme lorsqu'on a voulu donner un
atin au *Canon*, on a choisi ce mot *Bombar-*
nt le son imite celui que fait le canon. Mais
ots ne peuvent être qu'en très-petit nombre,
qu'il y a peu de choses qui fassent son. Celui
fix lettres *S.o.l.e.i.l.* si les hommes ne l'a-
établi pour être le signe de cet Astre, re-
oit aussi-tôt l'idée d'une pierre. Deux person-
communiquent leurs pensées avec toutes sortes
ts barbares, quand une fois ils sont convenus
qu'ils veulent faire signifier à ces mots.
on dans son Cratyle dit qu'en imposant
ms, il faut choisir ceux qui expriment verita-
nt la nature des choses qu'on veut qu'ils signi-
Cela est fort bien, & possible en quelque
re, prenant les noms qu'on fait de nouveau,
oses mêmes avec lesquelles celle qu'on veut
ner a du rapport, & distinguant le nouveau
par quelque changement, afin qu'il devienne
. Mais la question est si les premiers noms
langue, qui sont comme les racines des au-
expriment naturellement ce qu'ils signifient.
peut trouver en quelques-uns, comme nous
dit. Les noms sont des sons; ainsi lorsqu'ils
peuvent prononcer qu'en faisant le son de la

qu'on se serve pour marquer ce qui a un son, o
pourra toûjours en reveiller l'idée, si l'usage l'a a
torisé. Celle du cri d'un animal se peut reveiller p
un nom dont la prononciation n'a aucun rappo
avec ce cri, si les hommes l'ont établi pour l
signifier. La peine que prend Platon pour éclairc
cette question est donc inutile. Les étymologies o
veritables origines qu'il prétend donner de plusieur
noms Grecs, sont fausses. Il lui auroit été plus facil
de les deriver de la langue sainte s'il l'avoit connuë
Il avouë qu'il y a de certains noms qui se doivent re-
garder comme les élemens de la langue, dont o
ignore l'origine. Il ignoroit l'origine de l'homme qu
Dieu avoit formé de ses propres mains, & à qui i
avoit donné un langage, dans lequel les Savans pre-
tendent qn'on peut trouver l'origine de toutes le
langues.

Quoiqu'il en soit de ce sentiment, qui s'accor-
de avec cette verité constante, que tous les peuples
du monde tirent leur origine des trois enfans de
Noé, il est évident que ces hommes sortis nouvel-
lement de la terre, ou descendus du ciel se seroient
pû faire un langage dont chaque mot n'auroit
point d'autre idée que celle avec laquelle ils l'au-
roient lié; sans qu'on pût dire que quelque impres-
sion corporelle les y eût obligez, ou que la seule
disposition de leur organe les leur eût fait pronon-
cer; ainsi que la voix ou le cri qui sort du gozier d'un
cheval est un hennissement.

Concluons donc qu'il suffiroit que celui qui se-
roit le plus sage ou le plus autorisé de notre nou-
velle troupe, nommât, par exemple, ce mot *So-
leil* dans le tems qn'on seroit tourné vers cet Astre,
& qu'on y feroit attention, pour faire qu'il devînt le
nom de cet Astre; après quoi ce n'auroit plus été un
vain son. Mais il faut avouër que cette convention
est difficile. Les Philosophes & les Historiens qui
veu-

que les hommes soient nez de la terre comme champignons, ont beau nous dire que la nécessité s'entr'aider les obligea de s'assembler, & faire un langage. Je ne sai si ne s'entendant les uns les autres, ils ne se seroient pas plûtôt séparés; aimant mieux demeurer avec des bêtes, comme saint Augustin dit qu'on aime mieux être avec son chien qu'avec des hommes dont on n'est point entendu. Tant il est vrai qu'il faut reconnoître que ce n'est point le hazard qui a formé les hommes: qu'ils ont une premiere origine: qu'ils sont d'un premier homme qui étoit l'ouvrage de Dieu, ce que nous dirons dans la suite avec plus d'étendue. Cependant demeurons dans notre hypothese; considerons-la comme possible.

CHAPITRE V.

Les hommes pourroient trouver une maniere d'écrire. Celle que nous avons est dûe aux anciens Patriarches.

Si les hommes pouvoient se faire un langage, ils pourroient aussi trouver des caracteres, signes de leurs paroles. C'est ce qu'il faut considerer ici. Les langues ne se sont perfectionnées qu'après qu'on a inventé l'écriture, & qu'on a tâché de marquer par des signes permanens ce que l'on avoit dit de vive voix, ou ce que l'on avoit seulement pensé. Les gestes, l'air du visage de celui qui parle, accompagnent ses paroles, & marquent une partie de ce qu'il pense; ainsi en l'entendant parler on conçoit mieux ce qu'il veut dire. Un discours écrit est obscur, il est privé de tous ces secours. C'est pourquoi, à moins qu'il ne marque exactement tous les mouvemens de la pensée de celui qui écrit; que toutes

les

les paroles ne soient liées, & ne portent des
ques du rapport qu'ont entr'elles les choses qu
signifient, ce discours est imparfait, obscur, ini
ligible. C'est l'écriture qui fait appercevoir ce
manque à une langue pour être claire : on voi
écrivant ce qu'il y faut suppléer, ce qu'il y faut ch
ger. Les langues barbares peuvent suffire, quan
n'est question que des besoins de la vie animale
la vente ou achat de quelques marchandises,
elles ne seroient pas capables d'un stile reglé
lequel on pût expliquer les Sciences.

Or il en est de l'écriture comme du langage
géneralement de tout ce qui dépend du choix
hommes. Tous les animaux font la même cho
parce que c'est le mouvement de la Nature, qu
la même en tous, qui les fait agir ; mais entre p
sieurs hommes qui entreprennent une même cho
ils la font chacun d'une maniere particuliere. Co
me ils peuvent choisir quelque son que ce soit po
être le signe de leurs pensées, ils peuvent pareil
ment marquer ce son par quelque signe qu'il le
plaira, & cela fort differemment. La maniere do
nous écrivons, qui consiste dans les differens arr
gemens d'un petit nombre de lettres, est une inv
tion admirable qui se doit rapporter aux premi
Patriarches. Les peuples barbares, j'entends to
ceux qui se séparerent des enfans de Dieu & err
rent en differens coins du monde, n'eurent l'u
ge de l'écriture telle que nous l'avons, que fo
tard. Ainsi que les Americains, avant que nous l
connussions, avoient seulement des figures ou im
ges pour marquer certaines choses ; ce qui est bi
different de notre écriture. Avec vingt-quatre diff
rens signes, ou lettres differentes, nous marquons
que nous voulons. Ces lettres sont simples, fait
d'un ou de deux traits, ou au plus de trois. En les com
binant il n'y a point de chose qui ait un nom qu'

t quarante ou ſoixante mille caractères,
e juſqu'à quatre-vingt mille, comme l'aſſu-
ux qui ont été à la Chine. Combien faut-il
rens traits pour former & diſtinguer ces ca-
? Le moyen de ſe les mettre tous dans la
e ſe ſouvenir en les voyant de ce qu'ils
 ſignifier; & lorſqu'on ne les voit point, &
eut exprimer la choſe qu'ils ſignifient, com-
ouvoir tirer tous leurs traits? L'Impreſſion
ces Peuples, eſt auſſi fort imparfaite, car
aque page de leurs livres il faut qu'ils gra-
r un planche de bois les caracteres qu'ils y
repréſenter; laquelle ne peut ſervir que pour
tte page; ainſi il faut autant de differentes
s qu'il y a de pages. Une planche ne ſe gra-
auſſi facilement qu'on aſſemble des lettres,
ue celles qui ont ſervi à une page, peuvent
 tout un livre.
donc de plus imparfait que toute la litteratu-
oiſe. Chaque caractere ſignifiant une ſeu-
e, il en faut connoître un nombre infini,
n'eſt pas poſſible de conſerver en ſa memoi-
gnification & les traits qui les diſtinguent.
 qu'ils ne marquent que les choſes, &
'expriment ni les actions, ni les rapports.
 Chinois admirent les Européens, voyant

qu'une de nos lettres, comme à son principe;
que toutes les choses materielles se reduisen
premiers élemens.

En parlant de la veritable origine des Lan
nous verrons en quel tems à peu près l'usag
lettres a été connu. Nous verrons la preuve de c
nous avons avancé, que c'est aux Patriarches
est redevable de l'invention des lettres. Mais i
remarquer que cette invention s'est beaucou
fectionnée dans la suite des siecles. Si ce n'est
veuille dire que dans les premiers commence
on se contentoit d'écrire ce qui étoit absolume
cessaire, & qu'on supprimoit ce qui se peut sup
On n'écrit dans une langue que pour ceux qui
vent; ainsi en voyant les principales lettres d'un
il est facile à celui qui connoît ce mot de de
les autres lettres qui ne sont point marquées.
lettres qu'on nomme consones, ne se peuven
noncer qu'on ne fasse en même tems sonner un
tre voyelle. Ainsi un homme qui sait parfaite
l'Hebreu, quoi qu'il ne voie pas dans l'écriture
tes les voyelles, il les supplée aisément. Que cel
possible, on n'en peut pas douter, puis qu'enco
jourdhui les Docteurs Juifs ne les expriment pa
leur écriture, & que cependant ils s'entendent
& lisent couramment l'écriture les uns des au

C'est un fait appuyé sur de bonnes preuves
jusqu'au cinquieme siecle après la Naissance de
sus-Christ, les Hebreux n'avoient point
ge de ce qu'ils appellent *points*, qui tiennent
eux lieu de voyelles. Ils en avoient des voy
mais celles-là ils les mettent au nombre des co
nes; & en les lisant, ils font souvent entend
son d'une veritable voyelle qui est tout diff
Aussi il n'y a que ceux qui savent l'Hebreu
puissent lire sans points. Dieu le vouloit ains
que si les Livres de l'Ecriture venoient à tomb

refois dans l'Hebreu & presque dans toutes
ngues on écrivoit tout de suite, on ne distin-
point les differens mots, par des points, par
gules, qui marquent quand un nouveau sens
ence, quand il est achevé. On ne savoit ce
étoit de separer les mots, de commencer
rs un nouveau sens par une grande lettre:
nguer de même les noms propres. Dans les
s qui ont des tons differens, qui ont des ac-
comme la langue Greque; l'on n'a commen-
les marquer ces tons, ces accens, ces aspira-
ue depuis que la langue a commencé de se cor-
e; que la prononciation s'est changée; &
a cherché des moyens de conserver l'ancien-
nonciation. On a mis des notes sur chaque
qui ne se voyent point dans les anciennes
tions, dans les Manuscrits de la premiere an-
. En écrivant on ne doit rien negliger de ce
ut contribuer à la clarté du stile. Il y a des mots
it differentes significations, selon leurs diffe-
notes ou accens. Il faut profiter de tout ce
a trouvé dans la suite des siecles pour per-
nner l'écriture. Quant à la maniere de la ran-
elle n'est pas la même dans toutes les langues.
hinois rangent leurs caracteres par colomnes.
crivent pas sur une ligne transversale, mais de

Toutes les autres Nations mettent leurs mot
à côte, mais elles commencent differemment
Hebreux, les Caldéens, les Syriens, les Arabes
voient & écrivent encore de la droite à la ga
Heredote dit que c'étoit la maniere des Egyp
Les Grecs, les Latins dans la suite des siecles
mencerent de la gauche à la droite ; car il y a bie
l'apparence que dans les commencemens, co
c'est des Hebreux que leur est venu l'Art de l'E
re, ils en avoient toutes les manieres. Ils ne les
terent pas d'abord pour en prendre de contraire
conserverent la premiere en même tems qu'i
prirent une nouvelle ; car ils écrivirent de la dro
la gauche, & de la gauche à la droite, joignan
deux manieres. Ils faisoient comme les labour
qui ayant commencé de la gauche à la droite ; q
ils sont au bout du champ qu'ils labourent, il
commencent de la droite à la gauche, & contir
de même. C'est à dire que les Grecs écrive
sillons, ou comme les bœufs, qui en labourai
commencent où ils finissent ; d'où les Gran
riens Grecs appellent cette ancienne maniere
crire βυςροφηδὸν.

On pourroit dire que les hieroglyphes des E
tiens étoient une cinquieme maniere d'écrire ; c
hieroglyphes sont differents caracteres des Chi
qui ne reprèsentent rien. Ce sont de simples t
au lieu que les hieroglyphes des Egyptiens ét
des images d'animaux, symboles des mysteres
ces peuples vouloient signifier. Les caracteres d
rou, du Mexique, étoient plus semblables à ceu
Egyptiens qu'à ceux de la Chine ; car c'étoie
images, des représentations, des peintures.
nous pourrions compter entre les differentes é
res ces notes ou abregez dont se servoient le
mains, avec lesquelles ils écrivoient avec tant de
rité, que leur main étoit plus prompte que la l

i recitoit le discours qu'ils copioient, n'é-
Ils avoient des notes pour chaque chose,
le nom, comme les Chinois. On en comp-
000. Gruter en a fait imprimer une partie.

CHAPITRE VI.

*marquer les differens traits du Tableau dont
é formé le dessein dans l'esprit, on a
besoin de mots de differens ordres.*

ssiderons pas seulement ce que feroient ces
eaux nés, sans doctrine & grossiers. Voyons
Raison prescrit; ou, ce qui est la même
que ces hommes auroient fait s'il avoient
phes, s'ils avoient consulté la Raison, &
qu'elle peut prescrire pour marquer tous
les nos pensées, leur raport, leur suite. Sup-
nç qu'ils soient raisonnables; car des Bar-
ne vivent que selon l'impression des sens,
tion, sans jugement, sans raisonnement,
tien, ne forment aucune pensée reglée. Sup-
s-je, que ces hommes sont Philosophes. Les
s de notre esprit sur ses idées se reduisent à
à quatre. Il apperçoit ce qui est en lui-mê-
je sont les premieres veritez avec lesquelles
ons, & les choses qui sont hors de lui, com-
, les plantes, les animaux, par la porte
du corps où il est renfermé. Cette premiere
de l'esprit se nomme dans les écoles de
le, *perception*. Lorsque nous avons apper-
et, que nous y faisons quelque attention,
reflechissons sur ce que nous y découvrons,
geons; c'est à dire que nous lui attribuons
ualité en assurant qu'il est tel, ou qu'il n'est
tte seconde operation de l'esprit s'appelle
juge-

jugement, laquelle est suivie d'une troisiem
des consequences de ce qu'on a connu d'un
les deux premieres operations. C'est ce q
pelle *raisonner*. Enfin selon la nature & les
de l'objet de nos pensées nous sentons dans la
des mouvemens d'estime ou de mépris, d'ai
de haine, de colere, d'envie, de jalousie ;
nomme *passion*. Ainsi tout ce qui se passe da
esprit, est *action* ou *passion*. Nous verrons
suite comment les passions se peignent elles
dans nos paroles. L'on appelle idée la form
pensée qui est l'objet d'une perceptiou, c'e
d'une pensée qu'on a à l'occasion de ce qu'
noît par la premiere operation de l'esprit. Pa
ple, lorsque le Soleil frappe mes yeux par sa lu
ce qui est pour lors present à mon esprit, &
j'apperçois en moi-même, est l'idée du Soleil,
demeure dans ma memoire, lorsque cet astr
roît. Ainsi nous avons l'esprit plein des idé
infinité de choses materielles que nous avo
Nous avons aussi les idées de plusieurs veri
nous n'avons point reçuës des sens.

Sans doute que ces nouveaux hommes
roient leurs premiers soins à faire des mots p
les signes de toutes ces idées, qui sont les objet
tre perception, ou de la premiere operation d
esprit. Pour juger de ce qu'ils feroient dans l'é
ment de ces signes, considerons que ces nom
qu'ils solent, entant qu'ils sont prononcez ou
peuvent être, sont des sons que forment les
de la voix. Or entre ces sons il y en a de f
ausquels on peut reduire tous les autres, qui
ainsi comme les premiers élemens. Nous disti
dans la langue Françoise, comme dans la l
vingt-quatre sons simples qu'on marque pa
de lettres de differente figure. Ce nom *Dieu*
posé de quatre sons differens ou lettres qui

ole, on trouveroit bien plus de vingt-quatre
car il y en a qui ne sont usitées que par cer-
lations qui les multiplient, & y mettent des
ces assez considerables, pour pouvoir être
es par differens caracteres. Nous avons par
e trois sortes de *e* qui ont des sons differens,
nous pourrions donner differens caracteres,
augmenter le nombre de nos lettres. Entre
qui sont simples, il y en a qui ne sont pas
ent faciles & agréables à tout le monde. Pour
uns les évitent, pendant que d'autres s'en
. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner que
peuples du monde n'ayent pas un égal nom-
aracteres, que leur Alphabet soit plus grand
petit que le nôtre. Parlons de ces hommes
s introduisons sur la scene, comme si le ha-
isoit qu'ils se servissent des sons ou lettres de
lphabet.

ne comptons que vingt-quatre lettres ou
uatre sons simples, ainsi cette nouvelle trou-
ourroit se servir des sons simples que pour
er vingt-quatre choses differentes : à moins
e sçussent differentier chacun de ces sons par
s tons, par l'élevation ou la position de la
comme dans le chant on prononce diffe-
nt la même voyelle selon qu'elle est notée,

troupe prenoit nos manieres qui sont naturelles, elle ne pourroit faire des vingt-quatre lettres que vingt-quatre noms. En composant des noms de deux lettres, elle en feroit vingt-quatre fois davantage, c'est à dire, cinq cent soixante & seize; & vingt-quatre fois encore davantage, c'est à dire, treize mille huit cens vingt-quatre en faisant des noms de trois lettres, comme nous l'avons dit. Ainsi il leur seroit facile dans cette infinie varieté de trouver des signes particuliers pour marquer chaque idée, & lui donner un nom.

Comme on se sert naturellement de ces premieres connoissances, nous pouvons croire que lorsque d'autres choses se présenteroient à leur esprit, qui seroient semblables à celles à qui ils auroient donné un nom propre, ils ne prendroient pas la peine de faire de nouveaux mots; ils se serviroient des premiers noms en les changeant un peu, pour marquer la difference des choses auxquelles ils les appliqueroient. L'expérience me le persuade: lorsque le mot propre ne vient pas assez-tôt à la bouche, on se sert du nom d'une autre chose qui a quelque rapport a celle-là. Dans toutes les langues les noms des choses a peu près semblables different peu entr'eux. Plusieurs mots prennent leur racine d'un seul, comme on le voit dans les Dictionnaires des langues qui sont connuës.

Un même mot se peut diversifier en plusieurs manieres, par la transposition, par le retranchement de quelqu'une des lettres qui le composent, ou par l'addition d'une voyelle ou d'une consone; par le changement de la terminaison: de sorte qu'il n'est pas difficile, lorsqu'on communique le nom propre d'une chose à toutes celles qui lui sont semblables, de marquer par quelque petit changement, ce que ces choses ont de particulier, & en quoi elles different de celles dont elles ont pris le nom. C'est à dire qu'il

est pas difficile de leur donner des signes
iers.
s cet établissement, les mots qu'ils auroient
, & qui par eux-mêmes ne signifioient rien,
t la force d'exciter les idées des choses aux-
ils les auroient appliquez. Car les ayant pro-
, & entendu prononcer souvent lorsque ces
eur étoient présentes, les idées de ces choses
s mots se seroient liées : de sorte que l'une ne
t pas être excitée sans l'autre. Comme quand
ons vû souvent une personne avec un certain
d'abord que nous pensons à elle, l'idée de cet
presente à nous ; & la seule idée de cet habit
nous pensons à cette personne.
ne peut point savoir si ces hommes garde-
quelque regle en cherchant des termes pour
ner ; s'ils ne composeroient ces termes que
tain nombre de syllabes. Tous les mots des
s n'en ont qu'une. Les racines Hebraïques,
s de la langue Grecque n'ont que trois con-
La Nature porte à cette simplicité. Plus le dis-
t court, il repond mieux à l'ardeur que nous
e dire vite ce que nous pensons : & il satisfait
ne-tems au desir impatient qu'on a quand
te, de savoir ce que veut dire celui qui par-
sque les langues ont commencé à se corrom-
s mots se sont pour l'ordinaire allongez. Il ne
rien qu'un mot ait un plus grand nombre de
, lorsque deux ou trois suffisent pour le faire
er de tout autre mot.
toit question à présent de faire de nouveaux
ur en composer une nouvelle langue, il seroit
bserver quelques regles. La premiere devroit
les composer d'un très-petit nombre de sylla-
seconde, de choisir les syllabes dont le son
uelque rapport avec la chose qu'on voudroit
; car lorsqu'on cherche un signe, il est plus
 rai-

raisonnable de prendre les choses qui semblent fait[es]
pour cela : c'est ce qu'on a fait pour exprimer le c[ri]
des animaux ; on a dit *boare*, *hinnire*, *balare*, be[u]gler, hennir, béler : ces termes ont un son qui ap[proche] de celui qu'ils signifient. La troisieme reg[le]
seroit de faire que les mots eussent une liaison en[semble], selon que les choses qu'ils signifieroient au[roient] des liaisons & des rapports. Il ne faudro[it]
que les composer de lettres qui eussent un son appro[chant], qu'il n'y eût entr'eux de difference que d'un[e]
ou de deux lettres ; ou que ce fussent les mêm[es]
lettres, mais rangées d'une autre maniere, comm[e]
on en voit plusieurs exemples dans la langue saint[e].
Mais il est inutile de donner ces regles, si ce n'[est]
que cela nous fait comprendre en quoi peut consister
la simplicité & la beauté d'une langue. Nous ne sa[-]
vons pas ce que feroient ces nouveaux hommes.
Apparemment ils ne philosopheroient pas beaucoup.
L'empressement qu'ils auroient de parler feroit qu'ils
se serviroient des premiers termes qui se presente[-]
roient ; & quand un terme est une fois établi, on
ne s'avise guere d'en chercher un autre.

Chapitre VII.

Reflexions sur la maniere dont en chaque langue on se fait des termes pour s'exprimer. Ces reflexions conviennent à l'Art de parler.

Nous ne prétendons pas apprendre l'Art de parler de cette seule troupe de nouveaux hommes que nous avons introduits ici. Nous ne pouvons savoir que par conjecture ce qu'ils feroient. Nous voyons ce que les hommes ont fait en tout païs & dans tous les siecles, & il est bon de le considerer; car il est de la derniere importance, pour connoître à fond

fond la Nature du langage, de remarquer les manieres de parler de chaque Nation. Bien des gens ſe trompent qui s'imaginent que la Rhétorique ne conſiſte que dans les ornemens du diſcours; & que des reflexions ſemblables à celles que nous allons faire ne conviennent qu'aux Grammairiens. Ils jugent de l'éloquence, comme ceux qui ignorant la Peinture, penſent que le coloris en eſt la principale choſe. Je ne m'arrêterai pas à leurs jugemens; & quoi que je n'aye pas deſſein de faire une grammaire génerale, je ferai cependant mes reflexions ſur les manieres qui ſont particulieres à de certaines langues; lorſque je croirai qu'il ſera neceſſaire de le faire pour découvrir les fondemens de l'Art de parler.

Nous avons vû comme la neceſſité auroit obligé une nouvelle troupe d'établir les termes pour toutes les choſes dont il faut parler ſouvent; mais il y a bien de l'apparence que leur langue ſeroit d'abord fort ſterile. Comme les pauvres ſe ſervent d'un même habit pour tous les jours; que deux ou trois vaiſſelles font tous leurs meubles; auſſi ceux qui n'ont pas de grandes connoiſſances n'ont beſoin pour s'exprimer que d'un petit nombre de termes, qui leur ſervent à toutes choſes. Les perſonnes groſſieres ne reflechiſſent preſque point. Leurs vuës ſont bornées: ils ne peuvent parler que de ce qu'ils connoiſſent, ils n'ont donc beſoin que d'un getit nombre de mots. Ils n'ont pas aſſez de délicateſſe pour diſtinguer dans les choſes ce qui met de la difference entr'elles; c'eſt pourquoi elles leur paroiſſent ſemblables, ainſi les mêmes mots leur ſervent pour toutes. Cela ſe voit dans le langage des Barbares qui vivent comme des bêtes, & qui ne penſent qu'à boire & à manger. Ils n'ont des termes que pour marquer ces actions. Ceux qui ne connoiſſent point les ſimples, les regardent preſque toutes comme ſemblables; & ces termes gene-

raux *d'herbe*, *de plante*, *de simple*, leur suffisent
Medecins qui ont des idées distinctes de c
simple en particulier, n'ont pû s'en contente
ont cherché des noms propres à chaque esp

Selon que les peuples ont donc fait plus d'
tion aux choses, leurs termes ont des idée
distinctes, & ils sont en plus grand nombre. Un
me chose peut avoir plusieurs degrez. Elle se
son espece, ou une des plus grandes, ou une d
petites. C'est pour exprimer ces degrez qu'on
les diminutifs, comme en Latin de *homo* on
homuncio. Les Italiens ont un grand nombre
minutifs. Les Espagnols ont des diminutifs
noms qui augmentent. De *asne* nous faisons
eux de *asno* font *asnillo* un petit asne, & *asn*
grand asne. On peut regarder une même
d'une maniere générale, sans faire attention à
la distingue de toute autre, & s'en former ai
idée abstraite. Les noms qui marquent ces idé
pellent *abstraits*, comme ce mot *humanité*
marque l'homme consideré en général sans
pense à aucun homme en particulier. Tou
langues n'ont pas également des diminutifs
augmentatifs, & de ces termes qu'on
abstraits. Il ne faut pas juger des langues
par la nôtre. Les uns peuvent observer ce que
tres négligent, & voir une chose par un en
nous n'appercevions point. C'est pourquoi e
duisant il n'est pas possible d'exprimer toujou
pour mot ce qui est dans l'original; car chaqu
ple considere les choses d'une maniere particu
& comme il lui plaît: ce qu'il marque par un
propre, qu'on ne peut par conséquent expliqu
par des circonlocutions & avec un grand n
d'épitetes. Pour éviter cela, on est obligé d
voir des termes étrangers, comme nous avon
l'*incognito* des Italiens.

Il depend de nous de comparer les choses comme nous voulons, ce qui fait cette grande difference qui est entre les langues qui ont une même origine. Ce que les Latins appellent *fenestra*, les Espagnols l'appellent *ventana*, les Portugais *janella*. Nous nous servons aussi de ce mot *croisée* pour marquer la même chose. *Fenestra*, *ventus*, *janua*, *crux* sont des mots Latins. Le François, l'Espagnol, le Portugais viennent du Latin, mais les Espagnols considerant que les fenêtres donnent passage aux vents, ils les appellent *ventana* de *ventus*. Les Portugais ayant regardé les fenêtres comme de petites portes, ils les ont appellé *janella* de *janua*. Nos fenêtres étoient autrefois partagées en quatre parties avec des croix de pierre: on les appelloit pour cela des *croisées* de croix. Les Latins ont consideré que l'usage des fenêtres est de recevoir la lumiere, le mot *fenestra* vient du Grec φαίνω qui signifie reluire. C'est ainsi que les differentes manieres de voir les choses portent à leur donner differens noms.

La facilité & la douceur de la prononciation demandent une grande abondance de termes pour choisir ceux dont le concours soit moins rude; sans cela un petit nombre de termes suffiroit, qu'on pourroit accroître, ajoutant à quelques-uns de certaines syllabes, pour faire, par exemple, d'un primitif des derivez, ainsi que le font les Georgiens peuples de l'Asie. Tous les noms derivez dans leur langue ne different des primitifs que par cette terminaison *jani*. Si ce sont des noms de dignité, de charges, de quelqu'Art, les derivez ajoutent aux primitifs *me*. Avec cette syllabe *sa* qu'ils mettent devant le nom d'une chose, ils font un derivé qui marque le lieu de cette chose. Ainsi *thredi* signifie colombe, & *sathredi* un colombier, *chueli* fromage, *sachueli* le lieu où l'on garde le fromage. Les mêmes Georgiens font generalement un substantif d'un primitif qui est ad-

jectif, en lui ajoutant *oba*; de *sciani* noir; *[illegible]* noirceur. Des adverbes primitifs ils font des [illegible]jectifs avec *maeli*: leurs comparatifs avec la sy[illegible] *si*. Les Turcs font à peu près la même chose, ce [illegible] je rapporte pour montrer qu'on pourroit bien [illegible]nuer ce grand nombre de termes, & rendre les [illegible]gues plus aisées. Mais il faut contenter les ore[illegible] qui ne s'accomodent pas dans toutes les occ[illegible] de certains termes, & qui ne peuvent souffrir qu[illegible] elles sont delicates, la repetition trop freque[illegible] des mêmes sons.

Un savant Anglois qui [illegible] une [illegible] Angloise raisonnée, montre [illegible] les no[illegible]glois se forment aisément les uns des autres [illegible] leger changement, comme de [illegible] qui [illegible] *airain*, il font *to braze*, en Latin [illegible] tant *y* au nom d'une chose, ils en font [illegible] que l'abondauce de cette même chose. Ainsi à [illegible] qui signifie *richesse*, ajoutant *y*, ils font [illegible] *abondant en richesse*.

La terminaison *ly* marque ressem[illegible], [illegible] *God* Dieu, & *Godly* qui est conforme à Dieu: [illegible] est une terminaison qui marque diminution. C[illegible] cet Auteur Anglois prétend que parmi les mots qui sont Anglois d'origine, plusieurs sont composés de lettres dont le son convient aux choses qu'ils signifient; que, par exemple; les mots qui commencent par *Str* marquent le plus grand effort de la chose qu'ils signifient, comme ceux qui commencent par *St* un moindre effort: que ceux qui commencent par *Thr* indiquent un violent mouvement, par *Wr* une action oblique, qui n'est pas droite: par *Cl* une liaison, une adherence: il fait voir de même que le son des terminaisons en plusieurs noms s'accorde avec ce qu'ils signifient. Chacun peut faire de pareilles remarques sur les langues qui lui sont connuës; & il les faut faire quand on s'en veut rendre

dre maitre, qu'on les veut apprendre, & s'en servir. Ainsi ce que nous disons ici est de conséquence, quoiqu'il ne le paroisse pas.

CHAPITRE VIII.

Des Noms Substantifs & Adjectifs, des Articles. Du nombre & des cas des noms.

LES mots qui signifient les objets de nos pensées, c'est-à-dire les choses, sont appellez noms. On considere en chaque chose son être, ou sa maniere d'être. L'être d'une chose, par exemple, l'être de la cire, c'est la substance de la cire. La figure ronde ou quarrée, laquelle se peut changer sans qu'elle cesse d'être cire, sont ses manieres d'être. Etre ignorant ou savant, sont des manieres de notre être. Il faut necessairement qu'entre les Noms, les uns soient destinez à signifier la substance de l'être, & que les autres expriment la maniere de l'être. Nous appellons pour cela noms *Substantifs*, ceux qui marquent l'être absolu d'une chose, & *Adjectifs*, ceux qui n'en marquent que la maniere; parce qu'ils ne subsistent que par le nom substantif auquel on les ajoute. Dans ces deux mots *Terre ronde*, le premier est un nom substantif, & le second qui ne signifie que la maniere de l'être de la terre, est adjectif. Les noms substantifs deviennent adjectifs; ou plutôt les choses qui sont des êtres absolus & des substances, sont exprimées par des noms adjectifs, quand elles sont appliquées à d'autres êtres, dont elles deviennent la maniere d'être. Les Metaux sont des substances, mais parcequ'on les applique à d'autres substances, on en fait des adjectifs, comme sont ces adjectifs, *doré*, *argenté*, *estamé*, & les autres. Au contraire les adjectifs deviennent substan-

tifs, lorsqu'une maniere d'être se considere ... maniere absolue. Ainsi *Couleur* est un nom ... stantif; & ces noms adjectifs *blanc*, *noir*, de... nent substantifs quand on les considere en ... ral sans les substances qui les soutiennent. ... *blanc*, *le noir* sont des substantifs; comme so... géneral tous les noms qui ont une idée qu'on ... considerer absolument sans rapport; com... *boire*, *le manger*, *le dormir*. Les Grecs, les ... tins, en quoi nous les imitons, font leurs adj... du substantif, en changeant la terminaison. ... Anglois sont obligez de joindre au substan... second nom. Ainsi *Full* qui signifie *plein*, ... sert à faire plusieurs adjectifs: par exemple ... *full*, plein de joye, pour joyeux. *Ca*... plein de soin, pour *sollicitus* inquiet. *Some* ... fie *quelque chose*; *Deligth*, *delectation*; ils ... *deligth some*, pour *delectable*: le mot *lesse* si... *moins*, *petit*; ainsi *Care lesse* c'est la même chose ... *négligent*.

Les noms signifient ordinairement les ch... d'une maniere vague & generale. Les arti... dans les langues où ils sont en usage, com... dans la nôtre, & dans la Grecque, détermin... cette signification, & l'apliquent à une chose p... ticuliere. Quand on dit, c'est une bonne ch... que d'être *Roi*, cette expression est vague, mais ... vous ajoutez l'article *le*, devant *Roi*, en disant ... c'est un bonheur que d'être *le Roi*, cette expressi... est déterminée, & ne se peut entendre que du Roi ... de quelque peuple particulier dont on a déja parlé. Ainsi les articles contribuent merveilleusement à la clarté du discours; parce qu'ils déterminent la juste idée qu'a celui qui parle. Aussi la langue Grecque & notre langue sont sans doute les plus propres à traiter le Sciences qui demandent plus de précision.

Les

ifferentes manieres de terminer un nom
tenir lieu d'un autre nom. Nous voyons
ites les langues que les noms ont deux ter-
is, dont l'une fait connoître que la chose
parle est singuliere, c'est-à-dire seule en
; l'autre, qu'elle n'est pas seule, mais qu'elle
e d'un nombre : ce qui fait dire que les noms
nombres; le singulier, & le pluriel. Ce mot,
avec la terminaison du nombre singulier,
un seul homme; mais avec la terminaison du
pluriel, *hommes*, il signifie tous ou plu-
ommes. La consone *S* qu'on ajoute à la
ison du nombre singulier, tient lieu dans
cation de ce mot *tous*, ou *plusieurs*. Ainsi
lier & le pluriel des noms servent à abreger
urs, & le rendre distinct. Les Hebreux, les
& encore aujourd'hui les Polonois ont un
e nombre, dans lequel le nom marque que
qu'il signifie est double.
ne considerons pas toûjours simplement les
ui sont les objets de nos pensées, nous les
ons avec d'autres ; nous faisons reflexion sur
i elles sont, sur le tems de leur durée, sur
es ont, sur ce qu'elles n'ont pas, & sur tous
orts enfin qu'elles peuvent avoir. Il faut
es particuliers pour exprimer ces rapports,
e & la liaison de toutes les idées que la con-
n de ces choses excite dans notre esprit.
elques langues les differentes terminaisons
me nom, qui font que les chutes ou finales
differentes, suppléent à ces mots qui sont
es pour exprimer les rapports d'une chose.
, le Latin se sert de ces terminaisons diffe-
otre François & les langues vulgaires, ex-
Polonoise, qui est une dialecte de l'Escla-
nt point ces terminaisons. Elles marquent
ts d'un nom avec des particules. Ces rap-

ports sont infinis. Les Latins les expriment [illegible] six chutes, ou *cas* auxquels ils ont donné les [illegible] des rapports les plus ordinaires. Ils ont, par exem[illegible] appellé *Nominatif* le nom consideré absolu[illegible] sans autre chute que celle qu'il a. Un nom [illegible] Nominatif marque simplement que la chose [illegible] signifie est nommée : au Genitif, que cette cho[illegible] gendre, ou est engendrée. Ce sont les Gram[illegible] riens qui ont donné ces noms aux differens [illegible] pour les distinguer : mais ces cas ont d'autres [illegible] ges que ceux que signifient ces noms de *Geniti[illegible]* de *Datif*. Il y a six cas en chaque nombre, da[illegible] singulier, & dans le pluriel. *Le Nominatif, le G[illegible] tif, le Datif. l'Accusatif, le Vocatif & l'Abl[illegible]* Un même nom, outre sa principale idée de la [illegible] se qu'il signifie, enferme un rapport particulie[illegible] cette chose avec quelqu'autre, selon qu'il est ou [illegible] Genitif, ou au Datif, &c. *Le Nominatif* signifie si[illegible] plement la chose ; *le Genitif* son rapport avec ce[illegible] à qui elle appartient, *Palatium Regis* ; *le Dati[illegible]* le rapport qu'elle a avec celle qui lui est profita[illegible] ou nuisible, *utilis reipublicæ* ; *l'Accusatif*, le ra[illegible] port qu'elle a avec celle qui agit sur elle, *Ca[illegible] vicit Pompeium*. On met le nom au *Vocatif*, lo[illegible] qu'on adresse son discours à la personne, ou [illegible] chose que ce nom signifie ; *l'Ablatif*, a une infi[illegible] d'usages. Il est impossible de les marquer tous.

Les langues dont les noms ne souffrent point [illegible] chutes differentes, se servent de certains petits mo[illegible] qu'on appelle Particules, qui font le même e[illegible] que ces chutes, comme sont en notre langue, *de, du, à, par, le, les, aux, des, &c.* Les Adverbes aussi ont un usage peu different de la chute des noms ; car ils emportent avec eux la force d'une de ces par[illegible] ticules. Cet Adverbe *sagement*, a la force de ces deux mots, *avec sagesse*.

Les *Adverbes* sont ainsi appellez par les Gram-

mai-

parce qu'ordinairement on les joint avec
, comme *courir vite, parler sagement, par-*
me. Ils tiennent lieu d'un nom, & d'une par-
marque un certain rapport ; c'est pourquoi
angues qui ont des cas, il n'est pas necessaire
dverbes en ayent, parce que par eux-mê-
chute, ils signifient la chose & son rapport :
nple, *parler lentement*. Dans toutes les lan-
Adverbes sont d'un très-grand usage. Ce sont
mots qui ne se declinent point, & qui tien-
de plusieurs paroles : comme en Latin ces
s de tems *diù, cras, nuper, dudùm*; ceux-
u, *hic, intùs, foris*; de quantité, *valdè*,
rquam Les differens rapports que les cho-
ntr'elles, de lieu, de situation, de mouve-
e repos, de distance, d'opposition, de com-
, sont infinis. On ne peut parler un mo-
ns avoir besoin d'en exprimer quelqu'un à
on des choses dont on parle. Nous ne pou-
nc pas douter que ces hommes que nous fai-
uver de compagnie, n'inventassent bien-tôt
yens de marquer ces rapports, ou particules,
dans notre langue dont les noms n'ont point
ites differentes, ou par les differentes termi-
des noms des choses mêmes, comme dans la
Grecque, dans la Latine.
venteroient des Adverbes, c'est-à-dire ces pe-
s qui par eux-mêmes marquent des circons-
qu'autrement on ne pourroit signifier qu'en
rs paroles : aussi les Adverves donnent beau-
e force au discours en l'abregeant. Les La-
s Grecs pour cela font presque des Adverbes
leurs noms, par une terminaison qui leur est
; ainsi de *justus* les Latins font *justè*, comme
nous faisons *justement*. Notre langue qui ne
s être si serrée, ne fait pas tant d'usage des
es. Elle aime mieux mettre le nom avec la

preposition; ainsi en François on dit plus éle-
ment *avec sagesse*, *avec prudence*, *avec orgueil*,
moderation, que *sagement*, *prudemment*, *orgu-*
ment, *modestemment*. C'est, comme je le crois,
terminaison des Adverbes dans notre langue
longe trop, ainsi on ne gagne rien. Outre qu
de cette terminaison *ment* ordinaire aux Adve
n'est pas agréable. Aujourd'hui on la change;
au lieu de *parler justement*, *parler raisonnable*
on dit *parler juste*, *parler raison*, mettant le
au lieu de l'Adverbe. Les Hebreux n'ont poi
declinaisons comme les Grecs & les Latins,
aussi ils ont ce qui n'est point dans ces lang
savoir des *affixes*, c'est-à-dire certaines terminai
qui tiennent lieu des pronons, ce qui abreg
rend le discours plus net; ainsi *Thalmidi* c'est m
disciple, & *Thalmido* son disciple.

CHAPITRE IX.

Des Verbes, de leurs personnes, de leurs tems, de leurs modes, de leur voix active & passive.

SI nous faisons attention à ce qui se passe da
notre esprit, nous remarquerons que l'on consi-
dere rarement les choses sans en faire quelque juge-
ment. Après que ces nouveaux hommes auroie
trouvé des mots pour signifier les objets de leu
perceptions, ils chercheroient donc des term
pour marquer leurs jugemens, c'est-à-dire cet
action de l'esprit par laquelle on juge, en assurant
qu'une chose est telle, ou qu'elle n'est pas telle. L
partie du discours qui exprime un jugement, s'a
pelle proposition. Or une proposition enferme ne-
cessairement deux termes, l'un appellé *sujet*, qui est
celui dont on affirme; le second qui est ce qui est
affir-

, qui marque cette action de l'esprit par
ē ñjuge, affirmant l'attribut du sujet. Dans
nos langues nous appellons *Verbes*, les mots
rquent cette action. Les Verbes, comme
r de la Grammaire génerale & raisonnée l'a
sement remarqué, sont des mots qui signi-
ffirmation.
seul mot suffiroit pour marquer toutes les
ons semblables de notre entendement, tel
e Verbe *Etre*, qui est le signe naturel & or-
de l'affirmation; mais si nous jugeons de ces
ux hommes par ceux qui ont vecu dans tous
les passez, le desir d'abreger leur discours
eroit sans doute à donner à un même mot
de signifier l'affirmation & l'attribut, comme
it presque dans toutes les langues, qui ont
nité de mots qui marquent l'affirmation, &
est affirmé; par exemple, celui-ci, *je lis*,
une affirmation, & en même tems l'action
ais lorsque je lis. Ces mots, comme nous
t, sont appellez Verbes. Quand on leur
rce de signifier l'affirmation, ils rentrent
nature des noms; aussi on en fait le même
comme quand on dit *le boire*, *le manger*, ces
t de veritables noms.
petition trop frequente des mêmes noms est

compte trois Pronoms; le pronom de la p[...] personne tient lieu du nom de celui qui par[...] me *Moi*, *je*. Le Pronom de la seconde [...] tient lieu de celle à qui l'on parle, com[...] *Toi*. Celui de la troisieme personne tient [...] personne, ou de la chose dont on parle, co[...] *Elle*. Ces Pronoms ont deux nombres, co[...] noms; le Pronom de la premiere personne [...] tient la place des noms de ceux qui parlent, [...] *Nous*. Celui de la seconde personne au plu[...] la place des noms de ceux à qui on parle, [...] *Vous*; & le Pronom de la troisieme perso[...] pluriel tient la place des noms des personne[...] choses dont on parle, *Ils*, *Elles*.

Pour éviter encore la repetition ennuyeuse [...] Pronoms qui reviennent souvent, dans les [...] langues on ajoute aux Verbes quelque termi[...] qui tient lieu de ces Pronoms. C'est pourq[...] seul Verbe peut faire une proposition entie[...] Verbe *Verbero* comprend le sens de cette [...] tion: *Ego sum verberans*. Outre qu'il ma[...] firmation & la chose affirmée, il signifie enc[...] personne qui frappe, qui est celle qui par[...] même: parce que ce Verbe a une termina[...] tient lieu du Pronom de la premiere perso[...]

Toutes les langues ont été très-simples d[...] commencement. C'est le desir d'abreger qui [...] que de deux ou plusieurs mots on n'en a fai[...] Il y a de l'apparence qu'en Hebreu on a dit [...] *pakad ata*, comme nous disons *tu as visité*, [...] ensuite on a fait *pakadta*, comme *pakadti* p[...] *kad ani*, j'ai visité.

Notre langue & les langues des nations [...] nes sont obligées d'exprimer à part les pron[...] Les Hebreux ont cet avantage par dessus la la[...] Grecque & la Latine, que non seulement leurs [...] bes marquent par leur terminaison le pronom

ominatif, mais encore celui qui en est le
pekado signifie *ille visitavit eum.* Com-
point de noms qui reviennent si sou-
les pronoms, les Hebreux donnent pa-
à leurs noms une terminaison qui en
Ainsi *Thalmid* signifiant *disciple*; *Thal-*
mi *mon disciple.*
l'on assure du sujet d'une proposition est
ou présent, ou futur. Les differentes in-
les Verbes ont la force de marquer la cir-
du tems de la chose qui est affirmée.
nsiances du tems sont en grand nombre.
considerer le tems passé par rapport au
comme lorsque nous disons: *Je lisois lors-*
dans ma chambre. L'action de ma lectu-
sée au regard du tems auquel je parle;
a marque présente au regard de la chose
arle, qui est l'entrée d'un tel. On peut
r le tems passé par rapport à un autre
é. *J'avois soupé lorsqu'il est entré*, ces deux
sont passées l'une au regard le l'autre.
uvons considerer le tems passé en deux
, ou comme défini, ou comme indéfini:
precisément, quand une action s'est fai-
ire simplement qu'elle s'est faite; s'il y a
tems, ou si c'est aujourd'hui, ce que nous
is. *Pierre est venu à moi, il m'a parlé*,
la même chose que *Pierre vint à moi, il*
Ces dernieres expressions marquent qu'on
n tems passé indéfini. Les premieres dé-
e tems, & donnent à entendre qu'on par-
ems passé depuis quelques heures, ou de-
our. Nous pouvons considerer le futur en
maniere, envisageant un terme precis &
s le futur, & quelquefois n'y mettant au-
rmes.
e pouvons savoir si dans cette nouvelle lan-
gue

gue dont nous parlons, toutes ces diffe[illegible]
constances des tems y seroient marquées [illegible]
d'inflexions particulieres ; car nous ne vo[illegible]
que les peuples ayent distingué avec la mê[illegible]
tude toutes ces circonstances du tems. Le[illegible]
chez les Hebreux n'ont que deux temps [illegible]
ou le passé, & le futur ; ils n'ont que deu[illegible]
differentes pour exprimer la diversité du [illegible]
Grecs sont plus exacts, leurs verbes ont [illegible]
dont nous avons parlé. Je ne doute point [illegible]
mes de ce nouveau langage ne porta[illegible]
les signes de quelqu'une de ces circonstan[illegible]
dans toute proposition il faut d[illegible]
l'attribut, & que le desir d'abreger le [illegible]
turel à tous les hommes. Quand [illegible]
l'inflexion du tems futur que je [illegible]
aimer, me délivre de la peine [illegible]
phrase ; *il arrive un tems que* [illegible]
je dis : *j'ai aimé*, cette inflexion [illegible]
pargne ce grand nombre [illegible]
tems passé que j'étois aimant. [illegible]

Les Verbes ont des *modes* [illegible]
signifient, outre les circo[illegible]
nieres de l'affirmation. [illegible]
dicatif, qui démontre & indique simplemen[illegible]
l'on assure. Le second mode est [illegible]
le nom marque l'office, qui est de faire [illegible]
que l'on ordonne à celui [illegible]
une telle chose. Le troisième [illegible]
se trouve que chez les Grecs [illegible]
desir ardent qu'on a qu[illegible]
trieme mode est le *Subjonctif*, [illegible]
ce qu'il y a toujours quelque condition joi[illegible]
que l'on assure ; *je l'aimerois s'il m'aimoit* ; [illegible]
condition n'étoit exprimée par le Subjon[illegible]
sens seroit suspendu. Le cinquième mode [illegible]
finitif. Un Verbe dans ce mode a une sign[illegible]

étenduë & fort indéterminée, comme *boire*, *er*, *être aimé*, *être frappé*. Nous verrons dans ite que les Infinitifs ont la force de lier deux positions, & que c'est leur principal usage.

Le sixiéme mode est le *Participe*. Un verbe dans participe ne marque que la chose affirmée, il ne ifie point l'affirmation. C'est pourquoi les parpes sont ainsi appellez, parce qu'ils tiennent du be & du nom, signifiant la chose que le verbe afne, & étant en même tems dépouillez de l'affirtion. Le participe *frappé*, marque la chose que ifie le verbe frapper: mais qui dit *frappé*, n'affirnen, s'il n'ajoute ou ne sous-entend *il est*, ou *été frappé*.

Tous les verbes, excepté le verbe *Etre*, *Sum*, *es*, renferment deux idées, celle de l'affirmation, de quelque action affirmée. Or une action a orairement deux termes, le premier celui dont elle t, le second celui qui la reçoit. Dans une action considere celui qui en est auteur, qui agit, & cesur lequel on agit, qu'on apelle communément *patient*. Il est nécessaire de déterminer quel est le me de l'action dont on parle: si c'est le sujet de proposition dont on affirme cette action qui est fant ou patient. C'est pourquoi dans les langues iennes les verbes ont deux terminaisons & inions differentes, qui marquent si le verbe se nd dans une signification active ou passive. *Petrus* *t*, *&* *Petrus amatur*: Pierre aime, & Pierre est é. Dans la premiere proposition le verbe qui est actif, marque que c'est Pierre qui a de l'amour; s la seconde ce même verbe avec l'inflexion du if, marque que c'est *Pierre* qui est le terme de ction dont on parle.

Il se pourroit donc faire que les verbes de la velle langue auroient aussi deux inflexions, une ve, & l'autre passive. Peut-être qu'on y négli-

ge-

geroit de comprendre dans un seul ver[illegible] autres circonstances d'une action : si [illegible] avec diligence, si l'auteur de cette actio[illegible] lui-même, s'il l'a fait faire par quelqu'au[illegible] les Hebreux signifient par leurs verbes, [illegible] flexions qu'ils leur donnent. Ils ont [illegible] sons où leurs verbes ont differentes [illegible] car ce n'est pas comme chez les Grecs [illegible] dont les differentes conjugaisons n'ont [illegible] particuliere, & qui ne conjuguent les [illegible] remment, que parce qu'on ne [illegible] ner à tous les mêmes inflexions sans en [illegible] nonciation difficile. Le même verbe [illegible] la conjugaison où il est, a sept qu[illegible] differentes. Par exemple, ce verbe [illegible] *tradere*, selon qu'on le conjugue, [illegible] *dit*. 2. *Traditus est*. 3. *Tradi*[illegible] *ditus est diligenter*. La cinquième con[illegible] à ce qu'on appelle *le medium* chez [illegible] verbe a une signification active [illegible] *tradere*. 7. *Factus est vel jussus* [illegible] *didit seipsum*. Il y a cent manieres de [illegible] [illegible] sont pas essentielles [illegible] qui [illegible] certaines langues. Je ne puis pas [illegible] velle troupe les négligeroit, & [illegible] celles qui sont essentielles, & sans les[illegible] peut se faire entendre.

Nous voyons tant de differences parmi l[illegible] en cela, que nous ne pouvons savoir à quoi [illegible] termineroient, si ce n'est qu'étant encore [illegible] ne, il y a de l'apparence qu'ils prendroient [illegible] res de s'exprimer les plus simples & les pl[illegible] Les Turcs ont cela de particulier, que p[illegible] tion de quelques lettres ils multiplient leurs [illegible] sons des verbes, & leur donnent plus de sor[illegible] font pas même les Hebreux. Le même ver[illegible] la conjugaison où il est, marque l'affirma[illegible]

tion, la possibilité ou l'impossibilité de l'action signifie. Les Persans ont avec l'imperatif un au-mode qui defend, comme l'Imperatif commande. Arabes ont aussi une conjugaison qui marque le de deux personnes qui agissent ensemble.
differentes conjugaisons, & tous ces modes le discours. Les Grecs & les Latins n'ont tant de conjugaisons que les Orientaux; mais par le moyen des prepositions qu'ils lient avec verbes, ils expriment une infinité de rapports de ou de la passion que peut signifier un verbe, de *scribo* ils font ces perbes *adscribo*, *circum-*, *describo*, *exscribo*, *inscribo*, *interscribo*, *per-*, *transcribo*, qui marquent nettement des rapports particuliers de l'action que signifie *scribo*. Avec verbes simples, nous avons pris de la langue La-les verbes composez. Nous disons *écrire*, *récrire*, *décrire*, *inscrire*, *prescrire*, *transcrire*.
particule *re* est d'un grand usage pour la des verbes. Quelquefois elle ne change leur signification: *repaître* signifie la même que *paître*. Elle donne quelquefois plus de for-dit plus que *luire*. Souvent elle marque qui se fait une seconde fois; *reconquerir*, *de nouveau*. Elle donne aussi d'au-un sens tout contraire à celui du verbe sim-a un sens tout autre que *prouver*. Grecs qui ont un plus grand nombre de sembla-particules ou prepositions, sont encore plus fe-que les Latins. On le voit dans les Diction-Grecs qui sont par racines. D'un même verbe fait une infinité d'autres. Les Hebreux n'ont de verbes composez: ils ne joignent point à verbes, ainsi que le font les Grecs & les La-des propositions dont le nombre est petit en langue. Aussi il s'y trouve souvent des ambi-, parce que les prepositions determinent préci-

cisément les rapports de ce qu'on juge, de
affirme, & les manieres qu'on juge; qu'
ou qu'on nie.

Chaque langue a ses avantages. L
leurs *Gerondifs* marquent la néceſſité d
Amanda virtus eſt la même choſe
eſt, ou *oportet amare virtutem*. Leur ſupi
l'intention de faire une action. *Eo l*
dans l'intention de joüer. Ces differente
de s'exprimer qui ſont toutes belles &
ſont des preuves ſenſibles de la fecon
humain, de ſa ſpiritualité & de
ſeaux d'une même eſpece n'ont pas
rent, & preſque autant qu'il y a
tions, il y a de differentes langues
dans les termes, mais dans les manie
mer. Il n'y en a aucune qui n'ait
de particulier.

CHAPITRE X.

Ce grand nombre de declinaiſons des noms,
jugaiſons des verbes n'eſt point abſolument
Propoſition d'une nouvelle Langue, dont la
maire ſe pourroit apprendre en moins d'une

LEs hommes veulent s'exprimer d'une
prompte & facile: ce qui leur a fait
dans le langage cette grande diverſité de
ſons des noms, & cette multitude de differen
jugaiſons. Ils ont voulu qu'un même mot
quât pluſieurs choſes, afin qu'ils puſſent s'exp
plus promptement: pour cela ils ont donné p
inflexions à un même verbe, comme nous
de le voir. Ils ont eu auſſi égard à la facili
la douceur de la prononciation, ce qui a cauſ

une infinité de choſes dont on ſe pour-
, s'il n'étoit queſtion que de dire ce
e. Les noms & les verbes ne peuvent pas
compoſez des mêmes lettres. Or les mots
s lettres differentes, ne peuvent ſouffrir
ce les mémes chutes & les mêmes in-
C'eſt pourquoi dans la langue Latine &
ecque où les noms ont de differentes
cas, on voit pluſieurs manieres de decli-
ns. Dans ces mêmes langues, & preſque
s les autres, il y a une grande multiplicité
aiſons des verbes, que la ſeule douceur de
ciation rend néceſſaires: car elles ne mar-
une circonſtance particuliere de l'action
rbe affirme. On peut compter trente-ſix
s conjugaiſons dans la Grammaire Hebraï-
y a 13. conjugaiſons des verbes reguliers
Grecs, dont chacune a trois voix, l'active,
, & celle qu'on appelle le *medium*. Les
on nomme anomaux ou irreguliers ont
exions particulieres, qu'à peine les Gram-
es peuvent-ils nombrer; il en eſt de même
gue Latine, & de pluſieurs autres langues.
qui groſſit les Grammaires de ces langues,
d l'étude difficille.
e pouvons pas ſavoir, comme j'ai déja
s nouveaux hommes ne ſe feroient point
ere de parler moins délicate, mais plus
Les Tartares Monguls ou Mogols n'ont
onjugaiſon; tous leurs verbes n'ont que
s, ſavoir le paſſé & l'avenir, qu'ils diſtin-
deux particules. *Ba* eſt la marque du
Mau celle du futur. La marque de l'in-
Kou; c'eſt auſſi celle du gerondif. La
le l'imperatif eſt *B*. Celle du participe ad-
bi. Les premieres, ſecondes & troiſiemes
plurielles & ſingulieres des verbes ne ſont
point

point marquées par des inflexions particuli
joint pour les distinguer les pronoms avec
Les noms n'ont point d'autre changem
declinaison que celui qui marque la diff
singulier au pluriel. *Mouri* un cheval,
chevaux. Les comparatifs se forment
la particule *Tautta*, qui signifie plus. Le
le *Tien*, s'exprime de la sorte, *Mourini*,
nai mouri, mon cheval. *Nanai mouri*, to
Teanai mouri, son cheval. Les noms des
terminent en *Gi*. Les diminutifs se forment
tant *Gane*. *Mouri*, un cheval. *Mourigane*
cheval.

L'on peut apprendre toute cette Gramm
moins d'une heure. On a proposé quelqu
faire une nouvelle langue, qui pouvant êtr
se en peu de tems, devînt commune à tous l
ples du monde, ce qui seroit très-utile pour
merce. Pour faire cette langue, il ne faudroi
établir d'autre Grammaire que celle de la
des Tartares; aussi avant que d'avoir vû ur
tion de cette langue, dans le Recueil des R
curieuses que Monsieur Thevenot a fait im
en parlant de cette proposition d'une nouv
gue; voilà ce que j'en avois dit dans la p
édition de cet Ouvrage. „ On a quelquefois
„ sé de faire une nouvelle langue, qui pouv
„ apprise en peu de temps, devînt commune
„ la terre. Je conjecture que le dessein de c
„ faisoient cette proposition, consistoit à fa
„ cette langue n'eût qu'un petit nombre de n
„ auroient marqué chaque chose par un seul
„ & auroient fait que ce seul terme, avec
„ petit changement, eût pû signifier toute
„ tres choses qui se rapportent à celle-là,
„ roient fait tous les noms indeclinables, m
„ leurs differens cas par des particules, &

par trois terminaiſons. Ils n'auroient fait
eux conjugaiſons, l'une pour l'actif, &
pour le paſſif. Encore chaque tems n'au-
oit eu ces differentes terminaiſons, qui
ent lieu de pronoms: de ſorte que toute la
maire de cette langue ſe pourroit apprendre
s peu de tems.

ngue qu'on appelle le Franc eſt à peu près
ble pour la Grammaire. Elle s'apprend aiſé-
& s'entend dans toutes les côtes de la mer Me-
née. Elle ne conſiſte que dans un petit nombre
s Italiens, François, qui ſont néceſſaires pour
mer groſſierement dans les affaires du com-
Ces mots n'ont ni genre, ni nombre, ni cas,
inaiſons, ni conjugaiſons, ni ſyntaxe: ainſi
bien-tôt appriſe.

autant de ſimplicité dans la Grammaire
iſe, ſelon que Walton le rapporte après Al-
emedo. Les Chinois n'ont que trois cens
ix mots, qui ſont tous d'une ſyllabe. Ils
iq tons differens, ſelon leſquels un même
gnifie cinq choſes differentes; ainſi la diver-
s cinq tons fait que leurs 326. monoſylla-
vent autant que cinq fois 326. mots, c'eſt-à
630. Walton dit néanmoins qu'on ne compte
e la langue que 1228. vocables, c'eſt-à-dire,
qui diſtinguez par leurs lettres ou par leurs
ayent des ſignifications differentes. Comme
nt pas l'uſage des lettres, chaque nom a ſon
ere; ainſi autant de nom, autant de caracteres;
on fait monter le nombre juſques à 120000.
d les Peres Jeſuites allerent prêcher à la Chi-
t en eurent appris la langue, ils trouverent
ôt le moyen d'en écrire tous les noms avec
ttres de notre Alphabet. Ainſi ils ſe délivre-
le l'embarras de tant de caracteres, ce qui ſur-
s Chinois. Pour les cinq tons, ſelon leſquels

un même mot a cinq significations differen[tes],
les distinguerent par ces cinq nottes ˜ ˉ ' ' ˆ
le monosyllabe *Ya*, selon qu'il est notté de l'u[ne de]
ces cinq notes, il a cinq differentes significa[tions].
Yâ deus, *yā murus*, *yà excellens*, *yá stupor*, *y[a]*
ser. Il n'y a gueres que ceux du païs qui pu[issent]
prononcer distinctement ces differens tons.

Les Chinois n'ont ni genre, ni cas, ni dé[clinai]-
sons. Les mots signifient selon qu'ils sont pl[acez].
De deux mots mis ensemble, celui qui est le [pre]-
mier est regardé comme adjectif, ainsi *aurum* [do]-
mus; c'est, *aurea domus*; & *homo bonus*, c'est [*ho*]-
minis bonitas.

Les mots ont aussi la force du verbe, [selon]
qu'ils sont placez; un nom qui signifie une act[ion]
tient lieu du verbe quand il est suivi d'un [autre]
nom, comme si l'on disoit *ego amor tu*, pour [dire]
ego amo te.

Le pluriel se distingue par une seule part[icule]
qu'il n'est pas permis d'ajouter à un nom, lo[rsque]
dans le discours il paroît d'ailleurs qu'on parle [de]
plusieurs. Ces peuples n'ont point de conjugai[sons];
ils ajoutent des pronoms aux noms qui tiennent [lieu]
de verbe; ils y joignent la marque du pluriel qu[and]
ils parlent de plusieurs personnes. Le présent, le p[re]-
terit & le futur, les modes comme l'imperatif, l'o[p]-
tatif, &c. se marquent par des particules. Le pa[ssif]
se marque aussi par une particule, & quelquefois [par]
la seule place que tient un nom; les noms ser[vent]
aussi de prépositions. Ainsi il n'est pas difficile [de]
comprendre comme les Chinois peuvent avec [un]
petit nombre de termes s'expliquer sur toutes [cho]-
ses; car les Grecs, dont la langue est si fecond[e],
n'ont pas deux mille racines.

C'est une question si l'abondance des mots est u[ne]
chose avantageuse. A quoi sert, dit le Pere Th[o]-
massin dans la préface de son Glossaire, d'av[oir]
mil

[illegible] pour signifier une épée, & quatre-ving [illegible] Lion, comme ont les Arabes? Mais il me [illegible] que l'abondance dans une langue aussi bien [illegible] autre chose est un bien. Car en pre- [illegible] il est certain que les choses de même [illegible] même genre, peuvent avoir une differen- [illegible] leur est propre; *Veau*, *Taureau*, *Vache*, [illegible] les noms d'une espece d'animal, mais [illegible] ces quatre noms marquent quatre choses [illegible]s. Selon qu'on considere de plus [illegible] qu'on en fait differens usages, on [illegible] aux les differences, qu'on ne peut ex- [illegible] par differens noms. Ainsi les mêmes [illegible] se servent beaucoup de chameaux, [illegible] plus de trente differents noms, qui [illegible] differens états d'un chameau. Lors- [illegible] le ventre de sa mere, quand il est [illegible] qu'il tete, si c'est un mâle, si c'est un pre- [illegible] lorsqu'il commence à marcher, quand il [illegible] qu'il se met à genoux pour recevoir sa [illegible] d'autres particularitez semblables. [illegible] abondance de termes qu'on a dans la [illegible] pour s'expliquer est-elle inutile? Et com- [illegible] faire la manœuvre d'un vaisseau, [illegible] manœuvre n'avoit son nom? C'est une né- [illegible] d'avoir des termes differens pour exprimer [illegible] differentes; c'est donc la délicatesse du [illegible] Nation qui distingue mieux la diffe- [illegible] choses qui fait trouver tant de differens [illegible] Arts, en se servant d'un plus grand [illegible] differens instrumens, ont besoin d'un [illegible] nombre de differens termes. Aussi les [illegible] les cultivent ont une plus grande abon- [illegible] termes.

[illegible] à quoi bon tant de synony- [illegible] termes qui ne disent que la même chose? [illegible] de mots d'une même signification

 que

que quelques langues se vantent d'avoir, en marq
plûtôt, dit-on, la pauvreté que l'opulence ; car e
n'auroient point tant de divers mots pour dire
même chose, si elles avoient le mot propre pou
signifier. Je répons en premier lieu, qu'une lang
est véritablement pauvre, quand elle ne fournit
des termes propres pour s'expliquer à ceux qui éc
vent en cette langue. En second lieu je dis, q
on n'avoit point de synonymes on ne pourroit
rendre un discours poli & coulant ; car il y a
mots qui ne se peuvent joindre ensemble sans
troubler la douceur. Il faut donc avoir à choisir e
tre des termes synonymes ceux qui s'accomm
dent mieux. En troisieme lieu, il n'y a rien d
ennuyeux que d'entendre trop souvent les mêm
termes s'ils sont remarquables. La varieté dans
discours fait qu'on ne s'apperçoit presque pas qu'o
entend parler, on croit voir les choses même
Quand cela arrive, un discours est parfait ; comme
la perfection de la Peinture, c'est qu'on la pren
pour les choses mêmes qui sont peintes. Or la va
rieté dépend de la fecondité d'une langue.

CHAPITRE XI.

Comment l'on peut exprimer toutes les operations de notre esprit, & les passions ou affections de notre volonté.

NOus avons vû comment se marquent les deux premieres operations de l'esprit, nos perceptions ou nos idées, & les jugemens que nous faisons de ce que nous avons apperçu. Voyons de quelle maniere nous pouvons exprimer la troisieme operation qui est le raisonnement. Nous raisonnons lorsque d'une ou de deux propositions claires & évidentes, nous

[illegible]cluons la verité ou la fausseté d'une troisie-[illegible]position obscure & contestée. Comme si [illegible]montrer que Milon est innocent, nous di-[illegible] Il est permis de repousser la force par la [illegible] Milon en tuant Clodius, n'a fait que repous-[illegible]rce par la force; donc Milon a pû tuer Clo-[illegible] Le raisonnement n'est qu'une extension de [illegible]nde operation, & un enchaînement de deux [illegible] plusieurs propositions. Ainsi il est évident [illegible] nous n'avons besoin que de quelques petits [illegible] pour marquer cet enchaînement, comme [illegible] les particules *donc*, *enfin*, *car*, *partant*, *puis-[illegible]*. Quelques Philosophes reconnoissent une [illegible]ieme operation de l'esprit, qu'ils appellent [illegible]*thode*. Par cette operation on dispose & on or-[illegible] plusieurs raisonnemens. On peut de même [illegible]primer cette disposition & cet ordre par quelques [illegible] particules.

Toutes les autres actions de notre esprit, com-[illegible] sont celles par lesquelles nous distinguons, [illegible] divisons, nous comparons, nous allions les [illegible]oses, se rapportent à quelqu'une de ces quatre operations, & se marquent avec des particules qui reçoivent differens noms, selon leur different of-[illegible]ce. Celles qui unissent sont appellées *conjonctives*, comme *&*; celles qui divisent *negatives* & *adver-[illegible]*, comme *non*, *mais*. Les autres sont *condi-[illegible]tionnelles*, comme *Si*, &c.

Il y a des langues qui ont un plus grand nom-bre de ces particules. Il y en a pour l'affirmation, la négation, le jurement, la separation, la col-lection. Il y a des particules de lieu, de tems, de nombre, d'ordre, de commandement, de défen-se, de vœux, d'exhortation, qui marquent si on [illegible]terroge, si on répond. Ces particules ont une très-grande force; elles ne signifient point les ob-jets de nos pensées, mais quelqu'une de ces actions

 dont

dont nous venons de parler. Plusieurs d'entr[...] servent aussi à marquer les mouvemens de l'a[...] l'admiration, la joye, le mépris, la colere, la [...] leur. Notre *hâ* marque la douleur. *Ha, ha*, [...] la joye. Ces particules s'appellent *interjection*[...] en est une qui sert à exprimer quelque mo[...] ment de l'ame, une surprise, l'admiration, O [...] *malheur! O la belle chose!* Ces particules *he* [...] sont aussi des interjections qui servent à expr[...] des mouvemens de l'ame; quand on interroge [...] action, qu'on exhorte: *He de grace dites-m[...]* *Ho répondez-moi.* Nous avons plusieurs partic[...] les semblables qui ont differens usages. Toutes [...] s'employent gueres que dans quelque mouvem[...] comme quand en nous plaignant nous disons, *h[...] hai, vous me blessez.* Cette particule se prono[...] aussi lorsqu'on se met à rire. *Fi* marque qu'u[...] chose est dégoûtante & vilaine, qu'on n'en ve[...] point. Nous nous servons de cette particule *He[...]* dans les lamentations.

Le discours n'est qu'un tissu de plusieurs propo[...] sitions; c'est pourquoi les hommes ont cherch[...] moyens de marquer la liaison de plusieurs pro[...] sitions, qui se suivent. Notre *Que* François q[...] repond à l'ὅτι des Grecs fait cet office. Comm[...] quand on dit *Je sai que Dieu est bon*, il est év[...] dent que ce mot *Que* unit ces deux propositions: *Je sai*, & *Dieu est bon*: il marque que l'esp[...] les lie ensemble. Pour abreger, on met le ver[...] be de la seconde proposition à l'infinitif; & c'est un des plus grands usages de l'infinitf de lier ainsi deux propositions: par exemple, *Pierre croit tout savoir*, pour *Pierre croit qu'il sait tout.*

Nous savons de quelle maniere on peut signi[...] fier les actions de notre ame; voyons à present ce que la Nature feroit faire à cette troupe de nou-
veaux

aux hommes, pour donner des signes de leurs passions. Consultons-nous nous mêmes sur ce qu'elle nous fait faire quand elle nous porte à donner les signes de l'estime ou du mépris, de l'amour ou de la haine que nous avons des choses, qui sont les sujets de nos pensées & de nos affections. Le discours est imparfait, lorsqu'il ne porte pas les marques des mouvemens de notre volonté; & il ne ressemble à notre esprit, dont il doit être l'image, que comme des cadavres ressemblent aux corps vivans.

Il y a des noms qui ont deux idées. Celle qu'on doit nommer l'idée principale, représente la chose qui est signifiée; l'autre que nous pouvons nommer accessoire, représente cette chose revêtuë de certaines circonstances. Par exemple, ce mot *Menteur* signifie bien une personne que l'on reprend de n'avoir pas dit la verité; mais outre cela il fait connoître qu'on lui reproche de vouloir cacher la verité par une malice honteuse, & que par conséquent on le croit digne de haine & de mépris.

Ces secondes idées que nous avons nommées accessoires, s'attachent elles-mêmes aux noms des choses, & se lient avec leur idée principale, ce qui se fait ainsi. Lorsque la coûtume s'est introduite de parler avec de certains termes de ce que l'on estime, ces termes acquierent une idée de grandeur: de sorte qu'aussi-tôt qu'une personne les employe, l'on conçoit qu'elle estime les choses dont elle parle. Quand nous parlons étant animez de quelque passion, l'air, le ton de la voix, & plusieurs autres circonstances font assez connoître les mouvemens de notre cœur. Or les noms dont nous nous servons dans ces occasions, peuvent dans la suite du tems renouveller par eux-mêmes l'idée de ces mouvemens: comme lorsque nous avons vû plusieurs fois un ami vêtu d'une certaine maniere

niere, cette sorte de vêtement est capable de ne donner l'idée de cet ami. De là vient que presque tous les noms propres des choses naturelles ont des idées accessoires sales, parce que les débauchez ne parlant de ces choses que d'une maniere insolente & deshonnête, les sales images de leur esprit se sont attachées à ces noms; comme un sage Payen s'en est plaint il y a long-tems: Nous n'avons, dit-il, presque plus de mots chastes & honnêtes. *Honesta nomina perdidimus.*

Et c'est aussi ce qui nous fait comprendre pourquoi avant la corruption universelle des hommes, ou dans le tems qu'on vivoit plus simplement, on avoit plus de liberté de nommer les choses par leur nom, comme le font ceux qui ont écrit les Livres de l'Ecriture. Ce n'est pas que ces Auteurs sacrez fussent moins chastes, mais c'est que les hommes sont devenus plus malins, & qu'ils ont attaché de sales idées aux choses naturelles, dont on ne peut plus parler innocemment qu'en se servant de détour, c'est-à-dire, d'un long discours, qui en même tems qu'il fait connoître les choses, en fait concevoir des idées honnêtes.

Les mots contractant d'eux-mêmes des idées accessoires, comme nous venons de le dire, c'est-à dire les idées des choses, & de la maniere dont ces choses sont conçûes, notre nouvelle troupe n'auroit pas la peine de chercher des noms pour marquer ces idées accessoires. Il se trouveroit sans artifice, que dans cette nouvelle langue il y auroit des termes, qui outre les idées principales des objets qu'ils signifient, marqueroient encore les mouvemens de ceux qui se servent de ces termes; comme on connoît que celui qui traite un autre de menteur le méprise, & l'a en aversion. Outre cela, comme nous ferons voir dans la suite de cet Ouvrage, les passions se peignent

elles-

mêmes dans le discours; & elles ont des ca-dences qui se forment sans étude & sans Art.

CHAPITRE. XII.

Construction des mots ensemble. Il faut exprimer tous les traits du tableau qu'on a formé dans son esprit.

APrès avoir trouvé tous les termes d'une langue, il faut penser à l'ordre & à l'arrangement de ces termes. Si les mots qui renferment un sens, ne portent des marques de la liaison qu'ils doivent avoir, & si on n'apperçoit où ils se rapportent, le discours ne forme aucun sens raisonnable dans l'esprit de celui qui l'écoute. Entre les noms, comme nous avons remarqué, les uns signifient les choses, les autres les manieres des choses. Les premiers sont appellez substantifs, les seconds sont nommez adjectifs. Ainsi comme les manieres d'être appartiennent à l'être, les adjectifs doivent dépendre des substantifs, & porter les marques de leur dépendance. Dans une proposition le terme qui en est l'attribut se rapporte à celui qui en est le sujet: ce rapport doit donc être exprimé.

Dans plusieurs langues les noms sont distinguez par des terminaisons differentes en deux genres. Nous appellons le premier le genre masculin, le second le genre feminin. La bizarrerie de l'usage est étrange dans cette distribution, tantôt il a déterminé le genre par le sexe; faisant de masculin les noms d'hommes, & tout ce qui appartient à l'homme: & de genre feminin les noms de femmes, & ce qui regarde ce sexe; n'ayant égard qu'à la seule signification: & tantôt sans considerer ni la terminaison, ni la signification, il a donné

aux noms le genre qu'il lui a plû. Les noms adje[illegible]
& les autres noms qui signifient plûtôt les mani[illegible]
des choses que les choses, ont ordinairement d[illegible]
terminaisons, une masculine, l'autre feminin[illegible]

Cela est ordinaire dans le Grec & dans le Latin
dans les langues qui en dépendent; ce qui contri[illegible]
à rendre ces langues claires, de quelque [illegible]
qu'on range le discours, comme nous le dir[illegible]
Les noms Anglois n'ont ni cas, ni genre, com[illegible]
si tous étoient adverbes, ce qui doit causer de l'ob[illegible]
rité dans leur langue. La langue Hebraïque a [illegible]
avantage, que les verbes, aussi-bien que les no[illegible]
sont capables de differens genres. On voit si c[illegible]
d'un homme ou d'une femme dont il s'agit.

La difference de genre sert à marquer la [illegible]
son des membres du discours, & la dépend[illegible]
qu'ils ont les uns des autres. On donne toûj[illegible]
aux adjectifs le genre de leurs substantifs; c'e[illegible]
dire, que si le nom substantif est masculin, son [illegible]
jectif a une terminaison masculine; & c'est ce[illegible]
terminaison qui fait connoître à qui il appartie[illegible]
Lorsqu'un être est multiplié, ses manieres sont [illegible]
multipliées; il faut donc encore que les adjec[illegible]
suivent le nombre singulier ou pluriel de leur subst[illegible]
tif. Les verbes ont deux nombres, comme [illegible]
noms: au singulier ils marquent que le sujet de [illegible]
proposition est un en nombre: au pluriel leur signi[illegible]
fication enferme la pluralité de ce sujet; par conse[illegible]
quent les verbes doivent être mis dans le nombre
du nom exprimé ou sous-entendu qui est le sujet
de la proposition.

Les hommes sont quelquefois si occupez des
choses, qu'ils ne font pas reflexion sur leurs noms;
ils ne prennent pas garde quel est le genre de ces
noms, quel est leur nombre; ils reglent leurs dis-
cours par les choses; ils placent le verbe au plu-
riel, quoique le nom auquel il se rapporte soit
sin-

1, parce qu'ils conçoivent par ce nom une
pluralité. Ainsi Virgile dit : *Pars mers*
ratem, pour *pars mersa tenuit ratem* : parce
ans avoir égard à ce nom, *pars*, qui est
inin, & au singulier, il envisage les hommes
parle. Nous disons en François, *il est six*
considerant *ces six heures* comme un seul
éterminé, qui est nommé six heures. Quel-
on oublie un mot, parce que ceux à
parle peuvent le suppléer. On dit en Latin,
pus stabulis, sous-entendant ce mot *nego-*

t évident que, comme le discours n'est
image de nos pensées, afin que le discours
turel, il doit avoir des signes pour tous les
de nos pensées, & les représenter toutes
e elles se trouvent rangées dans notre esprit.
roit ainsi dans toutes les langues, si le de-
on a d'abreger, n'avoit porté les hommes
cher du discours tout ce qu'on y peut sup-
& choisir pour cela des expressions abre-
e qui se voit manifestement dans la langue
. Toutes ces expressions où il semble que
naturel n'est pas gardé, n'ont cependant
particulier, si ce n'est que l'usage en a re-
quelque mot qui se suppleoit facilement.
maniere de parler, *pœnitet me peccati*, est la
chose que *pœna tenet me peccati mei*. Comme
, *meâ refert*, est la même chose que *in meâ*
. Sanctius, dans l'excellent ouvrage qu'il
osé sur cette matiere, en expliquant la syn-
tine, montre que toutes les manieres de
ngue qui paroissent extraordinaires, ne le
effet que parce qu'il y a quelque mot sup-
& qu'ainsi il est facile de les rappeller à l'or-
mun.

Maitres de l'Art ont nommé figures les

manieres de parler extraordinaires. Il y a des figures de Rhétorique, il y a des figures de Grammaire. Les premieres expriment les mouvemens extraordinaires dont l'ame est agitée dans les passions, ou elles forment une cadence agréable. Les figures de Grammaire se font dans la construction, lorsque l'on s'éloigne de regles ordinaires: Par exemple cette maniere de s'exprimer, *pars mersi tenuere ratem*, dont nous venons de parler, est une figure que les Grammairiens appellent *Syllepse*, ou *Conception*; parce que pour lors l'on conçoit le sens autrement que les mots ne portent, & qu'ainsi l'on fait la construction selon le sens, & non selon les paroles. *Triste lupus stabulis*, est ce qu'on appelle *ellipse*, c'est-à-dire omission ou oubli de quelque chose, comme ici de ce nom, *negotium*. On appelle *hyperbate* le renversement de la maniere ordinaire d'arranger les mots. Ainsi *transtra per & remos*, pour *per transtra & remos*, est une hyperbate. On peut quelquefois se servir d'expressions differentes qui donnent une même idée; de sorte qu'il semble indifferent de se servir de l'une plûtôt que de l'autre, comme *dare classibus austros*, ou *dare classes austris*, exposer les navires aux vents, ou leur faire recevoir le vent, sont deux expressions peu differentes. Lorsque de ces deux façons de parler on choisit celle qui est moins ordinaire, cela s'appelle *Enallagé* ou *changement*.

Le discours doit avoir tous les traits de la forme des pensées de celui qui parle, comme on vient de le dire. Il faut donc, quand nous parlons, que chacune de nos idées que nous voulons faire connoître, ait dans le discours un signe qui la represente. Mais aussi il faut observer qu'il y a des mots qui ont la force de signifier beaucoup de choses, & qui outre leurs idées principales, peuvent en reveiller plusieurs autres, du nom desquelles ils sont par con-

l'office. Lorsque toutes nos idées sont ex-
avec leur liaison, il est impossible que l'on
ce que nous pensons, puisque nous en
tous les signes nécessaires. C'est pourquoi
parlent clairement qui parlent simplement,
iment leurs pensées d'une maniere natu-
dans le même ordre, dans la même éten-
elles sont dans leur esprit. Il est vrai qu'un
est languissant quand on donne des termes
liers à chaque chose qu'on veut signifier. On
ceux qui écoutent, s'ils ont l'esprit prompt
cela, l'ardent desir de faire connoître ce
pense, ne souffre pas ce grand nombre de
On voudroit, s'il étoit possible, s'ex-
en un seul mot; c'est pourquoi on choi-
termes qui puissent exciter plusieurs idées,
conséquent tenir la place de plusieurs pa-
si l'on retranche ceux qui étant oubliez,
vent causer d'obscurité. La regle, c'est d'a-
gard à la qualité de l'esprit de ceux à qui
le: si ce sont des personnes simples, il ne
leur laisser à deviner, & leur dire les cho-
long.

lipse, cette figure de Grammaire qui sup-
quelques paroles, est fort commune dans les
Orientales: les peuples d'Orient sont chauds
ainsi l'ardeur avec laquelle ils parlent,
permet pas de dire ce qui se peut sous-enten-
tre langue ne se sert point de cette figure,
les autres figures de Grammaire. Elle
netteté & la naïveté; c'est pourquoi elle
les choses, autant qu'il se peut, dans l'ordre
naturel & le plus simple.

nous devons avoir un soin particulier
principales, & choisir pour elles des
qui fassent de fortes impressions, soit
titude des idées qu'elles contiennent, soit

 par

par leur étenduë. Les Peintres grossissent les tr
principaux de leurs Tableaux, ils en augmente
les couleurs, & affoiblissent celles des autres trai
afin que l'obscurité de ces derniers releve l'éclat
ceux qui doivent paroître. Les petites choses,
qui ne sont pas de l'essence d'un discours, ne vé
lent être dites qu'en passant. C'est une faute de j
gement bien grande d'employer pour elles de lo
gues phrases: c'est detourner les yeux du Lecte
de ce qu'il est important qu'il considere, & l
attacher à une bagatelle. On peche en deux m
nieres bien differentes contre le juste choix que l'
doit faire d'expressions serrées ou étenduës, sel
que la matiere le demande. Les uns sont diffus, l
autres sont secs; les uns prodiguent les paroles, l
autres les ménagent trop; les uns sont steriles, l
autres sont trop feconds. Les premiers ne repr
sentent que la carcasse des choses, & leurs ouvrag
sont semblables aux premiers desseins d'un Tablea
dans lequel le Peintre n'a fait que marquer par
leger crayon la place des yeux, de la bouche & d
oreilles du Portrait qu'il veut faire. La trop gra
de fecondité des dernieres étouffe les choses. Il fa
apporter un juste temperament. Après que le Pei
tre a tiré tous les traits nécessaires, ceux qu
ajoûte ensuite gâtent les premiers. Les paroles s
perfluës obscurcissent le discours; elles empêche
qu'il ne soit coulant; elles lassent les oreilles,
s'échappent de la memoire.

Omne supervacuum pleno de pectore manat.

La politesse consiste en partie dans un retranch
ment severe de toutes ces paroles perduës qui
sont comme les ordures. Un corps n'est poli qu
près qu'on a ôté avec la lime les petites parties q
rendoient sa surface raboteuse.

appellent *Tautologie* cette re-
noses, qui ne sert qu'à rendre
plus ennuyeux. Lorsque le
de paroles superfluës, ce dé-
rissologie. Neanmoins on n'est
ses paroles avec tant de scru-
se mettre quelque mot de plus
quand on dit en Latin, *Vi-*
dire. Cette maniere de parler
nme *Pleonasme* ou *abondance*.
x extremitez de dire trop ou
il faut mediter son sujet avec
n, pour s'en former une ima-
les traits qui lui sont propres.
remier feu de la composition
ger ses paroles, mais aprés
on pouvoit dire, il faut, s'il
ainsi, mettre toutes ces pa-
our en exprimer le suc, & en
C'est-à-dire qu'il faut retran-
avec cette precaution qu'en
perfluës; on ne coupe point
ours doit être lié; une partie
ue la liaison ne paroît plus.
même tems la force du stile
& dans la liaison des parties
t point laisser aux lecteurs à
ce qu'ils ne font, comme je l'ai
[illegible] la font; il faut donc bien
[illegible] retrancher. Mais aussi
[illegible] le discours est clair par
[illegible] inutiles, ils ne font que
[illegible] a raison de con-
[illegible] occasions; par exem-
[illegible] le Soleil est levé.
trop claire pour qu'il soit be-
Comme un Lecteur est bien
aise

aise qu'on ne l'oblige pas de deviner, aussi to
qu'on lui dit de trop, l'importune. Il ne faut
oublier pour atteindre la fin, mais ce qui ne se
rien est un embarras qui retarde.

CHAPITRE XIII.

De l'ordre & de l'arrangement des mots.

CE n'est pas une chose aussi aisée qu'on le
se, de dire quel est l'ordre naturel des
ties du discours; c'est-à-dire, quel est l'arr
ment le plus raisonnable qu'elles puissent avoir
discours est une image de l'esprit, qui est
tout d'un coup il envisage plusieurs choses,
il seroit par conséquent difficile de determine
place, le rang que chacune tient, puisqu'il
embrasse toutes, & les voit d'un seul regard
qui est donc essentiel pour ranger les termes d
discours, c'est qu'ils soient liez de maniere q
ramassent & expriment tout d'un coup la pensée
nous voulons signifier. Neanmoins, si nous vou
trouver quelque succession d'idées dans l'esprit, co
me l'on ne peut concevoir le sens d'un discou
si auparavant on ne sait quelle en est la matie
on pourroit dire que l'ordre demande que d
toute proposition le nom qui en exprime le s
soit placé le premier; s'il est accompagné d'un
jectif, que cet adjectif le suive de près; que l'a
but soit mis après le Verbe qui fait la liaison
sujet avec l'attribut; que les particules qui ser
à marquer le rapport d'une chose avec une aut
soient inserées entre ces choses: enfin que tous
mots qui lient deux propositions, se trouvent e
ces deux propositions.

Aussi voyons-nous que les peuples qui

rt leurs pensées, se sont assujettis à cet
anciens Francs parloient comme ils pen-
ne cherchoient point d'autre ordre que
hoses mêmes, & les exprimant selon
presentoient à leur esprit, ils rangeoient
es comme leurs pensées se trouvoient
ans leur conception. On pense d'abord
une proposition: l'esprit ensuite le com-
n assure quelque chose, ou il nie cette
i le jugement qu'il fait; ainsi le sujet oc-
emiere place, ensuite l'action de l'esprit
st avant la chose qui est niée ou affirmée.
e langue le nom qui exprime le sujet de
ion va devant: après on place le verbe,
qui marque l'attribut suit. Cet ordre
& c'est un des avantages de notre lan-
e point souffrir qu'on s'en écarte. Elle
n parle comme l'on pense. Pour penser
ement il faut considerer les choses avec
que premierement on s'applique à celles
miere sert à faire découvrir les autres. Il
que les paroles soient placées selon que
doit être entendu, afin qu'on puisse ap-
le sens de celles qui suivent. Le genie de
ue, c'est qu'un discours François ne peut
si chaque mot ne reveille toutes les idées
s l'autre selon qu'elles se suivent. Nous
ns souffrir qu'on éloigne aucun mot, qu'il
dre pour concevoir ce qui precede; en-
ir cela des parentheses & des longues pe-
ussi notre langue est propre pour traiter
s, parce qu'elle le fait avec une admira-
en quoi elle ne cede à aucune autre. Il
ne en enseignant que d'être clair.
s il faut avouër que ce n'est pas tant une
e necessité à notre langue de suivre l'or-
; ce qui lui est commun avec toutes les
lan-

langues dont les noms n'ont ni genre ni ...
dans un discours qu'il paroisse où se doiv...
porter les parties dont il est composé. N...
parlons des choses que pour marquer ce qu...
en jugeons, à quoi nous les rapportons. Si ...
paroît, le discours est confus. Qu'on dise en...
Deus fecit hominem, ou *hominem fecit Deus*, ...
aucune ambiguité. On voit bien que ce n...
l'homme qui a fait Dieu, parce qu'*hominem*...
accusatif qui marque que *Deus* qui est au n...
tif agit sur l'homme; mais dans notre langue...
a fait l'homme, & *l'homme a fait Dieu*, n'est ...
même chose. C'est le seul ordre qui distin...
lui qui agit d'avec celui qui est le sujet de l'a...
quand on dit, *Dieu a fait l'homme*, l'on mar...
c'est Dieu qui agit. Sans cet arrangement ...
mes mots ont un sens contraire; au lieu qu'...
tin *hominem fecit Deus*, ou *hominem Deus f...*
fecit hominem Deus, ou *Deus fecit hominem*, ...
même chose.

Les Latins & les Grecs ne sont donc pas ...
de s'assujettir comme nous à l'ordre natur...
a même lieu de contester si c'est un def...
leur langue de s'en dispenser; car outre ...
renversement, comme on l'a fait voir, qua...
reglé, ne cause point d'obscurité, on peut d...
le discours en est même plus clair & pl...
Lorsqu'on parle, on ne veut pas seulemen...
quer chaque idée qu'on a dans l'esprit ...
terme qui lui convienne; on a une concept...
est comme une image faite de plusieurs tr...
se lient pour l'exprimer. Il semble donc qu...
propos de presenter cette image toute entie...
qu'on considere d'une seule vûë tous ses tr...
les uns avec les autres comme ils le sont ...
se fait dans le Latin: tout y est lié, com...
choses sont liées dans l'esprit. Dans cette expr...

fecit Deus, on voit que ce mot *hominem*
là sans suite, qu'il se doit rapporter à quel-
; & toute l'expression *hominem fecit Deus*,
te la pensée de celui qui parle, non par par-
ées, mais toute entiere, & faisant un corps
elle le fait. Ce premier mot *hominem*, ne
rien; il faut pour découvrir ce qu'il signi-
isager toute l'expression; ce qui oblige de
ter l'expression entiere. On peut dire qu'en
s chaque mot fait un sens. *Dieu a fait*; ce-
sens, mais ces mots *hominem fecit*, n'en ont
qu'après qu'on y a joint ce qui suit. En
e langue que ce soit, on n'apperçoit jamais
ment le sens d'une expression qu'après l'a-
tenduë toute entiere; ainsi l'ordre naturel
s si absolument nécessaire qu'on se l'imagi-
ur faire qu'un discours soit clair. Celui qui
inem fecit Deus, ne considere l'homme que
e rapport qu'il a avec Dieu qui est son Crea-
Cet accusatif marque ce rapport. Ajoûtez
retardement que souffre le Lecteur, & l'at-
qu'on lui donne d'une suite, le rendent beau-
plus attentif. L'ardeur qu'il a de découvrir
ses s'augmente, & cette attention fait qu'il
çoit plus facilement. Aussi les expressions La-
ont plus fortes étant plus liées. Le renverse-
u'on y fait lie une proposition, & la ramasse
que maniere; car le Lecteur est obligé pour
dre d'envisager toutes les parties ensemble,
fait que cette proposition le frappe plus vive-
Encore une fois, tout est coupé en François.
roles sont détachées les unes d'avec les autres;
urquoi elles sont languissantes, à moins que
ses dont on parle n'en soutiennent le tissu.
i dit, il ne faut pas s'imaginer que l'esprit for-
pensées avec tant de lenteur, que les choses
les il pense ne se presentent à lui que successi-
ve-

vement. D'une seule vûe il voit plusieur[s]
On peut donc dire qu'un arrangement est [...]
lorsqu'il presente toutes les parties d'une [...]
tion unies entre elles comme elles le so[nt dans]
l'esprit. Cela s'accommode mieux à notre [...]
naturelle. On perd patience lorsqu'on ne [...]
les choses que l'une après l'autre, d'une [...]
interrompuë, & par conséquent ennuye[...]
esprit qui voudroit qu'on lui dît les choses to[ut à]
coup, comme il les voit. Celui qui a écrit de[s avan-]
tages de notre langue n'avoit pas fait cette ré[flexion,]
lorsqu'il condamne la maniere dont les [Latins]
pouvoient arranger leurs paroles. Il tâche [de les]
rendre ridicules. Il rapporte ces paroles de [Cice-]
ron : *Quem enim nostrûm ille moriens apud [Manti-]*
neum Epaminondas non cum quadam miseratio[ne de-]
lectat! Ce qu'il traduit ainsi : *Lequel car d[e nous]*
lui mourant à Mantinée Epaminondas ne avec [quel-]
que compassion delecte-t-il point ? Sans doute [que ce]
François est choquant, parce que ce n'est [pas]
ainsi qu'on parle en François, & que l'or[-]
dre, comme nous avons dit, qui fait con[noître où]
chaque chose doit se rapporter ; au lieu qu'[en La-]
tin ce sont les cas, les genres. Aussi que[l ren-]
versement qu'on trouve dans les paroles [...]
de Ciceron, à moins qu'on n'ignore le Latin, [on]
ne peut y trouver d'obscurité. C'est en vain [que]
cet Auteur dit que les Romains pensoient en [Fran-]
çois avant que de parler en Latin. Car un [Fran-]
çois même ne tiendroit guere du genie de sa na[tion,]
s'il pensoit successivement & distinctement [tou-]
tes les choses qu'il ne peut exprimer que les u[nes]
après les autres. On le sait si bien qu'un tou[r trop]
regulier rend le discours languissant. Quand o[n]
peut on s'en écarte, & avec grace. *Il perit ce Ger[ma-]*
nicus si cher aux Romains, dans une armée où il [avoit]
au moins à craindre les ennemis de l'Empire, qu[i]

avoit si bien servi. Cela a bien plus de tour regulier: *Ce Germanicus si cher perit dans une armée, &c.*

Il ne faut pas conclure de tout cela aux Latins & aux Grecs de transpor[illegible] sans aucune moderation. Il n'y a que [illegible] écrivains qui prennent cette liberté, les [illegible] condamnée; car sans difficulté un mot [illegible] être trop éloigné du lieu où il se [illegible] on y manque, c'est un défaut [illegible], mais c'est lorsqu'il est rare; & [illegible] grammairiens, comme nous l'avons dit, [illegible] ce qu'ils appellent *hyperbate*; c'est-[illegible] sion, telle qu'est celle-ci dans ces [illegible]

[illegible] immissis Vulcanus habenis
[illegible] par & remos.

[illegible] re en faveur de la langue Latine, [illegible] qu'elle a, lui donne moyen de ren[illegible] plus coulant & plus harmonieux. [illegible] un mot de son lieu naturel, sans [illegible] cause du desordre, pour le met[illegible] où la prononciation s'accommodera [illegible] celle des mots qui le precederont ou [illegible]. Nous sommes extraordinairement [illegible] çois. Comme ce n'est que le seul [illegible] construction, c'est-à-dire qui fait [illegible] chaque chose se doit rapporter, le [illegible] langue nous assujettit à l'ordre qui [illegible] même il n'arriveroit aucune obscu[illegible] suivoit pas: c'est une même chose [illegible] ou *bonnet blanc*, *noir chapeau* ou [illegible] *blanche robe* ou *robe blanche*, cepen[illegible] peut pas dire l'un & l'autre. On est [illegible] dire toûjours *un bonnet blanc, un cha-peau*

peau noir, *une robe blanche*, comme au co
faut dire *une belle femme*, il n'est jamais p
dire *une femme belle*.

L'arrangement même, ce qui n'est po
tin, change le sens des mots, car *sage f*
femme sage; *grosse femme*, & *femme grosse*
& *bois mort*, ne sont pas une même cho

Il y a pourtant de certaines occasions
versement de l'ordre naturel est une be
expression, *comme disent les Philosophes*, e
gante que celle-ci, *comme les Philosophes d*

Ce qui fait voir que si l'on ne peut fo
changemens qui ne causent point d'obscuri
souvent un caprice. Les Italiens ne so
exacts observateurs de l'odre naturel, qu
C'est une beauté de leur langue que de
mio amore, pour *l'amore mio*: ils ne se met
en peine que cela fasse quelque équivoque
sent *Alessandro l'ira vince*: ce qui peut avo
sens. La coûtume fait beaucoup. On co
sément ce qui est dans les manieres ordina
qui fait qu'elles deviennent naturelles. L
glois arrangent leurs substantifs autrem
nous. *The Kings Court*, comme s'ils disoien
la Cour.

CHAPITRE XIV.

De la netteté & des vices qui lui sont op

L'Arrangement des mots merite une ap
particuliere, & l'on peut dire que
l'art de bien placer les parties du discours
excellens Orateurs se distinguent de la fo
enfin les mots sont dans la bouche de tout
de, les Orateurs ne les font pas; il n'y a

ces mots qui leur appartienne, & qui [illegible] parlent bien.

[illegible] egregiè, notum si callida Verbum [illegible] junctura novum,

[illegible] pas encore ici de cet arrangement qui [illegible] harmonieux, mais de celui qui le [illegible] netteté & la clarté sont une même cho[illegible] est net lorsqu'il présente une peintu[illegible] claire de ce qu'on a voulu faire concevoir. [illegible] un objet nettement il en faut représen[illegible] propres traits, donnant pour cela les seuls [illegible] pinceau necessaires. Ceux qui sont inutiles [illegible] ouvrage. La clarté dépend en premier lieu [illegible] arrangement des paroles. Lorsqu'on s'attache [illegible] naturel on est clair: ainsi le renversement [illegible] ordre, ou la transposition des mots, *trajectio* [illegible] est un vice opposé à la netteté. Notre [illegible] ne souffre point de transpositions que rare[illegible]. Ce n'est pas parler François, dit Vaugelas, [illegible] dire: *Il n'y en a point qui plus que lui se doi[illegible] promettre la gloire*: Il faut dire, *Il n'y [illegible] qui plus justement que lui se doive promettre [illegible]*. C'est une transposition que d'éloigner trop [illegible] mot de celui qu'il doit suivre immediatement, [illegible] dans cet exemple: *selon le sentiment du plus [illegible] d'en juger de tous les Grecs*, au lieu de dire, [illegible] *le sentiment de celui de tous les Grecs qui étoit le [illegible] capable d'en juger.* Il faut placer chaque mot [illegible] lieu où il répand plus de lumiere. C'est une [illegible] de transposition que d'éloigner deux mots [illegible] doivent s'éclaircir. Afin que cela n'arrive pas, [illegible] couper uue phrase lorsque la fin est trop écar[illegible] du commencement; autrement quand le Lecteur [illegible] la fin, il ne se souvient presque plus du commen[illegible]cement.

Le

Le second vice contre la netteté est un
de paroles superflues. On ne conçoit jamai
ment une verité qu'après avoir fait le dis
de ce qu'elle est d'avec ce qu'elle n'est
à-dire, qu'après qu'on s'en est formé une
qui se peut exprimer en peu de paroles. Le
tient peu de place après qu'il est separé d
Aussi les paroles qui ne servent de rien re
le discours est court & net: par exemple,
l'expression suivante les paroles inutiles q
barrassent: *En cela plusieurs abusent tous*
merveilleusement de leur loisir; d'embarassée
cette expression vous la rendrez nette, le
à ces termes: *En cela plusieurs abusent de l*
Il faut éviter de prendre de longs detours,
mener droit à la vérité.

On doit être exact à observer les regl
syntaxe, ou de la construction. Ce n'est
ler nettement que de dire: *Il ne se peut*
parler; car on ne dit pas *se parler*: ainsi
dire, *il ne peut se taire ni parler*. Il y a
mes dont la signification vague & étenduë
être determinée que par leur rapport à qu
tre terme; se servir de ces termes, & ne p
connoître où ils se doivent rapporter, c'e
loit user d'équivoques. Par exemple qui
Il a toûjours aimé cette personne dans son
té, il feroit une équivoque; car le Lecteu
perçoit pas où le pronom *son* doit se rappo
c'est à cette personne, ou à celui qui a
cette faute est très-considerable. Or
principales applications de ceux qui é
doit être d'éviter de semblables équivoques
me nous en avertit le plus judicieux de
Rheteurs, non seulement celles qui je
Lecteur daus l'incertitude, quel peut être
table sens d'une expression; mais celles

e du discours éclaircit, & où personne
tre trompé. Il en donne des exemples
langue Latine. *Vitanda in primis ambi-*
m hæc solum quæ incertum intellectum facit;
nem audivi percussisse Demeam, sed illa
a etiam si turbare non potest sensum, in
en verborum vitium incidit, ut si quis di-
n a se hominem librum scribentem: nam etiam
ab homine scribi pateat, male tamen com-
, feceratque ambiguum, quantum in ipso

e dans le François nous ne marquons
rapports des noms par des genres & par
nous ferions à tous momens des équivo-
nous n'employions les articles qui servent
iner le sens du discours. Ce seroit une
ue de dire, *l'amour de la vertu & Philoso-*
r on ne marque point le rapport de ce
ilosophie, s'il le faut joindre avec *la Ver-*
avec *amour*. Cette ambiguité n'est point
n: quand on dit *amor Virtutis & Philosophiæ*,
t que *Philosophia* étant au genitif comme
, il faut joindre ces deux choses ensemble.
ter cette équivoque dans cette expression
se, il faut mettre l'article; *l'amour de la*
& de la Philosophie. Dans l'usage des arti-
faut distinguer l'article indéfini d'avec ce-
est défini, & ne pas mettre l'un pour
C'est mal parler que de dire *je n'ai point*
nt, lorsqu'on veut dire en général qu'on
argent. En cette occasion il faut écrire *je*
t d'argent. Au contraire quand on ne par-
n general, mais qu'on indique une chose
née, c'est une faute de se servir de cet ar-
défini pour celui qui est défini: Dire, par
e, *donnez-moi d'argent*, pour *donnez-moi de*

D C'est

C'est la nécessité qu'il y a d'éviter les équi
qui nous fait rejetter les participes autant q
peut : je dis autant qu'on le peut, car on
vent obligé de s'en servir, parce qu'ils
le discours. Le sens des participes est
né dans notre langue, ils n'ont ni cas,
ainsi comme leur rapport ne paroît pas,
que la suite qui le fasse appercevoir ; c'est
quoi ils causent des ambiguitez, comme
exemple : *Je l'ay apperçû sortant de l'E*
ne sait si c'est moi qui sortois, ou
passé. Cette équivoque ne se fait point
car selon ce que je voudrai signifier,
vium egredientem Ecclesiâ, ou *vidi*
tiens. Pour éviter donc l'équivoque
de dire la chose d'une autre maniere.
yû lorsque je sortois de l'Eglise, ou
de l'Eglise, selon le sens qu'on veut ma
gelas remarque fort bien que ce n'est pas
se faire entendre, mais qu'il faut faire
qu'on ne puisse point n'être pas entendu. Il
rien de plus opposé à la netteté, que le
taines expressions que ce même Auteur appel
ches, parce que l'on croit qu'elles regarden
côté, & elles regardent de l'autre, comme
Vers de l'Oracle,

Aio te, Æacida, Romanos vincere posse.

Pyrrhus, fils d'Æacidas, à qui s'adressoit ce
cle, l'entendoit de cette maniere :
je dis que tu pourras vaincre les Romains,
étoit que les Romains remporteroient sur
victoire. Les Grecs appellent ce vice
Les parenthèses trop longues & trop fré
aussi opposées à la netteté : les exemples
pas rares dans les Auteurs.

ue j'ai donné de placer les particules
eux où elles sont necessaires, est très-
e. Comme nos membres ne seroient pas
s'ils n'étoient liez les uns avec les au-
maniere imperceptible : aussi des paro-
phrases ne sont pas un discours, si elles
ées si étroitement, que le Lecteur soit
a commencement jusques à la fin, pres-
qu'il s'en apperçoive. Ce sont ces pe-
cules qui font cette liaison, qui font un
toutes les parties du discours, & en
es membres. Elles font la beauté & la
du langage : elles rendent le discours
t suivi : sans elles il est semblable à un
oqué, coupé & mis en pieces, à du sa-
haux, *Arena sine calce*, comme l'Empe-
a le disoit du stile de Seneque. Ce dé-
& languissant & desagréable tout ce que
Le ménagement des particules est un des
rets de l'éloquence, particulierement dans
Grecque & dans la Latine.

CHAPITRE XV.

De la veritable Origine des Langues.

ue Diodore de Sicile a écrit de l'origine
ngues étoit veritable, ce que nous avons
s nouveaux hommes qui se sont formez
e, ne seroit pas une fable, mais une ve-
stoire. Cet Auteur propose le sentiment
ues Philosophes touchant le commence-
monde. Après que les élemens eurent pris
dans l'Univers, & que les eaux se furent
ans la mer, la terre, disent-ils, qui étoit
mide, fut échauffée par la chaleur du So-

 leil,

leil, & devenant feconde, produisit les hom[illegible]
& les autres animaux, comme elle produit en[illegible]
aujourd'hui des rats, des grenouilles, & la[illegible]
part des insectes, qui naissent, comme on le[illegible]
de pourriture. Tout est faux dans ce que dit[illegible]
dore. Quel mouvement pourroit remuer les[illegible]
ties du limon, de so te qu'en se froissant, [illegible]
coupant, elles prissent des figures justes pou[illegible]
poser la machine d'un animal? Je ne pa[illegible]
seulement de l'homme, je dis qu'il n'y a[illegible]
d'insecte qui ne soit composé d'un nombre de[illegible]
sorts qui ne se pourroient compter, quand[illegible]
toient assez gros pour être sensibles. S'a[illegible]
donc nous faire comprendre que le hazard p[illegible]
former une montre d'une centaine de parties[illegible]
rentes, comment nous expliqueroit-on la co[illegible]
sition d'un animal qui a des millions de res[illegible]
Mais achevons d'écouter cette fable que Dio[illegible]
raconte. Il dit donc que les hommes nez [illegible]
terre, comme les herbes dans un jardin, les[illegible]
nouilles dans un étang; que ces hommes[illegible]
je, qui étoient dispersez de côté & d'autre, ap[illegible]
rent par experience, qu'il leur étoit avantage[illegible]
vivre ensemble pour se défendre les uns les au[illegible]
contre les bêtes: Que d'abord ils n'avoient [illegible]
paroles confuses & grossieres, lesquelles ils polir[illegible]
ensuite, & établirent des termes necessaires p[illegible]
s'expliquer sur toutes les matieres qui se pré[illegible]
toient: Et qu'enfin, comme les hommes n'éto[illegible]
point nez dans un seul coin de la terre, & que[illegible]
consequent il s'étoit fait plusieurs societez di[illegible]
tes, chacune ayant formé son langage, il[illegible]
vé que toutes les Nations ne parloient pas [illegible]
même langue.

C'étoit là l'opinion des Grecs les plus polis, [illegible]
s'imaginoient être effectivement nez dans les [illegible]
qu'ils habitoient, se glorifiant d'être enfans[illegible]

propre terre, αὐτόχθονες, *indigenæ*. Si la terre n'a pas produit un insecte, qu'on ne peut concevoir comme elle le pourroit faire, on ne concevra pas que l'homme soit sorti de la terre, ou qu'il se soit fait. Tous les anciens monumens de l'Histoire s'accordent avec l'Ecriture, qui nous apprend que Dieu créa le premier homme. Les Grecs n'avoient aucune veritable connoissance de l'Antiquité, comme Platon le leur reproche dans l'un de ses Dialogues, où il fait dire à un Prêtre que les Egyptiens avoient coûtume d'appeller les Grecs des enfans, parce qu'ils ne sçavoient non plus que de petits enfans, d'où ils étoient sortis, & ce qui s'étoit passé avant leur naissance; ainsi nous ne devons pas nous arrêter à leurs contes.

Tous les anciens monumens de l'Antiquité, comme je l'ai dit, rendent témoignage à la verité de ce que Moïse raconte dans la Genese, de la naissance du Monde, & des premiers hommes. Nous apprenons de ce Livre divin, de l'autorité duquel on ne peut douter, que Dieu forma Adam le premier de tous les hommes; il le créa parfait, & lui donna une compagne; il lui donna donc un langage, & ils parlerent l'un avec l'autre. C'est cette langue qui doit être regardée comme la premiere. Les Sçavans croyent avoir des preuves que c'est la langue Hebraïque dont Dieu s'est servi en parlant aux Patriarches, & dans laquelle Moïse & les autres Ecrivains sacrez ont écrit les Saintes Ecritures. On croit que ce premier langage, qui fut ensuite celui des Hebreux, se conserva après le Déluge jusqu'à la division qui survint dans le langage de ceux qui bâtirent la Tour de Babel. Ce n'est pas le sentiment d'un certain Auteur *, dont le Livre a été imprimé à Venise il y a quelques années. Il sou-

 tient

* Petr. Ericus.

tient que la langue Grecque est la premiere de toutes les langues : qu'Adam a parlé Grec. Ces preuves sont, qu'aussi-tôt que ce premier Homme ouvrit les yeux, il admira la beauté des ouvrages de Dieu, & s'écria, O ; qu'ainsi il trouva l'ω Grec ; et l'ι, lorsqu'après qu'Eve fut sortie de son côté, en la sentant il prononça ι ι. Il dit que le premier né d'Adam ayant pleuré en naissant, il fit entendre ι ι ι ι. Comme le second enfant qui avoit, selon l'Auteur, la voix plus grêle, en criant prononça ι ι ι ι. C'est par semblables raisons qu'il prétend prouver que la langue Grecque est aussi naturelle que certains chants à une certaine espece d'oiseaux. Il tombe ainsi dans l'opinion de ces Philosophes dont nous nous sommes mocquez. Rien de plus ridicule ni de plus faux qu'un semblable sentiment. Les Grecs mêmes, comme Herodote, ne font pas difficulté de croire que leur langue vient d'une langue plus ancienne.

Reprenons la suite constante de l'Histoire des langues. L'Hebreu, ou la langue des anciens Patriarches fut celle de toute la terre. Avant que les enfans de Noé eussent entrepris de bâtir la Tour de Babel, il n'y avoit qu'une seule langue. Le dessein de ceux qui voulurent élever cette Tour étoit de se defendre contre Dieu même, s'il vouloit encore punir le Monde par un Déluge, qu'ils esperoient ne leur pouvoir plus nuire lorsqu'ils auroient achevé cet ouvrage. Dieu voyant cette entreprise témeraire, mit une telle confusion dans leurs langues & dans leurs paroles, qu'il leur étoit impossible de comprendre ce qu'ils s'entredisoient les uns aux autres. C'est ce qui les contraignit de laisser imparfait cet ouvrage de leur vanité, & de se séparer en divers païs.

L'opinion la plus commune touchant cette confusion, est que Dieu ne confondit pas tellement le lan-

gage de ces hommes, qu'il fit autant de diffé-
tes langues qu'ils étoient d'hommes. L'on croit
ment qu'après cette confusion chaque famil-
se servit d'une langue particuliere : ce qui fit
les familles s'étant séparées, les hommes fu-
distinguez aussi-bien par la difference de leur
age, que par celle des lieux où ils se retirerent.
pouvoit faire que cette confusion ne consistât
en de nouveaux mots, mais dans le change-
t ou transposition, dans l'addition ou retran-
ment de quelques lettres de celles qui compo-
t les termes qui étoient en usage avant cette
fusion. Ce qui le fait croire, c'est qu'on tire
ement de la langue Hebraïque, qui a été celle
am, & qui s'est toûjours conservée, l'origine
nciens noms des Villes, des Provinces, & des
les qui les ont premierement habitées, comme
eurs savans hommes l'ont très-bien prouvé,
particulierement Samuel Bochart dans sa Geo-
hie sacrée.

y a des Auteurs qui prétendent que ce que
le dit de la confusion des langues de ceux
bâtissoient la Tour de Babel, se peut enten-
d'une mes-intelligence qui se mit entre eux.
raison, c'est que les Orientaux après la dis-
on se sont servis de diverses Dialectes plûtôt
de diverses langues : Que sans une confusion
culeuse de langues, l'éloignement des peuples,
lissement des Empires & des Républiques, la
sité des loix & des coûtumes, le commerce
Nations déja séparées, purent causer du change-
t dans le langage : Que la Grece, par exem-
a été habitée par les Pheniciens & les Egyp-
, de la langue desquels le Grec s'est formé :
la langue des Perses, des Scythes, & celle
peuples Septentrionnaux, ont beaucoup de
ort les unes avec les autres, & tirent toutes leur

 ori-

origine de l'Hebreu. C'est ce que le Pere Tho
prouve dans son Glossaire.

Ainsi ce n'est point le hazard qui a app
hommes à parler; c'est Dieu qui leur
leur premier langage; c'est de la langue q
na à Adam, que toutes les langues
nuës, celle-là ayant été, pour ainsi dire, d
multipliée. De quelque maniere que cela
fait, la confusion que Dieu mit dans le
de ceux qui vouloient élever la Tour de Ba
par la seule cause de cette grande diversité &
tiplicité des langues. Celles qui sont en
aujourd'hui par toute la terre, sont en bie
grand nombre que n'étoient les familles des
de Noé lorsqu'elles se séparerent. & bien
rentes de leur langage. Il se fait dans les
aussi-bien que dans toutes les autres choses
changemens insensibles, qui font qu'après q
tems elles paroissent tout autres qu'elles n'é
dans leur commencement. Nous ne doutons
que le François que nous parlons maintena
vienne de celui qui étoit en usage il y
cens ans; cependant à peine pouvons-nous
dre le François qui se parloit il y a deux ce
Il ne faut pas s'imaginer que ces changemen
rivent que dans notre langue. Quintilien d
la langue Romaine de son temps étoit si
rente de celle des premiers Romains, que l
tres n'entendoient presque plus les Hymnes
premiers Prêtres de Rome avoient composez
être chantez devant les idoles de leurs Dieux
ton dans le Cratyle dit la même chose de l'
Grec; que vû les grands changemens q
étoient faits, il ne falloit pas s'étonner qu'il
rât autant du nouveau, que celui-ci du B
οὐδὲν θαυμαστὸν ἂν εἴη εἰ ἡ παλαιὰ φωνὴ πρὸς τ
βαρβαρικῆς μηδὲν διαφέρει. Platon appelle

gage des peuples qui n'ont aucune po-
ne cultivent point ni les Arts, ni les

rence du langage, ou la ferocité des pre-
mes qui étoient corrompus, comme
le déclare, firent qu'en peu de temps
onfusion de la Tour de Babel, ils se
, ne pouvant vivre les uns avec les au-
can se retira dans les lieux qui n'étoient
ore habitez, où il pouvoit vivre avec ses
ses enfans, & regner seul. C'est le grand
d'idées, la diversité des affaires, le trafic,
les Sciences, qui ont fait trouver ce nom-
eux de mots dont une langue a besoin, &
de regularité dans la construction des pa-
qu'elles soient capables d'un stile clair,
iques. Mais qui étoient-ils ces premiers
qui allerent habiter les differens climats
? Des chasseurs qui n'avoient aucune oc-
ni entretien, ni commerce qui deman-
fecondité dans les termes, de la regula-
l'arrangement. Il n'avoient besoin que
n, qui se multiplia & diversifia prodi-
t; car comme il ne consistoit que dans
ombre de termes, il se pouvoit changer
.

rence du temperament & des climats fait
prononce pas de la même maniere. Ainsi
nes qui avoient dans le commencement le
gage avant leur séparation, purent dans
ononcer si differemment les mêmes mots,
parurent plus les mêmes. Ajoûtons que
a qu'un très-petit nombre de termes;
se séparerent, lorsqu'il en fallut trou-
ouveaux pour marquer les choses dont
ençoient de se servir, ils ne pouvoient
ter les mêmes, étant éloignez les uns

des autres, & ne se connoissant plus. [illegible]
qu'il y eut sur la terre autant de differe[illegible]
gues que de contrées. Cela devoit [illegible]
il n'y auroit point eu de confusion mi[illegible]
langues parmi les entrepreneurs de la T[illegible]
bel; & que tous les hommes dans le t[illegible]
se disperserent, se fussent entendus. Il o[illegible]
la suite changer si fort leur premier lang[illegible]
s'en soit formé de nouvelles langues. L'in[illegible]
ce des hommes en est une des principale[illegible]
L'amour qu'ils ont pour la nouveauté leur [illegible]
blir de nouveaux mots en la place de ceu[illegible]
rebutent, & introduire des manieres nou[illegible]
prononcer, qui changent entierement [illegible]
& qui en font un nouveau dans la [illegible]
nées.

Chaque peuple a ses manieres d[illegible]
selon la qualité du climat. Ceux [illegible]
portez à se servir de mots composez [illegible]
fortes, qui se prononcent du fond [illegible]
Saxons changent les consones, que les G[illegible]
riens appellent *tenuës*, dans les moyennes [illegible]
ci en aspirées; ainsi au lieu de *bibimus*, [illegible]
noncent *pipimus*, pour *bonum* ils disent *po*[illegible]
vinum, *finum*. Il y a des Nations [illegible]
ne peuvent prononcer de certaines lettres [illegible]
me les Ephraïmites ne pouvoient [illegible]
schin des Hebreux, & pour *schibbo*[illegible]
sibboleth. Les Gascons & les Espag[illegible]
point la lettre F. Ceux-ci disent [illegible]
rina, *babulare* pour *fabulare*. les [illegible]
sent *hille* pour *fille*. C'est ce qui fait qu[illegible]
Nation déguise tellement les mots qu'elle [illegible]
te d'une langue étrangere, qu'on ne [illegible]
plus.

Aussi ceux qui recherchent l'etym[illegible]
rigine des nouvelles langues, [illegible] pour [illegible]

comment elles viennent des anciennes,
de rapporter quelles ont été les manie-
rentes de prononcer en differens tems, &
nt par ces differentes manieres les mots
changez de telle sorte, qu'ils paroissent
ferens de ce qu'ils étoient dans leur pre-
origine. Par exemple, il n'y a pas gran-
formité entre *écrire*, & le mot Latin *scri-*
'où il vient; entre *établir*, & *stabilire*:
cause de cette difference. Nos François
coûtume en prononçant cette lettre *S*, de
nner devant elle un *E*, comme on le fait
au-delà de la Loire. Ainsi au lieu de *scri-*
ils prononçoient *escribere*: *establire*, pour
. L'on a pris la coûtume ensuite de ne
rononcer la lettre *S*, aprés *E*, au com-
nent des mots: ainsi on a dit *écribere*, *éta-*
& enfin en abregeant ces mots, sont ve-
mots François, *écrire*, *établir*. Les chan-
qui se sont faits de cette maniere dans la
ciation, ont tellement déguisé les mots
, qu'il s'en est fait une nouvelle langue. Il
de toutes les langues comme de la Françoi-
tre langue, l'Espagnole, & l'Italienne vien-
u Latin. Le Latin vient du Grec. Le
ient en partie de l'Hebreu, comme le Chal-
& le Syriaque. L'on s'étonne d'abord, quand
venir d'une langue plus ancienne quelque
une nouvelle langue, par exemple, un mot
'un mot Hebreu, si leur difference est con-
e. Cet étonnement vient de ce que l'on ne
pas garde que ce mot Latin, avant que d'a-
forme qu'il a, a passé par plusieurs païs,
l a été prononcé en differentes manieres qui
efiguré.
peuples ont des inclinations particulieres
e certaines lettres, pour de certaines ter-

minaisons, soit par caprice ou par raison, suivant que la prononciation de ces lettres & terminations est plus facile, & qu'elle s'accorde mieux avec leurs dispositions naturelles. Cela se remarque particulierement dans la langue Grecque; & c'est ce qui a introduit dans le commun de cette langue ces particularitez qu'on nomme *Dialectes*. Les Attiques, par exemple, au lieu de σ mettent ξ, ... Ils ajoûtent une syllabe ... à la fin de beaucoup de mots: ils ... gnent souvent ..., à la fin des adverbes: ils ... gent les mots, au contraire les Ioniens les ... longent. Les Dores, ou Doriens ... l'α, presque par tout. Les Eoliens ... avant ρ; de deux ... ils font deux ... changent le ..., en φ. Il en est de même de la langue Chaldaïque, au regard de la langue Hebraïque. Les Italiens, les François, & les Espagnols ont leurs lettres & leurs terminaisons particulieres, comme on le peut voir dans les Grammaires & dans les Dictionnaires de ces langues. Ces particularitez, comme il est manifeste, changent beaucoup les langues, & mettent de grandes différences entr'elles; de sorte que, bien qu'elles viennent d'une même mere, s'il m'est permis de parler ainsi, elles ne paroissent point ... Les langues Françoise, Espagnole, & Italienne ne semblent être sorties de langues toutes differentes.

Si chaque canton de terre a eu dans son commencement un langage particulier, comment, me dira-t-on, ces langues générales, étenduës, qu'on a nommé des langues meres, se seront-elles pû former? Cela est arrivé lorsqu'un homme qui avoit plus d'esprit & de force de corps, soit par son savoir-faire, soit par la force des armes, a rassemblé plusieurs peuples qu'il a ...

le vivre sous des Loix. C'a été une néceſſité s convinſſent d'un langage. Les vaincus pri- celui des victorieux, à qui ils voulurent fai- ur cour, & dont ils recherchérent les faveurs. s vivant enſemble, s'entr'aidant, bâtiſſant des ons, exerçant les Arts, trafiquant; la néceſſi- le plaiſir, l'utilité, les ornemens, les affai- les jeux, les converſations, firent qu'il leur néceſſaire d'avoir pluſieurs termes pour s'ex- mer. Soit par hazard, ſoit par choix, ils ſe irent des termes les plus propres pour s'expri- ſans équivoques & avec agrément. Or quand terme eſt une fois reçû & autoriſé, il devient : l'uſage en eſt plus facile. Ce qui eſt facile : on agit ſelon les habitudes. Ainſi dans un tû s'eſt établi une ſorte de langage qu'on a par- lus volontiers.

La Terre ayant été comme partagée en differens ts & Empires, il s'eſt fait differentes langues. n'étoit plus poſſible que des peuples éloignez, s de differentes dominations, ſous differens ats, inventaſſent les mêmes termes, ſe for- aſſent un même langage. Chaque peuple s'eſt vi des mêmes mots qu'il a trouvé établis: qu'il longez, abregez, changez pour ſignifier des cho- à peu près ſemblables, ſelon qu'il s'eſt plû certains ſons, à certaines lettres; ce qui eſt arquable en toutes les langues; le ſeul ſon la ſeule terminaiſon d'un mot faiſant juger de lle langue il peut être. C'eſt toujours ſelon certaine analogie ou proportion que les hom- forment leur langage. On fait plus vo- tiers ce qu'on a coûtume de faire; on le fait aiſément; & enſuite preſque néceſſairement. là vient que chaque langue a ſes mots d'un ain ſon, ſes termes particuliers, un certain

L'établissement des Empires a été suiv[illegible]
me nous venons de le dire, de l'établiss[illegible]
langues meres. Ce sont aussi les changem[illegible]
sont arrivez aux Etats, qui ont causé de[illegible]
mens dans le langage. Car dans ces ch[illegible]
plusieurs peuples se lient ensemble, d'o[illegible]
naître un langage bizarre. Ainsi notr[illegible]
ne vient pas seulement du Latin, il es[illegible]
de plusieurs mots usitez aux anciens [illegible]
avec lesquels les Romains se mêlerent dans [illegible]
les. La langue Angloise a plusieurs m[illegible]
çois; ce qui vient de ce que les Anglois [illegible]
tems demeuré dans la France, dont ils po[illegible]
une partie très-considerable. Les Espagn[illegible]
plusieurs mots Arabes, soumis qu'ils ont [illegible]
dant plusieurs siecles aux Maures qui parl[illegible]
be. Les termes des Arts viennent pour l'o[illegible]
des lieux où ils ont été cultivez. Ainsi les [illegible]
ayant travaillé avec plus de soin à perfe[illegible]
les Sciences, les termes des beaux Arts [illegible]
presque tous du Grec. L'art de naviger a [illegible]
cultivé dans le Nort; plusieurs de nos [illegible]
marine viennent du Nort.

La langue Latine s'est corrompuë, & de [illegible]
dence sont venuës les langues Italienne, E[illegible]
le, & Françoise; ce qui s'est fait de cett[illegible]
re. Les Romains perdirent l'Empire [illegible]
molesse. En dégenerant de la valeur de [illegible]
res, ils corrompirent leur langage a[illegible]
mœurs. Outre cela les Barbares s'éta[illegible]
maîtres de l'Italie, de l'Espagne & des G[illegible]
il se fit un mélange de mots barbares ave[illegible]
tin qu'on parloit dans tout l'Empire. Les [illegible]
devinrent grossiers & ignorans; ils ne pens[illegible]
plus à parler correctement. La langue Lati[illegible]
se peut bien parler sans une attention parti[illegible]
à cause de tous ses differens genres & differe[illegible]

fons. Nous voyons que dans notre langue
fi facile, le petit peuple ne peut s'affujetir
les ; il dira plus fouvent *j'aillions*, *je fifmes*,
s allions, *nous fifmes* ; ainfi la langue La-
devint plus qu'un jargon ; on prit les
s des Barbares qui n'avoient point de dé-
ns. Lorfque les Italiens, les Efpagnols,
nçois commencerent à fe relever, & qu'ils
maîtres chez eux, ils travaillerent à dégrof-
rgon qui s'étoit introduit après la décaden-
l'Empire & de la Latinité. Chacun com-
à fe faire des regles, & à s'y affujettir. Ce
it les trois langues Italienne, Efpagnole &
ife.
Colonies ont fort multiplié les langues.
ı que les Tyriens qui trafiquoient autrefois
ıte la terre, avoient porté leur langage de
ıter. On parloit à Carthage, Colonie des
s, la langue Phenicienne, qui eft une dia-
le l'Hebreu, comme on le peut démontrer
ufieurs argumens, mais particulierement
Vers écrits en langage Punique ou Cartha-
, qui fe lifent dans Plaute. Or ces Colonies
fient une langue, comme nous venons de le
& d'une elles en font plufieurs. Car outre
ux qui vont en ces Colonies ne favent pas
exactement la langue de leur païs, pour la
ver fans la corrompre : cette langue rece-
ans deux differens païs où on la parle des
mens differens, elle fe divife & fe multi-
éceffairement. Il n'eft pas difficile de trou-
veritable origine des langues, pourvû que
onnoiffe un peu l'antiquité ; mais mon def-
e me permet pas de m'arrêter plus long-
fur cette matiere. De ce que nous avons
fuit clairement que l'Ufage change les lan-
qu'il les fait ce qu'elles font, & qu'il exer-
ce

ce sur elles un souverain empire ; comme [illegible] ferons voir plus amplement dans le Chap[illegible] vant.

CHAPITRE XV[illegible]

L'Usage est le maître des langues. Elles s'app[illegible] nent par l'Usage.

IL ne s'agit pas de faire une nouvelle [illegible] mais d'entendre celles dont on se se[illegible] parler purement. Nous avons vû qu'origin[illegible] les hommes sont maîtres du langage ; qu[illegible] doit d'eux de choisir comme il leur pla[illegible] sons pour signes de leurs pensées ; mais qu[illegible] de la premiere langue que Dieu forma lui-[illegible] que toutes les langues sont venuës. Je n[illegible] donc m'empêcher de combatre ici l'imper[illegible] d'Epicure, quoique je l'aye déja fait. Il [illegible] doit que les hommes étoient nez de la terr[illegible] me des champignons, & que les mots d[illegible] sont servis étoient naturels ; & qu'il ne [illegible] partie leur liberté d'en choisir. Voilà [illegible] langage se forma selon ce mauvais Philosophe [illegible] ainsi que les animaux à la presence de q[illegible] jet extraordinaire, font de certains cris, [illegible] mes ayant été frappez par les images des ch[illegible] se presentoient à eux, l'air qui étoit [illegible] leurs poûmons ayant été determiné à sor[illegible] certaine maniere, forma une voix qui [illegible] nom de ces choses.

Il est très-certain qu'il y a des voix natu[illegible] que dans les passions l'air sort des poumons [illegible] maniere particuliere, & forme les soûpirs, & [illegible] sieurs exclamations, qui sont des voix verit[illegible] ment naturelles. Mais il y a bien de la differe[illegible]

en [illegible]

[illegible]age qui n'est pas libre ; & celui dont
[illegible]our exprimer nos idées. Il y a plu-
[illegible]es pour prouver que les mots ne sont
[illegible]els. Premierement ils ne sont pas les
[illegible]outes les langues , ce qui devroit être
avoit trouvé elle-même les mots dont
[illegible]ervons. Car les Turcs qui ne parlent
[illegible]ne soûpirent pas d'une autre maniere
[illegible]nçois. Toutes les brutes d'une même
[illegible]le même cri ; & communément nous
rien faire à un homme qui soit diffe-
que nous faisons , que dans ce qui dé-
liberté. La nature agit de la même ma-
[illegible] les hommes ; les peuples ayant donc
[illegible]s , c'est une marque assurée que le
[illegible] point l'ouvrage de leur nature , mais
[illegible] L'experience le montre. Tous les
[illegible] des mots nouveaux ; on en tire quel-
[illegible]tres langues ; mais on en invente qui
[illegible]
[illegible] la Nature que nous devons
[illegible] d'elle quels termes on doit
[illegible] le maître & l'arbitre souve-
[illegible] ne lui peut contester cet
[illegible] n'est rien autre chose que
[illegible] de leur liberté , dont cou-
[illegible] particulier s'avise de proposer
[illegible] plusieurs veulent bien prendre
[illegible] de ce terme , c'en est fait ,
[illegible] qui ne signifie rien , mais
[illegible] une idée qui se lie avec lui
[illegible] l'on a de penser à la chose qu'il
[illegible] qu'on le prononce & qu'on
[illegible]
[illegible] obligent de suivre
[illegible] du signe d'être connu
[illegible] Les mots n'étant donc
les

les signes de nos idées, que parce ... par l'usage à certaines choses, on ... ployer que pour signifier celles dont ... nu que les mots seroient les signes. On ... appeller cet animal que nous appellons un *Chien*; & celui que nous appellons *Cheval*: mais l'idée du premier étant att... mot, *Cheval*, & celle du second à cet *Chien*, on ne peut les confondre & ... l'un pour l'autre, sans mettre une ... fusion dans le commerce des hommes, ... à celle qui s'éleva parmi ceux qui voul... tir la Tour de Babel. On méprise la ... de ceux qui ne suivent pas les modes qu'... gue coûtume autorise; c'est une bizarrerie ... grande, & qui tient de la folie, de s'écarter ... nieres ordinaires de parler. Se servir de ... inconnus, c'est envelopper de tenebres ce qu'... expliquer.

Il arrive dans le langage la même chose ... les habits; il y en a qui poussent ... à l'excès; d'autres prennent ... torrent de la coûtume. Il y ... affectent de ne se servir que des termes ... pressions qui sont reçûes depuis fort peu ... Les autres déterrent le langage de leurs ... & parlent avec nous comme s'ils ... avec ceux qui vivoient il y a deux cens ... uns & les autres pechent contre le bon sens ... que l'Usage ne fournit point de termes ... pour exprimer ce que nous voulons dire ... droit de rappeller ceux que l'Usage a ... à propos. Un homme est excusable qu... se faire entendre il fait un nouveau mot ... lors on doit blâmer la pauvreté de la lan... loüer la fecondité de l'esprit de celui qui ... chie. *Datur venia verborum novitati* ...

venti. Pourvû toutefois que ce nouveau
habillé à la mode, & qu'il ne paroisse point
; c'est-à-dire qu'il ait un son qui ne soit
erement different de celui des mots usitez;
faisant venir, par exemple, du Latin, on
ge selon l'analogie, c'est-à-dire, en la ma-
u'on change les mots Latins qui ont une
ison semblable, comme de *alacer* on fait
de *macer* on fait *maigre*. Au lieu que les
n *er*, qui n'ont pas *c* devant *r*, comme *te-*
lexander, se changent autrement : nous di-
dre, *Alexandre*.
langues s'apprennent par l'Usage sans étude
art. Le fils d'un artisan, d'un laboureur,
langage de son pere, il se sert des mémes
des mémes manieres de parler, & il les pro-
avec le même ton, sans que son pere l'en
e. On n'a besoin de maîtres que pour les
étrangeres. Celles-là même s'apprennent
esque aucun dessein d'apprendre, sans écou-
une leçon, en les entendant parler seule-
La Nature est une excellente maîtresse, qui
efficacement. Les organes de nos sens sont
tous liez les uns avec les autres. Lorsque
lles sont remuées par un certain mouvement,
ne est déterminée à un mouvement propor-
à celui qui se fait dans les oreilles. De là
u'entendant chanter ou prononcer quelque
nous sentons dans les organes de la voix
position à chanter le même air, à pronon-
même parole. L'Homme est porté par la
à imiter tout ce qu'il voit faire. Si nous
s ce qui se passe dans le mouvement des
ou petits filets qui viennent du cerveau,

oreilles sont remuez de maniere que le
ment se communique aux filets qui serve
ganes de la parole, qui reçoivent ainsi
tion pour produire le même chant.

Outre cela nous avons de l'empresse
dire ce que nous pensons, & la necessit
sommes de demander du secours, & l'e
commerce avec les hommes, fait que
rons ardemment de savoir ce que les autr
Nous aimons la compagnie, nous pren
à parler & à entendre parler. Tout ce
dans un païs étranger on en apprend la
peine, autant qu'il est nécessaire pour enten
avec qui nous conversons, & pour dem
besoins les plus pressans. Les enfans sont
plus ardens pour tout ce qu'ils souhaiten
pourquoi ils apprennent les langues plus faci
Si on veut faire apprendre le François à u
Étranger, il n'y a qu'à le faire j
çois de son âge : le desir qu'il
part du plaisir, ce qu'il ne peut
mant ses desirs, & entendant tou
autres, lui fera plus apprendre de Franç
ze jours, qu'un Maître ne lui en montre
mois.

Il n'est donc pas difficile de concevo
ment un enfant apprend le langage de
& comment il prononce avec le même to
la même maniere les paroles qu'il enten
pere, en lui presentant du pain, ou quelq
chose, a souvent fait sonner à ses oreilles
pain. Ainsi, comme nous avons dit ci-
l'idée de la chose qu'on appelle *pain*, &
des lettres qui composent ce nom, se font li
sa tête; de sorte qu'il est porté à dire ce
mot en voyant du pain, qu'il se trouve
à le prononcer, & qu'il le fait, l'experi

connoître que lorsqu'il prononce ce mot
donne. C'est ainsi que plusieurs oiseaux
t à parler ; mais il y a bien de la diffe-
e les enfans & les oiseaux, qui n'ayant
oir, ne prononcent jamais le petit nom-
ots qu'ils ont appris avec beaucoup de
e dans le même ordre & dans la même
où ces organes ont reçu cette disposi-
les prononcer ; au lieu qu'un enfant
n differentes manieres les mots qu'il a ap-
en fait mille usages differens. Il fait des
uivis, qui ne peuvent être l'effet d'une
n corporelle, ainsi que Virgile dit que les
hantent d'une maniere particuliere, selon
tion de l'air. La parole est l'appanage de

CHAPITRE XVII.

un bon & un mauvais Usage. Regles pour en faire la distinction.

D nous élevons l'Usage sur le trône, &
nous le faisons l'arbitre souverain des
gues, nous ne prétendons pas mettre le
ntre les mains de la populace. Il y a un bon
auvais usage ; & comme les gens de bien
d'exemple à ceux qui veulent bien vi-
si la coûtume de ceux qui parlent bien,
le de ceux qui veulent bien parler. *Usum
rbiter dicendi, vocamus consensum erudito-
cut vivendi, consensum bonorum.* Or il
difficile de faire le discernement du bon
avec celui qui est mauvais ; des manie-
rler de la populace qui sont basses, d'a-
s des personnes savantes, & que la con-
dition

dition ou le merite éleve au dessus du [illegible]

Il y a trois moyens de faire ce disc[illegible] Le premier est l'experience. On peut co[illegible] un doute ceux qui parlent bien : [illegible] quelle maniere ils s'expriment : quel [illegible] tent à leurs paroles ; ce qu'ils affe[illegible] évitent. Si on ne peut avoir leur conver[illegible] a les Livres, où l'on parle ordinairem[illegible] d'exactitude, parce qu'on a le [illegible] de corriger les mauvaises façons [illegible] glissent dans le discours. La memo[illegible] se des méchans mots qu'on entend [illegible] ment, il est difficile qu'il n'en échapp[illegible] dans la conversation. Dans la compo[illegible] voyant son ouvrage, on fait sortir les [illegible] parler mauvaises, qui s'y étoient glissé[illegible] s'en apperçût.

Le second moyen que nous avons [illegible] noître le bon Usage, est la Raison, co[illegible] le faire voir. Toutes les langues [illegible] fondemens, que les hommes établi[illegible] une avanture semblable à celle que n[illegible] te, ils étoient obligez de se faire un[illegible] gue. Il est facile, avec les connoissance[illegible] avons données de ces fondemens, de [illegible] tre & juge d'une langue, condamn[illegible] sage qui sont opposées à celles de la N[illegible] Raison. Si l'on n'a pas droit d'en [illegible] velles, on a la liberté de ne se pas [illegible] qui sont mauvaises. Les langues [illegible] que lorsqu'on commence à raison[illegible] nit du langage les expressions qu'un[illegible] pu y a introduites, qui ne s'apper[illegible]

[…]es manieres de parler, établit l'usage de celles [...]ont raisonnables. C'est de cette maniere que [...]gue Grecque s'est polie, & qu'elle est deve[...], sans contredit, la plus belle & la plus parfaite [...]utes les langues. On sait que les Grecs s'adon[...]nt entierement à la science des mots; leurs [...]osophes mêloient la Grammaire avec la Philo[...]ie, & en faisoient une partie de leur étude. [...]i remarquant dans leur langue ce qui choquoit [...]aison & les oreilles, ils tâchoient de l'éviter en [...]rchant des expressions plus raisonnables & plus [...]mmodes. Ce langage qu'ils se formoient dans [...] cabinet & dans leurs écoles, passoit bien-tôt [...]s les conversations du peuple: car les Grecs, [...]tous les Atheniens, avoient une passion pro[...]ieuse pour l'éloquence. Ceux qui leur prépa[...]oient des discours étudiez, étoient écoutez fa[...]ablement. C'étoit là un des grands divertisse[...]ns d'Athenes. Ainsi ce peuple étant accoûtumé [...]ntendre parler d'une maniere belle & polie, ne [...]loit que poliment.

Dans l'établissement du langage, la Raison, com[...] nous l'avons vû dans les Chapitres précedens, [...] prescrit qu'un petit nombre de loix; les autres [...]pendent de la volonté des hommes. Tout le mon[...]ne se propose qu'une même fin en parlant; mais [...]mme on y peut arriver par differens chemins, la [...]erté de choisir ceux qui plaisent, cause les diffe[...]nces qui se remarquent entre les manieres de s'ex[...]mer d'une même langue. Néanmoins quelque [...]rté que les peres de cette langue ayent pris en [...]ormant, on y apperçoit une certaine uniformité [...] regne dans toutes ses expressions, & des regles [...]fiantes qui y sont observées. Les hommes sui[...]t ordinairement les coûtumes qu'ils ont une fois [...]brassées; c'est pourquoi, bien que la parole dé[...]de presque entierement du caprice des hom-

mes

mes, on remarque, comme il a été dit
taine uniformité dans son usage. Si on
que les noms qui ont un tel son, sont de
re, quand on doutera du genre de quelc
nom, il faudra le comparer avec ceux qui
nent de la même maniere, & dont le genre
nu. Lorsque je veux être assuré si la troisie
sonne du parfait simple d'un verbe qui est
se doit terminer en *a*, je considere son
S'il est en *er*, je n'ai plus de difficulté, sac
dans notre langue tous les verbes qui ont
blable infinitif, terminent en *a* la troisieme
ne de ce tems. Nous voyons que les nom
ont au pluriel *aux*, comme *cheval*, *chevau*
mal, *animaux*.

Cette maniere de connoître l'usage d'une
par la comparaison de plusieurs de ses expr
& par le rapport que l'on suppose qu'el
entr'elles, s'appelle *Analogie*, qui est un m
qui signifie proportion. C'est par le mo
l'Analogie que les langues ont été fixées.
elle que les Grammairiens ayant connu le
& le bon usage du langage, ont comp
Grammaires qui sont très-utiles, lorsqu'el
bien faites, puisque l'on y trouve ces re
l'on seroit obligé de chercher par le trava
yeux de l'Analogie.

De tous les trois moyens pour reconnoîtr
usage, le plus assuré est l'experience. L'U
toujours le maître. On doit choisir les exp
les plus raisonnables; & c'est par ce choix
langues se purifient de ce qu'elles ont
Mais lorsque l'usage ne nous presente qu
terme & qu'une seule expression, pour exp
que nous sommes obligez de dire, la Raiso
veut que nous cedions à la coutume qui lui
traire, & nous ne pechons point en emplo

pprendre parfaitement l'usage d'une lan-
faut étudier le génie, & remarquer les
ou manieres de parler qui lui sont parti-
Le génie d'une langue consiste en de cer-
ualitez que ceux qui la parlent affectent de
leur stile. Le génie de notre langue est la
e la naïveté. Les François recherchent ces
dans le stile, & sont fort differens en cela
, qui n'ont de l'estime que pour les
s mysterieuses, & qui donnent beaucoup
. Les idiomes distinguent les langues les
autres aussi-bien que les mots. Ce n'est pas
r parler François de n'employer que des
François; car si on tourne les termes, &
spose, comme feroit un Alleman ceux de
, c'est parler Alleman en François. L'on
Hebraïsmes les idiomes de la langue He-
, *Hellenismes* ceux de la langue Grecque;
des autres langues. C'est un Hebraïsme
dire *vanité des vanitez*, au lieu de dire
grande de toutes les vanitez; & de mar-
distribution par la repetition d'un même
mme dans ce discours: Noë fit entrer
rche *sept*, & *sept*, de tous les animaux;
, Noë fit entrer *sept paires* de tous les
. C'est une Hellenisme que de se servir

sont ainsi particulieres aux anciens Auteurs, se nomment *Archaïsmes.* Chaque Province a son id[iome] qu'il n'est pas facile de quitter. Tite-Live [dont] l'éloquence est si pure, n'a pû purger son stil[e des] manieres de parler de Padouë, comme l'a re[mar]qué Asinius Pollio, selon Quintilien. *In Tito [Livio] miræ facundiæ viro, putat inesse Pollio Asinius q[uan]dam Patavinitatem.*

CHAPITRE. XVIII.

De la pureté du langage. En quoi elle consist[e]. Ce que c'est que l'élegance.

PUISQU'IL se faut soûmettre à la tyrannie [de] l'usage, nous devons étudier avec soin ses lo[ix] pour les observer religieusement. La premi[ere] étude doit être des mots particuliers, dont il fa[ut] rechercher avec exactitude les idées, pour ne l[es] employer que dans leur propre signification ; c'[est-]à-dire, pour signifier exactement les idées auxq[uel]les ils ont été attachez par l'usage. Outre cel[a il] faut faire attention à toutes celles qui sont acce[ssoi]res de cette principale idée qu'ils ont, de cra[inte] de prendre le noir pour le blanc, en donnant un[e] idée basse d'une chose qu'on a dessein de relever & de faire paroître.

Pour bien parler il ne suffit pas seulement d'employer des mots qui soient autorisez par l'usage : il faut que ce soit dans la signification précise que leur donne l'usage, comme nous venons de le dire. Pour faire le Portrait du Roi, ce n'est pas assez de représenter un visage avec deux yeux, un nez, une bouche ; il faut exprimer les traits du visage du Roi. On s'imagine devenir éloquent, pourvû qu'on charge sa mémoire de phrases ramassées

dans

[illegible] de ceux dont l'éloquence est estimée. [illegible] fort, & ceux qui suivent cette me- [illegible] parlent jamais juste. Car ils accommo- [illegible] choses qu'ils traitent à ces phrases, sans se [illegible] du lieu où les Auteurs de qui ils les ont pri- [illegible] avoient appliquées : ainsi leur discours est [illegible] à ces habits qu'on achete chez les frip- [illegible] ne sont jamais si justes que ceux que l'on [illegible] pour soi. Leur stile est bizarre, sembla- [illegible] grotesques qui sont faits de mille pieces [illegible], de coquillage de differentes figures, de [illegible] couleurs, de rocailles qui n'ont aucun [illegible] naturel avec la figure qu'elles représentent. [illegible] phrases sont une marque de pauvreté dans [illegible] comme les pieces dans un habit; elles y re- [illegible] en remplissant les places vuides du discours; [illegible], quand on est garni de phrases, on ne de- [illegible] jamais court. C'est pourquoi un de nos Poë- [illegible] agréablement du chagrin de sa Muse qui [illegible] un secours si favorable.

[illegible] pour rimer dans ma verve indiscrete
[illegible] au moins souffroit une froide épithete;
[illegible] comme un autre, & sans chercher si loin,
[illegible] toujours des mots pour les coudre au besoin.
[illegible] Philis en miracles feconde,
[illegible] Bien-fait, A nulle autre seconde.
[illegible] vanter un objet nompareil,
[illegible] à l'instant, Plus beau que le Soleil.
[illegible] & d'Astre & de merveilles,
[illegible] des Cieux, de beautez sans pareil.

[illegible] mis au hazard,
[illegible] sans rime, & sans Art,
[illegible] fois & le nom, & le verbe,
[illegible] mettre en pieces Malherbe.

Ce

Ce n'est pas assez de choisir des termes u[...] propres, leur liaison doit être raisonnable; san[...] un discours n'aura aucune forme, non plus q[...] lettres d'Imprimerie qu'on jetteroit au hazar[...] une table; car les idées de chaque mot en par[...] lier peuvent être très-claires, & ne faire cepen[...] aucun sens jointes ensemble; parce que les i[...] auxquelles ils ont été joints par l'usage, sont inc[...] patibles. Ces deux mots *quarré*, & *rond*, sont [...] bons, leurs idées sont claires. On conçoit bie[...] que c'est qu'être quarré, ce que c'est qu'être ro[...] mais unissant ces deux mots en disant un *quarré* [...] on dit une chose qui ne peut pas être conçûe. [...] ne peut pas comprendre qu'on chausse des gans [...] pendant ces deux mots *chausser*, & *gans*, sont [...] François; ni qu'on *descende à cheval*, quand [...] monte. Lorsque la repugnance de deux idées [...] pas si manifeste, & que la liaison de deux termes [...] pas si clairement condamnée par l'usage que cel[...] ceux-ci, *chausser des gans*, *descendre à cheval*, [...] n'est apperçûe que par un petit nombre de per[...] nes. La plûpart de ceux qui entendront pron[...] ces paroles suivantes, seront surpris par leur é[...] & n'appercevront pas qu'elles ne forment a[...] sens raisonnable. *De nobles journées qui porte[...] hautes destinées au delà des mers*. N'est-ce pas l[...] confusion de belles paroles qui ne signifient r[...] Le Vers suivant est encore un galimatias.

Le comble des grandeurs sappe leur fondement

Qui pourroit s'imaginer ce que dit l'Auteur [...] Vers? Les idées de *comble*, & de *sapper*, se [...] battent, il est impossible de les allier. On [...]it ce que veut dire le Poëte, mais assurément il [...] dit pas. Cette faute est plûtôt une faute de jugem[...] qu'une ignorance du langage; ce qui fait voi[...]

s autres. Les oreilles qui sont accoutu-
arrangement, en apperçoivent les moin-
gemens, & elles en sont blessées. Nous
lus touchez de ce qui choque nos sens,
ui choque la raison. On sera moins cho-
nauvais raisonnement, que de cette transf-
te ma, pour *ma tête*. Ce défaut est si visi-
n'est pas besoin d'avertir que l'on y pren-

ours est pur lorsque l'on suit le bon usa-
vant de ce qu'il approuve, & rejettant
ondamne. Les vices opposez à la pureté
rbarisme & *le solecisme*. Les Grammai-
nt pas d'accord touchant la définition de
vices. Vaugelas dit que le barbarisme est
, aux phrases & aux particules, & que le
est aux déclinaisons, aux conjugaisons,
nstruction. On commet un barbarisme
un mot qui n'est point François, comme
ur *pacte*; ou un mot qui est François en
non pas en l'autre, comme *lent*, pour
n se servant d'un adverbe pour une pre-
comme *dessus la table*, pour *sur la table*;
une phrase qui n'est pas Françoise, com-

tre celles qu'il faut laisser. Pour le solecisme ... lieu dans les declinaisons, dans les conjugaiso... dans la construction; voici des exemples de ses trois. *Les émails*, pour *les émaux*: *il allit*, ... *il alla*: *je n'ai point de l'argent*, pour ... *point d'argent*: *Un grand erreur*, pour *une* ... *erreur*: *j'avons fait cela*, pour *nous av...* *cela*.

Vaugelas remarque qu'il y a bien de la di... rence entre la netteté dont nous avons parl... dessus, & la pureté dont nous parlons présen... ment. Un langage pur est ce que Quintilien ... pelle *emendata oratio*; & un langage net ce q... appelle *dilucida oratio*. Ce sont deux choses differentes, dit Vaugelas, qu'il y a une in... des gens qui écrivent nettement; c'est-à-dire, ... s'expliquent si bien, qu'à la simple lecture on ... çoit leur intention; & néanmoins il n'y a rien ... si impur que leur langage, comme au contrai... y en a qui écrivent purement; c'est-à-dire, ... barbarisme & sans solecisme, & qui néanmoins ... rangent si mal leurs paroles & leurs periodes, ... embarrassent tellement leur stile, qu'à peine conç... on ce qu'ils veulent dire.

Les plus belles expressions deviennent basses, lo... qu'elles sont prophanées par l'usage de la popula... qui les applique à des choses basses. L'application qu'elle en fait, attache à ces expressions une certaine idée de bassesse; de sorte qu'on ne peut s'en servir sans souiller, pour ainsi dire, les choses que l'on ... revêt. Ceux qui écrivent poliment, évitent avec soin ces expressions, & c'est de là en partie que vien... ce changement continuel dans la langage,

Ut sylvæ foliis pronos mutantur in annos,
Prima cadunt; ita verborum vetus interit ætas,
Et juvenum ritu florent modo nata, vigentque.

Le

u de tems les mots que les riches ou les favans
ent de leur converfation, ne font enfuite re-
perfonne. Ils font obligez de quitter la Cour
illes, & de fe retirer dans les villages pour
plus que le langage des païfans.
enfin, outre cette exactitude à garder les loix
ge, & ce foin à n'employer que des façons
er pures; il faut avouër que ce qui éleve au
du commun ceux qu'on admire, eft un cer-
t, ou un bonheur qui leur fait trouver des
ions riches & ingenieufes pour dire ce qu'ils
. Avec un peu de foin & d'étude on évite la
des Critiques; mais on ne peut plaire que par
heur qui eft très-rare. Que peut-on blâmer
s paroles fuivantes: *C'eft à Cadmus que la
redevable de l'invention des caracteres: c'eft
u'elle a appris l'Art de l'Ecriture.* On ne peut,
blâmer cette expreffion, mais on eft charmé
on entend la même chofe exprimée de cette
e noble & fpirituelle:

de lui que nous vient cet Art ingenieux
dre la parole, & de parler aux yeux,
les traits divers de figures tracées,
de la couleur & du corps aux penfées.

tin *Elegantia signa*. Cette facilité plaît à la vûe, ce qu'elle imite de plus près la Nature, dont les rations n'ont rien de gêné. Les statuës grossieres les membres sont roides, & collez les uns contre autres, *rigentia signa*, choquent les yeux. Qu un homme a peine à s'exprimer, on travaille lui, & on ressent une partie de sa peine. S'il s'ex prime d'une maniere naturelle & facile, de sor qu'il semble que chaque mot soit venu prendr place, sans qu'il ait eu la peine de l'aller cherch cela plaît infiniment. La vûe d'un homme qui joue, relache en quelque maniere l'esprit de qui le voyent.

Cette facilité se fait sentir dans un ouvrage l que l'on se sert d'expressions naturelles; que évite celles qui semblent recherchées, & qui p tent les marques sensibles d'un esprit qui fait choses avec peine. Ce n'est pas que pour se servir termes naturels & propres, il ne soit besoin de tr vail; mais ce travail ne doit pas paroître. Il faut se donner la torture en composant si l'on veut bien faire, mais il faut que le Lecteur conçoive, à la facilité qu'il trouve d'entendre ce qu'on lui dit, qu'on étoit de fort bonne humeur lorsqu'on écrivoit. *Ludentis speciem dabit, & torquebitur.* Autant qu'on le peut, & que la matiere qu'on traite le permet, il faut donner à son discours le tour libre des conversations. Lorsqu'une personne parle avec un air facile & enjoué, cela ne sert pas peu à faire entrer dans ses sentimens; le plaisir de sa conversation rend les choses aisées.

CHA-

CHAPITRE XIX.

ion des langues. L'Hebraïque a été par- ... premiere origine : C'est à elle que tou- ... doivent leur premiere perfection. ... & comment la Grecque s'est perfection-

...vons compris dans ce premier Livre ce ...a de plus essentiel à l'Art de parler; ses ...egles sont fondées sur la Raison ; ce n'a ...e lorsque les hommes ont commencé ...mables, que les langues se sont polies ...nnées: qu'il s'est trouvé des personnes ...les ont cultivées : qui ont consulté la ...manieres de s'exprimer clairement ...it. Puisqu'Adam avoit été créé raison- ..., on ne peut pas douter qu'il n'ait par- ...lement & sagement : ainsi la langue ...ebraïque, fut parfaite dès sa premiere ...

...emps que Moïse écrivoit en Hebreu, ...oit un païs barbare, & tel que pouvoit ...que lorsque nos Navigateurs la décou- ...oute l'Antiquité témoigne que ce fut ...apporta aux Grecs l'usage des lettres. ...font Egyptien, les autres Phenicien ; ...onviennent que ce fut de la Phenicie ...a Grece, & que les lettres qu'il donna ...oient Pheniciennes. Il auroit fallu di- ...toient Hebraïques, car les noms des ...phabet Grec sont les mêmes que ceux ...Hebreu ; & ce qui démontre que ce ...les Grecs qui ont donné cet Alphabet ..., c'est que ces noms en Grec ne signi-

fient rien, & qu'en Hebreu, ou dans la langue P
nicienne, ils ont une signification : comme Pl
tarque le remarque. Ainsi ils sont barbares au re
gard des Grecs, & naturels aux Hebreux. Une a
tre preuve, c'est que les Grecs s'étant servis de l'A
phabet pour compter, quand ils ont cessé de se se
vir de quelques-unes des lettres Hebraïques po
conserver aux autres leur valeur, ils ont substitué u
signe en la place de l'ancienne lettre; par exempl
après avoir rejetté *le vau*, qui est le digame Eol
que, & la lettre F des Latins, ils ont mis en sa pl
cette notte ϛ pour signe du nombre six, dont
vau Hebreu est le signe, étant la sixieme lettre
l'Alphabet Hebraïque. De même ayant rejett
Tzade, & le *Koph* des Hebreux, ils ont subsit
des signes des nombres que marquoient ces lettre
afin que les suivantes conservassent leur premie
valeur. C'est donc une verité constante que l'Al
phabet Grec a été formé sur l'Alphabet Hebre
Or, comme nous l'avons remarqué, les langues ne
se sont perfectionnées que quand on a commencé
de les écrire: c'est donc à l'Hebreu que les Grecs
doivent la premiere perfection de leur langue, qui
ne pouvoit être que très-grossiere avant l'arrivée de
Cadmus dans la Grece, vers le tems que la Répu-
blique Judaïque étoit gouvernée par des Juges. La
Grece avoit été entierement barbare jusques à ce
tems-là, pendant deux mille cinq cens ans, ou deux
mille six cens.

Cadmus porta la Science des Egyptiens chez les
Grecs; au moins leur donna-t-il plusieurs connois-
sances qu'ils n'avoient point; il leur donna des loix;
il les assembla; il les gouverna. Ce fut vers ce tems-
là qu'ils commencerent d'obéïr à des Princes, de
bâtir des Villes. L'Histoire Grecque nous apprend
que la Grece eut differens Princes, qu'il se forma
differens Etats, differentes Républiques.

des autres ; ainsi le commerce qu'ils avoient
e faisoit que toutes ces dialectes, ou ma-
e parler ne leur étoient pas inconnuës ; leurs
ns purent donc prendre la liberté de se servir
es les dialectes, de tous les termes de chaque
e qui donna une merveilleuse fecondité à
gue.

ui contribua particulierement à dégrossir &
a langue Grecque, & la rendre la plus capa-
toutes les langues d'exprimer toutes choses
ergie, & harmonieusement, ce fut l'amour
urent pour la Musique. Les instrumens de
e furent en usage parmi eux de fort bonne
Ce n'étoient pas seulement des airs qu'ils
ent en pinçant leurs Luts, ou Guitares. En
t les cordes ils prononçoient des paroles, &
que leurs premiers Docteurs, Philosophes,
giens, Historiens, étoient des Poëtes ou des
s. Dans le premier Livre de l'Odyssée, Phe-
nta sur sa Guitarre les actions des Dieux &
mes, comme le font les Chantres :

ἀνδρῶν τε θεῶν τε, τά τε κλείουσιν ἀοιδοί.

jecture en l'air. Strabon en parlant d'Homere d[illegible]
„ le premier Livre de sa Géographie, après a[illegible]
„ dit qu'il y a deux especes ou sortes de discours[illegible]
„ diez, l'un mesuré, & l'autre libre, c'est-à-dire[illegible]
„ tout discours est Vers ou Prose: il soutient, que[illegible]
„ premieres pieces étudiées furent des Vers: πρώ[illegible]
„ γὰρ ἡ ποιητικὴ κατασκευὴ παρῆλθεν εἰς τὸ μέσ[illegible]
„ Que les Vers ayant plû, Cadmus, Pherecydes[illegible]
„ Hecatœus qui écrivirent en Prose, conserve[illegible]
„ rent les manieres des Poëtes, à la reserve des me-
„ sures. Strabon ajoute que ceux qui écrivirent aprè[illegible]
„ eux, quittant davantage les manieres Poëtique[illegible]
„ changerent enfin entierement le premier stile, [illegible]
„ reduisirent la Prose à l'état où elle est, l'ayant dé-
„ gradée, comme si on changeoit le stile Tragiqu[illegible]
„ dans celui de la Comedie. Dire & chanter, c'é-
„ toit autrefois la même chose, ce qui montre que
„ la Poësie est la source de l'éloquence. (C'est tou
„ jours Strabon qui parle.) Tous les Vers étoien[illegible]
„ des chants, on ne les recitoit qu'en chantant; d'où
„ vient que toutes les pieces de Poësies se nomment
„ chant, *Rapsodie*, *Tragedie*, *Comedie*, ce mot Grec
„ ᾠδὴ signifiant *chant*. Enfin Strabon dit que le nom
„ Grec πεζὸς qu'on donne à la Prose (en Latin elle
„ se nomme *pedestris*,) est une preuve que les dis-
„ cours écrits, de Poëtiques qu'ils étoient autrefois,
„ élevez, & comme portez dans un chariot, ont été
„ abbaissez, & reduits à marcher à pied.

Ce passage de Strabon étoit trop considerable pour ne le pas rapporter tout entier. Il est facile de comprendre comment les Poëtes purent changer la langue Grecque, en la perfectionnant, & en faire comme une nouvelle langue toute differente de ce qu'elle étoit dans sa premiere origine. Le plaisir de la Musique rend indulgents ceux qui écoutent. On souffre que les Musiciens prennent la liberté de couper, d'allonger le discours, selon que cela s'ac

com-

faut parler comme on parle. Nos Poë-
n'ont guere plus de liberté que ceux qui
n prose. D'abord qu'on s'apperçoit qu'un
ploye dans ses vers un terme, une expres-
de l'usage, & qu'il paroît que c'est pour
ne rime, on ne peut le souffrir ni lui, ni

oit pas cela dans la Grece, sur tout dans
iers tems. Les savans furent les maî-
uter à un mot des lettres, d'en retrancher,
ger, de le couper. La Grece eut des
cellens qui voyageoient en Egypte, en
, de tous côtez, pour profiter de la doctri-
experiences de tous les peuples. En tou-
s ils étudioient la Raison : ils écoutoient
prescrit. Il ne faut donc pas s'étonner
irent. Ils se formerent un goût admirable
quence, pour les arts. Aussi tout ce qu'on
dans la suite des tems, c'est de les imi-
s n'avons ni Peintre, ni Sculpteur qui les
ez. Les Architectes n'ont réussi qu'autant
suivi les belles proportions que la Grece
uvées. On voit dans la conduite des poë-
ques & Dramatiques, combien les Grecs

des Maîtres si raisonnables, comment n
pas été la plus parfaite?

Toutes les autres langues ne se sont
nées dans la suite, que lorsque les Ecriva
les Grecs pour modeles de l'art de bien
peut dire que la langue Grecque étoit d
perfection du tems d'Homere, trois mill
la création du monde, lorsque Salom
en Judée. Rome fût bâtie environ deu
quante ans après ce tems-là. Alors la la
ne étoit fort grossiere. Ce ne fut que da
me siecle depuis que cette ville fut bât
eut des Poëtes considerables, Livius, Ne
te. Ils tâchoient d'imiter les Grecs; ils n
presque que traduire en Latin leurs ouvr
qui vouloient profiter voyageoient dans
y demeuroient long-tems pour y acque
noissance des arts, c'étoit la fin de le
Ad mercaturam bonarum artium, comm
ceron. Enfin la langue Latine a acq
fection sous ce Prince des Orateurs, &
cle d'Auguste, après la mort duquel la
fit plus que se gâter, & perdit son éclat,
que l'Empire Romain son lustre & sa gr
sance. On n'eut plus le bon goût de Ci
Virgile, d'Horace. On ne consulta plus
ils le faisoient, le bon sens; au moins o
pas avec tant de soin, ni tant de succès.
ples qui ruinerent l'Empire Romain, &
en leur place, étoient grossiers, barbare
Ulphilas qui apprit aux Goths l'usage des
la fin du quatrieme siecle. Ils étoient enco
quand ils se jetterent sur l'Empire Romain
tems-là il se fit plusieurs Etats, plusieurs
du débris de cet Empire. Il s'y form
gues particulieres que chacun tâcha de p
le siecle passé, communément nos habi

écrire en Latin. Notre langue
née que dans ce siecle, où nos
défaits des mauvais préjugez qu'on
bonne éloquence, & formé le goût,
Auteurs Grecs & Latins, ils ont rendu le
beau, si clair, si coulant, que quoiqu'il
tous les grands avantages de la langue
Latine, il engage tous les étrangers
imprime, & on lit hors de France nos
François. A quoi doit-on cette per-
notre langue, qu'à ce soin qu'ont eu enfin
d'examiner leurs compositions à la lu-
Raison, & de chercher les veritables fon-
de l'Art de parler?

important pour l'honneur de la Religion,
bien persuadé que c'est aux Hebreux que
doivent leur premiere politesse. Herodote
nettement; car après avoir dit que ce fut
qui apporta les Lettres & les Sciences dans
, il ajoute qu'avant lui les Grecs n'avoient
des lettres: que les premieres dont ils
étoient Pheniciennes; & qu'ils en chan-
son & la figure dans la suite du tems. Selon
les Grecs écrivoient de droit à gauche,
que c'est des Hebreux qu'ils avoient appris
Il parle (Liv. 5.) d'une Statuë ancienne
d'Agamemnon étoit ainsi écrit de droit
Cette ancienne maniere n'avoit donc
que depuis la prise de Troie. Il dit avoir vû
ancienne Archeou Coffre, qui se gardoit
ment dans un Temple, une Inscription
caracteres étoient rangez comme des fil-
recommençoient où ils finissoient, tantôt
à gauche, tantôt de gauche à droit; ma-
nt nous avons parlé ci-dessus.

LA RHETORIQUE OU L'ART DE PARLER

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Les mêmes choses peuvent être conçues differemment : ce que la parole, qui est l'image de l'esprit, doit marquer.

SI les hommes concevoient toutes les choses qui se presentent à leur esprit simplement comme elles sont en elles-mêmes, ils en parleroient tous de la même maniere. Tous les Geometres tiennent le même langage, quand ils démontrent ce Theorême : *Les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits.* Il se servent des mêmes expressions, parce que la nature nous détermine à parler comme nous pensons, & que quand on pense de même, on tient le même langage. Mais il s'en faut bien que toutes les pensées des hommes soient semblables, c'est-à-dire qu'ils re-

aux uns, les autres ne la peuvent regarder
des sentimens d'aversion. Après qu'on a
regardé un homme comme son ennemi,
prend plus plaisir à considerer ses bonnes
. Cette consideration augmenteroit la dou-
'on a de le voir opposé à ses prétentions,
u'elle feroit voir sa puissance. On prend
laisir au contraire de se former des idées
dinaires de ses défauts. On trouve de la sa-
on à le concevoir foible & méchant. Ses
es défauts se presentent sous une forme
ueuse; comme ses vertus paroissent toutes
& imparfaites: l'on ne fait attention qu'à
eut en donner du mépris. Ce n'est pas en-
ez; à l'occasion de ses imperfections dont
upe volontiers, parce que nous voulons toû-
stifier nos passions, on se represente tous
i se sont signalez par leurs crimes: joignant
s sa pensée cet ennemi avec tous les crimi-
ont jamais été. La finesse des renards, la
les serpens, l'avidité des loups, la cruauté
es, la fureur des lions, ne manquent point
r à l'esprit: de sorte qu'on se forme une
errible de cette personne dont on a fait l'ob-
n aversion & de sa colere.
s ici ce que feroit un Peintre qui n'enseigne

de celui qui étudie la Rhetorique, & à lui
dre qu'il ne doit pas concevoir les cho
qu'elles sont, qu'il n'en doit avoir que
raisonnables, & qu'il ne lui est pas pe
tretenir dans son cœur des mouvemens i
Cela n'est pas du ressort de sa profession.
qu'il doit faire, c'est de l'avertir que si ses
ne sont pas reglées, si le jugement qu'il
choses est extravagant, le discours qui en
peinture, fera paroître son extravagance.
néanmoins faire cette reflexion, qu'il n
possible que nous regardions indifferemmen
sorte de choses. Les passions ne sont ma
que par le mauvais usage qu'on en fait. Ell
ont été données par l'Auteur de la Natu
nous mouvoir vers le bien, & pour fuir
C'est une lâcheté de regarder le bien froi
sans s'y porter, & de considerer le mal sans
& sans un violent desir de le fuir. Ainsi
qu'une ame molle, & qui n'a aucun sentii
la Nature, qui puisse être indifferente à l'é
toutes choses bonnes ou mauvaises. Une a
nereuse qui a du feu, s'excite selon la qu
l'objet qui l'occupe; elle en conçoit les id
en faut avoir, & elle ressent les mouvemens
manquent point de suivre lorsque la nature
vre, & qu'elle est bien reglée; de sorte qu'i
une image dans son esprit, où les choses se t
representées avec les traits qui leur sont pro
avec leurs couleurs naturelles.

Les hommes qui ont été faits les uns p
autres, imitent ce qu'ils voyent faire. Il
merveilleuse sympathie entre eux. Ils sont
liez les uns aux autres. Un enfant pronon
peine les mots qu'il entend prononcer. Si
tend chanter, on prend le ton que celui qu
te le plus fort, oblige les autres de prendre

s efforts pour ne pas suivre ceux qui vont
nous, & pour ne pas marcher avec eux de-
nte. Je dis cela pour faire comprendre que
secret de la Rhetorique, dont la fin est
ader, consiste à faire paroître les choses
u'elles nous paroissent; car si on en fait une
age semblable à celle que nous avons dans
, sans doute que ceux qui la verront, auront
es idées que nous; qu'ils concevront pour
mêmes mouvemens, & qu'ils entreront
us nos sentimens. Il s'agit donc maintenant
ndre comment par le secours de la parole
t faire une image de notre esprit, où l'on
forme de nos pensées, c'est-à-dire, com-
n peut faire que les choses qui sont la ma-
discours, soient representées avec les traits
les couleurs sous lesquelles nous voulons
soient vûes.
t certain que nous parlons selon que nous
s touchez. Les mouvemens de l'ame ont
racteres dans les paroles, comme sur le visa-
e ton de la voix, & le tour qu'on prend,
nnoître de quelle maniere on regarde les
dont on parle, le jugement qu'on en fait,
nouvemens dont on est animé à leur égard.
t ces caracteres qu'il faut étudier & dans la
e du monde, & dans les livres. Les Auteurs
cellent dans ces manieres vives de peindre
uvemens de l'ame, n'ont réussi que parce
nt observé ce que chacun fait, & de quelle
e on parle dans l'émotion. On donne de
louanges à Aristote pour avoir marqué
Rhetorique le caractere de chaque passion,

ſite bien davantage lorſqu'on lit le quatrieme
de l'Eneide, où l'on voit des peintures natu
des paſſions; ou que ſans s'amuſer à lire de
vres on étudie le monde même. On ne pein
mais bien une paſſion qu'après l'avoir vûe en
ginal, c'eſt-à-dire, qu'après avoir étudié ceu
étoient animez de cette paſſion. Les Auteu
trompent, & ce qui fait qu'on eſt peu touché
liſant leurs Livres, c'eſt qu'ils ne peignent pas
mouvemens qu'ils veulent inſpirer, avec des t
naturels. Ils ne veulent employer que de ri
couleurs, des paroles magnifiques, ils rejetten
expreſſions ordinaires qui ſont pourtant les t
naturels de ces mouvemens; c'eſt-à-dire, c
lorſqu'on eſt ému, on ne parle point comme
le font. Il en eſt des figures que les Declama
employent, comme de ces raiſonnemens en
me des Philoſophes qui dégoûtent, parce qu
n'eſt point la maniere naturelle de raiſonner.
faut encore remarquer que quoique les hom
ſages n'entrent pas ſans de grands ſujets en
mouvemens de colere impetueux, cepen
ils ne parlent jamais ſans quelque feu; c'eſt p
quoi dans l'Hiſtoire même, l'on ne doit poin
conter les choſes froidement. Il y a des tour
gurez de converſation: quand on les ſait pren
la Lecteur ne croit pas lire un Livre; il croit
les choſes, ou qu'un homme vivant lui raconte
qu'il lit.

Tous ces traits qui peignent les mouvemens
notre ame, l'eſtime, le mépris, la haine, l'amo
conſiſtent en trois choſes: Premierement, dans le
ton; il y a un ton railleur & de mépris; il y a un
ton d'admirateur. Dans l'empreſſement de trou-
ver la verité, ou de la faire connoître, on preſſe
ceux à qui on parle, de la déclarer. On leur fait
de vives interrogations d'un ton animé. En ſecond
lieu,

nne un tour extraordinaire, tout diffe-
i qu'ont les paroles d'un homme tran-
[illegible], comme nous allons voir dans le
ivant, dans les grands mouvemens on
s mots extraordinaires, parce que la
is fait concevoir les choses tout autres
paroissent quand on les considere tran-

Chapitre II.

*nt de langue assez riche & assez abon-
ur fournir des termes capables d'exprimer
es differentes faces sous lesquelles l'esprit
presenter une même chose Il faut avoir
à de certaines façons de parler qu'on ap-
pes, dont on explique ici la nature & l'im-*

ndité de l'esprit des hommes est si gran-
l'ils trouvent steriles les langues les plus
Ils tournent les choses en tant de ma-
e les representent sous tant de faces diffe-
'ils ne trouvent point de termes pour
liverses formes de leurs pensées. Les
ires ne sont pas toujours justes, ils sont
s, ou trop foibles. Ils n'en donnent pas
e qu'on en veut donner. C'est nean-
ue ceux qui parlent avec art recher-
plus d'empressement; car c'est en cela
e l'éloquence. On prend les sentimens
nous parlent, lorsque leurs paroles les
vement, comme nous l'avons remar-
on veut donc exprimer les sentimens
l'amour qu'on a pour la chose dont on
faut employer aucun terme qui ne con-
tri-

tribuë à donner des idées de grandeur &
fection: c'est-à-dire qu'il faut choisir des
qui fassent paroître cette chose grande & p
Ce choix demande un grand discercement
qui n'ont qu'un mediocre genie, se contred
tous momens. Il y a dans leurs discours ce
qui sont contraires à leur dessein, qui font
lorsque leur principal dessein est de fair
qui ne donnent que du mépris de ce qu'ils
entrepris de faire estimer. Celui qui fait at
à ce défaut, & qui tâche de l'éviter, trouv
les les langues les plus fecondes. Ainsi pou
mer exactement ce qu'il pense, il est oblig
servir de cette adresse dont on use quand
chant pas le nom propre de celui que l'on v
diquer, on le fait par des signes & par d
constances qui sont tellement attachées à sa
ne, que ces signes & ces circonstances é
l'idée qu'on n'a pû signifier par un nom
C'est un soldat, dit-on, c'est un un Magistr
un petit homme.

Crine ruber, niger ore, brevis pede, lumine

Les objets qui ont entre eux quelque ra
quelque liaison, ont leurs idées en quelque
re liées les unes avec les autres. En voyant
dat, on se souvient facilement de la guer
voyant un homme, on se souvient de ce qu
visage desquels on a remarqué les mêmes
Ainsi l'idée d'une chose peut être excitée p
de toutes les autres choses avec lesquelles
quelque liaison.

qu'ils signifient proprement, à une autre
signifient qu'indirectement, sont appellez
c'est-à-dire termes dont on change & on
l'usage; comme ce nom *Tropes*, qui est
fait assez connoître, τρέπω, *verto*. Les
ne signifient les choses ausquelles on les
qu'à cause de la liaison & du rapport
choses ont avec celles dont ils sont le
c'est pourquoi on pourroit compter
especes de Tropes, que l'on peut mar-
rens rapports; mais il a plû aux pre-
tres de l'Art de n'en établir qu'un petit

CHAPITRE III.

especes de Tropes qui sont les plus considerables.

METONYMIE.

... entre les especes de Tropes, la pre-
... place à la *Metonymie*, parce que c'est le
... le plus étendu; & qui comprend sous lui
... autres especes. *Metonymie* signifie un nom
... Toutes les fois qu'on se sert d'un
... de celui qui est propre, cette ma-
... s'appelle une Metonymie;
... on dit: *Cesar a ravagé les Gaules*;
... *Ciceron*; *Paris est allarmé*; il est
... l'on veut dire que l'armée de Cesar a
... ; Que tout le monde lit les ou-
... ; Que le peuple de Paris est dans
... Il y a une si grande liaison
... l'armée, entre un Auteur & ses
... une ville & les citoyens, qu'on ne
peut

peut penser à l'un, que l'idée de l'autre se
sente aussi-tôt. Ainsi ce changement de
cause aucune confusion.

SYNECDOCHE.

LA *Synecdoche* est une espece de Meto
par laquelle on met le nom du tout po
de la partie, ou celui de la partie pour le
tout : comme quand on dit *l'Europe*, pour
ce, ou la *France* pour *l'Europe* : le r
un oiseau en general, ou *oiseau* pour
arbre pour une espece d'arbre en particuli
une espece d'arbre pour toutes sortes
On dira : La peste est en Angleterre, quo
ne soit qu'à Londres ; qu'elle est à Londres ;
qu'elle soit dans toute l'Angleterre. On dit e
lant d'un rossignol en particulier, d'un chêne
ticulier : Voilà un bel oiseau : voilà un bel
se servant avec cette liberté du nom de la parti
signifier le tout, & du nom du tout pour si
la partie.

On rapporte à cette espece de Trope la
que l'on prend de mettre un nombre certain
terminé pour un nombre qu'on ne sait pas p
ment. On dira : Cette maison a cent belles
lorsqu'elle en a plusieurs, & qu'on n'en sait
nombre. Quand aussi pour faire un compte
on ajoûte ou l'on retranche ce qui empêch
le compte ne fût rond. S'il y a quatre-ving
neuf ans, trois mois, quinze jours : on dit
ment, il y a cent ans.

ANTONOMASE.

L'Antonomase est une espece de Metor
Elle se fait lorsqu'on applique le nom

ofe à plusieurs autres ; ou au contraire
l'on donne à quelque particulier un nom
n à plusieurs. Sardanapale étoit un Roi vo-
x ; Neron un Empereur cruel ; c'est par An-
ase qu'on appellera un voluptueux un *Sar-
le*, & que l'on donnera le nom de *Neron* à
nce cruel. Ces mots d'Orateur, de Poëte,
ilosophe sont des noms communs, & qui se
ent à tous ceux qui sont d'une même profes-
cependant on applique ces mots à des parti-
rs, comme s'ils leur étoient propres. On dit,
nt de Ciceron, l'Orateur donne ce précepte
sa Rhétorique. Le Poëte a fait la description
e tempête dans le premier Livre de son Æneï-
pour dire ; Virgile a fait, &c. Le Philosophe
lemontré dans sa Metaphysique, au lieu de dire,
tote l'a démontré. Dans chaque état ceux qui
cellent par-dessus le commun, s'en approprient
la gloire & le nom. Toutes les fois qu'on
le de l'éloquence, on pense facilement à Cice-
, & par consequent l'idée d'Orateur & de Cice-
se lient, de sorte que l'une suit l'autre.

METAPHORE.

Es Tropes sont des noms que l'on transporte
de la chose dont ils sont le nom propre, pour
appliquer à des choses qu'ils ne signifient qu'in-
ectement ; ainsi tous les Tropes sont des *Meta-
es*, car ce mot qui est Grec, signifie transla-
Cependant on donne le nom de Metaphore
Antonomase à une espece de Trope, & pour
on définit la Metaphore un Trope, par lequel
met un nom étranger pour un nom propre, que
emprunte d'une chose semblable à celle dont
arle. On appelle les Rois les Chefs de leur
aume, parce que, comme le Chef commande
F à tous

à tous les membres du corps, les Rois cé-
dent à leurs sujets. L'Ecriture Sainte app[elle élé-]
gamment le Ciel durant une secheresse, [un Ciel]
d'airain. On dit d'une maison qu'elle est [riante,]
lorsque la vûe en est agreable, & semblable [en quel-]
que maniere à cet agrément qui paroît sur l[e visage]
de ceux qui rient.

ALLEGORIE.

L'Allegorie se fait lorsqu'en parlant on
dite toute autre chose que ce que l'o[n pense en]
effet, comme l'étymologie de ce mot le [marque.]
C'est une continuation de plusieurs Metha[phores,]
comme dans cette Allegorie que fait Isaïe.
Mon bien aimé avoit une vigne sur un lie[u]
gras & fertile. Il l'environna d'une haie, [il en ôta]
les pierres, & la planta d'un plan très-rare [& ex-]
cellent: il bâtit une Tour au milieu; & il [y fit un]
pressoir: il s'attendoit qu'elle porteroit de b[ons raisins,]
& elle n'en a porté que de sauvages. Mai[ntenant]
donc, vous habitans de Jerusalem, & vou[s hommes]
de Juda, soyez les juges entre moi & ma vign[e. Qu'ai-]
je dû faire de plus à ma vigne que je n'aye fai[t?]
Est-ce que je lui ai fait tort d'attendre qu'el[le portât]
de bons raisins, au lieu qu'elle n'en a pro[duit que]
de mauvais? Mais je vous montrerai main[tenant ce]
que je m'en vas faire à ma vigne. J'en a[rracherai]
la haie, & elle sera exposée au pillage; [je détrui-]
rai tous les murs qui la défendent, & elle [sera fou-]
lée aux pieds. Je la rendrai toute deserte;
ne sera point taillée, ni labourée: Les ronc[es & les]
épines la couvriront; & je commanderai [aux nuées]
de ne pleuvoir plus sur elle. Ce qu'Isaïe
fait assez connoître que ce discours est u[ne Alle-]
gorie. *La vigne*, dit-il, *du Seigneur des a[rmées est l]*
a maison d'Israël, & les hommes de Juda

ser puissamment son germe dans nos ames.
qui d'enhaut veille pour le nourrir,
rde sans cesse, & qui le fait meurir.
n que l'yvraïe, ou les âpres épines
nt en croissant ses semences divines;
ent de complaisance, un soufle ambitieux
rse l'épi qui monte vers les cieux;
orrent bourbeux des charnelles délices
aine avec soi dans le torrent des vices.
iche amour de l'or ne le seche au dedans
visible feu de ses desirs ardens;
, lorsqu'élevé sur sa tige superbe,
ne de loin la bassesse de l'herbe,
illon d'orgueil, comme un foudre soudain,
donne en sa chûte une honteuse fin.

z garde que dans l'Allegorie il faut finir com-
a commencé, & prendre toutes les Meta-
des mêmes choses dont on a emprunté les
res expressions. Ce que vous voyez que Saint
observe exactement, prenant toutes ces
hores des choses qui regardent les bleds.
ces Allegories sont obscures, & qu'on n'ap-
pas d'abord le sens naturel des paroles de

Ce sang chaud & bouillant, cette flame liquide,
Cette source de vie à ce coup homicide,
En son lit agité ne se peut reposer,
Et consume le champ qu'elle doit arroser.
Dans ses canaux troublez sa course vagabonde
Porte un tribut mortel au Roi du petit monde.

Ce dernier Vers particulierement est fort Enig-tique, & tout d'un coup on ne découvre pas que ce Roi est le cœur qui est le principe de la vie, par lequel tout le sang du corps passe continuellement. Il faut faire reflexion sur ce qu'on dit que l'homme est un petit monde.

LITOTE.

Litote ou *diminution* est un Trope par lequel on dit moins qu'on ne pense, comme quand on dit : *Je ne puis vous louër* : laquelle expression est la marque d'un reproche secret. *Je ne méprise pas vos présens* : au lieu de dire : Je les reçois volontiers,

On peut rapporter à cette figure les manieres extraordinaires de représenter la bassesse d'une chose, comme le fait Isaïe en représentant ce qu'est le monde entier au regard de la grandeur de Dieu, chap. 40. *Qui est celui*, dit-il, *qui a mesuré les eaux dans le creux de sa main ; & qui les tenant étenduë, a pesé les cieux ? Qui soûtient de trois doigts toute la masse de la terre ; qui pese les montagnes, & met les collines dans la balance ?* Et dans le même Chapitre ce Prophete parlant encore de la grandeur de Dieu : *C'est lui*, dit-il, *qui s'assied sur le globe de la terre, & qui voit tous les hommes qu'elle renferme comme des sauterelles ; qui a suspendu les cieux comme une toile, &*
qu

plus grandes, ou plus petites qu'elles ne la verité. On employe les Hyperboles s termes ordinaires sont ou trop foibles, orts; & qu'ils ne se trouvent pas propor- notre idée : ainsi craignant de ne pas assez dit plus. Comme si je veux exprimer la n excellent coureur; je dirai qu'il va *plus le vent*. Si je parle d'une personne qui vec une extrême lenteur ; je dirai qu'il *lus lentement qu'une tortuë*. On peut dire expressions sont des mensonges; mais ces es sont fort innocens, puisque leur fin c'est comme le dit Seneque : *In hoc omnis hy- enditur ut ad verum mendacio veniat*. Ces les, comme il paroît dans les exemples venons de proposer, font concevoir que de l'un est bien grande, & que la lenteur est extrême, puisque l'on dit du pre- 'il va *plus vîte que le vent*; & de l'autre, *he plus lentement qu'une tortuë*. On pardon- cès; parce qu'en se servant de termes or- on ne diroit pas assez, il est à propos de que moins. *Conceditur amplius dicere, quia um est, non potest, meliusque ultra, quàm ratio*. C'est pourquoi Saint Jean n'a pas fficulté de dire à la fin de son Evangile :

IRONIE.

IRonie est un Trope par lequel on dit t[...]
contraire de ce que l'on pense ; comm[...]
on appelle *homme de bien* une pe[...]
vices sont connus. Le ton de la voix [...]
on prononce ordinairement les Ironies, [...]
lité de la personne à qui on fait que le [...]
lui donne ne convient pas, font conno[...]
sée de celui qui parle, comme lorsque le [...]
te Elie disoit aux Prêtres de l'Idole de Baal [...]
invoquoient à haute voix cette Idole qui [...]
pouvoit entendre : *Criez plus haut, [...] Dieu Baal parle peut-être à quelqu'un [...] en chemin, ou dans une Hôtellerie [...] être, & il a besoin qu'on le reveille.* L'e[...]
l'Ironie c'est de faire faire atention à la [...]
de celui qu'on veut faire mépriser, en lui [...]
nant des loüanges, & disant des choses qui [...]
conviennent point, & ne font que preparer [...]
tir sa bassesse. Ce seroit un mensonge qu[...]
nie, si le faux à sa faveur ne devenoit vr[...]
un celebre Auteur. C'est elle qui a introd[...]
que nous appellons, *contre-verité*, & qui [...]
quand on dit d'une femme libertine & [...]
leuse, que c'est une très-honnête personne [...]
le monde entend ce qu'on dit, ou plûtôt ce [...]
ne dit pas, *intelligitur quòd non dicitur.* Le[...]
tre-veritez sont ce que les anciens Rheteurs [...]
moient *Antiphrase.*

CATACHRESE.

CAtachrese est le Trope le plus libre de[...]
on prend la liberté d'emprunter le nom [...]
chose toute contraire à celle qu'on veut sign[...]

les especes de Tropes les plus considera-
c'est à ces especes que les Maîtres rappor-
s les Tropes dont on se peut servir. Je n'ai
tendu enseigner la maniere d'en trouver.
que l'usage en fournit un très-grand nom-
ns la chaleur du discours, on sait se servir
ce que l'imagination présente : & comme
passion on ne manque jamais d'armes, par-
la colere donne l'adresse de s'armer de
que l'on rencontre, *Furor arma ministrat*;
l'on a l'imagination échauffée, on se
tous les objets qui se trouvent dans la
re pour signifier ce que l'on veut dire. Il
en dans la Nature que l'on n'applique à la
dont on parle, & qui ne fournisse des Tro-
besoin, lorsque les termes propres man-

CHAPITRE IV.

Les Tropes doivent être clairs.

r particulierement dans les Tropes que con-
tent les richesses du langage. Aussi comme
vais usage des grandes richesses cause le de-

les Tropes que pour exprimer ce qu'on [illegible] représenter qu'imparfaitement avec des te[illegible] dinaires ; & lorsque la nécessité oblige de [illegible] vir, il faut qu'ils ayent ces deux qualitez : [illegible] mier lieu qu'ils soient clairs, & fassent en[illegible] qu'on veut dire, puisque l'on ne s'en sert [illegible] rendre le discours plus expressif. La sec[illegible] té, c'est qu'ils soient proportionnez à l'[illegible] doivent reveiller.

Trois choses empêchent les Tropes d'[illegible] la premiere s'ils sont tirez de trop loin, & de choses qui ne donnent pas occasion à l'a[illegible] penser d'abord à ce qu'il faut qu'elle se repré[illegible] pour découvrir la pensée de celui qui [illegible] me si on appelloit une maison de d[illegible] syrtes de la jeunesse, on ne pourroit pén[illegible] sens de cette Metaphore, qu'après avoir [illegible] dans sa memoire que les syrtes sont des [illegible] sable proche de l'Afrique fort dangereux, [illegible] tout le monde ne sait pas ; au lieu qu'en no[illegible] mant cette maison l'écueil de la jeunesse, ce [illegible] l'on a voulu signifier, est aussi-tôt apperçu. Il [illegible] personne qui ne comprenne d'abord ce qu'on a v[illegible] lu dire.

Pour éviter ce défaut, on doit tirer les Me[illegible] phores de choses sensibles qui soient sous les yeux, & dont l'image par conséquent se présente d'elle même sans qu'on la cherche. En voulant indiquer une personne, dont le nom ne m'est pas connu, je me rendrois ridicule si je me servois de certains signes obscurs qui ne donneroient aucune occasion facile à ceux qui m'écouteroient de former une idée de cette personne. Mais ce défaut que l'on évite avec tant de soin dans la conversation est recherché comme une vertu par un très-grand nombre d'Auteurs. Il y a des personnes qui prennent plaisir à faire venir de loin toutes leurs Metaphores,

tes, & qui les empruntent de choses incon-
s, pour faire paroître leur érudition. S'ils par-
d'une Province, ils lui donnent par *Synecdo-*
le nom d'une de ses parties qui sera la moins
nuë. Leurs Tropes viennent tous du fond de
ie, de l'Afrique. Il faut pour les entendre sa-
r le nom des plus petits villages, de toutes les
taines, de toutes les collines du païs dont ils
lent. Ils ne nomment jamais une personne par
nom, mais par celui de l'ayeul de ses ayeuls,
sant une vaine montre des connoissances qu'ils
t de l'Antiquité.

La Sagesse divine qui s'accommode à la capaci-
des hommes, nous donne un exemple dans
divines Ecritures de ce soin qu'on doit avoir de
servir des choses connuës à ceux qu'on instruit,
squ'il est question de leur faire comprendre
elque chose de difficile. Ceux qui ont l'esprit
it, & qui cependant osent critiquer l'Ecritu-
, condamnent les Methaphores & les Allegories
y sont prises des champs, des paturages, des
bis, des chaudieres & des marmites. Ils ne
nnent pas garde que les Israëlites étoient tous
gers, & qu'ainsi il n'y avoit rien qui leur fût
connu que le ménage de la campagne. Les
tres, à qui l'Ecriture s'adressoit particuliere-
nt, étoient perpetuellement occupez à tuer
bêtes dans le Temple, à les écorcher, & à les
e cuire dans les grandes cuisines qui étoient
our du Temple. Les Ecrivains sacrez ne pou-
ent donc pas choisir des choses dont les images
résentassent plus facilement à l'esprit des Israë-
s.

. L'idée du Trope doit être tellement liée avec
e du nom propre, qu'elles se suivent, & qu'en
irant l'une des deux, l'autre soit renouvellée.
défaut de liaison est la seconde chose qui rend

les Tropes obſcurs. Cette liaiſon eſt ou naturelle ou artificielle. J'appelle liaiſon naturelle celle qui ſe trouve lorſque les choſes ſignifiées par les noms propres, & par les Metaphoriques, ont un rapport ſi naturel, qu'elles ſe reſſemblent, & qu'elles dépendent les unes des autres; comme quand on dit d'un homme, qu'il a les bras d'airain, pour dire que ſes bras ſont forts: on peut appeller naturelle la liaiſon qui eſt entre ce Trope & ſon nom propre. J'appelle liaiſon artificielle celle qui a été faite par l'uſage. C'eſt la coûtume d'appeller un Arabe un homme avec lequel on ne peut traiter: c'eſt un terme uſité, la coûtume qu'on a de s'en ſervir dans ce ſens, fait que l'idée de ce mot *Arabe*, réveille celle d'un homme intraitable. Une liaiſon artificielle eſt plûtôt apperçue qu'une liaiſon naturelle, parce que cette premiere ayant été établie par l'uſage, on y eſt accoûtumé.

3. L'uſage trop fréquent des Tropes eſt la troiſieme choſe qui les rend obſcurs. Les Metaphores les plus claires ne ſignifient les choſes qu'indirectement. L'idée naturelle de ce que l'on n'exprime que par Metaphore, ne ſe préſente point à l'eſprit qu'aprés quelque reflexion; on s'ennuye de toutes ces reflexions, & l'on ſouhaite que celui que l'on écoute épargne la peine de deviner ſes penſées. Mais quand nous condamnons le trop fréquent uſage des Tropes, nous parlons de ceux qui ſont extraordinaires. Il y en a qui ne ſont pas moins uſitez que les termes naturels; ainſi ils ne peuvent jamais obſcurcir le diſcours.

L'on ne doit jamais ſe ſervir d'expreſſions Metaphoriques qui ne ſoient pas ordinaires, ſans y avoir préparé les Lecteurs. Un Trope doit être précedé de choſes qui les empêchent de prendre le change; & la ſuite du diſcours leur doit faire connoître qu'il ne faut pas s'arrêter à l'idée natu-

présentent les termes que l'on employe.
que d'être extravagant, ou de vouloir
plaisir à n'être pas entendu, on ne conti-
t depuis le commencement d'un discours
livre jusqu'à la fin, dans de perpetuelles
s. Nous ne pouvons connoître la pen-
homme que lorsqu'il nous en donne,
s quelquefois, des signes naturels, & qui
point équivoques. Comment savons-nous
personne se jouë, & ne parle pas sérieuse-
sinon parce que nous l'avons vû sérieux
itres occasions? Comment distingue-t-on
eur qui fait le fou, d'avec un fou veri-
N'est-ce pas parce que l'on voit que ce
ne jouë ce personnage que pendant un
temps, & qu'un fou est toujours fou?
donc on prétend qu'un Auteur n'a ja-
primé ses pensées que par des Metapho-
n le juge capable d'une extravagance qui
que inouïe, à moins que quelque trait
tique ne l'obligeât à obscurcir son dis-

CHAPITRE V.

*ropes doivent être proportionnez à l'idée
l'on veut donner. Cette idée doit être
raisonnable.*

AGE des Tropes est absolument nécessai-
parce que, comme nous avons dit, les
dinaires ne suffisent pas toujours. Si je
nner l'idée d'un rocher dont la hauteur est
inaire; ces termes grand, haut, élevé,
onnent aux rochers d'une hauteur com-
n'en feront qu'une peinture imparfaite:

mais disent que ce rocher semble *menacer le Ciel*, l'idée du *Ciel* qui est la chose la plus élevée de toute la Nature, l'idée de ce mot *menacer*, qui convient à un homme qui est au-dessus des autres, forme l'idée de la hauteur extraordinaire que je ne pouvois exprimer d'une autre maniere que par cette hyperbole. On dit plus, de crainte de ne pas dire assez. Mais il faut apporter beaucoup de temperament dans ces expressions, & prendre garde qu'il y ait toujours quelque proportion entre l'idée naturelle du Trope, & celle que l'on a dessein de donner; autrement ceux qui écoutent s'imaginent toute autre chose que ce que pense l'Auteur. Si en parlant d'une vallée mediocrement profonde, on dit qu'elle va *jusques aux Enfers*; si en parlant d'un rocher qui est peu élevé, on dit *qu'il touche les Cieux*; qui ne croira pas que l'on parle d'une vallée d'une profondeur prodigieuse, & d'un rocher d'une merveilleuse hauteur? Il faut sur tout prendre garde que le Trope ne donne une idée toute contraire à celle qu'on veut donner, & que voulant faire pleurer, on ne fasse rire, si la Metaphore dont on se sert donnoit une idée ridicule, comme celle-ci: *Morte Catonis Respublica castrata est.*

Il y a mille moyens de temperer les expressions hardies dont on est quelquefois contraint de se servir. On y peut apporter ces adoucissemens: *Pour ainsi dire*; *si j'ose me servir de ces termes*; *pour m'exprimer plus hardiment*; prévenant ainsi le Lecteur, lorsqu'on a soin de sa reputation: car il est évident que le mauvais usage des Tropes est une marque d'une imagination dereglée. Ces grandes expressions sont les marques de nos jugemens & de nos passions. Lorsque les objets nous paroissent rares, & que nous

jugeons tels, soit pour leur bassesse, soit
ur extrême grandeur, pour lors nous ressen-
s mouvemens d'estime ou de mépris, de
n d'amour, que nous exprimons par des
proportionnées à notre jugement & à no-
lion. Si le jugement que nous avons formé
objets est donc mal fondé, si les sentimens
us en avons conçûs sont déraisonnables,
discours nous trahit, & découvre notre foi-
Ainsi ce n'est pas assez que les Tropes
proportionnez à nos idées; mais il faut
s idées soient justes. Les hommes n'aiment
grandes choses; c'est pourquoi les Auteurs
nnent pour fin & pour regle de leur art la
tion de leurs Lecteurs, affectent de n'em-
que de grands mots, que de riches Meta-
, que des Hyperboles hardies; mais ils pa-
t ridicules à ceux qui savent juger. Les per-
raisonnables ne peuvent souffrir qu'un hom-
arde d'un même œil les petites & les gran-
oses; que tout lui paroisse grand; qu'il esti-
ssi-bien une bagatelle, que la chose la plus
e & la plus importante, & qu'il parle de tout
n stile égal.
aut néanmoins distinguer si c'est dans la pas-
u'il parle; car c'est avec sujet que Plutarque
que la passion est comme un nuage, au tra-
quel les choses paroissent plus grandes. Ainsi
perboles les plus hardies peuvent être pro-
nées à l'idée de celui que la passion fait par-
lais encore une fois, son idée doit être rai-
ble; c'est pour cela qu'on ne peut excuser
rbole de l'Epigramme suivante de Martial
Palais de Domitien: c'est une flatterie dérai-
ble.

Quand je vois ce Palais que tout le monde admire,
Loin de l'admirer, je soupire
De le voir ainsi limité.
Quoi! prescrire à mon Prince un lieu qui le renferm
Une si grande Majesté
A trop peu de toute la terre.

CHAPITRE VI.

Utilité des Tropes.

LEs Tropes font une peinture sensible de la chose dont on parle. Quand on appelle un grand Capitaine *un foudre de guerre*; l'image du foudre représente sensiblement la force avec laquelle ce Capitaine subjugue des Provinces entieres, la vitesse de ses conquêtes, & le bruit de sa réputation & de ses armes. Les hommes pour l'ordinaire ne sont capables de comprendre que les choses qui entrent dans l'esprit par les sens. Pour leur faire concevoir ce qui est spirituel, il se faut servir de comparaisons sensibles, qui sont agréables, parce qu'elles soulagent l'esprit, & l'exemptent de l'application qu'il faut avoir pour découvrir ce qui ne tombe pas sous les sens. C'est pourquoi les expressions Methaphoriques prises des choses sensibles, sont tres-frequentes dans les saintes Ecritures. Lorsque les Prophetes parlent de Dieu, ils se servent continuellement de Metaphores tirées de choses exposées à nos sens, comme nous l'avons déja remarqué. Ils donnent à Dieu des bras, des mains, des yeux, ils l'arment de traits, de carreaux, de foudres, pour faire comprendre au peuple sa puissance invisible & spirituelle par des choses sensibles & corporelles. Saint Augustin dit pour cette raison, que

esse de Dieu n'a pas dédaigné de jouër en
aniere avec nous qui sommes des enfans,
bles & aux similitudes. *Sapientia Dei quæ*
tiâ nostrâ parabolis & similitudinibus quo-
ludere non dedignata est. Prophetas voluit
ore de divinis loqui, ut hebetes hominum ani-
& cœlestia, terrestrium similitudine intelli-

eule Metaphore dit souvent plus qu'un
ours. Quand on dit, par exemple, que
s ont des recoins & des enfoncemens fort peu
cette seule Methaphore renferme un sens
leurs expressions naturelles ne peuvent fai-
rendre d'une maniere aussi sensible. Ou-
par le moyen des Tropes on peut diversifier
urs. Parlant long-tems sur un même sujet,
pas ennuyer par une repetition trop fre-
des mêmes mots, il est bon d'emprunter les
es choses qui ont de la liaison avec celle
aite, & de les signifier ainsi par des Tro-
fournissent le moyen de dire une même
n mille manieres differentes.

plûpart de ce qu'on appelle expressions
, tours elegans, ne sont que des Meta-
, des Tropes, mais naturels, & si clairs,
mots propres ne le seroient pas davantage.
otre langue, qui aime la clarté & la naïve-
nne toute liberté de s'en servir; & on y est
nt accoûtumé, qu'à peine les distingue-t-on
pressions propres, comme il paroît dans
i qu'on donne pour des expressions choi-
faut que la complaisance *ôte à la severité*
le a d'amer, & que la severité *donne quelque*
piquant à la complaisance, &c. La sagesse
austere *ne tient pas* longtems contre de
largesses, & les ames venales se laissent
par l'éclat de l'or. Les dépits *delient* la
lan-

précieuse ridicule, qui en parlant de ceux du goût & du discernement, disoit *des* [illegible] *vont faire un doux accueil aux beautez d'un* [illegible] *& par de chatouillantes approbations vous* [illegible] *votre travail.* C'est le vice des petits genies ne se pouvant distinguer par des pensées [illegible] tâchent de le faire par des manieres de [illegible] traordinaires.

CHAPITRE VII.

Les passions ont un langage particulier. Les [illegible] *pressions qui sont les caracteres des passions sont appellez figures.*

Outre ces expressions propres & [illegible] que l'usage & l'art fournissent pour [illegible] signes des mouvemens de notre volonté [illegible] que de nos pensées, les passions ont des cara[illegible] particuliers avec lesquels elles se peignent [illegible] mes dans le discours. Comme on lit sur le [illegible] d'un homme ce qui se passe dans son cœur ; [illegible] feu de ses yeux, les rides de son front, le ch[illegible] ment de couleur de son visage, sont les [illegible] évidentes des mouvemens extraordinaires [illegible] ame ; les tours particuliers de son discours [illegible]

un coup elles lui font quitter la considera-
n objet pour en voir un autre qu'elles lui
ent ; elles la precipitent ; elles l'interrom-
les la tournent ; en un mot, les passions font
cœur de l'homme ce que font les vents sur
qui tantôt poussent ses eaux vers le rivage,
es font rentrer dans son sein ; & presque
même instant l'élevent jusqu'au Ciel, &
t la faire descendre jusques au centre de la.

les paroles repondant à nos pensées, le
d'un homme qui est émû ne peut être égal.
efois il est diffus, & il fait une peinture
des choses qui sont l'objet de sa passion : il
éme chose en cent façons differentes. Une
is son discours est coupé, les expressions
tronquées ; cent choses y sont dites à la
est entrecoupé d'interrogations, d'excla-
; il est interrompu par de frequentes di-
s ; il est diversifié par une infinité de tours
iers, & de manieres de parler differentes.
rs & ces manieres de parler sont aussi faci-
tinguer d'avec les façons de parler ordinai-
e les traits d'un visage irrité d'avec ceux d'un

Carthage, que les Dieux l'avoient oblig[é] ... dre. Un de nos Poëtes la fait ainsi par[ler en] François. *

Pendant qu'il parle ainsi, Didon de toutes [parts]
Jette confusément mille incertains regards;
Et sans daigner jamais baisser sur lui la vuë,
Elle entrevoit pourtant son ame toute nuë;
Mais ne voyant plus rien qui le pût arrêter,
Le dépit en ces mots la force d'éclater:
Non, cruel, tu n'es point le fils d'une Déesse,
Tu suças en naissant le lait d'une tygresse:
Et le Caucase affreux t'engendrant en courroux
Te fit l'ame & le cœur plus durs que ses cailloux.
Car qu'ai-je à menager, & qu'ai-je plus à [crain]dre!
A quoi bon deguiser, & pourquoi me con[train]dre?
Mes plaintes, mes regrets, & tout de mon déplaisir
Ont-ils pû de son cœur arracher un soupir?
Mes yeux noyez de pleurs pour toucher ses [ar]mes,
Ont-ils vû de ses yeux couler les moindres [larmes?]
Et son ame insensible aux traits de la pitié
A-t-elle d'un regard flatté mon amitié?
Grands Dieux, pourrez-vous voir de la vo[lonté vio]lée,
La Foi si lâchement à vos yeux violée?
Helas! en qui peut-on s'assurer desormais?
Ah! qu'on se fie à tort à la foi des bienfaits!
Qui l'eût jamais pensé qu'un traitement si rude
Eût payé mes faveurs de tant d'ingratitude?
Ne te souvient il plus, perfide, de ce jour
Que pâle & tout tremblant tu parus à ma Cour[?]

* Boileau, Contrôleur de l'Argenterie du Roi, & celui qui a composé les Satyres.

[illegible] horreurs du naufrage,
[illegible] sortir à l'abri de l'orage :
[illegible] demandant secours en ton malheur,
[illegible] secours je te donnai mon cœur ?
[illegible] se seroit transporté de furie,
[illegible] impieté joignant la raillerie,
[illegible] colorer son depart de ces lieux
[illegible] fait coupables tous les Dieux ;
[illegible] à couvrir l'imposture
[illegible] ordres de Mercure ?
[illegible] là haut seroient bien de loisir
[illegible] altereroient leur plaisir.
[illegible] hé bien, suis donc ces vains Ora-
[illegible]
[illegible], je n'y fais plus d'obsta-
[illegible]
[illegible] tes lâches sermens,
[illegible] des vents.
[illegible] mourant tant precipices,
[illegible] supplices.
[illegible] alors, sur la fin de tes jours
[illegible] Didon à ton secours.
[illegible] jusqu'en l'abîme
[illegible] ton cœur [illegible] de ton crime,
[illegible] pas à pas
[illegible] & mon trépas ;
[illegible] faisant vivre ma haine,
[illegible] peine.

[illegible] qui sont les caracteres que les pas[illegible] le discours ; sont ces figures e[illegible] par les Rheteurs, & qu'ils defi[illegible] parler éloignées de celles qui [illegible] & ordinaires : c'est-à-dire differentes [illegible] qu'on employe quand on parle sans émo[illegible] Cette definition n'a rien d'obscur, & qui [illegible] plus longue explication. Nous allons voir

voir l'avantage & la néceſſité de l'uſage des
gures.

CHAPITRE VIII.

Les figures ſont utiles & néceſſaires.

TRois raiſons obligent particulierement
ſervir. Premierement, quand on fait p
perſonne émûe de quelque paſſion, ſi on
re une peinture exacte de cette paſſion,
donner à ſon diſcours toutes les figures pr
le tourner en la maniere qu'une perſon
d'un mouvement ſemblable, figure & tou
diſcours. Les habiles Peintres, pour expri
penſées & les mouvemens de ceux dont ils
portrait, donnent à leurs images tous les trai
ne manquent jamais de ſuivre ces penſées,
mouvemens, dont par conſequent ils ſont
dices.

Les paſſions, comme nous avons dit, ſe pei
elles-mêmes dans les yeux & dans les par
expreſſions de la colere & de la gaïeté ne
être ſemblables : ces paſſions ont des caractere
ferens. C'eſt donc en vain qu'on prétend les
ſenter ou par des couleurs, ou par des parol
l'on n'exprime dans la peinture & dans le di
les traits & les figures par leſquelles elles ſe
guent elles-mêmes les unes des autres.

La ſeconde raiſon eſt encore plus forte
prouver l'avantage & la neceſſité de l'uſage
gures. On ne peut pas toucher les autres, ſi
paroît touché.

---- Si vis me flere dolendum eſt
Primùm ipſi tibi.

[illegible] ne peuvent remarquer que nous [illegible] touchez, s'ils n'apperçoivent dans nos pa- [illegible] marques des émotions de notre ame. Ja- [illegible] ne conçevra des sentimens de compassion [illegible] une personne dont le visage est riant; il faut [illegible] des yeux abbatus ou baignez de larmes pour [illegible] sentiment. Il faut par la même raison que [illegible] porte les marques des passions que nous [illegible], & que nous voulons communiquer à [illegible] nos écouteurs.

[illegible] liez les uns avec les autres par [illegible] sympathie, qui fait que naturel- [illegible] communiquent leurs passions, com- [illegible] avons déja observé. Nous nous revê- [illegible] & des affections de ceux avec [illegible] vivons, à moins qu'il n'y ait quelque [illegible] arrête le cours de la nature; & cela [illegible] que notre corps est tellement dispo- [illegible] la seule idée d'une personne en colere re- [illegible] & nous donne quelque mouve- [illegible]. Une personne qui fait paroître de [illegible] son visage, donne de la tristesse; si [illegible] quelque marque de joie, ceux qui s'en [illegible] prennent part à sa joie. C'est un [illegible] la sagesse de Dieu, qui nous a [illegible] pour lui, & en second lieu, les [illegible] autres. Car comme les passions sont [illegible] pour rechercher le bien & éviter le mal, [illegible] cette sympathie nous porte à com- [illegible] qui attaque ceux avec qui nous vi- [illegible] à leur procurer le bien qu'ils souhaitent. [illegible] nous ne parlons presque jamais que [illegible] nos affections aussi-bien que [illegible], il est évident que pour rendre notre [illegible] efficace il faut le figurer; c'est-à-dire qu'il [illegible] donner les caracteres de nos affections, [illegible] communiquent, comme nous venons de

le

le dire, à ceux qui nous entendent parler qu'elles paroissent. Outre cela, comme les mouvemens des passions sont toûjours agreables, quand ils sont moderez, c'est-à-dire, qu'ils ne sont pas accompagnez de quelque grande douleur, on aime un discours animé, qui remuë l'ame, & qui inspire differens mouvemens: Un discours dépouillé de toutes sortes de figures, est froid & languissant.

Une troisieme raison considerable prouve l'utilité des figures. Les animaux savent se défendre, & acquerir ou conserver par la force ce qui leur est utile. Ceux qui croyent que ce ne sont que des machines montrent ingenieusement comme leur corps est tellement organisé, que sans avoir besoin d'un esprit qui les dirige, ils peuvent se défendre, & combattre pour leur conservation. Nous-mêmes nous experimentons que nos membres, sans la participation de l'ame, se disposent en la maniere qui est propre pour éviter les injures. Le corps prend des postures propres à attaquer & à se défendre; les mains & les pieds s'exposent pour conserver la tête. Les pieds s'affermissent pour soûtenir le corps & le rendre capable de resister aux efforts de nôtre adversaire: Les bras roidissent pour frapper avec force. Tout le corps se plie, se courbe, se ramasse, soit pour éviter les coups qu'on lui porte, soit pour se porter lui-même sur son ennemi, & le terrasser. Tout cela se fait naturellement, & presque sans aucune réflexion.

Il ne faut pas s'imaginer que les figures de Rhetorique soient seulement de certains tours que les Rheteurs ayent inventez pour orner le discours. Dieu n'a pas refusé à l'ame ce qu'il a accordé au corps: si le corps sait se tourner, & se disposer adroitement pour repousser les injures, l'ame peut aussi

ſi ſe défendre : la nature ne l'a pas fait immo-
e lorſqu'on l'attaque. Toutes les figures qu'elle
ploye dans le diſcours quand elle eſt émuë, font
même effet que les poſtures du corps ; ſi celles-
ſont propres pour ſe défendre des attaques des
oſes corporelles, les figures du diſcours peuvent
incre ou fléchir les eſprits. Les paroles ſont les
mes ſpirituelles de l'ame, qu'elle employe pour
rſuader ou pour diſſuader. Je ferai voir l'effica-
té & la force de ces figures dans ce combat, après
ue j'aurai donné la definition de chacune en par-
culier. L'on ne peut pas marquer toutes les poſtu-
s que les paſſions font prendre au corps. Il eſt
uſſi impoſſible d'exprimer toutes les figures dont
n homme ſe ſert dans la paſſion pour tourner ſon
iſcours. Je parlerai ſeulement des plus remarqua-
les, qui ſont celles dont les Maîtres de l'art trai-
ent ordinairement.

CHAPITRE IX.

Liſte des figures.

POur entrer dans une veritable connoiſſance de toutes les figures dont nous allons faire la
iſte, il ſuffit de remarquer que ce ſont des tours
u manieres de parler que la paſſion fait prendre,
omme nous venons de le dire. Ces tours étant
ifferens, les Maîtres de l'art leur ont donné des
oms differens. Il eſt peu important pour la pra-
ique de l'éloquence de ſavoir le nom de toutes ces
igures, comme il n'eſt pas neceſſaire pour bien
ombattre que l'on ſache le nom de toutes les poſtu-
es qu'un corps adroit & bien exercé prend dans le
ombat. Cependant comme c'eſt un langage ordi-
aire dans les Sciences, il y a quelque neceſſité de
ne

ne pas ignorer ce que veulent dire tous ces
ainsi l'on ne doit pas trouver mauvais si je
à les expliquer. Les reflexions que j'ajoute
explications ne seront pas inutiles.

EXCLAMATION.

L'Exclamation doit être placée, à m
avis, la premiere dans cette liste des fig
puisque les passions commencent par elle à se fa
paroître dans le discours. L'exclamation est u
voix poussée avec force. Lorsque l'ame vient
être agitée de quelque violent mouvement, l
esprits animaux courans par toutes les parties d
corps, entrent en abondance dans les muscles qu
se trouvent vers les conduits de la voix, & l
font enfler ; ainsi ces conduits étant retrecis, l
voix sort avec plus de vitesse & d'impetuosité a
coup de la passion dont celui qui parle est frappé.
Chaque flot qui s'éleve dans l'ame est suivi d'u-
ne exclamation. Le discours d'une personne pa
ssionnée est plein d'exclamations semblables ? *H
las ! ah ! mon Dieu ! ô Ciel ! ô terre !* Il n'y a ri
de si naturel. Nous voyons qu'aussi-tôt qu'un a
mal est blessé, & qu'il souffre, il se met à cri
comme si la nature lui faisoit demander du
cours.

DOUTE.

Les mouvemens des passions ne sont pas moi
changeans & inconstans que les flots d'une mer
agitée : ainsi ceux qui s'abandonnent à la violence
de leurs passions, sont dans une perpetuelle inquié-
tude. Tantôt ils veulent, tantôt ils ne veulent pas.
Ils prennent un dessein, & puis ils le quittent ; ils
l'approuvent, & ils le rejettent presqu'en même
tems

... mot, l'inconstance des mouvemens
... pousse leurs esprits de differens cô-
... les tient suspendus dans une irresolution
... elle, & se joüe d'eux comme les vents se
des vagues de la mer. La figure qui repré-
... le discours ces irresolutions, est appellée
... dont vous avez un bel exemple dans la pein-
... Virgile des inquiétudes de Didon sur
... devoit faire, quand elle se vit abandonnée
...

... s'écria-t elle au fort de sa misere,
... desormais me reste-t-il à faire?
... mes voisins mon cœur humble & confus
... exposer au hazard d'un refus:
... j'ai tant de fois avec tant d'insolence
... a recherche, & bravé la puissance?
... suppliante, à la honte des miens,
... la pitié des superbes Troyens?
... igle Didon, puis-je après cette injure
... connoître encor cette race parjure?
... nt mes soûpirs pourroient-ils retenir
... qui mes bien-faits n'ont pû rien obtenir?
... rai-je enfin jusqu'au bout de la terre
... mes sujets leur déclarer la guerre?
... ment voudroient-ils à travers les dangers
... é ma vengeance en des bords étrangers,
... eur interêt, & que leur propre vie
... ne arrachez du sein de leur patrie?
... donc, puisqu'enfin en l'état où je suis
... est l'espoir seul qui reste à mes ennuis.

... nt quelquefois de douter afin d'obliger
... ui l'on parle de considerer les veritez aux-
... s ne font point d'attention. C'est ainsi
... pour faire ressouvenir les Israëlites de la
... que Dieu leur avoit donnée, leur de-

 mande,

mande, chap. 63. *Où est celui qui les a tiré de la mer avec les Pasteurs de son troupeau? Celui qui a mis au milieu d'eux l'Esprit de son... Qui a pris Moïse par la main droite, & l'a... par le bras de Sa Majesté? Qui a divisé les... vant eux pour s'acquerir un nom éternel? ... conduits dans le fond des abîmes comme un... qu'on mene dans une campagne sans qu'il... faux pas.*

EPANORTHOSE.

UN homme irrité ne se contente jamais de ce qu'il a dit & de ce qu'il a fait; l'ardeur de son mouvement le pousse toujours plus loin: & les mots qu'il employe ne lui semblant point assez forts pour ce qu'il souhaite, il condamne ses premieres expressions, comme trop foibles, & corrige son discours en y ajoûtant des termes plus forts.

Non, cruel, tu n'es point le fils d'une Déesse.
Tu suças en naissant le lait d'une tygresse:
Et le Caucase affreux t'engendrant en courroux
Te fit l'ame & le cœur plus durs que ses caill...

Le nom de cette figure est Grec, & signifie *correction.*

C'est une espece d'Epanorthose que ces paroles du Fils de Dieu aux Juifs touchant Saint Jean: *Qu'étes-vous donc allé voir? Un Prophete? Oui, je vous le dis, & plus que Prophete.*

ELLIPSE.

UNe passion violente ne permet jamais de dire tout ce que l'on voudroit dire. La langue est trop lente pour suivre la vitesse de ses mouv...

[illegible] pere irrité contre son fils, ne lui dit que ce [illegible], que le Traducteur François a rendu [illegible]ment par ce mot *le plus.* Car la colere de [illegible] est si forte, qu'il n'acheve pas ce qu'il vou[illegible] que son fils étoit le plus mechant de tous [illegible]mes. *Omnium hominum pessimus. Ellipse* dit [illegible] chose qu'*Omission.*

APOSIOPESE.

[illegible]opese est une espece d'Ellipse ou d'omission. [illegible] se fait lorsque venant tout d'un coup à [illegible] de passion, ou à la quitter entierement, [illegible] tellement son discours, qu'à peine ceux [illegible]tent peuvent-ils deviner ce que l'on vou[illegible]. Cette figure est fort ordinaire dans les [illegible] *Si je vous*, &c. *Mais*, &c

[illegible] *Sed motos præstat componere fluctus.*

HYPERBATE.

[illegible] n'est autre chose que la transposition [illegible] pensées ou des paroles dans l'ordre & la suite [illegible]scours. Nous en avons parlé dans le premier [illegible] comme d'une figure de Grammaire; mais

ou de quelqu'autre passion que ce soit : car il y
que l'on n'en sait pas le nombre, leur esprit
une agitation continuelle. A peine ont-ils j
dessein, qu'ils en conçoivent aussi-tôt un autr
milieu de celui-ci s'en proposant encore de no
il n'y a ni raison, ni rapport, ils reviens
vent à leur premiere résolution. La passion e
comme un vent leger & inconstant qui les e
& les fait tourner sans cesse de côté & d'a
bien que dans ce flux & ce reflux perpetuel
mens opposez ils changent à tous momens de j
de langage, & ne gardent ni ordre, ni su
leurs discours.

PARALIPSE.

CEtte figure n'est qu'une feinte que l'c
vouloir omettre ce que l'on dit, mais ui
qui est naturelle. Quand on est animé,
sons se présentent en foule à l'esprit. Il
se servir de toutes, mais il craint d'ennuy
tre que l'activité de ses agitations empêch
s'arrete à toutes; ainsi il produit en foule
sons qu'il propose, temoignant qu'il ne
pas en parler, c'est-à-dire, s'y arrêter a
tems qu'elles le demanderoient. *Je ne veux*
ler, Messieurs, du tort que m'a fait mon
J'oublie volontiers les injures que j'ai reçues de
ferme les yeux à tout ce qu'il machine contre
ralipse est un mot Grec qui signifie *Omissio*
en a un bel exemple dans l'Epître aux H
où Saint Paul en faisant le dénombrement
dont la foi avoit été forte, après en avoir
plusieurs, il ajoûte; *Que dirai-je davan*
tems me manquera si je veux parler encore de
de Barac, de Samson, de Jephté, de David
muel, & des Prophetes.

REPETITION.

La Repetition est une figure fort ordinaire dans le discours de ceux qui parlent avec chaleur, qui desirent avec passion qu'on conçoive les choses qu'ils veulent faire concevoir. Quand on est aux prises avec son ennemi, on ne se contente pas de lui faire une seule blessure, on lui porte plusieurs coups, & de crainte qu'un seul ne fasse pas l'effet qu'on attend, on lui en donne plusieurs. De même en parlant, si l'on craint que les premieres paroles n'ayent pas été entenduës, on les repete, ou bien on dit les mêmes choses en differentes manieres. La passion occupe l'esprit de ceux dont elle s'est renduë maîtresse. Elle imprime fortement les choses qui l'ont fait naître dans l'ame; ainsi il ne faut pas s'étonner qu'en étant plein, on reparle souvent des choses. La repetition se fait en deux manieres, ou en repetant les mêmes mots, ou en repetant les mêmes choses en differens termes. Ces paroles de David, où il parle de l'assurance qu'il a dans les promesses que Dieu lui a faites de le secourir, serviront d'exemple de la premiere espece de repetition.

Les loix de son amour sont des loix éternelles :
Toujours dans mon malheur je l'aurai pour appui :
Toujours son bras puissant vangera mes querelles ;
Il sera toujours ce qu'il m'est aujourd'hui.

Pour exemple de la seconde espece, j'ai choisi ces Vers de Saint Prosper, dans lesquels il

Grand Dieu, quoi que t'oppose une erre
raire,
Si l'homme fait le bien, Toi seul le lui fais fa
Ton esprit penetrant dans les replis du cœur
Pousse la volonté vers son divin Moteur.
Ta bonté nous donnant ce que tu nous demai
Pour accomplir nos vœux forme encor nos dem
Tu conserves tes dons par ton puissant secours,
Tu fais notre merite, & l'augmentes toûjours
Et dans ce dernier prix qui tout autre surpa
Couronnant nos travaux, tu couronnes ta G

En repetant les mêmes paroles, on les poser avec tant d'art, que se répondant aux autres, elles fassent une cadence agr oreilles. Je reserve à parler dans le Livre de ces repetitions, qu'on peut nommer d tions harmonieuses.

PARONOMASE.

C'Est une repetition du même nom, n y avoir fait quelque changement, s joûtant, soit en retranchant. L'exen vant est une Paronomase très-belle & très- le est tirée de Ciceron. Après avoir dit *Vous avez déja vaincu tous les autres vainq votre équité & par votre clemence, mais êtes aujourd'hui vaincu vous-même:* il ajoû *avez, ce semble, vaincu la victoire même, tant aux vaincus ce qu'elle vous avoit fait sur eux, car votre clemence nous a tous fait que vous aviez droit, comme victorieux, de rir. Vous êtes donc le seul invincible, p victoire même, toute fiere & toute violente de sa nature, a été vaincuë.*

PLEONASME.

PLeonasme, c'est quand on dit plus qu'il n'étoit nécessaire, comme quand on dit : *Je l'ai entendu de mes oreilles.* Ce mot vient d'un verbe Grec qui signifie *surabonder*. Or il ne faut pas que ce qu'on ajoûte soit entierement superflu. Un Pleonasme qui ne feroit pas une plus grande impression, ou s'il n'est pas nécessaire d'en faire une plus grande, est vicieux : ainsi dans ce discours : „ Comme je „ suis Auteur, il faut que je réponde en homme „ du métier, c'est-à-dire que j'examine selon les „ regles que nous ont donné nos Maîtres ; sans „ cela on ne me distingueroit pas du *commun peu-* „ *ple*. L'Auteur des Reflexions sur l'élegance & la politesse du stile, remarque fort bien que *commun* en cet endroit est un Pleonasme inutile, puisque *peuple* tout court fait le même effet que *commun peuple*.

Lorsque ce que l'on ajoûte dit plus, & qu'on monte comme par degrez, cela fait une figure que tantôt on appelle *Climax*, tantôt *Auxese*, qui sont des mots Grecs. Le premier signifie *gradation*, élevation qui se fait de dégré en degré. Le second *augmentation*.

SYNONYME.

SYnonyme, c'est quand on exprime une même chose par plusieurs paroles qui n'ont qu'une même signification : ce qui arrive quand la bouche ne suffisant pas au cœur, on se sert de tous les noms qu'on sait pour exprimer ce que l'on pense. *Abiit, evasit, erupit : Il s'en est allé, il a pris la fuite, il s'est échappé.*

Les Synonymes sont comme autant de coups de

de pinceau. Mais quand ils sont inutiles ils sont vicieux, comme le second pinceau ne fait que gâter ce qui est fini. Aussi on critique ce vers :

Fuir d'un si grand fardeau la charge trop pesante.

Parce qu'il n'y a pas de difference entre *fardeau* & *charge*. Si ces sortes de Synonymes sont vicieux, il faut condamner ce grand nombre d'épithetes inutiles dont les mauvais Orateurs chargent leurs discours, comme sont ces épithetes : *L'éclatant embarras* de plus superbes équipages. *Le pompeux fracas* de ces grands divertissemens.

HYPOTYPOSE.

LEs objets de nos passions sont presque toûjours présens à l'esprit. Nous croyons voir & entendre ceux à qui l'amour nous attache.

— *Illum absens absentem auditque videtque.*

Nous pensons aussi fortement à ceux que nous croyons nous vouloir nuire.

Je les vois, je les vois s'apprêter au carnage ;
Comme des lions rugissans, &c.

C'est pourquoi toutes les descriptions que l'on fait de ces objets sont vives & exactes, comme celle que fait Oreste dans Euripide, des furies de l'Enfer qu'il craint.

Mere cruelle, arrête, éloigne de mes yeux
Ces filles de l'enfer, ces spectres odieux.
Ils viennent, je les vois : mon supplice s'apprête,
Mille horribles serpens leur sifflent sur la tête.

Ces

Ces descriptions qui sont si vives, se distinguent des descriptions ordinaires. Elles sont appellées hypotyposes, parce qu'elles figurent les choses, & en font une image qui tient lieu des choses mêmes ; c'est ce que signifie ce nom Grec *Hypotypose*. David parlant du secours que Dieu lui devoit donner contre ses ennemis, & que sa foi & son esperance lui rendoient présent, il s'explique, comme si ses ennemis étoient déja abatus à ses pieds.

Tu m'entens, les voilà qui tombent
Ces hommes pleins d'iniquité :
Tu confonds leur temerité,
Et malgré leur orgueil sous ta main ils succombent.

DESCRIPTION.

L'Hypotypose est une espece d'enthousiasme qui fait qu'on s'imagine voir ce qui n'est point présent, & qu'on le représente si vivement devant les yeux de ceux qui écoutent, qu'il leur semble voir ce qu'on leur dit. La description est une figure assez semblable ; mais qui n'est pas si vive. Elle parle des choses absentes comme absentes, cependant elle le fait d'une maniere qui fait une grande impression, comme il paroît dans cette description qu'Isaïe fait d'une Nation que Dieu devoit appeller pour punir les Juifs de leur rebellion. Ce Prophete parle ainsi, chap. 5. *Dieu élevera son étendard pour servir de signal à un peuple éloigné : il l'appellera d'un coup de siflet des extremitez de la terre, & il accourera aussi-tôt avec une vitesse prodigieuse. Il ne sentira ni la lassitude ni le travail; il ne dormira ni ne sommeillera point; il ne quittera jamais le baudrier dont il est ceint, & un seul cordon de ses souliers ne se rompra dans sa marche. Toutes ses fleches ont une pointe perçante, &*

tous ses arcs sont toûjours bandez. La corne du de ses chevaux est dure comme les cailloux, roue de ses chariots est rapide comme la tempête; rugira comme un lion, il poussera des hurlemens bles comme les lionceaux. Il fremira, il se jettera sa proye, & il l'emportera sans que personne la puisse ôter.

Voilà l'exemple d'une description fort vive ou pourroit donner le nom d'*hypotypose*. C'est Soleil qui decrit à Phaëton la route qu'il devoit tenir.

Aussi-tôt devant toi s'offriront sept étoiles:
Dresse par-là ta course, & suis le droit chemin.
Phaëton à ces mots prend les rênes en main:
De ses chevaux ailez il bat les flancs agiles.
Les coursiers du Soleil à sa voix sont dociles.
Ils vont; le char s'eloigne, & plus prompt qu'un éclair,
Penetre en un moment les vastes champs de l'air.
Le pere cependant plein d'un trouble funeste,
Le voit rouler de loin sur la plaine celeste,
Lui montre encor sa route, & du plus haut des cieux
Le suit autant qu'il peut de la voix & des yeux.
Va par-là, lui dit-il; reviens; détourne; arrête.

Ne diriez-vous, pas, dit Longin, que l'ame du Poëte monte sur le char avec Phaëton; qu'elle partage tous ses perils, & qu'elle vole dans l'air avec les chevaux? Car s'il ne les suivoit pas dans les Cieux, s'il n'assistoit à tout ce qui s'y passe, pourroit-il peindre la chose comme il le fait.

DISTRIBUTION.

LA Distribution est encore une espece d'Hypotypose; l'on s'en sert lorsque l'on fait un denom-

ment des parties de l'objet de sa passion.
nous en fournit un exemple, lorsque dans le
ment de son indignation contre les pecheurs,
une vive peinture de leur iniquité. *Leur go-
comme un sepulcre ouvert : ils se sont servis de
gue pour tromper avec adresse, ils ont sur
vres un venin d'aspic, leur bouche est remplie
diction & d'aigreur, leurs pieds sont vites &
ur répandre le sang.*

ci un exemple fort animé tiré de Saint Paul.
*i battu de verges par trois fois : j'ai été lapidé
: j'ai fait naufrage trois fois ; j'ai passé un
une nuit au fond de la mer ; j'ai été souvent
voyages, dans les perils sur les fleuves, dans
des voleurs, dans les perils de la part de ceux
Nation, dans les perils de la part des Payens,
perils au milieu des Villes, dans les perils au
es deserts, dans les perils sur la mer, dans les
tre les faux freres, &c.*

TITHESES, *ou* OPPOSITIONS.

Antitheses ou oppositions, les comparai-
, les similitudes qui font des figures pro-
représenter les choses avec clarté, sont les
cette forte impression que fait sur nous
le la passion qui nous anime ; & dont par-
ent il est facile de parler clairement &
ent, l'ayant présent devant les yeux de l'a-
n fait que les choses opposées se font ap-
r les unes les autres : la blancheur éclate au-
la noirceur. Voici un exemple d'une An-
ue je tire de Saint Prosper, qui dit, en
le ceux qui agissent sans être poussez par le-
prit :

Leur ame en cet état recule en s'avançant ;
En voulant monter tombe, & perd en amassant :
Comme elle suit l'attrait d'une lueur trompeuse,
Sa lumiere l'offusque, & la rend tenebreuse.

Ce passage du Chapitre troisieme d'Isaïe, que vous allez lire, contient de fort belles Antitheses. *Parce que les filles de Sion se sont élevées, qu'elles ont marché la tête haute en faisant des signes des yeux, & des gestes des mains, qu'elles ont mesuré tous leurs pas, & étudié toutes leurs démarches, le Seigneur rendra chauve la tête des filles de Sion, & il arrachera tous leurs cheveux. En ce jour-là le Seigneur leur ôtera leurs chaussures magnifiques, leurs croissans d'or, leurs colliers, leurs filets de perle, leurs brasselets, leurs coeffes, leurs rubans de cheveux, leurs jarretieres, leurs chaînes d'or, leurs boëtes de parfum, leurs pendans d'oreilles, leurs bagues, les pierreries qui leur pendent sur le front, leurs robes magnifiques, leurs escharpes, leurs beaux linges, leurs poinçons de diamans, leurs miroirs, leurs chemises de grand prix, leurs bandeaux, & leurs habillemens legers contre le chaud de l'été. Et leur parfum sera changé en puanteur ; leur ceinture d'or en une corde ; leurs cheveux frisez en une tête nuë & sans cheveux, & leurs riches corps de juppe en un cilice.*

Le Sonnet fameux de l'Avorton contient de fort belles Antitheses ou oppositions. Une fille enceinte pour sauver son honneur fit mourir son fruit dans son sein. Le Poëte parle. On fait parler cette fille à cet Avorton.

Toi qui meurs avant que de naître,
Assemblage confus de l'être & de néant,
Triste Avorton, informe enfant,
Rebut du néant & de l'être,

Toi

Toi que l'Amour fit par un crime,
e l'Honneur défait par un crime à son tour,
Funeste ouvrage de l'Amour,
De l'Honneur funeste victime.
Laisse-moi calmer mon ennui,
fond du neant où tu rentre aujourd'hui,
ble point l'horreur dont ma faute est suivie!
Deux tyrans opposez ont decidé ton sort:
ur malgré l'Honneur te fit donner la vie,
eur malgré l'Amour te fait donner la mort.

e voudrois pas soutenir que ce Sonnet soit ent beau en toutes ses pensées, & à couvert ritique raisonnable.

SIMILITUDE.

POur la Similitude, je ne puis choisir un plus bel exemple que celui que je rencontre dans la Paraphrase qu'a faite Monsieur Godeau du premier des Pseaumes de David, où il est parlé du bon-heur des Justes.

Comme sur le bord des ruisseaux
Un grand arbre planté des mains de la Nature,
Malgré le chaud brûlant conserve sa verdure,
Et de fruit tous les ans enrichit ses rameaux:
Ainsi cet homme heureux fleurira dans le monde,
Il ne trouvera rien qui trouble ses plaisirs,
Et qui constamment ne réponde
A ses nobles projets, à ses justes desirs.

COMPARAISON.

IL n'y a pas grande difference entre la similitude & la comparaison, si ce n'est que celle-ci est plus animée, comme il paroît dans cette compa-

raison où David fait connoître qu'il prefere les Loix de Dieu à toutes choses.

L'or me paroît moins desirable
Que ses divins Commandemens:
Pour moi les riches diamans
N'ont rien qui leur soit comparable;
Et le miel le plus doux est sans douceur pour moi,
Auprès de sa divine Loi.

Voici plusieurs exemples de cette figure tirez d'Isaïe : on ne peut rien voir de plus animé. *Le bœuf connoît celui à qui il est; & l'âne l'étable de son maître ; mais Israël ne m'a point connu, & mon peuple a été sans entendement.* Et dans le chap. 10. ce Prophete reprime l'insolence de ceux qui s'élevent contre Dieu même, à cause de la puissance qu'il leur a donnée pour châtier son peuple. *La coignée se glorifie-t elle contre celui qui s'en sert ! La scie se souleve-t-elle contre la main qui l'employe ? C'est comme si la verge s'élevoit contre celui qui la leve; & si le bâton se glorifioit, quoique ce ne soit que du bois.* Et chap. 45. *Malheur à l'homme qui dispute contre celui qui l'a créé, lui qui n'est qu'un peu d'argile, & qu'un vase de terre. L'argile dit-elle au Potier : Qu'avez-vous fait ?*

Remarquez deux choses dans les comparaisons. La premiere, que l'on ne doit pas rechercher un rapport exact entre toutes les parties d'une comparaison & le sujet dont on parle. On y fait entrer de certaines choses qui n'y sont placées que pour rendre ces comparaisons plus vives; comme dans la comparaison que Virgile fait de ce jeune Ligurien vaincu par Camille, avec une Colombe qui est entre les serres d'un Epervier : après avoir dit ce qui est de principal, & sur quoi tombe la comparaison, il ajoute :

Tum

... , & vulsa labuntur ab æthere plumæ.

... n'étoit pas néceſſaire de dire qu'on voit le ſang, ... , & les plumes qui tombent, cela n'eſt ... la comparaiſon, & ne ſert qu'à faire une ... ſenſible d'une Colombe qui eſt déchirée ... Epervier. Je fais la ſeconde remarque en fa... ... cet admirable Poëte, pour le défendre con... ... de ceux qui condamnent ſes compa... ... comme étant baſſes. Mais c'eſt avec bien de ... dans ſon Eneïde il tire ſes comparaiſons de ... baſſes : il veut délaſſer l'eſprit de ſon Lec... ... grandeur & la dignité de ſa matiere ... une trop forte application. Et pour ... qu'il a eu ce deſſein, on n'a qu'à con... ... comparaiſons de ſes Georgiques, qui ... contraire grandes & relevées.

SUSPENSION.

... on commence un diſcours de telle ſorte ... l'Auditeur ne ſait pas ce que doit dire celui ... que l'attente de quelque choſe de grand ... attentif, cette figure eſt appellée *Suſpenſion*. ... dans de Brebœuf dans ſes Entretiens Soli... ... parle à Dieu.

... de la nuit à la clarté du jour,
... de la rage aux douceurs de l'amour,
... la diſcorde ou l'envie;
... bruiant orage au calme le plus doux :
... au plaiſir, le trépas à la vie
... ſi ... oppoſez que le pecheur à vous;

... exemple. *L'œil n'a point vû, l'oreille ... entendu, & le cœur de l'homme n'a ja-*

mais

mais conçû ce que Dieu a preparé pour ceux qui l'aiment.

PROSOPOPÉE.

QUand une passion est violente, elle rend insensez en quelque façon ceux qu'elle possede ; pour lors on s'entretieut avec les morts, avec les rochers, comme avec des personnes vivantes : on les fait parler comme s'ils étoient animez. C'est de là que cette figure s'appelle *Prosopopée*, parce qu'on fait une personne de ce qui n'en est pas une : comme dans l'exemple suivant, où un Etranger ayant été accusé d'homicide, parce qu'on le trouva seul enterrant un homme mort, ce que la charité lui avoit fait faire : *Juste Dieu*, dit-il, *protecteur des innocens, permettez que l'ordre de la nature soit troublé pour un moment, & que ce cadavre déliant sa langue, reprenne l'usage de la voix. Il me semble que Dieu accorde ce miracle à mes prieres : Ne l'entendez vous pas, Messieurs, comme il publie mon innocence, & déclare les auteurs de sa mort ? Si c'est un juste ressentiment*, dit-il, *contre celui qui m'a mis dans le tombeau, qui vous anime, tournez votre colere contre ce calomniateur qui triomphe maintenant dans une entiere assurance, après avoir chargé cet innocent du poids de son crime.*

Quintilien dit que cette figure doit se faire avec beaucoup d'art, & qu'il faut qu'elle touche beaucoup, ou qu'on en soit extrêmement rebuté. *Magna quadam vis eloquentia desideratur. Falsa enim & incredibilia naturâ necesse est, aut magis moveant, quia supra vera sunt, aut pro vanis accipiantur quia vera non sunt.* Ce Maître des Orateurs dit qu'il faut adoucir cette figure, comme le fait Ciceron dans cet exemple. *Etenim si mecum patria,*

me mihi vitâ meâ multo est charior, si cuncta
i omnis Respublica sic loquatur, M. Tulli,
?

gure que l'on appelle en Latin *sermocinatio*,
lire *dialogue*, *entretien*, est une espece de
pée. L'Orateur feint de se taire pour faire
elui qui est le sujet de son discours. En voi-
iche exemple : ce sont des vers que Patris
à peu de jours avant sa mort.

geois cette nuit que de mal consumé,
ôte d'un pauvre on m'avoit inhumé,
'en pouvant pas souffrir le voisinage,
de qualité je lui tins ce langage :
, coquin, va pourrir loin d'ici :
partient pas de m'approcher ainsi.
ce me dit-il, d'une arrogance extrême;
her tes coquins ailleurs, coquin toi-même.
ins égaux; je ne te dois plus rien :
t mon fumier comme toi sur le tien.

SENTENCE.

ntences ne sont que des reflexions que l'on
ur une chose qui surprend, & qui merite
nsiderée. Une sentence se fait en peu de
qui sont énergiques, & qui renferment un
is ; comme est celle-ci : *Il n'y a point de*
nt qui puisse long-tems cacher l'amour où il
feindre où il n'est pas.
ut mettre au nombre des sentences toutes
ssions ingenieuses, qui renferment en peu
s de grands sens, ou qui disent plus de
ie de paroles. Néanmoins leur prix ne
is tant dans les choses que dans le tour des
ou l'art avec lequel on peut avec peu de
e beauconp. Il y a des sentences dont le
sens

sens fait la beauté ; n'importe que ce sens
primé avec étenduë. La reflexion que Lu
sur l'erreur des anciens Gaulois, qui croyoie
les ames ne sortoient d'un corps que pour
dans un autre, servira d'exemple d'une e
sentence qui est plus étenduë.

Officieux mensonge ! agreable imposture !
La frayeur de la mort, des frayeurs la plus
N'a jamais fait palir ces fieres Nations
Qui trouvent leur repos dans leurs illusions.
De là naît dans leur cœur cette bouillante
D'affronter une mort qui donne une autre vie
De braver les perils, de chercher les combats
Où l'on se voit renaître au milieu du trépas.

EPIPHONEME.

Epiphonême est une exclamation
quelque sentence ou quelque grand
l'on place à la fin d'un discours : c'est
dernier coup dont on veut frapper les A
& une reflexion vive & pressante sur le
on parle. Cet Hemistiche de Virgile e
phonême.

— *Tantæne animis cœlestibus iræ !*

Lucain finit par une espece d'Epiphonê
plainte qu'il fait faire aux habitans de R
tre la situation de leur Ville, qui étoit expos
premiers mouvemens de toutes les guerre
& étrangeres.

Et Rome n'a jamais vû tonner de tempête
Que leur premier éclat n'ait fondu sur nos

EN-

... R R O G A T I O N,

... regne presque partout dans un ... figuré. La passion porte continuel- ... ceux que l'on veut persuader, & fait ... tout ce que l'on dit. Aussi cette ... merveilleusement utile pour appliquer les ... qu'on veut qu'ils entendent. Voici ... interrogation très-animée ; c'est ... à Dieu dans le neuvieme Pseau- ... semble avoir abandonné les inno-

... est-ce ainsi que tu veux t'éloigner
... de sa misere ?
... tu veux d'un Sauveur & d'un
... lui témoigner ?
... de ses vives douleurs ;
... consume ;
... plus fier que de coûtume ;
... de ses pleurs.

... figure semblable que JESUS ... faire attention aux Juifs qu'il est ... Jean Baptiste, qu'ils avoient ... l'Ange du Seigneur, le leur avoit ... un fait auquel il étoit important ... attention ; car en leur faisant ... que Jean étoit le Précurseur, il leur ... voir qu'il étoit le Messie, suivant le ... Jean lui avoit rendu. C'est pour ... que Jésus-Christ employe cette figure ... pour rendre un esprit attentif à la ... veut faire sentir. *Qu'êtes-vous allé cher-*

chercher dans le desert ? Un roseau agité [illegible]
Qu'êtes-vous, dis je, allé voir ? Un homme [illegible]
luxe & avec mollesse ? Vous savez que ceux [illegible]
billent de cette sorte, sont dans les maisons [illegible]
Qu'êtes-vous donc allé voir ? Un Prophete ? [illegible]
tes je vous le dis, & plus que Prophete ; car [illegible]
lui qu'il a été écrit : J'envoye devant vous mon
qui vous preparera la voye. Naturellement [illegible]
on parle avec chaleur, dans l'envie qu'on a [illegible]
suader & d'être écouté, on agit de la main
bien que de la voix, & on tire celui à qui on
par ses habits : on lui frappe le bras afin qu[illegible]
attentif. C'est l'effet de l'interrogation.

APOSTROPHE.

L'Apostrophe se fait lorsqu'un homme [illegible]traordinairement émû, il se tourne de [illegible]
tez, il s'adresse au Ciel, à la terre, aux [illegible]
aux forêts, aux choses insensibles, aussi [illegible]
celles qui sont sensibles. Il ne fait aucun [illegible]
ment dans cette émotion ; il cherche du [illegible]
de tous côtez : il s'en prend à toutes choses [illegible]
me un enfant qui frappe la terre où il est [illegible]
C'est ainsi que David au 1. chapitre du 2. [illegible]
des Rois, étant vivement affligé de la mort de
& de Jonathas, fait des imprecations contre les [illegible]
tagnes de Gelboë, qui avoient été le théatre [illegible]
ste de cet accident.

Et vous montagnes de Gelboë, que jamais la
& la pluye ne vous rafraichissent, que jamais [illegible]
trouve de moissons sur vos funestes côteaux qui
vû la fuite de tant de Capitaines d'Israël, [illegible]
ont été teints de leur sang. L'Apostrophe sig[illegible]
conversion.

Isaïe apostrophe le Ciel & la terre pour les [illegible]
de donner le Messie qu'il attendoit avec tant [illegible]

... envoyez d'enhaut votre rosée, ... fassent descendre le juste comme ... la terre s'ouvre, & qu'elle germe le

...PISTROPHE.

...ue n'a point de termes propres pour ... le nom que les Rheteurs Grecs don- ... figure.

... est une espece de conversion, ou ... version ou retour lorsqu'on repete ... d'une maniere fort énergique, comme ... nnement de saint Paul : *Sont-ils He- ... is aussi. Sont-ils Israëlites ? Je le suis ... de la race d'Abraham ? J'en suis aus-* ... beaucoup de force, & rend sensible ... faire concevoir ; comme quand Ci- ... suader qu'Antoine étoit la cause de ... de la Republique. *Doletis tres exer- ... interfectos ? Interfecit Antonius. ... cives ? Eos quoque eripuit vobis ... toritas hujus ordinis afflicta est ? Af- ... &c. Quis legem tulit ? Rullus. Quis ... partem suffragiis privavit ? Rullus. ... efuit ? Idem Rullus.*

...LEPSE, ET UPOBOLE.

... *Prolepse* cette figure que l'on fait ... l'on prévient ce que les Adversaires ... t objecter ; & *Upobole* la maniere de ... dre à ces objections que l'on a prevenues. ... saint Paul un exemple de ces deux ... Ce Saint parlant de la Resurrection futu- ... s'objecte une difficulté qu'on pouvoit lui pro- poser,

poser, & il y répond : *Mais quelqu'un [illegible] en quelle maniere les morts ressusciteront [illegible] sera le corps dans lequel ils reviendront [illegible] que vous êtes, ne voyez-vous pas que ce que [illegible] mez dans la terre ne reprend point de [illegible] meurt auparavant; & quand vous semez [illegible] semez pas le corps de la plante qui doit na[illegible] la graine seulement, comme du bled, ou [illegible] tre chose.*

COMMUNICATIO[N.]

LA Communication se fait lorsqu'o[n] avec ses Auditeurs, qu'on deman[de] leur sentiment. *Que feriez-vous, M[essieurs, dans] une occasion semblable? Quelles mesures [prendriez-] vous, autres que celles qu'a prises celui que [illegible]* C'est une espece de communication qu[e fait S.] Paul, lorsque dans le sixieme Chapitre [de l'Epî]tre aux Romains, après leur avoir [illegible] avantages de la Grace, & les miseres qu[e cause] le peché, il leur demande ; *Quel fr[uit aviez-] vous donc alors de ces desordres dont v[ous rougis]sez maintenant, puisqu'ils n'avoient pour [fin que la] mort?*

CONFESSION.

CEtte figure est un aveu de ses fautes, q[ui en]gage celui à qui on le fait de pardonner[, la] faute que l'esperance de sa douceur don[ne la har]diesse d'avouër. C'est une figure fort [commune] dans les Pseaumes de David; l'exemple [suivant] est beau. Il parle à Dieu dans le vingt-[illegible]

... mes forfaits,
... ils me rendent indigne;
... qui ne tarit jamais.
... sont grands, plus la Grace est in-

... seul, non pour mon repentir
... les effets ressentir.

... *, ou* CONSENTEMENT.

... on accorde liberalement ce que ... fer, afin d'obtenir ce que l'on de- ... Cette figure est souvent malicieuse, ... C'est l'illustre Poëte Satyrique qui ... le reprenoient d'avoir censuré a- ... les vers d'un honnête homme.

... l'attaquant charitable & discrete,
... d'honneur distinguer le Poëte.
... lui la foi, l'honneur, la probité,
... & sa civilité:
... complaisant, officieux, sincere,
... j'y souscris, & suis prêt de me taire.
... modele on montre ses écrits:
... renté de tous les beaux Esprits:
... des Auteurs qu'on l'éleve à l'Empire;
... alors s'échauffe, & je brûle d'écrire.

... par cette figure que pour toucher un ... lui donner horreur de sa cruauté, on l'in- ... fois à faire tout le mal qu'il peut faire. ... ordinaire dans les plaintes qui se font ... comme dans celle que fait Aristée dans ... mere Cyrene.

Quin

Toujours tu prens plaisir à nous être propice :
Mais j'ai tant fait de mal que jamais ta bonté
Ne me pardonnera sans choquer ta justice.

Oui, mon Dieu, la grandeur de mon impiété
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice :
Ton interêt s'oppose à ma felicité,
Et ta clemence même attend que je perisse.

Contente ton desir puisqu'il t'est glorieux :
Offense toi des pleurs qui coulent de mes yeux :
Tonne, frappe, il est tems ; rends-moi guerre pour guerre :
J'adore en perissant la raison qui t'aigrit.
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du sang de JESUS-CHRIST ?

PERIPHRASE.

LA Periphrase est un détour que l'on prend pour éviter de certains mots qui ont des idées choquantes, & pour ne pas dire de certaines choses qui produiroient de mauvais effets. Ciceron étant obligé d'avouer que Clodius avoit été

[fi]rent dans son absence, sans sa participation, & *[sa]ns son aveu, ce que chacun auroit attendu de ses [se]rviteurs dans une occasion semblable.* Il évite ces [n]oms odieux de tuer ou de mettre à mort.

La Pheriphrase est particulierement d'usage lors[q]u'on est contraint de parler de choses qui pour[r]oient salir l'imagination si on les exprimoit natu[r]ellement. Il faut les désigner par des circonstan[c]es & des qualitez qui leur sont propres, & qui ne [la]issent point de mauvaises impressions dans l'es[pr]it. Il n'étoit pas fort nécessaire de traduire [c]et endroit d'une des Odes d'Anacreon, où ce [P]oëte fait le portrait de Venus qui se baigne, ou [q]ui traverse quelque bras de mer à la nage. Mais l'Abbé qui a fait cette traduction, le fait avec toute la circonspection possible, usant de Peri[p]hrase.

Sur la mer il la représente
Tout aussi belle, aussi charmante
Qu'elle est là haut parmi les Dieux,
Sans que de sa beauté celeste
Il cache aux regards curieux
Que ce qu'un usage modeste
Dérobe d'ordinaire aux yeux.

CHAPITRE X.

Le nombre des figures est infini. Chaque figure se peut faire en cent differentes manieres.

[J]E n'ai point rapporté dans cette Liste des Hy[p]erboles, les grandes Metaphores, & plusieurs [au]tres Tropes, parce que j'en ai parlé ailleurs : [ce] sont néanmoins de veritables figures ; & quoi[q]ue la disette des langues oblige d'employer assez

souvent ces expressions tropiques, lors mê
l'on est tranquille; cependant on ne s'en se
nairement que durant la passion. C'est elle
que les objets nous paroissent extraordinai
que par consequent on ne trouve point de
dans l'usage ordinaire qui les représenten
grands & aussi petits qu'ils nous paroissent
cela, je n'ai pas prétendu parler de toutes l
res; il faudroit d'aussi gros volumes pour m
les caracteres des passions dans le discours
pour exprimer ceux que les mêmes passio
gnent sur le visage. Les menaces, les pl
les reproches, les prieres ont en chaque langu
figures. Il n'y a point de meilleur Livre q
propre cœur; & c'est une folie de voulo
chercher dans les écrits des autres ce que l'on
chez soi. Si on desire savoir les figures de l
re, qu'on s'étudie quand on parle dans le m
ment de cette passion.

Enfin, il ne faut pas s'imaginer que les
doivent être toutes semblables aux exempl
j'en ai donné, & que ces exemples soient c
des modeles sur lesquels on doive former
les figures que l'on fera. L'Apostrophe, l'I
gation, l'Antithese se peuvent faire en ce
nieres: ce n'est point l'Art qui les regle; c
point l'étude qui les doit trouver, ce sont de
naturels de la passion, comme nous l'avon
remarqué. Je le ferai voir encore plus ampl
dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE XI.

gures sont comme les armes de l'ame. Paral- d'un Soldat qui combat, avec un Orateur qui parle.

r faire comprendre encore plus clairement ue j'ai dit ci-dessus, que les figures sont les le l'ame, je ferai ici le parallele d'un Soldat mbat les armes à la main, & d'un Orateur le. Je considere un Soldat en trois états: ier est lorsqu'il combat avec forces égales, son ennemi n'a aucun avantage sur lui: second, il est environné de dangers: & dans eme, étant obligé de ceder à la force, il s recours qu'à la clemence de son vainqueur. premier état ce Soldat est appliqué à trou-moyens de gagner la victoire; tantôt il at-tantôt il repousse, tantôt il recule, tantôt ce, il fait mine de fuir pour retourner avec impetuosité; il redouble ses coups, il me-il se rit des efforts de son adversaire. Quel-il s'excite lui-même, & combat avec plus r. Il prévoit tous les desseins de son enne-s'empare des lieux qu'il juge lui être avanta-en un mot, il est dans un perpetuel mouve-toujours disposé, soit à se défendre, soit à r.

que l'ame combat par les paroles, les pas-ont elle est échauffée ne la portent pas avec le chaleur à se tourner de tous côtez, pour des raisons & des preuves des veritez soûtient. Dans l'ardeur que l'on a de se e, & de faire valoir ce que l'on dit, on es mêmes choses, on les dit en differentes

manieres: On en fait des descritions, des [illegible]typoses; on se sert de comparaisons, de [illegible]des; on prévient ce que l'adversaire doit objec[illegible] & l'on y répond. Quelquefois pour marqu[illegible] confiance l'on accorde tout ce qu'on deman[illegible] l'on témoigne que l'on ne veut pas se servir [illegible]tes les raisons que la justice de la cause po[illegible] fournir. Un Soldat tient son ennemi en haleine [illegible] coups qu'il lui porte continuellement, les [illegible] qu'il lui livre de tous côtez le tiennent éveillé. [illegible] Orateur entretient l'attention de ses Audit[illegible] Lorsque leur esprit s'éloigne, il les rappelle [illegible] des Apostrophes, par des Interrogations, qu[illegible]gent ceux à qui elles sont faites de répon[illegible] qu'on leur demande. Il les réveille, & les [illegible] venir de leur assoupissement par des exclam[illegible] frequentes & réiterées.

Un Soldat environné d'ennemis, sans secou[illegible] il s'en plaint, il reproche à ses ennemis leur [illegible]té. La colere le porte contre eux, la crainte [illegible] rappelle aussi-tôt: il demeure immobile & plein d'irresolutions; cependant le desir d'éviter le péril qui le menace, le presse & l'échauffe: il tente ensuite toutes sortes de voyes, il s'anime, il s'excite; la passion le rend adroit & ingenieux; elle lui fait trouver des armes; & il employe tout ce qu'il rencontre pour sa défense. Un Orateur peut-il étouffer les sentimens de douleur qu'il ressent, & ne les point témoigner par des exclamations, par des plaintes, par des reproches, lorsqu'il apperçoit que la Verité est combatuë ou obscurcie? Dans ces occasions l'ardeur qu'il a de la garantir des tenebres dont on veut l'offusquer, fait qu'il avance preuves sur preuves. Tantôt il les explique, tantôt après les avoir seulement proposées, il les abandonne, pour répondre aux objections des adversaires. Il demeure quelque tems dans le silence & dans l'ir-

re-

on sur le choix de ses preuves. Il avance
e chose, aussi-tôt il censure ce qu'il a avan-
mme n'étant point assez fort. Quand les
s lui manquent, ou que celles qu'il produit
t pas suffisantes, il apostrophe toute la Na-
l fait parler les pierres, il fait sortir des tom-
les morts, & il oblige le Ciel & la terre à
r par leur temoignage la verité pour laquelle
t avec tant d'ardeur, & qu'il veut établir.
r achever le parallele que j'ai commencé, je
ere ce Soldat dans le troisieme état auquel
eduit, lorsqu'il ne dispute plus la victoire,
il est obligé de ceder à son ennemi. Pour lors
nploye plus les armes qui lui ont été inutiles,
ts de son visage n'ont plus rien de menaçant;
pose que des larmes, il s'abaisse encore da-
e que son ennemi ne l'a abbaissé; il se jette
pieds, & embrasse ses genoux. L'homme est
our obéir à ceux de qui il dépend, & dont
ntenu, & pour commander à ses inferieurs
connoissent sa puissance. Il fait l'un & l'autre
plaisir. Deux personnes se lient fort étroite-
ensemble, quand l'une a besoin d'être soula-
qu'elle le desire, & que l'autre la peut soula-
Dieu ayant fait les hommes pour vivre en-
, il les a formez avec ces inclinations natu-
Une personne affligée prend naturellement
les postures humiliées qui la font paroître
sous de ceux à qui elle demande du secours;
s ne pouvons sans resister aux sentimens de la
e, refuser à ceux que nous voyons humiliez le
s qu'ils nous demandent. Nous les secou-
vec un plaisir secret, qui est comme le prix
us paye du soulagement que nous leur don-
Et c'est cette espece de recompense qui entre-
n commerce entre les malheureux & ceux qui
lagent.

Dans le diſcours il y a des figures qui
dent à ces poſtures d'affliction & d'humilité
quelles les Orateurs ont ſouvent recours
hommes étant libres, il dépend d'eux de
ſer perſuader. Ils peuvent détourner le
pour ne pas appercevoir la verité qui l
propoſée, ou diſſimuler qu'ils la connoiſſent
un Orateur eſt preſque toujours dans ce
me état où nous conſiderons ce Soldat.
qu'un homme ſe voit contraint de ceder,
le deſir qu'il a de ſe conſerver l'oblige
baiſſer, & à gagner par ſes prieres ceux q
peut vaincre par la force de ſes raiſons
lors il eſt éloquent à perſuader le malh
l'état auquel il eſt reduit. Les prieres or
ment ſont pleines de deſcriptions de la m
celui qui les fait. Job dit en parlant à Dieu
n'eſt qu'une feuille dont les vents ſe joüen
paille ſeche. *Contra folium quod vento rapitu
dis potentiam tuam, & ſtipulam ſiccam per*
Et David,

Je ſoupire le jour ſous les rudes atteintes
De mes longues douleurs :
Le repos de la nuit eſt troublé par mes plainte
Et mon lit agité nage preſqu'en mes pleurs.

En un mot, comme il y a des figures p
nacer, pour reprocher, pour épouvanter;
a pour prier, pour fléchir, pour flatter.

CHAPITRE XII.

es éclairciſſent les veritez obſcures, & rendent l'eſprit attentif.

ne peut douter d'une verité connuë. On
ut bien la combattre de bouche, mais le
ui eſt veritablement aſſujetti. Ainſi pour
ier de l'opiniâtreté ou de l'ignorance de
ui reſiſtent à la Verité, il ſuffit d'expoſer à
eux ſa lumiere, & de l'approcher de ſi près
forte impreſſion les réveille, & les oblige
attentifs. Les figures contribuent merveil-
ent à lever ces deux premiers obſtacles qui
hent qu'une verité ne ſoit connuë, l'obſcu-
le défaut d'attention. Elles ſervent à mettre
opoſition dans ſon jour, à la déveloper, &
ndre. Elles forcent un Auditeur d'être atten-
les le réveillent, & le frappent ſi vivement,
s ne lui permettent pas de dormir, & de te-
yeux de ſon eſprit fermez aux veritez qu'on
poſe.

me je n'ai eu deſſein de rapporter dans la Liſte
i donnée des figures, que celles que les
urs y placent ordinairement, je n'y ai pas
parler des Syllogiſmes, des Enthymêmes,
ilemmes, & des autres eſpeces de raiſon-
s que l'on traite dans la Logique; cepen-
eſt manifeſte que ce ſont de veritables fi-
puiſque ce ſont des manieres de raiſonner
rdinaires, qu'on n'employe que dans l'ar-
que l'on a de perſuader ou de diſſuader
qui on parle. Ces raiſonnemens ou figu-
t une force merveilleuſe, qui conſiſte en
joignant une propoſition claire & incon-

testable avec une autre qui n'est pas si
qui est contestée, la clarté de l'une
tenebres de l'autre; & comme ces
tions sont étroitement liées; si ce
est bon, on ne peut consentir que
table, que l'on ne demeure d'accord
l'est aussi. Mais la chaleur de la passion ne
pas que l'on s'assujettisse entierement aux
la Logique présente pour faire ces raison
forme.

Un raisonnement solide accable &
plus opiniâtres: les autres figures n'
verité tant de force, mais elles ne
les. Les Repetitions & les Synonymes
une verité: si on ne l'a pas compris
miere expression, la seconde la fait
Ce sont comme autant de seconds
ceau qui font paroître les traits qui
assez formez. Quelles tenebres peuvent
la verité d'une chose qu'une personne
explique, dont il fait de riches descriptions
dénombremens qui nous menent,
de parler de la sorte, par tous les
enfoncemens d'une affaire, des Hyp
nous transportent sur les lieux, & qui
chantement agréable font que nous
les choses mêmes? Les Antitheses
vains ornemens; les oppositions des
traires contribuent à l'éclaircissement
té, comme les ombres relevent l'éclat
leurs.

Notre esprit n'est pas également
tes veritez. Nous comprenons bien
ment les choses qui se présentent à
jours, & qui sont dans l'usage commun
mes, que celles qui en sont éloignées,
n'entendons parler que très-rarement. C'est
qui

les comparaisons & les similitudes que l'on ti-
dinairement des choses sensibles, font entrer
ment dans l'intelligence des veritez les plus
ites. Il n'y a rien de si relevé & de si subtil
ne puisse faire comprendre aux esprits les plus
, pourvû qu'entre les choses qu'ils connois-
ou qu'ils peuvent connoître, on en trouve
ement de semblables à celles qu'on veut leur
quer.

ous trouvons un exemple merveilleux de cette
se, dans un discours que fit Monsieur Paschal
jeune Seigneur, pour le faire entrer dans la
ble connoissance de sa condition. Il lui pro-
cette Parabole,

*homme est jetté par la tempête dans une Isle
nue, dont les habitans étoient en peine de trou-
leur Roi qui s'étoit perdu ; & ayant beau-
de ressemblance de corps & de visage avec
, il est pris pour lui, & reconnu en cette
é de tout ce peuple. D'abord il ne savoit
parti prendre ; mais il se resolut enfin de se
à sa bonne fortune. Il reçut tous les res-
qu'on lui voulut rendre, & il se laissa traiter
i.*

*is comme il ne pouvoit oublier sa condition
elle, il songeoit, en même tems qu'il recevoit
respects, qu'il n'étoit pas ce Roi que ce peuple
oit, & que ce Royaume ne lui appartenoit
Ainsi il avoit une double pensée ; l'une par
lle il agissoit en Roi, l'autre par laquelle il re-
issoit son état veritable, & que ce n'étoit
hazard qui l'avoit mis en la place où il é-
Il cachoit cette derniere pensée, & découvroit
e. C'étoit par la premiere qu'il traitoit avec*

derer à ce jeune Seigneur, que c'est le h
de la naissance qui l'a fait grand; que c'est l
gination des hommes qui a attaché à la
té de Duc une idée de grandeur, & qu'e
fet il n'est pas plus grand qu'un autre.
apprend de la sorte quels sentimens il dev
voir de sa condition, & lui fait comprendr
veritez qui eussent été au dessus de son âge
ne les avoit rendu sensibles par un tour
genieux.

CHAPITRE XIII.

Les figures sont propres à exciter les passions.

SI les hommes aimoient la verité, il suffir
la leur proposer d'une maniere vive & se
pour les persuader; mais ils la haïssent, parce
le ne s'accorde que rarement avec leurs int
& qu'elle n'éclate que pour faire paroître leu
mes; ils fuyent donc son éclat, & ferment les
de crainte de l'appercevoir. Ils étouffent cet a
naturel que nous avons pour elle, & ils s'e
cissent contre les blessures salutaires que fo
traits dont elle frappe la conscience. Ils fer
toutes les portes des sens, afin qu'elle n'entr
dans leur esprit; ou ils la reçoivent avec tant
difference, qu'ils l'oublient aussi-tôt qu'ils l'o
prise.

L'éloquence ne seroit donc pas la maîtres
cœurs, & elle y trouveroit une forte resis
si elle ne les attaquoit par d'autres armes qu
les de la Verité. Les passions sont les resso
l'ame, ce sont elles qui la font agir. C'e
l'amour, ou la haine, ou la crainte, ou l'

qui conseillent les hommes, qui les déter-
t; ils suivent ce qu'ils aiment, ils s'éloi-
de ce qu'ils haïssent. Celui qui tient les res-
une machine, n'est pas tant le maître de tous
ts de cette machine, que celui-là l'est d'une
ne dont il connoît les inclinations, & à
fait inspirer la haine ou l'amour, selon qu'il
faire avancer vers un objet, ou l'en éloi-

es passions sont excitées par par la présence de
bjet: le bien présent donne de l'amour, &
joye. Lorsqu'on ne le possede pas encore,
u'on le peut posseder, il brûle l'ame de de-
ont il entretient le feu par l'esperance. Le
l est présent cause de la haine ou de la
; s'il est absent, l'ame est tourmentée par
aintes & par des terreurs qui se changent en
oir, lorsqu'on n'apperçoit point le moyen de
. Pour donc allumer les passions dans le
de l'homme, il faut lui en présenter les ob-
t c'est à quoi servent merveilleusement les

s avons vû comme les figures impriment
ent une verité, comme elles la dévelop-
comme elles l'expliquent. Il faut les em-
en la même maniere pour découvrir l'ob-
la passion que l'on desire inspirer, & pour
ne vive peinture qui exprime tous les traits
objet. Si on parle contre un scelerat qui
la haine de tous les Juges, on ne doit
épargner les paroles, ni éviter les répeti-
& les synonymes, pour frapper vivement
prit de l'image de ses crimes. Les Anti-
sont nécessaires pour faire concevoir l'é-
é de sa vie, par l'opposition de l'innocen-
ceux qu'il aura persecutez. On peut le
er aux scelerats qui ont vécu avant lui,

& faire voir que sa cruauté est plus grande que celle des tigres & des lions. C'est dans la description de cette cruauté, & des autres mauvaises qualitez de ce scelerat que triomphe l'éloquence. Ce sont particulierement les Hypotyposes, ou vives descriptions, qui produisent ce que l'on attend de son discours, qui font élever dans l'ame les flots de passion dont on se sert pour faire aller les Juges où l'on veut les mener. Les exclamations fréquentes témoignent la douleur que cause la vûe de tant de crimes énormes, & font ressentir aux autres les mêmes sentimens de douleur & d'aversion. Par les Apostrophes, par les Prosopopées, on fait qu'il semble que toute la Nature demande avec nous la condamnation de ce criminel.

CHAPITRE XIV.

Reflexion sur le bon usage des figures.

LEs figures étant comme nous avons vû les caracteres des passions, quand ces passions sont dereglées, les figures ne servent qu'à peindre leurs dereglemens. Elles sont les instrumens dont on se sert pour ébranler l'ame de ceux à qui on parle. Si ces instrumens sont maniez par un esprit animé de quelque passion injuste, ces figures sont dans sa bouche ce qu'est une épée dans la main d'un furieux. Il ne faut pas s'imaginer qu'il soit permis de noircir par de fausses accusations ceux contre qui on parle, & que pour parler éloquement il soit nécessaire d'employer contre eux les mémes figures dont on se serviroit pour porter des Juges à condamner le

plus

criminel & le plus abominable de tous
[illegible]mes. Les Declamateurs, à qui ce dé-
[illegible]t ordinaire, ne trompent jamais deux
On s'accoûtume à entendre leurs excla-
[illegible]s, & il leur arrive la même chose qu'à
[illegible]ui ont coûtume de feindre qu'ils sont ma-
Quand ils le sont effectivement, on ne les
[illegible] pas.

[illegible]mel irrisus triviis attollere curat,
[illegible]ctore planum : licet illi plurima manet
[illegible]ma : per sanctum juratus dicat Osirim,
[illegible] non ludo : credules, tollite claudum.
[illegible]erigrinum, vicinia rauca reclamat.

[illegible]défaut dans les uns est une marque de ma-
[illegible]& dans les autres de legereté & d'extra-
[illegible]e. C'est une malice lorsqu'on prend plai-
[illegible]ombattre la verité ; que l'on ne desire pas
[illegible] l'esprit de ses Auditeurs, mais le trou-
[illegible]ar les nuages de quelque injuste passion
[illegible]r dérobe la vûë de la verité. On ne doit
[illegible]ûjours accuser les Declamateurs de cette
[illegible] : souvent ils ne prennent pas garde aux
[illegible]ions que peuvent faire leurs figures ; leur
[illegible] n'est pas de persuader, mais seulement
[illegible]oître éloquens. Pour cela ils s'échauffent,
employent toutes les plus fortes figures
Rhetorique, quoiqu'ils n'ayent point d'en-
à combattre ; semblables à un phrene-
[illegible]qui se sert de son épée pour combattre
[illegible]nemi phantastique que son imagination
[illegible]ée lui fait voir en l'air. Ces Déclama-
[illegible]entrent dans des Enthousiasmes, qui leur
[illegible]endre l'usage de la Raison, & leur font
[illegible]s choses tout d'une autre maniere qu'elles
[illegible]t pas.

Et solem geminum, & duplices se ostendere bas.

Ce défaut est le caractere d'un enfant qui che sans sujet : néanmoins les Ecrivains les élevez y tombent, parce qu'on ne croiroit pouvoir passer pour éloquent si on ne faisoi figures. Il faut pour cela parler avec chaleu toutes les matieres, se corrompre l'esprit, & a cevoir toutes les choses autres qu'elles ne sont faut faire des reflexions sur tout ce qui se prese & ne parler que par sentences. Mais ce qui plus ridicule, c'est que dans toutes ces figures mauvais Orateurs ne tâchent qu'à plaire, sa mettre en peine de combattre, & de terrasser ennemi par la force de leurs paroles. On peu te qu'en cela ils sont semblables à un infe qui dans un combat ne se soucieroit pas de per son adversaire, & d'en être frappé, pou qu'il attirât sur lui les yeux de ses spectate qu'il combattît avec grace, avec un air ga & agréable. Ce sont ces mauvais Orateurs Perse raille dans une de ses Satyres en la perso de Pedius.

Fur es, ait Pedio : Pedius quid ? crimina rasi
Librat in Antithetis, doctas posuisse figuras
Laudatur.

Ces mauvais Orateurs, dis-je, affecten mesurer toutes leurs paroles, de leur do une cadence juste qui flatte les oreilles. Ils portionnent toutes leurs expressions ; en un n ils figurent leurs discours, mais de ces fig qui sont au regard des figures fortes & persuasi ce que sont les postures que l'on fait dans

[illegible]let, au regard de celles qui ſe font dans un combat.

L'étude & l'art qui paroiſſent dans un diſcours peigné, ne ſont pas le caractere d'un eſprit qui eſt vivement touché des choſes dont il parle, mais plûtôt d'un homme qui eſt dégagé de toutes affaires, & qui ſe jouë. Auſſi on appelle ces figures meſures, qui ont une cadence agréable aux oreilles, des figures de Theatre, *Theatrales figuræ.* Ce ſont des armes pour la montre, qui ne ſont pas d'aſſez bonne trempe pour le combat. Les figures propres pour perſuader ne doivent point être recherchées, c'eſt la chaleur dont on eſt animé pour la défenſe de la verité, qui les produit, qui les trace elle-même dans le diſcours, de telle ſorte que l'éloquence n'eſt que l'effet de ce zele. C'eſt ce que dit ſaint Auguſtin du ſtile éloquent de ſaint Paul: D'où vient, dit-il, que les Epîtres de ce grand Apôtre ſont ſi animées, qu'il ſe fâche, qu'il reprend, qu'il fait des reproches, qu'il blâme, qu'il menace, qu'il marque les differens mouvemens de ſon eſprit par le changement de ſa voix ? L'on ne peut pas dire qu'il ſe ſoit étudié puerilement, comme font les Déclamateurs, à faire des figures : néanmoins ſon diſcours eſt très figuré; c'eſt pourquoi, comme nous ne pouvons pas dire que ſaint Paul ait recherché l'éloquence, nous ne pouvons pas nier que l'éloquence n'ait ſuivi ſon diſcours. *Quid ſic indignatur Apoſtolus in Epiſtolis ſuis, ſic corripit, ſic exprobrat, ſic increpat, ſic minatur? Quid eſt quod animi ſui affectum tam crebrâ & tam asperâ vocis mutatione teſtetur? Nullus dixerit more Sophiſtarum pueriliter & conſulto figuraſſe orationem ſuam. Tamen multis figuris diſtincta eſt; quapropter ſicut Apoſtolum præcepta*

capta eloquentia non secutum esse dicemus, ita [illegible] ejus sapientiam secuta sit eloquentia [illegible] mus.

Mais ce n'est pas seulement dans [illegible] des occasions que les figures doivent [illegible] ployées. Les passions ont plusieurs degrés [illegible] tes les coleres ne sont pas également [illegible] Toutes les figures n'ont pas aussi la même [illegible] ce. Il y a des Antitheses pour les grands [illegible] vemens, il y en a pour de legeres [illegible] c'est pourquoi on ne doit pas condamner [illegible] tes sortes de figures dans un discours qui [illegible] sur une matiere qui semble ne donner [illegible] occasion d'émotions justes & raisonnables [illegible] deur que l'on a de se bien exprimer, & [illegible] re concevoir les choses que l'on enseigne [illegible] figures comme les autres passions. Dans la [illegible] versation la plus douce, quoiqu'on ne [illegible] aucune resistance dans l'esprit de ceux [illegible] l'on s'entretient, cela n'empêche pas que [illegible] plus grande explication on ne repete quel [illegible] les mêmes mots, qu'on ne se serve de [illegible] expressions pour dire la même chose. Il [illegible] mis d'en faire des descriptions exactes [illegible] cher dans les choses naturelles & sensibles [illegible] paraisons & des images de ce que l'on dit. On [illegible] demander le sentiment de ceux qui écoutent [illegible] interroger pour les rendre plus appliquez, ou [illegible] retenir leurs esprits dans l'attention necessaire [illegible] leur faire faire des reflexions sur ce que l'on a [illegible] Ainsi la conversation, comme nous avons dit, a ses figures aussi-bien que les harangues & les décla[illegible] mations.

On appelle froid le stile de ces Orateurs qui font un mauvais usage des figures, parce que quelques efforts qu'ils fassent pour animer leurs Auditeurs, on les écoute avec une certaine froi-

deur.

autant plus sensible, que l'on n'est ... des émotions qu'il avoient voulu ... enfin on se rit d'un homme & de ses ... on le voit pleurer sans sujet. S'il ... sans que personne s'oppose à ses ... cette passion passe pour une veritable ... peut donc être touché quand on ... ému, si l'on ne trouve qu'il y ... être. Un homme qui pleure dans ... oblige ceux qui le voyent de ... lui. La colere d'un miserable qu'on ... injustement, engage dans son parti ... témoins de cette injustice. Ainsi ... ou pour faire que les figures qu'on ... leur effet, il faut que les passions ... soient raisonnables, c'est-à-dire, ... doit faire paroître les choses qu'il ... une telle forme, qu'on ne les puisse ... être ému. Il faut disposer le cœur du ... n'entreprenant jamais d'y exciter au... ...ment qu'après l'y avoir préparé. Si on ... porter à la compassion, il faut lui faire ... grande misere, gardant ce tempera... passion qu'on exprime par des figu... pas plus grande que ne le merite le su... que ce soit toûjours la passion qui fasse ... figures extraordinaires au milieu de ... circonstance. Cela demande une prudence; c'est aussi, comme nous di... souvent, le jugement qui fait les grands ... Les François sont particulierement en... de ces figures qui sont trop fortes. On a ... ce de la douceur & de la politesse; on ... souffrir les humeurs chaudes & violentes. ... & l'on aime ceux qui savent se mo... c'est pourquoi les figures extraordinaires

nous

nous paroissent ridicules, si ce n'est d[illegible]
nes occasions qui sont rares. [illegible]
souvent que la Raison permette de [illegible]
mouvemens d'une passion. Cet avis [illegible]
donnera de grandes lumieres pour l'élo[illegible]

LA HETORIQUE OU 'ART DE PARLER.

LIVRE TROISIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

in de ce Livre. On y traite de la partie maté- elle de la parole, c'est-à-dire, des sons dont les pa- les sont composées. On décrit comment se forment sons.

JE donne beaucoup plus d'étenduë à l'ouvrage que j'ai entrepris, que n'en ont pas les Rhetoriques ordinaires. Mon but est de decouvrir les fondemens de l'Art que je traitte. Je tâche de ne rien oublier pour cela. Nous avons vû comme se forme la voix. Nous a- dit que nous avons une orgue naturelle; les poûmons en font les soufflets: & que ce al par lequel nous respirons, qu'on appelle la chée artere, ou l'âpre-artere, est comme le u de l'orgue. A présent que nous entrepre- nons

nons de traiter à fond de la [illegible] la parole, c'est-dire des sons dont elle [illegible] posée, il faut expliquer avec plus d'exactitu[illegible] ment se fait la voix, & comment se [illegible] son de chaque lettre. Il faut donc conside[illegible] premier lieu, que le larynx; c'est ainsi [illegible] nomme le haut de l'âpre-artere, est entou[illegible] muscles. L'ouverture du larynx se nom[illegible] ou languette qui s'ouvre & se ferme [illegible] moins par le moyen des muscles qui la font [illegible] voir. Cette glotte est composée de deux [illegible] branes cartilagineuses. Lorsque ces mem[illegible] sont tenduës; & qu'elles ne laissent qu'un [illegible] passage, comme une fente, l'air qui sort [illegible] nement des poûmons, les secouë, ce qui [illegible] son de la voix, de la même maniere que se [illegible] son d'une musette & d'un haut-bois. Les [illegible] de ces instrumens font le même effet que la [illegible] te. Les cartilages dont elle est composée, [illegible] vent un tremoussement de l'air qui les separe [illegible] contrainte quand nous parlons. Les bons [illegible] mistes en distinguent cinq assez solides, [illegible] faisant ressort. Ils sont entourez de plusieu[illegible] tits muscles qui ont une admirable liaison [illegible] les oreilles, les yeux, les parties du visage, [illegible] le cœur, la poitrine; ce qui fait que le [illegible] de la voix fait connoître l'état de celui qui [illegible] le, & qu'on lit sur son visage ce qu'il dit [illegible] oreilles.

C'est ainsi que se forme la voix, qui nous [illegible] roit commune avec plusieurs animaux, si elle [illegible] recevoit point d'autres formes que celle qu'elle prend en sortant du larynx. Les muscles qui sont attachez à cette partie, servent à la modifier. Elle est douce ou rude, selon la qualité des membranes de la glotte; & elle reçoit plusieurs degrez, ou tons, selon que l'ouverture du larynx est plus ou moins

ns grande: quand elle eſt petite le ſon en eſt
); mais ce n'eſt pas ici le lieu de faire ces con-
rations qui regardent la Muſique. Conſiderons
la voix, après être ſortie du larynx, reçoit
tres modifications differentes ſelon qu'on dif-
ſe le lieu où elle eſt reçûe, que la langue la
te contre differentes parties de la bouche qui
uvre ou ſe ferme differemment par le moyen des
ts & des levres. Ainſi qu'on voit dans les orgues
e les tuiaux ont des ſons tout differens, ſelon leurs
fferentes formes. Ces differentes modifications
t les ſons qui compoſent les paroles: les lettres
t les ſignes de ces ſons.

On voit par l'experience qu'on en fait dans les
gues, qu'on peut imiter toutes ſortes de ſons.
n imite avec un appeau le chant des cailles,
ns lequel on entend le ſon de quelques ſylla-
s; ce qui a fait croire qu'on pourroit faire par-
r une machine. Il n'y auroit, dit-on, qu'à re-
arquer la diſpoſition particuliere des organes de
voix, & la diſpoſition de la bouche qui eſt
ceſſaire pour faire le ſon de chaque lettre.
n faiſant autant de tuiaux qu'il en faudroit pour
ononcer toutes les lettres, on feroit une orgue
rlante, qui prononceroit des paroles ſelon qu'el-
feroit touchée. Remarquons combien la diffi-
ité de cette entrepriſe eſt grande, afin qu'on
mprenne l'habileté de celui qui nous a fait,
que nous ne pouvons aſſez conſiderer. S'il
giſſoit de faire parler François à une orgue;
mme nous avons cinq voyelles, & dix-ſept con-
nes, il faudroit déja vingt-deux machines diffe-
ntes, & il ne faut pas croire qu'elles fuſſent
utes également ſimples, que ce ne fuſſent que des
iaux. Il y a des lettres qui demandent, que la
achine qui les feroit ſonner, ſe fermât & s'ou-
it, ce qui ne ſe pourroit faire qu'avec pluſieurs
reſ-

ressorts. Il y a bien de la difference entre [illegible] deux lettres qu'on prononce separement, [illegible] de la syllabe qu'elles composent. [illegible] s'allient pour n'en faire qu'un; ainsi [illegible] nes, dont l'une feroit, par exemple, [illegible] ne feroient pas *ab*, ni *ba*. Combinant [illegible] ces deux manieres avec les dix-sept [illegible] faudroit trente-quatre differentes [illegible] marquer ces syllabes, & comme il en [illegible] tant pour chacune des cinq voïelles, qui [illegible] roient pareillement trente-quatre [illegible] rentes, il en faudroit par conséquent [illegible] cent soixante-dix.

Il y a des syllabes de trois lettres [illegible] unes ont une voïelle entre deux con[illegible] me *bab*, & les autres une consone [illegible] voïelles, comme *aba*. La voïelle [illegible] biner avec les consones, pour faire [illegible] de trois lettres, pour le moins en deux cens [illegible] tre-vingts neuf manieres differentes. [illegible] nombre par le nombre des voyelles, [illegible] par cinq, cela fait mille quatre cens [illegible] cinq; il faudroit autant de differens [illegible] Les syllabes de trois lettres se font en[illegible] autre maniere. On peut à la syllabe [illegible] une consone, comme *abb*; *abd*, *abd* [illegible] demanderoit encore une infinité de [illegible] Je n'ai point voulu remarquer ici que [illegible] plus de cinq voïelles, comme nous [illegible] Nous avons deux sortes de *a*, trois sortes [illegible] deux sortes de *o*, deux sortes de *u*, ce qui [illegible] teroit infiniment l'orgue dont nous parlons. [illegible] quand auroit-on inventé un si grand nombre de machines qui pût les faire jouer avec la vitesse nécessaire? Car comme les sons de deux ou de plusieurs lettres qui font une syllabe, doivent être unis, il faut que les sons des syllabes qui font un mot,

ient liées ensemble, autrement on entend
abes, & non point des mots. Il faudroit un
d'une infinité de touches, & on est embar-
uand un clavier n'en a qu'un certain nombre
assez petit.
irons donc ici la disposition merveilleuse
ganes de la parole qui n'ont rien d'embar-
, & qui sont tellement placez, qu'on s'en
s facilement qu'on ne peut remarquer com-
ont faits. Dieu dont nous sommes l'ouvra-
us fait faire, sans que nous appercevions
ait de la difficulté, ce qui est impossible à
ous faisons avec la bouche ce que ne pour-
faire un million de machines; car ce nom-
suffiroit pas encore. Il y a plusieurs mil-
le differens mots qui demandent des disposi-
articulieres dans les organes de la voix;
langue qui en est un des principaux, est
sée d'un nombre innombrable de petits
qui sont comme autant d'instrumens par
elle se tire, elle s'allonge, elle se replie,
tourne en tant de manieres qu'on ne les peut
er.
levres ont pareillement plusieurs muscles
font jouër en differentes manieres. La bou-
peut ouvrir differemment; de sorte que
point une exageration de dire qu'on ne
pas avec un million de machines ce que
isons avec la bouche. Après quoi qu'on
nte tant qu'on voudra ces têtes parlantes,
persuadé que ce n'étoient que des mario-
On trompoit avec esprit ceux à qui on
noit pas le tems de remarquer l'artifice
n se servoit. Les Historiens qui nous par-
une tête semblable faite par Albert le Grand,
ontent ce qu'ils veulent. Il n'y a que ceux
ont par fait attention à la maniere dont
nous

nous parlons, qui croyent qu'on puisse faire un ouvrage aussi admirable qu'est la tête d'un homme.

Mais il est très-vrai que si on ne peut faire parler une tête artificielle, on peut faire parler un muet avec artifice. Il n'y a qu'à lui faire prendre garde à la disposition qu'il voit que prennent les organes de la voix de ceux qui parlent pour faire sonner chaque lettre, repeter souvent la prononciation d'une même lettre dont on lui fait voir en même tems le caractere, afin qu'il remarque les mouvemens de la langue, l'ouverture de la bouche, comment les dents coupent les sons, comment les levres battent l'une contre l'autre pour faire ensuite ce qu'il voit faire. Les muets ne sont muets que parce qu'ils n'entendent pas; ainsi ils ne peuvent pas apprendre à prononcer le son de chaque lettre autrement que par cet artifice, qui leur fait voir ce qu'ils ne peuvent pas entendre. Monconis rapporte dans son voyage d'Angleterre, qu'un excellent Mathematicien d'Oxfort fit lire en sa présence un muet, & que c'étoit le second qu'il avoit fait parler. Il avoue néanmoins qu'il ne faisoit que faire sonner les lettres separément, & qu'il ne pouvoit lier leurs sons. J'ai souvent entendu parler de plusieurs sourds qui au mouvement des levres, & à la maniere qu'ils voyoient qu'on ouvroit la bouche, connoissoient tout ce qu'on disoit. Je le crois; car j'ai vû dans le Diocese de Grenoble, dans la Paroisse de Besse, une femme sourde, à qui ses parens faisoient entendre tout ce qu'ils vouloient. Ils lui parloient fort bas, de maniere qu'elle ne pouvoit remarquer que les mouvemens de leurs levres, & la disposition de la bouche: j'en fis faire plusieurs experiences en ma presence.

Cet-

e quatrieme Edition étoit commencée lorf-
ai vû une excellente Differtation d'un Me-
Suiffe qui refide en Hollande, & fe nom-
mman. Il affure qu'il a appris à plufieurs
nes fourdes & muetes à parler, lire & écri-
explique fa methode, qui confifte en deux
, dont la premiere eft d'obferver avec les
les differens mouvemens des organes de
nonciation. Il décrit les difpofitions parti-
es à chaque lettre, & comment il les fait re-
ier & diftinguer à ceux qu'il inftruit. Pour
les oblige, en fe regardant dans un mi-
de s'habituer à faire les mêmes mouve-
qu'ils lui voient faire. L'autre partie de fa
ode, c'eft de donner lui-même au gofier de
ifciple la difpofition qu'il doit avoir pour
nes lettres, comme peut faire un Maître
re, qui prend la main de fon difciple, & la
uit, ou comme un Maitre à danfer qui tour-
pieds de fon écolier, & lui fait faire les
'il veut qu'il faffe. Cet admirable Maître
uets, quand il leur donne fes premieres le-
forme avec fes mains dans leurs organes la
tion qui eft neceffaire pour prononcer cha-
ttre. Il preffe leurs levres l'une contre l'au-
ou il les fepare; il leur fait étendre la lan-
ou la réplier, l'enfler, felon que cela eft ne-
e. Dans les lettres à la prononciation def-
le nez contribuë, il leur preffe cette par-
la maniere qu'il convient. Sans doute
aut pour cela beaucoup d'adreffe & d'exer-
Car fi nous avons tant de peine à faire des
mens extraordinaires, qu'il y a des lettres
chaque langue qu'on ne peut prononcer,
on n'y a point été habitué dès fa naiffan-
ne faut pas s'étonner qu'il fe trouve de la
té à faire prendre la coûtume à ceux qui
 n'ont

n'ont point d'ouïe, de prononcer des lettres q[...]
n'ont jamais entenduës.

C'est une excellente remarque de ce sçav[...]
ingenieux Medecin, que si Dieu n'avoit p[...]
donné la parole au premier des hommes, l[...]
en auroit été ignoré. Je reconnois volontiers l[...]
possibilité de la supposition que j'ai faite d[...]
nouvelle troupe d'hommes nouvellement so[...]
de la terre, ou descendus du Ciel. Ces hom[...]
n'auroient point pû se former un langage artic[...]
non plus que des muets. L'experience le fait c[...]
noître, que des muets, qui, étant instruits com[...]
nous venons de le dire, peuvent apprendre à p[...]
ler, ne le peuvent faire sans Maître. Tout[...]
langage n'est qu'un assemblage de sons simples, do[...]
les lettres que nous appellons les élemens du d[...]
cours, sont les signes. On n'a point vû qu'au[...]
muet ait inventé de lui-même la prononciati[...]
de ces lettres. La chose est aisée à ceux qui
tendent parler; car naturellement nous imit[...]
ce que nous entendons. Mais un sourd, que
je, un sourd? un enfant, un homme, quel
âge qu'il eût, quand il auroit de bonnes o[...]
les, s'il ne converſoit point avec des hom[...]
qui sçûssent parler, il ne parleroit jamais, c
à-dire, qu'il ne formeroit jamais aucune paro[...]
articulée. C'est un conte que ce qu'on nous ve[...]
dire de ces enfans, qui nourris avec des animaux
prononcerent naturellement de certains mots.
Aussi les miracles que faisoit Notre-Seigneur su[...]
les sourds & sur les muets étoient grands, en pre-
mier lieu, parce qu'il leur rendoit l'ouïe, & qu'à
l'instant même ils entendoient ce qu'on leur di-
soit; chose aussi surprenante que si transportez par-
mi les Chinois, nous connussions à la même
heure tout ce qu'ils nous diroient. En second
lieu, ce qui rendoit les miracles de Notre Sei-
gneur

us admirables, c'eſt que ſans inſtruction ts parloient diſtinctement, ce qui ne ſe pas faire naturellement, puiſqu'en mille plus aiſées, il eſt impoſſible de faire cer- couvemens qu'après un long exercice. Je s pas que jamais les hommes euſſent pro- les differentes lettres de l'alphabet, s'ils ne ient entenduës prononcer. Ils peuvent bien nger, les alterer, & faire de nouvelles lan- mais je ne conçois pas que s'ils n'avoient entendu parler diſtinctement, ils euſſent é d'eux-mêmes le ſon de chaque lettre. L'ex- nce le prouve comme je l'ai dit, puiſqu'on mais vû de muet de parler de lui même.

eroit à ſouhaiter que la methode dont nous ns, fut connuë, qu'en tous païs il y eût des nnes qui en fuſſent parfaitement inſtruites. Il des muets par tout, & des enfans à qui il ne it pas d'entendre parler pour parler eux-mê- s: Il y a des lettres qu'ils ne peuvent pronon- r. Cette methode s'emploie avec ſuccès pour x-ci. La facilité avec laquelle nous parlons, cauſé qu'on ne fait preſque aucune attention a diſpoſition des organes de la parole. On croit 'il eſt inutile de le faire. Un fameux Come- n en a fait un ſujet de raillerie dans l'une ſes Comedies, où il jouë un Bourgeois, qui après avoir amaſſé du bien, vouloit paſſer pour homme de qualité, & en avoir les airs. Pour cela il croyoit qu'il falloit ſçavoir quelque choſe; il prit donc un Maître. Ce Bourgeois étoit ſi groſ- ſier & ſi ſot, que l'idée qu'il avoit de la ſcience ſe éduiſoit à vouloir apprendre l'Orthographe & l'Al- manac, pour ſavoir quand il y a de la Lune & uand il n'y en a point. Il falloit donc que ſon hiloſophe qui l'inſtruit ſur le Theatre, choiſît ne leçon accommodée à ſa capacité & à celle

elle prononce un *U*. Un homme, dis-je
s'imagineroit que cela est necessaire pour p
seroit aussi ridicule que celui qui croioit ne
voir manger à moins que de savoir tout c
les Anatomistes disent de curieux sur la m
re dont les viandes se broient dans la bouch
se mêlent avec le suc salivaire qui en fait l
miere digestion. Cette connoissance si facile
maniere dont chaque lettre se forme, est l
dement de presque tout ce qu'on peut di
curieux sur les irregularitez de la Gram
Elle sert à rendre raison d'une infinité de
ses qui regardent la maniere de décliner les n
de conjuguer les verbes; ainsi quoi qu'
puisse penser & dire, je m'arrêterai ici qu
momens. Outre qu'à present on ne peut pl
priser une recherche qui a appris le secret d
parler les muets, & de faire que les sourds
vent lire sur le visage de celui qu'ils voient p
ce qu'ils ne peuvent entendre; car sans dou
ceux qui ont observé les dispositions que
la bouche propres à la prononciation de chaq
tre, & il ne faut avoir qu'un miroir pour M
peuvent au seul mouvement des levres con

CHAPITRE. II.

...res dont les mots sont composez. Premiere... des voyelles. Comment leur son se forme.

...onne n'a recherché plus utilement que ce ...ant Medecin dont nous venons de parler, ...iere dont se forment les lettres. Il en traite ...eux Ouvrages qu'il a faits. Le premier a ...itre *Surdus & mutus loquens* Le dernier ...ent de paroître est une excellente Disserta... sur cette même matiere. Je n'ai pas vû le ... Ouvrage. Voilà ce que j'avois écrit dans ... précedente, avant que d'avoir vû cette ...tion.

...voix, comme on l'a dit, n'est que le son ... l'air qui sort des poulmons, lorsqu'il ... avec contrainte par l'ouverture du larynx ... deux membranes de la glotte. Cette voix ...odifie differemment dans la bouche; il s'en ... differens sons dont on compose les paroles, ...sont comme les membres, *artus*, du dis... ce qui fait qu'on dit que la voix est ar... après qu'elle a reçû ces differentes for... Les caracteres qu'on a choisies pour être les ... de chacun de ces differens sons, s'appel... ...tres. Les lettres qui marquent les diffe... sons qui se font seulement par les differentes ...vertures de la bouche, s'appellent *voyelles*, ... que leur son n'est presque que la seule voix ... n'a pas encore reçû de grands changemens. ... voix est la matiere du son de toutes les lettres. Si l'on ne faisoit que faire battre les levres l'une contre l'autre, ou remuer langue, on ne feroit

 points

point entendre le son d'aucune lettre ; de m[illegible]
me qu'une flute ne dit rien quand on n'y pou[illegible]
point d'air, & qu'on ne fait que remuer les doig[illegible]
Il faut que la voix précede ou accompagne [illegible]
mouvement des organes qui font les lettres qu[illegible]
appelle *consones*, qui sont ainsi nommées, pa[illegible]
ce qu'elles ne sont point entenduës qu'on n'ente[illegible]
de en même temps le son d'une voyelle, c'e[illegible]
dire, qu'on n'entende une voix qui leur tie[illegible]
lieu de matiere, à qui elle donne une forme par[illegible]
culiere.

Il faut donc parler des voyelles avant que [illegible]
venir aux consones. Les differentes manie[illegible]
dont on ouvre la bouche, font qu'il y a di[illegible]
ferentes voyelles. Ce passage de la glotte o[illegible]
se forme la voix, peut s'ouvrir ou se resser[illegible]
Les poulmons peuvent s'envoyer plus ou moins [illegible]
cet air qui fait la voix ; outre que selon qu'o[illegible]
ouvre la bouche plus ou moins, on y fait rete[illegible]
tir la voix dans ses differentes parties, c[illegible]
qui la diversifie. Alors la langue ne fait rien,
si ce n'est dans sa racine, comme nous l'allons vo[illegible]
en examinant comme se forme chaque voyelle.
Elles ont une grande affinité entre'elles ; parce que
les manieres dont elles se forment sont peu dif-
ferentes, ce qui fait que dans toutes les langues on
change facilement une voyelle dans une autre
voyelle.

A. Lorsqu'on ouvre la bouche, la voix qui sort
fait ce son qu'on appelle *A*, lequel son retes-
tit dans le fond du gosier. La langue ne fait
rien. Elle demeure suspenduë sans toucher aux
dents, laissant ainsi couler la voix qui est portée en
haut.

E. Quand le larynx se resserre, que les poulmons
poussent moins d'air, que la bouche est moins ou-
verte, & que les levres se replient en dedans, la
voix

..'on entend eſt la lettre E. Il ſemble que
..ier retienne le ſon de cette lettre, & que ce
..ppue ſur la racine de la langue dont la pointe
..pour lors les dents qui ſont mediocrement
..s.

La voyelle *I* ſe prononce avec moins de
..il. Il faut peu d'air pour la former. Le ſon
.. eſt point retenu dans le goſier. Il eſt porté
.. les dents qui contribuent à le diſtinguer. La
..che eſt un peu ouverte, & les levres s'éten-
..t. Nous verrons qu'il y a un J conſone.

O. Le contraire arrive lorſqu'on prononce la
..yelle O. Le larynx s'ouvre, le goſier s'enfle,
.. ſe fait creux: on y entend ſonner cette let-
..e. Toute la bouche s'arondit, & les levres font
.. cercle: au lieu que dans la prononciation d'un
.. elles ſont comme une ligne droite. Le ſon de
cette lettre approche de celui de la lettre *A*;
c'eſt pourquoi il y a des nations qui les confondent,
comme le font les Allemans. Le ſon de la Diph-
thongue *ou* differe de l'O ſeulement parce qu'il eſt
plus obſcur.

U. La prononciation de l'*U* eſt douce. Le la-
rynx contraint moins la voix qui ſort des poul-
mons, ainſi cette voix eſt moins forte. Le go-
ſier ne s'ouvre pas, ainſi l'on n'y entend pas la
voix raiſonner. Les levres avancent en dehors,
& ſe raſſemblent pour faire une très-petite ou-
verture. C'eſt ce qui fait que les Hebreux ran-
gent cette lettre entre les conſones qu'ils appellent
Labiales.

Le ſon de l'*u*, quand il eſt adouci, approche
du ſon de l'*i*. C'eſt pourquoi les Latins confon-
doient autrefois ces deux voyelles. Ils diſoient
optimus, & *optumus*. Ce ſon adouci de l'*u*,
que les Grecs appellent *upſilon*, c'eſt-à-dire *u*
petit, eſt bien different du ſon de la diphthongue

ou. Cette voyelle se range comme l'*i* entre consones, comme nous le verrons; c'est-à-dire qu'il y a un *v* consone.

Chacune de ces cinq voyelles peut se prononcer differemment, selon la mesure du temps qu'on s'arrête à les faire sonner, afin qu'elles soient mieux entenduës, ce qui les distingue en voyelles longues & en voyelles breves. Nous n'avons point de caracteres, non plus que les Latins, pour marquer ces differences, comme en ont les Grecs, qui pour cela comptent sept voyelles. Il dépend de ceux qui parlent de s'arrêter plus ou moins de temps sur les voyelles, & ainsi de mettre entre elles plus ou moins de difference.

C'est pourquoi le nombre des voyelles considerées selon le temps qu'on met à les prononcer, n'est pas le même dans toutes les langues. Les Hebreux en comptent jusques à treize, parce qu'ils ont, par exemple, un *a* long, un *a* bref, un *a* très-bref.

C'est une question que nous examinerons dans la suite, si en notre langue une même voyelle se prononce toûjours dans des tems égaux, c'est-à-dire, si quelquefois elle est longue, & quelquefois breve. Mais il est certain que nous prononçons differemment une même voyelle, sans que nous mettions de difference dans le tems que nous employons à la prononcer. Lorsqu'on ouvre la bouche davantage, le son en est plus fort & plus clair: quand on l'ouvre moins, le son est plus foible & moins clair. Ces differens degrez de force causent cette difference qui est entre un *e* ouvert, & un *e* fermé, & un *e* muet. *E* est ouvert dans *progrès*, *excès*, *fer*; *enfer*. Il est fermé dans *bonté*, *placé*. Il est muet dans *grace*, *place*. Il y a de la difference entre *place* en Latin *sedes*, & *placé* ce qu'on dit en Latin *locatus*. La difference de l'*u*

&

& de l'*y* Grec vient de la même cause. Nous ne nous servons pas de differens caracteres pour marquer ces differences; on met feulement fur la lettre ordinaire une note qu'on appelle *accent*, qui avertit qu'il faut élever la voix. Nos voyelles ont une prononciation toute différente quand elles sont accentuées. On prononce differemment *male* une espece de coffre, & *mâle* en Latin *masculus*: ce mot *hôte* en Latin *hospes* & *hote* qui est une espece de panier. On compte jusques à treize voyelles differentes dans notre langue. Outre la difference que le temps qu'on employe à les prononcer peut mettre entr'elles, il est certain qu'elles ont differens sons, selon qu'on les retient dans le gosier, qu'on les pousse vers le palais, qu'on les porte vers differentes parties de la bouche. De là vient que les mêmes voyelles n'ont pas le même son dans la bouche de differentes nations.

On remarque qu'entre les voyelles celles qui ont un son plus fort, sont particulierement l'*a* & l'*i*, ensuite l'*o*. Le son de l'*e* est sourd, parce qu'il se fait dans la bouche qui en retient le son. Ceux qui ont aimé les voyelles sonnantes, ont évité cette voyelle *e*, lorsqu'elle ne se rencontroit pas avec des consones qui en relevassent le son. Quoique l'*o* soit plus fort, quelques-uns ont mieux aimé l'*ou* que le simple *o*. Lorsqu'on lie le son de deux voyelles, il s'en fait un troisieme, ce qu'on nomme une diphthongue, c'est-à-dire, une lettre qui a deux sons, comme *æ*, *œ*.

Comme chaque voyelle a un son qui lui est particulier, plus fort ou plus foible; chaque nation, selon son inclination dominante, affecte de se servir des voyelles qui conviennent plus à son humeur; & c'est ce qui a fait les differentes dialectes de la Grece. Cela se voit dans les lan-

gues vivantes; car les Espagnols qui sont naturelement gtaves & fiers, se sont servis de mots qui remplissent la bouche, qui demandent une grande ouverture, de grands mots, qui sonnent beaucoup. Ainsi ils repetent beaucoup l'*A*, voyelle magnifique, qui se fait par une grande ouverture. Ils terminent plusieurs de leurs mots en O & *Os*, terminaison qui est fort sonnante. Les François qui n'aiment point l'affectation, se servent volontiers de l'*E*, dont la prononciation est plus douce; & c'est pour cela que les élisions, qui sont rudes dans les autres langues, n'ont rien de desagreable dans la nôtre: parce que plusieurs de nos mots se terminent en *E*, dont l'élision est douce, comme il paroît dans le vers suivant.

J'aime une amante ingrate, & n'aime qu'elle au monde.

C'est ce que montre fort bien l'Auteur des *Avantages de la langue Françoise*, qui remarque qu'un François n'est point obligé de parler de la gorge, d'ouvrir beaucoup la bouche, de frapper de la langue contre les dents, ni faire des signes & des gestes, comme il paroît que font la plûpart des étrangers, quand ils parlent le langage de leur païs, & comme nous sommes contraints de faire lorsque nous voulons parler leur langage.

CHAPITRE III.

Des Consones. Comment elles se forment.

ON peut dire que les voyelles sont au regard des lettres qu'on appelle consones, ce qu'est le

le son d'une flute aux differentes modifications de même son que font les doigts de celui qui jouë de cet instrument. Dans le son des voyelles, la langue, comme on l'a dit, ne fait presque rien ; on entend une voix continuë. Au contraire dans les consones la voix est interrompuë : tantôt la langue l'arrête, & tantôt la laisse couler; elle est coupée par les dents, & battuë par les levres. La langue est un des principaux organes de la parole. C'est elle qui conduit la voix, qui la détermine, & la change selon qu'elle se replie ou qu'elle se déploye, & qu'elle frappe certaines parties de la bouche. La capacité du gosier fait que la voix y raisonne. Il y a des consones dont le son se forme dans cette partie. Les levres donnent aussi une forme particuliere à la voix, selon qu'elles battent les unes contre les autres, qu'elles se ferment ou qu'elles s'ouvrent. Les dents contribuent pareillement à articuler la voix. Il y a des consones dont le son se forme dans le palais. Nous avons dit qu'on entend toujours lorsqu'on prononce une consone, le son d'une voyelle, qui est entenduë dans le lieu de l'organe qui la modifie pour en faire une consone, soit dans le gosier, soit dans le palais, soit sur la langue, entre les dents, sur les levres. D'où vient que les Hebreux distinguent les consones en differentes classes, à qui ils donnent le nom des organes qui servent à les former, c'est-à-dire qu'ils les distinguent en lettres du gosier, ou gutturalles ; lettres des levres, ou labiales ; lettres de la langue, lettres du palais, & lettres des dents.

Il y a des peuples dans l'Orient qui ont des lettres que leurs Grammairiens appellent *Uvales*, parce qu'elles s'entendent dans cette partie de la bouche où est la luette, qu'on nomme en Latin *uva*. Ils ont des lettres qu'ils ne prononcent qu'en

 sifflant,

fifflant, d'autres qu'ils prononcent en begayant *balbutiendo*. Il y a des lettres dans leurs alphabets qui se prononcent la langue repliée proche la racine des dents.

Les Grammairiens Grecs distinguent leurs lettres en voyelles, c'est-à-dire lettres qui font son, & en lettres *muettes*, qui sont celles qui par elles-mêmes n'ont point de son, & un lettres qui ont un demi-son. Ils comptent sept voyelles, comme nous avons vû, & neuf muettes qu'ils distinguent en trois classes, chacune de trois lettres. La premiere classe comprend celles qu'ils appellent *tenues*, dont le son est foible, savoir, π. κ. τ. qui répondent à nos lettres P. K. T. La seconde classe contient les lettres qui ont un son qui n'est ni fort ni foible, qu'ils nomment pour cela moyennes, & qui sont β γ. δ, b. g. d. La troisieme comprend les aspirées qu'on ne prononce qu'avec aspiration, savoir φ. χ θ. que nous exprimons ainsi ph. ch. th. ajoûtant h. qui est la marque de l'aspiration aux lettres tenuës.

Les lettres d'un demi-son sont celles que les Grammairiens appellent *liquides*, qui ont une prononciation coulante. On compte quatre liquides, savoir, λ μ. ν. ρ. l. m. n. r. Les lettres de demi-son sont en second lieu toutes les lettres qu'on appelle doubles, parce qu'elles ont la force de deux lettres, comme sont ψ. ξ. ζ. qui enferment une muette avec un sigma, c'est-à-dire avec une s. La lettre double ψ vaut βσ. πσ. φσ. La lettre ξ. vaut κσ. γσ χσ. & ζ. vaut. δσ..

Il y a des lettres fort opposées à ces lettres doubles, qui sont celles que les Hebreux appellent *quiescentes*, parce qu'elles semblent se reposer, & ne rien faire dans la prononciation. Nous avons de ces lettres dans notre langue, dans ce mot *fust*, comme quand nous disons *qu'il fust*, la lettre

s. ne se prononce pas. Cependant elle n'est inutile, non plus que dans ce mot *paon* la lettre Les lettres qu'on appelle *quiescentes*, ne font une classe à part, parce qu'en general une lettre est *quiescente* ou de repos dans le mot où elle se trouve, lorsqu'elle n'y conserve pas toute sa force: ce qui arrive souvent dans les langues qui aiment une grande douceur dans la prononciation. Il y a des rencontres, où si l'on n'adoucissoit pas certaines lettres, la prononciation seroit fort rude.

Avant que nous considerions comme se forme chaque consone, il sera bon de remarquer que les organes de la parole peuvent diversifier la voix en tant de manieres differentes, que si on marquoit ces manieres par autant de caracteres particuliers, on feroit des alphabets qui auroient une infinité de differentes lettres. On le voit par experience: chaque nation a des manieres si particulieres de prononcer certaines lettres, que s'il leur falloit donner un signe propre, il faudroit leur en donner un tout different de ceux qui sont ordinaires. C'est ce qui fait que les alphabets ne sont pas les mêmes dans toutes les langues. Il y a des peuples qui ont plus de lettres que nous, comme nous avons des lettres qu'ils n'ont point. La prononciation se peut diversifier, comme nous venons de le dire. Lorsque cette diversité est notable, on est obligé de la marquer par un signe particulier, c'est-à-dire, par une lettre ou caractere particulier, qui ne peut être bien prononcé que par ceux du païs, parce que la prononciation de cette lettre consiste dans une maniere à laquelle il faut être habitué. On ne peut pas non plus l'exprimer avec nos caracteres, qui sont les figures d'une prononciation differente. Nous le voyons lorsque nous voulons exprimer avec nos caracteres

Grecs ou Latins les caracteres Hebreux. Personne ne s'accorde : les uns les expriment d'une maniere, les autres d'une autre ; & tous se trompent, parce que les Hebreux prononçoient ces lettres d'une maniere qui leur étoit si particuliere, que nous n'avons point de lettres qui en puissent être un signe propre.

L'ordre qu'on peut garder en examinant comme se forment ces consones, c'est de suivre la distribution que les Hebreux en font selon les organes où elles s'entendent. Commençons par les consones du gosier ou gutturales, qui sont dans la langue Hebraïque, *aleph*, *he*, *ghet* ou *chet*, *hgain* ou *gnaim* ou *aïm* ; car les Grammairiens ne s'accordent pas entr'eux touchant la prononciation de ces lettres que les anciens Grecs ne regardoient que comme des aspirations ; c'est pourquoi en exprimant les noms Hebreux ou Grecs, ils ne marquoient point ces lettres. Elles sont appellées gutturales, parce qu'elles se prononcent *in gutture*, dans le fond du gosier, c'est-à-dire que pour les prononcer il faut ouvrir le gosier plus qu'on ne fait pas pour les autres lettres. C'est ce qu'on appelle aspirer une lettre. Nous avons en Latin & en notre langue un caractere particulier pour marquer l'aspiration, qui est H. qui n'a point d'autre usage. *Spiritus magis quàm littera.* Nous n'avons point d'autres lettres aspirées. Pour exprimer les aspirées des Grecs nous joignons aux lettres ténuës, comme nous l'avons dit, une *h*. Ainsi pour *φ*. nous mettons *ph*. pour *χ*. nous mettons *ch*, & *th* pour *θ*. Le *φ*. est un *p*. prononcé avec aspiration. Le *χ*. un *c*. avec aspiration, & *θ* un *t* avec aspiration ; mais l'aspiration de l'*h* est douce. On voit dans les mots Latins qui viennent du Grec, & qui commencent par une voyelle qui s'aspire, qu'on met une *h* de-

ment cette voyelle. Comme de *ἁρμονία* on fait *harmonia*, *harmonie*. Les Orientaux aspirent plus fortement que les Grecs; & ils aspirent des lettres que nous prononçons doucement. Les Hebreux prononcent leur *aleph* dans le fond du gosier d'une maniere si particuliere, que leurs Grammairiens prétendent qu'on n'en peut exprimer le son par aucune lettre des langues Européennes. L'*aleph* tient le milieu entre *a* & *e*. Le *he* & le *chet* ne sont que des aspirations. L'aspiration de *he* est douce, c'est l'epsillon des Grecs, qui en traduisant les mots Hebreux, oublient cette lettre. Le *chet* c'est l'*etha* du Grec. Le *gnaim* ou *aiim* leur *omicron*. Cette derniere lettre a cela de particulier, que la voix est portée vers les narines où elle sonne. Nous n'avons point de gutturales que notre *h.* qui est la marque de l'aspiration.

Les lettres des levres sont en Hebreu *beth*, *vau*, *mem*, *pe*; dans le Latin & dans le François, *b*, *p*, *m*, *v*, *f*. On entend ces lettres sur l'extremité des levres, aussi voit-on qu'elles se confondent facilement, parce qu'elles se prononcent à peu près de la même maniere, qu'elles sont entenduës dans un même organe; ce qu'il est bon de remarquer pour appercevoir comment il se fait que certains peuples prononcent une lettre pour une autre, ce qui change tellement une langue, qu'à peine peut-on connoître son origine. Les Allemans confondent ces lettres labiales; ils disent *panum* pour *bonum*, & *finum* pour *vinum*. Les Gascons *binum* pour *vinum*. Les Latins ont de même confondu l'*v* avec *f*. de *βίος* ils ont fait *vita*. Nous avons changé *v*. en *b*. de *corvus* nous avons fait *corbeau*, & le *p*. en *v*, d'*Aprilis*, *Avril*, de *cuppa*, *cuve*, de *nepos*, *neveu*. Chez les Hebreux le *beth* a tantôt le son de *b*, & tan-

tôt

tôt celui de *v*. Voyons comme chacune de ces lettres labiales se forme.

B. La lettre *b*. s'entend lorsque la voix sortant du milieu des levres, elles les oblige avec une médiocre force de se separer.

P. La lettre *p*. se prononce en étendant les levres, de sorte qu'elles ne sont pas si grosses; elles se compriment plus fortement que dans la prononciation du *b*. ainsi la voix fait plus d'effort pour les separer.

M. Le son de la lettre *m* est sourd, *mugiens littera*. On ouvre d'abord la bouche en la prononçant, & on entend une voix qui prend la forme du son de cette lettre, lorsque les levres viennent à s'approcher sans se battre, & qu'elles ferment la bouche; ce qui fait qu'on entend un bruit obscur comme dans une caverne.

V. L'*v* consone est le Vau des Hebreux. Les Grecs l'avoient dans les commencemens, l'ayant reçûë des Hebreux avec le reste de leur alphabet. C'étoit leur sixiéme lettre comme elle l'est dans l'Hebreu. C'est pourquoi après qu'ils l'eurent retranchée, comme ils s'en étoient servi, comme de leurs autres lettres, pour notes numeriques, ils mirent en sa place ϛ, qui n'est point une lettre. Cette consone *v* est proprement une aspiration; les Latins l'ont prise pour cela, faisant, par exemple, *vesper* de ἕσπερος. Ce qui fait que *v* differe de *b*, c'est que les levres ne battent pas quand on le prononce. La voix sort du milieu des levres, au lieu que dans la prononciation du *b* les levres battent l'une contre l'autre.

F. Le son de *f* est encore une aspiration. Quand on commence de prononcer cette lettre, la bouche s'ouvre, ensuite elle se ferme un peu, la levre inferieure se colant par son extremité sur les dents. Le *p* avec l'aspiration tient lieu de cette lettre

les Hebreux comme chez les Grecs. Les
ont mis quelquefois *f* au commencement
s Grecs qui commençoient par une aspi-
Ils ont dit *frango* de ῥάγω. Les Espagnols
d'où ils font *harina* de *farina*, leur *ha-*
fabulare. On voit assez l'utilité des re-
que nous faisons ici, & qu'elles donnent
les lumieres pour découvrir l'origine des
On voit comment les Romains ont fait *for-*
ῥῶ, *pisco* de βόσκω, *fremo* de βρέμω. Quin-
grand Maître de Rhetorique, veut qu'on
ces reflexions aux jeunes gens. *Discat*
in litteris proprium, quid commune, quæ
us cognatio: nec miretur cur ex scamno
lum.

ttres du palais chez les Grecs sont *gimel*,
, *koph*; en Latin, & parmi nous g. i. c.
l'on apprend pourquoi ces lettres se
si facilement les unes pour les autres,
t de *serviens* on a fait *sergeans*, de κλίω
bernator, de κυβερνήτης, & que de l'He-
al on a fait κάμηλος. Dans la pronon-
ces lettres la langue en se repliant porte
ontre le palais.

and on prononce un *g*, la pointe de la
ipproche du palais, les levres s'avancent &
t un peu en dehors.

nd on prononce *j* consone, la voix s'en-
nilieu de la langue & du palais. La bou-
ouvre qu'un peu.

prononçant *c* la langue se replie en de-
porte la voix contre le palais, où elle s'ar-
qui oblige de la pousser avec force. Les
t étenduës, & ainsi elles ne s'ouvrent
ocrement.

Hebreux ont deux sortes de *c*, sçavoir le
Koph. Il nous seroit bien difficile de
dif-

distinguer ces deux lettres en les prononçant, par- que nous n'y sommes pas faits. Le *k* ne diff- guere du *c* que par une aspiration. Nous ado- cissons en plusieurs rencontres le son du *c*, de so- qu'il approche du son de l'*s*, comme en ce ver- *commença*: alors on met dessous ce *c* une notte, que les Espagnols appellent *cedille*.

Q. Le *q* est proprement une lettre double q- a la force du *c* & de l'*u* voyelle. Les Grecs n'o- point cette lettre. Le *x* Latin qui répond au ξ d- Grecs, est aussi une lettre double composée d- *c* & de l'*s*.

Les lettres de la langue sont en Hebreu, *Da- leth*, *Teth*, *Lamed*, *Nun*, *Tun*, D, TH, L, N, T. Ceux qui ont la langue épaisse ou humi- de ont peine à prononcer ces lettres, qui se con- fondent facilement *propter cognationem*. De Θε- on a fait sans peine *Deus*.

D. Lorsqu'on appuye l'extremité de la langue sur la racine des dents de dessus, & qu'ensuite voix l'en separe pour couler entr'elle & les dents, on entend sur l'extremité de la langue le son de lettre *d*.

T. s'entend pareillement sur l'extrémité de la langue qui alors touche les dents de dessus, mais plus près de leur trenchant. Les Hebreux & les Grecs ont deux *t*, qui se distinguent par l'aspiration que nous marquons en Latin & en François avec la lettre *h*.

L. En commençant de prononcer *l*, on ouvre la bouche, ainsi cette lettre n'est pas muette entie- rement. La langue travaille peu, elle porte seule- ment la voix contre le palais, contre lequel elle s'appuye par son extrémité. La machoire d'en bas contribuë à la prononciation de cette lettre, por- tant la voix en haut. La Trachée-artere retient aussi la voix, de sorte que cette lettre se prononce

fort

, parce que le larynx se ferme prompte-
tout à coup, & qu'on ne fait point
our pousser la voix.

bouche s'ouvre aussi en prononçant *n*,
quoi elle n'est pas muette entierement.
e se replie, porte la voix dans cette
dedans de la bouche où est la communi-
s narines. Le son de cette lettre resonne
i, parce que la bouche se ferme sur la fin
onciation, ce qui fait qu'on appelle cette
era tinniens.

doucissons le son de cette lettre dans ces
ıer, *agnès*, *ignorer*, comme nous le
la lettre *l*, particulieremeut quand
ouble, comme dans ce mot *fille*, dont
ettres ne se prononcent pas comme dans
C'est de là que de *fol* on fait *fou*, de *col*
nala maux, de *mou mic*, de *fel fiel*. Ces
it en notre langue un son particulier qu'on
marquer avec un signe particulier pour
ne lettre distinguée de *l*, quand cette let-
rononciation ordinaire.

ttres des dents chez les Hebreux sont
mech, *tsade*, *resch*, *schin*. Nous n'a-
s, z, r, qui se changent facilement les
les autres. Les Latins ont dit *Valesius*
ts, *honos* & *honor*. Il y a des lieux en
ù l'on dit *courin* pour *cousin*. *Nausea*
varria.

ettre *s* se prononce lorsque les dents ap-
les unes des autres, coupent la voix
sur la langue, laquelle s'appuye dans son
contre les dents de dessus, & demeure
'est pourquoi la voix n'étant point arrê-
contraire étant contrainte de passer avec
tre les dents, on entend un siflement sem-
elui d'un vent qui passe avec violence

par

par une fente. Il faut pousser la voix fortement pour faire sonner cette lettre; c'est ce qui la faisoit éviter aux Grecs, qui aimoient mieux dire *πλάττω* que *πλάσσω*. Ils faisoient des pieces de vers où il n'y avoit pas une seule s, qu'on appelloit pour cela *ἄσιγμους ᾠδάς*. Nous adoucissons cette lettre en ces mots *cause*, *desir*, *plaisir*. Nous la prononçons comme le tsade des Hebreux. Nous la doublons quand nous lui conservons le son qu'elle a, comme dans ces mots, *aussi*, *baisser*, *laisser*. Les Latins se sont servi de cette lettre pour marquer l'aspiration. Ainsi de *ὗς* ils ont fait *sus*, de *ὕλη* *sylva*. Nous avons mis un *e* devant, pour en faciliter la prononciation, disant *établir* de *stabilire*, & *écrire* de *scribere*. Dans plusieurs Provinces au delà de la Loire, on ne prononce point cette lettre quand elle commence le mot, qu'on ne mette un *e* devant; on dit *estatuë*, *espectacle*.

Le Samech & le Schin des Hebreux ne se distinguent que par la force de la prononciation.

Le Z. des Latins & le nôtre, comme le zain des Hebreux, & le zeta des Grecs, est une lettre double, qui vaut un *d* avec *s*, comme le tsade vaut un *t* avec *s*. Nous donnons au z une prononciation douce dans ces mots, *onze*, *douze*, *treize*.

R. Cette lettre n'est pas entierement muette, parce qu'on commence par ouvrir la bouche. On pousse ensuite fortement la voix, qui étant arrêtée par les dents qui ferment le passage, elle est obligée de rouler dans le palais, à quoi contribuë la langue qui se replie un peu dans son extrémité. Il faut pousser la voix fortement; ce qui rend la prononciation de cette lettre assez rude & difficile. Ceux qui ne la peuvent pas prononcer, mettent *l* en sa place. Au lieu de *roturier* ils di-

tulier, d'où l'on a dit κλίβανος pour κρί-
& que pour soûtenir la voix on a mis *b* de-
te lettre, comme βρόδον pour ῥόδον, *bruscus*
scus, & qu'on a fait *braire* de *rugire*, *cham-*
mera.
:omprend aisément que selon la disposi-
s organes il y a des lettres qu'on ne pro-
qu'avec peine; ce qui oblige d'en substi-
autres. C'est quelquefois par affectation,
le fait cette Grassayeuse de la Comedie
rès-soupçé des Auberges, qui change tous
n D, tous les K en T, tous les J en Z,
Ch en S. Elle dit *Dalant* pour *Galant*,
our *Cour*, *Zoli* pour *Joli*, *Soux* pour
Cela vient aussi de l'inclination naturelle;
ce qui change entierement une langue,
elle passe d'un peuple à l'autre, & d'une
en fait plusieurs, comme on le voit dans
rentes dialectes de la langue Grecque. Aussi
ux qui travaillent sur les Etymologies,
t à la tête de leurs Ouvrages de longs Trai-
changemens des lettres; & font remar-
mme les lettres d'un même organe, par
le les dentales, se mettent facilement les
ur les autres; que selon les differentes dispo-
, les habitudes qu'on a prises, on évite les
labiales, ou on les affecte; on change les
en aspirées, ou les aspirées en tenuës pour
la prononciation, pour l'égaler, pour la
r. Ainsi au lieu de *scribtum* de *scribo*, on a
ptum, pour *scribsi* on a dit *scripsi*. On en
it donner un milion d'exemples. Ces deux
V & F ayant quelque liaison, du Latin *cap-*
au lieu de *captiv*, nous avons fait *captif*;
iron n'a pas fait *brev*, mais *bref*; on con-
dans ces noms, *breve*; *captivité*.

CHA-

CHAPITRE IV.

De l'arrangement des mots. Ce qu'il y faut o-ver ou éviter.

C'Est un effet de la Sagesse de Dieu qui a créé l'homme pour être heureux, que ce qui est utile à sa conservation lui est agré- Le plaisir qui est attaché à toutes les actions peuvent lui conserver la vie, fait qu'il s'y p- volontairement. Nous n'avons pas de peine à m- ger, le goût que nous trouvons dans les vian- nous faisant trouver la necessité de manger agr- ble. Et ce qui autorise cette remarque que Di- joint l'utilité avec le plaisir, c'est que toutes viandes qui servent d'alimens ont du goût: les au- choses qui ne peuvent être changés en notre s- tance, sont insipides.

Cet assaisonnement de l'utile avec le delect- ble, se rencontre dans l'usage de la parole: i- a une symphathie merveilleuse entre la voix ceux qui parlent, & les oreilles de ceux qui en- tendent. Les mots qui se prononcent avec peine, choquent ceux qui les écoutent: les organes de l'ouïe sont disposez de telle sorte, qu'ils sont blessez par un discours dont la prononciation blesse les orga- nes de la voix. Le discours ne peut être agréable à celui qui écoute, s'il n'est facile à celui qui le prononce, & il ne se peut prononcer facilement sans qu'il soit écouté avec plaisir.

On mange plus volontiers les viandes délicates qui conservent la santé, & qui sont agréables au goût. On prête aussi plus facilement les oreilles à un discours dont la douceur diminue le travail de l'attention. Il en est des sciences comme des vian- des,

int Augustin; il faut tâcher de rendre a-
qui est utile, *Quoniam nonnullam inter*
militudinem vescentes atque discentes, pro-
ia plurimorum, etiam ipsa sine quibus
test, alimenta condienda sunt. Le plai-
près lui tous les hommes, c'est lui qui
icipe de tous leurs mouvemens, & qui
t. La prudence demande qu'on se ser-
penchant pour les conduire là où l'on
aillent; & afin que nos paroles reçoi-
vorable accueil, qu'on gagne les oreil-
en fait de sons, sont comme les portieres
outre que le plaisir que nous donnons
est précedé de notre propre utilité, le
nt de celui qui parle faisant le contente-
elui qui écoute.

utes les langues polies, c'est-à-dire dans
peuples qui ont écouté la Raison, on y
évité ce qui pouvoit choquer les oreil-
i a causé ces grandes irregulatitez qu'on
leurs Grammaires; car si on n'avoit
se faire entendre, on le feroit d'une
niforme, comme le font les Barbares,
Grammaires sont extrêmement simples.
i de societé entr'eux, ils vivent presque
es bêtes farouches; ainsi faisant peu d'u-
parole, ils ne pensent pas à polir leur
& ils ne s'apperçoivent pas de ce qu'il
. Les Hebreux, les Grecs & les Latins
it point d'expressions rudes. Ils les chan-
squ'elles soient conformes à l'analogie
ne, c'est-à-dire à la maniere commune.
eux doublent quelquefois une consone,
changent, ou ils l'accompagnent de
ongues ou breves. On découvre assez
que ce n'est que pour rendre la pro-
plus aisée. Pourquoi change-t-on dans
le

le Grec les lettres douces en fortes, ou celles q[illegible] sont fortes en douces; & pourquoi tantôt ajoûte-t-on, & d'autres fois on retranche, que de deux voyelles on n'en fait qu'une, lesquelles on separe en d'autres lieux; cela ne se fait que pour la douceur de la prononciation. Les irregularitez n'ont point d'autres causes. Tous les noms se déclineroient de la même maniere, & tous les verbes auroient les mêmes inflexions, si la douceur de la prononciation n'obligeoit point d'éviter les inflexions ordinaires, à cause du concours de quelques consones qui ne s'accommodent pas ensemble. Il faut remarquer que les Grecs, aussi-bien que les Orientaux ont aimé des sons distincts & forts; ils ont, par exemple, preferé, selon Denys d'Halicarnasse, les lettres doubles aux lettres simples, ce qui feroit [illegible] la rudesse seroit plus sensible dans leurs langu[illegible] s'ils n'avoient eu soin de l'éviter; car les faux t[illegible] d'une trompette sont plus remarquables que c[illegible] d'une flûte douce. Dans la langue Françoise [illegible] sons ne sont pas si forts; c'est pourquoi si elle n[illegible] pas capable d'une si grande harmonie; elle n[illegible] pas sujette à une si grande rudesse, qu'il se[illegible] très-difficile d'éviter, à cause qu'elle est assujetti[illegible] l'ordre naturel que nous ne pouvons par renv[illegible] ser, non plus que celui que l'usage a une fois [illegible] torisé; car quoique *blanc bonet* & *bonet blanc* ce s[illegible] une même chose, on ne dira jamais le prem[illegible] qu'en riant.

Avant que d'entreprendre la recherche de ce qui peut rendre un discours harmonieux, tâchons premierement de découvrir ce qu'il faut éviter dans l'arrangement des mots; quelles fautes on y peut commettre, & qu'est-ce qui rend la prononciation difficile. Le premier pas qu'on doit faire pour arriver à la sagesse, est de s'éloigner du vice. *Sapientia prima stultitiâ caruisse.* Outre

tre cela, dans ce qui regarde les ſens, tout ce qui ne choque pas eſt agréable, comme dit ſaint Auguſtin : *Id omne delectat quod non offendit.*

Entre les lettres, les unes ſe prononcent avec plus de facilité, les autres avec peine; celles dont la prononciation eſt facile, ont un ſon agréable: celles qui ſe prononcent avec difficulté écorchent les oreilles. Les conſones ſe prononcent avec plus de difficulté que les voyelles ; auſſi leur ſon eſt moins doux & moins coulant. Il eſt bon de temperer la rudeſſe des unes par la douceur des autres, plaçant des voyelles entre les conſones, afin qu'elles ne ſe trouvent pas pluſieurs enſemble. Quintilien dit agréablement, qu'il en eſt comme des pierres raboteuſes, irregulieres, qui trouvent leur place dans une muraille, quand elles ſont employées par un artiſan.

La rudeſſe du concours des conſones eſt ſenſible dans les langues du Nord. Le Polonois, l'Allemand, l'Anglois ſont inſupportables à ceux qui n'ont point encore endurci leurs oreilles à la rudeſſe de ces langues. La coûtume fait qu'on ne s'apperçoit pas de ce que les mots ont de rude ; neanmoins on remarque, que ſelon les differens degrez d'inclination que les peuples ont eu pour la délicateſſe, ils ont composé leurs mots de lettres ou plus ou moins douces : ils ont eu moins d'égard à ſuivre la Raiſon, qu'à flatter les oreilles : c'eſt pour cette douceur de la prononciation que les Latins ont dit *aufero* pour *abfero*, *colloco* pour *cumloco*, comme l'analogie les obligeoit de parler. On a obtenu de l'analogie qu'elle relâchât de ſes droits en faveur de la douceur de la prononciation. *Impetratum eſt à conſuetudine ut ſuavitatis causâ peccare liceret.*

Lorſque les conſones ſont aſpirées, ou qu'elles

 ſe

les prononcer immediatement les unes apre
autres ſans quelque difficulté, parce qu'on eſt
gé preſque en même temps de diſpoſer les
ganes de la prononciation d'une maniere d
rente.

Le concours de deux ou de pluſieurs v
les eſt deſagréable pour une raiſon toute con
re. Les conſones ſe prononcent avec peine
voyelles avec facilité; mais cette grande fa
qui eſt accompagnée d'une grande viteſſe,
que l'on ne diſtingue pas aſſez nettement leur
& que l'une de ces voyelles ne s'entend pas;
ſi il ſe fait un vuide dans la prononciation
une confuſion qui eſt deſagréable. En pronon
pluſieurs voyelles de ſuite, il arrive preſque la
me choſe que lorſque l'on marche ſur du ma
poli; la trop grande facilité donne de la pe
on gliſſe, & il eſt difficile de ſe retenir. En
nonçant ces deux mots, *hardi*, *Ecuyer*, ſi
ne fait quelque effort pour s'arrêter un temps
ſiderable ſur la derniere lettre du premier r
ni interſiſtat, & laboret animus, le ſon de l
du mot *hardi*, ſe confond avec la voyelle
par où commence le mot ſuivant, *Ecuyer*;
qui empêche que les oreilles ne ſoient ſatisfa
ne pouvant diſtinguer aſſez clairement ces
differens ſons.

qui se feroit sans cet artifice; c'est pour cette
ison que nous disons en notre langue, *qu'il fit*
ur *que il fit : a-t-il fait*, pour *a il fait: fera-
il* pour *fera il.* Quand une des deux voyelles
un son assez fort pour se faire distinguer, cet
tifice est inutile. Ce soin d'arranger les mots
it être sans inquiétude: on ne doit pas conside-
: comme des fautes considerables, les manque-
ens qui se font dans cette partie de l'Art de
rler : *Non id ut crimen ingens expavescen-
m est, ac nescio an negligentia in hoc, an sol-
tudo sit pejor.* Je ne sai ce que l'on doit évi-
davantage de l'inquiétude, ou de la négligence,
: Quintilien. La négligence a cet avantage,
'elle fait juger qu'on s'applique plus aux cho-
: qu'aux paroles : *Indicium est hominis de re
igis quàm de verbis laborantis.* Mais enfin
turellement, selon qu'on a plus de politesse,
évite ce qui est rude, on on l'adoucit: on
pprime quelque lettre, ou l'on en insere. Les
rsonnes polies prononcent *nous marchons*, com-
e s'il y avoit *nou marchons*; *il parle*, comme
y avoit *i parle.* Pour éviter le baillement on
t sonner la consone dans ces mots, *Nous al-
s: vous irez.* On insere des lettres, comme
lieu de *mon ami*, on prononce, *mon nami:* au
u de *ton ame*, on prononce *ton name*, selon la
narque d'un savant Academicien.

La prononciation change continuellement, soit
rce qu'on la veut adoucir, soit par caprice; car
toutes choses il y a des modes. Cependant
ne change pas d'abord la maniere d'écrire;
si l'orthographe ne s'accorde plus avec la ma-
ere usitée de prononcer; ce qui trompe les étran-
s, & ceux qui ignorent les Etymologies des
ns. Nous écrivons toujours avec un P H, les
ns qui viennent du Grec, & qui commencent

par un Φ. Ceux qui savent quelque chose ne l'ignorent pas, & prononcent PH, comme F. Une Dame qui n'en savoit pas tant, lisant un Livre où l'ancienne orthographe étoit observée, & *phaisans* étoit écrit pour *faisans*, croyant donc que la lettre H étoit inutile dans ce mot *phaisans*, comme elle l'est souvent, & prenant *phaisans* & *paysans* pour un même nom, s'écria qu'Heliogabale étoit bien cruel de se faire faire des pâtez de langues de *paysans*; ce qu'elle croyoit lire dans son Livre.

C'est une question s'il faut écrire comme l'on prononce. Il y a un temperament à prendre. Il faut que la nouvelle prononciation soit bien établie, & confirmée par un long usage, avant que de changer l'ancienne maniere. Mais après cela je ne vois pas par quelle raison on retiendroit l'ancienne orthographe. Si c'est pour conserver les marques de l'origine de certains mots, pourquoi n'écrit-on pas *estudier*, *establir*, pour marquer que ces verbes viennent du Latin *studere*, *stabilire*. On voit dans les anciennes langues, dans le Grec, dans le Latin, qu'on n'a point gardé cette regle; au contraire il semble que les langues n'acquierent leur perfection que lorsqu'elles sont tellement changées, qu'il est difficile de connoître leur origine.

CHAPITRE V.

En parlant la voix se repose de tems en tems. On peut commettre plusieurs fautes en plaçant mal les repos de la voix.

LA necessité de reprendre haleine oblige d'interrompre le cours de la prononciation, & de-

de s'expliquer distinctement fait qu'on choi-
ıur le repos de la voix la fin de chaque sens,
distinguer par ces intervalles les differentes
s dont on parle. Naturellement quand on a
nencé une action, on ne se repose qu'après
e est faite, au moins on differe à se reposer,
e partie soit achevée. Ainsi ayant commen-
dire une chose, de l'exprimer, on continuë
à ce qu'on acheve cette expression. Il est
naturel de ne reprendre haleine, ou de ne
ɔoser considerablement qu'à la fin d'un
omplet, & de ne s'arrêter en aucune ma-
qu'après une partie de de l'expression qui ren-
un sens. L'on peut commettre deux fau-
ı distribuant mal ces intervalles. Si les ex-
ɔns de chaque sens sont trop courtes, & par
quent que la prononciation soit souvent in-
npuë, cette interruption diminuant la for-
la voix, & la faisant tomber, l'esprit du
ur qu'on devoit tenir en haleine, se relâ-
l'ardeur qu'il a se refroidit. Il n'y a rien
ısse plus ralentir le feu d'une action, que de
continuer, & de la faire à trop de reprises.
avail rend l'ame vigoureuse & attentive;
eté la plonge dans le sommeil & dans l'as-
ssement. *Fit attentior ex difficultate*, dit St.
ıstin.
ırsque les sens ne sont point trop coupez,
'il faut que l'esprit du Lecteur attende quel-
emps pour concevoir, ce retardement le
en haleine: ce qui fait qu'étant plus atten-
l conçoit mieux le sens du discours. Nous
dit dans le premier Livre, que les Latins
ce sujet rejettoient à la fin de la sentence
ue mot, duquel dépend l'intelligence des
ers termes. Mais sans cette transposition &
ıversement de l'ordre naturel, il suffit pour

 em-

empêcher que la prononciation ne soit trop souvent interrompuë, de choisir des expressions un peu étenduës qui contiennent un assez grand nombre de mots; où bien il faut que les choses qu'on exprime soient liées si étroitement, que les premiers mots excitent le desir d'entendre les derniers, & que la voix se repose après chaque sens de telle sorte que l'on connoisse qu'elle doit aller plus loin.

Si une pensée est exprimée par un trop grand nombre de paroles, on tombe dans un autre excès. Comme on continuë l'action qu'on a commencée, la voix ne se repose qu'à la fin du sens dont elle a commencé de prononcer l'expression. Si ce sens comprend donc trop de choses, la longue suite de paroles qu'il demande, & ausquelles il est enchainé, échauffe les poûmons, & épuise les esprits, ainsi la prononciation en est incommode & à ceux qui parlent, & à ceux qui écoutent.

Une des plus grandes difficultez de l'éloquence, est de savoir tenir un milieu, & de s'éloigner de ces deux défauts. Ceux qui parlent sans art, & qui n'ont qu'un foible genie, tombent ordinairement dans le premier défaut; à peine peuvent-ils dire quatre mots qui soient liez: chaque sens finit aussi-tôt qu'il commence. L'on n'entend que des *car*, *enfin*, *après cela*, *ce dit-il*, & autres semblables expressions dont ils se servent pour coudre leurs paroles détachées. Il n'y a point de défaut dans le langage si meprisable & si insupportable que celui-là. Ceux qui veulent s'élever, passent dans une autre extrémité. Les premiers marchent comme des boiteux; ceux-ci ne vont que par bonds & par saults; de crainte de s'abaisser ils montent toûjours: ils n'employent que de grands mots, *sesquipedalia verba*. Ils ne se servent que de longues phrases, capables de met-

mettre hors d'haleine les plus forts.

Il est facile d'abreger ou d'allonger le corps d'une sentence: on peut lier deux ou plusieurs sens, n'en faire qu'un, & ainsi soûtenir le discours par une longue suite de mots qui ne fassent qu'on seul sens; il n'est pas besoin pour cela d'avoir recours à des phrases creuses & vuides, & d'enfler son discours de paroles vaines. Au contraire si une sentence contient trop de choses qui demandent un trop grand nombre de paroles, il est facile de couper les sens de cette sentence, les separer, & les signifier par des expressions détachées, qui soient par consequent plus courtes que celle qui exprimoit tout le corps de cette sentence.

Nous prenons naturellement des dispositions conformes à l'action que nous allons faire. Nous allons vite sur un mot quand nous en devons prononcer un second; c'est pour cela que les Hebreux changent les points, c'est-à-dire les voyelles d'un mot, lorsqu'en le prononçant on le doit lier avec un mot qui suit, avec lequel il a un certain rapport. Ils changent, dis-je, les points qui sont longs dans des points brefs: ils l'abregent afin qu'il se prononce vîte. Ainsi au lieu de dire *debarim Jehova*, *verba Dei*, ils disent *dibre Jehova*. C'est la douceur de la prononciation qui fait dire grand' peine, grand' chere, Grand' Messe, contre la Grammaire qui voudroit qu'on dît, *grande peine*, *grande chere*, *Grande Messe*. On ne fait point ce retranchement lorsque le mot suivant est composé de plusieurs syllabes, & qu'il est necessaire que la voix s'appuye pour les prononcer. On dit *grande clemence*, *grande misericorde*.

On peut encore commettre une troisieme faute contre la juste distribution des repos de la voix. En commençant une sentence on éleve la voix insensiblement, ce que les Grecs appellent τάσις, &

à la fin du sens on la rabaisse ; ils appellent ce rabaissement *θέσις*. Les oreilles jugent de la longueur d'une phrase par l'élevement de la voix : un grand élevement de voix leur fait attendre plusieurs paroles : si ces paroles attenduës ne suivent pas, ce manquement qui les trompe leur fait de la peine, aussi-bien qu'à celui qui parle. Il est difficile de s'arrêter au milieu d'une course : quand la nuit on est arrivé au plus haut degré d'un escalier sans s'en appercevoir, & que l'on croit pouvoir monter encore, le premier pas qu'on fait après, on chancele, & on ressent la même peine que si le plancher sur lequel on est, se déroboit de dessous les pieds. Toutes les particules expletives, comme sont notre *pas*, notre *point*, & les autres, ont été trouvées pour tenir la place des mots que l'oreille attendoit. Les Grecs ont un très-grand nombre de ces particules, qui n'ont point d'autre usage que d'alonger le discours, & d'empêcher qu'il ne tombe trop tôt. Les oreilles sont aussi choquées d'un discours qui va trop loin : tous les mots qu'elles n'attendoient pas sont importuns. Ciceron comprend tout ce que nous venons de dire, dans le passage que je vais rapporter entier ; car il le merite. *Aures quid plenum, quid inane sit judicant : & nos admonent complere verbis quæ proposuerimus, ut nihil desiderent, nihil amplius expectent. Cùm vox ad sententiam expromendam attollitur, remissa donec concludatur arrecta sunt, quo perfecto completoque ambitu gaudent ; & curta sentiunt, nec amant redundantia. Idcirco ne mutila sint & quasi decurtata sententia, hoc est non ante tempus cadant cavendum, ne quasi promissis aures fraudentur, aut productioribus, aut immoderatiùs excurrentibus lædantur.*

Entre les défauts de l'arrangement des mots, on compte la similitude, c'est-à-dire, une repetition trop

uente d'une même lettre, d'une même ter-
, d'un même son, & d'une même cadence.
·sité plaît ; les meilleures choses ennuyent
les sont trop communes. Ce défaut est d'au-
considerable, qu'il se corrige facilement ; il
que passer les yeux par dessus son ouvrage.
les mots, les syllabes, les terminaisons
nnent trop souvent. On peut exprimer les
choses en cent manieres ; l'usage fournit
essions differentes pour exprimer une mê-
e.
nd le discours égal & coulant lorsqu'on
défauts dont nous avons parlé. On marche
e par un chemin raboteux ; on ne peut
in corps plein d'inégalité sans souffrir
douleur : une prononciation est aussi in-
e & aussi importune, lorsque sans aucune
on, il faut tantôt élever la voix, tantôt la ra-
llant d'une extrémité à l'autre. Les mots,
s qui entrent dans la composition du dis-
it des sons differens : le son des uns est
on des autres est obscur : les uns rem-
. bouche, les autres se prononcent avec
ible. Tous ne demandent pas une mê-
sition des organes de la voix : cette dif-
ait l'inégalité de la prononciation. Pour
e discours, & le rendre égal, il faut re-
adence d'un mot trop foible par celle
ui aura une forte prononciation, tem-
rop grande force des uns par la dou-
utres, faire que la prononciation des
récédent, dispose la voix pour pronon-
rans, & que dans ceux-là la voix se ra-

vous prie, encore une fois, que les a
irregularitez qui se sont glissées dans les l
y sont souffertes pour éviter les défauts q
venons de censurer. Pourquoi dans l'Heb
te multitude de points qui tiennent lieu d
les dans cette langue? Pourquoi cette di
de points longs, de points très-brefs, qui
gent selon les differentes inflexions des
& la disposition des notes qui marquent
vations, les rabaissemens, & les repos de l
Pourquoi enfin un *Scheva* qui est un point
tôt se prononce, & tantôt ne se prononce p
ce n'est pour rendre égale la prononciation,
tifier par des points longs quand il en est
& diminuer sa force par la briéveté des
dont on se sert quand l'égalité de la pro
tion le demande?

La délicatesse des Grecs est connuë de
monde. Considerez en passant comment p
ter le concours trop rude de deux conson
rées, ils changent la premiere dans une
qui lui répond, disant, par exemple, πέφαγμ
φέφαγκα; comment pour remplir ce vu
se rencontre entre deux voyelles de deu
ils n'en font qu'un; par exemple, de κ
sant κ'αγὼ; ou ils inserent une consone,
pour ... comme ils ne se serv

pour fortifier la prononciation, lorsque le mot suivant commence par une voyelle aspirée, ils changent les tenuës en aspirées dans la fin du mot qui précede, comme dans cet exemple, νὺχθ' ὅλην, pour νύκτ' ὅλην, cet ὅλην ayant un esprit rude, il demande une forte prononcation, qu'il seroit difficile de faire après avoir prononcé les tenuës, κ & τ dont le son est foible. Les Grammairiens remarquent que les Grecs disent δέδοικα au preterit du verbe δίω, pour δέδοιδα, afin d'éviter la triple repetition de la même consone δ.

Chacun peut faire les mêmes reflexions sur la langue Latine, & généralement sur toutes les langues qui lui sont connuës. Cette grande multitude de termes qu'a chaque langue, differens par leurs terminaisons, & par le nombre de leurs syllabes; cette abondance d'expressions, dont les unes sont courtes, les autres longues, n'ont été inventées que pour rendre le discours égal, & donner le moyen de choisir dans cette varieté les paroles & les phrases les plus commodes, rejettant celles qui ne pourroient pas s'allier avec les autres, *in compositione rixantes*, & mettant en leur place celles qui sont plus accommodantes. Ce qui donne encore le moyen d'éviter la repetition trop fréquente des mêmes mots, & de diversifier le stile, en quoi consiste en partie l'éloquence. Outre que c'est une marque de pauvreté d'employer toujours les mêmes expressions; lorsque le discours est fort varié, on ne s'apperçoit presque pas qu'on entend parler; il semble qu'on voit les choses mêmes, ce qui n'arrive pas si les mêmes expressions reviennent trop souvent. Aussi les bons Ecrivains, après s'être servis d'un mot remarquable, ils ne l'employent que lorsqu'ils croyent que le Lecteur ne s'en souvient plus. Les Grecs & les Latins ont plus de facilité & d'avantage pour cela que nous

n'en avons pas. Il ne nous eſt point permis de faire de nouvelles phraſes. Nous ſommes tellement aſſujettis à l'uſage, que pour parler François ce n'eſt pas aſſez de ſe ſervir des termes ordinaires, il faut prendre les tours qu'on prend ordinairement.

Chapitre VI.

Les mots ſont des ſons. Conditions néceſſaires aux ſons pour être agreables.

I.

Un ſon violent eſt deſagreable : un ſon moderé plaît.

Nous venons de voir ce qu'il faut éviter dans l'arrangement des mots pour ne pas choquer les oreilles ; voyons ce qu'il faut faire, afin que les ſons qui compoſent les mots ſoient agréables. Tout ſentiment, lorſqu'il eſt moderé, cauſe quelque plaiſir ; les viandes qui remuent doucement les nerfs de la langue, font reſſentir à l'ame le plaiſir de la douceur ; celles qui la coupent & qui l'agitent avec violence, ſont aigres, piquantes & ameres. L'ardeur du feu cauſe de la douleur, la rigueur du froid eſt inſupportable ; une chaleur moderée eſt utile à la ſanté ; la fraîcheur a ſes agrémens. Dieu, pour rendre à l'eſprit de l'homme la priſon du corps agréable, & la lui faire aimer, a voulu que tout ce qui arrive au corps, & qui n'en trouble point la bonne diſpoſition, lui donnât du contentement. On prend plaiſir à voir, à ſentir, à toucher, à goûter : il n'y a point de ſens dont la privation ne ſoit fâcheuſe. Le ſentiment d'un ſon doit donc être agréable, & plaire aux oreilles, lorſque ce ſon les frappe avec mode-

dera-

deration. Les sons doux sont ceux qui frappent avec cette moderation les organes de l'ouïe; ceux qui les blessent, sont rudes & desagréables.

II.

Un son doit être distinct, par consequent assez fort pour être entendu.

MAis aussi un son doit avoir assez de force pour se faire entendre ; les viandes qui sont insipides sont plus capables de faire perdre l'appetit, que de l'exciter. L'on est obligé de les assaisonner, & d'en relever le goût avec du sel & du vinaigre. Il en est des sensations comme des connoissances qui ne dépendent point du corps ; une connoissance imparfaite ne fait que mortifier la curiosité ; elle fait seulement connoître qu'on ignore quelque chose. On ressent aussi une espece de chagrin quand on apperçoit obscurément un objet : la vuë d'une campagne que le Soleil éclaire, donne du plaisir. Tout ce qu'on apperçoit avec clarté, soit par les sens, soit par l'esprit, donne du plaisir. Voilà donc deux conditions necessaires aux sons, afin qu'il puissent être agreables. La premiere, qu'ils ne soient pas si violens qu'ils blessent les oreilles : la seconde, qu'ils soient clairement & distinctement entendus. C'est pourquoi, comme nous l'avons remarqué, les Grecs estimoient plus les lettres doubles, que celles qui sont simples. Ils preferoient leur *betha* à leur *epsilon*.

III.

L'égalité des sons contribue à les rendre distincts.

CE n'est pas toûjours le manque de force qui rend les sons confus, mais leur inégalité. Les sons inégaux qui frappent les organes fortement

& foiblement, avec viteſſe & avec lenteur, ſans aucune proportion, troublent l'ame, comme la diverſité des affaires trouble un homme qui ne peut s'appliquer à toutes en même tems. La vûë d'une multitude de differens objets diſpoſez ſans ordre, eſt confuſe. Voyez un cabinet enrichi de bijoux, orné de Tableaux, de Bronzes, d'Eſtampes, de Médailles : la vûë de toutes ces richeſſes n'eſt point agréable, ſi elles ne ſont diſpoſées avec ordre. Pourquoi eſt-ce que les arbres plantez en échiquier plaiſent davantage que lorſqu'ils ſe trouvent rangez ſans art comme la nature les a fait naître ? Pourquoi une armée rangée en bataille, plaît-elle à la vûë en même temps qu'elle épouvante ? On peut aſſigner pluſieurs cauſes de ce plaiſir : pour moi je crois que la principale eſt que l'égalité & l'ordre rendent une ſenſation plus diſtincte. Cette clarté avec laquelle l'ame apperçoit les choſes entre leſquelles il y a de l'égalité & de l'ordre, lui donne une ſecrette ſatisfaction. Elle jouït pleinement de ce qu'elle deſire. S'il n'y a quelque ordre entre les impreſſions des ſons, elles ne peuvent être diſtinguées par l'ame. Dans une aſſemblée de pluſieurs perſonnes qui parlent toutes à la fois, on ne peut diſcerner aucune parole. Dans un concert reglé & compoſé de pluſieurs voix, & de differens inſtrumens, on entend ſans confuſion & ſans peine le ſon de chaque inſtrument, & le chant de chaque Muſicien ; & c'eſt cette diſtinction qui plaît aux oreilles. Elles ſeroient choquées ſi ces voix & ces inſtrumens ne s'accordoient. Je ne m'en étonne pas, puiſqu'en ſonnant mal une cloche, ſi on lui fait faire un faux ſon, quelque ſolide & forte qu'elle ſoit, elle ſe caſſe auſſi facilement que ſi elle n'étoit que de verre.

Ii4

L'égalité est necessaire, & sans elle au-
ntiment n'est distinct : l'on n'apperçoit rien
nfusément, & avec un chagrin semblable
que l'on reçoit lorsqu'on ne jouït pas plei-
t des choses qu'on aime & qu'on desire ;
ant cette égalité devient insupportable lors-
continuë trop long-temps. Les oreilles
nconstantes, comme tous les autres sens.
s grands plaisirs sont suivis de près de quel-
goût : *Omnis voluptas habet finitimum fasti-*
. Ceux qui savent l'art de plaire, prévien-
es dégoûts, & font goûter successive-
lifferens plaisirs, surmontant par la varie-
e humeur difficile des hommes qui s'en-
de toutes choses. Ce n'est pas neanmoins
caprice qui rend la varieté necessaire : la
aime le changement, & en voici la raison.
n lasse les parties de l'organe de l'ouïe qu'il
trop long-temps : c'est pourquoi la diver-
necessaire dans toutes les actions, parce
travail étant partagé, chaque partie d'un
en est moins fatiguée.
rmonie suppose donc de la varieté. Le mê-
, quoique doux & agréable, ennuyeroit s'il
trop long-tems. Au contraire les sons des-
es d'eux-mêmes, pourvû qu'ils frappent

ment: *Numerus in continuatione nullus est, distinctio & æqualium intervallorum percussio, numerum conficit, quem in cadentibus guttis, quod intervallis distinguuntur notare possumus, in amni præcipitante non possumus.*

V.

Il faut allier les conditions précedentes.

IL semble que les deux dernieres conditions soient incompatibles, & que l'une détruise l'autre ; mais elles s'accordent fort bien, & l'on peut allier l'égalité avec la varieté sans aucune confusion de ces deux qualitez. Il n'y a rien de plus diversifié qu'un parterre de fleurs. On y voit des œillets, des tulippes, des violettes, des roses. Les compartimens en sont fort differens : Il y en a de circulaires, il y a des ovales, des quarrez, des triangles ; cependant si ce parterre a été tracé par un habile homme, l'égalité s'y rencontre avec la varieté, étant partagé en des pieces proportionnées entr'elles, & ornées de figures semblables.

Nous allons faire voir comme l'on peut allier l'égalité & la varieté dans les sons : c'est cette alliance qui fait la beauté & l'agrément des concerts de musique : car, comme dit S. Augustin, les oreilles ne peuvent recevoir un contentement plus grand que celui qu'elles ressentent lorsqu'elles sont charmées par la diversité des sons, & que cependant elles ne sont pas privées du plaisir que donne l'égalité. *Quid enim auribus jucundius potest esse quam dum & varietate mulcentur, nec æqualitate fraudantur ?*

V I.

Cette alliance de l'égalité & de la diversité doit être sensible : ce qu'il faut observer pour cela.

CEtte alliance de l'égalité avec la varieté doit être sensible ; il faut que les oreilles apperçoivent ce temperament ; c'est pourquoi tous les sons dans lesquels elle se trouve, doivent être liez ensemble, & il est necessaire que les oreilles les entendent sans aucune interruption notable. La symmetrie d'un bâtiment ne peut être remarquée lorsque l'on ne découvre qu'une petite partie de ce bâtiment : les habiles Architectes réünissent pour ce sujet leur ouvrage, de maniere qu'il puisse être consideré d'une seule vûë. Afin que les oreilles apperçoivent l'ordre & la proportion de plusieurs sons, il faut qu'elles les comparent. Or toute comparaison suppose que les termes de la comparaison soient presens, & joints les uns avec les autres ; il faut donc unir ces sons : ce qui les rend plus agréables que lorsqu'ils sont separez ; parce que cette union les faisant sentir tous en même tems, l'impression qu'ils font est plus forte, & par consequent le plaisir qu'ils causent est plus grand. *Plus delectant omnia, quàm singula, si possint sentiri omnia*, dit S. Augustin. Seneque exprime élegamment ce que nous voulons marquer ici, qu'il faut unir l'égalité & la diversité des sons, & rendre cette union sensible, comme elle l'est dans un concert de plusieurs voix & de plusieurs instrumens. Chaque voix est tellement unie avec les autres, qu'elle est, pour ainsi dire, cachée dans toutes les autres qui paroissent toutes ensemble. *Non vides quàm multorum vocibus chorus constet ? Unus tamen ex omnibus sonus redditur. Aliqua illic acuta est, aliqua gravis, aliqua media. Accedunt viris fa-*

fœminæ, interponuntur tibiæ, singulorum ibi latent voces, omnium apparent.

CHAPITRE VII.

Ce que les oreilles distinguent dans le son des paroles, & ce qu'elles y peuvent appercevoir avec plaisir.

CEs conditions dont nous venons de parler dans le Chapitre précedent, sont necessaires à tous les sons pour être agréables, soit aux sons de la voix, soit aux sons des instrumens : cependant je n'ai pretendu parler que des sons de la voix humaine. Encore je distingue deux sortes de voix, une que j'appelle contrainte, l'autre que je nomme simple & facile. La voix contrainte est celle dont on se sert en chantant, lorsque l'air qui fait le son, sort avec violence des poumons. La voix simple est celle que l'on forme en parlant, qui se fait avec facilité, & qui ne lasse point les organes comme la premiere. Ce que je dirai dans la suite de ce traité ne regarde que le son de la voix simple : il faut voir maintenant comment on peut faire que les sons ou les mots ayent les conditions qui les doivent rendre agréables aux oreilles.

L'on peut facilement arranger son discours de telle maniere que la prononciation n'en soit ni violente, ni trop foible ; qu'elle soit moderée & distincte, & que ce discours ait par consequent les deux premieres conditions. On a vû ce que l'on doit faire ou éviter, afin que le discours n'écorche point les oreilles, & qu'il puisse être entendu. L'on a fait voir avec quel soin il faut éviter la rencontre des consones rudes, comme il faut remplir les vuides qui se rencontrent entre les mots,

où le cours de la prononciation seroit ar-
vec quelle prudence on doit moderer la ru-
e certaines syllabes par la douceur de celles
t plus douces ; en un mot, comment l'on
galer la prononciation, & soûtenir le son
res foibles, en les faisant accompagner de
plus fortes.
quatre autres conditions se peuvent trouver
érentes manieres dans le discours ; les oreil-
erçoivent dans la prononciation plusieurs
outre le son des lettres. Premierement elles
de la mesure du tems dans lequel on pro-
chaque lettre, chaque syllabe, chaque mot,
expression. En second lieu, elles apper-
t les élevemens & les rabaissemens de voix,
quels on distingue en parlant chaque mot,
expression. En troisiéme lieu les oreilles
uent le silence ou le repos de la voix à la
mots & du sens : quand on lie deux mots,
on les sépare : si on mange quelque voyelle ;
ieurs autres choses qui sont comprises sous
d'accens, dont la connoissance est absolu-
necessaire pour la prononciation. Ces accens
t être en très-grand nombre. L'on en compte
trente dans les Grammaires Hebraïques. Il y
ait chez les Latins, selon Servius Honoratus,
l'aigu ainsi figuré (ʹ) qui montre quand
hausser la voix : *le grave* (ˋ) quand il la
baisser ; *le circomflexe*, composé de l'aigu
grave (ˆ ou ˜) *L'accent long* figuré ainsi
ui avertit que la voix doit s'arrêter sur la
e qui a cette marque : *le bref* (˘) que le
de la prononciation doit être court. *Hy-*
ou conjonction (-) qu'il faut joindre deux
nsemble, comme dans *male-sanus*, qu'on
re pas dans la prononciation. *Diastole*, ou
ı marque qu'il faut separer les mots entre
les-

lesquels elle se trouve. *L'Apostrophe* montre qu'on a rejetté une voyelle. La Diastole & l'Apostrophe, ont une même marque (ʼ) mais dans l'Apostrophe elle se met au haut de la lettre, *ad caput litteræ*; dans la Diastole au bas, *ad pedem*.

Il ne faut pas oublier ce que les Grecs appellent *esprit*, qui est une note qui se met au commencement d'une voyelle. Il y a deux sortes d'esprits, l'un doux & l'autre âpre, qui ont chacun leur note qui marque s'il faut aspirer fortement ou doucement cette voyelle. Il ne faut pas juger de toutes les langues par la nôtre; nous ne concevons pas qu'on puisse distinguer tant de differentes choses en prononçant, parce que nous sommes accoûtumez à prononcer d'une maniere fort unie; ce qui fait que nous ne pouvons point comprendre comment les Chinois prononcent un même m[illegible] monosyllabe avec cinq tons differens, & qu'on l[illegible] distingue assez pour donner à ce même mot ci[illegible] differentes significations.

Or l'on peut faire que les oreilles apperçoive[illegible] toutes ces choses avec plaisir, y faisant trouv[illegible] les conditions que j'ai proposées ci-dessus. Disp[illegible] sant, par exemple, les mots avec cet artifice, q[illegible] les mesures du temps de la prononciation soien[illegible] égales, que les pauses de la voix, ou les interva[illegible] les de la respiration se répondent, que la voi[illegible] s'éleve & se rabaisse par des degrez égaux. On [illegible] peut allier l'égalité avec la varieté, faisant qu[illegible] plusieurs mesures liées ensemble soient égales quoique les parties dont elles seront composée[illegible] soient inégales, & que les oreilles apperçoivent c[illegible] temperament avec plaisir. Mais avant que de passe[illegible] outre, à present que nous parlons de l'art de plaire & que nous sommes tout occupez à chercher dan[illegible] le discours ce qui peut divertir l'oreille, il est bo[illegible] de faire quelque reflexion sur cette maxime de l'ar[illegible]

di

a dans l'esprit, un homme de bon sens ne
ra jamais à compasser ses paroles, à mesu-
mots, & à placer avec justesse les pauses de la
ciation. Le plaisir n'est plaisir que lorsqu'on
site; s'il vient à contre-temps, il déplaît,
u'il détourne & divertit de l'application se-
ù l'on étoit.
nt donc distinguer le discours en deux espe-
st naturel, ou artificiel. Le naturel est ce-
on doit se servir dans la conversation pour
ner, pour instruire, & pour faire connoître
uvemens de sa volonté, & les pensées de son
L'artificiel est celui que l'on employe pour
& dans lequel s'éloignant de l'usage ordi-
naturel, on se sert de tout l'artifice possi-
r charmer ceux qui l'entendront prononcer.
discours naturel, il suffit d'observer avec
ide ce qui a été prescrit dans les premiers
es de ce Livre. Ce n'est pas qu'on n'y puisse
Part à son secours; car les matieres ne
toujours si austeres qu'elles ne permettent
petit divertissement.
mme n'ignore la difference qui est entre la
les Vers, elle est trop sensible. Le dis-
ul est lié par les regles étroites de versifi-
est entierement éloigné du discours libre,

mencer l'art que nous traitons, par enseigner, c[omment]
me l'on peut donner à un discours libre & na[turel]
c'est-à-dire à la prose, les conditions qui re[ndent]
les sons agréables, sans que ces conditions
ôtent sa liberté; après cela allant par ordre, n[ous]
viendrons aux discours artificiels, tels que son[t les]
Vers. Cet art dans la Prose se reduit à deux ch[oses,]
ou à rendre la Prose Periodique, ou à la figu[rer.]
Voyons ce que c'est que periode, ce que c'est qu[e fi-]
gure, comment l'on peut rendre le discours peri[odi-]
que, comment on le peut figurer. Nous verrons e[nsui-]
te comment on le peut mesurer pour faire des ve[rs.]

Avant que de passer outre, remarquons, 1.
ce n'est pas l'esprit, mais les oreilles qui juge[nt de]
cet arrangement. Or elles sont fastidieuses, &
qui leur plaît une fois ne leur plaît pas toûjo[urs,]
comme on l'experimente : ce qui nous paroi[t]
bien rangé dans un temps, dans un autre par[oît]
fort rude. 2. La Raison demande bien qu'on t[ra-]
vaille à ranger un discours, afin qu'il ne s[oit]
rude ni obscur ; mais elle n'approuve ni les [af-]
fectations, ni cette grande application à ordon[ner]
tous les mots, comme pour les faire marcher [en]
cadence, & par leur disposition & arrangement
faire des figures qui plaisent. C'est la marque d'[un]
petit genie qui s'occupe de rien, comme le [dit]
Quintilien dans son neuvieme Livre à la fin, o[ù il]
donne d'excellens avis pour l'arrangement. *To[tus]*
verò hic locus non ideo tractatur à nobis [ut]
oratio quæ ferri debet ac fluere, dimetiendis [pedi-]
bus, ac perpendendis syllabis consenescat : [nam id]
tum miseri, tum in minimis occupati est. Ne[que]
enim qui se totum in hac curâ consumpserit, po-
tioribus vacabit : si quidem relicto rerum pondo-
re, ac nitore contempto, tessellas, (ut ait Lu-
cilius) struet, & vermiculatè inter se lexeis com-
mittet. Nonne ergo refrigeretur, si calor & impe-
tus

at, ut equorum cursum, qui dirigit, mi-
y passus qui aquat, frangit.

CHAPITRE VIII.

ment. il faut distribuer les intervalles de la
piration, afin que les repos de la voix soient
roportionnez. Composition des Periodes.

Nous sommes obligez de prendre haleine de
temps en temps. La necessité qu'il y a de se
prendre, fait que l'on s'arrête ordinairement
à de chaque expression pour respirer, afin
les repos de la voix servent en même temps
dre le discours plus clair, & à reprendre de
lles forces pour parler plus long-tems. La
e se repose pas également à la fin de tous les
Dans une sentence qui a beaucoup de sens,
repose un peu à la fin de chaque sens; mais ce
l'empêche pas qu'on ne s'apperçoive fort
l'on a dessein d'aller plus loin.
partie d'un sens parfait qui fait partie d'un
plus grand sens, est appellée des Grecs κόμμα,
tins *incisum*. Quand on entend prononcer
ie d'un sens entier, l'oreille n'est point con-
parce que la prononciation demeure sus-
é jusques à ce que le sens soit achevé. Par
ple lorsqu'on commence en Latin: *Cùm re-*
bene facere, & audire malè; ou en Fran-
Puisque c'est une vertu royale de faire le
lors même qu'on est méprisé; les oreilles
attentives & appliquées à entendre la suite.
recs appellent un sens parfait, mais qui fait
d'un sens plus achevé, κῶλον, les Latins
um, membre. Les oreilles sont satisfaites
avoir entendu le membre d'une sentence:
nean-

neanmoins elles desirent encore quelque
plus parfait, comme on le sent dans ce
Latines. *Si quantùm in agris, locisqu*
audacia potest, tantùm in foro atque jud
dentia valeat. Cela est aussi dans la Tr
Si l'effronterie étoit aussi avantageuse à
parlent dans le Barreau devant les Ju
l'est la hardiesse aux voleurs dans les lieux
Vous pouvez juger par vos oreilles que
parfait contente, mais qu'il n'ôte pas l
quelque chose de plus accompli, & que
fire entendre le corps de la sentence ap
entendu ce membre.

La voix ne peut se reposer qu'en se r
ni recommencer sa course qu'en s'éleva
pourquoi dans chaque membre il y a deu
une élevation & rabaissement de vo
& ἀνίεσις. La voix ne se repose ent
qu'à la fin de la sentence, & elle ne se raba
achevant de prononcer cette sentence qu'
commencée. Lorsque les membres qui c
le corps d'une sentence sont égaux, & qu
en les prononçant se repose par des inte
gaux, & s'éleve & se rabaisse avec propor
pression de cette sentence se nomme *Peri*
un mot qui vient du Grec, & qui signif
Les periodes entourent & renferment to
qui sont les membres du corps de la senten
les comprennent. L'artifice dont nous p
consiste à rendre égales les expressions d
membre d'une sentence; à proportionne
ties du discours où l'on reprend haleine
finit un sens pour en recommencer un au
dendi inchoandique sententias ratio.

Pour composer une periode, ou, ce
même chose, pour exprimer une senten
composée de deux ou de plusieurs sens pa

ec cet art, que les expressions de cette sentence
ent les conditions necessaires pour plaire aux
eilles; il faut premierement que ces expressions
soient point trop longues, & que toute la pe-
ode soit proportionnée à l'haleine de celui qui la
oit prononcer, τῷ πνεύματι λέγοντος συμμετρουμέ-
. Il faut envisager tout ce que contient la senten-
e que l'on veut comprendre dans une periode,
hoisir des expressions serrées ou étenduës; retran-
cher ou ajoûter, afin qu'elle ait sa juste longueur.
Mais on doit prendre garde de ne point inserer
es paroles inutiles & sans force, pour remplir le
vuide de la periode, & en achever la cadence,
ania complementa, & ramenta numerorum.

2. Les expressions des sens particuliers qui sont
es membres du corps de la sentence, doivent ê-
re renduës égales, afin que la voix se repose à la
n de ces membres par des intervalles égaux. Plus
cette égalité est exacte, plus le plaisir en est sensi-
ble, comme on le peut voir dans cet exemple.
*Est est enim non facta, sed nata lex; quam non
didicimus, accepimus, legimus; verùm ex naturâ
ipsâ arripuimus, hausimus, expressimus: ad quam
non docti, sed facti; non instituti, sed imbuti su-
mus.*

3. Une periode doit avoir tout au moins deux
membres, & quatre pour le plus. Les periodes
doivent avoir au moins deux membres, puisque
leur beauté vient de l'égalité de leurs membres.
Or l'égalité suppose pour le moins deux termes.
Les Maîtres de l'art ne veulent pas qu'on fasse en-
trer dans une periode plus de quatre membres,
parce qu'étant trop longue, la prononciation en
seroit forcée; par conséquent elle déplairoit aux
oreilles, puisqu'un discours qui incommode celui
qui parle ne peut être agréable à celui qui l'écoute.

4. Les membres d'une periode doivent être liez

si étroitement, que les oreilles apperçoivent l'égalité des intervalles de la prononciation. Pour cela les membres d'une periode doivent être unis par l'unité d'une seule sentence, du corps de laquelle ils sont membres. Cette union est très-sensible, car la voix ne se repose à la fin de chaque membre, que pour continuer plus loin sa course : elle ne s'arrête entierement qu'à la fin de toute la sentence. On peut dire que la voix roule en prononçant une periode, qu'elle fait comme un cercle qui renferme tout le sens d'une periode : ainsi les oreilles sentent facilement la distinction, & l'union de ses membres.

5. La voix s'éleve & se rabaisse dans chaque membre : les deux parties où se font les inflexions doivent être égales, afin que les degrez d'élevation & de rabaissement se répondent. En prononçant une periode entiere on éleve la voix jusqu'à la moitié de la sentence, & elle se rabaisse dans l'autre moitié. Ces deux parties qui sont appellées *τάσις* & *ἀνέσις*, doivent se répondre par leur égalité.

6. Pour la varieté, elle se trouve daus une période en deux manieres ; dans le sens, & dans les mots. Premierement, les sens de chaque membre de la période doivent être differens entr'eux. Dans le discours la varieté s'y rencontre d'elle-même : on ne peut exprimer les differentes pensées de son esprit, qu'on ne se serve de differens mots. Outre cela on peut cpmposer une periode de deux membres, tantôt de trois, tantôt de quatre membres. Les périodes égales ne doivent pas se suivre de fort près ; il est bon que le discours coule avec plus de liberté. Une égalité trop exacte des intervalles de la respiration, pourroit devenir ennuyeuse.

Voici quelques passages de Ciceron que j'ai pris pour

les de périodes Latines, parce que la
nos Françoises n'est pas si sensible.
une période de deux membres. 1. *Quid
irabile, quàm ex infinitâ multitudine ho-
ere unum, 2. Qui id quod omnibus na-
um, vel solus, vel cum paucis facere*
période suivante a trois membres.
*ùm antea per ætatem, hujus auctorita-
ingere non auderem, 2. Statueremque
si perfectum industriâ, elaboratum in-
oportere; 3. Meum tempus omne ami-
ribus transmittendum putavi.* Celle-
uatre membres. 1. *Si quantùm in a-
: desertis audacia potest, 2. Tantùm in
udiciis impudentia valeret; 3. Non mi-
â cederet Aulus Cæcinna Sexti Æbutii
4. Quantùm in vi faciendâ cessit au-*

fois l'on termine la fin de chaque mem-
ériode par des terminaisons presque sem-
qui fait qu'il se trouve une égalité dans
le ces membres, & que l'harmonie de
est plus sensible, comme vous pouvez
dans les exemples que nous venons de
Toutes les périodes ne sont pas égale-
ées.

que l'on a de placer à propos les repos
dans les périodes, fait qu'elles se pro-
ns peine. Nous avons remarqué que
es plus aisées à prononcer, sont aussi
réables à l'oreille : *Id auribus nostris
inventum, quod hominum lateribus non
bile, sed etiam facile esse potest.* C'est
qui oblige les Orateurs à parler pério-
Les périodes soûtiennent le discours:
noncent avec une majesté qui donne
ux paroles. Mais il est bon de remar-

quer que cette majesté est hors de saison, lorsque l'on suit le mouvement de sa passion, dont la précipitation ne souffre aucune maniere reglée d'arranger & de composer ses mots. Un discours également périodique ne peut se prononcer qu'avec froideur. Les périodes, comme j'ai dit, ne sont bonnes que lorsque l'on veut parler avec majesté, ou plaire aux oreilles. On ne peut pas courir, & en même tems marcher en cadence.

C'est dans cette juste mesure des intervalles où le sens finit, qu'il paroît si un homme sait écrire. C'est le fin de l'art de savoir couper les sens à propos, & de donner une juste étenduë à leur expression. C'est autre chose d'écrire que de parler. Le ton de la voix, l'air du visage, les gestes font connoître ce qu'on veut faire entendre, & suppléent à tout, ôtent les équivoques, empêchent que le discours ne paroisse sans force & sans liaison, rude, embarrassé. Un discours écrit n'a pas les mêmes avantages. Il est obscur, il est ennuyeux, il est insupportable, si la composition est sans art, si les mots sont mal rangez, composez de voyelles qui se mangent, qui se confondent, & de consones qui ne peuvent s'allier, qui se choquent; si tantôt on perd haleine, parce qu'il y a trop de paroles pour chaque sens, ou que les sens soient coupez, & finissent trop tôt, de sorte qu'il semble que ce discours ne sorte de la bouche que par secousses, comme une liqueur sort d'une bouteille; il n'y a point de Lecteur qui n'en soit rebuté. Le stile doit être égal, doux. Pour cela il faut éviter ce qui arrête ou précipite trop la prononciation; mais sur toutes choses il faut avoir égard à la juste mesure des intervalles, dans lesquels la voix se repose à la fin de chaque sens, étendant ou resserrant l'expression, afin que cela se fasse avec proportion; que ces intervalles ne soient

ni trop éloignez , ni trop proches, que le
s se soutienne, & qu'il ne tombe pas. C'est
 que consiste l'art.

CHAPITRE IX.

l'arrangement figuré des mots. En quoi cela consiste.

ous avons dit fort au long dans le second
Livre, que les figures du discours étoient
acteres des agitations de l'ame ; que les pa-
uivoient ces agitations ; & que lorsque l'on
 naturellement , la passion qui nous faisoit
 se peignoit elle-même dans nos paroles.
ures dont nous allons parler sont bien diffe-
: elles se tracent à loisir par un esprit tran-
 Les premieres se font par saillies ; elles sont
tes , elles sont fortes , propres à combattre ,
aincre un esprit qui s'oppose à la verité :
ci sont sans force ; elles ne sont capables que
iner quelque divertissement. Je parle de cel-
 sont étudiées ; car il se peut faire que les
ions de ces dernieres figures dont on orne
ours pour le divertissement , se trouvent
sard dans ces figures qu'on employe pour
ibat.

is avons dit que la répetition d'un même
d'une même lettre , d'un même son , étoit
éable : mais aussi nous avons remarqué que
e cette répetition se fait avec art , elle ne
e point. En effet les sons les plus desagré-
plaisent lorsque l'on les entend par de cer-
ntervalles mesurez. Le bruit des marteaux
it ; cependant lorsque les forgerons frap-
ır leurs enclumes avec proportion , ils font

une espece de concert où les oreilles trouvent de l'agrément. La répetition d'une lettre, d'une même terminaison, d'un même mot, par des tems mesurez, & par des intervalles égaux, doit donc être agréable. Cette répetition se fait tantôt au commencement, tantôt à la fin, tantôt au milieu d'une sentence, comme vous l'allez voir dans les exemples que j'ai donnez de ces figures, que j'ai tirées pour la plûpart de nos Poëtes ; il est difficile d'en trouver dans notre Prose. Ne faites attention dans ces Vers qu'aux figures dont nous parlons. Dans la suite je ferai remarquer l'artifice de la Poësie.

Ces figures peuvent être infinies, puisque cette répetition qui les fait, se peut faire en une infinité de manieres toutes differentes. On peut répeter simplement le même nom, sans lui faire perdre sa signification, comme dans cet exemple : *Mon Dieu, mon Dieu, regardez-moi* ; ou en changeant la signification de ce mot.

Un pere est toujours pere, & malgré son courroux,
Quand il nous veut frapper l'amour retient ses coups.

Le mot de pere est pris la seconde fois pour les mouvemens de tendresse que ressentent les peres pour leurs enfans. En voici un autre exemple merveilleux des Entretiens Solitaires de Brebœuf, d'où j'ai tiré plusieurs autres exemples.

L'instinct regle bien mieux les plus vils animaux ;
Ils usent mieux que nous & des biens & des maux ;
Aux noirs dereglemens ils ne sont point en butte,
Et sans autre secours que ce leger appui,
La brute ne fait rien d'indigne de la brute :
Et tout ce que fait l'homme est indigne de lui.

On

On répete la même expression au commencement de chaque membre du discours.

Il n'est crimes abominables,
Il n'est brutales actions,
Il n'est infames passions,
Dont les mortels ne soient coupables.
En ce siecle maudit à peine un seulement
A soin de vivre justement.

On place le même mot à la fin & au commencement d'une sentence.

Vengez-vous dans le tems de mes fautes passées,
Mais dans l'Eternité ne vous en vengez pas.

On place le même mot à la fin d'un membre, & au commencement du suivant, ou au commencement d'un membre, & à la fin du suivant: comme vous voyez dans les Vers suivans.

Se voyant l'ennemi de son Juge suprême,
L'esprit plein de son crime, ennemi de soi-même;
A soi-même à toute heure il devient odieux,
Voyant souvent qu'en lui tout contre lui s'irrite,
En tous lieux il s'évite;
Et se trouve en tous lieux.

AUTRE EXEMPLE.

Bien-tôt, vous disoit-il, je veux suivre vos traces,
Bien-tôt vous me verrez consentir à ces graces
Que votre bonté me départ;
Ce bien-tôt toutefois est arrivé bien tard.

Cette répetition de mêmes mots se fait dans le milieu des membres d'une sentence.

Le desir des honneurs, des biens, & des délices,
Produit seul ses vertus, comme il produit ses vices;
Et l'aveugle Interêt qui regne dans son cœur,
Va d'objet en objet, & d'erreur en erreur:
Le nombre de ses maux s'accroît par leur remede,
Au mal qui se guerit un autre mal succede.
Au gré de ce tyran dont l'empire est caché,
Un peché se détruit par un autre peché.

On répete le même mot dans toutes les parties du discours, comme il paroît dans la description suivante de l'inconstance d'un homme qui quitte l'unique & le veritable bien, pour s'abandonner à la poursuite des faux biens qui ne peuvent le contenter.

Il veut, il ne veut pas: il accorde, il refuse;
Il écoute la haine, il consulte l'amour:
Il assure, il retracte; il condamne, il excuse;
Et le même objet plaît, & déplaît à son tour.

On met dans le même membre les mêmes mots au commencement, & puis changeant cet ordre, on les place à la fin.

Ainsi l'homme insensé, sans treve & sans relâche,
Va du remords au crime, & du crime au remords;
Il peche, il s'en repent; il s'emporte, il s'en fâche:
Mais ces vaines douleurs n'ont que de vains efforts.

AUTRE EXEMPLE.

Dieu punit en Pere qui veut guerir ses enfans, qui les

me lors même qu'il les châtie, puisqu'il ne les que parcequ'il les aime.

AUTRE EXEMPLE.

ieu n'a que deux voyes pour sauver le riche : ou iser & de ruiner son cœur dans ses biens : ou de r ses biens dans son cœur. La main de Dieu pas moins adorable lorsqu'elle tuë, que lorsqu'el- suscite, puisqu'elle ne tuë ses Elûs que pour les citer ; & que comme ce qui paroît vie dans les ans est une veritable mort, ainsi ce qui paroît dans les Justes, est une veritable vie.

y a une espece de répetition qui se fait en geant un peu le mot que l'on répete.

Les traverses qu'il endure,
Contre leur propre nature,
Lui sont un don précieux ;
Et quoique vous puissiez faire,
Rien ne déplait à ses yeux,
Que ce qui peut vous déplaire.

AUTRE EXEMPLE.

Le tems d'un insensible cours
Nous porte à la fin de nos jours :
C'est à notre sage conduite,
ans murmurer de ce défaut,
De nous consoler de sa fuite,
En le ménageant comme il faut.

uite l'on peut en même tems faire toutes les le répetitions, comme dans ce bel exemple la traduction du Poëme de S. Prosper.

Nul ne prévient la Grace, & lorsqu'on la desire,
C'est par le saint desir que son feu nous inspire:
Il faut pour la chercher qu'elle guide nos pas;
Si l'on ne va par elle on ne la trouve pas:
Ainsi c'est le chemin qui mene au chemin même,
Nul sans un jour du Ciel ne voit ce jour suprême.
Qui tend à Dieu sans Dieu, fait un superbe effort
Et mort cherchant la vie, il trouvera la mort.

Les Rheteurs donnent à ces differentes figures, qui sont des especes de répetition, des noms particuliers qu'ils trouvent dans la langue Greque. Ils nomment *Anaphore* la répetition d'un même mot qui recommence une période ou un vers. *Epistrophe*, c'est quand on finit par les mêmes paroles. *Symploque*, l'union de l'*Anaphore*, & de l'*Epistrophe*. Ils nomment *Epanalepse* la répetition qui se fait au commencement d'une période précedente, & à la fin de celle qui suit. L'*Anadiplose* c'est tout le contraire. Lorsque l'on répete tout de suite le même mot, qu'on les joint, c'est ce qu'on nomme *Conjunctum* en Latin, & en Grec, *Epizeuxe*. Si on répete, & qu'on augmente, c'est une *Gradation*. Quand on retourne au même mot, c'est *Epanode*, ou *retour*. Il y a des répetitions où ce n'est pas le même mot qui est répeté, mais seulement le même son, ou la même terminaison, ou la même syllable, ou la même lettre; ce qui se peut faire en differentes manieres ausquelles ces Rheteurs donnent des noms. Il n'est pas necessaire d'en charger sa memoire. Vossius les explique, & il en donne des exemples dans ses Commentaires de Rhetorique.

Je n'ai pas dessein de comprendre toutes les especes possibles de ces Figures dont nous par-

lons;

crû qu'il suffiroit d'en donner quelques

Ces expressions qui sont figurées en
niére, peuvent être estimables, à cau-
s qu'elles renferment; mais il est évi-
ces figures ne meritent par elles-mêmes
nédiocre estime. L'artifice qu'on em-
ur les produire, est trop sensible, &
er franchement, trop grossier; aussi nô-
e, qui est naturelle, ne les aime pas, &
llens Auteurs les évitent avec plus de
: quelques Ecrivains ne les recherchent.
les souffrent-ils, lorsqu'elles se presen-
s-mêmes, & qu'elles se placent sans
n apperçoivent. Les petits esprits ai-
figures, parce que ce foible artifice est
portionné à leur force, & conforme à
e. *Puerilibus ingeniis hoc gratius, quo pro-*

a rien de si facile que de figurer un dis-
cette maniere; c'est pourquoi ceux qui
pas capables d'une veritable éloquence,
it à ces figures. Ils les aiment, parce
remarquent, & qu'ils les imitent facile-
In esprit solide examine dequoi il s'agit,
il s'y applique. Les choses ne sont bel-
ar rapport à leur fin; c'est cette fin qu'il
:. Que sert un jeu de paroles à la clarté
irs? Si la matiere est serieuse, il est hors
: on ne joue point quand on a en tête
e importante. Cependant je ne suis pas
e que je condamne toutes ces figures.
t belles quand elles ne sont pas recher-
i'il ne paroît pas que l'Auteur, au lieu
iquer à la verité, s'est amusé à badiner.
s répetitions figurées qui sont naturelles
tes, comme celles-ci.

Les Grands se plaisent dans les défauts dont il n'y a que les Grands qui soient capables.

L'amour propre est plus habile que le plus habile homme du monde.

J'oublie que je suis malheureux, quand je songe que vous ne m'avez pas oublié.

Il s'est efforcé de connoître Dieu, qui par sa grandeur est inconnu aux hommes, & de connoître l'homme, qui par sa vanité est inconnu à lui-même.

Nous pouvons comparer toutes ces figures aux figures d'un parterre. Comme celles-là plaisent à la vûë par leur varieté, & par cet ordre avec lequel elles sont disposées ingenieusement; les sons ou les mots dont un discours est composé étant figurez de la maniere que nous venons de le dire, ils sont agreables aux oreilles. On les peut aussi comparer à ces figures qu'on voit sur les ouvrages de la nature, où il semble qu'elle ait voulu se jouer en prenant plaisir à les diversifier. Un voyageur se délasse quelquefois en considerant une coquille, une fleur. Un Lecteur mélancolique est aussi reveillé par cet arrangement figuré de mots. Ces figures renouvellent son attention, & ces petits jeux ne lui sont pas desagréables. J'ai remarqué quelques-unes de ces figures dans les Livres sacrez, particulierement dans le texte original d'Isaïe, qui est le plus éloquent de tous les Prophetes. Les Peres ne les rejettent point, soit pour s'accomoder à leur siecle qui y prenoit plaisir, soit parce que l'on retient mieux une sentence dont l'expression a quelque cadence.

CHA-

CHAPITRE X.

De la mesure du tems qu'une syllabe se peut prononcer. De la structure des Vers.

LA voix s'arrête necessairement quelque tems sur chaque syllabe, pour la faire sonner & la faire entendre. Nous cherchons maintenant les moyens de mesurer la quantité de ce tems de la prononciation, de le proportionner, & de lui donner les conditions que doivent avoir les choses que les oreilles apperçoivent dans la prononciation. La maniere de prononcer n'est pas la même chez tous les peuples. La prononciation des langues vivantes de l'Europe est entierement differente de celle des langues mortes qui nous sont connuës, comme le Latin, le Grec, l'Hebreu. Dans les langues vivantes on s'arrête également sur toutes les syllabes; ainsi les tems de la prononciation de toutes les voyelles sont égaux, comme nous le ferons voir. Dans les langues mortes les voyelles sont distinguées entr'elles par la quantité du tems de leur prononciation. Les unes sont appellées longues, parcequ'elles ne se prononcent que dans un espace de tems considerable, les autres sont breves, & se prononcent fort vîte.

Nous ne devons pas nous imaginer que nous prononcions aujourd'hui le Grec & le Latin comme les anciens Grecs & les Latins prononçoient ces langues; ils distinguoient en parlant la quantité de chaque voyelle. Nous ne marquoins en prononçant un mot Latin, que la quantité de la pénultieme voyelle de ce mot. Nous ne prononçons pas une finale breve d'une autre maniere qu'une finale longue. Cependant saint Au-

 gustin

gustin dit, que celui qui lisant ce Vers de Virgile,

Arma, virumque cano, Trojæ qui primus ab oris,

prononceroit *primis* pour *primus*, cette syllabe *is* étant longue, & *us* bref, il troubleroit toute l'harmonie de ce Vers. Qui de nous autres a des oreilles assez délicates pour appercevoir cette difference; *Qui se sentit deformitate soni offensum*; comme les oreilles des Romains du temps de S. Augustin étoient choquées par ce changement? Quelle étoit donc cette délicatesse sous l'Empire d'Auguste? Ciceron dit que le plus petit peuple s'appercevoit des fautes qu'on faisoit dans la récitation d'un Vers. La veritable prononciation du Grec & du Latin est perduë depuis long-tems. Il y a plusieurs siecles qu'on n'a plus d'égard à la longueur & à la brévetédes syllabes, mais aux accens qui se sont introduits dans la prononciation, differens de ceux que les plus habiles & anciens Grammairiens ont marquez en certains noms: ce qui change entierement la cadence du vers. Isaac Vossius le montre en quelques vers d'Homere, dans lesquels il rétablit les accens qu'ils devroient avoir. Cette remarque est de la derniere importance, pour ne pas juger de l'harmonie de l'ancienne poësie par ce que nous y sentons aujourd'hui.

On nomme mesure un certain nombre de syllabes que les oreilles distinguent & entendent séparément d'un autre nombre de syllabes. L'union de deux ou de plusieurs mesures fait un vers. Ce mot qui vient du Latin, *versus*, signifie proprement rangée; & on donne ce nom aux vers, parce que dans l'écriture ils sont distinguez de la Prose qu'on n'écrit point par rangs, mais tout de suite, d'où elle est appellée *Prosa Oratio*, *quasi prorsa oratio*.

Marius

Marius Victorinus prétend que ce mot Latin, *versus*, vient *à versuris, id est à repetitâ scripturâ eâ ex parte in quam desinit.* Les anciens Latins écrivoient par sillons, ayant commencé de la gauche à la droite. Ils écrivoient le second vers commençant de la droite à la gauche, comme les bœufs font en sillonnant la terre; c'est pourquoi, comme remarque le même Auteur, cette maniere d'écrire étoit nommée *Bustrophe, à boum versatione.* C'est ce que nous avons dit de la premiere maniere dont les Grecs écrivoient.

L'égalité des mesures du tems de la prononciation, ne peut être agréable, comme nous avons dit, si elle n'est sensible. Pour cela il faut que les oreilles distinguent ces mesures, & qu'en même tems qu'elles sont entenduës séparément, elles soient liées ensemble, de sorte que les oreilles puissent les comparer les unes avec les autres, & appercevoir leur égalité qui suppose tout au moins deux termes, & quelque distinction entre ces termes. Car on ne dit point de deux grandeurs qu'elles sont égales, que lorsqu'elles sont toutes deux presentes à l'esprit. Outre cela l'égalité des mesures doit être alliée avec la varieté, comme nous l'avons fait voir avec étenduë dans le Chapitre huitieme; d'où nous apprenons que l'artifice & la structure des Vers consiste dans l'observation de ces quatre choses.

1. Chaque mesure doit être entenduë distinctement, & séparément de toute autre mesure.

2. Ces mesures doivent être égales.

3. Ces mesures ne doivent pas être les mêmes. Il faut qu'il y ait quelque difference entr'elles, afin que la varieté & l'égalité y soient alliées l'une avec l'autre.

4. Cette alliance de l'égalité avec la varieté ne peut être sensible dans ces mesures, si elle ne sont

liées

liées les unes avec les autres. Il faut que les oreilles les entendent toutes ensemble, qu'elles les comparent, & que dans cette comparaison elles apperçoivent l'égalité qu'elles ont dans leur difference.

La prononciation des langues étant differente, la structure des Vers ne peut être la même dans toutes les langues. Toute cette difference neanmoins se réduit à deux chefs ; car la Poësie Latine & la Poësie Grecque ne different de la Poësie Françoise, Italienne, & Espagnole, que parceque dans ces dernieres langues on prononce toutes les syllabes également, & qu'elles n'ont point cette distinction de voyelles breves & de voyelles longues : c'est pourquoi je ne serai point obligé de parler en particulier de la structure des Vers de chaque langue ; il suffira pour mon dessein de découvrir les fondemens des regles de la Poësie Latine, & de celles de la Poësie Françoise. Je ne prétens pas qu'on devienne Poëte en lisant ce que je vais dire. Mon dessein est de faire connoître les principes de l'art, ce qui doit plaire à ceux qui sont spirituels, beaucoup plus que l'harmonie de la Poësie ; les plaisirs de l'esprit étant plus grands que ceux du corps, certainement ils sont préferables ; d'où S. Augustin conclut que ce seroit un dereglement d'aimer mieux un vers que la connoissance de l'artifice avec lequel il est composé. Ce seroit une marque qu'on fait plus d'état des oreilles que de l'esprit. *Nonnulli perversè magis amant versum, quàm artem ipsam quâ conficitur versus, quia plus auribus quàm intelligentiæ se dederunt.* Lorsque Cyrus faisoit voir à Lysander ses jardins, ses vergers, ses boccages, où tous les arbres étoient plantez avec ordre ; Cela est admirable, dit ce Grec ; mais celui qui est l'Auteur de cette belle disposition, me paroît encore plus digne d'admiration. Je tâche par ces reflexions

xions de prevenir ceux qui vont voir le détail dans lequel je descends. Il est necessaire pour connoître l'art de la Poësie Latine. Or, selon ce que je viens de dire, cette connoissance doit plaire à un Esprit raisonnable, pour le moins autant que les ouvrages de cette Poësie.

CHAPITRE XI.

Des mesures, ou pieds dont les Grecs & les Latins composent leurs Vers.

CHaque mesure dans la Poësie Latine est entenduë séparément & distinctement par une élevation de voix qui se fait au commencement, & par un rabaissement de voix qui se fait à la fin. Ces mêmes mesures sont appellées pieds; parce qu'il semble que les vers marchent en cadence par le moyen de leur mesure. Ainsi les pieds d'un Vers Latin, comme le remarque Marius Victorinus, se forment par une élevation & par un rabaissement de voix, *ἄρσει* & *θέσει*, *id est, alternâ syllabarum sublatione & positione pedes nituntur & formantur.* Les Romains battoient la mesure en recitant leurs Vers : *Plaudendo recitabant. Pedis pulsus ponebatur, tollebaturque*; d'où vient cette maniere de parler, *percutere pedes versûs*, pour dire, distinguer les pieds ou les mesures d'un Vers.

Pour déterminer combien il peut y avoir de differentes mesures, ou de differens pieds dans la Poësie Latine, il faut faire attention aux regles suivantes, qui sont fondées sur cette necessité qu'il y a de rendre les mesures nettes & distinctes.

PRE-

PREMIERE REGL

Il est constant qu'un pied doit être tout au moins de deux syllabes, sur la desquelles la voix s'éleve, & s'abaisse si de, afin de la faire remarquer.

SECONDE REGL

Les deux syllabes d'un pied ne peuve toutes deux breves, parcequ'elles passer vîte, & que l'oreille n'auroit pas le te tinguer deux differens degrez dans la vo prononce ; sçavoir, une élevation & u ment.

TROISIE'ME REG

Deux breves dans la prononciation leur d'une longue, c'est-à-dire, le te prononciation d'une longue est égal à l'on employe pour prononcer deux vo yes.

QUATRIEME REG

Un pied ne peut être composé de pl syllabes longues, ou équivalentes à gues ; car celles qui se trouvent entre mes, sur lesquelles la voix s'éleve & troublent l'harmonie, & empêchent l' mesures, comme nous le dirons. Je present que des pieds simples qui pe mer une harmonie parfaite. On ap *composez*, ceux qui sont faits de deux ples.

INQUIEME REGLE.

ied ne peut être composé de plus de trois : Il ne peut l'être de quatre ; car ces syl- ront ou toutes breves, ou quelques-unes longues. Si elles sont toutes breves, la pro- tion en sera trop glissante, & par conse- vicieuse, une mesure de quatre breves ne it être entenduë distinctement. Si dans esure de quatre syllabes il y a une longue & reves, ces trois breves valent plus d'une : ainsi cette mesure peche contre la qua- regle.

SIXIEME REGLE.

oreilles rapportent toujours les mesures osées aux plus simples, parce que les choses s s'entendent plus facilement & plus distinc- t. Ainsi d'une mesure composée de quatre s longues, les oreilles veulent qu'on en eux.

regles nous font connoître que tous les simples sont ou de deux syllabes, ou de trois s. Voyons de combien de sortes il peut y de pieds de deux syllabes, de combien de yllabes.

ns un pied de deux syllabes, ou ces sylla- nt deux longues, & ce pied s'appelle *Spon-*

ces deux syllabes sont deux breves, & ce st nommé *Pyrrhique.*

la premiere de ces deux syllabes est longue, conde breve, ce qui fait le pied qu'on nom- *ochée.*

la premiere est une breve, & la dernie- re

Ou la premiere est longue ; & les deux
breves ; ce qui est un *Dactyle*.

Ou la derniere est longue, & les deux
res breves, ce qui est nommé *Anapeste*.

Ou la premiere est breve, & les deux d
longues : ce qui est nommé *Bachique*.

Ou les deux premieres sont longues, &
niere est breve, qui est appellé *Antibachiqu*

Ou les deux extrêmes étant longues, el
ferment une breve : on appelle ce pied
macre.

Ou les deux extrêmes étant breves, el
ferment une longue : ce pied se nomme
braque.

Or tous ces pieds ne peuvent pas entr
la composition des Vers, parce qu'ils n'on
conditions qui doivent se trouver dans leur
res. Plusieurs sont exclus de la Poësie par le
precedentes. Le Pyrrhique par la second
Le Molosse par la quatrieme. Le Bach
l'Antibachique par la même regle. L'Ampl
& l'Amphibraque par la sixieme. Ou
nous ferons voir que l'égalité ne peut être
dans ces deux dernieres mesures, si bien q
a que six pieds ; savoir, le Spondée, le Tr
l'Iambe, le Tribraque, le Dactyle, & l'A
On compte plusieurs autres pieds ; mais il

CHAPITRE XII.

oi consiste l'égalité des mesures des Vers Grecs & Latins ; ou ce qui fait cette égalité.

ſque deux ſyllabes ſe prononcent en tems gaux, on dit que la quantité ou le tems de eux ſyllabes eſt égal. Cette égalité ſe trouve deux ſyllabes & une troiſieme, lorſque dans as qu'on prononce une de ces ſyllabes, on a iſir de prononcer les deux autres. On dit que ms d'une ſyllabe eſt ou le double, ou le triple emps d'une ſeconde ſyllabe, ſi dans le temps on prononce l'une, l'autre ſe peut prononcer s le même eſpace de tems ou deux fois, ou is fois. Ainſi le tems d'une longue eſt double tems d'une breve. Lorſque les tems de la prononciation de deux ſyllabes peuvent être meſurez ar une meſure préciſe ; par exemple, que le tems de l'une eſt double de celui de l'autre, cette prononciation empêche la confuſion, & fait que les oreilles apperçoivent diſtinctement la quantité de ces ſyllabes ; ce qui doit plaire infailliblement, puiſque l'égalité, comme nous avons vû, eſt agréable, parce qu'elle rend les ſons diſtincts, & ôte la confuſion. Il y a dans une meſure, ou pied, comme il a été dit, une élevation, & un rabaiſſement : *Pes habet elationem & poſitionem.* Afin donc que l'égalité y ſoit gardée, le temps de l'élevation doit être égal à celui du rabaiſſement. Dans un Spondée les tems de l'abaiſſement & de l'élevation ſont parfaitement égaux, puiſque ce pied eſt compoſé de deux longues. La même choſe arrive dans le Dactyle & dans l'Anapeſte, le tems de deux breves étant égal à celui d'une longue.

ce pied la voix se repose & s'arrête, & pou
le tems du rabaissement est égal à celui de
vation. C'est ce qu'il est important de co
rer, pour répondre à une objection qu'on po
proposer contre ce que nous avons dit, q
mesure demande necessairement deux syll
car il se trouve dans les Odes des mesures q
sont que d'une seule longue ; mais le repos
voix, *distinctionis mora*, ou le silence qu
cette longue tenant lieu d'une breve, il fait
cette longue un Trochée, qui est une mesu
deux syllabes.

On peut encore ici reconnoître le fond
de ce que nous avons dit ci-dessus, qu'un p
peut être composé de plus de deux syllabe
gues ; car si l'élevation ou le rabaissement
prend la syllabe moyenne, l'égalité ne se
entre ces deux parties. Si cette syllabe n'es
prise dans aucune des deux parties d'une m
elle demeure inutile pour l'harmonie, & pa
sequent elle ne sert qu'à la troubler. C'e
cette raison que les pieds qu'on appelle A
macre & Amphibraque, ne peuvent entre
la structure d'aucun Vers : car dans ces pi
une breve se trouve entre deux longues,
longue entre deux breves ; ainsi cette m
syllabe ne pouvant se joindre avec une

e l'élevation & du rabaissement de ces
: proportionnels. Dans un pied de
es longues que nous avons appellé
le temps du rabaissement qui se fait sur
ernieres longues, est double du temps
on qui se fait sur la premiere syllabe
insi ces temps sont proportionels, &
uent il peuvent être agreables à l'o-
mme nous avons vû. Ainsi un dis-
est composé du mélange de ces pieds,
nieux : mais il sont exclus des Vers,
l'harmonie des Vers doit être fort sen-
qui ne peut être si l'égalité des mesures
ée exactement. Dans un Iambe & dans
e, cette égalité ne s'y trouve pas; mais
ous l'avons déja dit, la difference qui
une breve & une longue n'est pas fort
parce qu'une breve se prononce vîte.
é au contraire qui est entre les parties
sure de trois longues, est très-sensible,
is plus grande; car deux longues va-
e breves, une longue est à deux lon-
mme deux breves sont à quatre breves,
ngue est à une breve, comme deux bre-
une breve. Selon Marius Victorinus une
un temps : c'est pourquoi, comme le
Servius Honoratus, un Spondée a qua-

esure est égale à une autre mesure lors-
nps de leur prononciation sont égaux :
ondée, le Dactyle, & l'Anapeste sont
res égales. *Tempora elationis & positionis*
us. Le Trochée, l'Iambe, & le Tri-
nt aussi des mesures égales; car deux
s trois d'un Tribraque aiant la valeur
gue, ce pied est égal à un Trochée, ou
e. L'égalité n'est pas entiere entre un
Spon-

trouvent entre des consonnes qui retarden
moins leur prononciation. Par exemple,
mieres voyelles de ces quatre noms G
breves : ὄδος, ῥόδος, τρόπος, τρόφος ; m
de la difference entre les tems de leur pr
tion. C'eſt à quoi il faut faire attention
on veut rendre un vers harmonieux.

Chapitre XII.

De la varieté des meſures, & de l'alliance
lité avec cette varieté. Comme ſe trouv
l'autre choſe dans les Vers Grecs & Latins.

LA varieté eſt ſi néceſſaire pour préve
goût qu'on prend des choſes les pl
bles, que les Muſiciens, qui étudient ave
ſoin la proportion & la conſonance des
fectent même de temps en temps quelq
nance dans leurs concerts. C'eſt-à-dire
négligent d'unir leurs voix par un parfai
afin que la rudeſſe par laquelle ils piqu
lors les oreilles, ſoit comme un ſel q
veille. Quand les Poëtes ſe diſpenſeroi
quelquefois des regles dont nous avons p
ne devroit pas ni les reprendre, ni bl

été, s'il m'est permis de parler de la

ieté se trouve en plusieurs manieres dans
Latins. Je ne parle point de celle qui
ans la difference du sens, & dans la di-
es mots. Premierement, il est constant
le Dactyle, l'Anapeste, le Trochée, l'Iam-
ribraque, l'élevation est fort differente du
ient; & quoique le tems de deux voyel-
:s soit égal à celui d'une longue, cepen-
oreilles apperçoivent sensiblement la diffe-
ii est entre une longue & deux syllabes
De même, quoique les tems d'un Spon-
n Dactyle, d'un Anapeste soient égaux,
nt leur difference est très-sensible. *In Dac-*
ur una longa, pr nuntur duæ breves : in A-
ollantur duæ breves, ponitur una longa : in
ollitur & ponitur una longa.
e compose pas ordinairement des vers d'u-
sorte de pieds. Les vers Hexametres sont
ez de Spondées & de Dactyles, les Vers
:tres de Spondées, de Dactyles, & d'Ana-
L'Iambe reçoit plusieurs pieds. Les vers
s sont encore plus diversifiez que les au-
rce que non seulement ils reçoivent diffe-
ds, mais encore le nombre de ces pieds
il, tantôt plus grand, tantôt plus petit.
'ers composé tout entier de Spondées ou
yles, ne plairoit pas; il faut temperer la
es Dactyles par la lenteur & par la gravité
idées. Les vers Iambes peuvent être com-
e purs Iambes, parce que ce vers passant
ment vîte, quoiqu'il soit composé de six
, il semble qu'il n'en ait que trois. Ainsi
grande égalité de ces mesures dans un si
mbre, ne peut être ennuyeuse, comme il
nt en celui-ci.

Suis & ipsa Roma viribus ruit.

Les mesures de l'Hexametre sont grandes, & fort sensibles : ainsi si leur égalité ne se trou[ve] accompagnée de la varieté, ce Vers est désag[ré]able.

Les vers Lyriques sont composez ordinairem[ent] de plusieurs sortes de pieds, parce que ces V[ers] étant faits pour être chantez en Musique, le ch[ant] n'en seroit pas agréable, si la difference des pie[ds] ne donnoit le moyen aux Musiciens de diversifi[er] leurs voix.

L'alliance de la varieté avec l'égalité est mani[-]feste dans la Poësie Latine. Premierement, da[ns] chaque pied ; car il est évident, par exemple, qu[e] dans un Dactyle l'égalité & la varieté s'y trou[-]vent ; l'égalité, puisque le temps de deux brev[es] est équivalent à une longue; la varieté, puisque, comme nous avons dit, les oreilles apperçoivent bien de la difference entre une syllabe longue & entre deux syllabes breves. En second lieu, cette alliance est sensible dans les vers entiers ; car il[s] sont composez de pieds qui sont differ[e]ns & en même temps egaux, puisque les temps de leur prononciation sont égaux.

Ce n'est pas assez, selon ce qui a été démon-tré ci-dessus, que les vers soient composez de mesures égales, il faut rendre cette égalité sensi-ble, & pour cela lier ces mesures ensemble. Les Latins le font par la césure, qui est un retranche-ment de quelques syllabes du mot précedent pour en faire un pied, avec celles qui sont au commencement du mot suivant, comme dans cet exemple.

Ille meas errare boves, &c.

Ce

ſure, vient du Latin *cado*, qui ſigni-
La ſyllabe *as* dans *meas*, eſt une cé-
llabe *as*, avec la ſyllabe *er*, du mot
, faiſant un Spondée. C'eſt cette
it un corps des meſures, & qui les
es enſemble aux oreilles; car la voix
oûtume de s'arrêter au milieu d'un
divifer, elle acheve vîte de le pro-
céſure fait que les pieds finiſſent, &
au milieu des mots; ainſi la voix qui
point dans ces lieux, & qui lie les
haque mot, lie en même temps les
nchaîne les uns dans les autres. Cette
e peut rendre ſenſible aux yeux, en
deux Vers ſuivans par leurs céſu-

r | rare bo | ves ut | cernis & | ipſum
vel | lem cala | mo per | miſit a | greſti.

ſtingue chacune de ces meſures, com-
is dit, par une élevation au commen-
ar un rabaiſſement à la fin. Or elle
neſures par la céſure: car quand la
oncé la ſyllabe *me* dans *meas*, elle
ſuite *as*, qui fait partie de la me-
; ainſi elle lie & la premiere meſu-
ante. Cette ſeconde meſure eſt liée
eme; car la voix ne ſe repoſant point
mot *errare*, elle pourſuit ſans in-
après avoir dit *er*, la prononciation
; ainſi les oreilles les entendent unies
emble. La troiſieme meſure eſt liée
naniere avec la quatrieme. Les vers
e paroiſſent pas vers, parce que,
avons dit, l'égalité des meſures qui
des vers, ne peut être ſenſible ſi
 elles

Il ne me reſte plus qu'à parler du nombr
meſures qui doivent compoſer les vers. Il e
dent qu'un vers demande tout au moins
meſures. Nous venons de dire que c'eſt l'
de ces meſures qui plaît aux oreilles, lorſq
meſures leur étant preſentées, elles en apperç
l'égalité en les comparant les unes avec les a
Or, comme nous avons remarqué, toute c
raiſon ſuppoſe tout au moins deux termes.
nombre de ces meſures étoit trop grand,
évident que les oreilles qui les doivent conſ
toutes enſemble, ſeroient accablées de ce
nombre; c'eſt pourquoi on ne compoſe jam
vers de plus de ſix grandes meſures, telle
ſont les Spondées & les Dactyles. Les vers
bes reçoivent juſqu'à huit pieds, parce que l
qui donne le nom à ce Vers, paſſe fort vîte, &
de ces meſures ne font que quatre grandes
res. Il y a cette difference entre les *Rythm*
Anciens, & les vers, que les Rythmes é
bien compoſez de pluſieurs pieds; mais le
bre de ces pieds n'étoit point déterminé, c
eſt celui des *Metres*, ou des vers. Ce que
nous avons dit ici de la Poëſie Latine, rega
Poëſie Grecque qui a les mêmes regles.

CHAPITRE XIV.

ieres Poësies des Hebreux, & de toutes les au- lations, n'ont été vraisemblablement que des dans leur commencement.

oësie n'a pas été d'abord parfaite. La ca- ice qui se trouva par hazard dans quel- effion, plut, avant même qu'on fût ce :oit que vers, comme le dit Quintilien ; *im carmen ortum est, quàm observatio car-* Ensuite on affecta de mesurer ses paro- n qu'elles eussent quelque cadence, ce faisoit d'abord fort grossierement. Les 'y appliquerent avec soin; & ce qui contri- erfectionner les premiers commencemens Poësie, ce fut que long-tems avant la guer- roie leurs Poëtes joignirent la Poësie avec que, comme nous l'avons remarqué. Ils nt leurs vers au son des instrumens. Aussi x Arts semblent être nez en même tems ; ent que les Poëtes sont encore appellez s, Musiciens. Les vers étoient des chants; citoient en chantant. Dans la suite la Musi- t distinguée de la Poësie; &, comme le dit ien, la recitation des vers tient un milieu chant & la maniere de parler ordinaire. ns les commencemens la Poësie étoit une e. Isaac Vossius dans un Livre qu'il a fait pour cela, démontre fort bien que cette e n'avoit pas besoin de notes : les longues reves en tenoient lieu; d'où vient que tous d'une Ode très-longue se chantoient éga- bien, parceque les mêmes mesures y étoient es. Nos Musiciens en faisant aujourd'hui

un air sur une Ode Latine, ne s'assujettissent
à la longueur, ni à la breveté des syllabes; ai
cet air qui convient aux premieres strophes,
s'accorde pas toûjours avec les autres strophes.

Il est facile de concevoir comment la Poë
Grecque se perfectionna, c'est-à-dire, qu'elle de-
vint plus charmante aux oreilles, les Musiciens
s'en mêlant, & les Grecs leur donnant toute liber-
té sur le langage, pourvû qu'ils le polissent, & le
rendissent harmonieux. Les Poëtes Grecs, ou les
Musiciens purent donc assujettir à des pieds les
Vers, qui dans le commencement n'étoient que
des cadences grossieres, imparfaites, comme une
Prose rimée. C'est ce que dit Quintilien : *Poëma
nemo dubitaverit imperito quodam initio fusum, &
aurium mensurâ, & similiter decurrentium spatio-
rum observatione esse generatum, mox in eo repertos
pedes.* Les intervalles de la respiration pouvoient
avoir quelques mesures que les rimes rendoient
sensibles. C'est un artifice aisé, naturel, & usi-
té de tout tems. Encore aujourd'hui les Poësies
des Perses, des Tartares, des Chinois, des A-
rabes, des Africains, de plusieurs peuples de
l'Amerique ne consistent que dans des rimes,
dans des terminaisons, ou chutes semblables. La
Langue Hebraïque est la premiere de toutes les
langues . certainement elle est plus ancienne que
la Grecque. Or, on voit que les Hebreux a-
voient des Poësies dans le temps qu'ils sortirent
de l'Egypte. Marie après cette sortie recita un
Cantique que Moyse rapporte. On trouve dans
l'Ecriture plusieurs Cantiques. Les Pseaumes
sont une veritable poësie. Les Sçavans dispu-
tent sur la nature de cette poësie. Ce qui doit
être constant, c'est qu'on y observe une cadence,
des intervalles égaux, ou des expressions égales,
laquelle égalité est renduë sensible par la répetition
de

mes syllabes, ou mêmes lettres. C'est ce
Auteur de la Bibliotheque universelle a ob-
Il le fait voir dans plusieurs passages qu'il
se, où il montre comme c'est l'égalité des
ssions, & les mêmes chutes ou rimes qui en
toute la cadence. Il en donne tant d'exem-
qu'on ne peut douter de ses sçavantes ob-
tions. On ne les avoit pas faites, parce qu'on
oit pas pris garde à la négligence des Copis-
qui en décrivant les anciens Cantiques & les
aumes, n'ont pas eu le soin de les décrire
mme ils le devoient, en la maniere que se doi-
t écrire les vers, finissant chaque ligne avec
rime. Ainsi une partie de l'industrie de cet
uteur consiste dans le retablissement de la veri-
ble écriture, finissant ou commençant chaque
ne comme la rime le demande ; en quoi il
éussit si ordinairement, qu'on ne peut pas penser
que ces rimes soient un effet du hazard. Au con-
traire, s'il y a quelque partie d'un Pseaume où
cela ne s'observe pas, on peut penser que cela est
arrivé par quelque transposition qu'un Copiste
mal-habile aura pû faire. L'Auteur en convainc
tout homme docile qui aime & écoute la verité,
de quelque bouche qu'elle sorte.

Philon & Josephe, & après eux Saint Jerôme ;
ont avancé que dans la Poësie Hebraïque il y a-
voit des pieds comme dans la Poësie Grecque ;
mais on ne sait pas s'ils ont bien examiné la me-
sure de cette poësie. On soupçonne Philon & Jo-
sephe d'avoir sû peu l'Hebreu. Ce soupçon est
bien fondé. Saint Jerôme les a pû croire sans au-
tre raison que celle qui se retire de leur autorité.
Gomar a fait un Traité qu'il a intitulé, *Davidis Lyra*,
exprès pour soûtenir le même sentiment ; mais
quand il vient au détail, il ne réussit pas. Louïs
Capel l'a refuté. Quand on approfondit la chose,

on trouve même que la langue Hebraïque n'est p
capable de mesures ou pieds des vers Grecs & L
tins. Ce qu'il faut considerer ici.

Nous avons dit que les anciens Poëtes Grecs o
formé la langue Grecque, qui dans son commen
cement fut fort imparfaite. Elle tire sa premiere o
gine de la langue Phenicienne ; ce sont les Po
qui l'ont changée. Les Grecs n'avoient d'abord
des noms & des verbes monosyllabes sans te
leurs noms n'avoient point d'inflexions ou de
comme n'en ont point les Pheniciens ou Hebre
car c'est la même langue. La mesure des vers ob
à des transpositions qui causeroient de l'obscurit
les noms n'avoient de differens cas, de differentes
minaisons, qui marquent leurs rapports. Or, il
a pas moien de faire des vers qui aient des pieds s
transposition. Dans ce vers de Lucain,

Bella per Emathios plusquàm civilia campos,

le mot *civilia*, n'est pas en sa place naturelle ; mais on voit où il se doit rapporter. L'Hebreu ne souffre point de renversemens semblables. Il n'y a point de differens cas en cette langue, tant de differentes terminaisons. Le substantif précede toûjours l'adjectif lorsqu'on ne sous-entend rien entre deux ; comme *ben chacam*, c'est-à-dire, *un fils sage* : & on ne peut point dire *chacam ben* ; comme en François on ne peut dire que *mon pere*, *ma mere*. Dans l'Hebreu le substantif qui est en regime, doit toûjours préceder ; comme, *Dibre Scholmo*, *les paroles de Salomon*, & jamais *Scholmo debarim*. En Latin, *Salomonis verba*, & *verba Salomonis*, c'est la même chose. Enfin les assujetissemens de cette langue à l'ordre naturel, les terminaisons presque semblables, car tous les noms pluriels masculins se terminent en

, & les feminins en O T, ont empêché les
ux de faire des vers Metriques, ou des Vers
sez de pieds.
Hebreux, aussi bien que presque toutes les
langues du monde, excepté le Latin & le
, n'ont donc pû avoir qu'une poësie simple,
stant dans l'égalité des expressions d'un égal
bre de voyelles, & dans la rime qui rend
ble cette égalité, Ce mot *rimes*, vient sans
e de *Rythme*, ῥυθμὸς, *Rythmus*, mot Grec qui
sie un arrangement harmonieux, ou cadence
able. Ce mot Grec comprend tout ce que
eille apperçoit de mesuré, soit prose, soit
s, comme Ciceron le définit. *Quidquid est*
m quod sub aurium mensuram aliquam cadit;
m si abest à versu, numerus vocatur, qui græcè
μὸς dicitur. La prose même est ainsi capable
e *rythme*; car on en peut disposer les mots dont
elle est composée, de maniere qu'ils fassent une
cadence lente ou accelerée, douce ou forte, selon
que le sujet le demande. Dans les Vers ce sont
toûjours les mêmes mesures: dans la prose il faut
une grande varieté. Le mot *Rythmus*, signifie
beaucoup: selon l'idée generale, qui renferme
toutes les significations qu'on lui peut donner,
c'est une composition reglée, qui se fait avec un
certain ordre, raison, proportion du son & du
mouvement des paroles.

Dans toutes les langues qui ne sont pas capables d'avoir des vers qui ayent des pieds, la poësie consiste principalement en ce que nous appellons *rimes*. Quand la prononciation de la langue Latine commença à se perdre, qu'on ne distingua plus la longueur & la breveté des voyelles, qu'on les prononça toutes presque également, on se contenta d'une prose rimée, comme sont ces sortes de *Cantiques*, *Hymnes*, *Proses*, qui se chantent

M 5 dans

dans nos Eglises, dont l'artifice ne consiste que dans des expressions égales, qui se terminent de la même maniere. C'est ce que les bons Poëtes Latins évitoient avec autant de soin que les mauvais Poëtes l'ont recherché, depuis la corruption de la langue Latine. On sçait combien ce vers de Ciceron a été méprisé,

O fortunatam natam me Consule Romam!

Il ne se seroit jamais fait de jaloux, si tout ce qu'il a dit eût été de ce stile, comme Juvenal le dit agréablement en raillant ce mauvais vers.

Antoni gladios potuit contemnere, si sic
Omnia dixisset.

Isaac Vossius observe, que pour éviter ces rimes, Virgile a mieux aimé écrire,

Cum canibus timidi venient ad pocula Damæ,

que de mettre comme il le pouvoit, *timidæ*. Il ajoûte qu'on se trompe si on s'imagine qu'il y avoit une rime dans ce vers.

Cornua velatarum obvertimus antennarum.

Les deux dernieres lettres de *velatarum*, se mangeoient, & n'étoient point entenduës lorsqu'un Romain prononçoit ce vers. La poësie Grecque & Latine avoit d'autres charmes que les nôtres. Nous l'avons dit, ils recitoient leurs vers d'une maniere qui ne nous est guere moins difficile de concevoir, que les cinq tons avec lesquels les Chinois prononcent differemment un même mot monosyllabe: c'est pourquoi je dirai en-

encore une fois qu'on a tort de s'imaginer que ces peuples pûssent sentir autre chose dans l'harmonie de leurs vers, que ce que nous y sentons aujourd'hui.

CHAPITRE XV.

De la Poësie Françoise, & de celle de toutes les autres Nations qui ont des rimes.

NOUS l'avons dit, que l'artifice de la poësie Grecque & Latine est si particulier à ces deux langues, qu'aucune autre langue n'a rien de semblable, & que pour toutes les autres poësies anciennes & nouvelles, elles ne consistoient que dans l'égalité du nombre des syllabes, & dans les rimes. Avoüons neanmoins ici qu'il y a des endroits des Pseaumes & de quelques Cantiques, où il n'est pas possible de trouver ces rimes, & qui cependant different de la prose. Les manieres contraintes & obscures de ces endroits marquent qu'il faut que celui qui en est Auteur, se soit assujeti à des mesures que nous ne distinguons pas. Il n'est pas toûjours necessaire que la rime se trouve à la fin du vers ; on peut lier des paroles, de sorte qu'elles ayent une cadence, comme on en voit des exemples dans les langues Espagnole, Italienne & Angloise, dans lesquelles on fait de fort bons vers sans rimes. Ceux qui possedent ces langues peuvent examiner ce qui produit cette cadence, & fait que sans rimes quelques-uns de leurs vers ont de l'harmonie. Cela peut venir de ce que les terminations dans ces langues étant plus fortes, elles font plus d'impression ; ainsi l'égalité dans les expressions, dans le nombre des syllabes, peut faire une harmonie sensible. Il n'en

eſt pas de même dans notre langue à cauſe de ſa douceur. Elle ne frappe pas ſi fortement les oreilles. Cependant on parle d'une piece de vers qui n'avoient point de rimes, faits par de Meziriac : c'étoit une traduction des Epîtres d'Ovide qui n'a point été imprimée. Nous ne parlerons ici que des vers avec des rimes : & comme il faut attacher à des exemples ce que nous allons dire, nous les tirerons de la poëſie Françoiſe.

Ce qui fait la difference eſſentielle de notre poëſie d'avec la Latine & la Grecque, c'eſt notre prononciation differente de celle dont on prononçoit autrefois le Grec & le Latin. Nous prononçons d'une maniere unie, & preſque également toutes les voyelles. Il eſt vrai que nous élevons la voix ſur certaines ; ce qui a fait croire à Henri Eſtienne que nos voyelles étoient longues ou breves, comme les voyelles Latines. Il donne pour exemple ces mots, *grâce*, *race*, *matin*, oppoſé au *ſoir*, & *mâtin*, le nom d'un chien ; *pâte* qu'on mange, & la *pate* d'un chien : il dit que *parole*, ſont trois breves ; *maitreſſe*, une longue entre deux breves ; *miſericorde*, trois breves avec un trochée. C'eſt pourquoi il prétend qu'on peut faire des vers François, ſemblables aux vers Latins ; & pour exemple il traduit en François ce diſtique Latin :

Phoſphore, redde diem ; cur gaudia noſtra moraris ?
Ceſare venturo, Phoſphore, redde diem.

en celui-ci :

Aube, rebaille le jour : pourquoi notre aiſe retiens-tu ?
Céſar doit revenir : aube, rebaille le jour.

Henri

Henri Estienne trouvoit ces deux vers François fort beaux. Peu de gens seroient de son goût.

Quand les voyelles en François pourroient faire differentes mesures, & que ce ne seroit pas seulement par l'accent qu'une même voyelle pût differer d'elle-même, mais encore parce qu'elle peut être prononcée differemment, en peu de tems, ou dans un temps plus long; personne ne pourroit disconvenir que pour la plûpart elles se prononcent également. Nous les faisons presque toutes breves; ainsi il n'y a pas assez de voyelles longues pour faire differentes mesures. On ne peut pas faire des vers Latins de voyelles toutes breves. Nous sommes donc obligez de donner de l'harmonie à nos paroles d'une autre maniere que les Grecs & les Latins. L'art que nous suivons, c'est celui de toutes les nations du monde depuis plusieurs siecles, comme nous l'avons dit: il ne consiste que dans un certain nombre de syllabes, & dans les rimes.

Nous n'élevons la voix qu'au commencement du sens, & nous ne la rabaissons qu'à la fin. C'est pourquoi si une mesure dans notre poësie commençoit au milieu d'un mot, & finissoit au milieu d'un autre mot, la voix ne pourroit distinguer par aucune inflexion cette mesure, comme elle le fait en Latin. Afin donc de mettre de la distinction entre les mesures, & que les oreilles apperçoivent cette distinction par une élevation de voix au commencement, & un rabaissement à la fin, chaque mesure doit contenir un sens parfait: ce qui fait qu'une mesure doit être grande, & que chacun de nos vers n'est composé que de deux mesures, qui le partagent en deux parties égales, dont la premiere est appellée *Hemistiche*. Les mesures de nos vers se mesurent d'une maniere fort naturelle, puisque naturellement & sans art on éleve

la voix en commençant l'expression d'un sens parfait, & qu'on la rabaisse sur la fin de cette expression. L'égalité de ces mesures dépend d'un nombre égal de voyelles. Toutes les voyelles de notre langue se prononçant en tems égaux, il est évident que si deux expressions ont un égal nombre de voyelles, les tems de leur prononciation sont égaux.

L'égalité de deux mesures dont chaque vers est composé, ne peut donner qu'un plaisir médiocre: Aussi on lie tout au moins deux vers ensemble, qui font quatre mesures. Cette liaison se fait par l'union d'un même sens. Pour rendre encore cette liaison plus sensible, on fait que les vers qui renferment un même sens, riment ensemble; c'est-à-dire, qu'ils se terminent de la même maniere. Il n'y a rien que les oreilles apperçoivent plus sensiblement que le son des mots; ainsi la rime qui n'est que la répetition d'un même son, est très-propre pour faire distinguer sensiblement les mesures des vers. Cette maniere est très-simple; aussi elle ennuye bien-tôt, si l'on n'a soin d'occuper l'esprit des Lecteurs par la richesse & par la varieté des pensées, afin qu'ils ne s'apperçoivent point de sa simplicité.

Voilà en peu de mots les fondemens de notre poësie: pour rendre plus sensible ce que j'en ai dit, j'en ferai l'application aux deux vers suivans.

Je chante cette guerre	*en cruauté feconde,*
Où Pharsale jugea	*de l'Empire du monde.*

L'oreille n'apperçoit que deux mesures dans chacun de ces vers, & elle les distingue, parce que la voix s'éleve au commencement, & se rabaisse à la fin de chacune de ces mesures qui contiennent des sens parfaits. Les quatre mesures de ces deux vers

sont

ées ensemble par l'union d'un même sens
elles font les membres, & par la rime. Ou-
galité du tems, nous pouvons remarquer que
té du repos de la voix, qui se repose en pro-
int nos vers par des intervalles égaux, contri-
ort à leur beauté. Je ne parle point des diffe-
ouvrages en vers, des vers Alexandrins, des
ets, des Stances, &c. Ces vers ne sont diffe-
ntr'eux que par le nombre de leurs syllabes.
ins sont composez de plus grandes, ou de plus
es mesures; dans les uns les rimes sont entre-
s. Comme chez les Latins on compose des
iges de differentes sortes de vers, en François
e de petits vers avec de grands vers. L'arti-
u'on employe dans ces ouvrages n'a aucune
lté qui merite que nous nous arrêtions à
iquer.
n'est pas assez pour donner à un vers la juste
re, d'avoir égard à la quantité du tems de
e voyelle, ou au nombre des mêmes voyel-
leurs concours & celui des consones avec qui
se trouvent, augmente ou diminuë leurs mê-
Entre les mots qui ont même quantité, où
ontiennent un égal nombre de voyelles, les
ont rudes, les autres sont doux, les autres
ns, les autres languissans : c'est pourquoi
rendre les mesures d'un vers égales, on doit
presque autant égard aux consones qu'aux
lles, comme nous l'avons dit de la poësie La-
Il faut sur-tout prendre garde aux accens,
l'on veut, à la mesure des voyelles, & pren-
arde si elles sont breves ou longues; *male*,
espece de coffre, ne peut pas rimer avec *mâle*,
tin *masculus*, comme l'enseignent ceux qui
nt expressément de la Poësie Françoise.

CHA-

CHAPITRE XVI.

Il y a une sympathie merveilleuse entre notre ame & la cadence du discours, quand cette cadence convient à ce qu'il exprime.

NOus avons vû qu'un discours est agréable lorsque les tems de la prononciation des syllabes qui le composent, peuvent être mesurez par des mesures exactes: que le tems, par exemple, d'une syllabe est exactement ou le double, ou le triple de celui d'une autre syllabe. Les mesures exactes sont celles qui s'expriment par des nombres. Dans la Geometrie toutes les raisons exactes sont nommées raisons de *nombre à nombre*; c'est pourquoi les Maîtres de l'Art de parler ont appellé nombres, *numeros*, tout ce que les oreilles apperçoivent de proportioné dans la prononciation du discours, soit la proportion des mesures du tems, soit une juste distribution des intervalles de la respiration. C'est ce que dit Ciceron. *Numerosum est id in omnibus sonis atque vocibus quod habet quasdam impressiones, & quod metiri possumus intervallis æqualibus.* En Latin, *numerosa oratio*, c'est ce que nous nommons en François discours harmonieux.

Que l'harmonie plaise, c'est une chose qui ne demande point de preuves; & nous ne devons pas être surpris si nos oreilles sont choquées d'un ton qui n'est pas reglé, puisque pour rompre les plus grosses cloches il ne faut que les sonner de maniere qu'elles fassent un faux ton. Tous les Auteurs conviennent, & entr'autres S. Augustin, qu'il y a une merveilleuse alliance de notre esprit avec les nombres, que les differens mouvemens

e répondent à certains tons de la
qui elle a je ne sai quelle espece d'ha-
a animi nostri cum numeris cognatio.
spiritus nostri pro sui diversitate ha-
modos in voce, quorum nescio quâ oc-
itate connectantur. D'où Longin,
Critique, conclut que les nombres
umiens merveilleusement propres à
faire agir les passions; θαυμάσιον πάθους

trer dans les causes de cette merveil-
:hie des nombres avec notre esprit,
uissance sur nos passions, il faut sa-
mouvemens de l'ame suivent ceux
nimaux. Selon que ces esprits sont
plus vîtes, plus tranquilles ou plus
ne se sent émûë de differentes passions.
te force est capable d'arrêter ou d'ex-
rits animaux: ils resistent peu, & leur
que le plus petit mouvement étran-
mine; le mouvement, par exemple,
it les ébranler. Notre corps est telle-
s, qu'un son rude & violent les fait
les muscles qui le disposent à la fuite,
maniere que le fait la vûë d'un objet
omme nous l'experimentons tous les
ontraire un son doux & moderé a la
:r. En parlant rudement à un animal,
on l'apprivoise en lui parlant douce-
i l'on apprend que la diversité des sons
mouvemens differens dans les esprits

nouvement qui se fait dans les orga-
s, & qui est communiqué aux esprits
yant donc été lié par l'Auteur de la
certain mouvement de l'ame, les sons
:iter les passions; & l'on peut dire que
cha-

chacun répond à un certain son, qui est celui
excite dans les esprits animaux le mouvement a
lequel elle est liée. C'est cette liaison qui est la c
se de la sympathie que nous avons avec les nomb
& qui fait que naturellement, selon le ton de c
qui parle, nous ressentons differens mouvem
Un ton languissant nous inspire de la tristesse,
ton élevé nous donne du courage : entre les ai
les uns sont gais, & les autres mélancoliques, se
la passion qu'ils excitent.

Pour découvrir tous les secrets de cette symp
thie, & expliquer comment entre les nombres
uns causent plûtôt la tristesse que la joye, il fi
droit examiner quel est le mouvement des espr
animaux en chaque passion On conçoit facilement que si l'impression d'un tel son dans les organes de l'ouie, est suivie d'un mouvement dans les esprits animaux, semblable à celui qu'ils ont dans la colere; si, par exemple, ce son les agite violemment & avec inégalité, qu'il pourra exciter la colere, & l'entretenir : au contraire qu'il sera languissant & mélancolique, si l'émotion qu'il cause dans les esprits animaux est foible & languissante, telle qu'est celle qui accompagne la mélancolie. Ce que je dis ne doit pas surprendre, après ce que nous rapportent tant d'Auteurs célebres des effets de la musique. Ils disent qu'il y a eu des Musiciens qui savoient joüer sur leurs flutes des airs propres à guérir toutes les maladies, qui pouvoient appaiser les douleurs, & rendre la santé aux malades.

Peut-être qu'on en dit trop ; mais nous ne pouvons pas douter de ce que nous experimentons tous les jours, que lorsque nous entendons quelqu'un chanter, rire, ou pleurer, que nous le voyons sauter, danser, nous sommes invitez à faire la même chose. La nature nous a liez ensemble.

Dans

ans un Luth, lorſqu'on pince une corde, celle
ui eſt à l'uniſſon ſe remuë ſans qu'on y touche,
uoiqu'elle ſoit éloignée, & qu'entr'elles il y ait
uſieurs autres cordes qui demeurent immobiles.
a nature, dis-je, nous a liez enſemble; ainſi nous
ſſentons les mouvemens que nous appercevons
ns les autres : auſſi il eſt indubitable que la ſeu-
cadence peut exciter les paſſions. C'eſt delà
ue Platon, dans ſes Livres de la Republique,
re cette conſequencce, que ſelon qu'on chan-
e la muſique, les mœurs des Citoyens changent.
ela paroît paradoxe, mais il n'y a rien de plus
ritable. Les chants effeminez amolliſſent. Il y
a de mâles, de graves, de religieux, que les
uſiciens obſervent ſelon les mouvemens qu'ils
ulent inſpirer. L'experience & l'autorité ne
rmettent pas d'en douter. *In certaminibus ſacris*
n eadem ratione concitant animos ac remittunt, nec
ſdem modos adhibent cùm bellicum eſt canendum,
& cùm poſito genu ſupplicandum ; nec idem ſigno-
rum concentus eſt procedente ad prælium exercitu,
idem receptui carmen. Ces paroles ſont de Quin-
tilien.

On ne peut donc douter que les ſons ne ſoient
ſignificatifs, & qu'ils ne puiſſent renouveller les
idées de pluſieurs choſes. Ainſi comme le ſon de
la trompette fait naturellement penſer à la guerre :
Thucydide, par la cadence élevée qu'il donne à ſes
paroles en parlant des combats, fait, comme Ci-
ceron dit de lui, qu'il ſemble qu'on ſoit preſent
à une bataille, & qu'on y entende la trompette :
De bellicis ſcribens concitatiori numero, videtur bel-
licum canere. Quand on entend le bruit de la
mer on ſe l'imagine facilement, quoique les yeux
ne la découvrent point. Quand on entend parler
un homme qui eſt connu d'ailleurs, on ſe le repré-
ſente avant qu'il ſoit preſent aux yeux. Les idées
de

des choses sont liées entr'elles, & s'excitent unes les autres. Ainsi il est hors de doute certains sons, certains nombres, & certaines dences peuvent contribuer à réveiller les ima des choses avec lesquelles ils ont quelque rapp & liaison.

Nous experimentons qu'en parlant nous prenc un ton conforme à nos dispositions interieure Ce n'est pas seulement sur le visage que paroissen les mouvemens dont nous sommes agitez. La seule maniere dont nous parlons fait connoître ces mouvemens, nous prenons un autre ton en raillant que lorsque nous parlons serieusement. Notre voix n'est point la même quand nous loüons que quand nous blâmons. En un mot, nous changeons de voix selon nos differens mouvemens : aussi on fait bien mieux connoître ce que l'on pense quand on parle, que lorsqu'on écrit.

Cependant il est certain qu'on peut donner une cadence à ses paroles, qui tienne lieu d'une voix vivante. Virgile réüssit admirablement en cela : il donne à ses vers une cadence qui peut elle seule exciter les idées des choses qu'il veut signifier. En lisant ces paroles : *Et altos conscendit furibunda rogos* ; qui est-ce qui ne conçoit pas par cette cadence précipitée & élevée, la précipitation avec laquelle Didon, dont il est parlé en ce lieu, monte en furie sur le bucher qu'elle avoit préparé pour s'y brûler. Quand je lis cette description du sommeil :

Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris
Incipit, & dono divûm gratissima serpit ;

la douceur de ce vers qui glisse, me donne l'idée du sommeil qui semble se glisser, & couler dans nos membres, sans que nous nous en appercevions.

vions. Ce nombre languiſſant de cette Harangue du fourbe Sinon :

Heu ! quæ nunc tellus , inquit , quæ me æquora poſſunt
ípere ; aut quid jam miſero mihi denique reſtat ?

Ce nombre, dis-je, n'étoit-il pas capable d'ex-er la compaſſion dans le cœur des Troyens ? La ile cadence du vers ſuivant exprime le ton lan-iiſſant avec lequel on parle d'un accident fâ-ieux ;

Partem opere in tanto , ſineret dolor , Icare , haberes.

Ce vers ſuivant marque la gravité & tranquillité du Roi dont parle le Poëte ,

Olli ſedato reſpondit corde Latinus.

Souvent la maniere de dire les choſes , la poſture , les habits ſont plus éloquens que les paroles. Un habit négligé , une mine triſte fléchira plûtôt que les prieres & les raiſons. Auſſi la cadence des paroles fait ſouvent plus que les paroles mêmes , comme nous l'avons vû dans le premier Livre de cet Ouvrage. Un ton ferme imprime la crainte , un ton languiſſant porte à la compaſſion. Un diſcours perd la moitié de ſa force , lorſqu'il n'eſt plus ſoutenu de l'action & de la voix : c'eſt un inſtrument qui reçoit ſa force de celui qui le manie. Les paroles ſur le papier ſont comme un corps mort qui eſt étendu par terre. Dans la bouche de celui qui les profere elles vivent , elles ſont efficaces : ſur le papier elles ſont ſans vie , incapables de produire les mêmes effets. Un ca-dence

dence conforme aux choses conserve en quelque maniere la vie au discours, en conservant le ton avec lequel il doit être prononcé.

CHAPITRE XVII.

Moyens de donner à un discours une cadence qui reponde aux choses qu'il signifie.

PLaton, comme nous l'avons dit, prétend que les noms n'ont point été trouvez par hazard. Sa preuve c'est que les premieres racines d'où sont dérivez les autres mots, ont été composées de lettres dont le son exprimoit en quelque maniere la chose signifiée. Cela n'est vrai que dans un petit nombre de racines. Mais il est constant que la beauté d'un discours consistant dans le rapport qu'il a avec la chose qu'il signifie, si sa cadence convient, il est plus significatif, & par consequent plus agréable. Or, pour lier son discours par une cadence conforme au sens; on n'a qu'à consulter les oreilles, & apprendre d'elles quel est le son de toutes les lettres, des voyelles, des consones, des syllabes, & à quelle chose ce son peut convenir. Il y a des Auteurs qui se sont appliquez à remarquer ces usages. Ils observent, par exemple, que la consone F, exprime le vent *Cùm flamma furentibus austris*: que la consone S, reveille l'idée d'une chose qui coule, d'un courant ou d'eau, ou de sang, *& plenos sanguine rivos*: comme aussi les tempêtes,

Luctantes ventos, tempestatesque sonoras.

La lettre L convient aux choses douces;

Mollia

Mollia luteola pingit vaccinia caltha,
——— est mollis flamma medullas.

Virgile se sert heureusement de plusieurs M,
ur un bruit sourd & confus.

...Magno cum murmure montis
rcum claustra fremunt.

Le fondement de tout cela est ce que nous avons dit, qu'un son excite naturellement l'idée de la chose qui peut produire un son semblable. Ainsi comme chaque lettre a un son qui lui est particulier, il est certain qu'il y a des lettres qui sont us propres à marquer de certaines choses, comme le son de la lettre M, & de l'O, pour exprimer un son obscur. Platon dit que ces mots, σκληροτὴς, τραχὺς, qui se prononcent difficilement, marquent bien par cette rudesse ce qu'ils signifient. Au contraire, la prononciation douce & facile de ce mot γλυκὺ, contribue à faire connoître la douceur dont il est le nom. Il est certain qu'en parlant d'une chose douce, on est porté à en parler avec un son doux. Les mots qui sont donc composez de lettres d'une prononciation douce & facile, tiennent lieu sur le papier de ce ton avec lequel on auroit parlé. Il est naturel de prendre les signes qui sont les plus convenables. Il n'y a pas de termes plus propres que ceux dont nous marquons le cri des animaux, parce qu'ils expriment ce cri; ainsi c'est la nature qui a fait trouver Ταύρων μυκήματα, χρεμετισμὸς ἵππων, καὶ φοιναγμὸς, τράγων, *le mugissement* de Taureaux, *le hennissement* des Chevaux; comme nous disons aussi *aboyer*, *béeler*. Βρόμος, τὰ ταγὸς νόγμος font des noms naturels comme nos noms François, *bourdonnement*, *sifflement*.

Nous

les qui sont propres au dessein que l'on a pris d
une cadence plus foible ou plus forte, plus élev
plus basse.

Il faut avoir particulierement égard aux m
du tems. Entre les mesures, les Dactyles c
avec vitesse : le Spondée va gravement, l'Iamb
che vite ; le Trochée semble courir : aussi il
son nom d'un verbe Grec qui signifie *courir*. L
peste, tout au contraire du Dactyle, coule av
tesse dans son commencement, & sur la fin il
ble qu'il va heurter contre quelque corps qui
pousse & qui l'arrête, d'où il a pris son nom
signifie *repercussion*. Les effets de ces mesure
tout differens. Celui qui veut accorder la cade
ses paroles avec les choses qu'il traite, doit c
entre ces pieds ceux qui l'accommodent. Vir
sert de dactyles pour exprimer la vitesse d'u
tion.

Illi æquore aperto
Ante Nothos, Zephirumque volant : gemit ultim
Thraca pedum.
Ferte citi ferrum, date tela, scandite muros.

Au contraire il évite les Dactyles, & choi
Spondées, lorsque la gravité convient mieux
pression.

—— *Magnum Jovis incrementum*, ...

Ciceron rapporte que Pythagore empêcha des jeunes gens d'entrer par force dans une honnête maison, & qu'il leur fit quitter leur mauvais dessein, ayant commandé à une femme qui chantoit, de faire entrer des Spondées dans son chant. *Pythagoras concitatos ad vim pudica domus inferendam juvenes jussâ mutare in Spondeum modos tibicinâ, compescuit.* Le Spondée & le Dactyle sont les deux grandes mesures. C'est pourquoi les vers Hexametres sont les plus majestueux. Le Spondée qui se trouve à la fin, fait qu'on les prononce avec un ton ferme, parce qu'il soutient la voix. L'Anapeste qui est à la fin du Pentametre, fait tomber la voix; c'est pourquoi ou employe le Pentametre pour exprimer les plaintes dans lesquelles la voix tombe à tous momens, & son cours est interrompu. On joint le Pentametre avec l'Hexametre, afin que la force de l'un soûtienne la foiblesse de l'autre. L'Iambe est si vîte, que la cadence du vers qui en est composé, n'est pas souvent sensible. Elle passe avec tant de vîtesse, qu'on a peine à distinguer ce vers de la Prose; c'est pourquoi on employe ce pied dans les pieces de Theatre, dont le stile doit être fort naturel, & peu different de la prose.

Il est facile de rendre la cadence du discours douce ou rude. Pour la rendre douce, il faut éviter le concours des voyelles qui cause des vuides dans le discours, & empêche qu'il ne soit uni & égal. Ce concours de voyelles, & celui de plusieurs consones, particulierement de celles qui sont aspirées, ou qui ne s'accordent point, rendent le discours raboteux. Un discours rude convient aux choses rudes & desagréables, * *Rebus atrocibus conveniunt verba auditu aspera.* Pour décrire de grandes choses il faut employer de grands mots dont le son soit éclatant, & qui remplissent la bouche. La cadence du discours bas doit être négligée & languissant, pour ce sujet

* *Quintilien.* N il

il est à propos que tous les termes dont on se sert, ayent un son foible.

Plus les periodes sont longues, l'action de la voix est plus forte. Lorsqu'il est important de parler avec douleur, les expressions doivent être courtes & coupées. Si l'action est vehemente, s'il est besoin de donner du poids à ses paroles, comme ceux qui se veulent faire craindre font un grand bruit, il faut se servir de longues periodes, qu'on ne peut prononcer sans prendre un ton plus ferme qu'à l'ordinaire.

Je n'en dis pas davantage : ce seroit abuser du tems que de vouloir donner des regles plus particulieres pour chaque nombre. Cela ne s'acquiert que par une longue habitude, & par une forte application qui fait qu'on s'anime en composant, & que naturellement on choisit des termes rudes ou doux, qui conviennent à ce que l'on veut exprimer. Je ne conseillerois pas à un Auteur de s'opiniâtrer à trouver une cadence significative avec les mêmes gênes que l'on cherche une rime : il est difficile d'y réüssir: souvent c'est tenter l'impossible.

La plûpart des Poëtes semblent avoir ignoré cet accord des nombres avec les choses. Ils ne cherchent dans leurs vers qu'une douceur qui devient fade dans la suite. Chez eux les affligez & les joyeux, les maîtres & les valets parlent d'un même ton. Un païsan parlera avec autant de délicatesse qu'un courtisan. Cependant ces Poëtes ont des adorateurs qui croyent fort favoriser Virgile quand ils disent, des vers rudes & négligez avec lesquels il décrit les choses basses, qu'il s'est négligé dans ceux-là pour faire paroître la douceur des autres. Ils n'estiment pas cette cadence admirable de ces vers, où il décrit le foible coup que le vieillard Priam porta à Neoptolemus, parce qu'elle est foible & languissante, comme elle le doit être.

Sic fatus senior, telumque imbelle sine ictu
Conjecit.

J'ai

J'ai honte d'employer l'autorité des Maîtres de l'Art pour les convaincre d'une verité qui n'a pas besoin de preuve. Ciceron & Quintilien donnent de grandes loüanges à ceux qui accordent les nombres avec le sens. Les Historiens, les Poëtes, & les Orateurs ont recherché avec soin cette beauté. Ulpien, dans les Commentaires qu'il a faits sur les harangues de Demosthene, remarque que toutes les fois que ce Prince des Orateurs Grecs parloit des progrès de Philippe, il arrêtoit le cours de la prononciation de son discours, y faisant entrer à cette fin plusieurs particules, pour faire voir combien Philippe marchoit lentement dans ses conquêtes, *Quoties tardos Philippi progressus voluit ostendere, tardam multis interjectis particulis orationem faciebat.*

Pour Virgile, on peut dire que c'est en cela qu'il est inimitable, & qu'aucun Poëte n'approche de lui. Il ne seroit pas besoin d'en apporter des exemples, parce que chacun a ce Poëte entre les mains : neanmoins pour vous faire remarquer l'excellence de ses vers, je rapporterai quelques-uns de plus beaux endroits qui se presentent à ma memoire. Lorsqu'il fait parler Neptune dans le premier Livre de l'Eneïde, il donne à ses paroles une cadence élevée, majestueuse, & qui convient à la majesté de celui qu'il fait parler.

Tantane vos generis tenuit fiducia vestri !
Jam cœlum, terramque, meo sine numine, venti
Miscere, & tantas audetis tollere moles.

Remarquez la pompe des suivans, avec lesquels il flatte l'Empereur.

Nascetur pulchrâ Trojanus origine Cæsar,
Imperium Oceano, famam qui terminet astris.

Personne ne lit les vers avec lesquels il décrit Polypheme, cet horrible & difforme Géant, sans ressentir quelque mouvement d'horreur & de crainte.

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum :

comme aussi les suivans :

Tela inter media, atque horrentes marte Latinos.

La cadence de ce vers, *Procumbit humi bos*, qui tombe tout d'un coup, imite la chute de ce pesant animal. Celle de celui-ci :

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum :

imite l'allure ou l'ardeur d'un cheval fougueux. Peut-on mieux exprimer la tristesse que par cette cadence interrompuë,

O pater, ô hominum, divûmque æterna potestas !
O lux Dardaniæ, ô spes fidissima Teucrûm ?

Les vers suivans sont pleins de la douleur d'une personne affligée, qui regrette la perte de son ami :

Te, amice, nequivi conspicere, &c.
Implerunt rupes, flerunt Rhodopeiæ arces.

Denys d'Halicarnasse que nous citons si souvent, montre qu'Homere lie ordinairement des nombres propres à sa matiere. Il cite quantité de vers de ce Poëte, sur lesquels il fait ses reflexions avec une élegance dont vous pouvez juger par cet échantillon. Il rapporte ces vers, dans lesquels Homere fait

fait raconter à Ulysse les travaux que souffre Sisyphe dans les Enfers.

Καὶ μὴν Σίσυφον εἰσεῖδον, κρατέρ' ἄλγε' ἔχοντα,
Λᾶαν βαστάζοντα πελώριον ἀμφοτέρῃσιν.
Ἤτοι ὁ μὲν σκηριπτόμενος χερσίν τε, ποσίν τε,
Λᾶαν ἄνω ὤθεσκε ποτὶ λόφον. Odyss. l. 11.

Denys d'Halicarnasse fait cette reflexion judicieuse & élegante :

Ἐνταῦθα ἡ σύνθεσίς ἐστιν ἡ δηλοῦσα τῶν γινομένων ἕκαστον, τὸ βάρος τοῦ πέτρου, τὴν ἐπίπονον ἐκ τῆς γῆς κίνησιν, τὸν διερειδόμενον τοῖς κώλοις, τὸν ἀναβαίνοντα πρὸς τὸν ὄχθον, τὴν μόγις ἀνωθουμένην πέτραν.

Homere, continuë cet habile Rheteur, se sert dans ses vers de voyelles qui s'entre-choquent, συγκρουομένων, & qui arrêtent le cours de la prononciation. Pour exprimer la longueur du tems que Sisyphe employe dans ce pénible travail, il se sert de syllabes qui ont des arrêts, στηριγμοὺς καὶ ἐγκαθίσματα ; pour signifier la resistance de cette pierre à cause de sa propre pesanteur, & de la rencontre des autres pierres, τὴν ἀντιτυπίαν καὶ τὸ βραδὺ καὶ τὸ μόγις. Et afin qu'on ne croye pas que ce soit par hazard que les nombres répondent aux choses dans ces vers, il montre comme la cadence des vers suivans est toute differente, dans lesquels il décrit la chute de la pierre de Sisyphe, & comme elle roule du haut du rocher où il l'avoit portée avec peine. Cette cadence est extrêmement vîte ; il semble, dit-il, que les mots συνολισθαίνουσι coulent & roulent avec la même précipitation que cette pierre. Cet Auteur fait les mêmes remarques sur plusieurs passages de Demosthene, & montre que non seulement la poësie, mais encore la prose est

capable d'une cadence qui contribuë à donner de justes idées des choses.

On ne doit pas s'imaginer qu'il soit necessaire en traitant toutes sortes de matières, de s'étudier à rendre le son de ses paroles expressif : cette exactitude n'est point necessaire par tout, mais seulement dans quelque partie d'un Ouvrage qui est la plus en vuë, & dans laquelle on veut toucher plus vivement ses Auditeurs. Outre cela, cette cadence doit être naturelle. Il n'est pas permis de renverser l'ordre naturel, de transposer les mots, de retrancher quelque expression utile, ou d'en inserer d'inutile, pour faire une juste cadence. Quelque prix qu'ait un discours dont le nombre peut exprimer les choses autant que les paroles, on doit bien se donner de garde de préferer cette beauté à une plus solide, qui est celle de la justesse du raisonnement, & de la grandeur des pensées. Notre esprit ne peut pas toûjours être attentif à deux differentes choses à la fois ; c'est pourquoi il arrive souvent que lorsqu'il s'applique à contenter les sens, il déplaît à la Raison. La plus noble partie du discours est le sens des paroles qui en est l'ame ; c'est cette ame qui merite nos premiers soins.

LA RHETORIQUE OU L'ART DE PARLER.

LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Sujet de ce quatrieme Livre. Des differens stiles. Ce que c'est que stile.

NOus avons remarqué que tous les mots ne donnent pas la même idée des choses qu'ils signifient, & que pour faire connoître la forme de nos pensées, il falloit choisir ceux qui représentent en même tems leurs traits veritables, & leurs couleurs naturelles; c'est-à-dire, qui réveillent dans l'esprit des autres les mêmes idées & les mêmes sentimens que nous en avons. Nous ferons connoître dans ce quatrieme Livre, que selon la difference de la matiere, il faut employer une maniere d'écrire particuliere, & que comme chaque chose demande des paroles qui lui conviennent, aussi un sujet entier requiert un stile qui lui soit propre. Les

regles que nous avons donnés de l'élocution ci-dessus, ne regardent, pour ainsi dire, que les membres du discours. Ce que nous allons enseigner ci regarde tout le corps.

Stile, dans sa premiere signification, se prend pour une espece de poinçon dont les Anciens se servoient pour écrire sur l'écorce, & sur des tablettes couvertes de cire. Pour dire quel est l'Auteur d'une telle écriture, nous disons que cette écriture est de la main d'un tel: les Anciens disoient, c'est du stile d'un tel. Dans la suite du tems ce mot de stile ne s'est plus appliqué qu'à la maniere de s'exprimer: quand on dit qu'un tel discours est du stile de Ciceron, on entend que Ciceron a coûtume de s'exprimer de cette maniere.

C'est une chose admirable que chaque homme en toutes choses a des manieres qui lui sont particulieres dans son port, dans ses gestes, dans son marcher. C'est un effet de sa liberté, de ce qu'il fait ce qu'il veut, & qu'il n'est pas déterminé comme les animaux qui agissent également, parce que c'est une même nature qui les fait agir. On voit donc que chaque Auteur doit avoir dans ses paroles ou dans ses écrits, un caractere qui lui est propre & qui le distingue. Il y en a qui ont des manieres plus particulieres & plus extraordinaires, mais enfin chacun a les siennes.

Le sujet de ce quatrieme Livre, comme je l'ai dit, est le choix d'un stile qui convienne à la matiere que l'on traite : quel doit être le stile d'un Orateur, d'un Historien, d'un Poëte qui veut plaire, & de celui qui instruit. Mais avant que de déterminer avec quel stile il faut traiter chaque chose, j'ai cru qu'il ne seroit pas inutile de rechercher les causes de cette difference qui se remarque dans les manieres dont s'expriment les Auteurs. Quoiqu'ils parlent la même langue, qu'ils écrivent sur

sur les mêmes matieres, & qu'ils tâchent de prendre le même stile, chacun a une maniere qui le caracterise. Les uns sont diffus, & quelque retenuë qu'ils affectent, on pourroit retrancher la moitié de leurs paroles sans faire tort au sens de leurs discours. Les autres sont secs, pauvres, steriles; & quelque effort qu'ils fassent pour revêtir les choses, ils les laissent demi-nuës. Il y en a dont le stile est fort, les autres sont languissans: les uns sont rudes, les autres sont doux. Enfin comme les visages sont differens, les manieres d'écrire le sont aussi; c'est de cette difference dont nous allons rechercher la cause.

CHAPITRE II.

Les qualitez du stile de chaque Auteur dépendent de celles de son imagination, de sa memoire, & de son esprit.

LOrsque les objets exterieurs frappent nos sens, le mouvement que ces objets y excitent, se communique par le moyen des nerfs jusques au centre du cerveau, dont la substance molle reçoit par cette impression de certaines traces. L'étroite liaison qui est entre l'ame & le corps, fait que les idées des choses corporelles sont liées avec ces traces: de sorte que lorsque les traces d'un objet, par exemple celles du Soleil sont imprimées dans le cerveau, l'idée du Soleil se presente à l'ame, & toutes les fois que l'idée du Soleil se presente à l'ame, ces traces que cause la presence de cet Astre se r'ouvrent. Nous pouvons appeller ces traces les images des objets. La puissance qu'a l'ame de former sur le cerveau les images des choses qu'on a une fois apperçûës, s'appelle imagination; & ce

mot signifie en même tems & cette puissance de l'ame, & ces images qu'elle forme.

Les qualitez d'une bonne imagination sont fort necessaires pour bien parler : car enfin le discours n'est rien qu'une copie du tableau que l'esprit se forme des choses dont il doit parler. Si ce tableau est confus, le discours ne peut être que confus. Si l'original n'est pas ressemblant, la copie ne le peut être. La forme, la netteté, le bon ordre de nos idées dépend de la netteté, & de la distinction des traces que font les impressions des objets sur le cerveau. S'il est propre pour recevoir ces traces, on se forme sans peine les images des choses ausquelles on pense ; ainsi on en parle aisément, comme les ayant devant les yeux. C'est ce qui s'appelle avoir une imagination vive. Ceux en qui elle se trouve peuvent faire des peintures vives & naturelles de ce qu'ils s'imaginent, qui font des impressions presque aussi fortes que la vûe des choses mêmes. L'imagination est proprement necessaire à ceux qui traitent des choses sensibles comme à un Poëte, dont une des qualitez est d'être ce que les Grecs appellent εὐφαντασίωτος, homme d'imagination. On ne peut donc douter que la qualité du stile ne dépende de la qualité de l'imagination. Tous les hommes n'imaginent pas de la même maniere : la substance du cerveau n'a pas les mêmes qualitez dans toutes les têtes : c'est pourquoi l'on ne doit point s'étonner si les manieres de parler de chaque Auteur lui sont particulieres.

Les mots que nous lisons ou que nous entendons, laissent aussi-bien leurs traces dans le cerveau, que les autres objets. Ainsi, comme ordinairement on pense aux mots & aux choses en même tems, les traces des mots & des choses qui ont été ouvertes de compagnie plusieurs

fois,

fois, se lient ; de sorte que les choses se représentent à l'esprit avec leurs noms. Lorsque cela arrive, on dit que la memoire est heureuse, & son bonheur ne consiste que dans cette facilité avec laquelle les traces des mots & celles des choses avec qui elles sont liées, s'ouvrent en même tems, c'est-à-dire, que le nom de la chose suit la pensée que l'on en a. Lorsque la memoire n'est pas fidele à représenter les termes propres des choses qu'on lui avoit confiées, l'on ne peut parler juste. L'on est obligé de se taire, ou de se servir des premiers mots qui se rencontrent, quoiqu'ils ne soient pas faits pour exprimer ce que l'on est pressé de dire. Les expressions heureuses & justes sont l'effet d'une bonne memoire.

Enfin il est constant que les qualitez de l'esprit sont cause de cette différence que l'on remarque entre tous les Auteurs. Le discours est l'image de l'esprit : on peint son humeur & ses inclinations dans ses paroles sans que l'on y pense. Les esprits étant donc si differens, quelle merveille que le stile de chaque Auteur ait un caractere qui le distingue de tous les autres, quoique tous prennent leurs termes & leurs expressions dans l'usage commun d'une même langue ?

CHAPITRE III.

Qualitez de la substance du cerveau, & des esprits animaux, necessaires pour faire une bonne imagination.

Dans l'imagination il y a deux choses ; la premiere est materielle, la seconde est spirituelle. La materielle ce sont ces traces causées par l'im-

l'impression que font les objets sur les sens ; la spirituelle est la perception ou connoissance que l'ame a de ces traces, & la puissance qu'elle a de les renouveller ou ouvrir quand elles ont été faites une fois. Il n'est question ici que de la partie materielle ; je ne puis expliquer exactement ces traces sans m'engager dans des discussions philosophiques dont mon sujet m'éloigne : je dirai seulement que ces traces sont faites par les esprits animaux qui sont la partie du sang la plus pure qui monte en forme de vapeur, du cœur au cerveau. Ces esprits sont indéterminez dans leurs cours : lorsqu'un nerf est tiré, ils suivent son mouvement, & c'est par leur cours qu'ils tracent differentes figures sur le cerveau, selon que les nerfs sont differemment tirez De quelque maniere que cela se fasse, il est constant que la netteté de l'imagination dépend du temperament de la substance du cerveau, & de la qualité des esprits animaux.

Les figures que l'on décrit sur la surface de l'eau n'y laissent aucun vestige ; les traces qu'elles y font étant aussi-tôt remplies. Celles aussi que l'on grave sur le marbre sont ordinairement imparfaites, à cause de la resistance que trouve le ciseau sur la dureté de cette matiere. Cela nous fait connoître que la substance du cerveau doit avoir de certaines qualitez, sans lesquelles elle ne peut recevoir les images exactes des choses que l'ame imagine. Si le cerveau est trop humide, & que les petits filets que le composent soient trop foibles, ils ne peuvent conserver les plis que les esprits animaux leur donnent ; c'est pourquoi les images qui y sont tracées sont confuses, & semblables à celles que l'on tâche de former sur la fange. S'il est trop sec, & que les filets soient trop durs, il est impossible que tous les traits des

objets

objets y soient imprimez : ce qui fait que toutes choses paroissent maigres à ceux qui ont ce temperament. Je ne parle point des autres qualitez du cerveau, de sa chaleur, de sa froideur : quand il est chaud, les esprits animaux le remuent plus facilement : sa froideur rallentit le feu de leur cours, elle fait que l'imagination est pesante, & qu'on ne peut rien imaginer qu'avec peine.

Les esprits animaux doivent avoir ces trois qualitez ; ils doivent être abondans, chauds, & égaux dans leur mouvement. Une tête épuisée d'esprits animaux est vuide d'images, l'abondance des esprits rend l'imagination féconde ; les vestiges que tracent ces esprits par leurs cours étant larges, pendant que la source qui les produit n'est point épuisée, on se représente facilement toutes choses, & sous une infinité de faces qui fournissent une ample matiere de parler. Ceux qui n'ont point cette fécondité que l'abondance des esprits animaux entretient, sont ordinairement secs. Comme les choses ne s'expriment que foiblement sur le siege de leur imagination, elles leur paroissent maigres, petites, décharnées. Ainsi leur discours qui n'exprime que ce qui se passe dans leur interieur, est sec, maigre & décharné. Les premiers sont grands causeurs, ils ne parlent que par hyperboles, toutes les choses leur paroissent grandes. Le discours des derniers est simple & bas ; l'imagination des premiers grossit les choses, celle des derniers les retrecit.

Lorsque la chaleur se trouve avec l'abondance, que les esprits animaux sont chauds, prompts, & en grande quantité, la langue n'est point assez prompte pour exprimer tout ce qui est représenté dans l'imagination ; car outre que la premiere qualité fait que les images des choses sont tracées dans toute leur étenduë ; la seconde qualité qui est

la chaleur, rendant les esprits animaux vifs & legers, l'imagination est pleine dans un instant de differentes images. Ceux qui possedent ces deux qualitez, sans méditation, trouvent sur le champ plus de chôses sur un sujet qu'on leur propose, que les autres, après avoir médité long-tems sur ce même sujet. Un esprit froid ne peut remuer son imagination qu'avec des machines. L'experience fait connoître que le defaut de chaleur est un grand obstacle à l'éloquence. Dans une violente passion, lorsque les esprits animaux sont extraordinairement remuez, les plus secs parlent avec facilité, les plus steriles ne manquent point de paroles, & cette diversité d'images dans lesquelles le siege de l'imagination se métamorphose, pour ainsi dire, cause une agréable varieté de figures & de mouvemens qui suivent ceux de l'imagination.

Afin que l'imagination soit nette & sans confusion, le mouvement des esprits animaux doit être égal. Lorsque leur cours est dereglé, qu'ils sont tantôt lents dans leur mouvement, tantôt vîtes, les images qu'ils tracent sont sans proportion, comme il arrive à ceux qui sont malades, & dont la maladie consiste dans un mouvement dereglé de toute la masse du sang. Ceux qui sont gais, & d'un temperament sanguin, s'expriment avec facilité & avec grace. Dans ce temperament les esprits animaux ont un mouvement prompt & égal; ainsi leur imagination étant nette, leur discours, qui est une copie des images qui y sont tracées, est necessairement net & distinct.

CHAPITRE IV.

De ce qui rend la memoire heureuse.

LA bonté de la memoire dépend de la nature & de l'exercice. Puisqu'elle ne consiste que dans la facilité avec laquelle les traces des objets que l'on a apperçûs se renouvellent, elle ne peut par consequent être heureuse, si la substance du cerveau n'est propre à recevoir les traces des choses, & à les conserver, & si ces traces qui ne peuvent pas toûjours être ouvertes, ne se rouvrent facilement. L'exercice donne de la memoire ; chaque chose se plie facilement du côté qu'on la plie souvent ; aussi les filets du cerveau s'endurcissent, pour ainsi dire, & l'on se rend incapable d'apprendre par memoire, si l'on ne prévient cet endurcissement en les pliant souvent, c'est-à-dire, en repetant souvent ce que l'on a appris, & tâchant tous les jours d'apprendre quelque chose de nouveau. Il faut remplir sa memoire de termes propres, & faire que la liaison des images des choses & de leurs noms soit si étroite, que les images & les expressions se presentent de compagnie. Un excellent homme a dit que la memoire étoit comme une Imprimerie. Un Imprimeur qui n'a que des caracteres Gothiques, n'imprime rien qu'en caractere Gotique, quelque bel ouvrage qu'il mette sous la presse. On peut dire de même, que ceux qui n'ont la memoire pleine que de mauvais mots, n'ayant dans l'esprit que des moules Gothiques, leurs pensées, en se revêtant d'expressions, prennent toûjours un air Gothique.

C'est pour cela que les personnes de qualité parlent bien. Ils vivent & conversent avec des per-

sonnes

sonnes d'esprit, qui s'appliquent à ne dire aucun mot qui ne soit du bel usage. Comment donc en diroient-ils de méchans qu'ils ignorent ? Ou s'ils les ont entendus, c'est si rarement, qu'ils les ont oubliez. La même chose arrive à ceux qui ne lisent que de bons Livres, à qui la memoire ne presente que des termes purs. Les enfans parlent la langue de leur pere & de leur païs, qu'ils apprennent entendant parler. En lisant les Auteurs on apprend leur langue; mais si on s'attache également à plusieurs qui ayent vécu en differens siecles, comme chaque siecle a, pour ainsi dire, sa langue, on se forme un stile bigarré qui n'est d'aucun siecle. C'est ce qu'on reproche à Erasme, qui ayant beaucoup lû, & conservé dans sa memoire les expressions qu'il avoit lûës, il s'en est fait un stile mêlé, qui n'est pas toûjours pur. Heureux neanmoins celui qui peut aussi bien écrire qu'il le fait. Ce que j'ai voulu dire ici, c'est qu'il ne suffit pas de conserver en sa memoire les phrases ou manieres de parler délicates qu'on a luës, ou entenduës de tous côtez. Nous l'avons déja dit, qu'un stile de phrases ne vaut rien ; qu'il faut imiter les abeilles, qui des differens sucs qu'elles cueillent sur les fleurs, en composent leur miel, liqueur simple ; de même que la nature forme le chile de differens alimens qu'elle digere. Sans cela ces differentes lectures qu'on fait seront non seulement inutiles, mais même nuisibles, comme le dit Seneque. *Apes debemus imitari, & quæcumque ex diversis congessimus separare. . . . . deinde adhibitâ ingenii nostri curâ & facultate, in unum saporem varia illa libamenta confundere : ut etiam si apparuerit unde sumptum sit, aliud tamen esse quàm unde sumptum est, appareat. Quod in corpore nostro videmus sine ullâ operâ nostrâ facere naturam. Alimenta quæ accepimus, quandiu in suâ quali-*

tate

tate perdurent, & solidia innatant stomacho, onera sunt : at cùm ex eo quod erant, mutata sunt, tunc demùm in vires & in sanguidem transeunt. Idem his, quibus aluntur ingenia, præstemus : ut quæcumque hausimus, non patiamur integra esse ne aliena sint.

CHAPITRE V.

Qualitez de l'esprit necessaires pour l'éloquence.

CE que nous venons de dire ne regarde que les organes corporels ; les qualitez de l'esprit sont plus considerables & plus importantes. C'est la Raison qui doit regler les avantages de la nature, qui sont plûtôt des défauts que des avantages à ceux qui ne savent pas s'en servir. Celui qui a l'imagination féconde, mais qui ne sait pas faire le choix de ses richesses, se perd & s'égare dans de longs discours. Parmi la multitude des choses qu'il dit, il y en a quantité de mauvaises : & les bonnes sont étouffées par le grand nombre de celles qui ne valent rien. S'il a de la chaleur avec cette fécondité, & s'il suit le mouvement de sa chaleur, il tombe dans une infinité d'autres défauts ; son discours est un tissu perpetuel de figures : il ne parle jamais sans passion, mais presque toûjours sans raison. Etant prompt & chaud, les plus petites choses l'excitent, & lui font prendre feu. Sans avoir égard à la bienséance ; sans considerer si la chose le merite, il entre en fureur ; il se laisse emporter à la fougue de son imagination, dont ses paroles peignent le déreglement & l'extravagance.

Pour acquerir la perfection souveraine de l'éloquence, il faut que l'esprit soit doüé de ces trois

trois qualitez ; la premiere est une capacité, ou une étendue d'esprit qui fait qu'on découvre sur le sujet qui est proposé, tout ce qui se peut dire avec abondance. Un esprit borné est incapable de donner à une matiere l'étendue qui lui est necessaire.

La seconde qualité consiste dans une certaine délicatesse, une certaine vivacité qui entre d'abord dans les choses, qui les aprofondit, & en éclaire tous les recoins. Ceux qui ont l'esprit pesant & grossier ne penetrent pas dans les replis d'une affaire, ils n'en voient que le gros ; ainsi ils ne peuvent qu'effleurer la surface des choses.

La troisieme qualité est la justesse de l'esprit ; c'est elle qui regle toutes les autres qualitez, soit de l'esprit, soit de l'imagination. Un esprit juste choisit ; il ne s'arrête pas à tout ce que son imagination lui presente ; il fait le discernement de tout ce qui se doit dire, & de ce qui se doit taire. Il n'étend pas les choses selon la grandeur de leurs images ; il amplifie ou abrege son discours, selon que la chose & le bon sens le demandent. Il ne se fie pas à ses premieres idées ; il juge si les choses sont aussi grandes qu'elles lui paroissent, & choisit des expressions qui leur conviennent, selon la lumiere de la Raison, & non pas selon le rapport de son imagination, qui souvent est semblable à ces verres qui font paroître les objets plus grands qu'ils ne le sont. Il l'arrête lorsqu'elle est trop legere : il l'excite, il l'échauffe lorsqu'elle est trop froide : en un mot, il use bien des avantages que la nature lui a donnez ; il les perfectionne ; & si elle ne lui a pas été favorable, il combat ses défauts, & tâche de les corriger.

Les bonnes qualitez de l'esprit ne se rencontrent

pas

pas toûjours avec celles d'une bonne imagination, & celles d'une memoire heureuse ; ce qui met une difference très-grande entre parler & écrire. Souvent ceux qui écrivent bien, lorsqu'on leur donne du tems pour penser, parlent mal si on les oblige de parler sans préparation. Pour écrire il n'est pas besoin d'une imagination si féconde, si chaude & si prompte. Quand on a un genie qui n'est pas entierement malheureux, en méditant serieusement on trouve ce que l'on doit & ce que l'on peut dire sur un sujet proposé. Ceux qui parlent avec facilité, sans préparation, reçoivent cet avantage d'une imagination abondante & pleine de feu, lequel feu s'éteint & se rallentit dans le repos & dans la froideur avec laquelle on compose une piece dans un cabinet.

Les qualitez de l'esprit sont préferables à celles du corps : l'éloquence de ceux qui ont ces dernieres qualitez, est comme un grand feu de poudre à canon, qui passe en un moment. Cette éloquence fait du bruit d'abord, elle éclate, mais aussitôt on n'en parle plus ; au contraire un ouvrage composé avec jugement, conserve sa beauté, & plus il est lû, plus il est admiré, comme remarque Tacite au sujet d'un certain Halerius qui fut celebre pendant sa vie, mais dont les écrits n'eurent pas le même succès que sa personne, parce qu'ayant plus de feu d'imagination que de justesse d'esprit, son talent étoit de parler sur le champ, & non pas d'écrire. Un Ouvrage solide & travaillé, dit Tacite, vit dans l'estime des hommes après la mort de son Auteur : la douceur & l'éclat de l'éloquence d'Halerius s'éteignit avec lui : *Quintus Halerius . . . . . . eloquentia quoad vixit celebrata, monimenta ingenii ejus haud perinde retinentur. Scilicet impetu magis quam curâ vigebat : utque meditatio aliorum & labor in posterum valescit, sic* Ha-

Halerii canorum illud & profluens cum ipso simul extinctum est.

„ Il y a des esprits d'un ordre superieur, qui ont
„ une élevation naturelle, nourris au Grand, pleins
„ & enflez d'une certaine fierté noble & genereuse;
„ comme parle le Traducteur de Longin. L'éleva-
„ tion d'esprit, dit-il, est une image de la grandeur
„ d'ame; & c'est pourquoi nous admirons quelque-
„ fois la seule pensée d'un homme, encore qu'il ne
„ parle point, à cause de cette grandeur de courage
„ que nous voyons. Par exemple, le silence d'Ajax
„ aux Enfers, dans l'Odyssée: car ce silence a je ne
„ sai quoi de plus grand que tout ce qu'il auroit
„ pû dire.

„ La premiere qualité qu'il faut donc supposer en
„ un veritable Orateur, c'est qu'il n'ait point l'es-
„ prit rampant. En effet, il n'est pas possible
„ qu'un homme qui n'a toute sa vie que des sen-
„ timens & des inclinations basses & serviles, puisse
„ jamais rien produire qui soit fort merveilleux,
„ ni digne de la posterité. Il n'y a vrai-semblable-
„ ment que ceux qui ont de hautes & de solides
„ pensées qui puissent faire des discours élevez; &
„ c'est particulierement aux Grands Hommes qu'il
„ échappe de dire des choses extraordinaires. Voiez
„ par exemple, ce que répondit Alexandre quand
„ Darius lui fit offrir la moitié de l'Asie avec sa
„ fille en mariage. *Pour moi*, lui disoit Parme-
„ nion, *si j'étois Alexandre, j'accepterois ces offres.*
„ *Et moi aussi*, repliqua ce Prince, *si j'étois Parme-*
„ *nion*. N'est-il pas vrai qu'il falloit être Alexan-
„ dre pour faire cette réponse?

„ Et c'est en cette partie qu'a principalement
„ excellé Homere, dont les pensées sont toutes
„ sublimes, comme on le peut voir dans la descri-
„ ption de la Déesse Discorde, qui a, dit-il,

„ *La tête dans les Cieux, & les pieds sur la terre.*

„ Car

„ Car on peut dire que cette grandeur qu'il lui
„ donne est moins la mesure de la Discorde, que
„ de la capacité & de l'élevation de l'esprit d'Ho-
„ mere.

CHAPITRE VI.

La diversité des inclinations & du temperament diversifie le stile. Chaque personne, chaque climat a son stile qui lui est particulier.

LE discours est le caractere de l'ame ; notre humeur se peint dans nos paroles ; & chacun sans y penser suit le stile auquel ses dispositions naturelles le portent. Elles sont toutes differentes dans chaque homme : c'est pourquoi il y a autant de differens stiles qu'il y a de personnes qui parlent ou qui écrivent. De là vient encore que chaque climat a une maniere de parler qui lui est particuliere. Car, comme ordinairement ceux qui sont d'un même païs, ont beaucoup de rapport dans leur temperament, ils ont aussi des manieres de parler assez semblables, & conformes à ce temperament qui leur est commun. Les Espagnols, par exemple, qui sont tous graves, choisiront bien plûtôt des mots dont la cadence sera majestueuse, & des expressions nobles, que des mots doux & languissans, & des expressions délicates, comme feroient les Italiens.

Les Orientaux qui ont l'imagination chaude & pleine d'images, ne parlent que par métaphores & par allegories ; parce que lorsqu'ils se proposent de traiter quelque sujet, aussi-tôt leur imagination leur presente mille images qui ont du rapport à ce sujet, dont ils peuvent tirer plusieurs mé-

tapho-

taphores. Ainsi ce sujet est peu sensible, comme ces images sont fort vives, qu'elles frappent fortement leur esprit, & le tournent, pour ainsi dire, vers elles, ils sont bien plûtôt portez à se servir du nom de ces images avec lesquelles ce sujet a rapport, que du nom propre. Ils quittent donc les expressions naturelles, pour employer celles qui sont figurées ; c'est ce qui rend leur stile obscur à ceux qui n'ont pas une imagination aussi prompte qu'eux ; car pour pénétrer dans le veritable sens de leurs paroles, il ne faut presque jamais considerer ce qu'elles signifient naturellement, mais ce qu'elles peuvent signifier prises dans un sens métaphorique qu'il n'est pas facile d'appercevoir ; parce que les métaphores dont ils se servent, sont tirées d'objets qui ne nous frappent pas aussi vivement qu'ils en sont frappez ; ainsi nous ne pouvons pas découvrir d'abord la liaison qu'ils ont avec la chose qui est le sujet du discours.

Cela se remarque dans les Poësies que nous avons des Orientaux. L'Ecriture sainte nous en fournit même des exemples dans les Cantiques de Salomon. Nous sommes surpris d'abord, que ce Prince, en décrivant les beautez de son Epouse, compare son visage au côté de la Tour du mont Liban, qui regardoit la ville de Damas, & ses dents à une troupe de brebis nouvellement tonduës, qui sortent du bain : mais avec un peu d'application on pénetre dans sa pensée, & l'on apperçoit qu'en même tems qu'il pense aux beautez de son Epouse, il est frappé des images de ce qu'il avoit vû de plus beau. La Tour du Liban se persente à son imagination, qui faisoit une face extraordinairement belle du côté de Damas ; il est frappé de la blancheur des brebis qui sortent du bain, & qui commencent à se revêtir d'une nouvelle toison. Les Septentrionaux n'ont pas tant de feu : leur imagination ne reçoit pas une si grande

de varieté d'images. Quand ils pensent à un ..., ils en sont occupez; ainsi s'ils se servent de ...phores, ils ne les prennent que de choses qui ... une liaison fort étroite avec ce qui fait le prin... sujet de leur discours. C'est pourquoi leur stile ...imple, naturel, & s'entend facilement. Ils se ...ent tous le tems qui est necessaire pour expli... les choses qu'ils proposent. Ce que les Orien... ne peuvent faire, étant emportez par la vivaci... leur imagination, qui les oblige de quitter ce ...avoient commencé de dire, pour passer tout ...oup à d'autres choses.

...s anciens Rheteurs distinguent en trois classes ...ifferens stiles que les differentes inclinations ... peuples leur font aimer. Le premier est ...tique, élevé, pompeux, magnifique. Les ...les de l'Asie ont été toûjours ambitieux, ... discours exprime leur humeur, ils aiment ...e : leurs paroles sont accompagnées de plu... vains ornemens qu'une humeur sévere ne souffrir. Le second stile est l'Attique : Les ...niens étoient plus reglez dans leurs manie... ...e vivre : aussi sont-ils plus exacts, & pour ... dire plus modestes dans leurs discours. ... troisieme est le stile Rhodien : Les Rho... ...tenoient de l'humeur ambitieuse & pas... ...ée pour le luxe des Asiatiques, & de la ...estie des Atheniens : leur stile caracterise ... humeur ; il garde un milieu entre la li... ... du stile Asiatique, & la retenuë du stile ...ue.

CHAP.

CHAPITRE VII.

Chaque siecle a son stile.

LA diversité des stiles vient encore des [...]gez avec lesquels on parle. Quand on [...]çoit dans le monde de l'estime pour quelque [...]niere d'écrire, & qu'il s'en fait une mode, [...] tâche de la suivre, & de s'y conformer; mais [...]me l'on se lasse des modes, & que ceux qui [...] ont inventées en cherchent de nouvelles [...] que celles-là sont devenuës communes; pour [...] distinguer de la foule; ainsi il se fait un cha[...]ment perpetuel dans le langage aussi-bien que [...] les habits, comme nous l'avons dit ail[...] C'est ce qui fait que chaque âge, chaque si[...] a sa maniere de parler qui lui est particuliere. [...] bons Critiques reconnoissent le tems auquel [...] Auteur a écrit en observant sa maniere d'écrire, & son goût: c'est-à-dire, l'estime qu'il a pour certains tours, pour de certaines expressions q[...] affecte d'employer.

Seneque a remarqué qu'en chaque siecle il [...] toûjours quelque Auteur de reputation, qui [...] le modele de tous ceux qui écrivent, lequel [...] ainsi introduire de certaines manieres qui, [...] qu'elles soient mauvaises, quand elles ont [...] fois applaudies, sont ensuite en usage, & tout [...] monde les affecte. C'est ainsi qu'on voit [...] certains défauts autorisez pendant des siecles en[...]tiers. *Hæc vitia unus aliquis inducit, sub [...] tunc eloquentia est: ceteri imitantur, & alius alteri tradunt.* Il en donne un exemple dans Salluste. On aima, dit il, de son tems les expressions concises, & une breveté obscure. *Sic Sallustio vigente*

vigente amputata sententia, & verba ante expectatum cadentia fuere pro cultu. Et comme on affecte d'imiter les grands hommes, ce qu'un Auteur de reputation a dit une fois, on le dit à chaque page. Seneque reprend de ce défaut Aruntius : *Quæ apud Salustium rara fuerunt, apud hunc crebra sunt & penè continua, nec sine causâ. Ille enim in hæc incidebat, at hic illa quærebat.*

Le stile de chaque siecle fait aussi connoître quelles en ont été les inclinations & les mœurs. Ordinairement dans les siecles où les peuples ont été serieux & reglez, le stile est sec, austere, & sans ornement. Le luxe s'est introduit pendant le déreglement des Republiques, aussi-bien dans le langage que dans les habits, dans les tables, & dans les bâtimens. Seneque avoit fait cette observation : *Genus dicendi imitatur publicos mores. Si disciplina civitatis laboravit, & se in delicias dedit, argumentum est luxuriæ publicæ orationis lascivia; si modo non in uno aut in altero sint, sed approbata est & recepta. Non potest alius esse ingenio, alius animo color, si ille sanus est, si compositus, gravis; temperans, ingenium quoque siccum ac sobrium est.* C'est ce qui est arrivé à la langue Latine. Dans les fragmens qui nous restent des premiers Auteurs de cette langue, nous voyons que les Romains se contentoient seulement de se faire entendre, & qu'ils ne cherchoient aucune douceur dans leurs paroles. Elles étoient grossieres, rudes, & ne se pouvoient prononcer ni être entenduës qu'avec peine. Aussi on sait qu'en ce temps les Romains ne recherchoient aucune façon, ils ne savoient ce que c'étoit que de cuisiniers, de ragoûts; leurs maisons étoient de briques sans peinture, sans architecture; en un mot, tout ce qui s'appelle

agrément étoit mal reçû chez eux; ils n'aimoient que l'utile. Lorsqu'ils commencerent de se servir de leurs grandes richesses, après ces grandes victoires qui les rendirent maîtres de presque tout le monde, en même temps qu'ils modererent cette premiere severité, & qu'ils ne furent plus si ennemis des plaisirs, on voit que leur langue se polit, & s'adoucit par degrez: ce qui continua depuis le siecle des Scipions jusques à celui de l'Empereur Auguste. Elle retint neanmoins encore ce premier air qui étoit simple & naturel, ayant seulement retranché ce qu'elle avoit de dur & de grossier. Ce changement lui fut ainsi avantageux, & la mit dans sa perfection. C'est pourquoi on a toujours regardé comme des modeles achevez les Auteurs Latins qui écrivirent en ce temps-là.

Mais enfin quand les Romains n'eurent plus d'ennemis considerables, & qu'ils ne penserent plus qu'à se divertir, leur langue fut pleine d'affectations, de tours étudiez qui ne sont point naturels. Ils ne rechercherent plus dans leur stile que ce qui peut flatter les oreilles; des cadences agréables, des jeux de mots, des allusions; en un mot, comme ils ne rechercherent plus dans les viandes une nourriture solide, mais des plaisirs qui sont nuisibles à la santé; aussi dans le discours ils quitterent cet air naturel & cette clarté qui sont si necessaires pour se faire entendre; ils n'aimerent plus dans les paroles que de vains ornemens qui en couvrent le sens, & empêchent qu'il ne paroisse.

Le même Philosophe que je viens de citer, recherche la cause de ce renversement: c'est, dit-il, la vanité & le luxe, qui ne se contentent point de ce qui est commun & ordinaire. Quand on a de la vanité, l'on n'aime que la nouveauté.

té. *Commendatio ex novitate, ex soliti ordinis commutatione captatur.* L'ambition porte à se faire distinguer, & le luxe, ou l'amour de la volupté fait qu'on n'est point content de ce qui est ordinaire. Cette corruption s'étend sur le stile aussi-bien que sur les mœurs; après quoi on ne peut rien trouver de beau dans le discours, qui ne soit éloigné des manieres ordinaires. *Cùm assuevit animus fastidire quæ ex more sunt, & illi pro sordidis solita sunt, etiam in oratione, quod novum quærit.* Aussi ceux qui ont le goût bon, se donnent bien de garde d'imiter les Auteurs Latins qui ont écrit en ce temps-là; & ils regardent toutes ces choses que ces Auteurs estiment, comme des défauts qui trompent par quelqu'agrément, *dulcia vitia.* Quand la decadence se mit dans l'Empire Romain, quelque temps même auparavant, lorsque toutes les Nations du monde se mêlerent avec eux, il se fit un langage mêlé, & tout plein des impuretez des autres langues. Ceux qui écrivirent pour lors, & que l'on appelle les Auteurs de la basse Latinité, ne passent que pour la honte & l'infamie de la langue Latine, *dehonestamenta Latinitatis.*

CHAPITRE VIII.

La matiere que l'on traite doit déterminer dans le choix du stile.

C'Est la matiere qui doit déterminer dans le choix du stile. Ces expressions nobles qui rendent le stile magnifique, ces grands mots qui remplissent la bouche, donnent aux choses un air de grandeur, & font connoître le jugement avantageux qu'en fait celui qui parle d'elles d'une

maniere si relevée. Si donc ces choses ne méritent point cette estime, si elles ne sont grandes que dans l'imagination de l'Auteur, cette magnificence fait remarquer son peu de jugement, en ce qu'il estime des choses qui ne sont dignes que de mépris. Les figures, & ces tours éloignez de l'ordre naturel du discours, découvrent aussi les mouvemens du cœur: or, afin que ces figures soient justes, la passion dont elles sont le caractere doit être raisonnable. Il n'y a rien qui approche plus de la folie, que de se laisser aller à des emportemens sans aucun sujet, de se mettre en colere pour une chose qu'on doit traiter avec froideur. Chaque mouvement à ses figures. Les figures enrichissent le stile, mais elles ne peuvent mériter de loüanges si le mouvement qui les cause n'est loüable, comme nous l'avons dit ci-dessus.

Je dis donc encore que c'est la matiere qui regle le stile; lorsque les choses sont grandes, & que l'on ne peut les envisager sans ressentir quelque grand mouvement, le stile qui les décrit doit être nécessairement animé, plein de mouvemens, enrichi de figures, de toutes sortes de métaphores. Si le sujet qu'on traite n'a rien d'extraordinaire, si on le peut considerer sans être touché de passion, le stile doit être simple. L'Art de parler n'ayant point de matiere limitée, & toutes les choses qui peuvent être l'objet de nos pensées pouvant être matiere de parler, il y a une infinité de stiles differens, les especes de choses que l'on peut traiter étant infinies. Neanmoins les Maîtres de l'Art ont réduit toutes les manieres d'écrire particulieres sous trois genres. La matiere de tout discours est ou extrémement noble, ou extrémement basse; ou elle tient un milieu entre ces deux extrémitez; savoir, la noblesse & la bassesse. Il y a trois genres de stiles qui répondent à ces trois genres

de

de matieres ; savoir, le sublime, le simple, & le mediocre. L'on appelle quelquefois ces stiles, caracteres ; parce qu'ils marquent la qualité de la matiere qui est le sujet du discours. Quand on entreprend un ouvrage, on se propose toûjours une idée generale. Le dessein, par exemple, d'un Orateur qui fait le Panegyrique d'un Prince, est de relever l'éclat des actions de son Heros, & de porter sa gloire dans un si haut point, qu'on le regarde comme le premier de tous les hommes. Un Avocat qui plaidera la cause d'un pauvre, se contentera de persuader à ses Auditeurs que celui dont il a pris la defense, est un bon homme, fort innocent, & qui parmi ceux de son ordre s'acquitte de tous les devoirs d'un bon citoyen. Ce que je dirai de ces trois caracteres regarde la prudence avec laquelle on doit conduire un ouvrage, sans perdre de vûë cette idée generale qu'on s'est proposé d'en donner ; car quoique toutes les choses qui entrent dans la composition d'un discours ne soient pas d'une même espece, il faut pourtant faire ensorte qu'elles ayent un rapport avec le tout dont elles font partie. On ne doit rien dire qui ne convienne au principal sujet, & qui n'en porte le caractere. On reprit avec raison les Alabandins comme d'une grande indécence, de ce que les Statuës qu'ils avoient placées dans le lieu de leurs exercices, representoient des Avocats qui plaidoient des causes; & que celles de leur Auditoire étoient des personnes qui s'exerçoient à la course, & qui jouoient au palet & à la paume. C'est pour éviter un semblable défaut, que nous recherchons dans les Chapitres suivans ce qui convient à chaque caractere.

CHAPITRE IX.

Régle pour le stile sublime.

APellès pour faire le portrait de son ami Antigonus, qui avoit perdu l'œil gauche à l'armée, le peignit de profil, faisant seulement paroître la partie du visage de ce Prince qui étoit sans difformité. Il faut imiter cet artifice. Quelque noble que soit le sujet dont on veut donner une haute idée, on ne peut réüssir qu'en le faisant voit par la plus belle de ses faces. Les plus belles choses ont leurs imperfections; cependant la moindre tache qu'on découvre dans ce qu'on estimoit auparavant, est capable de faire perdre toute l'estime qu'on en avoit conçuë. Après avoir dit mille belles choses, si on ajoûte quelque chose de bas; il se trouvera des esprits assez malins pour ne faire attention qu'à cette bassesse, & oublier tout le reste. On ne doit rien dire qui démente ce que l'on a dit, & qui détruise la premiere idée qu'on a donnée. Longin reprend Hesiode de ce que dans le Poëme qu'il a intitulé: *Le Bouclier*; après avoir dit ce qu'il pouvoit pour faire une peinture terrible de la Déesse des Tenebres, il gâte ce qu'il avoit dit en ajoûtant ces mots:

Une puante humeur lui couloit des narines.

Cette circonstance ne rend pas cette Déesse terrible, qui étoit le dessein d'Hesiode, mais odieuse & dégoûtante.

Il faut donc cacher les défauts, ou pour mieux parler, puisque la verité doit toûjours paroître, il faut s'attacher à tourner les choses dont on veut don-

donner une grande idée, de maniere qu'elles paroissent par leur bel endroit. Zeuxis, pour représenter Helene aussi belle que les Poëtes Grecs la font dans leurs vers, étudia les traits naturels des plus belles personnes de la ville où il faisoit cet ouvrage, & donna à son Helene toutes les graces que la nature avoit partagées entre un grand nombre de femmes bien faites. Lorsqu'on est donc maître de son sujet, qu'on peut ajoûter ou retrancher: qu'un Poëte, par exemple, entreprend de faire une description d'une tempête, il doit considerer tout ce qui arrive dans les tempêtes, les circonstances, les suites, pour rapporter ce qui est de plus extraordinaire & de plus surprenant, comme le fait l'Auteur des vers suivans.

Comme l'on voit les flots soûlevez par l'orage,
Fondre sur un vaisseau qui s'oppose à leur rage:
Le vent avec fureur dans les voiles fremit,
La mer blanchit d'écume, & l'air au loin gemit:
Le Matelot troublé, que son art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.

Les expressions du stile sublime doivent être nobles, & capables de donner cette haute idée qu'on envisage comme sa fin. Quoique la matiere ne soit pas également noble dans toutes ses parties: neanmoins il faut garder une certaine uniformité de stile. Dans un Palais il y a des appartemens aussi-bien pour les derniers Officiers, que pour ceux qui approchent de la personne du Prince. Il y a des sales & des écuries. Les écuries ne doivent pas être bâties avec autant de magnificence que les sales, cependant il y a quelque proportion entre tous les compartimens de cet edifice, & chaque partie, pour basse qu'elle soit, fait

assez voir de quel tout elle est partie. Aussi dans le stile sublime, quoique les expressions doivent répondre à la matiere, il faut neanmoins parler des choses qui ne sont que médiocres, avec un air qui les releve de leur bassesse, parce qu'ayant dessein de donner une haute idée de son sujet, il est nécessaire que tout porte ses livrées, lui fasse honneur, & que l'ouvrage entier fasse connoître dans toutes ses parties la qualité de ce sujet.

Les Ecrivains ambitieux, pour avoir sujet de n'employer que ce stile sublime, mêlent avec tout ce qu'ils traitent, des choses grandes & prodigieuses, sans prendre garde si l'invention de ces prodiges est fondée sur la Raison. Les Grecs appellent ce vice τερατολογία. Florus qui a fait un petit abregé de l'Histoire Romaine, me fournit un exemple assez remarquable de cette *tératologie.* Il n'étoit question que de dire, comme fait Sextus Rufus : *Que l'Empire Romain s'étoit étendu jusques à l'Ocean, par la conquête que Decimus Brutus avoit faite de toute l'Espagne* ; ce qu'il exprime ainsi en Latin. *Hispanias per Decimum Brutum obtinuimus, & usque ad Gades & Oceanum pervenimus.* Florus prenant un vol plus élevé, dit : *Decimus Brutus aliquanto latius Galilecos, atque omnes Gallæciæ populos, formidatumque militibus flumen oblivionis, peragratoque victor Oceani littore non priùs signa convertit quàm cadentem in maria solem, obrutumque aquis ignem, non sine quodam sacrilegii metu & horrore, deprehendit.* Il grossit ainsi la narration de prodiges : il s'imagine que les Romains ayant porté leurs conquêtes jusques aux extrémitez des Espagnes, fremirent de peur, appercevant l'Ocean, & qu'ils se crurent coupables d'avoir regardé avec des yeux temeraires le Soleil dans son couchant, lorsqu'il semble éteindre

re ses feux dans les eaux l'Ocean.

Ce défaut est aussi appellé Enflure, parce que cette maniere de dire les choses avec un air sublime qui ne leur convient point, est semblable à ce faux embonpoint des malades qui paroissent gras lorsque la fluxion les rend bouffis. Le caractere sublime est difficile: tout le monde ne peut pas s'élever au dessus du commun, & continuer long-temps le même vol. Il est facile de s'élever par la grandeur des expressions; mais si ces expressions ne sont pas soutenuës par la grandeur du sujet, & remplies de choses solides, ou les compare justement à ces grandes échasses qui font remarquer la petite taile de ceux qui s'en servent, en même temps qu'elle les élevent. On peut bien par la machine d'une phrase faire monter une bagatelle fort haut; mais elle tombe bien-tôt dans son neant, & cette élevation ne fait que l'exposer aux yeux de ceux qui ne l'auroient jamais apperçûë, si elle étoit demeurée dans son obscurité. Cette affectation de donner un air de grandeur à toutes les choses que l'on propose, & de les revêtir de paroles magnifiques, fait naître ce soupçon aux personnes judicieuses, qu'un Auteur a voulu cacher la bassesse de ses pensées sous cette vaine montre de grandeur. Aussi, comme dit Quintilien, plus un esprit est rampant & borné, plus il affecte de paroître élevé & fécond. Les petites gens affectent de paroître grands en s'élevant sur la pointe leurs pieds. Ceux qui sont foibles, font le plus de rodomontades. Cette enflûre du stile, ces affectations de mots qui font du bruit, sont plûtôt des témoignages de foiblesse que de force. *Quo quisque ingenio minùs valet, hoc se magis attollere & dilatare conatur; & staturâ breves in digitos eriguntur, & plura infirmi minantur; nam & tumidos, & cor-*

ruptos, & tinnulos; & quocumque alto Cacozeliæ genere peccances certum habeo non virium, sed infirmitatis vitio laborare.

Longin donne pour exemple de l'enflure l'expression de Gorgias, qui a appellé Xerxès *le Jupiter des Perses*; & les Vautours *des sepulchres animez.* Il compare les Auteurs enfiez à ces oiseaux qui s'élevent si haut qu'on les perd de vûë. Il dit qu'ils n'ont que du vent & de l'écorce, qu'ils ressemblent à un homme qui ouvre une grande bouche pour souffler dans une petite flûte. Cet habile Rheteur fait cette reflexion importante, qu'en matiere d'éloquence il n'y a rien de plus difficile à éviter que l'enflure. Car comme en toutes choses naturellement nous cherchons le grand, & que nous craignons sur tout d'être accusez de secheresse, ou de peu de force; il arrive je ne sai comment que la plûpart tombent dans ce vice fondez sur cette maxime commune,

Dans un noble projet on tombe noblement.

Un stile enflé est ordinairement *froid*; car lorsqu'on veut dire une grande chose, & que cependant on ne dit qu'une puerilité, au lieu d'échauffer on refroidit. Qui n'auroit pas été glacé par cet Orateur, qui pour loüer Alexandre le Grand, disoit de lui qu'il avoit conquis toute l'Asie en moins de temps qu'Isocrate n'en avoit employé à composer son Panegyrique, Les grandes expressions, les mots magnifiques de plusieurs syllabes, une cadence sonore, élevée, conviennent aux grandes choses qui méritent d'être dites noblement. Le stile sublime demande aussi des reflexions serieuses, des sentences; c'est-à-dire, des manieres de s'exprimer ingenieuses, courtes, vives, qui par un tour non commun

excitent l'attention. Mais pour cela il faut que le sujet soit digne de ces reflexions. Les figures conviennent au stile sublime, parce que le sujet en étant grand, on ne peut point l'envisager froidement; n'être point touché & ému de ce qu'il y a d'extraordinaire. Ainsi le discours qui exprime ces mouvemens, est néceſſairement figuré: mais ces figures marquent l'égarement, & pour ainsi dire, l'yvreſſe de celui qui entre dans de grandes passions sans raison. C'eſt aſſez parler des défauts où tombent ceux qui employent le ſtile ſublime mal à propos; donnons au moins un exemple d'un diſcours qui en ait les bonnes qualitez sans ces défauts. Monſieur Flechier parle avec ces paroles magnifiques contre les Juges qui ne s'acquittent que négligemment de leur devoir: *qui renverſant l'ordre des choſes, ſe font une occupation de leurs amuſemens, & qui ne donnent à leurs Charges que les reſtes d'une oiſiveté languiſſante, comme s'ils n'étoient Juges que pour être de temps en temps ſur les Fleurs de lys, où ils vont peut-être rever à leurs divertiſſemens paſſez, dont ils ont encore l'imagination remplie, ou reparer par un mortel aſſoupiſſement les veilles qu'ils ont donné à leurs plaiſirs.*

CHAPITRE X.

Du ſtile, ou caractère ſimple.

C'Eſt une regle du bon ſens, qu'il faut que les mots conviennent aux choſes. Ce qui eſt grand demande des mots qui donnent de grandes idées. Il faut dire ſimplement ce qui eſt bas, & rien d'extraordinaire, Τὰ μὲν μεγάλα μεγάλως, τὰ δὲ μικρὰ μικρῶς. Or c'eſt ce qui eſt difficile

non pour le choix de la matiere, mais pour l'élocution. Il faut avoir une connoissance parfaite de la langue dans laquelle on écrit, pour écrire simplement, & se soûtenir sans tomber. Il y a des termes & des tours qu'on n'employe que dans les grandes occasions ; mais ordinairement ce qui fait le stile sublime dont nous venons de parler, ce sont les metaphores, les figures où l'on a une grande liberté. Mais quand il s'agit de dire quelque chose simplement, c'est-à-dire, d'en parler comme l'on parle ordinairement, on est assujetti à l'usage ordinaire, qu'il faut par consequent posseder en perfection pour réüssir dans le stile simple. C'est pourquoi on estime plus pour la pureté de la langue les lettres que Ciceron écrivoit à ses amis, que ses Harangues. Il en est de même de ce que Virgile a écrit dans ce stile, comme sont ses Bucoliques.

Le caractere simple dont nous parlons ici, a donc ses difficultez. Le choix des choses n'y est pas difficile, comme nous l'avons dit, puisqu'elles doivent être communes & ordinaires; mais c'est ce qui le rend difficile : car la grandeur des choses ébloüit & cache les défauts d'un Ecrivain. Quand on parle de choses rares & extraordinaires, on peut employer des metaphores, parce que l'usage ne donne point d'expressions assez fortes. Le discours peut être enrichi de figures, parce que l'on n'envisage gueres ce qui est grand tranquillement, ni sans ressentir des mouvemens d'admiration, d'amour ou de haine, de crainte ou d'esperance. Au contraire, si l'on n'a pour objet que des choses communes, on est obligé de n'employer que les termes propres & ordinaires : il n'est pas permis de figurer son discours ; il faut parler simplement, ce qui n'est pas sans difficulté. Car enfin, ceux qui écrivent ne peuvent ignorer que la liberté de re-

courir

recourir aux figures est souvent commode pour s'exempter de la peine de rechercher des mots propres qui ne se trouvent pas toûjours. L'experience fait connoître qu'il est plus facile de faire des figures, que de parler naturellement.

J'ai toûjours observé que c'est le caractere des petits genies que l'affectation dans le discours ; un esprit élevé, solide, n'établit pas sa reputation sur des phrases, sur des expressions qui n'ont que le tour de rare. Pourquoi ne pas dire les choses d'une maniere naturelle ? Pourquoi dire obscurément que *nous nous devenons plus chers à mesure que nous sommes plus près de nous perdre* ; pour dire que quand on est vieux, & sur le point de mourir, on ménage davantage la vie ? Cette pensée est-elle si rare, si mysterieuse, qu'il la fallut ainsi envelopper ? Il en est de même de cette expression : *A parler sainement, nous nous sommes les premiers fâcheux dans un commerce trop long & trop serieux avec nous-mêmes.* Ne parleroit-on pas plus raisonnablement en disant simplement ce qu'on veut ici marquer : qu'on s'ennuye quand on est seul, si cette solitude dure longtems ? Le fameux Rheteur que je cite souvent, Longin, remarque qu'un discours tout simple exprime quelquefois mieux la chose, que toute la pompe & tout l'ornement : qu'on le voit dans les affaires de la vie ; une chose énoncée d'une façon ordinaire se faisant plus aisément croire : car les expressions simples marquent un homme qui dit bonnement les choses, & qui n'y entend point de finesse. Je suppose que ces expressions renferment un sens qui n'a rien de grossier ni de trivial. Cet avis est de la derniere importance pour les conversations & pour les compositions ; on doit par tout éviter ce qui s'appelle phrase, & faire consister l'esprit à dire des choses raisonnables,

& à les dire d'une maniere naturelle, en se
vant des termes propres que l'usage à établi,
en affecter d'autres.

C'est donc dans ce que nous appellons le
le simple, qu'un honnête homme doit pa
lierement s'exercer. Or, il y a bien de la
ference entre la simplicité & la bassesse qui
jamais bonne, & qu'il faut éviter. La m
du stile simple n'a aucune élevation ; m
n'est pas à dire que le discours qui l'exprim
ve être vil & méprisable. Elle ne demand
les pompes & les ornemens de l'Eloquenc
d'être revêtuë d'habits magnifiques ; mais
elle rejette les façons de parler basses ; elle
que les habits que l'on lui donne soient pr
& honnêtes ; & ce qu'il faut bien remarq
c'est que dans ce stile on peut être subl
penser & parler sublimement. Car, com
remarque le fameux Traducteur de Longin
le sublime, dont Longin a fait un excellent
té, on ne doit pas entendre *ce que les Or
appellent le stile sublime ; mais cet extraordina
ce merveilleux qui frappe dans le discours, & q
qu'un ouvrage enleve, ravit, transporte. Ce s
blime veut toujours de grands mots, mais le s
se peut trouver dans une seule pensée, dans un
figure, dans un seul tour de paroles. Une chos
être dans le stile sublime, & n'être pourtant p
blime : c'est-à-dire, n'avoir rien d'extraordina
surprenant.* Le sublime demande donc q
chose de nouveau & dans le tour, & d
pensée. On donne ce Quatrain comme un
d'œuvre en naïveté. L'expression en est s
mais la pensée du Poëte surprend, & don
un mot plus d'idées que ne feroit un lon
cours.

Colas est mort de maladie ;
Tu veux que j'en pleure le sort ;
Hé bien, que veux-tu que j'en die ?
Colas vivoit, Colas est mort.

CHAPITRE XI.

Du stile médiocre.

JE ne dirai rien du caractere médiocre, parce qu'il suffit de savoir qu'il consiste dans une médiocrité qui doit participer de la grandeur du caractere sublime, & de la simplicité du caractere simple. Virgile nous a donné l'exemple de ces trois caracteres. Son Enéïde est dans le caractere sublime : il n'y parle que de combats, que de sieges, que de guerres, que de Princes, que de Heros. Tout y est magnifique, les sentimens & les paroles : la grandeur des expressions répond à la grandeur du sujet. On ne lit rien dans ce Poëme qui soit ordinaire. Ce Poëte ne se sert point de termes que l'usage de la lie du peuple ait, pour ainsi dire, profané. S'il est obligé de nommer les choses communes, il le fera par quelque tour particulier, par quelque Trope : par exemple, pour *panis*, du pain, il mettra *Cerès*, qui étoit parmi les Payens, la Déesse des bleds.

Le caractere des Eclogues est simple. Ce sont des Bergers qui parlent, qui s'entretiennent de leurs amours, de leurs troupeaux, de leurs campagnes, d'une maniere simple, & qui convient à des Bergers.

Les Georgiques sont d'un caractere médiocre. La matiere qu'il y traite n'approche pas de celle de l'Eneïde. Virgile ne parle point dans cet ouvrage

vrage de ces grandes guerres, de ces illustres combats, & de l'établissement de l'Empire Romain, qui font le sujet de son Eneïde ; mais aussi les Georgiques ne sont pas ravalez jusques à la condition des Bergers. Car dans ces Livres il pénetre dans les causes les plus cachées de la nature, il découvre les mysteres de la Religion des Romains ; il y mêle de la Philosophie, de la Theologie, de l'Histoire : ce qui l'oblige à tenir un milieu entre la majesté de son Eneïde, & la simplicité de ses Bucoliques.

C'est aussi dans le stile dont on parle en ce Chapitre, qu'un honnête homme doit s'exercer. Le stile grand & sublime n'est que pour les choses fort extraordinaires, & par conséquent qui sont hors de l'usage commun. La plûpart des choses qui font le sujet de nos entretiens & de nos discours, sont médiocres. La question est donc de les envisager telles qu'elles sont, d'en juger raisonnablement, comme le doit faire un honnête homme. Il y a des esprits de travers qui prennent les choses tout autrement qu'elles ne sont. Tantôt les colines leur paroissent des montagnes. Ils se récrient sur tout ; & tantôt ils regardent avec froideur les choses qui sont les plus dignes d'admiration. Il y a aussi des esprits grossiers qui ne découvrent rien, non pas même ce qui leur saute aux yeux. Un honnête homme, c'est-à-dire, un homme qui a du jugement, qui est délicat, voit ce que sont les choses, il ne lui échape rien ; & ensuite il s'en forme des idées veritables. S'il en parle, il le fait naturellement, les peignant avec les couleurs naturelles, c'est-à-dire, exprimant les idées qu'il en a avec les termes qui sont faits pour ces idées ; de sorte qu'on voit dans son stile un esprit raisonnable & naturel qui n'outre rien, qui juge des choses comme il

faut

faut ; qui ne les fait point plus grandes qu'elles sont, qui ne les fait point plus petites, & qui en parle dans les termes qu'on en parle lorsqu'on n'y cherche point de façon, qu'on n'affecte rien, qu'on suit la Raison, la bien-séance, l'usage des honnêtes gens. C'est là le caractere d'un esprit poli, qu'on prend dans la conversation de ceux qui ont l'esprit naturel, bien fait, & que par conséquent on ne se peut empêcher d'aimer & d'honorer ; ce qui leur fait donner le nom d'honnêtes gens, à cause de l'honneur dont ils se rendent dignes. Il y a peu d'Auteurs qui ayent ce caractere ; c'est pourquoi, en lisant les Livres, on y prend le plus souvent un caractere opposé, qui est celui de *Pedant*. En lisant beaucoup Homere, on prend un stile naturel. Les lettres de Ciceron, sur tout celles qu'il a écrites à Atticus, les Satyres & les Epîtres d'Horace ; Virgile, Saluste ; Cesar donnent cette politesse qui fait ce qu'on appelle un honnête homme. On voit dans ces ouvrages des modeles parfaits du stile dont nous parlons. Peu en jugent bien ; car on n'aime que ce qui a un air de grandeur. On pardonne à un Auteur cent endroits bas, si on en trouve un qui brille. Seneque redresse un de ses amis qui avoit ce mauvais goût, qui n'aimoit que ce qui étoit élevé, & prenoit pour bassesse l'égalité & la douceur qui sont les qualitez du stile mediocre. Les paroles de Seneque renferment un grand sens. *Humilia tibi videri dicis omnia, & parùm erecta. . . . . Non sunt humilia illa, sed placida. Sunt enim tenore quieto compositaque formata, nec depressa, sed plana. Deest illis oratorius vigor, stimulique quos quaris, & subiti ictus sententiarum : sed totum corpus videris, quamvis sit incomptum, honestum est.*

CHA-

CHAPITRE XII.

Stiles propres à certaines matieres, Qualitez communes à tous ces stiles.

NOus allons parler des stiles particuliers qui sont affectez à certaines matieres, comme sont les stiles des Poëtes, des Orateurs, des Historiens, &c. Mais il est à propos de faire auparavant quelques observations sur les qualitez qui sont communes à tous ces stiles. Car de plusieurs Ecrivains qui s'exercent dans un même stile; les uns sont plus doux, les autres sont plus forts : les uns sont fleuris, les autres sont austeres. Voyons en quoi consistent ces qualitez, & comment on les peut donner à un stile lorsqu'elles conviennent à la nature du sujet.

La premiere de ces qualitez est la douceur. On dit qu'un stile est doux lorsque les choses y sont dites avec tant de clarté, que l'esprit ne fait aucun effort pour les concevoir, comme nous disons que le penchant d'une montagne est doux, lorsque l'on y monte sans peine. Pour donner cette douceur à un stile, il ne faut rien laisser à deviner au Lecteur. On doit débrouiller tout ce qui pourroit l'embarrasser ; prévenir ses doutes. En un mot, il faut dire les choses dans l'étenduë qui est necessaire, afin qu'elles soient apperçûës ; ce qui est petit se dérobant à la vûë. J'ai dit dans le Livre précedent de quelle maniere on adoucit soit la cadence & la prononciation du discours. La douceur du nombre contribue merveilleusement à la douceur du stile. Cette douceur peut avoir plusieurs degrez. On dit d'un Auteur qui écrit avec une douceur extraordinaire, que son

eſt tendre & délicat. Je ne veux pas oublier qu'il n'y a rien qni contribue davantage à la douceur du ſtile, que le ſoin d'inſerer où il faut, toutes les particules neceſſaires dour faire appercevoir la ſuite & la liaiſon de toutes les parties du diſcours. On donne pour modele d'un ſtile doux Herodote dans la langue Grecque, & pour la Latine Tite-Live.

La ſeconde qualité eſt la force. Cette qualité eſt entierement oppoſée à la précedente : elle frappe fortement l'eſprit, elle l'applique, & le rend extrêmement attentif. Pour rendre un ſtile fort, il faut ſe ſervir d'expreſſions courtes, qui ſignifient beaucoup, & qui réveillent pluſieurs idées. Les Auteurs Grecs & Latins, comme Thucydide & Tacite, ſont pleins d'expreſſions fortes. Elles ſont rares dans le François ces expreſſions. Notre langue aime que le diſcours ſoit naturel, libre, & un peu diffus; c'eſt pourquoi on ne doit pas s'étonner que les traductions Françoiſes des Auteurs Grecs & Latins ſoient plus abondantes en paroles que les originaux; puiſqu'on ne peut pas ſe ſervir d'expreſſions ſi courtes & ſi ſerrées, ſelon le genie de notre langue, qui veut qu'on developpe toutes les idées que le mot Grec ou Latin renferme. Saint Paul, par exemple, dit d'une maniére noble, qu'il eſt prêt de mourir, ſe ſervant de cette expreſſion : ἐγὼ γὰρ ἤδη σπένδομαι; que la verſion Latine rend par ces mots : *Ego enim jam delibor*: Pour traduire en François ce paſſage, il faut neceſſairement le faire de cette maniere : *Car pour moi, je ſuis comme une victime qui a déja reçû l'aſperſion pour être ſacrifiée.* Toutes ces paroles ne font que déveloper les idées que donne le mot Grec σπένδομαι lorſqu'on conſidere ſa force avec toute l'attention neceſſaire.

Je

Je le pensois ainsi lorsque j'ai fait imprimer ce Livre les premieres fois. Je crois à present qu'il faut traduire ; *Car pour moi, je suis comme une victime*, dont le sacrifice va être bien-tôt achevé : *déja on fait l'effusion de mon sang.* Saint Paul fait allusion aux Sacrifices Judaïques. Il n'est point vrai qu'on fît aucune aspersion sur la tête de la victime, comme cela se pratiquoit chez les Gentils. Après la mactation on versoit le sang de la victime au pied de l'Autel ; & c'est cette action dont le verbe *σπένδομαι* donne l'idée. Ensuite on coupoit la victime, on la partageoit ; & c'est ce que Saint Paul appelle *tempus resolutionis meæ* : le temps de la séparation de son ame d'avec son corps.

La troisieme qualité rend un stile agréable & fleuri. Cette qualité dépend en partie de la premiere, & elle en veut être précedée, l'esprit ne se divertissant pas lorsqu'il s'applique trop fortement. Les Tropes & les Figures sont les fleurs du stile. Les Tropes font concevoir sensiblement les pensées les plus abstraites. Ils font une peinture agréable de ce que l'on vouloit signifier. Les figures réveillent l'attention, elles échauffent, elles animent le Lecteur, ce qui lui est agréable ; le mouvement étant le principe de la vie & des plaisirs ; la froideur au contraire mortifiant toutes choses. Quinte-Curce est fleuri.

La derniere qualité est austere, elle retranche du stile tout ce qui n'est pas absolument necessaire, elle n'accorde rien au plaisir, elle ne souffre aucun ornement, & comme un Juge de l'ancien Areopage, elle ne permet pas que le discours soit animé ; elle en bannit tous les mouvemens capables d'attendrir les cœurs. Lorsque l'austerité va trop loin, elle dégenere en secheresse.

L'on

L'on doit faire en sorte que le stile ait des qualitez qui soient propres au sujet que l'on traite. Vitruve, cet excellent & judicieux Architecte qui vivoit sous Auguste, remarque que dans la structure des Temples on suivoit l'ordre qui exprimoit le caractere de la Divinité à qui le Temple étoit dédié. Le Dorique qui est le plus solide & le plus simple, étoit employé dans les Temples de Minerve, de Mars & d'Hercule; les delicatesses & les ornemens des autres ordres ne convenant pas à la Déesse de la Sagesse, au Dieu des combats, & à l'exterminateur des Monstres. Les Temples de Venus, de Flore, de Proserpine, & des Nymphes étoient bâtis selon l'ordre Corinthien, qui est tendre, délicat, chargé de festons, de feuillages, & paré de tous les ornemens de l'Architecture. L'ordre Ionique étoit consacré à Diane & à Junon, & aux autres Dieux; les regles de cet ordre donnent le caractere de leur humeur. Il tient un milieu entre la solidité de l'ordre Dorique, & la gentillesse du Corinthien. Il en est de même du discours, les fleurs & les gentillesses de l'éloquence ne sont pas propres pour un sujet grave & plein de majesté. L'austerité du stile est importun lorsque la matiere permet de rire : la force des expressions est inutile quand les esprits se gagnent par la douceur, & qu'il n'est pas besoin de les combattre & de les forcer.

CHAPITRE XIII.

Quel doit être le stile des Orateurs.

IL semble que ceux qui ont traité jusqu'à present de l'Art de parler, n'ayent écrit que pour les Orateurs. Ils ne donnent des preceptes que

que pour leur stile ; & ceux qui étudient cet art regardent l'abondance & la richesse des expressions que nous admirons dans le discours des grands Orateurs, comme le principal & l'unique fruit de leur étude. Il est vrai que l'éloquence paroît avec éclat dans ce stile, ce qui m'oblige de lui donner la premiere place.

Les Orateurs parlent ordinairement pour éclaircir des veritez obscures ou contestées ; ce qui demande un stile diffus ; puisque dans cette occasion il est necessaire de dissiper tous les nuages & toutes les obscuritez qui cachent ces veritez. Ceux qui entendent parler un Orateur, ne prennent pas autant d'interêt que lui dans la cause qu'il défend ; ils ne sont donc pas toûjours attentifs, ou n'ayant pas l'esprit assez vif, ils ne conçoivent qu'avec peine ce qu'on leur dit. L'Orateur est donc obligé de redire les mêmes choses en plusieurs manieres, afin que si les premieres paroles n'ont pas porté coup, les secondes fassent l'effet qu'il souhaite.

Mais cette abondance ne consiste pas dans une multitude d'épithetes, de mots, & d'expressions entierement synonymes. Pour persuader une verité, pour la faire comprendre par les plus grossiers, & la faire appercevoir aux esprits les plus distraits ; il faut la représenter sous plusieurs faces differentes, avec cet ordre que les dernieres expressions soient plus fortes que les premiers, & ajoûtent quelque chose au discours ; de sorte que sans être ennuyeux, on rende sensible & palpable ce que l'on vouloit faire connoître. Un habile homme s'accommode à la capacité des Auditeurs, il s'arrête aux choses qui sont obscures, & il ne les quitte point jusques à ce qu'elles soient entrées dans leur esprit, & qu'elles s'y soient établies.

Les

Les veritez qui se démontrent dans les plaidoyers & dans les harangues, ne sont pas de la nature des veritez Mathematiques. Ces dernieres ne dépendent que d'un très-petit nombre de principes certains & infaillibles. Les premieres dépendent d'une multitude de circonstances qui, separées, n'ont pas de force, & qui ne peuvent convaincre que lorsqu'elles sont ramassées & unies ensemble. On ne peut les ramasser sans art, & c'est où paroît l'adresse des Orateurs. Ils ménagent les moindres circonstances, & souvent ils font le fondement de leur preuve d'une particularité qu'un autre auroit rebutée, & n'auroit daigné employer. Pourquoi Ciceron grossit-il ses Oraisons de circonstances qui semblent inutiles & basses ? A quoi bon rapporter que Milon changea de souliers, qu'il prit ses habits de campagne, qu'il partit tard, attendant sa femme, laquelle fut long-tems à se préparer, selon la coûtume des femmes ? C'est que cette peinture simple & naïve qu'il fait sans oublier le moindre trait de l'action qu'il veut mettre devant les yeux des Juges, persuade efficacement qu'on ne peut rien appercevoir dans la conduite de Milon qui le fasse soupçonner d'avoir prémedité d'assassiner Clodius, comme prétendoient ses ennemis.

Les grands Orateurs n'emploient que des expressions riches, capables de faire valoir leurs raisons. Ils tâchent d'éblouïr les yeux & l'esprit, & pour ce sujet ils ne combattent qu'avec des armes brillantes. L'usage ne leur fournissant pas toûjours des mots propres pour exprimer le jugement qu'ils font des choses, & pour les faire paroître aussi grandes qu'elles sont : ils ont recours aux Tropes, qui leur servent encore à donner telle couleur qu'ils désirent à une action, à la faire paroître petite ou grande, loüable ou méprisable, juste

juste ou injuste, selon que les termes metaphoriques dont ils se servent, la relevent ou l'abaissent. Mais l'abus qu'ils font de cet art les rend souvent ridicules. On n'a pas droit de déguiser une action, de l'habiller comme l'on veut, de donner le nom de crime à une faute excusable, & d'en parler comme d'une faute legere, si elle est criminelle. Les mots de crime & de fautes donnent des idées contraires. Si l'on n'applique ces termes avec justesse, on doit passer ou pour n'avoir pas de jugement, ou pour avoir peu de bonne *foi.* Les personnes sages qui écoutent, s'attachent aux choses, & avant que de se laisser persuader par les mots, ils examinent s'ils sont justes. J'admire ces Déclamateurs qui croyent avoir triomphé de leur ennemi, quand ils se sont raillez de ses raisons : ils croyent l'avoir terrassé quand ils l'ont chargé d'injures, & qu'ils ont épuisé toutes les figures de leur art pour le représenter tel qu'ils veulent qu'il paroisse.

Mais aussi un Orateur ne doit pas être froid & indifferent. On ne peut défendre fortement une verité, si l'on ne s'interesse dans sa défense. Le discours est languissant qui ne part pas d'un cœur échauffé & ardent à combattre pour la verité, dont il a pris le parti. Nous avons montré dans le second Livre, que comme la nature fait prendre aux membres du corps des postures propres à attaquer & à se défendre dans un combat singulier, elle fait aussi que l'on figure son discours, & que l'on lui donne des tours propres à soutenir une verité contestée, à l'établir, & à refuter ce qu'on lui oppose. Aussi nous voyons qu'il n'y a rien de plus figuré que le discours d'un grand Orateur qui entre dans tous les sentimens de celui dont il plaide la cause, & se revêt de toutes ses affections.

C'est

C'est la qualité des choses dont il parle, qui doit regler son stile: lorsque les choses le meritent, il doit s'échauffer: on attend de lui de la vehemence. Par exemple, quand il déclame contre le vice, contre les crimes énormes, il ne le doit pas faire foiblement, comme le dit Seneque écrivant à un des ses amis. *Desideres, inquies, contra vitia aliquid asperè dici, contra pericula animosè, contra fortunam superbè, contra ambitionem contumeliosè. Volo luxuriam objurgari, libidinem traduci, impotentiam frangi: sit aliquid oratoriè acre, tragicè grande, comicè exile.* Ces paroles Latines disent beaucoup: elles peuvent tenir lieu de plusieurs preceptes.

La clarté est particulierement necessaire à un Orateur; mais il faut prendre garde qu'en voulant trop dire, il ne fatigue; car on n'aime pas à entendre rebattre ce que l'on sait déja. Quand on est serré, on n'est pas entendu; ce qui est étudié & profond, est obscur: ce qui est clair, superficiel, connu, & entendu de tout le monde, est méprisé. La difficulté est de trouver le juste milieu. Aussi il se peut faire que deux Orateurs, après s'être entendus, eurent raison de dire l'un de l'autre; l'un, après que le premier eut parlé: *Les eaux claires ne sont jamais profondes*; le premier ayant entendu le second: *Les eaux profondes ne sont jamais claires*; se reprochant reciproquement leurs défauts; à l'un d'être superficiel, à l'autre d'être obscur. Est-il necessaire que j'avertisse que c'est une extravagance, ou un orgueil mal entendu que d'affecter l'obscurité pour faire mine qu'on dit de grandes choses? La reputation est facile à acquerir à ce prix-là; mais il faut parler devant de sottes gens, qui effectivement n'admirent que ce qui est énigmatique, que ce qu'ils n'entendent point. Aussi, comme

il ne s'en rencontre que trop, je ne m'étonne[...] s'il s'est trouvé un mauvais Maître qui don[...] pour preceptes à ses écoliers, de jetter de l'obs[cu]rité sur leurs écrits, sans doute pour paroître m[er]veilleux. Son mot ordinaire étoit, *σκότισον*, c'est-à-dire, obscurcissez ce que vous dites. Qu[in]tilien parle de ce mauvais Rheteur, à qui [les] choses paroissoient d'autant meilleures, qu'il av[oit] peine à les entendre : *Tanto melior, ne ego quidem intellexi :* Cela est excellent, je ne l'entens p[as] moi-même.

Pour le nombre, ou cadence propre à l'Orat[eur,] son discours doit être périodique de temps [en] temps; les périodes se prononçant avec plus [de] majesté, elles donnent du poids aux choses.

CHAPITRE XIV.

Quel doit être le stile des Historiens.

APrès les harangues, il n'y a point de suje[t où] l'éloquence se fasse davantage admirer, qu[e] dans l'Histoire; car c'est le métier de l'Orat[eur] d'écrire l'Histoire, comme dit Ciceron: *Histo[ria] opus est maximè Oratorium.* C'est par sa bou[che] que les actions des grands hommes doivent ê[tre] publiées: c'est son stile qui en conserve la mé[moire] à la postérité. Les principales qualités [du] stile historique sont la clarté & la briéveté. [Un] Historien éloquent fait une vive peinture de l'action qu'il rapporte; il n'en oublie aucune no[table] circonstance. Celui qui est sec ou aride, ne represente que la carcasse des choses, il ne les dit qu'à demi : ainsi son Histoire est mai[gre] & décharnée. Quand on rapporte un com[bat] qui a été suivi d'une victoire signalée, ce n'est

n'est pas être Historien que de dire simplement que l'on a combattu: il faut rapporter les causes de la guerre, dire comment elle s'est allumée, faire connoître quel étoit le dessein des Princes, quelles étoient leurs forces; il faut faire une description du lieu du combat, particulierement si ce lieu a été cause de quelque accident considerable, & découvrir tous les stratagêmes dont on s'est servi. Mais il faut sur toute chose que l'Histoire soit comme un miroir qui rend les objets tels qu'ils se presentent à lui, sans augmentation, ni diminution de leur grandeur naturelle.

La briéveté contribuë à la clarté: je ne parle point de celle qui consiste dans les choses, & dans un choix de ce qu'il faut dire & de ce qu'il faut négliger. Le stile d'un Historien doit être coupé, dégagé de longues phrases, & de ces périodes qui tiennent l'esprit en suspens. Il faut que son cours soit égal, & qu'il ne soit point interrompu par ces figures extraordinaires, par ces grands mouvemens qui sont défendus à un Historien dont le devoir est d'écrire sans passion. Ce n'est pas qu'un Historien qui est bon Orateur, ne puisse faire usage de son éloquence. L'occasion s'en presente assez souvent. Comme il est obligé de rapporter ce qui a été dit, aussi bien que ce qui a été fait; il y a des harangues à faire dans l'Histoire, où les figures sont nécessaires pour peindre la passion de ceux qu'on fait parler.

CHAPITRE XV.

Quel doit être le stile Dogmatique.

LE zele que l'on a pour la défense d'une [illegible]rité contestée, cause dans l'ame des m[illegible]vemens qui font qu'elle se tourne de tous cô[illegible] qu'elle cherche par tout des armes, & qu'e[illegible] employe toutes les forces de l'éloquence p[illegible] triompher de ses adversaires. Dans les matie[illegible] dogmatiques, où pour Auditeurs on n'a q[illegible] des personnes dociles, qui reçoivent ce qu'on le[illegible] dit comme ils recevroient des Oracles, ces [illegible]jets de zele & de chaleur ne se presentent poi[illegible] Dans un Traité de Geometrie, quel sujet auroit[illegible] de s'échauffer? Les veritez qu'on y démontre s[illegible] évidentes. Elles n'empruntent point leur cl[illegible] des lumieres de l'éloquence : il ne faut que [illegible] proposer. Ce n'est pas comme dans les proc[illegible] où la verité est facheuse aux uns, & avantag[illegible] aux autres, & où étant reconnuë, elle enri[illegible] l'un, & apauvrit l'autre. Qui est celui qui [illegible] interêt à contester ou à défendre une propositi[illegible] de Geometrie? Les Geometres démontrent q[illegible] les trois angles d'un triangle sont égaux à d[illegible] angles droits. Que cela soit vrai ou faux, [illegible] ne fait ni bien ni mal à personne; l'on ne s'[illegible] oppose point. C'est pourquoi le stile d'un [illegible] mettre doit être simple, sec, & dépouillé de [illegible] les mouvemens que la passion inspire à l'Orateur. Outre que plus une verité est claire, & conçûë avec évidence, on est plus déterminé à l'exprimer d'une même façon, & en peu de paroles.

En traitant la Physique & la Morale, on peut

prendre une maniere d'écrire moins seche que ce stile des Geometres. Un homme, qui s'applique avec contention à résoudre un problême de Geometrie, à trouver une Equation d'Algebre; est chagrin & austere; il ne peut souffrir ces paroles qui ne sont placées dans le discours que pour l'ornement. Mais la Physique & la Morale ne sont pas des matieres si épineuses, qu'elles rendent de mauvaise humeur les Lecteurs. Il n'est donc pas necessaire que le stile de ces Sciences soit si severe.

Les veritez qui se démontrent dans les Sciences profanes, sont steriles, & peu importantes. Les passions ne sont justes & raisonnables que lorsqu'elles portent l'ame, & la poussent à chercher un bien solide, & à fuir un mal veritable; c'est donc une chose assez ridicule de se passionner pour soûtenir ces veritez qui ne sont ni bien ni mal, d'en parler avec des emportemens, des transports & des figures que le bon sens veut qu'on reserve à d'autres occasions. Je ne puis souffrir ceux qui se passionnent pour défendre la reputation d'Aristote, qui disent des injures à ceux qui n'estiment pas assez Ciceron, qui font des exclamations & des figures contre ceux qui se trompent en parlant des habits des Grecs & des Latins. Mais aussi je ne puis dissimuler que c'est avec peine que je lis les ouvrages de ces Theologiens qui parlent avec autant de froideur & de secheresse, des principales veritez de notre Religion, que si elles n'étoient importantes à personne. C'est une espece d'irreligion que d'envisager les choses de Dieu sans des mouvemens d'amour, de respect & de véneration qui se fassent paroître au dehors. On ne peut assister aux saints Mysteres que dans une posture respectueuse. Ceux qui se mêlent de parler de Theologie, qui veulent

instruire, doivent imiter le Maître des Maîtres JESUS-CHRIST: il éclairoit l'esprit, & touchoit la volonté; il embrasoit le cœur de ses Disciples en même temps qu'il les enseignoit. C'étoit à ce feu Divin qu'il allumoit dans leurs cœurs, que ses Disciples le reconnoissoient. *Nonne cor erat ardens in nobis dum nobiscum loqueretur in viâ?* Avec quelle froideur les plus devots lisent-ils les écrits de la plus grande partie des Scholastiques? On n'y trouve rien qui réponde à la majesté des choses qu'ils traitent. Leurs expressions sont rempantes, leur stile languissant & sans mouvement. L'Ecriture Sainte est majestueuse. Les écrits des Peres portent les traits de l'amour dont ils brûloient pour les saintes veritez qu'ils enseignent. Lorsque le cœur est plein de feu, les paroles qui en sortent sont ardentes.

CHAPITRE XVI.

Quel doit être le stile des Poëtes.

ON donne toute liberté aux Poëtes, ils ne s'assujettissent point aux loix de l'usage commun, & ils se font un nouveau langage. Il est facile de justifier cette liberté. Les Poëtes veulent plaire, & surprendre par des choses extraordinaires & merveilleuses; ils ne peuvent arriver à ce but qu'ils se proposent, s'ils ne soûtiennent la grandeur des choses par la grandeur des paroles. Tout ce qu'ils disent étant extraordinaire, les expressions qui doivent égaler la dignité de la matiere, doivent être extraordinaires, & éloignées des expressions communes. Les Hyperboles & les Metaphores sont absolument necessaires

dans

dans la poësie, l'usage ne fournissant pas des termes assez forts. Le tour du discours poëtique doit être aussi figuré pour la même raison; car la dignité de la matiere remplissant l'ame du Poëte de transports d'estime & d'admiration, le cours de ses paroles ne peut être égal; il est nécessairement interrompu par les flots de ces grands mouvemens dont son esprit est agité. Aussi lorsque le sujet de ses vers n'a rien qui puisse causer ces fougues & ces transports, comme dans les Comedies, dans les Eclogues, & dans quelques autres especes de vers dont la matiere est basse, son stile doit être simple & sans figures. C'est la qualité des choses qui sont grandes & rares, qui excuse & autorise la maniere de parler des Poëtes: car si ces choses sont communes, il ne leur est pas plus permis qu'à un Historien de s'éloigner de l'usage commun.

On n'aime pas ordinairement les veritez abstraites, qui ne s'apperçoivent que par les yeux de l'esprit. Nous sommes tellement accoûtumez à ne concevoir que ce que les sens nous presentent, que nous sommes incapables de comprendre un raisonnement s'il n'est établi sur quelque experience sensible: de là vient que les expressions abstraites sont des Enigmes à la plûpart des gens, & que celles-là plaisent, qui forment dans l'imagination une peinture sensible de ce qu'on leur veut faire concevoir. C'est pourquoi les Poëtes dont le but principal est de plaire, n'employent que ces dernieres expressions; & c'est pour cette même raison que les Metaphores, qui rendent toutes choses sensibles, comme nous avons vû, sont si frequentes dans leur stile.

Ce desir de frapper vivement les sens, & de se faire entendre sans peine, a porté les anciens Poëtes à user si souvent de fictions, donnant à

chaque chose un corps fait comme le nôtre; une ame & un visage. Lorsqu'un Poëte est une fois échauffé, il ne considere plus les choses dans leur état naturel.

Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre:
Un orage terrible aux yeux des matelots;
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.

Cela touche d'une autre maniere que les expressions communes. Quand un Poëte vient à parler de la guerre, & qu'il dit que Bellonne, Déesse de la guerre, porte la terreur & l'epouvante dans toute une armée, que le Dieu Mars anime l'ardeur des soldats; ces manieres de dire les choses font bien une autre impression sur les sens, que celles-ci dont on se sert dans l'usage ordinaire. *Toute l'armée fut épouvantée: Les soldats étoient animez au combat.* Chaque vertu, chaque passion est une Divinité dans la Poësie. Minerve est la Prudence. La Crainte, la Colere, l'Envie sont des Furies. Ces noms *de crainte, de colere, d'envie*, quand on ne considere que les idées que l'usage y a jointes, ne font pas grande impression. Mais on ne peut se représenter la Déesse de la colere avec ses yeux pleins de fureur, ses mains teintes de sang, ces flâmes qui sortent de sa bouche, ces serpens sifflans autour de sa tête, cette torche allumée qu'elle tient à la main, sans fremir & sans s'effrayer.

Dans les Poësies saintes, c'est-à-dire, dans celles mêmes qui se chantoient devant le Sanctuaire, les Prophêtes se servoient de manieres à peu près semblables pour se rendre intelligibles à la populace. David fait concevoir comme Dieu l'avoit secouru & protegé contre ses ennemis, d'un

stile

stile, qui est aussi vif & aussi hardi que celui des Poetes profanes dont nous venons de parler. Il représente Dieu qui descend du Ciel, & vient combatre pour sa défense.

En cette extremité derniere
J'invoquai le Seigneur, j'eus recours à mon Dieu;
Et voilà que de son haut lieu,
Il entendit ma voix, il ouït ma priere.

Pour moi ses forces il assemble:
Ces hauts monts dont l'orgueil s'éleve jusqu'aux Cieux
Agitent leurs fronts glorieux;
Et jusqu'au fondement toute la terre tremble.

De courroux son visage fume,
De ses yeux irritez sort un feu dévorant,
Qui court comme un affreux torrent,
Et tout ce qu'il rencontre aussi-tôt il l'allume.

Les Cieux pour le laisser descendre
Abaissent par respect leurs grands cercles voutez;
Et sous ses pas de tous côtez
Les nuages épais commencent de s'étendre.

Les Cherubins qui de sa gloire
Sont avec tant d'ardeur les Ministres savans,
Tirent sur les ailes des vents,
Son char, où sa puissance attache la victoire.

Il cache sa Majesté sainte
Sous un noir pavillon fait de sombres brouillards;
Qui comme de fermes remparts,
Font autour de son trône une effroyable enceinte.

La prose endort, la poësie réveille. Les narra-

 tions

tions que font les Poëtes sont interrompuës par des exclamations, par des apostrophes, par des digressions, & par mille autres figures qui entretiennent l'attention. Ils ne regardent jamais les choses que par les endroits capables de charmer. Ils n'en apperçoivent que la grandeur & que la rareté; ils ne considerent rien de tout ce qui pourroit refroidir la chaleur de leur admiration; ce qui fait qu'ils sortent, pour ainsi dire, d'eux-mêmes, & que se laissant aller au feu de leur imagination, ils deviennent semblables à une Sibylle, qui étant pleine d'un esprit extraordinaire, ne parloit plus le langage ordinaire des hommes

Sed pectus anhelat,
Et rabie fera corda tument: majorque videri,
Nec mortale sonans, afflata est numine quando
Jam propiore Dei.

La cadence des vers leur donne une force particuliere, d'où vient que les mêmes choses insipides en prose, sont picquantes en vers. *Eadem negligentiùs audiuntur, minùsque percutiunt, quandiu solutâ oratione dicuntur: ubi accessere numeri, & egregium sensum astrinxere certi pedes, eadem illa sententia velut lacerto excussa torquetur.* Mais pesez bien ce que dit ici Seneque, qu'il faut que les vers renferment quelque beau sentiment: car il en est de la poësie comme de toutes les autres choses que le seul plaisir fait rechercher. Ce n'est pas assez qu'elles soient bonnes, il faut qu'elles soient agréables. Aussi on ne peut lire un Poëme qui n'est que mediocre.

CHAPITRE XVII.

Des ornemens, premierement de ceux qu'on peut nommer naturels.

IL semble que nous n'ayons travaillé jusqu'à présent qu'à rendre solides les ouvrages qu'on a entrepris, sans penser à leur embellissement. On se trompe, car la beauté, ainsi que l'a dit un Ancien, n'est autre chose que la fleur de la santé. Les fleurs sont un effet & une marque du bon état de la plante qui les a produites. Les ornemens du discours naissent pareillement de sa santé; c'est à-dire, de la justesse avec laquelle il a été composé. Ainsi il ne faut point d'autres regles pour parler avec ornement, que celles que nous avons données pour parler juste.

La même chose reçoit differens noms, selon les differentes faces par lesquelles on la regarde. Quand on considere la beauté en elle même, c'est la fleur de la santé; mais quand on la considere par rapport à ceux qui jugent de cette beauté, on peut dire que la veritable beauté est ce qui plaît aux honnêtes gens, qui sont ceux qui jugent raisonnablement des choses. Il n'est pas difficile de déterminer ce qui plaît, & en quoi consiste ce que l'on appelle, *un je ne sai quoi*, que l'on sent dans la lecture des bons Auteurs; car si on refléchit un peu sur ce sentiment, on trouvera que le plaisir que l'on sent dans un discours bien fait, n'est causé que par cette ressemblance qui se trouve entre l'image que les paroles forment dans l'esprit, & les choses dont elles sont la peinture. De sorte que c'est la verité qui plaît; car la verité d'un discours n'est

autre chose que la conformité des paroles qui le composent avec les choses. Ainsi lorsque cette conformité est extraordinairement parfaite, le discours est extraordinairement parfait. Il en est comme de la peinture, lorsqu'elle est ressemblante, elle plaît, quoique les choses qu'elle représente, soient en elles-mêmes desagréables & horribles. Le plus affreux serpent plaît dans un Tableau. De même, quelque medioeres que soient les choses qu'un Ecrivain raconte, s'il le fait clairement & vivement, il se fait lire.

L'harmonie contribuë à la beauté. Le discours est un instrument qui est fait pour signifier ce que l'on pense: cet instrument plaît quand il rend le service que l'on en attend, & qu'il le fait d'une maniere facile. Nous avons fait voir ailleurs qu'un discours qui se prononce facilement, donne du plaisir. D'où l'on peut conclure qu'il n'y a rien de veritablement beau dans un discours, que ce qui est utile, soit pour la clarté des expressions, soit pour la facilité de la prononciation. Il est constant que dans les ouvrages de la nature, tout ce qui est beau, est accompagné d'une grande utilité. Dans un verger la disposition des arbres qui sont plantez à la ligne, & en échiquier, est agréable & utile; car elle fait que la terre communique également son suc à tous ces arbres. *Arbores in ordinem certaque intervalla redacta placent; quincunce nihil speciosius est, sed id quoque prodest, ut succum terræ æqualiter trahant.* Dans un bâtiment les colomnes qui en sont le principal ornement, y sont si necessaires, & leur beauté est si étroitement liée avec la solidité de tout l'édifice, qu'on ne peut les renverser sans le ruïner entierement.

Cependant nous sommes obligez de reconnoître qu'outre cette beauté naturelle, il y a de certains

tains ornemens que nous pouvons appeller artificiels, en les comparant à ceux dont les personnes bien-faites accompagnent les graces naturelles de leur visage. Il faut avoüer que dans les ouvrages des Ecrivains les plus judicieux, on trouve de certaines choses qu'on pourroit retrancher sans faire tort au sens de leur discours, sans en troubler la clarté, sans en diminuer la force. Elles n'y sont placées que pour l'embellissement, & elles n'ont point d'autre utilité que celle d'arrêter l'esprit du Lecteur par le plaisir qu'il reçoit de sa lecture, & de faire qu'il s'applique plus volontiers. Souvent après avoir dit tout ce qui est necessaire, on ajoûte quelque chose d'agréable. Après que les mots & les expressions sont assez bien arrangées, & qu'elles se peuvent prononcer commodément, on fait davantage, on les mesure, & on leur donne une cadence agréable aux oreilles. La Nature se joüe quelquefois dans ses ouvrages, toutes les plantes ne portent pas des fruits, quelques-unes n'ont que des fleurs.

CHAPITRE XVIII.

Des ornemens artificiels.

LES ornemens artificiels consistent dans les Tropes, dans les Figures, dans un arrangement harmonieux des paroles qui composent le discours, dans des pensées spirituelles conçûës en des termes rares, dans des allusions, & des applications ingenieuses de passages de quelque Auteur fameux. Allons jusqu'à la source du plaisir que donnent ces ornemens. L'homme étant fait pour la grandeur, tout ce qui en porte les mar-

ques, donne du plaisir. Ainsi la fécondité, la richesse des expressions, les grandes periodes, les grands mots, les figures hardies, les pensées relevées, sont agréables. De cette inclination que nous avons pour la grandeur, vient cet amour que nous avons pour tout ce qui est rare & extraordinaire. La capacité de notre cœur est infinie, il n'y a que Dieu qui la puisse remplir. Toutes les choses communes, & que nous avons mesurées, pour ainsi dire, avec cette capacité, nous doivent donc paroître petites, & nous dégoûter. Ce qui n'arrive pas si-tôt quand les choses sont extraordinaires, parce que nous n'en avons point encore trouvé les bornes, ainsi elles nous plaisent. Il semble que tout ce qui se presente à nous d'extraordinaire, est ce qui nous va satisfaire. C'est pour cette raison que les Metaphores & les Figures, qui sont des manieres de parler extraordinaires, & generalement toutes les expressions qui ne sont pas communes, nous sont agréables.

Nous avons aussi naturellement de l'estime & de l'amour pour ce qui est fait avec esprit, & ce qui marque quelque rare perfection. Ainsi quand un Auteur dit sur un sujet quelque chose qui ne vient pas dans la pensée de tout le monde, quand il se sert adroitement d'un passage de quelque Auteur, qu'il l'applique bien, qu'il fait quelque allusion spirituelle, qu'il trouve un moyen fin de s'exprimer, il plaît, parce que ce sont là des marques de son esprit qui brille dans son ouvrage.

De là vient encore que les imitations ingenieuses sont souvent aussi agréables que la vérité même. Ne prend on pas autant de plaisir à entendre un homme qui imite fort bien la voix d'un rossignol, que le rossignol même? Quand un

un Orateur se sert de quelque expression qui n'est pas naturelle, & qui néanmoins fait concevoir les choses, cette imitation est agréable, l'adresse avec laquelle il s'est servi de cette expression, qui n'étoit pas faite pour cet usage, plaît. C'est pour cela que les allusions sont agréables, mais ce n'est pas la seule beauté de l'esprit de l'Auteur qui charme dans ces occasions; un Lecteur spirituel prend part à sa gloire, parce qu'il remarque qu'il a lui-même de l'esprit, puisqu'il a pû appercevoir sa pensée au travers du voile de l'allusion dont il l'avoit couverte.

Les emblêmes doivent être mises dans le rang de ces expressions ingenieuses, qui font concevoir d'une maniere courte & rare ce que veut dire celui qui les propose. Il plaît, parce qu'il se sert adroitement de quelque peinture sensible pour faire concevoir une pensée spirituelle. Comme dans cet emblême qu'un Sujet prit pour Symbole de sa fidelité à son Prince, auquel il demeura attaché après que ce Prince fut tombé dans une disgrace fâcheuse. Le corps de cet emblême étoit un lierre qui embrassoit le tronc d'un chêne, & qui demeuroit enlassé après que le chêne avoit été renversé par terre, avec ces mots: *Hæretque cadenti*. Les hommes ne conçoivent qu'avec une application penible les choses spirituelles; les expressions sensibles qui leur épargnent cette peine, leur sont agréables; c'est pourquoi les emblêmes qui sont des peintures sensibles, plaisent. Pour cette même raison, comme nous l'avons dit souvent, les Metaphores qui sont prises de choses sensibles, sont mieux reçûes, & quelquefois sont plus claires que les expressions ordinaires.

Enfin un discours figuré, & qui porte les caracteres d'un esprit animé, doit causer un plaisir

secret : car, comme nous avons vû, la Nature a mis les passions dans le cœur de l'homme, comme des armes dont il se peut servir pour repousser le mal, & acquerir ce qui lui est avantageux. Ainsi le mouvement de ces passions qui sont si utilles pour sa conservation, est toûjours accompagné de quelque plaisir secret. Une trop grande tranquilité de l'ame cause de l'ennui. On aime à ressentir quelques petites émotions, quand on ne craint point d'ailleurs aucune fâcheuse suite. Selon ce qu'on a dit, les figures impriment dans l'esprit des Lecteurs les passions dont elles sont les caracteres. Un discours figuré doit donc être beaucoup plus agréable qu'un discours uni. On ne lit jamais les vers suivans sans ressentir des mouvemens de tendresse & de douleur. Virgile fait dans ces vers la peinture de Nisus, lorsque Volcens s'avançant l'épée à la main contre Euriale qu'il croioit avoir mis à mort Tagus : Nisus, pour mettre à couvert de ce danger Euriale son ami, se déclare auteur de cette action : il dit que c'est lui qui a tué Tagus, il se présente pour recevoir le coup dont Volcens alloit frapper Euriale.

Me me, adsum qui feci, in me convertite ferrum,
O Rutuli : mea fraus omnis, nihil iste nec ausus,
Nec potuit, cœlum hoc & conscia sydera testor ;
Tantùm infelicem nimiùm dilexit amicum.

CHAPITRE XIX.

Des faux ornemens.

L'on trouve peu de personnes qui examinent avec jugement les choses qui se présentent. On

On se laisse surprendre par les apparences. Ainsi, parce que les grandes choses sont rares & extraordinaires, les hommes se forment une telle idée de la grandeur, que tout ce qui a un air extraordinaire, leur paroît grand. Ils n'estiment ensuite que ce qui n'est pas commun; ils méprisent les manieres de parler naturelles, parce qu'elles ne sont pas extraordinaires. Ils aiment les grands mots, les phrases enflées, *Sesquipedalia verba & ampullas*. Pour les éblouïr, il faut seulement revêtir d'un habit étranger & magnifique ce qu'on leur propose. Ils ne rechercheront pas si sous cet habit extraordinaire il y a quelque chose de caché, qui soit effectivement grand & extraordinaire. Ce qui fait remarquer encore plus sensiblement leur sottise, c'est qu'ils admirent ce qu'ils n'entendent pas, *mirantur quæ non intelligunt*; parce que l'obscurité a quelque apparence de grandeur, & que les choses sublimes & relevées sont ordinairement obscures & difficiles.

Les hommes ayant donc une si fausse idée de la grandeur, il ne faut pas s'étonner si les ornemens dont ils chargent leurs ouvrages, sont faux, & en si grand nombre: car enfin, comme nous avons dit ailleurs, ils ne veulent rien dire que de grand. Leur ambition les porte plus loin qu'ils ne peuvent aller, ainsi ils tombent en voulant s'élever, & crevent en voulant s'enfler. La fécondité est une marque de grandeur; l'ardeur qu'ils ont de paroître féconds, fait qu'ils étouffent leurs pensées par une trop grande abondance de paroles. Quand quelque chose leur plaît, ils s'y arrêtent, ils la repetent: *Nesciunt quod bene cessit relinquere*. Ils font comme ces jeunes chiens qui ne peuvent quitter leur proye, & qui s'en joüent long-temps. Il faut donner à chaque chose son étenduë naturelle. Une statuë dont les parties ne sont pas proportionnées, qui

qui a de grandes jambes & de petits bras, un petit corps & une grosse tête, est monstrueuse. Le plus grand secret de l'éloquence est de tenir les esprits attentifs, & d'empêcher qu'ils ne perdent de vûë le but où il faut les conduire. Quand on s'arrête trop long-temps à de certaines parties, le Lecteur en est si occupé, qu'il ne se souvient plus du sujet principal. La fécondité n'est donc pas toûjours bonne. Les repletions, aussi-bien que le jeûne, causent des maladies.

Entre les savans, on estime ceux qui ont plus de lecture; la difficulté des Sciences en releve le prix; on a de l'estime pour ceux qui savent l'Arabe & le Persan. On n'examine pas si par le moien de ces langues on acquiert quelque rare connoissance, qui ne se puisse trouver dans nos Auteurs. Il suffit que ceux qui ont chargé leur memoire de ces langues, sachent ce qu'il est difficile de savoir, & ce qui n'est sû que d'un très-petit nombre de personnes. L'ambition qu'on a de paroître savant, & de faire remarquer son érudition, fait donc qu'en parlant ou en écrivant on allegue continuellement les Auteurs, quoique leur autorité ne soit necessaire que pour faire savoir qu'on les a lûs, & pour passer pour docte, comme saint Augustin le reproche à Julien. *Quis hæc audiat, & non ipso nominum sectarumque conglobatarum strepitu terreatur, si est ineruditus qualis est hominum multitudo, & existimet te aliquem magnum qui hæc scire potuerit?* On entasse du Grec sur du Latin, de l'Hébreu sur l'Arabe. Une sottise, lorsqu'elle est dite en Grec, est souvent bien reçûë: un mot Italien dans un discours, quelque application qu'on en fasse, fait passer son Auteur pour galand & poli. Si cette coûtume n'étoit point ordinaire, nous serions aussi étonnez de cette maniere bizarre de par-

parler, que d'entendre un phrenetique. Ce défaut gâte un stile, & empêche qu'il ne soit net & coulant. Si c'est pour donner du poids à ses paroles qu'on allegue les Auteurs, on ne le doit faire que dans la necessité d'appuyer ce que l'on avance de l'autorité d'un Auteur de reputation. Qu'est-il besoin d'alleguer Euclide pour prouver que le tout est égal à ses parties: de citer les Philosophe pour persuader le monde qu'il fait froid l'hyver? Je ne blâme pas toutes les citations; au contraire, je les approuve lorsque les paroles sont belles, & qu'il est à propos de reveiller l'esprit du Lecteur par quelque diversité; le seul excès en est blâmable.

Les sentences trop frequentes troublent aussi l'uniformité du stile. Par sentences on entend ces pensées relevées qu'on exprime d'une maniere concise, ce qui leur fait donner le nom de pointes. Je ne parle point de ces sentences pueriles & fausses qui ne contiennent rien d'extraordinaire & de particulier qu'un tour forcé, & qui n'est point naturel. Les plus belles, si elles sont placées trop près-à-près, s'étouffent, & rendent le stile raboteux; & comme elles sont détachées du reste du discours, on peut dire d'un stile qui est chargé de ces pointes, qu'il est hérissé d'épines. Ces pensées détachées sont comme des pieces cousuës & rapportées, qui étant d'une couleur differente du reste de l'étoffe, font une bizarrerie ridicule; ce qu'il faut éviter avec grand soin; *Curandum est ne sententiæ emineant extra corpus orationis expressæ, sed intexto vestibus colore niteant.* On aime à parsemer ses ouvrages de sentences, parce qu'on croit qu'on passera pour un homme d'esprit, *Facie ingenii blandiuntur.*

En effet, comme on l'experimente en ouvrant Seneque, on est charmé de cette maniere ingenieuse

nieuse de dire beaucoup de choses en si peu de paroles, & d'un tour rare & nouveau, comme quand pour exprimer l'entiere ruïne de la Ville de Lyon, qui avoit été réduite en cendre, il dit *Lugdunum quod ostendebatur in Gallia, quaritur.* On cherche à présent dans les Gaules où étoit autrefois la Ville de Lyon. Et pour marquer en peu de paroles la rapidité de son incendie, il dit : *In hac, una nox fuit inter urbem maximam, & nullam.* On rencontre dans cet Auteur à chaque page des choses admirablement dites, d'un grand sens, exprimées en peu de mots : *Quid est Eques Romanus, aut libertinus, aut servus? Nomina ex ambitione aut ex injuriâ nata.* Mais afin que ces expressions plaisent, il faut les lire détachées de l'ouvrage; car il en est comme de toutes les choses où l'on ne cherche que le plaisir : on s'en dégoûte bien tôt. Aussi ces pensées & ces expressions ingenieuses, qui d'ailleurs ornent un stile, le gâtent, si elles ne sont si bien enchassées qu'elles y soient comme naturelles, & ne paroissent point étrangeres : que ce soit la nature même qui les présente, qui les fasse naître. Tout ce qui est recherché, ou semble l'être, qui est tiré de loin, n'a point une certaine naïveté qui se fait aimer & estimer. Faites attention aux paroles Latines suivantes du Maître des Rheteurs, Quintilien. *Nihil videatur fictum, nihil sollicitum : omnia potius à causa quàm ab Oratore profecta videantur.* Ces paroles sont du même Rheteur; *Optima minimè accersita, & simplicibus, atque ab ipsâ veritate profectis similia.* Ces paroles contiennent un grand sens; ce sont des regles qu'il faut avoir toûjours présentes pour se defendre de la corruption qui s'introduit dans l'éloquence, qu'on gâte par des affectations dans la trop gran-

grande passion de s'exprimer avec esprit.

En parlant des ornemens, il ne faut pas oublier les portraits dont on embellit un discours, comme on fait une sale & une gallerie en y plaçant les images des Princes, des Rois, des Grands hommes; car comme les images se peuvent détacher du lieu où elles ont été mises, aussi ce qu'on entend par portraits dans le discours, ce sont des descriptions sur lesquelles on s'arrête, & qu'on auroit pû passer. Voilà le portrait de ces flateurs qui assiegent les Princes, & corrompent leur vertu.

Par de lâches adresses
Des Princes malheureux nourrissent les foiblesses;
Les poussent au penchant où leur cœur est enclin,
Et leur osent du vice applanir le chemin:
Detestables flateurs, present le plus funeste
Que puisse faire aux Rois la colere celeste.

CHAPITRE XX.

Regles qu'on doit suivre dans la distribution des ornemens artificiels.

L'On ne peut pas condamner absolument les ornemens artificiels, qui ne sont inserez dans les ouvrages que pour divertir & délasser les Lecteurs; comme nous l'avons dit ci-dessus. Ils ont leur prix; mais c'est le bon usage qu'on en fait qui le leur donne. Les regles suivantes ne seront pas inutiles pour bien user de toutes ces richesses du langage, & pour les ménager avec prudence. La premiere regle que l'on doit suivre dans la distribution des ornemens artificiels, c'est de les appliquer en temps & lieu. Les yeux sont

sont importuns, quand on est accablé d'affaires. Quand une matiere est difficile, & que la difficulté rend le Lecteur chagrin, il faut éviter tous les jeux de paroles qui ne feroient qu'augmenter son travail, le détournant de son application serieuse. Si on ne cherche que l'utilité, l'agréable déplaît. Il y a des matieres qui ne souffrent aucun ornement, telles que sont celles qu'on appelle dogmatiques.

Ornari res ipsa negat, contenta doceri.

Lorsque la matiere du discours est simple, tout doit être simple. Les habits chargez de pierreries, & extraordinairement ornez, ne se portent qu'à certaines Fêtes dans les cérémonies extraordinaires. Il faut proportionner les paroles aux choses, & avoir toûjours égard à la bien-seance. C'est pourquoi, comme le remarque saint Augustin, lorsqu'on traite quelque matiere serieuse, comme sont celles qui regardent la Religion, il ne faut pas donner à ces paroles une cadence qui leur fasse perdre beaucoup de ce poids & de cette gravité qui les doit rendre venerables. *Cavendum ne divinis gravibusque sententiis dum additur numerus, pondus detrahatur.*

Les ornemens doivent être raisonnables, c'est-à-dire, qu'il ne faut rien dire qui choque le sens commun. Vous trouverez de petits esprits qui ne se mettent pas en peine de dire une impertinence, d'avancer une chose fausse, pourvû que ce qu'ils disent ait l'air d'une sentence; de parler sans jugement, pourvû qu'ils fassent entrer une métaphore & une figure dans leur discours. Ils ne font pas de reflexion si ce qu'ils disent est pour ou contre eux. S'ils peuvent faire une antithese, une repetition, une cadence qui

flate

les sens, n'importe qu'ils blessent la Raison, sont satisfaits de leur esprit. On doit être convaincu qu'il n'y a rien de beau qui ne soit raisonnable, & si on estime quelquefois ces faux ornemens, c'est qu'on se laisse éblouïr par leur brillant, & étourdir par un certain bruit qui ne signifie rien ; ou pour le dire franchement c'est qu'on a l'esprit petit. Une ame élevée aime, & cherche dans le discours la verité, & non pas les paroles. *Bonorum ingeniorum insignis est indoles, in verbis verum amare, non verba.* Je ne puis estimer un discours dont le son flate les oreilles, lorsque les choses choquent le bon sens, dit S. Augustin. *Nullomodo mihi sonat disertè, quod dicitur ineptè.*

Les ornemens sont raisonnables lorsque la verité n'est point choquée, c'est-à-dire, que toutes les expressions dont on se sert, ne donnent que des idées véritables. Ceux qui veulent éblouïr, ne parlent jamais naturellement; leurs paroles font paraître tout ce qu'ils disent si extraordinaire, qu'il n'y a point de vraisemblance. Pour rendre ce défaut sensible, je rapporterai ici un passage de Vitruve, qui est admirable pour cela. Ce judicieux Architecte se plaint de ce que dans la peinture l'on ne prenoit plus pour modele les choses comme elles sont dans la verité. On met, dit-il, au lieu de colonnes des roseaux; on peint des chandeliers qui portent de petits châteaux; desquels, comme s'ils étoient des racines, il s'éleve quantité de branches délicates, où l'on voit des figures assises, & sortir de leurs fleurs des demi-figures, les unes avec des visages d'hommes, les autres avec des têtes d'animaux, qui sont des choses qui ne sont point, & qui ne peuvent être, comme elles n'ont jamais été. Les nouvelles fantaisies prévalent de telle sorte, qu'il ne se trouve presque
[illegible] per-

personne qui soit capable de découvrir ce qu'il y a de bon dans les Arts, & qui en puisse juger. Car quelle apparence y a-t-il que des roseaux soûtiennent un toit; qu'un chandelier porte des châteaux; que de foibles branches portent les figures qui y sont comme à cheval, & que d'une fleur il puisse naître des moitiez de figures? Pour moi (dit Vitruve) je crois qu'on ne doit point estimer la peinture si elle ne représente la verité. Ce n'est pas assez que les choses soient bien peintes, il faut aussi que le dessein soit raisonnable, & qu'il n'ait rien qui choque le bon sens. Il faut appliquer à l'éloquence ce que Vitruve dit ici de la peinture. Quand on parle, il faut prendre la verité pour modele, & il ne faut pas, pour donner plus d'éclat aux choses, les représenter autres qu'elles sont.

C'est donc à quoi il faut travailler, que les choses paroissent ce qu'elles sont; simples, si elles sont simples. Philostrate loüant un tableau où étoient représentez les chevaux d'Amphiaraüs, dit que le Peintre les avoit représentez baignez de leur sueur, & couverts d'une poussiere qui les rendoit moins agréables, mais plus ressemblans à ce qu'ils étoient; *Deformiores, sed veriores.* Il y a des personnes à qui tout est égal, qui habillent tout le monde magnifiquement; c'est-à-dire, qu'ils parlent sur un même ton des grandes & des petites choses; & prodiguent par tout les ornemens de l'élocution. D'où vient cela? C'est qu'il est aisé d'employer de riches couleurs, & qu'il est difficile de tirer les traits propres d'un objet qu'on veut peindre. C'est ce qu'Apellès disoit à un jeune Peintre; N'ayant pû faire Helene aussi belle qu'elle est, vous l'avez fait riche.

Je dis donc encore, qu'il ne faut rien estimer ni dire que ce qui est veritable: il le faut faire

d'une

d'une maniere noble, rare, nouvelle, qui attire l'attention ; mais que la verité s'y trouve. C'est en quoi pechent les Vers suivans de Racan sur Marie de Medecis.

Paissez, cheres brebis, joüissez de la joye
Que le Ciel vous envoye.
A la fin sa clemence a pitié de nos pleurs.
Allez dans la campagne, allez dans la prairie ;
N'épargnez point les fleurs ;
Il en revient assez sous les pas de Marie.

Cela n'est fondé sur aucune verité. C'est une flaterie ridicule. Je sai qu'on dit que c'est une allusion à ce que quelques anciens Poëtes ont dit : Cette allusion ne me paroît pas fort ingenieuse, ni à propos ; car ce n'est pas loüer une Reine que de lui attribuer ce quelle fait ne lui pouvoir convenir. On dit que dans l'Epigramme suivante sur l'incendie du Palais, le faux y domine, & que le vrai n'y a nulle part : cela ne me paroît pas.

Certes l'on vit un triste jeu,
Quand à Paris Dame Justice
mit le Palais tout en feu
Pour avoir trop mangé d'épices.

Cette allusion fait appercevoir un reproche réel qu'on fait aux Juges de prendre trop d'Epices.

Avant que de penser en aucune maniere aux ornemens, il faut travailler à rendre utile ce qu'on doit dire, choisissant des expressions qui puissent imprimer dans l'ame les pensées & les mouvemens qu'on en veut donner. Après, si la bien-seance le permet, on peut travailler à rendre agréable ce qu'on a dit utilement. Un sage Architecte songe premie-

rement à jetter de bons fondemens; il éleve des murailles capables de soûtenir le faîte de la maison qu'il bâtit. S'il veut que son ouvrage soit agréable à la vûe, il y ajoûte des ornemens. Mais remarquez que tous ces ornemens qui pourroient être retranchez, c'est-à-dire, qui ne sont pas absolument utiles, ne sont placez qu'après qu'il a travaillé à la solidité de l'édifice. Les colomnes de marbre qui ne se mettent que pour l'ornement, ne se placent que lorsque le corps de l'ouvrage est achevé. Ce n'est qu'après ce temps-là qu'on taille les ornemens, & qu'on pose les statuës.

Nous pouvons prouver la même chose par une comparaison du corps humain, dans lequel il semble que la nature établit les os pour le soûtenir & fortifier, avant que de le couvrir d'une belle peau qui le rend agréable. C'est ce que dit Seneque: *In corpore nostro ossa, nervique & articuli, firmamenta totius, & vitalia minimè speciosa visu, prius ordinantur; deinde hæc, ex quibus omnis in faciem aspectumque decor est: post hæc omnia, qui maximè oculos rapit color, ultimus perfecto jam corpore affunditur.*

Enfin, la raison demande qu'on garde quelque moderation dans les ornemens. Ils ne doivent pas être trop frequens. Les grandes douceurs sont fades. Il n'y a rien de plus beau que les yeux; mais si dans un visage il y en avoit plus de deux, au lieu de plaire, il feroit peur. La confusion des ornemens empêche qu'un discours ne soit net; & ce que je vous prie de remarquer comme un des plus importans avis que j'aye donné dans ce Traité, c'est que l'excès des ornemens fait que l'esprit des Auditeurs, qui en est entierement occupé, ne s'applique point aux choses. Cela arrive assez souvent dans les Panegyriques, où les Orateurs prodiguent leur éloquence, & jettent à pleines mains toutes les fleurs de l'art. L'Auditeur se retire plein d'admiration pour celui qui a

parlé,

parlé, & à peine pense-t-il à celui dont on a fait le Panegyrique. On doit toûjours dans chaque chose en rechercher la fin. Quand on veut arriver où l'on s'est proposé d'aller, on choisit un beau chemin, mais qui y conduise. Lorsque les feuilles couvrent les fruits, & les empêchent de meurir, on les ôte, sans avoir égard qu'on dépouille l'arbre de ses ornemens.

Il y a des esprits si petits, qu'ils n'estiment que les bagatelles: ils ne font point d'attention à ce qui est solide, si on ne retire de devant leurs yeux ce qui les amuse; comme on ôte aux enfans les joüets qui les arrêtent trop. C'est ce que fit Protogene, qui ayant apperçu qu'une perdrix qu'il avoit peinte dans un de ses Tableaux pour ornement, attiroit les yeux du peuple, & l'empêchoit de considerer ce qui le meritoit plus, resolut de l'effacer. Elle étoit si bien peinte, cette perdrix, que les veritables perdrix s'approchoient d'elle comme d'une de leurs compagnes: Mais il voulut ôter au peuple cet amusement, pour tourner ailleurs ses yeux. Il gagna les Officiers du Temple où étoit placé son Tableau, & y étant entré secretement, il l'effaça.

C'est pour cette même raison que le Saint Esprit qui conduisoit la plume des Ecrivains sacrez, n'a pas permis qu'ils employassent cette éloquence pompeuse des Orateurs profanes, qui arrête les yeux, & fait que l'on ne considere que les superbes paroles dont les choses sont revêtuës. Les saintes Ecritures ne nous ont pas éte données pour entretenir notre vanité, mais pour remplir le vuide de notre ame. Ceux qui ne recherchent dans les Livres qu'un divertissement sterile, les méprisent; ceux qui aiment les choses, trouvent de quoi se remplir dans ces Livres divins. Un seul Pseaume de David vaut mieux que toutes les Odes de Pindare, d'Anacreon, & d'Horace; Demosthene & Ciceron ne méritent

connoître, qu'il la tire, pour
du fond de l'esprit où elle étoit cach
dévelope, qu'il l'expose aux yeux.
m'a porté à travailler avec soin à cet
cette raison m'a paru si utile & si nece

LA RHETORIQUE OU L'ART DE PARLER.

LIVRE CINQUIEME.

CHAPITRE PREMIER.

C'est un Art que de savoir parler de maniere qu'on persuade. Ce qu'il faut faire pour cela. Projet de ce Livre.

L'Idée de la Rhetorique comprend l'Art de persuader, aussi-bien que celui de parler. L'on n'étudie la Rhetorique que pour parler de maniere qu'on fasse ce qu'on desire en parlant, & ce qu'on desire, c'est de persuader. Ainsi il est évident que la Rhetorique, qui est l'Art de parler, doit enseigner les moyens de persuader. Ces moyens ne consistent pas seulement en des paroles. Il y a des manieres de gagner les cœurs, & de les remuer. C'est particulierement de ces manieres que je dois traiter dans ce dernier Livre, où je renfermerai les choses

qui se trouvent dans les Rhetoriques ordinaires, & dont je n'ai point encore parlé.

Ce n'est pas seulement en prêchant & en plaidant qu'on veut persuader ; on a cette intention dans toutes les occasions où l'on parle. Car nous desirons qu'on croye que les choses sont comme nous le disons, ou au moins si nous rapportons les jugemens des autres, nous voulons qu'on soit persuadé que le rapport que nous faisons est fidele. C'est pour cela que la Rhetorique est très-utile ; & si effectivement elle pouvoit donner des moyens sûrs pour persuader, il n'y auroit aucun autre art qui fût d'un plus grand usage dans la vie. Mais je fais voir qu'il faut plus de connoissance que la Rhetorique n'en donne, pour persuader les hommes en toutes rencontres. Les Maîtres de Rhetorique ne se sont appliquez qu'à donner quelques preceptes pour persuader des Juges en plaidant dans un Barreau. Ils ne se sont attachez qu'à suivre ce que les anciens Payens ont écrit, qui n'ayant point d'autres Orateurs que des Avocats, leur Rhetorique n'étoit occupée qu'à leur donner des preceptes. Quoique je ne juge pas ce qu'ils disent là-dessus fort utile aux Avocats mêmes, je le rapporte sommairement, mais de telle sorte que si on compare cette Rhetorique avec les autres, on trouvera que ce que j'en dis, est plus que suffisant, & que je m'applique plus qu'aucun autre à donner les veritables moyens de persuader. Ce qu'on trouve en ces Rhetoriques, ne sert presque point pour cette fin. Voilà les preceptes que les Rheteurs donnent pour persuader.

Il faut trouver les moyens de faire tomber dans son sentiment ceux qui sont dans un sentiment contraire ; mettre en ordre ce que l'on a trouvé, & employer les paroles propres pour s'exprimer. Il faut enfin apprendre par mémoire ce que l'on a écrit,

pour

le prononcer ensuite. Ainsi l'Art de persuader a-t-on, cinq parties. La premiere est l'invention des moyens propres pour persuader: la seconde la disposition de ces moyens: la troisieme l'élocution: la quatrieme la memoire: la cinquieme la prononciation.

Lorsqu'on conteste une verité de bonne foi, si ce n'est point l'interêt, ni la mauvaise humeur, ni la passion qui aveuglent, & qui empêchent qu'on ne la comprenne, il n'est besoin que de bonnes preuves qui levent toutes les difficultez, & qui dissipent par leur clarté les obscuritez qui cachoient la verité. Mais lorsqu'on a affaire à des gens qui ne l'aiment pas, qu'il s'agit de leur persuader une chose qui choque leur inclination, & dont leurs passions s'éloignent, la Raison seule ne suffit pas: l'adresse est necessaire. Dans cette occasion il faut faire deux choses. Premierement, il faut étudier leur humeur & leur inclination pour les gagner. En second lieu, comme chacun juge selon sa passion, qu'un ami a toûjours raison, qu'un ennemi est toûjours coupable, il faut leur inspirer des mouvemens qui les fassent pancher de notre coté. Ainsi les Maîtres de l'Art reconnoissent trois moyens de persuader, les argumens ou les preuves, les mœurs, & les passions. Il faut trouver des preuves, il faut parler conformément à l'inclination de ceux que l'on veut gagner, il faut exciter les passions dans leur esprit, qui les fassent pancher du côté où l'on veut les conduire. C'est ce que nous allons voir en détail. Nous parlerons premierement de l'invention des preuves.

CHAPITRE II.

Premiere partie de l'Art de persuader, qui est l'invention.

LA clarté est le caractere de la Verité, l'on ne peut douter d'une verité claire. Lorsque son évidence est dans le dernier degré, les plus opiniâtres sont obligez de quitter les armes, & de s'y soûmettre. Personne osera-t-il nier que le tout ne soit plus grand que sa partie : que les parties prises ensemble n'égalent leur tout ? Quelquefois on détourne la vûë pour ne pas appercevoir des veritez claires qui blessent. Mais enfin, lorsque leur éclat, malgré toutes nos fuites, vient à frapper nos yeux ; il faut se rendre, & la langue ne peut démentir l'esprit. Pour persuader ceux qui nous contestent quelque proposition, parce qu'elle leur semble douteuse & obscure, il faut se servir d'une ou de plusieurs propositions, qui ne souffrent aucune difficulté, & leur faire voir que cette proposition contestée est la même que celles qui sont incontestables. Les Juges de Rome doutoient si Milon avoit commis un crime en tuant Claudius. Ils ne doutoient point qu'il ne fût permis de repousser la force par la force. Ciceron voulant donc prouver l'innocence de l'accusé, il leur étale ces deux propositions : *qu'on peut tuer celui qui nous veut ôter la vie, que Claudius vouloit ôter la vie à Milon.* L'une est claire, l'autre est obscure : l'une contestée, l'autre reçûë ; étant bien éclaircies, la consequence étoit claire & certaine, que Milon en tuant Claudius, n'avoit fait que repousser la force par la force, ce qui étoit excusable.

C'est

C'eſt à la premiere partie de la Philoſophie, qu'on appelle *Logique*, à donner les regles du raiſonnement. C'eſt pourquoi, vous pouvez commencer à reconnoître dès l'entrée de ce diſcours, que pour traiter l'Art de perſuader dans toute ſon étenduë, il faudroit embraſſer pluſieurs autres Arts, ce qui ne ſe pourroit faire ſans confuſion. La matiere de l'Art de perſuader n'eſt point limitée. Cet Art ſe fait paroître dans les Chaires de nos Egliſes, dans le Barreau, dans toutes les negociations, dans les converſations. En un mot, le but que nous avons dans tout le commerce de la vie, eſt de perſuader ceux avec qui nous traitons, & de les faire tomber dans nos ſentimens. Pour être donc parfait Orateur, & parler utilement ſur toutes les matieres qui ſe preſentent, comme les Rheteurs prétendent que leurs diſciples le peuvent faire, il faudroit poſſeder toutes les connoiſſances, & n'ignorer rien. Car enfin, un homme n'eſt capable de raiſonner que lorſqu'il connoît à fond le ſujet ſur lequel il parle, & qu'il a l'eſprit plein de veritez conſtantes, de maximes indubitables, dont il peut tirer des conſequences propres à décider la queſtion qui eſt agitée. Par exemple, un Theologien raiſonne bien, & perſuade lorſqu'il tire des ſaintes Ecritures, des Peres, des Conciles, & de la Tradition, les témoignages propres pour faire voir que ſon ſentiment a toujours été celui de l'Egliſe.

CHAPITRE III.

Des lieux communs d'où l'on peut tirer des preuves generales.

ON ne se remplit l'esprit de veritez certaines sur les matieres qu'on est obligé de traiter que par de serieuses méditations, & par de longues études, dont peu de gens sont capables. La science est un fruit environné d'épines, qui éloigne de lui presque tous les hommes. Ainsi s'il n'étoit permis de parler que de ce que l'on sait, la plûpart de ceux mêmes qui font métier de haranguer, seroient obligez de se taire. Pour remedier à une necessité qui seroit si fâcheuse à plusieurs Déclamateurs, on a trouvé des moyens courts & faciles de discourir sur des sujets entierement inconnus. On distribue ces moyens en certaines classes qu'on appelle lieux communs, parce qu'ils sont exposez au public, & que chacun y peut prendre librement des preuves, pour prouver avec abondance tout ce qui lui sera contesté, quoiqu'il ignore d'ailleurs la matiere sur laquelle il dispute. Les Logiciens parlent de ces lieux communs dans la partie de la Logique qu'ils appellent la *Topique*. J'expliquerai en peu de paroles l'artifice de ces lieux. Ensuite nous verrons quel jugement on en doit faire.

Les lieux communs ne contiennent proprement que des avis generaux, qui font ressouvenir ceux qui les consultent, de toutes les faces par lesquelles on peut considerer un sujet : ce qui peut être utile, parce qu'envisageant une matiere de tous côtez, on trouve sans doute avec plus de facilité tout ce que l'on en peut dire. On peut re-

gar-

garder une chose par cent endroits differens: cependant il a plû aux Auteurs de la Topique de n'établir que seize lieux communs.

Le premier de ces lieux est le *Genre*; c'est-à-dire, qu'il faut considerer dans un sujet ce qu'il a de commun avec tous les autres sujets semblables. Si on parle de faire la guerre contre le Turc, on pourra considerer la guerre en general, & tirer des preuves de cette generalité.

Le second lieu est appellé *Difference*, il faut examiner ce qu'une question a de particulier.

Le troisieme est *la Definition*; c'est-à-dire, qu'il faut considerer toute la nature du sujet. Le discours qui exprime la nature d'une chose, est la définition de cette chose.

Le quatrieme lieu est *le Dénombrement des parties*, que le sujet que l'on traite contient.

Le cinquieme, *l'Etymologie* du nom du sujet.

Le sixieme, *les Conjuguez*, qui sont les noms qui ont liaison avec le nom de sujet, comme ce nom, *amour*, a liaison avec tous ces autres noms, *aimer*, *aimant*, *amitié*, *aimable*, *ami*, &c.

On peut considerer que les choses dont il est question, ont quelque *ressemblance*, ou *dissemblance*. Ces deux considerations font le septieme & le huitieme lieu.

On peut faire quelque comparaison, & dans cette comparaison remarquer toutes les choses ausquelles le sujet dont on parle est opposé: *Cette comparaison* & *cette opposition*, font le neuvieme & le dixieme lieu.

L'onzieme lieu est *la Repugnance*; c'est-à-dire, qu'en examinant une chose, il faut prendre garde à celles qui lui repugnent, pour découvrir les preuves que cette vûë peut fournir.

Il est très-important de considerer toutes les *circonstances* de la matiere proposée. Or, ces cir-

circonstances ont ou précedé, ou accompagné, ou suivi la chose dont il est question; ainsi ces circonstances sont distribuées en trois lieux, qui sont le douzieme, le treizieme, & le quatorzieme lieu. Toutes les circonstances qui peuvent accompagner une action, sont comprises dans ce vers Latin.

Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando.

C'est-à-dire qu'il faut examiner quel est l'auteur de l'action; quelle est cette action; où elle s'est faite; par quels moiens, pourquoi, comment, quand.

Le quinzieme lieu est *l'Effet*: le seizieme, *la Cause*; c'est-à-dire, qu'il faut avoir égard aux effets dont la chose que vous traitez, peut être la cause, & aux choses dont elle-même est l'effet.

Ces lieux communs fournissent sans doute une ample matiere de discourir. Ces considerations differentes font que l'on apperçoit plusieurs preuves: & cette methode pourroit rendre feconds les esprits les plus steriles. Je n'examine pas à présent si cette fécondité est loüable ou inutile. Selon cette methode, si on parle contre un parricide, on s'étend sur le parricide en general, & on rapporte ce qui est commun à l'accusé, & à tous les autres parricides: & après on descend aux circonstances du parricide: on en représente la noirceur d'une maniere étenduë, par des définitions, par des descriptions, par des dénombremens. Quelquefois l'Etymologie du nom de la chose sur laquelle on parle, & les autres noms qui ont liaison avec celui-là, donnent sujet de parler, & font trouver de bonnes preuves. On peut discourir long-temps de l'obligation que les

Chré-

Chrétiens ont de bien vivre, en les faisant ressouvenir du nom qu'ils portent.

Les grands discours sont grossis par les similitudes, les dissimilitudes, les comparaisons, qui servent à éclaircir une difficulté, & mettre une verité obscure dans un grand jour. En un mot, quand on veut circonstancier une action, rapporter ce qui l'a précedé, & ce qui s'en est ensuivi, les circonstances qui l'ont accompagnée, ce qui l'a causé, ce qu'elle a produit: on lasseroit plûtôt ses Auditeurs, qu'on ne manqueroit de matiere.

CHAPITRE IV.

Des lieux propres à certains sujets d'où se peuvent tirer des preuves.

CEs lieux dont nous venons de parler, sont appellez communs, parce qu'ils fournissent des preuves pour toutes les causes: il y a d'autres lieux qui sont propres à certains sujets. Avant que de parler de ceux-ci, il faut considerer qu'il y a deux sortes de questions: la premiere s'appelle These; la seconde Hypothese. These, c'est une question qui n'est point déterminée par aucune circonstance: soit du lieu, soit du temps, soit de la personne, comme si on doit faire la guerre. Hypothese, c'est une question finie & circonstanciée, comme est celle-ci, s'il faut faire la guerre avec le Turc en Hongrie cette année, &c. Or, toutes ces questions se peuvent rapporter à trois genres. Car l'on délibere si on doit faire une action, ou l'on examine quel jugement on doit faire de cette action, ou on loüe, ou on blâme cette action. Le premier genre

s'appelle *Déliberatif*; le second genre *Judiciaire*: le troisieme genre *Demonstratif*. Chacun de ces genres a ses lieux propres, c'est-à-dire, comme nous avons dit pour chacun de ces genres, on donne de certains avis; comme pour le Déliberatif, selon qu'on voudra conseiller d'entreprendre une action ou de la quitter, il faut faire voir quelle est utile ou inutile; nécessaire, ou qu'elle ne l'est pas; qu'elle est possible ou impossible; que l'évenement en sera avantageux, ou fâcheux: que l'entreprise est juste ou injuste.

Une question dans le genre judiciaire peut être considerée en l'un de ces trois états. Ou l'on ne connoît pas l'auteur de l'action qui fait le sujet du discours: & pour lors, parce que l'on tâche de découvrir cet auteur par des conjectures, cet état est appellé état de *conjectures*. Si l'Auteur est connu, on examine quelle est la nature de l'action: par exemple, un voleur a pris dans un Temple les coffres qu'un particulier y avoit mis en dépôt, on examine si cette action doit être appellée ou sacrilege, ou un simple vol: on cherche la définition de ce crime: ainsi cet état s'appelle l'état *de la définition*. Le troisieme état est appellé l'état *de la qualité*; parce qu'on examine la qualité de l'action; si elle est juste, ou injuste.

Pour le premier état, il faut considerer si celui qu'on soupçonne a voulu faire une telle action, s'il l'a pû, & si on en a quelque marque. On considere quelle est sa volonté, en considerant s'il avoit quelque interêt à commettre cette action; sa puissance, par la consideration de sa force, de ses moyens. On reconnoît s'il est effectivement auteur de l'action proposée, par les circonstances de cette action, comme s'il a été trouvé seul dans le lieu où elle s'est faite; si avant ou après cette action il a fait ou dit quelque chose qui le puisse faire

soup-

soupçonner raisonnablement. Pour le second état, il faut simplement considerer la nature de cette action. Tout ce qu'on en peut dire, dépend de la connoissance particuliere que l'on en a. Pour le troisieme état, on consulte la raison, les loix, la coûtume, les prejugez, les conventions, l'équité.

Dans le genre Démonstratif, pour loüer ou blâmer, il faut rapporter le bien ou le mal. Il y a trois sortes de biens dans l'homme; les uns regardent le corps, les autres l'esprit, les autres dépendent de la fortune. Les biens du corps sont, une patrie glorieuse, une naissance noble, une bonne éducation, la santé, la force, la beauté. Les biens de l'esprit sont, les vertus, la sagesse, la prudence, la science, & les autres vertus & bonnes qualitez. Les biens de la fortune sont, les richesses, les dignitez, les charges, &c. Remarquez que dans ces dénombremens je rapporte les sentimens des autres.

Tous les lieux propres & communs à chacun des trois genres dont nous avons parlé, sont appellez interieurs ou intrinseques, pour les distinguer de ceux qu'on nomme exterieurs ou extrinseques, qui sont quatre; sçavoir, les loix, les témoignages, les transactions, les réponses de ceux que l'on met à la torture. L'Orateur n'a pas besoin de chercher ces preuves; celui qui donne une cause à plaider, met entre les mains de son Avocat ses pieces, ses contrats, ses transactions; produit les dépositions des témoins, & les réponses de ceux qui ont été appliquez à la torture.

CHAPITRE V.

Reflexion sur cette Methode des lieux.

VOilà en peu de paroles quel est l'art de trouver des argumens sur toutes sortes de matieres, que les Rheteurs ont coûtume d'enseigner, & qui fait la plus grande partie de leur Rhetorique. C'est à vous à juger de l'utilité de cette methode. Le respect que j'ai pour les Auteurs qui l'ont loüée, m'a obligé d'en faire un abregé, & de vous en faire connoître le fond. On ne peut douter que les avis qu'elle donne, n'ayent quelque utilité: ils font prendre garde à plusieurs choses dont on peut tirer des argumens; ils montrent comme l'on peut tourner un sujet de tous côtez, & l'envisager par toutes ses faces. Ainsi ceux qui entendent bien la Topique, peuvent trouver beaucoup de matiere pour grossir leur discours, il n'y a rien de sterile pour eux; ils peuvent parler sur tout ce qui se presente autant de temps qu'ils le voudront, comme nous l'avons dit.

Ceux qui méprisent la Topique, ne contestent point sa fécondité. Ils demeurent d'accord qu'elle fournit une infinité de choses; mais ils soûtiennent que cette fécondité est mauvaise, que ces choses sont triviales, & que par conséquent la Topique ne fournit que ce qu'il ne faudroit pas dire. Si un Orateur, disent-ils, connoît à fond le sujet qu'il traite, s'il est plein de maximes incontestables, par lesquelles il peut resoudre toutes les difficultez qui s'élevent sur ce sujet; si c'est une question de Theologie, & qu'il soit Théologien; par la connoissance qu'il a des Peres, des Conciles, des saintes Ecritures, il appercevra d'abord si le dog-

... a proposé est Heretique ou Catho... ne sera pas necessaire qu'il consulte la ... qu'il aille de porte en porte frapper ... des lieux communs, où il ne pourroit ... les connoissances necessaires pour décider ... presente. Si un Orateur ignore le fond ... qu'il traite, il ne peut atteindre que ... des choses, il ne touchera point le nœud ... de sorte qu'après avoir parlé long... adversaire aura sujet de lui dire ce que ... Augustin à celui contre qui il écrivoit: ... lieux communs qui ne disent rien, di... chose, oppofez des raisons à nos rai... venant au point de la difficulté, établis... & tâchez de renverser les fonde... lesquels je m'appuie. *Separatis locorum ... fugis, res cum re, ratio cum ratione ... confligat.*

... dire en faveur des lieux communs, ... ils n'enseignent pas tout ce qu'il faut ... qu'ils aident à trouver une infinité de ... qui se fortifient les unes les autres: ceux qui ... qu'ils sont inutiles, répondent, & je ... de leur avis, que pour persuader il n'est ... d'une seule preuve qui soit forte & ... que l'éloquence consiste à étendre cette ... & la mettre en son jour, afin qu'elle soit ... Car enfin, il le faut avoüer, les preu... foibles qui sont communes aux accusez, ... qui accusent, dont on se peut servir pour ... pour établir. Or, celles qui se tirent ... communs sont de cette nature: ce sont ... mauvaises herbes qui étouffent la bonne se...

... donc dangereux pour les personnes ... qu'un petit savoir, parce qu'ils se conten... preuves qui se trouvent facilement, &

& qu'ils ne prennent pas la peine d'en chercher d'autres qui soient plus solides. Un homme d'esprit, en parlant de cette methode que Raimond Lulle a traitée d'une maniere particuliere, dit que c'est un Art qui apprend à discourir sans jugement des choses qu'on ne sait point, ce qui est un défaut indigne d'un homme raisonnable. J'aimerois mieux, dit Ciceron, être sage, & ne pouvoir parler, que d'être parleur & être impertinent. *Mallem indisertam sapientiam, quàm stultitiam loquacem.* Ajoûtez que dans toutes sortes de discours il faut absolument retrancher tout ce qui ne peut servir à la resolution de la difficulté. Après un tel retranchement, je crois qu'il resteroit peu de choses que la Topique auroit fournies.

CHAPITRE VI.

Il n'y a que la Verité, ou l'apparence de la Verité qui persuade.

CE ne sont point les seules paroles, ni l'abondance des choses qui persuadent; c'est pourquoi, tout ce qui se tire des lieux communs ne peut être utile qu'aux jeunes gens, qui n'étant pas capables de trouver des raisons solides, connües seulement de ceux qui ont étudié à fond les matieres, ont besoin de ce secours pour pouvoir faire leurs déclamations de College. C'est pour cela que les Maîtres qui se serviront de cet ouvrage, pourront traiter cette methode des lieux avec plus d'étenduë, donnant sur chacun des exemples qui se trouvent dans plusieurs Livres de Rhetorique. Il y en a de beaux: car quoique les grands Orateurs ne s'amusent pas à consulter les lieux communs,

cependant on peut rapporter tout ce qu'ils
quelqu'un de ces lieux communs. Ciceron
point allé frapper à la porte du douzieme,
zieme, & du quatorzieme lieu, lorsque pour
oir que Roscius n'avoit pas été capable de
ettre les crimes effroyables dont on l'accu-
oit : *Qua in re praeterea illud, quod mihi ma-*
ad hujus innocentiam poterat esse.
moribus, in victu arido, in hac horridâ
vitâ illiusmodi maleficia gigni non solere.
frugem, neque arborem in omni agro
possis : sic non omne facinus in omni vitâ
In urbe luxuries creatur : ex luxuriâ existat
necesse est, ex avaritiâ erumpat audacia :
scelera, ac maleficia gignuntur. Vita
rustica quam tu agrestem vocas, parsimoniae,
justitiae magistra est. Ciceron dans ce
l'accusateur de Roscius, & fait voir
les circonstances possibles, qu'il n'a
tué son propre pere, comme on l'en ac-

trouve assez de ces exemples dans les Rhe-
ordinaires. Je crois devoir m'appliquer à
plus utiles. Ce que je vais dire dans ce
appartient à la Logique; mais je ne puis
de le rapporter, parce que cela est
pour découvrir les fondemens de l'Art
d'expliquer.

homme est fait pour connoître. Nous ne
vivre, ni arriver à notre fin, qui est la fé-
si nous étions sans connoissance. Il est
ment necessaire que nous puissions connoître
comme elles sont, & que nous ne nous
la capacité que nous avons de sa-
nous seroit desavantageuse, si nous n'avions
moyen de distinguer la verité d'avec la faus-
On peut bien concevoir que l'homme use
mal

mal de ses facultez ; mais on ne peut pas penser que la nature dont Dieu est l'Auteur, soit d'elle-même mauvaise : toutes les inclinations vrayment naturelles sont donc bonnes, & nous ne pouvons manquer en les suivant. Voilà un principe dont il faut voir les consequences, par rapport à ce que nous cherchons.

L'experience fait connoître qu'il y a des connoissances claires, ausquelles nous nous sentons comme forcez de consentir. Je ne puis point douter que je n'existe, que je n'aye un corps, qu'un & deux ne soient pas trois. Ainsi toutes les fois que je sentirai que ma nature m'oblige de consentir à ce qui m'est proposé avec une pareille clarté, c'est-à-dire que je me trouve également engagé de consentir, je puis croire que je ne me trompe pas. Car si je me trompois, ce seroit la nature qui me tromperoit, puisque ce seroit elle qui m'engageroit dans l'erreur. Nous n'avons aucun lieu de nous défier de la bonté de celui qui nous a faits ainsi nous devons être certains que les choses sont comme nous les connoissons, lorsque notre connoissance est si évidente que nous ne pouvons pas suspendre notre consentement. La clarté est donc le caractere de la Verité, c'est-à-dire, que toute connoissance évidente est conforme à la chose qui est connuë, & par consequent qu'elle est vraye : la vérité est un rapport de conformité ; c'est ainsi qu'elle persuade. Comme nous sommes tellement faits que la volonté suit le bien, & que c'est par le plaisir que nous sentons, que nous desirons le bien, l'esprit suit de même la verité ; & il est attiré par la clarté, comme la volonté l'est par le plaisir ; c'est lui qui nous fait agir, & ce qui nous persuade, c'est la verité.

Mais outre que l'homme étant libre, il peut detourner son esprit de la consideration d'une vérité, &

& par consequent empêcher que la clarté ne le persuade; il peut, sans bien écouter la nature, donner son consentement, comme il peut aimer une chose avant que d'avoir reconnu certainement qu'elle est capable de lui procurer un veritable plaisir. L'apparence du bien trompe & engage : la seule apparence de la verité éblouït pareillement. On ne se veut pas donner la peine d'écouter la nature, de sonder ses inclinations veritables. D'abord on consent, sans examiner si elle nous y oblige : ce qu'il faudroit faire pour éviter l'erreur, comme pour juger sans erreur si le sucre est doux, on le met sur la langue, on le goûte, on fait attention à ce qu'on sent, ou à ce que la nature nous fait sentir. Le peuple qui ne raisonne point, est sujet à cette erreur. Ce n'est presque jamais la verité qui le persuade, ce n'est que la vraisemblance qui le détermine, de la même maniere qu'il ne cherche que les biens apparens, & qu'il les prefere aux biens réels & solides.

Il n'est pas inutile à un Orateur qui doit s'accommoder à la foiblesse de ses Auditeurs, de considerer en quoi consiste cette vrai-semblance qui persuade le peuple, puisque pour le persuader ce n'est pas assez de lui proposer la verité. Il n'arrive que trop souvent qu'il n'est pas capable de l'appercevoir. Il n'a que les yeux du corps ouverts; & il seroit necessaire qu'il ouvrît les yeux de l'esprit. Arrêtons-nous un peu ici.

Nous experimentons que nous sommes tristes ou joyeux, selon que notre conscience nous rend témoignage que nous nous sommes trompez; ou que nous sommes exempts d'erreur. Un homme qui sent que sa cause ne vaut rien, est abattu. S'il se sent coupable, il est triste. Au contraire il parle avec confiance quand il a pris le bon parti. Il est gai, il ose attaquer ses ennemis, & il les insulte.

Voilà

Voilà ce qui arrive ordinairement quand on suit la nature, & qu'on ne combat pas ses sentimens. C'est pourquoi, pour persuader le peuple qu'on dit vrai, il suffit de parler avec un discours encore plus hardi que son adversaire ; il n'y a qu'à crier plus fort, & lui dire plus d'injures qu'il n'en dit pas, se plaindre de lui plus aigrement, proposer tout ce que l'on avance comme des oracles, se railler de ses raisons comme si elles étoient ridicules, pleurer s'il en est besoin, comme si on avoit une veritable douleur que la verité qu'on défend fût attaquée & obscurcie. Ce sont là les apparences de la verité. Le peuple ne voit gueres que ces apparences, & ce sont elles qui le persuadent.

Les Déclamateurs n'étudient guere que cette vraisemblance ; & c'est là leur difference d'avec un veritable Orateur qui aime la verité. Comme le peuple n'examine point, qu'il juge par la couleur sous laquelle paroissent les choses, le Déclamateur ne pense qu'à donner cette couleur qui trompe. Le veritable Orateur instruit, il aide son Auditeur à découvrir la Verité. Il ne néglige pas de se servir de tout ce qui peut toucher le peuple ; & c'est pour cela qu'il allegue quelquefois des raisons foibles en elles-mêmes, mais qui sont fortes par rapport à ceux à qui il parle, parce qu'elles s'accommodent avec leurs préjugez. Néanmoins sa principale application est de prouver solidement la vérité, de la bien mettre en son jour : nous allons voir comment cela se peut faire.

CHAPITRE VII.

...trouver la Verité, la faire connoître, & découvrir l'Erreur.

...ence seroit pernicieuse, si elle n'avoit pour ...ue de tromper le peuple. Elle ne réüssi... ...ême, si elle ne savoit que tromper ; car ... ne se laisse guere tromper deux fois de ... Sophiste n'est estimé que peu de temps : ... l'art dont il s'est servi est connu, on ... Puisqu'il s'agit donc de persuader, & ... tromper, qu'il n'y a que la verité qui ... toûjours, il faut voir comment on ...uver, & la faire connoître.

...dire en un mot tout ce qui est necessaire ... Nous avons proposé le principe sur ... pouvons être assurez que nous ne nous ... Lorsque la clarté d'une proposition ... si évidente qu'il n'est pas en notre ... suspendre notre consentement, que nous ...ons comme forcez d'acquiescer, nous n'a... sujet de craindre de nous tromper. Nous ... qu'alors c'est la nature qui nous fait ... ce qu'elle fait est bien fait : elle a Dieu ...eur, qui ne peut tromper ni être trompé. ... point craindre l'erreur pendant ... suivrons que les inclinations qu'il nous ... il faut bien distinguer la voix de la ...ecce que nous disent nos passions & nos ...ns. Nous allons quelquefois trop vîte ; ...nons d'abord notre consentement avant ...ir bien consulté la nature. Nous ne nous ...ns pas en la suivant : mais il ne la faut pas ... il faut marcher après elle.

Voilà

Voilà donc en peu de mots tout ce qu'il faut faire pour ne se pas tromper. Comme les Orateurs ont plus souvent à combattre l'Erreur qu'à établir la Verité, ils doivent examiner en détail tout ce que leurs adversaires ont avancé comme indubitable, pour reconnoître si effectivement la verité en est si claire, qu'on ne puisse s'empêcher d'y consentir, & que ce soit parler contre ce qu'on sent, que de la contredire. Si on découvre au contraire qu'ils se sont trompez, il faut rendre sensible leur erreur. Je suppose qu'ils ne trompent que parce qu'il sont trompez. Voyons ce que doit faire un Orateur; mais auparavant faisons cette remarque, que personne ne peut être convaincu entierement que de ce qui est vrai, de ce qu'il croit veritable, & que ceux qui se trompent, croyent voir la verité aussi-bien que ceux qui ne se trompent pas: ils sont prêts de soûtenir avec une égale fermeté leurs sentimens. Or, qu'est-ce que voit celui qui se trompe, croyant voir la verité qu'il ne voit pas? Car enfin, il voit quelque chose, sans cela il se rendroit. Je répons en premier lieu, qu'on ne voit rien clairement que ce qui est vrai. Que voit donc celui qui se trompe? C'est une consequence qui suit clairement d'un principe qu'il n'a point examiné, & qui est faux. Il n'envisage que cette consequence qui est vraie, supposé le principe lequel il ne considere point. Un exemple éclaircira cette importante remarque. Allant par la Ville, j'ai vû un homme habillé comme Metius, & de sa taille. D'abord, sans aucune autre reflexion, j'ai conclu que c'étoit Metius; j'ai ainsi supposé que je l'ai vû: venant ensuite à parler de lui, on dit qu'il est à la campagne, moi je soutiens qu'il est à la Ville. Je ne considere que cette consequence qui est claire. Je l'ai vû en Ville, donc il y est; & c'est ce qui me rend opiniâtre; car je cederois, si j'exa-

minois

minois bien le principe dont je tire cette consequence, faisant reflexion que deux personnes peuvent être habillées de même maniere ; & avoir beaucoup de rapport pour la taille, & qu'effectivement je n'ai vû autre chose qu'un homme fait comme Metius que je n'ai point vû au visage. Cet exemple dit beaucoup. Avec un peu d'attention il sera facile de reconnoître l'erreur de ceux qui ne contestent que parce qu'ils n'apperçoivent pas ce qui les trompe. C'est toûjours, comme nous l'avons dit, l'apparence de la verité qui seduit. Ainsi l'application d'un Orateur doit être d'examiner ce qui a pû tromper ceux qu'il veut desabuser, c'est-à-dire, de quels principes ils tirent leurs consequences, s'ils ont supposé ces principes pour vrais sans en être convaincus, ou s'ils ont tiré de fausses consequences. Il n'y a rien qui persuade mieux ceux dont on combat les sentimens, que de démêler ainsi les choses où ils ont raison, d'avec celles où ils se trompent ; de leur accorder ce qui est vrai, & de leur faire voir ce qui est faux, & ce qui les a seduits.

Tout ceci demanderoit peut-être plus de détail, mais cela appartient à la Logique, dont l'étude est absolument necessaire à un Orateur. Nous avons dit qu'il faut connoître à fond les matieres dont il s'agit. Pour connoître une verité inconnuë, ou pour la faire connoître, il la faut déduire de ses principes. Comme dans la nature tout se fait par des loix simples, & en petit nombre, aussi dans les Sciences tout se peut déduire d'un petit nombre de veritez. C'est à ceux qui traitent les Sciences particulieres d'indiquer ces premieres veritez, qui sont des sources fecondes d'où coulent toutes les autres veritez. On se trompe si on croit qu'en lisant une Rhetorique bien faite, on apprendra à discourir raisonnablement sur toute sorte de matiere.

elle les plus ſolides raiſonnemens ſ
n'y a que ceux qui font ſouvent re
corruption, qui apperçoivent que l
rance des hommes, & du peu d'eff
& des plus forts diſcours ne vien
d'attention. Il arrive à l'eſprit ce qui
Un corps malade & languiſſant ne
ame qui eſt malade, eſt ſans action :
à connoître la Verité, auſſi-tôt elle
corps qui font impreſſion ſur elle, l'
elle ne la peut donc enviſager ſans
tre ſon corps ; & dans l'état de langu
l'a réduite, elle n'en eſt preſque plu
aura peine à le croire ; cependant
plus vrai, que de mille perſonnes q
Predicateur un peu ſpirituel, il n'y
pas dix qui ſoient attentifs. Le ſon
frappe bien les oreilles ; mais la ver
roles expriment, eſt peu apperçuë ;
égard que comme une image qui
ment devant leurs yeux. Nous l'exp
y a des veritez que nous avons enten
ſans en être touchez ; & lorſque Di

...ns. Tout homme qui est capable d'atten-... est en même temps capable de toutes les plus ... Sciences ; rien n'est difficile pour lui.

... à quoi un Orateur doit prendre garde : au-... il parle à des rochers. Toutes les figures ...orique ne s'employent que pour cela. Les ...phes, les Interrogations ne se font que pour ... Auditeurs, & les tourner vers ce que ... ils considerent. Interroger, c'est com-... homme par le manteau, pour lui faire ... ce qu'il ne voit pas. Les descriptions, ...poses, les dénombremens représentent ... faces la verité qu'on veut persua-... que si elle n'est pas vûë sous une face, ... sous une autre. Les Metaphores, les ... en font des peintures sensibles qui frap-... Cela a été dit avec étenduë dans la ... Livre ; mais la chose est si importante, ... peut assez parler : c'est de ce côté-là que ... tourner son adresse.

... l'ame est faite pour la Verité, qu'elle ... ardent de savoir ; aussi-tôt qu'elle ap-... quelque chose qu'elle n'a point vûë, & qui ... d'une maniére extraordinaire, elle a de ... elle la veut connoître. Ainsi pour ... attentive, c'est-à-dire, pour lui don-... curiosité, il n'est question que de trouver ... ingenieux, qui donnent un air extraordi-... qu'on veut faire considerer. La nouveau-... qu'un homme vêtu en étranger passe ... il se fera regarder de tout le monde. ... rapporte qu'un fameux Architecte n'ayant ... audience d'Alexandre le Grand, pour ... er le dessein d'un grand ouvrage ; comme ... étoit, & qu'on le laissoit parmi la foule ...uple, à qui on ne donnoit pas la liberté d'ap-... du Prince, il s'avisa de paroître au à la

que d'inſpirer un deſir veritable de
la propoſant d'une maniere qui
Lorſqu'on lit les Orateurs, il fa
dreſſe dont ils ſe ſervent pour ſe f
preceptes ſervent peu de choſe,
l'uſage qu'en ont fait les grands M
Il ne ſera pas néanmoins inu
deux reflexions, auſquelles ſe pe
s'il y en a un, de rendre attentif
parle. Conſiderons donc, 1. Qu
ſirant ſavoir, & ce deſir ayant p
infini, il faut que la choſe dont
parler, ſoit grande, ou paroiſſe g
connoiſſoit qu'elle eſt petite, o
2. De ce que l'objet de notre c
le eſt une choſe infinie, je con
le grand ſecret pour entretenir le
ſité, c'eſt de ne point faire conno
ce qu'on propoſe, qu'après qu'
plus d'attention: n'ayant plus rie
ce moment il faut nourrir la c
remplir, l'enflammant toûjours,
plus ardente. Car enfin, tout ce
ſeigner n'eſt point ce que la na
Ainſi on ſe dégoûte de ce qu'on
temps du plaiſir ne dure que p

yez dans l'Eneïde comme Virgile propose une histoire fameuse d'un homme de tion, qui par l'ordre des Destins étoit ve-alie y jetter les fondemens de l'Empire . Il ne commence pas cette histoire par ice de son Heros. Il le représente au mi-, mer, battu de la tempête qu'une Déesse citée ; les Dieux prennent parti, les uns r lui, les autres contre. Sa flotte est dis-l fait naufrage, dont à peine il se sauve, un bord étranger. Cela donne la curio-ivoir quel étoit cet Enée, & comment un lui, si malheureux, pourroit enfin Italie, & y établir un puissant Empire. e qu'on lit l'Eneïde, on apprend ce qu'on voir ; mais il y a toûjours quelque cir-e qui éloigne le dénouëment des difficul-voudroit voir éclaircies. La curiosité est. plus satisfaite ; mais jusqu'à la fin il chose qu'on ignore, ce qui fait eur ce Poëme depuis les pre-jusques aux derniers.

dire que c'est en cela que consiste un des rets de l'éloquence ; car pour persuader, ire écouter. Or, quand un Orateur trou-yen de donner de la curiosité pour ce qu'il qu'il l'entretient, & que ce n'est que cesse de parler qu'elle est parfaitement on peut dire qu'il a réüssi. Autre-Auditeur s'ennuye. C'est ce qu'il doit pprehender. La plus méchante qualité teur c'est d'être ennuyeux. S'il ne plaît légoûte, de quelle utilité sont ses discours ? i s'empresse-t-il de parler ?

llement on estime & on prend plaisir à bien fait, & repond à la fin qu'on s'y est . On estime le portrait d'une chose mé-

prisable en elle-même, s'il est ressemblant. Ainsi quoiqu'après avoir lû l'Eneïde, quand on le relit, on n'ignore plus toute l'histoire d'Enée; cependant on y prend encore plaisir, parce que si ce n'est pas les nouvelles connoissances qu'on acquiert qui divertissent, le Poëte qui sait conduire son ouvrage, plaît par son esprit. Ce n'est pas seulement dans le Poëme Epique & dans les pieces de Théâtre, mais dans les plus petites pieces que cette conduite réüssit. Quand un Auteur commence de maniere qu'il fait attendre quelque chose de rare, de nouveau, sans faire connoître ce que c'est, on sent sa curiosité émûe. Il l'enveloppe, il la cache en même temps qu'il la laisse entrevoir par quelque bel endroit; ce qui augmente le desir de la voir entiere. La difficulté où il jette le Lecteur, le rend plus attentif: *Animus fit attentior ex difficultate.* Ainsi il s'applique davantage; & c'est ce qui lui fait trouver bon ce qu'il lit, comme c'est l'appetit qui nous fait trouver bon ce que nous mangeons. Ne pouvant pas produire ici une piece d'une longueur considerable pour prouver ce que j'avance; en voici une petite qui servira d'exemple.

Elevé dans la vertu,
Et malheureux avec elle,
Je disois, A quoi sers-tu,
Pauvre & miserable Vertu?
Ta droiture & tout ton zele,
Tout compté, tout rabattu,
Ne valent pas un fétu.
Mais voyant que l'on couronne
Aujourd'hui le grand Pompone,
Aussi-tôt je me suis tû;
A quelque chose elle est bonne.

CHAPITRE IX.

Ce qui fait la difference de l'Orateur d'avec le Philosophe.

NOus pouvons ici décider une question qui servira à l'éclairciſſement de l'Art de perſuader. On demande ce qui fait la difference de l'Orateur d'avec le Philoſophe : d'où vient que le Philoſophe peut convaincre, & qu'il ne perſuade preſque jamais ; au lieu qu'un excellent Orateur ne manque point de faire l'un & l'autre. On peut comprendre par ce que nous venons de dire, qu'il n'y a que la Verité qui puiſſe convaincre & perſuader ; mais comme elle ne le peut faire qu'étant connuë, ce n'eſt pas aſſez de la propoſer, ſi on ne trouve les manieres de la faire appercevoir, & ſi en même temps l'on n'ôte les préventions qui lui ſont un obſtacle.

Le Philoſophe ſe contente de donner les principes ſur leſquels il s'appuye. Il les explique en peu de paroles, ſuppoſant que ſon diſciple eſt attentif, qu'il a de la curioſité pour l'écouter, de l'empreſſement pour être inſtruit : qu'il ne veut que voir la Verité pour la ſuivre : ainſi il ne cherche aucun tour rare pour le tenir attentif. Il ne s'aviſe point d'exiter en ſon ame aucun mouvement pour le porter vers la Verité, & pour l'éloigner des objets qui l'en détournent. Effectivement il ne ſeroit pas neceſſaire de le faire, ſi tous les hommes étoient dans cette diſpoſition au regard de la Verité, où ce Philoſophe ſuppoſe qu'eſt ſon diſciple ; mais il n'en eſt pas ainſi ; les hommes ont peu de curioſité ; le deſir que Dieu nous a donné pour la Verité eſt languiſſant, il ne ſe réveille que lorſqu'il ſe pre-

presente des objets extraordinaires. Nous avons tous l'esprit fort distrait, peu perçant; ainsi à moins qu'on ne s'accommode à notre foiblesse comme fait l'Orateur, pour nous faire voir la Verité par tant d'endroits qu'enfin nous l'appercevions, nous ne la concevrons jamais.

On voit donc pourquoi les Philosophes convainquent bien, c'est-à-dire, qu'ils obligent d'avoüer qu'on ne peut tenir contre ce qu'ils veulent prouver, & que cependant on n'entre point dans leurs sentimens. C'est qu'on sent la force de leur raisonnement sans le comprendre, & qu'on ne sort point de l'état où l'on se trouvoit avant que de les avoir entendu parler. L'Orateur ne souffre point d'indifférence dans son Auditeur; il le remuë en tant de manieres, qu'enfin il trouve par où il le pourra renverser, & pousser du côté où il veut qu'il tombe. Personne ne peut resister à la force de la Verité. Les hommes l'aiment naturellement; il est impossible qu'ils ne se laissent gagner, quand ils la connoissent avec tant d'évidence qu'ils n'en peuvent douter, ni s'imaginer qu'elle soit autre qu'elle leur paroît. Ainsi l'Orateur qui a le talent de mettre la Verité dans un beau jour, doit charmer, puisqu'il n'y a rien de plus charmant que la Verité, & elle doit triompher de la resistance qu'on lui faisoit, puisqu'effectivement pour être victorieuse, elle n'a qu'à se faire connoître. Nous allons parler de ces manieres qui sont particulieres aux Orateurs.

CHAPITRE X.

Des manieres de s'insinuer dans l'esprit de ceux à qui l'on parle.

SI les hommes aimoient la Verité plus que ce qui flatte leurs passions, & s'ils la cherchoient sincerement, il ne seroit besoin pour la leur faire recevoir, que de la leur proposer simplement, & sans art. Ils la haïssent, parce qu'elle ne s'accommode pas avec leurs interêts, & ils s'aveuglent volontairement pour ne la pas voir; car ils s'aiment trop pour se laisser persuader que ce qui leur est desagreable, soit vrai. Avant que de recevoir une verité, ils veulent être assurez qu'elle ne sera point incommode. C'est donc en vain qu'on se sert de fortes raisons quand on parle à des personnes qui ne veulent pas les entendre, qui persecutent la Verité, & la regardant comme leur ennemie, ne veulent pas envisager son éclat, de crainte de reconnoître leur injustice. On est donc contraint de traiter la plupart des hommes qu'on veut delivrer de leurs fausses opinions, comme on traite les phrenetiques, à qui on cache avec artifice les remedes qu'on employe pour les guerir. Il faut proposer les veritez dont il est necessaire qu'ils soient persuadez, avec cette adresse qu'elles soient maîtresses de leur cœur avant qu'ils les ayent apperçûës; & comme s'ils étoient encore enfans, il faut obtenir d'eux par de petites caresses, qu'ils veuillent bien avaler la medecine qui est utile à leur santé.

Les Orateurs qui sont animez d'un veritable zele, étudient toutes les manieres possibles de gagner les hommes, pour les gagner à la Verité. Une

mere pare ses enfans avec soin, & l'amour qu'elle a pour eux la porte à faire que toutes les autres personnes les aiment avec la tendresse qu'elle ressent. Si nous aimons donc sincerement la Verité, nous devons travailler à ce qu'elle soit aimée. Les saints Peres de l'Eglise ont toûjours tâché d'éviter tout ce qui la pouvoit rendre odieuse. Lorsque JESUS-CHRIST commença à prêcher son Evangile aux Juifs, qui étoient jaloux de la gloire de la Loi de Moïse, pour ne les pas choquer, comme remarque saint Jean Chrysostome, il témoigna qu'il ne prétendoit pas renverser cette Loi; mais au contraire qu'il étoit venu pour l'accomplir. Sans cela ils eussent bouché leurs oreilles pour ne le pas entendre, comme firent ceux que par un juste jugement il ne daigna pas gagner.

Nous avons dit que les anciens Maîtres font consister l'Art de persuader dans la science de faire ces trois choses, instruire, gagner, & émouvoir : *Docere, flectere, & movere.* J'ai rapporté les moyens que ces Maîtres ont découvert pour trouver les choses qui peuvent instruire & éclaircir la matiere sur laquelle on parle. Je ferai ici quelques reflexions sur les moyens de s'insinuer dans les cœurs de ceux que l'on veut gagner. Dans les Rhetoriques ordinaires on ne fait point ces reflexions : ainsi, quoique je n'aye pas eu dessein de traiter l'Art de persuader dans toute son étenduë, j'en dirai plus que ceux qui promettent de ne rien oublier. Il est vrai que la science de gagner les cœurs est bien au dessus de la portée d'un jeune écolier, pour lequel on fait des Rhetoriques. Elle s'aquiert par de sublimes speculations, par des reflexions sur la nature de notre esprit, sur les inclinations, sur les mouvemens de notre volonté. C'est le fruit d'une lon-

gue

gue experience qu'on a fait de la maniere que les hommes agissent, & qu'ils se gouvernent. En un mot, cette science ne se peut enseigner methodiquement que dans la Morale.

Chapitre XI.

Qualitez requises dans la personne de celui qui veut gagner ceux à qui il parle.

IL est important que les Auditeurs ayent de l'estime pour celui qu'ils écoutent, & qu'il passe dans leur esprit pour une personne sage. Un Orateur doit donner des témoignages d'amitié à ceux qu'il veut persuader, & faire paroître que c'est un zêle sincere de leur intérêt qui le fait parler. La modestie lui est necessaire, la fierté & l'orgueil étant d'invincibles obstacles à la persuasion. Ainsi il faut qu'on remarque ces quatre qualitez dans la personne d'un Orateur ; de la probité, de la prudence, de la bien-veillance, & de la modestie ; comme nous l'allons faire voir plus au long.

Il est constant que l'estime que l'on a de la probité & de la prudence d'un Orateur, fait souvent une partie de son éloquence, à laquelle on se rend avant même que de savoir ce qu'il doit dire. C'est sans doute l'effet d'une grande préoccupation ; mais cette préoccupation n'est pas mauvaise, & on ne doit pas la confondre avec un certain entêtement, par lequel on demeure attaché à de fausses opinions sans aucune raison. Outre que les paroles qui sortent d'un cœur plein d'ardeur pour la Verité, embrasent le cœur de ceux qui écoutent : il est fort raisonnable d'ajoûter foi à ce que dit un homme de bien, & qu'on fait

n'être point un trompeur. C'est pourquoi il est plus avantageux à un Orateur que sa vertu éclate, que sa doctrine * *In Oratore non tam dicendi facultas quàm honesta vivendi ratio eluceat.* Le Christianisme oblige ceux qui font profession de persuader les autres, de travailler à s'acquerir de l'autorité dans l'esprit des peuples; & le même Evangile qui commande à tout le monde de fuir l'éclat, les oblige de faire éclatter leurs bonnes œuvres, avec cette intention que ceux qu'ils instruisent soient autant portez par leurs exemples à embrasser la vertu, que par leurs paroles. *Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona.* Cette necessité a porté quelquefois les plus modestes à se donner des louanges, & à défendre leur reputation, en meme temps que la patience & la douceur les portoient à aimer les injures dont on les chargeoit. La bonne vie est la marque que JESUS-CHRIST nous a donnée pour distinguer les Prédicateurs de la Verité, d'avec ceux que l'Esprit d'erreur envoie pour tromper les hommes.

On est bien aise de se décharger de la peine d'examiner un raisonnement, & pour cela de s'en fier à l'examen de ceux que l'on estime; & de soûmettre son jugement aux lumieres de ceux en qui on voit briller une grande sagesse. † *Auctoritati credere magnum compendium, & nullus labor.* L'autorité d'un homme de bien, sage, & éclairé, est à ceux qui se défient de leurs lumieres, ce qu'est un appui à un malade. Personne ne veut être trompé, peu se peuvent defendre de l'erreur; c'est pourquoi l'on est ravi de trouver une personne sous l'autorité de laquelle on se tienne à couvert. Dans toutes les disputes on voit que deux ou trois têtes, à qui leur suffisance a acquis de

* *Quintilien.* † *S. Augustin.*

[illegible] partagent tout le monde, & que cha-
[illegible] du parti de celui qu'il croit être le
[illegible] Lorsqu'un Orateur n'a pû encore ga-
[illegible] grande autorité; il n'attirera jamais dans
[illegible] qu'un très-petit nombre de person-
[illegible] que peu sont capables d'appercevoir la
[illegible] ses raisonnemens. S'il veut avoir la
[illegible] son côté, il faut qu'il fasse voir qu'il
[illegible] ceux à l'autorité de qui elle a coûtume
[illegible] rendre, & dont elle suit les sentimens aveu-
[illegible]

[illegible] rien qui soit plus capable de gagner
[illegible], que les marques d'amitié qu'on
[illegible] L'amitié donne toutes sortes de droits
[illegible] aimée. On peut dire toutes choses
[illegible] sont convaincus qu'on les aime. *Ama*,
[illegible] *quod vis*. Il faudroit que l'amour qu'on
[illegible] Verité fût bien désinteressé pour vouloir la
[illegible] lorsqu'elle vient de la bouche d'un en-
[illegible] On ne peut pas s'imaginer qu'une per-
[illegible] ennemie veuille procurer un aussi grand bien
[illegible] la connoissance de la Verité. Les Epîtres de
[illegible] Paul sont pleines de marques d'affection &
[illegible] tendresse, qu'il faisoit paroître à ceux à qui il
[illegible] écrivoit; & jamais il ne les reprend de leurs dé-
fauts qu'après les avoir convaincus que c'étoit le
[illegible] qu'il avoit pour leur salut, qui l'obligeoit de
les en avertir.

La quatriéme qualité que je crois necessaire à
un Orateur, c'est la modestie. Souvent la resis-
tance que quelques-uns font à la Verité, n'est
causée que par la fierté avec laquelle on veut extor-
quer de leur bouche un aveu de leur ignorance.
Pourquoi chicane-t-on dans les conversations?
Pourquoi est-ce qu'on dispute sans vouloir demeu-
rer d'accord des veritez les plus incontestables?
C'est que les uns veulent triompher, & les autres

s'opiniâtrent à ne pas ceder, & à disputer une victoire, dont la perte leur paroît honteuse. Ceux qui sont sages, laissent refroidir la chaleur de la dispute, laissent passer le temps de l'opiniâtreté. Ils cachent tellement leur triomphe, que les vaincus ne s'apperçoivent pas de leur défaite; & qu'ils ne se considerent pas tant comme vaincus, que victorieux de l'erreur où ils étoient engagez. *Non de adversario victoriam, sed contra mendacium quæremus veritatem*, disoit saint Jerôme écrivant contre les Pelagiens.

Un sage Orateur ne doit jamais parler de soi avantageusement. Il n'y a rien qui soit plus capable d'éloigner de lui l'esprit de ses Auditeurs, & de leur inspirer des sentimens d'aversion & de haine, que cette vanité que font paroître ceux qui se vantent. La gloire est un bien où chacun prétend avoir droit. On ne peut souffrir qu'un particulier se l'approprie; car, comme Quintilien l'a fort bien remarqué, nous avons tous une certaine ambition qui ne peut rien souffrir au dessus de soi. De là vient que nous prenons plaisir à relever ceux qui s'abaissent eux-mêmes, parce qu'il semble que nous le faisons comme étant plus grands qu'eux. *Habet enim mens nostra sublime quiddam, & impatiens superioris; ideoque subjectos & submittentes se lubenter allevamus, quia hoc facere tanquam majores videmur.* Cette modestie ne doit rien avoir de bas: la fermeté & la generosité sont inséparables du zele que notre Orateur a pour la défense de la Verité, & comme elle est invincible, il doit être intrepide. Il est constant qu'un homme se rend redoutable, qui ne craint rien davantage que de blesser la Verité; ainsi il ne sied pas mal quelquefois de relever les avantages de son parti, qui est celui de la Verité. Ajoûtez que le discours doit

doit convenir à la qualité de celui qui parle. Un Roi, un Evêque doivent parler avec majesté; & ce qui est la marque d'une autorité legitime dans leur personne, seroit en celle d'une personne privée une marque de fierté & d'arrogance.

CHAPITRE XII.

Ce qu'il faut observer dans les choses dont on parle pour s'insinuer dans l'esprit des Auditeurs.

APrès avoir parlé de la personne de l'Orateur, voyons ce qui regarde les choses que l'on traite. Si les Auditeurs n'y prennent aucune part, & qu'elles ne blessent point leur interêt, l'artifice n'est pas necessaire. Lorsqu'il n'est question que de prouver que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits, il n'est pas besoin de disposer les esprits à recevoir cette verité; ne pouvant causer aucun dommage, il ne faut pas craindre que quelqu'un la rejete. Mais lorsqu'on propose des choses contraires aux inclinations de ceux à qui on parle, l'adresse est necessaire. L'on ne peut s'insinuer dans leur esprit que par des chemins écartez & secrets; c'est pourquoi il faut faire en sorte qu'ils n'apperçoivent point la verité dont on veut les persuader, qu'après qu'elle sera maitresse de leur cœur; autrement ils lui fermeront la porte de leur esprit, comme à une ennemie, ainsi que nous l'avons dit.

Les hommes n'agissant que par interêt, lors même qu'il semble qu'ils y renoncent, il faut necessairement leur faire voir que ce qu'on leur persuade, ne leur sera point desavantageux. On doit combattre leurs inclinations par leurs incli-

na-

nations, & s'en servir pour les attirer dans les sentimens qu'on leur veut faire prendre, comme les Matelots se servent du vent contraire pour arriver dans le port d'où le vent les éloignoit: cela se comprendra mieux par des exemples. Afin d'inspirer de l'aversion pour le fard à une femme qui n'a de l'amour que pour elle-même, & que rien ne touche que sa beauté, il faut, selon le conseil de saint Jean Chrysostome, se servir de la passion qu'elle a pour sa beauté, pour moderer cette passion, en lui montrant que les poudres & le fard gâtent le teint. On détache de la débauche un homme qui ne refuse rien à ses plaisirs, en lui proposant des plaisirs plus doux, ou le persuadant fortement que ces débauches seront suivies de quelque grande douleur. Il faut toûjours dédommager l'amour propre; c'est-à-dire, désintereſſer ceux que l'on veut faire renoncer à quelqu'interêt. Car enfin, à moins que la Grace divine ne change le cœur, les passions peuvent changer d'objet: mais elles demeurent toûjours les mêmes. Or, ce changement d'objet n'est pas difficile. Un orgueilleux fera tout ce qu'on voudra, pourvu qu'il évite l'humiliation, & que son orgueil soit content. Ainsi il n'y a rien qu'on ne puisse persuader, quand on sait bien se servir des inclinations des hommes.

Lorsqu'on veut obtenir de ceux à qui on parle une chose qu'ils ont dessein de ne point accorder, quoiqu'on la puisse exiger d'eux avec droit, il faut se contenter de la recevoir comme une grace. On ne doit pas leur faire cette demande qui les choque, après qu'on aura clairement prouvé que ce qui leur restera, servira plus à leur gloire, & sera plus avantageux que ce qu'ils accorderont. Saint Jean Chrysostome loue la prudence de Flavien, Patriarche d'Antioche, qui fit revoquer à

l'Empereur Theodose l'Arrêt sanglant qu'il avoit donné contre les habitans de cette Ville, qui avoient renversé les statues de l'Imperatrice. Ce Patriarche étant venu à Constantinople pour fléchir la colere de Theodose, il exagera la faute de ceux d'Antioche; il confessa qu'une semblable faute meritoit les châtimens les plus rigoureux. Mais ensuite ayant montré que la gloire du pardon seroit d'autant plus illustre que l'offense étoit grande, & qu'un Prince Chrêtien ne pouvoit vanger une injure avec une si grande severité, il gagna l'esprit de Theodose, qu'il auroit irrité, s'il eût entrepris de diminuer le crime du peuple d'Antioche, outre qu'il eût semblé approuver leur sédition, & en eût paru complice.

Il est avantageux à un Orateur, que ses Auditeurs soient persuadez qu'il entre dans leur sentiment: ce qui n'est pas impossible, quoiqu'il travaille à ce que ses Auditeurs changent de sentiment. Dans une opinion, quelle qu'elle soit, tout n'est pas faux, tout n'est pas déraisonnable. On peut, sans blesser la Verité, s'attacher d'abord à ce qui est vrai, dans l'opinion que l'on veut combattre, & la loüer en ce qu'elle a de veritable, & qui merite des loüanges. Un peuple, par exemple, s'est revolté contre son legitime Souverain; & a enlevé la puissance d'entre ses mains pour la partager à ceux qu'il a choisis pour le gouverner. On pourra donc commencer son discours par louer l'amour de la liberté. Ensuite faisant voir à ce peuple que la liberté est plus grande sous un Monarque que dans un Republique, où cent tyrans usurpent l'autorité souveraine; on le gagne, & on se sert de la passion qui l'a porté à la revolte, pour le ramener à l'obeïssance.

C'est avec cette même prudence que l'on déta

tache les hommes de ceux pour qui ils ont un amour déraisonnable, contre lesquels par consequent il faut bien se donner de garde de déclamer d'abord: au contraire il est bon de commencer par leur donner quelques loüanges. Par exemple: Il est vrai, ô Romains, que personne n'a jamais été plus liberal que Spurius Melius; il vous a fait des profusions de toutes ses richesses. Mais prenez garde que c'est un ambitieux; que toutes ses liberalitez sont des appas pour vous surprendre, & que tous ces presens qu'il vous fait, sont le prix avec lequel il prétend acheter votre liberté, & se rendre votre maître.

L'humilité est la plus rare de toutes les vertus; elle est l'appanage des ames innocentes, & elle ne se rencontre que fort rarement dans ceux qui sont criminels; c'est pourquoi ces derniers ne peuvent souffrir que l'on leur reproche leurs fautes. Il est difficile par consequent de gagner ceux qu'on veut corriger; néanmoins lorsque les coupables sont effectivement persuadez que leur faute leur est pernicieuse, que c'est l'amour de leur interêt qui fait parler celui qui les reprend, qu'ils reconnoissent qu'ayant plus de prudence, il prevoit les malheurs qui les regardent, & qu'ils n'apperçoivent pas; ils supportent avec patience ce reproche pénible, comme les malades souffrent qu'on leur coupe un membre pourri.

Ce qui fait souvent que les avertissemens sont desagréables, c'est qu'on les fait avec empire & avec insulte. Quand on veut corriger les coupables, on doit quelquefois se contenter de leur montrer ce qu'il falloit faire, sans leur reprocher ce qu'ils ont fait. Il y a de certaines choses qui ne sont mauvaises que par le défaut d'une circonstance; on peut loüer cette chose, mais faire voir qu'elle n'a pas été faite dans le temps ni dans le lieu necessaire.

Afin

Afin qu'un coupable n'ait point de honte d'avoüer sa faute, & de s'en repentir, il est bon de la faire paroître petite, en la comparant avec une plus grande: & afin qu'il ne la soutienne point, il faut trouver des moiens de l'en décharger. Il y a de certaines gens qui ne veulent jamais condamner ce qu'ils ont fait. On doit separer l'erreur de ces personnes, & ne point prouver qu'ils en sont coupables qu'après qu'ils l'auront condamnée. C'est ce que fit le Prophete Nathan, lorsqu'ayant voulu reprendre le Roi David de l'adultere qu'il avoit commis, il lui fit des plaintes d'un homme qu'il disoit coupable d'un action qui étoit moins criminelle que celle de David. Après que ce Roi eut condamné cette homme, pour lors Nathan lui dit que c'étoit de sa Majesté même dont il avoit parlé, & qu'il étoit plus coupable que cet homme qu'il venoit lui-même de condamner.

Quelquefois on est si attaché aux resolutions qu'on a prises sur une affaire, qu'on ne veut plus écouter de nouvelles propositions. L'artifice est donc necessaire; celui dont se servit Agrippa est admirable. Il vouloit rappeller le peuple Romain qui avoit quitté la Ville, se plaignant de la dureté des Magistrats, qui sans rien faire, vivoient de son travail. Il leur proposa la parabole de la guerre qui s'éleva entre les parties du corps humain, qui ne voulant plus rien donner à l'estomach, qui étoit, disoient-elles, un paresseux, reconnurent ensuite par l'experience, que l'estomach leur rendoit bien ce qu'elles lui donnoient. Cette seule parabole que le peuple écouta avec plaisir, ne voyant point où elle alloit, suffit, après qu'il en vit l'application, pour lui faire quitter sa premiere resolution. Il n'y a point de meilleure maniere pour instruire les peuples, que les paraboles. Elles instruisent en un mot de plusieurs cho-

ses

ses qu'on ne pourroit expliquer autrement que par des discours ennuyeux, & difficiles à comprendre.

Chapitre XIII.

Les qualitez necessaires à un Orateur pour gagner ceux à qui il parle, ne doivent pas être feintes.

Je ne doute point qu'on ne puisse faire un très-mauvais usage de cet Art que nous enseignons; ce qui n'empêche pas que les regles que nous avons données ne soient très-justes. On peut feindre que l'on a de l'amour pour ceux à qui l'on parle, afin de cacher le mauvais dessein que la haine aura fait concevoir contr'eux. On peut prendre le masque d'honnête homme pour surprendre ceux qui ont de la vénération pour tout ce qui a les apparences de la vertu. Mais il ne s'ensuit pas qu'on ne doive point témoigner d'amour à ses Auditeurs, & s'acquerir quelque estime dans leur esprit, lorsque cet amour est sincere comme il le doit être, & que l'on n'a point d'autre fin que l'interêt de la Verité.

Les Rheteurs Païens ont donné ces mêmes preceptes que nous donnons, & les Sophistes s'en sont servis. Il est vrai; mais c'est ce qui nous oblige de les suivre avec plus de soin. Les impies auront-ils plus de zele pour le Mensonge, que les Chrétiens pour la Vérité? Ce seroit une chose honteuse aux amis de la Verité, de rejetter les moiens naturels qu'ils ont pour la faire recevoir, pendant que les partisans du mensonge employent tant d'artifices pour tromper. Ces moiens sont bons & justes d'eux-mêmes; & tout homme qui a de la charité

vité & de la prudence les employe, quoiqu'il n'y fasse pas de reflexion.

Il faut aimer les hommes. On ne doit ressentir pour leur personne que de la tendresse, quand même ils seroient criminels. Il n'y a que leurs crimes qui meritent de la haine. *Diligite homines, interficite errores.* Ceux qui ont de la pieté n'ont pas besoin de feindre: leur charité se peint elle-même dans leurs discours; elle supporte avec patience les fautes des autres: elle les corrige avec douceur, elle ne les considere que du côté qu'elles paroissent plus legeres. Elle cherche tous les moyens pour ne point choquer, pour ne point contrister les personnes qu'elle est obligée d'avertir; & pour cela elle adoucit les corrections qui sont un remede amer: * elle tâche de répandre un miel sur ses paroles, qui en puisse ôter toute l'amertume. En un mot, elle fait pour Dieu tout ce que fait faire l'amour de son propre interêt, de sorte que la conduite exterieure de l'une ne paroît pas differente de la conduite de l'autre; la maniere d'agir de l'une n'est distingeée de l'autre que par son principe. Un Orateur Chrêtien n'a pas moins de complaisance pour ceux qu'il veut persuader, sans aucun autre interêt que celui de la Verité, que les gens du monde en ont pour ceux de qui ils attendent quelque recompense.

Quand j'ai dit qu'on ne doit pas choquer ceux à qui on parle, je n'ai pas conseillé de se servir d'une lâche complaisance, qui n'a point d'autre fin qu'une vaine satisfaction de n'être pas rebuté. Les hommes aiment qu'on les entretienne de choses qui leur plaisent: *Loquere nobis placentia.* C'est le mêtier d'un flateur d'entretenir les hom-

* *Monitio acerbitate, objurgatio contumeliâ careat.* Cicero de Amicit.

hommes dans cette humeur délicate. Pendant qu'un Orateur Chrétien espere de gagner ses Auditeurs par la douceur, il s'en doit servir: mais s'ils sont endurcis, & qu'ils ne veuillent point quitter les armes qu'ils ont prises contre la Verité, ce seroit pour lors flaterie, & non pas charité, que de s'amuser à vouloir leur plaire. Si les prieres n'ont point de force, il faut avoir recours aux menaces.

C'est la conduite que les Peres de l'Eglise ont toûjours tenuë. Ils ont commencé par la douceur, mais ils ont fini par la severité, lorsque la douceur a été inutile. Saint Augustin dit qu'il n'avoit pas voulu nommer Pelage dans les premiers Livres qu'il composa contre cet Heretique, afin de lui épargner la honte de se voir reconnu pour Auteur d'une Heresie. Mais quand ce Pere vit que cet Heresiarque ne profitoit point de cette retenuë, & qu'elle pouvoit contribuer à lui donner de la fierté, il crut que la même charité qui l'avoit fait parler d'abord avec douceur, l'obligeoit à se servir de remedes plus violens, & proportionnez à la maladie de cet Heresiarque, ou pour le guérir, ou pour avertir les peuples du danger qu'il y avoit de communiquer avec lui.

Chapitre XIV.

Manieres d'exciter dans l'esprit de ceux à qui l'on parle, les passions qui les peuvent porter où on les veut conduire.

Le troisieme moyen que l'Orateur doit employer pour persuader ses Auditeurs, c'est d'exciter dans leur esprit les passions qui les feront pancher du côté où il les veut porter, & d'éteindre le feu

feu de celles qui pourroient éloigner de lui ses mêmes Auditeurs. Mais on me dira qu'il n'est point permis d'user de moyens aussi injustes que sont les passions: Que c'est mal s'y prendre, pour regler & pour éclairer l'esprit de ses Auditeurs, que d'y exciter les troubles & les fumées obscures des passions. Répondons à cette objection que nous avons prévenuë: la chose merite qu'on la considere.

Les passions sont bonnes en elles-mêmes: leur seul déreglement est criminel. Ce sont des mouvemens dans l'ame, qui la portent au bien, & qui l'éloignent du mal, qui la poussent à acquerir l'un, & qui l'excitent, lorsqu'elle est trop paresseuse, à fuir l'autre. Jusques-là il n'y a point de mal dans les passions; mais lorsque les hommes, suivant les fausses idées qu'ils ont du bien & du mal, n'aiment que la terre, alors ces passions qui les font agir, qui étoient bonnes par leur nature, deviennent criminelles par les qualitez mauvaises de l'objet vers lequel on les tourne. Qui peut douter que les passions ne soient mauvaises, lorsque dans l'idée de ce nom de passion, on comprend les mouvemens de l'ame avec tous ses déreglemens? Si par la colere il faut entendre ces rages, ces emportemens, ces fureurs qui troublent la Raison, j'avoüerai que la colere est une chose très-mauvaise. Mais si on la prend pour un mouvement, pour une affection de l'ame qui nous anime à vaincre les empêchemens qui nous retardent la possession de quelque bien, & pour une force qui nous fait combattre & surmonter le mal; je ne crois pas qu'on puisse dire raisonnablement qu'il n'est pas permis d'exciter la colere, & se servir de son mouvement pour animer les hommes à chercher le bien qu'on leur propose.

Dans les passions les plus dereglées, dans celles qui n'ont pour objet que de faux biens, il y a

tou-

toujours quelque chose de bon. N'est-ce pas une bonne chose d'aimer ce qui est bien fait, ce qui est grand, ce qui est noble? On peut donc se servir de ce mouvement qui nous porte vers la beauté & vers la grandeur, pour faire agir les hommes. On peut sans scrupule réveiller dans leur cœur ce mouvement, en proposant la beauté & la grandeur de la chose vers laquelle on les porte, puisque je suppose qu'on n'entreprend de faire aimer que ce qui est beau d'une veritable beauté, & ce qui possede une grandeur réelle.

L'on ne peut faire agir les hommes que par le mouvement des passions; chacun est emporté par le poids de son amour, & l'on suit ce qui donne plus de plaisir. Il n'y a donc point d'autre moyen de conduire les hommes, que celui dont nous parlons. Vous ne détournez jamais un avare de l'inclination qu'il a pour l'or & l'argent, que par l'esperance de quelques autres richesses plus grandes; un voluptueux de ses sales plaisirs, que par la crainte de quelque grande douleur, ou par l'esperance d'un plus grand plaisir. Pendant que nous sommes sans passions, nous sommes sans action, & rien ne nous fait sortir de l'indifference que le branle de quelque affection. On peut dire, que les passions sont le ressort de l'ame: quand une fois l'Orateur s'est pû saisir de ce ressort, & qu'il le sait manier, rien ne lui est difficile, il n'y a rien qu'il ne puisse persuader.

Les Chrétiens savent que tant d'illustres Martyrs n'ont triomphé que par un secours du Ciel; que tant de saintes Vierges n'ont soûtenu dans leur corps foible une vie austere, & accablée de penitence, que parce qu'elles étoient aidées de la Grace. Il est pareillement constant que les plus méchans sont capables d'entreprendre les mêmes actions; & de faire tout ce que les Martyrs & les

les Vierges ont fait, s'il arrive qu'ils ne puissent satisfaire la passion qui les domine, qu'en supportant ces peines. Catilina a été un très-méchant homme : cependant on remarque dans sa vie des exemples d'une austerité & d'une patience extraordinaires. Je sai que ses vertus apparentes n'étoient que les servantes de son ambition, comme parle un grand Docteur. Aussi je ne fais cette reflexion que pour prouver que l'on peut faire entreprendre toutes choses à un homme, lorsqu'on a pû lui inspirer les passions propres pour cela, & que par consequent le défenseur de la Verité ne doit pas négliger un moyen si efficace.

Saint Augustin dit fort bien au pecheur: Faites par la crainte des peines, ce que vous ne pouvez faire encore par un pur amour de la justice. *Fac timore pœnæ, quod nondum potes amore justitiæ.* Je ne ferois point de difficulté, pour inspirer à une femme du monde de l'horreur pour le fard, de lui faire connoître qu'il n'y a rien qui gâte davantage le visage. Je tâcherois par cette crainte de la détourner d'une action qu'elle ne peut encore haïr par un amour de Dieu. Cette crainte n'est pas sans péché, mais enfin les Peres ont approuvé ce saint artifice par l'usage qu'ils en ont fait. Les grandes playes ne se guérissent que par des blessures: pour faire crever un apostume, il faut faire des incisions. Cette conduite se peut justifier sans peine; mais ce n'est point ici le lieu de le faire.

CHAPITRE XV.

Ce qu'il faut faire pour exciter les passions.

LE moyen géneral pour remuer le cœur des hommes, est de leur faire sentir vivement l'objet de la passion dont on desire qu'ils soient émus. L'amour est une affection qui est excitée dans l'ame par la vûë du bien présent. Pour allumer donc cette affection dans un cœur capable d'aimer, il faut lui presenter un objet qui ait des qualitez aimables. La crainte a pour objet des maux qui arriveront certainement, ou qui peuvent arriver. Pour donner de la crainte à une ame timide, il faut lui faire connoître les maux qui la menacent. On a quelque raison de ne pas separer l'Art de persuader de l'Art de bien dire, car l'un ne sert pas de grand chose sans l'autre. Pour émouvoir une ame, il ne suffit pas de lui représenter d'une maniere seche l'objet de la passion dont on veut l'animer: il faut déployer toutes les richesses de l'éloquence, pour lui en faire une peinture sensible & étenduë, qui la frappe vivement, & qui ne soit pas semblable à ces vaines images qui ne font que passer devant les yeux. Il ne suffit pas, dis-je, pour donner de l'amour, de dire simplement que la chose qu'on propose est aimable; il faut approcher des sens ses bonnes qualitez, les faire sentir, en faire des descriptions, les représenter par toutes leurs faces, afin que si elles ne gagnent pas, étant vûës d'un certain côté, elles le fassent quand elles sont regardées de l'autre. On doit s'animer soi-même; il faut, si je l'ose dire, que notre cœur soit embrasé, qu'il soit comme une fournaise ardente, d'où

... nos paroles sortent pleines de ce feu que nous ... lons allumer dans le cœur des autres.

... our bien traiter cette matiere, je serois obli... de parler au long de la nature des passions, ... les expliquer toutes en particulier, de dire ... ls sont leurs objets, quelles choses les exci... & les calment. Mais il faudroit pour cela ... rendre dans cet Art la Physique & la Morale, ... i ne se peut faire sans confusion; néanmoins ... puis m'exempter de parler plus exactement ... quelques-unes de ces passions: savoir, ... l'admiration, de l'estime, du mépris, & du ... qui sont de très-grand usage dans l'Art de ... der.

... miration est un mouvement dans l'ame, ... tourne vers l'objet qui se presente à elle ... ordinairement, & qui l'applique à considerer ... objet est bon ou mauvais, afin qu'elle le ... ou qu'elle l'évite. Il est important à un ... eur d'exciter cette passion dans l'esprit de ses ... iteurs. La Verité persuade, mais il faut pour ... qu'elle soit connuë. Or, afin qu'elle soit ..., il faut que celui à qui on la déclare, ... plique à la connoître. Tous les jours nous ... ons que de certains raisonnemens n'ont point ... goûtez, qui sont approuvez dans la suite, ... qu'on prend la peine de les examiner. Il y ... certaines opinions, qui après avoir été négli... pendant plusieurs siecles, se réveillent, & font ... bruit, parce qu'on les étudie, & que par l'étu... on en reconnoit la verité ou la fausseté. Ainsi ... n'est donc pas assez de trouver de bonnes rai... de les exposer avec clarté: il faut les dire ... un certain tour extraordinaire qui surprenne, ... donne de l'admiration, & qui attire les yeux ... tout le monde.

Saint Jean Chrysostome remarque que saint

Matthieu commence l'Histoire du Fils de Dieu par dire qu'il étoit Fils de David & d'Abraham, au lieu de dire Fils d'Abraham & de David, pour obliger les Juifs à lire son Histoire avec plus d'attention ; car les Juifs attendoient le Messie de la Famille de David ; ainsi rien n'étoit plus capable de les rendre attentifs, que de leur parler d'un Fils de David. Tous les Livres qui sont lus, tous les Orateurs qui sont écoutez, ont tous quelque chose d'extraordinaire, soit pour la matiere qu'ils traitent, soit pour la maniere de la traiter, soit pour quelques circonstances de temps & de lieu.

L'admiration est suivie d'estime ou de mépris. Lorsqu'on remarque du bien dans l'objet qu'on a envisagé avec application, on l'estime, on le recherche, on l'aime. C'est pourquoi, comme vous le voiez, on n'estime proprement que ce qui est veritable, que ce qui est grand, que ce qui est bien fait, lorsqu'on fait estime des choses mauvaises, c'est en se trompant dans son jugement, ou en considerant ces choses sous une face qui n'est pas mauvaise. Ainsi un Orateur trompeur ne persuade que pour quelque temps, & ses Auditeurs changent leur estime & leur amour en haine & en mépris, aussi-tôt qu'ils reconnoissent qu'ils ont été trompez.

Le mépris a pour objet la bassesse & l'erreur; c'est-à-dire, que cette passion est excitée lorsque l'ame n'apperçoit dans l'objet qu'elle considere, que de la bassesse & de l'erreur. On se laisse aller volontiers à cette passion. Elle est agreable : elle flatte cette ambition naturelle que tous les hommes ont pour la superiorité & pour l'élevation. On ne méprise veritablement que ce qu'on regarde au dessous de soi. Ce regard donne du plaisir, au lieu que ce n'est qu'avec chagrin qu'on leve les

les yeux pour considerer ce qui est au dessus de nous, parce que nous nous appercevons de ce que nous ne sommes pas. Les autres passions épuisent, & interessent la santé; mais celle-là lui est utile, & on peut dire qu'elle est plûtôt un repos qu'un mouvement de l'ame, qui se delasse dans cette passion, au lieu que dans les autres elle travaille avec contention.

Tout mépris n'est pas agréable: car si le mal qui en est l'objet, est redoutable, pour lors on ressent de la crainte, qui est une veritable douleur; mais si ce mal ne nous touche pas de fort près, & qu'on n'y prenne pas grand interêt, le mépris qu'on en fait donne du plaisir, & est suivi du ris, qui accompagne ordinairement les excès de joye imprévûs & extraordinaires. Il n'y a rien de plus utile pour détourner les hommes de quelque erreur, que de leur en donner du mépris. & de la faire paroître ridicule. Car il n'y a rien qu'on apprehende davantage que d'être méprisé, & d'être exposé à la risée de tout le monde. Aussi une raillerie faite à propos, fait quelquefois plus d'effet, que le plus fort raisonnement,

Ridiculum acri
Fortiùs & meliùs magnas plerumque secat res.

Quand on combat avec de fortes raisons, la peine que trouve l'Auditeur à concevoir la suite d'un raisonnement sérieux, le rebute. Lorsqu'on lui propose quelque chose de grand, cette grandeur l'éblouït, & lui est un sujet d'humiliation; mais lorsqu'il n'est question que de rire & de se divertir, cet Auditeur s'applique volontiers, cette application lui tenant lieu de divertissement. Outre cela, le mépris qu'il fait de la chose qui lui paroît ridicule, & qu'il regarde de haut en bas

flatte sa vanité. C'est pourquoi on excite & on entretient plus facilement le mépris, que toutes les autres passions, puisque les hommes aiment mieux mépriser qu'estimer, se divertir que de travailler. Ajoûtez qu'il y a beaucoup de choses qu'il faut ainsi mépriser, & rendre ridicules, de peur de leur donner du poids en les combattant sérieusement. *Multa sunt sic digna revinci ne gravitate adorentur.*

CHAPITRE XVI.

Comment on peut donner du mépris des choses qui sont dignes de risée.

PUisqu'il est permis de se servir du mouvement des passions pour faire agir les hommes, l'on ne peut pas blâmer l'Art que nous enseignons, de rendre ridicules les choses dont on veut détourner ceux que l'on instruit. Mais il faut avoüer que les si railleries ne sont faites avec prudence, elles ont un effet tout contraire à celui que l'on en attendoit. Les Poëtes prétendent dans leurs Comedies combattre le vice en le rendant ridicule: leurs pretentions sont bien vaines, l'experience ne faisant que trop connoître, que la lecture de ces sortes d'ouvrages n'a jamais produit aucune veritable conversion. La cause en est bien évidente. On méprise & on ne se rit que d'une chose basse que l'on regarde comme un petit mal. L'on ne rit pas du mauvais traitement que souffrent les innocens. Si les libertins se raillent d'un adultere, & de crimes semblables, qui sont un sujet de larmes aux gens de bien, c'est qu'ils ne considerent ces crimes que comme des bagatelles.

Or

Or les Poëtes dans les Comedies ne travaillent point à inspirer l'aversion qu'on doit avoir du vice, ils tâchent seulement de le rendre ridicule ; ainsi ils accoutument leurs Lecteurs à regarder les débauches comme des fautes de peu de consequence. On n'y conçoit point cette horreur necessaire pour resister à la concupiscence. La crainte d'être raillé, ne peut point dompter l'amour des plaisirs; aussi voyons-nous que les débauchez sont les premiers à se railler de leurs désordres. Il y a des vices qui ne se surmontent que par le silence & l'oubli, & dont la bienséance ne permet jamais de parler. Les descriptions d'un adultere n'ont jamais rendu chastes ceux qui les ont entenduës : cependant ces sortes de crimes sont la matiere ordinaire des Comedies.

L'Orateur doit garder la bienséance dans les railleries, & ne s'arrêter jamais aux choses que l'honnêteté oblige de passer sous silence. Puisqu'il est sage & homme de bien, il n'est pas necessaire de l'avertir qu'il doit éviter ces railleries bouffonnes & ridicules qui se font à contre-temps, & qu'il n'y a que le mal qui merite d'être raillé. Si ce mal est pernicieux & considerable, il ne doit pas se contenter de le rendre ridicule, il faut qu'il en donne de l'horreur. Néanmoins on peut quelquefois commencer par les railleries, en combattant des erreurs de grande consequence, lorsque c'est une necessité de rendre ses Auditeurs attentifs par le plaisir : ce qui est l'effet & l'utilité des railleries, & ce qui m'oblige de donner quelques regles touchant la maniere de tourner en ridicule les choses qui le méritent.

Puisque le ris est un mouvement qui est excité dans l'ame, lorsqu'après voir été frappée de la vuë d'un objet extraordinaire, elle apperçoit qu'il est extrêmement petit : pour rendre une chose ridicu-

 le,

le, il faut trouver une maniere rare & extraordinaire de représenter sa bassesse. L'on ne peut donner des preceptes particuliers pour faire des railleries. Ceux qui ont voulu, comme dit Ciceron, enseigner le moyen de railler les autres, se sont fait railler eux-mêmes. Néanmoins on peut remarquer que tous les tours & toutes les manieres extraordinaires sont propres pour faire une raillerie, c'est-à-dire pour faire appercevoir la bassesse de l'objet que l'on veut faire mépriser. C'est pourquoi l'Ironie est de grand usage dans ces occasions, parce que disant le contraire de ce que l'on pense, & avec des termes extraordinaires qui ne conviennent pas à la chose dont on parle, cette disposition fait que l'on remarque ce qu'elle est affectivement. Quand on donne à un frippon la qualité d'honnête-homme, cette expression fait ressouvenir de ce qu'il n'est pas. L'on ne peut faire connoître plus sensiblement la lâcheté d'un homme sans cœur, qu'en lui mettant des armes entre les mains, dont il n'a pas la hardiesse de se servir. Ainsi quand le Prophete Elie disoit aux Prophetes de Samarie, qui invitoient avec de grands cris leur Idole à faire descendre le feu du Ciel, pour réduire en cendre le sacrifice qu'ils lui offroient : *Criez encore plus haut ; car peut-être que ce Dieu ne vous entend pas, à cause qu'il parle à d'autres personnes, ou qu'il est dans une hôtellerie, ou en chemin, ou qu'il dort, & ne peut être éveillé que par un grand bruit*; cette maniere de parler de cet Idole, qui étoit extraordinaire, faisoit faire attention à son impuissance & à sa bassesse.

Les allusions sont propres pour les railleries, parce que la difficulté qu'il y a de les entendre, fait qu'on s'applique à en pénétrer le sens, & cette application est cause qu'on le découvre avec beau-

coup

clarté. Lorsqu'aussi aprés avoir loüé on veut faire méprifer, & l'avoir re- par des expressions magnifiques, qui font at- quelque chofe de grand, on vient tout d'un marquer fa baffeffe, cette furprife fait qu'on ainfi, l'on rend très-fenfible ce que comme dans cette Epitaphe de la façon ron.

Ci gît qui fut de belle taille,
Qui favoit danfer & chanter,
Faifoit des vers, vaille que vaille,
Et les favoit bien reciter.
Sa race avoit quelque antiquaille,
Et pouvoit des Heros conter;
Même il auroit donné bataille,
S'il en avoit voulu tâter.
Il parloit fort bien de la Guerre,
Des Cieux, du Globe de la Terre,
Du Droit Civil, du Droit Canon,
Et connoiffoit affez les chofes
Par leurs effets & par leurs caufes:
Etoit-il honnête homme? Oh non!

on expofe toute nuë la baffeffe d'une en lui ôtant toutes les qualitez dignes dont elle paroît revêtuë, on la rend infailliblement. Lucien ne rapporte rien & des Sages de la Grece, que ce que rateurs des uns, & les admirateurs des au- nt dans les louanges qu'ils leur donnent. les écrits de cet Auteur ils paroiffent , parce qu'il détache la baffeffe des Divi- la Gentilité, & des Sages de la Grece, de litez imaginaires que les Anciens admi- dans leurs Dieux & dans leurs Sages; ainfi peut lire fes ouvrages fans concevoir du de la Religion & de la vaine fageffe des

Grecs. Outre cela la nature des Dialogues, qui eſt la maniere d'écrire de Lucien, eſt très-propre pour découvrir la baſſeſſe de ceux qu'on veut joüer, car les faiſant parler conformément à leurs propres inclinations, & aux principes qu'ils ſuivent; on fait qu'ils publient eux-mêmes ce qu'ils ont de ridicule & de bas; de-ſorte qu'il n'eſt pas poſſible d'en douter.

CHAPITRE XVII.

Seconde partie de l'Art de perſuader, qui eſt la Diſpoſition. Elle a quatre parties. De la premiere, qui eſt l'Exorde.

POur perſuader, il faut diſpoſer les Auditeurs à écouter favorablement les choſes dont on doit les entretenir. En ſecond lieu il faut leur donner quelque connoiſſance de l'affaire que l'on traite, afin qu'ils ſachent de quoi il s'agit. On ne doit pas ſe contenter d'établir ſes propres preuves, il faut renverſer celles des adverſaires; & lorſqu'un diſcours eſt grand, & qu'il y a ſujet de craindre qu'une partie des choſes qu'on a dites avec étenduë, ne ſe ſoient échappées de la mémoire des Auditeurs, il eſt bon ſur la fin de dire en peu de mots ce qu'on a dit plus au long. Ainſi un Diſcours doit avoir cinq parties; l'Entrée ou l'Exorde, la Narration ou la Propoſition de la choſe ſur laquelle on doit parler, les Preuves ou la confirmation des veritez que l'on défend, la Réfutation de ce que les ennemis de ces veritez alleguent contre, & l'Epilogue ou la recapitulation de tout ce qui a été dit dans le corps du Diſcours. Je parlerai de ces cinq parties ſeparément.

L'Orateur doit ſe propoſer trois choſes dans

l'Exorde ou l'entrée de son Discours, qui sont la faveur, l'attention & la docilité des Auditeurs. Il gagne ceux à qui il parle, & acquiert leur faveur, en leur donnant d'abord des marques sensibles qu'il ne parle que par un zele sincere de la Verité, & par un amour du bien public. Il les rend attentifs, en prenant pour Exorde ce qu'il y a de plus noble, de plus éclattant dans le sujet qu'il traite, & qui par consequent peut exciter le desir d'entendre la suite du Discours.

Un Auditeur est docile lorsqu'il aime, & qu'il est attentif. L'amour lui ouvre l'esprit, & le dégageant de toutes les préoccupations avec lesquelles on écoute un ennemi, elle le dispose à recevoir la Verité. L'attention lui fait percer dans les choses les plus obscures. Il n'y a rien de caché qui ne se découvre à une personne qui s'applique, & qui s'attache aux choses qu'elle veut connoître.

J'ai dit qu'il étoit bon de surprendre d'abord ses Auditeurs, en plaçant quelque chose de noble à l'entrée de son Discours; mais il faut aussi prendre garde de ne pas promettre plus qu'on ne peut tenir, & qu'après s'être élevé dans les nuës, on ne soit contraint de ramper par terre. Un Orateur qui commence d'un ton trop élevé, excite dans l'esprit de ses Auditeurs une certaine jalousie, qui fait qu'ils se preparent à le critiquer, & qu'ils conçoivent le dessein de ne le pas épargner, en cas qu'il ne soûtienne pas ce ton. La modestie sied fort bien en commençant, & gagne un Auditoire. Outre cela c'est aller contre la Raison que de commencer d'abord par des mouvemens extraordinaires, avant que d'avoir fait paroître qu'on en ait sujet. Un Auditeur sage ne peut concevoir que du mépris d'un homme qui lui paroît s'emporter sans raison. Aussi les Maîtres donnent cette

regle, qu'il faut commencer simplement. Ils traitent de ridicules ceux qui commencent d'une maniere élevée qui ne se peut point soutenir, qui promettent beaucoup, & donnent peu; de qui on peut dire :

Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu?
Parturiunt montes; nascetur ridiculus mus.

Ce n'est pas que le commencement d'un Discours doive être sans art, puisque tout dépend de ce commencement. Si un Orateur ne tourne vers lui l'esprit de ses Auditeurs, c'est en vain qu'il parle, & il ne le peut faire qu'en leur donnant de la curiosité. Il est donc obligé de faire paroître ce qu'il va dire, extraordinaire. On n'est point touché de ce qui est commun. Mais la principale chose que doit faire un Orateur, c'est de prévenir d'abord ses Auditeurs de quelque maxime claire, évidente, qui les frappe, d'où il puisse conclure dans la suite ce qu'il veut prouver. S'il les trouve prévenus de quelque sentiment contraire aux sentimens qu'il leur veut inspirer, c'est pour lors qu'il doit employer l'adresse; car s'il ne peut pas leur ôter ces sentimens, il faut au moins qu'il les détourne, afin qu'ils ne lui soient point opposez. Cela ne se peut point enseigner. C'est en vain qu'on veut donner des méthodes pour trouver des Exordes; car tous ces préambules qui peuvent être communs à toutes sortes de matieres, ne servent de rien. Ils sont inutiles & ennuyeux, puisqu'on les peut retrancher.

Tout ce que l'on peut dire de raisonnable touchant la maniere de commencer un discours, c'est que lorsqu'on a un sujet à traiter, il faut examiner les dispositions de ceux à qui l'on va parler, & voir ce qui leur peut être agréable, ce qui leur déplaît,

ce

... gagne. Il n'y a point de sujet qui n'ait ... & qu'on ne puisse tourner en differentes ... Quand on a du jugement (or ... avons démontré en tant d'occasions, ... qui fait les grands Orateurs ;) ... on a du jugement, on sait com... faut prendre un Exorde par rapport à la ... on doit envisager, c'est-à-dire pour ouvrir ... aussi bien que les oreilles de ceux qu'on a ... Auditeurs. C'est par consequent du sujet même ... *visceribus causæ*, qu'il faut tirer un Exorde, qu'on ne peut faire qu'après qu'on a médité ... et qu'on a trouvé l'endroit par lequel il ... paroître. C'est pourquoi l'Exorde de... être la derniere chose dans le projet, quoi... premiere dans le Discours ; car il faut qu'on ... en quelque maniere tout le sujet. C'est ... disposition, une entrée dans tout ce qui se ... *Principium aut rei totius quæ agitur significa... habeat, aut aditum ad causam.* Les ... sont plus utiles que les preceptes ; mais ... il est question de faire remarquer l'adresse ... un Orateur s'est servi, il ne faut pas se con... de proposer le commencement de son Discours. Il faut rapporter l'état de toute l'affaire sur ... il a parlé, afin de faire remarquer avec ... adresse il traite son sujet, comment il le fait ... paroître par la plus belle de toutes ses fa... qui est propre pour rendre ses Auditeurs at... & les prévenir de sentimens qui lui soient ... bles.

CHAPITRE XVIII.

De la seconde partie de la Disposition, qui est la Proposition.

QUelquefois on commence son Discours par en proposer le sujet, sans se servir d'Exorde: ce qu'il faut faire de telle maniere que la justice de la cause qu'on défend, paroisse dans cette Proposition, qui ne consistant que dans une déclaration de ce qu'on a à dire, elle n'a point de regle pour sa longueur. Quand il ne s'agit que de traiter une question, il suffit de la proposer, ce qui demande peu de paroles. Si c'est une action qui soit la matiere du discours, on doit faire un recit de cette action, en rapporter toutes les circonstances, en faire une peinture qui l'expose aux yeux des Juges, afin qu'ils jugent aussi exactement que s'ils avoient été présens lorsqu'elle s'est faite.

Il y a des personnes qui ne font point de scrupule, pour faire paroître une action telle qu'ils souhaitent, de la revêtir de circonstances favorables à leurs desseins, & qui sont contraires à la verité. Ils croient le pouvoir faire, parce que, comme ils le disent, ce n'est que pour faire valoir la cause qu'ils défendent. Il n'est pas necessaire que je combatte cette fausse persuasion; car il est manifeste qu'emploier le Mensonge contre la Verité, c'est une chose mauvaise, puisqu'on abuse de la parole qui ne nous a été donnée que pour exprimer la verité de nos sentimens: si c'est pour la défendre, cet office qu'on lui rend lui est desagreable: elle n'a pas besoin du secours du mensonge pour se défendre.

On

On doit donc dire les choses simplement comme elles sont, & prendre garde de ne rien inserer qui puisse porter les Juges à rendre un jugement injuste. Mais aussi une affaire a plusieurs faces dont les unes sont plus agréables, les autres ont quelque chose de choquant : & qui peut rebuter les Auditeurs. Il est de l'adresse d'un sage Orateur de ne pas proposer une affaire par une face choquante, & qui puisse donner une opinion desavantageuse de ce qui doit suivre.

L'Orateur doit faire choix des circonstances de l'action qu'il propose. Il ne doit pas s'arrêter à toutes également. Il y en a qu'il faut passer sous silence, ou ne dire qu'en passant. Quand on est obligé de rapporter quelque circonstance odieuse, & qui peut faire paroître criminelle l'action que l'on défend, il ne faut pas passer outre sans avoir remedié au mal que ce recit pourroit faire, & laisser l'Auditeur dans la mauvaise opinion qu'il aura pû concevoir. Il faut apporter quelque raison, ou quelqu'autre circonstance qui change la face de la premiere, & lui en fasse prendre une moins odieuse. Vous êtes obligé de rapporter la mort de celui qui a été tué par celui que vous défendez : comme vous ne parlez que pour un homme innocent, en même temps que vous rapportez cette mort, il faut rapporter les justes causes de cette mort, & faire voir que celui qui a tué, ne l'a fait que par malheur, que par hazard, & sans dessein. On doit aussi prévenir l'esprit des Juges, & faire preceder toutes les raisons, toutes les occasions, toutes les circonstances qui peuvent justifier cette action, afin que lorsqu'ils en entendront la proposition, ils soient disposez à l'examiner, & à reconnoître qu'elle n'a que l'apparence de crime, & qu'en effet elle est juste, puisqu'elle a été accompagnée de toutes les circonstances qui rendent in-

Chapitre XIX.

...partie de la Disposition, qui est l...
...on, ou de l'établissement des preuves, &...
...temps de la Refutation des raisons des ad...

...abli par des raisonnemens solides l...
...nverser le mensonge qui lui est oppo...
...ce que la Logique enseigne. C'est d'ell...
...apprendre à raisonner, comme nou...
Cependant nous pouvons donner ic...
...es, qui avec ce que nous avons ensei...
...Chapitre second, pourront supplée...
...maniere à la Logique, que ceux qu...
Ouvrage n'ont peut-être point encor...

...ment, il faut étudier son sujet, faire at...
...toutes ses parties, les envisageant toutes...
...cevoir quel chemin l'on doit prendr...
...connoître la Verité, ou pour dé...
...Mensonge. Cette regle ne peut être pra...
...par ceux qui ont une grande éten...
...qui se sont exercez à resoudre de...
...difficiles, à percer les choses les plus ca...
...sont rompus dans les affaires, qui d'a...
...on leur propose une difficulté, quoi...
...ée, en trouvent aussi-tôt le dénouë...
...ayant l'esprit plein de vûës & de veri...
...çoivent sans peine des principes incon...
...pour prouver les choses dont la verit...
..., & convaincre de faux celles qui son...

...conde regle regarde la clarté des princi...
...lesquels on appuie son raisonnement. L...
sour...

innocentes de semblables actions. Non seulement cet artifice n'est pas défendu, mais ce seroit une faute de ne s'en pas servir. L'on doit craindre de rendre la Verité odieuse par son imprudence. C'en seroit une bien grande que de dire les choses d'une maniere dure, & de donner occasion à ceux qui écoutent, de faire un jugement temeraire. Les hommes jugent d'abord, & suivent après leurs premiers jugemens; ainsi il est important de les prévenir.

Les Rheteurs demandent trois choses dans une narration, qu'elle soit courte, qu'elle soit claire, qu'elle soit probable. Elle est courte lorsqu'on dit tout ce qu'il faut, & que l'on ne dit que ce qu'il faut. On ne doit pas juger de la briéveté d'une narration par le nombre des paroles, mais par l'exactitude à ne rien dire que ce qui est necessaire. La clarté est une suite de cette exactitude, le nombre des choses inutiles étouffe une histoire, & empêche qu'elle ne représente exactement à l'esprit l'action qu'on raconte. Il n'est pas difficile à notre Orateur de rendre vrai-semblable ce qu'il dira, puisqu'il n'y a rien de si semblable à la verité qu'il défend, que la Verité même. Cependant pour cela il faut un peu d'adresse, & il est évident qu'il y a de certaines circonstances qui toutes seules seroient suspectes, & ne pourroient être crues si elles n'étoient soutenues par d'autres circonstances. Pour faire donc paroître une narration vraye comme elle l'est en effet, il ne faut pas oublier ces circonstances.

CHAPITRE XIX.

De la troisième partie de la Dispoſition, qui eſt la Confirmation, ou de l'établiſſement des preuves, & en même temps de la Refutation des raiſons des adverſaires.

SAvoir établir par des raiſonnemens ſolides la verité, renverſer le menſonge qui lui eſt oppoſé : c'eſt ce que la Logique enſeigne. C'eſt d'elle qu'il faut apprendre à raiſonner, comme nous l'avons dit. Cependant nous pouvons donner ici quelques regles, qui avec ce que nous avons enſeigné dans le Chapitre ſecond, pourront ſuppléer en quelque maniere à la Logique, que ceux qui liſent cet Ouvrage n'ont peut-être point encore étudiée.

Premierement, il faut étudier ſon ſujet, faire attention à toutes ſes parties, les enviſageant toutes, afin d'appercevoir quel chemin l'on doit prendre ou pour faire connoître la Verité, ou pour découvrir le Menſonge. Cette regle ne peut être pratiquée que par ceux qui ont une grande étenduë d'eſprit, qui ſe ſont exercez à reſoudre des queſtions difficiles, à percer les choſes les plus cachées, qui ſont rompus dans les affaires, qui d'abord qu'on leur propoſe une difficulté, quoiqu'embarraſſée, en trouvent auſſi-tôt le dénouëment, & ayant l'eſprit plein de vûës & de veritez, apperçoivent ſans peine des principes inconteſtables pour prouver les choſes dont la verité eſt cachée, & convaincre de faux celles qui ſont fauſſes.

La ſeconde regle regarde la clarté des principes ſur leſquels on appuie ſon raiſonnement. La four-

tir à des propositions évidemme
se retractent.

La troisieme regle regarde l
cipes, avec leurs consequences.
ment exact les principes & les
si étroitement liez, qu'on est
la consequence, ayant consenti
que les principes & la conseque
même chose; ainsi vous ne po
blement nier ce que vous avez
Si vous avez accordé qu'il soit
ser la force par la force, & d'ô
mi, lorsqu'il n'y a point d'autr
ver la sienne; après qu'on aur
lon en tuant Clodius n'a fait qu
par la force, vous êtes obligez
lon est innocent; parce qu'effe
sentant à cette proposition, qu
pousser la force par la force, v
Milon n'est point coupable d'av
lui vouloit ôter la vie; la liaiso
de cette consequence étant ma

Il y a bien de la difference
raisonner des Géometres, &

[illegible] fourniſſent de la matiere de chicaner [illegible]ſtres, qu'on ne peut vaincre qu'en les [illegible] par une foule de paroles, par un éclair[illegible] de toutes leurs difficultez & de toutes [illegible]nes. Les Orateurs doivent imiter un [illegible] combat ſon ennemi. Il ne ſe contente [illegible] faire voir ſes armes, il l'en frappe, il s'é[illegible] prendre par ſon défaut, par où il lui fait [illegible] évite les coups que cet ennemi tâche de lui [illegible] En un mot, il prend toutes les poſtures [illegible] nature & l'exercice enſeigne pour attaquer & [illegible] défendre, comme nous avons dit ailleurs. [illegible]ometres ſe contentent de propoſer leurs [illegible], & cela leur ſuffit.

[illegible] de certains tours & de certaines manie[illegible] un raiſonnement, qui font autant [illegible]t même, qui obligent l'Audi[illegible]quer, qui lui font appercevoir la [illegible]n, qui augmentent cette force, [illegible] eſprit, le préparent à recevoir [illegible]gent de ſes premieres paſſions, [illegible]ent de nouvelles. Ceux qui ſavent [illegible] l'éloquence, ne s'amuſent jamais à rap[illegible] tas & une foule de raiſons : ils en choi[illegible] bonne, & la traitent bien. Ils établiſſent [illegible] le principe de leur raiſonnement, ils en [illegible] la clarté avec étenduë. Ils montrent la [illegible] de ce principe avec la conſequence qu'ils [illegible] & qu'ils vouloient demontrer. Ils éloi[illegible] les obſtacles qui pourroient empêcher [illegible] ne ſe laiſſât perſuader. Ils repetent [illegible] qu'on ne peut pas en évi[illegible] tant de faces, [illegible] & ils la font entrer avec [illegible]dreſſe dans les eſprits, qu'enfin elle en de[illegible] la maîtreſſe.

[illegible] preceptes que l'on trouve dans les Rhetori-

ques

de les placer de sorte qu'ils serve
Auditeurs pour arriver à la Verité
entr'eux comme une chaine qui
l'on veut assujettir à la Verité.

La refutation ne demande poin
ticulieres. Qui sait démontrer u
bien découvrir l'erreur opposée,
tre. Ce que nous venons de d
l'Orateur doit avoir de bien
force de ses principes, & leur liai
sequences qu'il en tire, s'entend
soin qu'il doit avoir de faire rem
des principes des adversaires, ou
sont vrais, que leurs consequen
tirées.

CHAPITRE

De l'Epilogue, derniere partie de

UN Orateur qui apprehende
qu'il a dites ne s'échapent

... charge point la mémoire. Tout ce grand ... de paroles, ces amplifications, ces re... font que pour expliquer davantage la ..., & la mettre dans son jour. C'est pour... après avoir convaincu les Auditeurs, après ... oir fait comprendre nettement toutes cho... qu cette conviction dure toûjours, il faut ... en sorte qu'ils ne perdent pas facilement le ... de ce qu'ils ont entendu. Pour cela il ... re ce petit abregé, & cette petite repeti... dont je viens de parler, d'une maniere ani... & qui ne soit pas ennuyeuse, réveillant ... mouvemens qu'on a excitez, & r'ouvrant, ... ainsi dire, les playes qu'on a faites. Mais ... des Orateurs; sur tout de Ciceron qui ... particulierement dans ses Epilogues, vous ... connoître mieux que mes paroles, cette adresse ... de ramasser dans l'Epilogue, ce qui est ... dans le discours.

CHAPITRE XXI.

... autres parties de l'Art de persuader, qui ... l'Elocution, la Memoire, & la Prononciation.

... est trois parties à expliquer, l'Elocution, ... la maniere d'exprimer les choses que l'on ... uvées, & disposées, la Memoire, & la Pro... ion. J'ai donné quatre Livres à la pre... de ces trois parties. Pour la seconde, ... la Memoire, tout le monde demeure ... d qu'elle est un don de la Nature ... ne peut perfectionner que par un con... exercice qui ne demande point de precep... La prononciation est trop avantageuse à un Ora-

Peu de perſonnes font uſage de le
ne ſe ſert ordinairement que des
mine pas les choſes que dit un
juge avec les yeux & avec les oreil
les yeux, s'il flatte les oreilles, i
cœur de ſes Auditeurs.

La neceſſité de prendre les h
foible, oblige donc notre Orate
Verité, à ne pas négliger la pron
a ſans doute de certains défauts,
décentes, ridicules, affectées, ba
peuvent ſouffrir, & des tons de
les oreilles, & qui les fatiguent.
ceſſaire que je les ſpecifie, elles
aſſez. Les ſentimens, les affection
un ton de voix, un geſte & une
ſont propres. Ce rapport des cho
niere de prononcer, fait les bons
Ils étudient le ton de voix qu'il
dre, leurs geſtes. Ils ſavent qu
s'animer, & parler avec veheme
cateur qui crie toûjours, eſt imp
élever ou rabbaiſſer ſa voix, ſe

... c'est que si elle paroissoit, elle ne ... son effet. Il faut employer l'art, & ... la nature qui doive paroître ; aussi ... qu'il faut étudier. Quand elle agit, ... fait parler ; le seul air avec lequel ... le ton de la voix, font autant & ... nos paroles. Ceux qui nous voyent & ... savent, pour ainsi dire, ce que nous ... avant que de nous avoir entendus. ... ne réüssit que quand il a ... être naturel, parlant néanmoins avec art, ... , qu'il peut dire ce qu'il a appris par ... comme si la nature seule sans art & sans ... tion le faisoit parler.

... ayant fait les hommes pour vivre ensem... une grande union, il les a tellement ... qu'ils prennent les sentimens de ceux ... vivent, lorsqu'ils paroissent naturel... ... s'afflige avec une personne qui pa... ... On a de la joie avec ceux qui ... Les signes naturels des passions sont im... sur ceux qui les voyent, & à moins qu'ils ... de la résistance, ils s'y laissent aller. ... tout homme qui parle naturellement, se... sentimens qu'il a dans le cœur, ne man... de toucher sans qu'il y pense : ceux ... écoutent, prennent ses mêmes sentimens. ... les hommes n'agissent presque point par ... que c'est l'imagination ou les sens qui ... meuvent, on voit que ceux qui savent re... ... au dehors les sentimens qu'ils veulent ... ne manquent point de réüssir. Les Dé... clamateurs ordinaires n'affectent qu'une pronon... ... éclatante, qui effectivement donne de ... l'admiration ; & en cela ils réüssissent : car comme ... naturellement on parle avec un ton élevé, & avec ... gestes extraordinaires, de ce qui est extraordi-

nai-

ceux qui sont véritablement persu
sentimens qu'il veulent inspirer.
me on vient d'en donner la raison
sont portez par la nature à prendre
Il y a peu de gens qui déclament
On s'imagine que pour bien fai
quelque chose d'extraordinaire.
fait toûjours mal quand on ne suit
re. Il est rare que ceux qui recite
prises par mémoire, ayent un gra
la prononciation, parce qu'ils di
comme la mémoire les leur rend. C
ne prend pas de suite les mouvem
qu'ils ont été couchez sur le papie
dans la mémoire. Il est difficile sa
de feindre des mouvemens qu'on
me le Déclamateur ne peut donc fai
ses yeux, dans son air, les mouvem
roles marquent, les Auditeurs ne
les effets de cette Sympathie mu
prendre les mouvemens de ceux
sent touchez.

CHAPITRE XXII.

De la disposition qui est particuliere aux Discours Ecclesiastiques, ou Sermons.

ON ne doit pas s'étonner que je n'aye encore rien dit de la Predication. Ce n'est pas la coûtume de le faire dans des Livres de Rhetorique. Tout ce qui se dit de cet Art dans les écoles, est tiré des anciens Rheteurs. Ni les Grecs, ni les Romains ne faisoient point d'assemblées pour l'instruction du peuple, comme on le fait parmi les Chrétiens. Leurs Discours publics ne regardoient que les affaires du Barreau ou de l'Etat: quelquefois ils donnoient des loüanges en public à ceux qui avoient servi la Republique. La Rhetorique, comme ils l'enseignoient, & comme on l'enseigne aujourd'hui, n'avoit point d'autre fin. Les préceptes qu'elle donne, ne sont que pour ces sortes de pieces. La coûtume n'excuse pas, ainsi si c'étoit pour moi une obligation de donner des preceptes pour les Discours qui se font pour l'instruction des peuples, je serois coupable, à moins que ce que j'ai dit en general touchant l'Art de parler & de persuader, ne pût suffire, & c'est ce que je prétends. Car je crois avoir enseigné toute la Rhetorique qui est necessaire aux Prédicateurs, & qu'ils ne peuvent attendre de cet Art, que ce que j'en ai dit. Il est vrai qu'il n'y en a point assez pour prêcher; mais c'est qu'outre la maniere de dire les choses, ce que l'Art de parler enseigne, il faut avoir de quoi parler. Je n'ignore pas qu'il y en a qui souhaiteroient que comme j'ai donné des lieux communs aux Avocats pour trouver de la matiere de quoi compo-

veut suppleer à l'ignorance de ce
bition de prêcher avant que d'avoi
Ecclesiastique qui a de la pieté &
contente de faire des instructions
ne demandent point d'art, & peu
a qu'à méditer les premieres veri
gion, pour les accommoder à l'int
peuple. Ceux qui par le devoir
sont obligez de faire des Discou
trouvent des modeles sur lesque
regler, même les debiter comme
leur acquerra plus de gloire, q
connoîtroit les sources où ils pu
qu'ils feroient par le moyen c
communs.

Je n'ai donc rien oublié que je
ce n'est que je n'ai point parlé de
qui est particuliere aux Sermons,
lé de la disposition & des parties
telle que sont les Harangues de D
Ciceron. Il sera facile d'y supplé
en peu de mots. Il y a deux ma
le peuple, sans parler de celle o
seulement les enfans. La premiere

l'explication, s'appliquant à combattre les Heresies qui troubloient l'Eglise, ou prenant occasion de reprendre les vices qui regnoient. Cela s'appelloit, *Homelie*, *Sermon*; c'est-à-dire, entretien, conversation, parce que ces Discours se faisoient d'une maniere familiere qui ne demande point d'art. Ceux qui voudront bien faire une Homelie, n'ont qu'à lire Saint Chrysostome, & les autres Peres. On profitera plus en considerant ces modeles animez, qu'en lisant des preceptes secs, qui font peu d'impression.

Aujourd'hui on a une autre maniere qui a plus d'art. On ne choisit qu'un verset de l'Ecriture, qu'on applique à son sujet. On propose d'abord ce sujet: & pour le traiter comme il le doit être, on demande les lumieres du Saint Esprit par l'intercession de la Vierge, qu'on saluë en recitant l'*Ave Maria*. Ensuite on partage son Discours en deux ou trois points, ausquels on rapporte tout ce que l'on a à dire. Il y en a qui font ce partage avant l'*Ave Maria*, après lequel ils commencent à expliquer leur premier point.

Cette disposition est arbitraire, & n'est fondée que sur la coûtume. L'*Ave Maria* est assez nouveau. On remarque que cette priere commença de se faire à la naissance des dernieres Heresies, pour distinguer les Predications des Catholiques d'avec les Prêches des Heretiques. La division en trois points vient de la Scholastique, qui explique les Sciences par divisions & subdivisions. Les anciens Sermonaires ne se contentoient pas de trois points. Voyons ce qu'on peut dire d'utile touchant cette disposition reçûë & autorisée dans l'Eglise.

Un Predicateur doit choisir pour matiere de ses instructions, ce qui convient au lieu & au temps

 qu'il

l'Ecriture, on la prend à contre
A l'entrée de son Discours il fau
génerale de son sujet, préparer
teurs, leur faire voir l'importa
va traitter. Ce que nous avons
Exordes, est d'usage ici pour se f
Exorde doit avoir quelque tra
qui puisse procurer l'attention. La
noissance que nous avons de la ne
ce, nous oblige aussi de ne pas
cours sans l'interrompre, pour
Dieu par nos prieres.
Puisque c'est l'usage, il faut re
veut enseigner à deux ou trois
du rapport à une principale chos
dicateur doit avoir en vûe; car
persuader & de toucher, il fau
son Auditeur, le tenant toûjour
principale verité, qui est le suje
Nous l'avons dit, l'Orateur doit
de idée de ce qu'il va dire; enfi
teurs du desir de le savoir à fond;
sir, éclairant toujours de plus en
trepris d'éclaircir, mais jusqu'à

ait en vûë une grande verité dont il veuille convaincre, & qu'il veuille faire aimer. Il peut dire plusieurs choses, mais c'est à cette verité que tout doit se rapporter. Or, c'est cette liaison qui est rare dans une Predication. C'est souvent un ramas de differentes choses, de differens génres, un pot pourri. Quand l'Auditeur se sent poussé d'un côté, presque aussi-tôt on le rappelle ailleurs, & il ne sait ce qu'on veut faire de lui. C'est pour cela qu'il est rare qu'un homme d'esprit ne s'ennuye pas au Sermon, & qu'il y puisse être attentif. Je parle de ces Sermons où le Predicateur veut plaire. Car ces Predicateurs qui n'ont point d'autre vûe que d'instruire, selon l'obligation de leur Charge, sont toûjours écoutez avec édification.

Revenons à un Predicateur qui employe toute sa Rhetorique pour bien faire. Puisque c'est l'usage, il peut diviser sa matiere en deux ou trois points. Mais ces trois points doivent être trois parties tellement liées, qu'elles ne fassent qu'un tout; quelles ne composent qu'un corps proportionné qui ait une seule forme, & qui ne soit pas monstrueux, composé de parties differentes qui ne se réünissent point sous un chef, *ut nec pes, nec caput uni reddatur formæ*. Un Prédicateur ne reüssit point, à moins qu'il n'y ait pas un seul mot qui ne porte l'Auditeur vers le terme où il a dessein de le conduire; ce qui demande beaucoup d'art, & une grande justesse d'esprit.

Je n'ai rien à dire de particulier sur la maniere dont un Predicateur doit traiter sa matiere. Pour persuader, il faut proposer la verité: il faut établir les principes d'où elle se tire, & les mettre dans un grand jour. Les principes sur lesquels s'appuyent les Predicateurs, c'est l'Ecriture, c'est la Tradition, ce sont les passages des Conciles & des Peres

qui nous ont conservé cette Tradition. Ainsi le raisonnement d'un Prédicateur consiste dans l'exposition des passages de l'Ecriture & des Peres. Il suffit ordinairement de rapporter le sens des passages, sans alleguer les textes originaux, parce que cela fait une bigarrure desagréable. On s'en fie au Predicateur; il ne doit point citer les propres paroles des Auteurs, que dans de certains points importans, ou de temps en temps pour réveiller l'attention par un langage extraordinaire. Il n'est pas necessaire que je repete ici ce que j'ai dit de la maniere d'éclaircir la Verité, & de la faire comprendre aux esprits les plus simples & les plus abstraits, comme aussi ce qui a été proposé touchant l'exactitude avec laquelle on doit poursuivre le fil d'un raisonnement. On a vû combien les Tropes & les Figures étoient utiles pour mettre la verité dans un beau jour, & pour toucher. Il faut rappeller tout cela ici.

Ce qui fait la principale difference des Predicateurs qui instruisent les peuples, & des Avocats, c'est que ceux-ci ont pour Auditeurs des Juges qui ne se laissent persuader que par la force d'un raisonnement exact, & des adversaires qui examinent leurs raisonnemens. Tout l'Auditoire est convaincu de ce que dit le Predicateur: on ne le va entendre que pour être touché de quelque sentiment de dévotion. Il n'est donc pas necessaire qu'il entre dans des controverses, comme s'il avoit à disputer dans une Conference contre des Heretiques, ou dans une école contre des adversaires qui impugnent ses sentimens. Il ne doit pas faire une leçon de Theologie: il faut qu'il évite tout ce qui est abstrait, les raisonnemens trop subtils; choisissant ceux que les peuples entendront le mieux, les plus forts à leur égard, parce qu'ils font plus d'impression sur

leur

esprit, ne supposant rien, expliquant tout, dé-ppant la verité. En un mot, il ne doit rien laisser deviner, se souvenant qu'il parle au peuple instruit, à qui tout est nouveau, tout est obs-. Comme son but est de porter à Dieu ses Au-urs, de les détacher du monde, de leur faire asser la Penitence, haïr le peché, aimer la u, il doit menager tous les avantages qu'il pour cela; c'est-à-dire, qu'après qu'il voit que Auditeur est convaincu d'une verité, il doit éduire toutes les consequences favorables à la qu'il a en vûë, faisant de vives descriptions de beauté des choses qu'il veut faire aimer, de la ormité de ce qu'il veut faire haïr. Nous avons nné des regles pour cela.

Pour dire beaucoup en peu de mots, disons que le jugement qui fait les grands Predicateurs, bien que tous les autres grands Orateurs, parle d'une grandeur réelle, qui n'est pas fondée une vaine reputation, sur le peu de jugement populace qui se laisse surprendre par l'appa-ce, & émouvoir sans raison. Outre que parmi oule il se trouve des gens d'esprit, tout ce l'on dit doit être raisonnable. Les mou-ens qu'on veut inspirer doivent naître de connoissance de la verité qu'on a exposée, au-on ne touche que pour un moment. L'Au-qui se retire sans savoir ce qui l'a ému, re-nd ses premieres inclinations aussi-tôt qu'il n'en-plus le Predicateur; au lieu que lorsqu'on l'a vaincu d'une verité, cette conviction entretient mouvemens qu'on lui a donnez. Je crois dit ce qui se peut dire d'utile pour cela, & eralement pour tout ce qui regarde l'éloquence la Chaire; quand j'en dirois davantage, ceux m'écouteroient n'en deviendroient pas meil-eurs Predicateurs.

s'imaginer, par exemple, que pou
fois Ciceron d'un bout à l'autre, on
Il faut s'attacher à un petit nombr
cellens qu'on li[ſ]e aſſidument. C
doit ſervir qu'à faire remarquer les
rencontre dans les Orateurs fame
plus facilement ce qu'on connoit;
lations qu'on fait ſur la Rhetoriqu
inutiles. Elles ſervent à former le
autre choſe qu'une habitude de
les idées qu'on a priſes en liſant les
ges, comme on ſe forme le goût d
voyant d'excellens Tableaux. Tou
qui n'ont rien vû. Qui n'auro
Virgile ni Horace, ne ſeroit pas ſi
tenter en liſant des vers Latins. A
bonnes choſes, on ſe dégoûte des c
goût eſt donc une habitude de bi
idées juſtes qui viennent de la lect
au jugement de tout le monde, o
réüſſi. *Le goût*, dit un Auteur
ſentiment naturel qui tient à l'ame,
pendant de toutes les Sciences qu'

[illegible]duit plus *surement que tous les raisonnemens* [illegible]pourroit *faire.* Je n'en demeure pas d'ac-[illegible], & pour exprimer plus simplement ce que [illegible]que le goût; je dis que si un Peintre qui sait [illegible] les principes de son Art, remarque mieux [illegible]autez d'un Tableau, & est plus en état d'en [illegible], & de se former une plus excellente idée [illegible]cinture; aussi celui qui sait sur quels fon-[illegible] les regles de l'Art de parler sont ap-[illegible], se met lui-même au dessus de l'Art, il [illegible] juger, & se former une plus parfaite idée [illegible]qu'on doit appeller beau en matiere d'élo-[illegible]ce.

FIN.

AVIS DE L'IMPRIMEUR.

IL y a plus de trente ans que l'Auteur com-muniqua à ſes amis les premiers eſſais de l'Ouvrage qu'on vient de lire. Le R. P. Maſcaron, alors Prêtre de l'Oratoire, aujourd'hui Evêque d'Agen, dont il avoit eu le bonheur d'être le Diſciple, lui fit faire un reproche obligeant de ce qu'on ne lui avoit point fait voir cet eſſai. L'Auteur le lui fit preſenter, avec une Lettre où il marquoit ſa joie d'apprendre qu'il avoit été nommé à l'Evêché de Tulles. Ce Prelat fit la réponſe qu'on va lire avec plaiſir; car les matieres les plus ſeches fleuriſſent ſous la plume de ce grand Orateur. Auſſi cette Lettre peut s'ajoûter aux exemples d'éloquence qu'on a propoſez dans cet Ouvrage. Elle fut à l'Auteur un preſage que ſon travail pourroit être bien reçû. Il tâcha donc de le finir, & il le publia pour la premiere fois l'an 1670. Il l'a retouché daus toutes les Editions qui s'en ſont faites à Paris. Après celle-ci il n'y a pas d'apparence qu'il y faſſe deſormais de changement.

LETTRE

Du Reverend Pere Mascaron, Prêtre de l'Oratoire, nommé à l'Evêché de Tulles, aujourdhui Evêque d'Agen, au P. Lamy, Prêtre de l'Oratoire.

Il y a trop long-temps que je connois le caractere de votre esprit & de votre cœur, mon Reverend Pere, pour pouvoir douter de la beauté de l'un, & de la bonté de l'autre. J'ai toujours crû que vous feriez un progrès si considerable dans toutes les Sciences ausquelles vous vous appliqueriez, que vous vous trouveriez à la fin en état de vous mettre à la tête de ceux que vous auriez suivis quelque temps. Ce temps est venu aussi vite que je le souhaitois; & par ce que le Pere Malebranche m'a fait voir de votre part, je suis tout convaincu que vous êtes arrivé où les autres ne se trouvent d'ordinaire qu'à la fin de leur vie. Vous m'avez fait connoître la Théorie de cent choses, dont je ne savois que la pratique, & ce que je ne croyois que de la jurisdiction de mes oreilles, vous l'avez porté jusques au tribunal de ma Raison. Vous êtes à l'égard des éloquens de pratique, ce que sont ceux qui étant éveillez, voyent marcher des hommes endormis. Ils leur voient faire avec une Raison distincte, ce que les autres ne font que par le seul mouvement des esprits qui les font mouvoir. Nous n'allons que par les sentimens où l'instinct d'une éloquence naturelle nous fait marcher. Vous allez, mon Pere, jusques à la source de cet instinct. Nous jouïssons de la nature telle qu'elle est: vous auriez été capable de la faire si elle n'étoit pas. Enfin votre connoissance est celle du matin, & nous n'avons pour partage que celle du soir. Tout de

 bon,

me femble que pour le ftile dog
fauroit en choifir un qui foit pl
Comparaifons font belles & jufte
drois pas tout à fait fi longues q
Parterre, & d'autres. Tout ce
remarquer fur cet écrit que j'ai
Malebranche, eft fi peu de cho
garde comme de petites taches c
plication de votre efprit diffipera
facilité, que le Soleil diffipe c
vrent en tant de petits endroits
vous abandonnez pas tellement
que vous en ruiniez votre fanté.
doit être la meditation de la mor
pas qu'elle en devienne l'inftrum
la grace de m'aimer toûjours, &
que je fuis très-veritablement, m
très-humble & très-obéïffant ferv

M A

NOUVELLES

REFLEXIONS

SUR

L'ART POETIQUE.

Dans lesquelles en expliquant quelles sont les causes du plaisir que donne la Poësie, & quels sont les fondemens de toutes les Regles de cet Art, on fait connoître en même tems le danger qu'il y a dans la lecture des Poëtes.

Sur la Copie imprimée à Paris en 1678.

[illegible]VERTISSEMENT.

[illegible] ne se propose pas dans ces Reflexions sur l'Art Poetique, de parler des Regles de la versification, on l'a fait suffisamment dans l'Art de parler; on prétend [illegible] examiner celles du Poëme, & particulie[illegible] du Poeme Epique & des Pieces de Theatre: [illegible]les sont aussi communes à ces Histoires Poe[illegible] qu'on appelle Romans. Comme on a di[illegible] [illegible]sons par lesquelles on juge que cet Art [illegible] fort utile, on n'a pas dessein d'en fai[illegible] [illegible]pologie; mais seulement de donner quel[illegible] [illegible] pour faire que la jeunesse lise avec [illegible] les Poetes, qui peuvent servir à son ins[illegible] [illegible], & pour lui donner du dégoût des Ou[illegible] [illegible] qu'elle ne peut voir sans danger: Cepen[illegible] ce petit Traité donnera peut-être plus de con[illegible] [illegible] de l'Art Poetique, que ces gros Volu[illegible] [illegible]posez sur cette matiere par de fameux Au[illegible] [illegible] Les commencemens de la Poesie, comme [illegible] les autres choses, ont été fort grossiers. [illegible] Poetes s'étudierent peu à peu à composer leurs [illegible] selon le goût de leurs Auditeurs, dont le plai[illegible] [illegible] seule regle qu'ils suivirent dans la condui[illegible] [illegible] leurs Ouvrages.

[illegible]istote l'aiant remarqué, fit des regles de ce [illegible] les Poetes, qui plaisoient, avoient coûtume [illegible]server, & reduisit par ce moien la Poesie en [illegible]t. Ce Philosophe raisonne fort peu sur les regles [illegible] propose: il ne dit point quels en sont les fon-

demens

demens, & ceux qui ont écrit depuis l[illegible] presque tous n'avoir point eu d'autre [illegible] nous instruire de ses sentimens.

Ces nouvelles Reflexions ont cela de [illegible] qu'il n'y a point de regles dans la Poësi[illegible] ne découvrent les principes, c'est-à-dire [illegible] ses du plaisir que donnent les Poësies, o[illegible] sont gardées. Pour faire ces découv[illegible] s'applique à connoître la nature de l'hom[illegible] entre dans son esprit & dans son cœur[illegible] recherche quel est le ressort de tous ces m[illegible] Ce sont des vûes très-importantes, & [illegible] connoissance doit plaire à tout le monde.

Quoi que les personnes de pieté n'ayen[illegible] soin de savoir l'Art Poëtique, ne s'am[illegible] à composer de ces sortes d'Ouvrages, [illegible] encore aussi peu, elles pourront néanmoin[illegible] plaisir à lire ces Reflexions, parce qu'ell[illegible] beaucoup servir à faire connoître l'hom[illegible] neant des creatures ausquelles il s'attac[illegible] a été la principale raison qui a porté [illegible] les donner au public.

NOUVELLES
REFLEXIONS
SUR
L'ART POETIQUE.
PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

La Poësie est une peinture parlante de ce qu'il y a de plus beau dans les Creatures; elle fait oublier Dieu, dont ces Creatures sont l'image.

DIRE que *la Poësie est une peinture parlante, &c.* n'est pas une nouvelle remarque. Les peintures ordinaires ne s'exprimant que par des couleurs grossieres & materielles, ne font que de foibles impressions: au lieu que la Poësie par l'harmonie & la cadence de ses Vers, en fait dans l'Ame de si vives & si agreables, que l'on ne se doit pas étonner si un des Maîtres de l'Art a pû dire que les Poëtes renfer-

bêtes farouches, ceux qui les voulure
bler & les faire vivre sous des Loix da
publique, se servirent de l'harmonie p
suader. C'est ce qui a donné lieu à la
nous raconte qu'Orphée, un des Grecs
sa les lions, & adoucit les tigres par le
chantoit snr le Luth; & que le Poëte
obligea les rochers & les bois de se mo
de se ranger avec ordre pour former u
le Ville. Personne ne conteste que le
parler des Poëtes ne soit merveilleuse
langage ne soit divin. Ils donnent un
disent qui n'est point ordinaire, &
chante de telle maniere, que ne
nous-mêmes, nous entrons avec plaisir
les sentimens & dans toutes les Passions
lent exciter dans notre Ame.

La matiere de leurs Vers est
grande, & ils n'emploient de
que pour peindre ce qu'il y a de
Les yeux ne voient rien de beau
sur la terre, & l'imagination ne
senter de grand, dont l'on ne trouve
des descriptions exactes. Tout

de celles qui sont en Dieu, auquel ils ne jamais ; & ils ne voient pas lorsqu'ils s'at- à ces images, qu'ils ne sont pas moins in- que le seroit un homme que la mort de me auroit rendu si extravagant, qu'il pren- pour elle-même un Portrait bien fait. Ce- t c'est une verité ; mais comme elle est ante, & que les admirateurs des Poëtes es que j'attaque ici, ne se persuadent ment que leur erreur soit grande & si se, il faut faire quelques reflexions pour convaincre.

Creatures sont sans doute une image de & chacun de leurs traits porte le carac- quelqu'une des perfections de la Divi- Cette vaste étenduë de l'Univers, dont les nous sont inconnuës, représente l'immen- celui qui leur a donné l'Etre : Cette va- admirable, qui paroît dans les ouvrages de , fait connoître quelle est la fécondi- son Auteur : Le cours reglé & constant astres publie l'immortalité de celui qui l'a fois ordonné, & ce plaisir que donne la de belles choses que le Monde ren- est comme un échantillon du plaisir sou- dont jouïssent ceux qui possedent Dieu. hommes charnels ne peuvent compren- veritez : ils ne portent leur vûë que sur Creatures ; & ils ne s'élevent jamais au des- pour contempler cet Etre, de la laquel elles ne sont qu'une peinture très- . Ainsi, comme un homme, qui au- attaché toute sa vie dans le recoin d'u- , en sorte qu'il n'eut pû voir que les plusieurs belles statuës éclairées par qu'il ne voioit point, ne pourroit ces ombres que pour des réalitez : Aussi

pen-

pendant que ces esprits terrestres se
eux-mêmes dans le Monde, & qu'i
derent que les corps, ils ne peuvent
que les beautez passageres d'ici-bas
les ombres d'une beauté éternelle.

Les hommes ne voient pas non
Dieu est le principe & le terme de c
ment ou de cette inclination de leur
leur fait aimer la grandeur, & recherc
titude dans l'état où ils sont. Il ne se
te inclination qu'à l'occasion des grand
terre, & des plaisirs qu'ils trouvent dans
ses sensibles. Lors qu'une pierre nous
par reflexion, nous ne pouvons savoir
le est venue, ainsi le mouvement de
clination, qui vient de Dieu, comme
lons voir, ne les frappant, pour ainsi dire,
reflêchissant des creatures, ils croient que
sont le principe, & ils les regardent com
terme où doit retourner ce mouvement.

CHAPITRE III.

*Dieu ayant fait toutes choses pour [illegible]
les mouvemens qu'il a imprimez [illegible]
tendent vers lui : c'est pourquoi [illegible]
trouver du repos qu'en Dieu.*

DIEU comme un sage ouvrier [illegible]
ouvrages à la plus excellente [illegible]
penser, qui n'est autre que lui-même [illegible]
que tous les mouvemens qu'il a imprimez [illegible]
cœur de ses Creatures, tendent vers [illegible]
toutes nos inclinations naturelles se [illegible]
un Etre excellent que nous desirons [illegible]
& d'aimer. On connoit que la terre est [illegible]

rps pesans, par la pente qui les y porte toû-
& par cette violence qu'il leur faut faire
s en éloigner. Cet amour naturel que nous
pour tout ce qui est grand, pour ce qui
fait; cet ardent desir avec lequel nous
ons un souverain bonheur, qui soit im-
e; infini, éternel, sont pareillemenr des
s invincibles que nous sommes faits par un
and, parfait, souverain, immuable, infi-
ernel, & que les Creatures, dont la nature
e, ne peuvent être notre centre.
que le peché a aveuglez, corrompent
ces bonnes inclinations: ils cherchent à la
la grandeur, l'immutabilité, l'infinité, l'é-
qui est Dieu même; puis qu'ils souhaite-
que leurs débauches fussent hounêtes: que
isirs, qu'ils y prennent, ne pussent être trou-
par aucun changement fâcheux, qu'ils y souf-
à peine des bornes, qn'ils s'étudient à ce qu'il
nque rien, & qu'ils desirent que ces plai-
e finissent jamais: ainsi les mouvemens de
cœur, c'est a dire, leurs desirs, les portent
Dieu, mais ils détournent ce mouvement,
ils ne cherchent pas Dieu où ils le doivent
cher; ils sont continuellement appliquez à la
ite d'un objet, dans la possession duquel
ces desirs d'une felicité achevée se puisse re-
. Car qu'on examine quelle est la fin que tous
ommes se proposent dans leurs travaux, ils
ent trouver un parfait repos. *Cherchez*, leur
Augustin, *ce que vous cherchez, mais il n'est
vous le cherchez.* Non *est requies ubi quæritis
quærite quod quæritis; sed ibi non est ubi
is.*

reconnoîtroient bien-tôt leur erreur, s'ils
ient profiter de tant d'experiences, qui les au-
t dû convaincre, que c'est en vain qu'ils cher-
chent

chent ailleurs qu'en Dieu même, ce qu'ils
avec tant d'ardeur, & que ce n'eſt qu'en
que ſe rencontre cette ſouveraine grand
cette parfaite beatitude qu'ils ſouhaitent.
près qu'ils ſont degoutés d'une créature,
ſion ne fait que changer d'objet : & co
tous les Etres de ce monde n'étoient pa
même nature finie & bornée, ils eſperent
que celui dont ils n'ont point encore dé
les bornes & les défauts, ſera celui qui
parfaitement la capacité infinie de leur cœu
loin de quitter l'amour qu'ils ont pour le
ils s'enfoncent toûjours davantage dans l'e
dans l'aveuglement.

CHAPITRES III.

Les Poëtes entretiennent cette illuſion des h ils dérobent à leur connoiſſance les imperfe creatures, & les amuſent par une vaine de grandeur.

LEs Poëtes entretiennent les hommes illuſions, dont nous venons de parler cachant la baſſeſſe des creatures, leurs b leurs imperfections. Cette peinture qu'ils leur beauté, eſt beaucoup plus engageante capable d'arrêter les yeux, que les creatu ſont elles mêmes. Dans tous les plaiſirs d il y a toûjours quelque amertume qui en c toute la douceur: les plus belles choſes de ne ſont point ſans quelque défaut; ne ſe trouve point dans les images que l en fait: c'eſt pourquoi tout ce qu'elle en tache, & rien ne degoûte.

Je me ſuis quelquefois étonné, que

certains lieux & de certains emplois, dans
, je me souvenois fort bien, que je n'avois
fort content; mais je revenois bientôt de
mpement, & j'appercevois facilement que
agination me joûoit; me representant l'a-
t de ces lieux, & la douceur de ces em-
ans leur amertume: & que c'étoit ce qui
que sans quelque chagrin je ne pouvois
que je les avois quittez. C'est ainsi que les
faisant paroitre les creatures sous une face
ment agréable, ils en augmentent l'amour,
ainsi oublier entierement Dieu: au lieu
portrait qui est en elles de la Divinité, de-
n entretenir le souvenir.
hommes prennent plaisir à se laisser trom-
ces peintures flattées de la beauté du mon-
ne pensent à aucune autre felicité qu'à
u'ils trouvent dans la joüissance des creatu-
ne regardent jamais la terre comme un
xil, qui est ce que font les Saints; ainsi ils
uent à rendre cette demeure aussi agréable
peuvent: ils l'ornent; ils y bâtissent com-
c'étoit leur patrie, & qu'ils n'en dûssent
ètre chassez par la mort.
ndant toutes les imaginations des Poëtes
ent rien à la beauté du monde, ils ne ren-
is les creatures capables de nous faire heu-
& neanmoins augmentant par leurs fictions
ideurs & les plaisirs de la terre, il nous sem-
ils augmentent la felicité que nous y cher-
Nous sommes à peu près comme un amant
né, qui se cache les défauts de la personne
me, & qui s'attache aux ornemens qu'elle
ite de l'art pour la trouver plus aimable.
berté que les Poëtes prennent, leur don-
moien de tromper & d'abuser cette forte in-
n que nous avons pour la grandeur, nous
en

gieux. *Omnia vera in miraculum corrumpu*
étudient tout ce que l'on peut dire de plus
nant, de plus merveillleux, de plus rare.
exemple ils entreprennent de faire la descr
d'un riche Temple, ils rempliront leur ima
tion de tout ce que l'Art & la Nature peuvent
nir pour la constru&tion d'un superbe édifice
materiaux ne leur coûtent rien, ils en font
de tous les coins de la terre; ils épuisent t
les carrieres de leur marbre, de leur jaspe; t
les mines de leur or, & de leur argent. Le
vriers, à qui ils confient la conduite de ce
ment, sont tous experts & consommez dans
Art; ainsi l'esprit ne peut rien concevoir de
magnifique & de plus grand que cet ouvrag
en est de même de toutes les autres choses.
décrivent un combat, l'Histoire ne fournit
d'aussi rares exemples de valeur, d'adresse,
l'inconstance du sort des armes, que ceux
rapportent.

S'ils parlent d'une tempête, on ne peut rie
maginer d'affreux, dont on n'apperçoive l'in
dans ce qu'ils disent. En un mot les Poëtes ét
dissent tellement leurs Lecteurs par leurs ex
rations & par leurs grandes paroles, qu'ils ne

de Dieu, qui est lui seul la veritable gran-

CHAPITRE IV.

Les Poëtes ne proposent que des choses rares & extraordinaires dont ils cachent les imperfections.

Les Creatures participant toutes de l'Etre souverain qui est la source de tous les plaisirs, elles sont necessairement agréables ; mais comme ce plaisir qu'elles donnent, est proportionné à leur être, elles ne sont pas capables de contenter pleinement ce desir que nous avons d'un bon-heur souverain. Elles ne peuvent plaire entierement qu'autant que dure le tems de l'erreur, c'est-à-dire autant que l'on n'a pas encore reconnu ce qu'elles valent. C'est pour cette raison que les choses rares & extraordinaires plaisent & sont souhaitées, parce qu'on n'est point encore convaincu qu'elles ne sont pas ce que l'on cherche. Elles ne sont grandes que dans l'Esperance, & elles ne semblent precieuses, que parce que l'on n'a pas encore senti leur peu de valeur.

C'est aussi pour cette même raison, que la varieté est si agréable, & que sans elle on est chagrin au milieu de plus grands divertissemens ; car on s'ennuye de toutes les choses finies, parce qu'elles ne suffisent pas à nos desirs, & l'on tombe dans la tristesse, si, avant que l'on s'apperçoive, que ce que nous possedions d'abord avec joie, ne nous peut pas rendre heureux, on ne change de divertissement. Il n'y a qu'une vicissitude de differens plaisirs, qui puisse charmer nos ennuis, & nous cacher ce grand vuide de notre Ame, qui est privée de Dieu.

que maniere que ces plaisirs ne p
l'Ame trouvant dans la multitude d
lon la remarque de saint Gregoire
que leur qualité ne donne point :
tur, ut quia qualitate rerum non po
rietate satietur.

On ne voit rien de si diversifié
ges des Poëtes : ils changent conti
faits, de paroles, d'expressions & d
ce que comprennent de grand le C
sert de matiere à leurs Vers; le co
tes, le mouvement des Astres, l
grêles, les éclairs, les tonneres, l
les plaines, les forêts, les moissons
entrent dans toutes leurs descriptio
les entrailles de la terre pour nous d
s'y passe : ils nous entretiennent de
mes, des Guerres des Princes, des
Sieges de Villes, des Coûtumes
tions des Peuples differens, d'une
ordinaire & nouvelle. Ils ne se c
d'exercer leur veine sur tout ce
renferme dans son vaste sein, ils do
leur imagination pour se former de

infinie, la diversité de leurs expressions toutes surprenantes. Tantôt le Poëte s'éleve, & tantôt il s'abaisse: il reveille sans cesse l'attention par quelque trait surprenant; & court de merveilles en merveilles; de sorte qu'il assiege, pour ainsi dire, l'esprit de ses Lecteurs par une multitude de differentes choses, qui passent si vîte devant eux, qu'il n'y en a aucune dont ils puissent s'ennuyer. C'est la suite des plaisirs, qui fait les grands divertissemens que l'on prend dans les Palais des Rois, où la journée est comme partagée entre differens jeux qui se suivent de près. Cela se rencontre dans la Poësie, où depuis le commencement jusques à la fin, toutes les parties d'un Poëme sont si bien liées, que le Lecteur passe de l'une à l'autre sans s'en appercevoir. De peur qu'il ne s'ennuye après avoir entendu un recit serieux, & le dénoüement d'une intrigue, qui demandoit quelque application, on voit succeder une fête dans laquelle le Poëte fait celebrer des jeux avec toute la magnificence possible: & avant que cette fête puisse devenir ennuyeuse, on la fait suivre de quelque autre divertissement.

CHAPITRE V.

Les Poëtes couvrent toutes les creatures d'un faux éclat: ils occupent tellement l'esprit de leurs Lecteurs, qu'ils ne peuvent faire aucune reflexion sur eux-mêmes, & sur le neant des creatures.

CE que nous venons de dire fait comprendre l'artifice, dont les Poëtes se servent pour augmenter la beauté des creatures: comment ils les masquent toutes; comme ils les couvrent d'un faux éclat, ne les proposant jamais sans

découvrir ce qui leur manque.
combien l'attache qu'on a pour l
criminelle devant Dieu, connoiſ
bien cet artifice des Poëtes eſt d
enfin pour éteindre l'amour des c
les oublier, & n'y penſer jamais,
en connoître le néant: il faut r
même, & conſiderer qu'elles n
donner cette beatitude que nous
Poëtes emploient tout leur Art
tourner de ce devoir indiſpenſab
ſon, & de la Religion. Ils pr
choſes à la fois, qu'ils enyvrent
leurs Lecteurs; ils préviennent
n'oublient rien de ce qu'ils pourr
pour faire une grandeur achevée
per vivement l'imagination par de
res, des morts funeſtes, des gu
des ſtratagêmes extraordinaires, d
les, des combâts, des renverſeme
établiſſemens de quelque nouvel
mot, toutes les choſes que rappor
ſont capables d'arrêter l'eſprit, &
vers elles par leur nouveauté, par

leur chagrin. Nous perdons, disent ils, le tems agréablement: étrange langage ! qui est la marque d'une extravagance prodigieuse. Ils sentent que les Créatures telles qu'elles sont ne peuvent pas les contenter: qu'elles laissent de grands vuides dans leurs ames; que plusieurs inquietudes s'en saisissent, qui sont comme la voix de la nature, qui les avertit de chercher ailleurs cette grandeur & cette béatitude qu'ils desirent. Cependant bien loin d'écouter cette voix, ils lui ferment les oreilles; ils s'estiment heureux, & croient avoir bien passé leurs tems; lors qu'ils se sont laissez étourdir par le recit d'une bagatelle.

Les Ouvrages des Poëtes ne dissipent pas seulement l'esprit lors qu'on les lit actuellement; mais encore après qu'on les a quittez. Toutes ces excellentes veritez, dont la connoissance nous est si necessaire pour acquerir les vertus & les Sciences, ne trouvent plus de place dans la tête de ceux, qui sont pleins de tous ces grands & rares évenemens, lesquels sont la matiere ordinaire de la Poësie. Dieu a écrit dans le cœur de l'Homme ces veritez, qui sont comme le flambeau de notre ame: ce sont celles, qui l'éclairent, qui l'instruisent de ce qu'elle doit faire. C'est en les consultant, que nous jugeons facilement de toutes choses, que nous reglons sagement nos actions: Nous voyons dans leur lumiere ce que nous sommes, & ce que sont les Créatures, qui changeant à tous momens, & cessant d'être ce qu'elles étoient, nous avertissent elles-mêmes qu'elles sont peu éloignées du néant, & que par conséquent c'est une folie de s'appuyer sur elles, & de quitter Dieu qui les retient, & les empêche de retomber dans le néant, dont elles sont sorties: Mais comme c'est au dedans de nous-mêmes que luit ce flambeau de la Verité; il ne

à tous ceux qui lisent avec ard
dont la principale fin, comme
& comme nous le dirons encore
pitres suivans, est de remplir l
leurs Lecteurs d'une peinture
sensibles, qui les tienne toûjo
mêmes, & qui les empêche d'y
allons voir pour quelle raison les
proposez cette fin.

CHAPITRE

Le chagrin qui trouble tous les pla nous avertit que l'on ne peut trou Dieu. Les Poëtes pour les rendre lent à dissiper ce chagrin.

IL n'y auroit rien de plus utile a
de, que les chagrins qui troub
grands divertissemens, s'ils en fa
en apprenant que leur cœur deman
se de plus grand que les Creatures

[illegible] au contraire qui se separent de l'unité de [illegible] & se jettent dans la multitude differente des [illegible] temporelles, sont déchirez nuit & jour [illegible] differents. Leur vie est une chaine de de-[illegible] & de solicitudes: Aussi-tôt qu'ils ont acquis [illegible] qu'ils souhaitent, cette acquisition ne les con-[illegible] pas, ils sont encore brûlez de plusieurs de-[illegible] pour les autres choses qu'ils croyent manquer [illegible] felicité. Ce qui fait dire à S. Augustin, que [illegible] du monde donne bien de la peine à ceux [illegible] abandonnent. *Laboriosus mundi amor.*

En effet ne peut-on pas dire qu'ils sont sembla-[illegible] à ces miserables esclaves, qui sont obligez [illegible] à cent maîtres: car l'ambition, l'orgueil, [illegible] l'impudicité, & les autres passions dé-[illegible] sont toutes, comme autant de tyrans qui [illegible] leur cœur, & qu'ils ne peuvent servir [illegible] d'étranges fatigues, dont ils seroient délivrez, [illegible] étoient assujettis à Dieu, dans lequel comme [illegible] leur centre naturel, tous leurs desirs se repo-[illegible]ent.

[illegible] plus grand mal de l'homme pecheur est, qu'il [illegible] point à sortir des miseres, où il con-[illegible] il est engagé. Il est convaincu de la va-[illegible] creatures, & qu'elles ne lui peuvent pro-[illegible] cette felicité qu'il souhaitte: il sait aussi qu'il [illegible] acquerir cette felicité par les forces qu'il [illegible] en lui-même: Il voit sa foiblesse, mais il ne [illegible] point le secours qui lui est necessaire, il [illegible] enveloppé d'épaisses tenebres, mais il ne [illegible] point de flambeau pour les dissiper: [illegible] qu'il ne pense pas à ses miseres, il est sa-[illegible] & il s'estime heureux: il ne sait ce que c'est [illegible] se servir du temps que Dieu nous donne [illegible] travailler à notre salut. Ce tems qui est une [illegible] si précieuse, lui paroît méprisable & en-[illegible] & parce qu'il n'est point content de l'é-

tat où il se trouve à chaque moment, quand il considere cet état attentivement, il est bien aise qu'il passe vîte, & qu'il s'écoule sans qu'il s'en apperçoive, c'est pourquoi il ne cherche rien tant que l'occasion de le perdre.

C'est ce que Monsieur Paschal représente d'une maniere très-éloquente dans le Discours qu'il a fait de la misere de l'homme. *L'ame est rejettée*, dit-il, *dans le corps pour y faire son sejour de peu de durée, elle sait que ce n'est qu'un passage à un voyage eternel, & qu'elle n'a que le peu de tems que donne la vie pour s'y preparer : les necessitez de la Nature lui en ravissent une très-grande partie : il ne lui en reste que très-peu dont elle puisse disposer ; mais le peu qui lui reste, l'incommode si fort, & l'embarasse si étrangement qu'elle ne songe qu'à le perdre : ce lui est une peine insupportable d'être obligée de vivre avec soi, & de penser à soi : ainsi tout son soin est de s'oublier soi-même, & de laisser couler ce tems si court & si precieux sans reflexions, en s'occupant de choses qui l'empêchent d'y penser. C'est l'origine de toutes les occupations tumultuaires des hommes, & de tout ce qu'on appelle divertissement ou passe-tems, dans lesquels on n'a en effet pour but, que d'y laisser passer le tems sans le sentir, ou plûtôt sans se sentir soi-même, ou d'éviter, en perdant cette partie de la vie, l'amertume ou le dégoût interieur qui accompagneroit necessairement l'attention que l'on feroit sur soi-même durant ce tems-là. L'Ame ne trouve rien en elle qui la contente : elle n'y voit rien qui ne l'afflige quand elle y pense : c'est ce qui la contraint de se répandre au dehors, & de chercher dans l'application aux choses exterieures, à perdre le souvenir de son état véritable, sa joye consiste dans cet oubli, & il suffit, pour la rendre miserable, de l'obliger de se voir & d'être avec soi.*

Un Poëte habile détourne toutes les pensées que les

hommes peuvent avoir de leurs miseres, em-
tant qu'ils ne les considerent : & pour cela oc-
nt leur esprit ailleurs, il attache si fortement
Lecteurs à ce qu'il leur propose, qu'ils ne peu-
pas porter la vûe d'un autre côté, & voir
chose. Nous avons déja parlé de l'artifice
il se sert : Nous verrons encore plus claire-
t dans la suite de ces Reflexions, comment il
luit dans l'esprit de ceux qui lisent ses Ouvra-
ce plaisir que les hommes trouvent à oublier
qu'ils sont.

CHAPITRE VII.

es moyens dont les Poëtes se servent pour attacher hommes à la lecture de leurs Ouvrages, est de ır proposer tout ce qui flatte leurs inclinations rompuës.

es Poetes ne choisissent pas seulement pour
natiere de leurs Ouvrages, les choses dans
lelles on voit paroître quelque ombre de la
able grandeur, & qui pour cette raison sont
bles : ils y donnent place à toutes celles qni
aisent que parce qu'elles flattent la concupis-
e. Les hommes n'ont du goût & de l'amour
our les plaisirs sensibles ; c'est pourquoi, com-
es richesses fournissent les moyens de se les
urer, ils les regardent comme capables de
procurer une felicité veritable, & de les ren-
parfaitement heureux : ils ont cette idée des
sses, qu'elles sont la veritable felicité, ou
les donnent le moyen de l'acquerir.
est pour cette même raison qu'ils estiment par-
ierement les grandes dignitez, pensant que
qui y sont élevez, peuvent tout sacrifier à

 leurs

dire tout ce que l'on veut. C
fors imaginaires plaisent, & u
tend parler, se repaît agréablem
ginations. Dans les Histoires Po
que de Sceptres & de Couronn
sonnes que les Poëtes introduis
vrages, sont ordinairement illus
de leur naissance, ou par les fa
qu'ils ont reçuës de la Fortu
Rois, des Reines, de grands
paroissent sur le Théatre. Il y
qui en lisant ces Histoires, s'im
maniere être à la Cour, & c
Rois & ces Reines, & qui se
représentations, comme faisoit
driaque, qui s'entretenoit une
née avec un tableau, où étoit
College des Cardinaux, croiant
vement avec ces Princes de l'E

Les ambitieux trouvent dans
images de leur ambition, & l
peinture des effets de la venge
un plaisir exquis à voir & à e

tiennes ne s'amuseront pas à lire leurs ouvrages. & qu'ainsi ils n'écrivent que pour ceux dont la vie est toute payenne, ils ne parlent jamais des vertus Chrétiennes, de la Pauvreté, de la Penitence, de l'Humilité : la représentation de ces Vertus n'étant pas propre pour divertir le gens du monde.

S'ils proposent de grands exemples de Chasteté & de Justice, ils les corrompent : C'est le desir de la Gloire qui en est le principe, & ils ne les font paroître que par cet endroit en ceux qui en sont ornez. Chez eux l'on ne fait rien par un pur amour de Dieu, & l'on n'y sacrifie qu'à l'idole de la vanité & de l'amour propre : parce que c'est l'amour propre, & le desir de la gloire, qui sont les ressorts cachez de tous le mouvemens des hommes. L'on n'estime & l'on n'aime dans le monde les vertus, que parce qu'elles font considerer ceux qui les possedent, & qu'elles servent à l'établissement de leur fortune.

Les Heros des Poëtes, c'est à dire, ceux dont ils entreprennent de celebrer les belles actions, sont tous genereux & grands Capitaines : ils sont intrepides dans les dangers, & forts dans les combats. Ces vertus sont sans doute très-considerables en elles-mêmes, & elles meritent des loüanges quand elles se trouvent dans un cœur Chrétien, mais elles sont criminelles & plutôt des vices que des vertus, par le côté par lequel les hommes corrompus les regardent & les admirent. Pour le comprendre, considerez que lorsque nous suivons les inclinations de notre nature corrompuë ; il n'y a rien que nous souhaitions avec plus de passion que de commander, & de nous assujettir ceux avec qui nous vivons ; d'en être respecté & redouté. Or comme chacun a cette même ambition, l'on ne peut acquerir cette domination au

res d'un Heros, chacun qui voudroit é
lit, prend plaisir dans cette lecture, &
vec joie toute son attention à un recit
si agréable.

Chapitre VIII.

*L'Amour est l'ame de la Poësie : les Poëtes
présentation de cette passion arrêtent les
suels. Il est d'autant plus dangereux
Poëtes tâchent de cacher les déreglement
passion.*

LEs Poëtes donnent quelque partie
vrages à l'ambition ; mais ils
tout entiers à l'amour ; & c'est toujours
que intrigue amoureuse que roule tout
particulierement dans les Poësies
a pas un esprit sensuel, qui ne soit
que flamme impudique ; & qui
ne lise avec plaisir les représentations
res font de ces sales affections ; comme
rin l'avoit experimenté avant sa conversion

...a le cœur corrompu, plus on trouve de plai... ces choses; car on ne se divertit pas à voir ...i choque notre humeur, ni ce qui repugne à ... inclination.

...Chrétien qui fait que Dieu est jaloux, & ... ne veut point que notre cœur soit partagé en... amour & celui du monde, ne peut voir ... une personne dont toutes les affections ... tournées vers les créatures. Aussi ce n'est pas ... lui, comme nous avons dit, que se joüent les ...edies: c'est pour ceux qui ne conçoivent ...t de plus grands plaisirs que d'aimer & d'être ai..., & qui desirent qu'on excite le feu de leurs pas...; qui sont comme des playes de leurs ames, ...elles ils sont bien aises qu'on égratigne, pour ...gmenter l'ardeur, parce que cela leur donne ... plaisir.

...nsi l'Amour est l'ame de la Poësie: elle lan...it, quand elle ne fait pas une agreable peinture ... cette passion, & elle ne peut plaire aux esprits ...ompus qui en sont les Lecteurs ordinaires.

...u'on ne me dise point que l'amour est bien ... passion dont les Poetes font de plus vives & de ... frequentes peintures; mais que celui qu'ils re...sentent est toûjours honnête, & qu'ils prennent ... d'en bannir toutes les ordures: ce soin ne rend ... Poësie innocente, mais seulement plus dan...euse. Les Poëtes ne tâchent que de déguiser ... passions, & de cacher leur difformité. Les re... de conscience, les peines, les douleurs qui ...mentent ceux qui suivent les affections dére... de leur cœur, sont des barrieres qui retien... les hommes. Un ambitieux quitte son am...ion, considerant que tout le monde s'élevera ...ntre lui. Un vindicatif ne se vange pas, craig...ant que l'on ne se vange aussi du mal qu'il vou... bien faire. Un avare se dégoûte de ses ri-

 ches-

vent des peintures très-achevées
droient être. Les ambitieux y
l'ambition sans perils : les vindica
exercée impunément : les avares
chesses possedées sans inquiétudes
ques y voyent des amans qui brû
ment l'un pour l'autre, sans qu'il
aucune chose qui puisse faire critiq
& leur donner des remords de co

Les plus infames débauchez so
mi leurs ordures, passer pour ho
que saint Augustin le dit de lui-mê
rouloit encore dans la boüe de se
pendant, dit-il, j'étois si difform
que je ne travaillois, par mon e
qu'à paroître honnête homme &
men fœdus atque inhonestus, elegan
gestiebam abundanti vanitati. Le
de ses Vers ; il peut feindre des
entre une fille & un jeune hom
passionnément, qui se trouvent so
font de longs voyages ensemble,
gene & Cariclée dans l'Histoire E

s'exposent à de si grands perils sans y succomber, & qu'ils s'approchent si près du feu sans se brûler. Il ne peut pas non plus regler les pensées & les affections de ceux qui lisent ses Ouvrages, & prevenir tous le mauvais effets que causent infailliblement les funestes images dont il remplit leur esprit.

C'est donc une mauvaise raison pour excuser les Poëtes, que de dire que dans ces images qu'ils exposent des effets de l'Amour, ils ne font rien paroître que de chaste & d'honnête; car en effet ils ne font que cacher le poison sous un voile d'autant plus dangereux qu'il est plus artificieux.

Par exemple dans l'Histoire Ethiopique d'Heliodore, Cariclée qui s'étoit fait enlever par Theagene, avant que de commencer seule avec lui un grand voyage, exige un serment de lui qu'il vivra chastement avec elle, & il lui en donne sa foi. L'auteur leur fait renouveller cette promesse dans les plus grands transports de l'amour, parmi les caresses tendres qu'ils se font. Il fait voir que cette promesse n'a point été violée, en exposant Cariclée à l'épreuve du bucher ardent sur lequel elle monte, & dont, parce qu'elle est Vierge, elle ne reçoit pas la moindre offense. Peut-on penser avec quelque raison, que cette Histoire, à cause des circonstances d'une honnêteté apparente, en soit moins dangereuse? Peut-on croire que la peinture de la Passion ardente qu'ont l'un pour l'autre Theagene & Cariclée, tous deux jeunes, ne produise point de mauvais effets dans l'esprit de ceux qui lisent ce Roman? Sa lecture remplit-elle moins l'esprit d'images licentieuses, qui corrompent & qui échauffent l'imagination des Lecteurs? Au contraire cet artifice d'Heliodore, qu'on appelle le Pere des Romans & des Histoires Poëtiques, ne tend qu'à autoriser le déreglement du cœur, &

à

à persuader aux jeunes gens qu'ils peuvent sans rien craindre s'engager dans les plus grands perils.

CHAPITRE IX.

L'homme ne peut vivre sans amour : Son desordre vient de ce qu'il le tourne vers les Créatures au lieu de le tourner vers Dieu. La Poësie entretient ce desordre.

CE desir ardent avec lequel les hommes cherchent un objet qu'ils puissent aimer & en être aimez, naît de la corruption de leur cœur, & de l'état miserable où ils sont par le peché du premier homme. Nous sommes faits pour aimer une beauté parfaite, qui est Dieu, & pour joüir des chastes delices qui accompagnent cet amour.

Nous avons en nous comme un poids qui nous porte toûjours vers ce côté. C'est ce qui fait que ceux qui vivent dans l'oubli & dans la privation de Dieu, ne pouvant être sans amour, ils tournent cette inclination vers les Créatures, & en cherchent quelqu'une à laquelle ils s'attachent. Ils veulent aussi être aimez ; car toutes les affections qui partent du cœur des méchans, y retournent par un cercle necessaire.

Il n'y a donc rien qui leur plaise davantage que d'aimer & d'être aimez, & par consequent il n'y a point de peinture qui leur soit plus agreable que celle de ces amours fideles, où l'on ne voit rien de fâcheux, car le Poëte cache toutes les suites funestes de ces amours. L'on trouve toûjours dans leurs Ouvrages deux personnes qui brûlent l'une pour l'autre : ils forment entre elles une si parfaite & si douce union, que les travaux, les guerres, les mauvaises fortunes ne sont point capables de

...pre, ni de troubler par consequent leurs ...que ces Poëtes rendent ainsi comme im... & infinis : de sorte qu'ils persuadent faci... leurs Lecteurs, qu'ils ne trouvent que trop ...ez à les croire, que c'est dans ces amours ...nsiste le bonheur que cherche la Nature. ... naître mille incidens propres à faire paroî... forces de l'amour : ils représentent l'un des amans dans quelque disgrace de la Fortune : ... état ils reçoivent tant de consolation de la ... de la personne qui les aime, que ces dis... sont douces. C'est ce qui fait naître ...usse opinion, que de veritables amans ne ... jamais être malheureux.

... certain cependant que l'on ne peut con... son cœur dans la pureté de l'amour de Dieu, ... tenant fermé à toutes les pensées & à tou... images qui nous représentent les douceurs ... folles amours du monde, & aux plus legers ...s de sensualité qui gagnent l'ame & la cor... *Omni custodiâ serva cor tuum.*

...t s'appliquer à considerer souvent les mal... se precipitent ceux qui lâchent tant soit peu ... à leurs Passions, la perte qu'ils font de leur ... de leurs biens, de leur honneur, de leur ... de leur vie ; il faut être persuadé que les a... entre des personnes de differens sexes, qu'on ... honnêtes, ne demeurent pas long-tems cap... sous les Loix de l'Honneur ; que si l'on n'é... ce qui peut faire naître & entretenir un ...ble, on en est enfin consumé. Ce sont ... considerations dont on doit s'occuper toû... pour se défendre contre les attaques de la ...e, qui ne nous laisse jamais en repos.

... Poëtes travaillent à détourner l'esprit de ces ... ils le remplissent d'une grande estime ... Créatures ; ils en rélevent la beauté ; & ils

rer, par la perte de l'honneur, d
té, que l'on doit juger que rien
l'homme que la passion de l'am
palement du côté de la Religio

Quand ces amours ardentes
nes seroient honnêtes aux yeux
les ne sont pas chrétiennes. N
tel où Dieu ne souffre point q
nément à d'autre qu'à lui, & q
feu étranger: il ne veut pas êtr
Temple où une Idole est réver
les Philistins eurent placé son A
ple de Dagon, la statuë de ce
fut renversée par terre; & il ne
Romains, qui dressoient des A
toutes les differentes Nations du
rassent, qu'après qu'ils eurent
les.

Qu'on ne s'y trompe pas, c
mal de penser jour & nuit à une
ner toutes ses affections vers ell
parence on s'imagine ne vouloir
action défenduë par la Loi de Di
ne pense presque point à lui, c

... tous ses mouvemens tendent vers lui ... commande & le veut ainsi.

... toutes les descriptions que les Poëtes font ... port de la passion de deux amans, ils leur ... mmettre des idolatries épouventables, ... l'a remarqué une personne d'une très-il... stance, dans un Traité contre la Come... *la Creature y chasse Dieu du cœur de l'homme ... miner à sa place, y recevoir des sacrifices ... ns, y regler ses mouvemens, sa con... ses interêts, & y faire toutes les fonctions ... qui n'appartiennent qu'à Dieu, qui ... par la charité, qui est la fin & l'ac... ment de toute la Loi Chrêtienne. Ne voyez*-... continuë cet Auteur, *l'Amour traité de ... si impie dans les plus belles Tragedies & ... dies de notre tems? N'est-ce pas par ce sen... Alcioné mourant de sa propre main, dit à*

... avez commandé de vaincre & j'ai vaincu ;
... avez commandé de vivre & j'ai vêcu,
... hui vos rigueurs vous demandent ma vie,
... aveuglément l'accorde à votre envie.
... satisfait dans mes adversitez.
... jusqu'au tombeau suivi vos volontez.

CHA-

CHAPITRE X.

Les Poëtes ne prennent pas toûjours le soin de toutes saletez les amours qu'ils repré autorisent les plus sales amours, comme autres passions dereglées.

LEs Poëtes ne se donnent pas le soin de toutes saletez ces amours qu'ils tent. Une amour si honnête qu'elle roit rien permis, ne plairoit pas à ces rompus qui lisent les Romans : c'est p Auteurs de ces Ouvrages laissent aller les amours dont ils font la peinture, qu'elles vont en suivant leur cours se commet des actions criminelles mans, mais la difformité de ces action roît pas : on les déguise, & on les enc ainsi dire, dans de l'or, de sorte que prennent plaisir dans la représentation tions, n'en ont point de scrupule ; car qui les commettent sont des Dieux & dont il n'y a point de honte d'imiter le

C'est comme dans Terence ce je qui avoit remarqué dans un Tableau avoit fait descendre une pluye d'or dans Danaé, & avoit ainsi trompé cette *Dieu a bien voulu faire cette action, Celui qui fait trembler les voûtes du ciel son tonnerre ; & moi qui ne suis qu'un d'entre les mortels, j'aurois honte d'imit grand des Dieux ?*

Le vice se trouve dans les Heros & dans tous leurs grands hommes. Qu dicatifs, ambitieux, superbes, ils ne

... confiderables parmi les hommes, &
...eris des Dieux; ainfi en confacrant leurs
...es, ils confacrent leurs vices, & rendent
...oien la vengeance, l'ambition, l'orgueil
...tere honorables. Les hommes ne defirent
...antage que d'allier la vertu avec le vice,
...ouïr en même tems des douceurs de la vo-
...& du repos de la bonne confcience.
...Poëtes font d'intelligence avec eux là-def-
...pour autorifer leurs defordres, & les déli-
... honte qu'ils ont en les commettant, ils
...que les Dieux mêmes font fujets à l'a-
...à la vengeance; ils les font querelleux;
..., en un mot ils s'efforcent autant qu'ils le
..., de faire les hommes Dieux, & au con-
... Dieux mêmes ils en font des hommes,
...buant des actions humaines & criminelles,
...elles ne paffent plus pour telles, comme faint
... le leur reproche dans le Liv. I. Chap. 16.
...Conf. & que ceux qui les commettent fem-
...miter plûtôt les Dieux celeftes & tout-puif-
...que des hommes perdus & fcelerats. C'eft ce
... Payens mêmes ont eu en horreur.
...Poëtes, s'écrie Ciceron, feroient bien mieux
...dre les hommes femblables aux Dieux, que
...dre ainfi les Dieux femblables aux hom-
...*mana ad Deos transferunt, divina mallem*
...

...e refpect que les Poëtes doivent avoir pour
...Dieux, n'a pas empêché qu'ils n'en aient été
...omniateurs publics, comme les appelle Ter-
...au Traité des Spectacles, *criminatores &*
...*ores Deorum*; il ne faut pas s'étonner s'ils at-
...nt tant de vices à leurs Heros. Ils leur donnent
...erité toutes les vertus éclatantes qui font du
...dans le monde: ils les font pieux exterieure-
... envers les Dieux, mais avec toute cette
pieté

tendre que les Poëtes pechent
lequel demande que tout ce q
buë à établir l'eſtime du Her
ils répondent fort bien qu'ils f
paroître leurs Heros vertueux
tus qui ſont eſtimées dans le
exemter des défauts que les ho
or l'amour, l'ambition & la
quand elles ſont exercées ave
paſſent pour des vertus.

Mais à parler proprement,
vertus parmi ceux qui ſuivent
ſiecle: on s'y ſert de ſon app
la laideur du vice. L'impuret
quand on évite le bruit & les f
leries ſont des adreſſes, quand
d'enlever le bien de ſon voiſin
perçoive & qu'il crie au voleu
ne ſe ſert point de moyens ba
fins, paſſe pour une grandeur
mot toute la vertu des gens
ſeulement dans l'obſervation
ſéances, auſquelles on a attach
nêteté.

... plus dereglées sont bien aises de voir, ... dire, l'apologie de leurs passions, c'est ... d'honnêtes gens, qui sont faits com... qui vivent comme eux.

... après qu'un Poëte ou l'Auteur d'un Ro... représenté la fermeté austere d'un jeune ... resister aux desirs impudiques de sa ma... fait prendre toutes sortes de libertez ... avec une servante, lesquelles sont dé... des couleurs agréables, & qui cou... de ses impudicitez, comme on le ... Histoire Ethiopique.. Ce qui fait com... combien tous ces ouvrages sont dange... Tous ceux qui les lisent, ne le font que ... y trouvent du plaisir : ils ne peuvent ... plaisir sans estimer & approuver ce qu'ils ... ils ne peuvent estimer & approuver ce ... sans renoncer à la Morale de Jesus-... pour suivre celle du monde, qui est celle ..., & des faiseurs de Romans.

CHAPITRE XI.

... fait pour la Vedité ; de là le grand desir ..., qui degenere en curiosité criminelle, ... la Poësie.

... l'on connoît que Dieu est le centre du ... de l'homme, l'on ne peut ignorer la cau... inclinations. Les differentes perfections ... centre l'attirent, pour ainsi dire, par de ... chaînes : c'est pourquoi comme Dieu ... qu'il est parfait, qu'il est la source de ... delices, les hommes sont portez natu... vers tout ce qui leur paroît grand, par... capable de les rendre heureux. Il est aussi ... rité : il faut donc que notre cœur ait une forte

ces criminelles ou inutiles,
sité.

Comme les Poëtes flatent la
mes, leur présentant les viande
& qui leur sont défenduës, ain
de le voir, ils entretiennent a
en ne leur proposant pour mat
& de leur application, que des
bien-aises de connoître, mais
ce est ou inutile ou dangereuse

Notre curiosité est ardente p
choses qui paroissent grandes
ce qui vient de ce que Dieu,
ne grandeur, est l'objet de ce d
de savoir: c'est pourquoi les P
que ce qui est rare & grand p
Vers; & pour irriter le feu de
se servent d'un artifice à peu p
lui dont usent les chasseurs, qu
bête qu'ils veulent attirer dans
de qu'elle aime, mais en peti
qu'elle ne s'arrête pas dans le li
faire quitter.

Les Poetes font d'abord la p
sujet d'une maniere fort genera
grande idée de ce qu'ils ont à

Car comme il n'y a que la veritable ... puisse contenter pleinement notre ... n'y a que la premiere verité qui puisse ... ment notre esprit, & nous mépri... sances des autres choses, presque ... moment que nous les avons acquises. ... étés se donnent bien de garde de faire ... tout ce qu'ils ont à dire, ils servent ... quelque chose qui irrite & entretient l'ar... curiosité.

... le sujet de leur Poëme sont les ... quelque grand homme, après avoir ... six lignes quel est leur dessein, sans ... tre quel est cet homme, quel est son ... mencent par le milieu de sa vie, par ... de ses actions qui soit considerable, & ... tôt on desire de connoitre le commen... la fin. Ils ne suivent jamais l'ordre na... suivoient comme font les Historiens ... ssent d'abord la connoissance de ... , l'on ne sentiroit point ces ar... a de poursuivre la lecture qu'on a ... mencée de leur Ouvrage. Mais parce ... les choses qu'obscurément dans leurs ... , on en recherche la connoissance ... que l'on n'acquiert toute entie... de tout l'Ouvrage, & lors que le ... plus le dégout de ses Lecteurs. ... soin de nourrir le feu qu'il allume. ... qu'on avance dans la lecture de son ... apperçoit que ces tenebres dont il ... ses premieres paroles, se dissipent ... l'on ne connoisse point pleinement ce ... de savoir, qu'à la fin, cependant ... continuellement de nouvelles connois... qui se perfectionnent de plus en plus. On ... de la vie du Heros de la Piece: on dé-

ce desir que nous avons de savoi
de honte d'avoir écouté attentive
ridicules de sa nourrice, parce q
un âge foible. Mais de quel voi
vrir leur foiblesse, ceux qui étan
vancé, passent les jours & les n
vantures d'un Heros imaginaire
ploient pas un moment à une le
ont une curiosité ardente pour a
été sa naissance, quelle a été sa
& qui négligent de savoir quel es
voir, & ce qu'ils doivent deveni
une preuve plus sensible de la f
sottise de notre esprit?

Les hommes n'ayant accoutu
toucher qu'aux choses sensibles,
tuelles sont insipides pour eux; &
y penser, qu'aussi-tôt le dégoût
Ce n'est pas aussi de ces sortes de
entretiennent les Poëtes; la ma
tent, n'a aucunes épines; elle ne
une application d'esprit penible:
sent se conçoit par l'imagination;

..nt l'objet de la cupidité, fortifient
.. cupidité, c'est à dire l'amour que
.. pour les biens sensibles, elles sont
..gereuses, en ce qu'après de telles
..prit de ceux qui s'y sont divertis,
..able d'aucune lecture serieuse.
..ouvent point dans ces Livres pleins
.. d'instructions très-utiles pour la con-
..vie, ce sel & cet agrément qui ir-
..iosité: & ne s'étant fait aucune ha-
..ser de leur esprit tout pu..s le mi-
..ens, il ne leur faut point parler d'é-
..eligion, qui est élevée au dessus des
..s, dont les mysteres ne se voyent
.. yeux du corps, & qui ne propo-
..nt agréable à la concupiscence.
..quoi ceux qui après la lecture des
..prennent les Livres saints, entrent dans
.. comme dans une terre étrangere
.. que d'affreux pour eux, qui leur
..porter que des épines, où luit un
..lumiere les incommode: comme
..coutumez à l'éloquence des Poetes
..pleins d'affectation, le stile simple &
..Ecriture, bien que plein de majesté
.. ne touche point un cœur qui ne
..ourri que de bagatelles.

CHAPITRES XII.

Comme l'esprit ne se porte à connoître que la [...] rité, ou ce qui en a l'aparence ; les Poëtes tâchent de rendre vrai-semblable tout ce [...] proposent.

LA volonté ne peut aimer que le bien ou ce qui en a l'apparence, l'esprit aussi ne peut se p[...] à connoître que ce qui lui paroît veritable. C[...] pourquoi toutes les fables dont la fausseté est [...] dente, loin de plaire paroissent ridicules : el[...] plaisent que lors que l'artifice du Poëte est tel [...] enchante en quelque façon, & que l'on s'im[...] quasi qu'elles sont veritables.

C'est pourquoi une des premieres regles d[...] Poësie est de ne rien dire que de vrai-semb[...] Pour cela quand les Poëtes proposent des ch[...] surprenantes, ils y disposent leurs Lecteurs [...] ne noüent rien qu'ils ne puissent dénoüer d[...] maniere naturelle, par quelque accident qu[...] soit point impossible, ou bien en faisant des[...] dre quelque Divinité du ciel : ce qu'ils ne f[...] que rarement, parce qu'il ne paroît pas beauc[...] d'esprit & d'invention dans un dénoüement [...] n'arrive que de cette seconde maniere : ils [...] ont donc recours que lors que les choses so[...] embrouillées & si desesperées, qu'elles ne p[...] vent avoir le succès que l'on souhaite san[...] secours du ciel.

Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus
Inciderit.

Toutes les parties d'une Histoire Poëtique [...]

... qu'un évenement en engendre un ... qui arrive à la fin du Poëme est ... ce qui s'est fait dans les commence... ne pouvant avoir d'autre issuë ... naît de la disposition qu'on leur a ...

... ceux que le Poëte fait agir & par... langage conforme à son âge & à son ... ses mœurs & ses inclinations dans ... & il ne dit & ne fait rien qui soit ... coûtumes de son païs : de sorte ... constance soit de tems, soit du lieu, ... appercevoir la fausseté des fictions ... voit par tout dans son Ouvrage ... naïve de la Verité, qu'on la prend ... pour la Verité même.

... entendent bien l'art de la fable ou du ... que les Poëtes observent ... piece soit vrai ; & qu'ils n'é... qu'on leur accorde de feindre ... évenemens & les circonstances de ... proposent.

... pensent qu'un Poete peut inventer ... ne sçavent pas, dit Lactance, les ... doit avoir la liberté de la Poesie : Elle ... donner un tour figuré & agreable ... sont effectivement faites : mais ... fabuleux, c'est être un imper... & non pas un habile Poete ; *Nes-... Poëticæ licentiæ modus, quousque progre-... liceat, cùm officium Poetæ sit in eo, ut ... vere ... aliquas species obliquis fi-... decore aliquo conversa traducat. ... quod referas fingere, id est ineptum esse ... potiùs quàm Poetam.*

... que les Poëtes prennent de couvrir leurs ... de l'apparence de la Verité, afin qu'ils

pour courir après son ombre. A
exemts de cette corruption & de
peuvent s'arrêter aux imagination
y chercher du divertissement; la
met pas.

Une des raisons pour lesquelle
Chrétiens de se trouver aux Spec
saint Augustin, qu'ils ne sont qu
la verité, & qu'il est dangereux à
tible d'erreur, comme il est,
l'habitude de quitter les choses ré
leur ombre : *Et * hæc enim quad*
tis est, nec ob aliud à talibus prohi
nisi ne umbris rerum decepti ab ips
umbra sunt, aberremus. Platon † a
me raison, pour justifier la défe
Poëtes d'entrer dans sa Republiq

L'auteur de la Verité, dit T
point la fausseté, & tout ce qui
passe devant lui pour une espece
amat falsum auctor Veritatis, ad
illum omne quod fingitur.

L'on peut dire de ceux qui ne
inclination que nous avons pour l
ces images fausses de la Verité
Poetes, qu'ils sont aussi insensez

[illegible] selon saint Augustin, consiste dans la [illegible] de la Verité: *Beata quippe vita est gau-[illegible]* Peut-on dire qu'un homme est [illegible] son honneur à composer ou à li-[illegible] Romans, puis qu'il ne fait consister toute [illegible] dans le mensonge & qu'elle n'est, pour [illegible] qu'un mensonge perpetuel?

CHAPITRE XIII.

[illegible] que l'imitation est si agréable, que l'on [illegible] par exemple plus de plaisir à voir l'image [illegible] que cette chose même.

[illegible] avec lequel les Poëtes imitent la Veri-[illegible] le soin qu'ils prennent de faire tenir à [illegible] introduisent, un langage tout confor-[illegible] personnages qu'ils leur font jouer, sont [illegible] les choses qui contribuent le plus à ren-[illegible] lecture de leurs Ouvrages agréable.

[illegible] exemple, la représentation d'un pere qui re-[illegible] enchante tellement qu'on ne croit [illegible] une image, mais un pere veritable. Ce [illegible] pas fort divertissant en lui-même; [illegible] chagrin si l'on le trouvoit effectivé-[illegible] la compagnie de ce pere dans le tems [illegible] de son fils: mais cependant la pein-[illegible] les Poëtes n'a rien que de char-[illegible]

[illegible] pourquoi Aristote, qui avoit fort bien [illegible] tout ce qui plaisoit dans les Poëtes, [illegible] a pris les regles qu'il propose dans sa [illegible] donne celle-ci: que le Poëte doit peu [illegible] ne paroître presque jamais dans ses [illegible] même dans ceux qui ne consistent [illegible] récits. Il faut que par la voie de l'imita-

 tion,

tation, il reduise en action toutes les chos[...] à dire, qu'il trouve le moien que les p[...] dont il veut faire connoître les actions, [...] tent elles-mêmes ces actions, & qu'ils le[...] de telle maniere que les Lecteurs ne s'ap[...] vent pas que ce soit le Poëte qui les [...] mais qu'ils s'imaginent en quelque façon [...] la compagnie de ces personnes, & dans les [...] mes lieux où le Poëte les represente, afin [...] reçoivent cette satisfaction douce que don[...] ne imitation parfaite.

C'est un sujet d'étonnement assez grand [...] les hommes prennent moins de plaisir à [...] derer les choses, que leurs images : que [...] semblance leur plaise plus que la Verité [...] ce qui leur arrive, quand ils aiment mie[...] des Histoires feintes qu'un Poëte habile [...] vertes de l'image de la Verité & de [...] blance, que des Histoires veritables [...] cependant ne veut être trompé, & [...] plaisir à voir des enchantemens, ce n'est pas [...] reur qui plaît, dit saint Augustin, [...] se avec laquelle l'enchanteur nous [...] Si on nous demande, ajoute ce Pere, [...] la plus excellente chose, de la Verité ou [...] songe, nous répondons tous que la [...] sans doute plus excellente que les [...] contes. Cependant nous nous y laissons [...] vec plus de joie qu'à la Verité ; [...] nonçons ainsi contre nous-mêmes l'arrêt [...] tre condamnation, lors que pour suivre les [...] ventions de la vanité, nous quittons ce [...] Raison nous fait justement approuver : *[...] ti quid sit melius, verum an falsum, [...] demus verum esse melius jocis & ludis [...] nos utique non vera, sed falsa delectant multò [...] sius ; quàm praeceptis ipsius Veritatis haeremus.*

[illegible] capimur, aliud ratione appro- [illegible] fectantes.

[illegible] la Poëtique, dit que la raison pour [illegible] imitations sont agreables, c'est que ceux [illegible] une image, prennent plaisir à ap- [illegible] découvrir par raisonnement quelle [illegible] represente; par exemple, que c'est l'i- [illegible], χαίρουσι τὰς εἰκόνας ὁρῶντες, ὅτι [illegible] μανθάνειν, καὶ συλλογίζεσθαι τί [illegible]

[illegible] cette raison, ce plaisir vient apara- [illegible] ce que les hommes, quoi que tres- [illegible] leurs sens, ont un certain sentiment na- [illegible] préferer ce qui est spirituel aux [illegible], & qui les oblige par exemple [illegible] avantage que les corps mêmes, l'arta- [illegible] personne ingenieuse les represente: [illegible] que toutes ces imitations & ces pein- [illegible] plus agréables que les [illegible].

[illegible] que les hommes corrompent [illegible] inclinations de leur nature, en les dé- [illegible] fin principale & veritable; on [illegible] bonté de ces mêmes inclinations, [illegible] ce vuide que l'on sent dans [illegible] lecture d'un Roman, & cette espe- [illegible] avec lequel on en quitte la lecture, [illegible] ce sont comme les châtimens [illegible] où l'on a été pendant cet- [illegible]. Et c'est ce qui devroit convaincre les [illegible] pourront trouver de divertisse- [illegible] dans la contemplation de la Veri- [illegible] [illegible]on pour [illegible] sensibles, qui n'en sont qu'u- [illegible], ainsi qu'on les définit ordinairement, [illegible]

& qui est la cause du plaisir qu
émotions avec lesquelles l'on lit l

LEs Poetes ne se contentent pa
de leurs Lecteurs par une ap
de la grandeur & de la verité,
de le dire: ils se jouent encore
vemens de leur volonté, & ils
leur veritable fin qui est Dieu.

Les affections & les mouveme
que les pieds sont au corps:
Augustin, *affectibus, ut corpus p*
sert pour s'approcher de la Beat
loigner de la misere.

Or comme par un mouveme
jamais interrompu, nous somm
Souverain bien, nous ne somm
fections. On aime toûjours que
met son bonheur dans ce qu'on
re par consequent, on l'admire
en craint la perte, & on s'irrite
qui veulent nous la ravir ou en
sion, l'on souffre avec peine
empêchent d'agir pour y arriver.

Quand le cœur n'est agité d'a
sible, & que ses mouvemens so
& liez, c'est un état de langueu

... necessaires à la conservation. On ... on mange & on boit avec plai- ... les émotions de l'amour, ses desirs, ses ... lui causent du plaisir.

... rien qui soit si insupportable à l'homme, ... donne plus de tristesse, que lors qu'il ... e point d'objet parmi les creatures qui ... entretienne le feu de ses affections, ... il puisse se porter par estime & par ... c'est comme une faim de l'ame, qu'il veut ... quelque prix que ce soit.

... il n'y a que Dieu qui puisse nous ... & nous procurer la beatitude que ... avec avidité; il est l'objet legitime ... affections. Mais parce que l'homme ... la posseder ici d'une maniere accom- ... sens, & qu'il veut être heureux par les ... il quitte le Createur pour les Crea- ... cherche quelqu'une dont la possession ... son bonheur.

... qu'il fait cette recherche, c'est en ... cœur en est émû; quelque effort ... ne trouve point le repos qu'il se pro- ... qu'il en ... la bassesse & le ... où il s'attache: son esprit & ... bien-tôt qu'elles ne meri- ... comme il le voudroit, pour ... il rend. De là naissent les ... & les inquiétudes si conti- ...

... proposent de divertir & de char- ... croyent avoir trouvé le reme- ... mal. Pour cela ils amusent toutes les ... du cœur de l'homme: ils les remuent de ... jouir sans aucune peine du plai- ... la Nature a attaché aux mouve- ... de l'homme. C'est pour cela

tourne les mouvemens de son cœur
l'objet où il croit trouver sa felicité.
non seulement les richesses, mais il l
méprise la pauvreté: il les desire, il
perdre lors qu'il les possede, il porte
qui sont plus riches que lui; en un m
est tout entier dans son tresor. Il en
des ambitieux; & de ceux qui mette
heur dans les voluptez.

Les Poëtes ne peuvent pas faire le
riches, leur donner des dignitez, & le
ter les plaisirs du corps, ils ne peuven
ler mieux ces idées. Mais ils peuve
les mouvemens de leur cœur en une
pareillement a ses charmes. Tous les
une inclination naturelle d'amour les
autres, par laquelle ils se portent à ai
qui ils rencontrent certaines qualitez
avec qui ils ont comme une simpathi
mes ne souhaitent rien tant que de tro
personne en qui ils puissent ainsi pla
fections, & dont leur cœur soit touché
qu'il soit toûjours ardent pour elle, &
cette froideur qui déplaît si fort. Et

bonheur que dans la possession des objets sensibles.

Les Poëtes par les beautez, dont ils font une peinture touchante, irritent l'ardeur qu'ont ces personnes pour tout ce qui peut faire une impression agissante sur leurs sens. Elles veulent que l'on leur ... de nouveau, comme pour les r'ouvrir, les ... qu'elles ont tant de fois reçuës des choses sensibles.

C'est cet état où saint Augustin se plaint qu'étoit son ame, *avidâ contactu rerum sensibilium*. C'est pour cela que dans un Poëme, il y a toûjours un Hèros & une Heroïne. Le Hèros a tous les avantages de corps & d'esprit, pour gagner les bonnes graces d'une Heroïne. Elle est elle-même le chef-d'œuvre des Cieux, plus belle que le Soleil, & il ne manque rien de tout ce qui peut rendre aimables celles de son sexe. Car personne ne concevroit de l'estime pour des Heros & pour des Heroïnes de Poëtes, si l'on ne voyoit dans leur conduite des vertus éclatantes, & s'ils ne paroissoient exempts des vices grossiers, & dont on a honte. On fait faire à ces Heros de belles actions: Ils donnent de grands exemples de religion envers les Dieux, de pieté à l'endroit de leur patrie: ils ont une fermeté de courage merveilleuse, une intrepidité incroyable dans les dangers: une patience invincible dans les travaux; ils sont clemens; ils sont modestes, ils sont honnêtes: Et bien que toutes ces vertus ne soient qu'un faux éclat qui orne leurs vices, puis qu'ils ne sont point exempts d'ambition, de vanité, & d'un amour criminel pour les Creatures; cependant ces vertus colorées font leur effet, & allument dans le cœur des Lecteurs une forte passion pour ces Heros. On desire ensuite de savoir leurs avantures, on s'interesse dans tout ce qui les regarde,

& l'on se trouve si étroitement lié avec eux, entre dans toutes leurs passions. On aime ce aiment; on hait ce qu'ils haïssent; on ... & l'on s'afflige avec eux.

Lors que le Lecteur s'est une fois interes... cette maniere dans ce qui arrive au Heros ... Roman, son cœur n'est point froid, il ress... vec plaisir toutes les émotions des passions ... ses, qu'excitent en lui les differens états, ... quels le Poëte fait passer ce Heros. Ce qui ... mente le plaisir que donnent ces passions, c'est ... les paroissent innocentes, & qu'elles ne sont ... compagnées d'aucune fâcheuse circonstance.

Ceux qui lisant un Poëme, croyent être ... lieu du combat, & suivre leur Heros dans les dangers qu'il court, ne craignent ... coups ni la mort. Les coleres, les jalousies, ... haines dont on est agité dans les affaires du ... de, étant évidemment honteuses & cri... les remors de conscience & les douleurs ... trouvent jointes, ou qui les suivent, ... mettent pas d'y prendre plaisir: mais dans ... motions que donne la lecture d'un Poëme ... voit une vertu apparente, qui fait ... volontiers son cœur à des sentimens ... innocens.

On s'imagine qu'il y a de la generosité ... rer les malheurs d'un illustre persecuté ... ennemis, que le Poëte ne manque pas de ... cir de toutes sortes de crimes. On ... certaine satisfaction de ce qu'on aime ... & que l'on a un cœur qui n'est pas ... On ne condamne point les mouvemens ... dresse, que l'on ressent pour l'Heroïne, ... paroît toûjours que la fin de l'amitié que ... ros a pour elle, est un mariage honnête.

La peine que l'on souffre en voyant les ...

[illegible] donne que l'on juge digne d'une meil[illegible], est liée par une union merveil[illegible] sentimens contraires de joye & [illegible]eur. On pleure avec plaisir des miseres [illegible] souffre point. *Casus* * *alienos sine ulle* [illegible] *etiam ipsa misericordia jucunda.* [illegible] que la peine des autres donne de la [illegible] mais on est bien aise de s'en voir à [illegible] comme dit Lucrece,

[illegible] vexari quemquam jucunda voluptas,
[illegible]us ipse malis careas, quia cernere suave est.

[illegible] dans l'institution de la nature ces mou[illegible] sont necessaires pour garentir l'ame de [illegible] chose qui lui seroit nuisible, l'Auteur [illegible] y a joint un certain plaisir, ainsi qu'à [illegible] autres actions du corps; même à celles [illegible] avec quelque violence, lors qu'elles [illegible] à la santé. Le travail d'une prome[illegible] exemple, parcequ'il est utile à la santé, [illegible] que l'inaction: de même les émo[illegible] sentent à l'occasion de quelque mal, [illegible] ne peut nuire, donnent de la satis[illegible]

[illegible]ce pourquoi les Poëtes, afin que leurs [illegible] soient pas privez de plaisirs sembla[illegible] courir mille perils à leurs Heros. Ils [illegible] de differens accidens, de disgraces, [illegible] de la fortune. Ce Heros sera, si [illegible] dépouillé de ses Etats, & persecuté [illegible] ou par ses amis, ou par ses plus pro[illegible] par sa femme, par ses enfans. [illegible] qui lui arrive sera aussi très-rare, [illegible]ulier. Il remontera sur le thrône lors [illegible] croioit accablé sous le poids de sa mau-
vaise

* [illegible]ron. Ep. lib. 5 Ep. 12.

vaise fortune. Par exemple, un Prince qui
Heros de la piece, après avoir été long-tems
gitif & vagabond; tombe enfin entre les
de son pere, qui sans le connoître le fait
nier; il le soupçonne de quelque grand
Ce pere prononce une Sentence de mort
lui, mais au moment que l'épée est lev
prête à lui trancher la tête, le pere par
cident qui survient, connoît que c'est son
pre fils. Cette bonne, & cette mauvaise
tire les larmes des yeux, & cette douleur
me le remarque saint Augustin, est un gra
sir; *dolor est voluptas.*

Quand on sent toutes ces differentes émo
que le Poëte excite avec adresse par la rep
tion de ces accidens, l'on ne s'ennuie point
affections, dont le Lecteur se sent anim
portent hors de lui-même. Tantôt il
plein d'un feu martial, & il s'imagine co
tantôt agité de mouvemens plus doux,
dans les intrigues du Heros de la piece:
dat & amoureux avec lui: & en un mot
dans son imagination ce qu'est ce Heros
qu'il voudroit être lui-même; ainsi il n'y a
mouvement de son cœur qui ne soit re
sant; il estime, il desire, il craint. Il n'y
de Passion dont il ne ressente les agreable
tions; & elles le tirent de lui-même où il
voit que des motifs d'inquiétude. Son
son cœur occupez de ce qu'il lit, sont
le plus agreable où puisse être une pe
ignore l'usage qu'il devroit en faire pour
Dieu, & il se contente de jouïr d'une feli
sagere & imaginare.

… E XV.

… Ecole de toutes les Passions que … condamne la Religion.

… dire que la Poësie donne de conti… leçons de ce qu'on appelle dans le … belles Passions ; c'est à dire, de l'am… desir de la gloire, & de l'amour, qui … ent opposées à la charité.
… qui se met souvent en colere, prend … que celui qui s'applique à resister … mouvemens de cette Passion. Ceux … à lire des Romans, qui en… les sentimens de ceux que les Poëtes … par consequent, pour ainsi dire, … continuel d'ambition, de vanité & … qui sont les Passions ordinaires des He… & ces gens ont sans doute bien … penchant pour ces Passions. Ils n'y étoient … portez par leur nature corrompuë ; mais … fortifiez par ces lectures.
… souhaite avec passion que celui à … toutes ses affections, acquiere la … n'est-ce pas une marque évi… aussi la gloire ? Si l'on s'affli… qu'il fait de ses richesses, ne voit-on … attache qu'on a aux biens de la terre ? … la vie d'un Heros ce que l'on re… un mal ; & ce que l'on ne voudroit … bien-aise que les choses lui … parce qu'on desire pour soi même dans … occasion, un pareil succès.
… qui ont de l'amour, s'affligent lors que le … est malheureux dans ses amours : & com-

me

affectibus sanus est.

Il ne faut donc pas s'étonner
qui lisent les Romans, reçoivent
tous les sentimens de ceux que l
gir & parler, puis qu'ils y ont un
Les paroles des personnes passionnées
nous agitent, quand elles nous tro
passion & de la foiblesse de cœur
dent.

On imite toûjours avec joye
présenter avec plaisir: ainsi qu
qui a coûtume de lire les Rom
dorée, elle croit être une de c
lesquelles les Heros se sont expos
gers. En lisant ces Livres, el
n'y a rien de plus doux que d
aimée: elle se rend facilement à
presente cette douceur: & c'est-l
donne la mort à la plus grande
sonnes de son sexe.

Dieu, comme on l'a dit,
dans le cœur de l'homme qu'il
ne ne peut donc l'offrir à un
s'en emparer, sans commettre
ne demeurera point impuni. C
que font les Heros & les Hero

[illegible] amours. L'Heroïne est le Dieu du [illegible] le Heros est celui de l'Heroïne ; & [illegible] amour détestable que les Lecteurs de [illegible] tâchent d'imiter, quand ils se mettent [illegible] dans la tête.

[illegible]ecture de ces Livres pernicieux ne fait pas [illegible] naître les Passions, mais elle leur don-[illegible] armes. Un ambitieux y trouve des leçons [illegible] élever & pour contenter son ambition. [illegible] tout les Poëtes sont ingenieux à trou-[illegible] intrigues pour executer les desseins a-[illegible] qu'ils font prendre à leurs Heros, pour [illegible] ceux qui s'y opposent, ou pour le leur [illegible] Ils apprennent aussi l'art de s'expliquer [illegible]rer d'une maniere ingenieuse, l'amour [illegible] dans le cœur.

[illegible] étude si pernicieuse, ceux qui s'y sont [illegible] non-seulement ont l'esprit & le [illegible] mais ils savent encore les moiens [illegible] leurs mauvais desirs. Ainsi on peut [illegible] des Poëtes & les faiseurs de Romans, [illegible] l'art d'aimer, & comme dit Lactance, [illegible]ts adulteres ils apprennent à en commet-[illegible] véritables : *Docent adulteria dum fingunt, &* [illegible] *ad vera.*

[illegible] dans son Histoire Ecclesiastique, [illegible] d'Heliodore Evêque de Tricala, qui est [illegible] Thessalie, appelle Livres d'amour [illegible] Ethiopique que cet Evêque composa [illegible] Et Nicephore ajoûte [illegible] l'obligea dans un Concile, ou de les [illegible] de quitter son Evêché ; ce qui fait [illegible] que l'on a toujours crû dans l'Eglise [illegible] sortes d'Ouvrages étoient très-dangereux.

CHA-

notre cœur.

QUAND la Poësie n'inspireroit
criminelle, elle ne feroit p
car notre esprit n'est pas fait pou
fables. N'est-ce pas une veritabl
que de s'interesser dans la fortune
qui est moins qu'un fantôme, de p
qui ne sont point, & ne pas verse
me pour pleurer ses propres maux
réels?

Est c'est de quoi saint Augustin
Dieu: *J'étois obligé*, dit-il en parla
mieres Etudes, *d'étudier les vaines*
ses avantures d'un Prince errant t
au lieu de penser à mes égaremens
& l'on m'enseignoit à pleurer la mo
cause qu'elle s'étoit tuée par un tra
son amour, pendant que j'étois si
regarder d'un œil sec la mort que j
moi-même; en m'attachant à ces
loignant de vous, ô mon Dieu! q
Car y a-t il une plus grande misere
rable sans reconnoître & sans plain
propre misere; que de pleurer la mort
quelle est venuë de l'excès de son am

... amorem, cùm intereà me ipsum ... Deus vita mea, siccis ocu... miserrimus. Quid enim miserius misero ... seipsum, & flente Didonis mortem, ... amando Æneam, non flente autem mor... quæ fiebat non amando te?

...pour des phantômes que Dieu a impri... nôtre cœur toutes ces differentes affec... estime & d'amour; ou pour nous attirer ... qui est notre centre, comme nous avons ... nous separer des creatures, ausquelles nous ... pouvons attacher sans nous priver de notre ... Il a fait nôtre cœur capable d'estimer & ... d'esperer & de craindre, afin que nous ... ses divines perfections, & que nous ... le neant des Creatures, que nous ... vers lui par notre amour, en ... par un mouvement de haine de ... nous peut separer de lui, que par ... nous nous unissions à lui, nous ... par la crainte de tout ce qui empêche ...

... je jette les yeux sur ceux qui se laissent ... ce qu'ils lisent dans un Roman, & ... dans l'affaire de leur salut, il me ... des personnes, qui étant poursuivies ... ennemis, au lieu de fuïr & de chercher ... s'amuseroient à considerer un parterre ...

... amuse ainsi toutes les saintes affec... cœur, en les détournant vers des ... ou des bagatelles, de sorte que ... ces bonnes affections sont absolument in... Une femme, par exemple, qui est ac... à ces mariages de Roman, ne trou... point toutes ces qualitez feintes & imagi... Heros dans son mari, elle n'est pas ... posée à l'aimer.

Ceux

au plus profond de leur bassesse, ils s'enflent d'orgueil; & comme ils ont autrefois admiré les travaux de leurs Heros, la grandeur de leur courage dans leurs maux, dont toute la terre est entretenuë, ils s'imaginent que la persecution qu'ils souffrent les expose aux yeux de tout le monde, & que l'on plaint partout leur misere; ainsi bien loin de recueillir aucun fruit des peines que la misericorde de Dieu leur avoit envoyées, comme des moyens pour se garantir de celles de l'éternité, qui sont dûës à leurs crimes, ils ne les souffrent que pour se rendre plus coupables, & pour exciter davantage sa colere.

On ne fait donc autre chose par la lecture des Romans & des Poëtes, que contracter un esprit, qui ne se repaît que de vaines songes & de chimeres, & qui nous éloigne de plus en plus de la fin où nous devons tendre.

Fin de la premiere Partie.

[illegible]OUVELLES [illegible]FLEXIONS SUR [illegible]RT POETIQUE.

[illegible]CONDE PARTIE.

[illegible]APITRE PREMIER.

[illegible] Poëtique est de plaire; ses regles gé-[illegible] reduisent à quatre principales. On pro-[illegible] deux premieres, savoir le choix de la ma-[illegible]mination.

[illegible] regles que l'Art Poëtique prescrit, [illegible] tendent qu'à engager les hommes [illegible] la lecture les Poëtes par le plai-[illegible] qu'ils y trouvent. Pour examiner [illegible] proposition, par laquelle nous [illegible] la seconde Partie de nos Reflexions, [illegible] considerer que toutes les choses qui [illegible] les Poëtes, se peuvent reduire à qua-

Pre-

imitent la verité, & que tout

En troisieme lieu, ils flate
& ne disent rien que de confo
& c'est ce que nous recherch

Enfin ils remuent nos passio
émotions sont douces, quand
accompagneés ni suivies d'auc
Ainsi c'est par ces quatre voie
viennent à leur fin principale

Pour donner donc quelque c
Poëtique, nous ferons voir c
suivent leurs regles, pour ébl
par la grandeur des choses qu'i
les enchanter par une image d
gagner en ne disant rien qui
inclinations, & pour exciter
tes les Passions qu'ils sont b
tir.

Les Maîtres de l'Art ne peu
gles pour la premiere chose, q
riche matiere. Ce n'est point l
donnent aux Poëtes cette feco
par laquelle ils voyent par to
choses qu'ils traitent, & qui
dans une si grande abondance,
ce que l'on en peut dire de

necessaire sur toutes choses, que la ... donné à un Poëte beaucoup de ju... pour faire un bon usage des richesses de ... & pour en regler le feu; au... inventions & ses manieres de dire ... sont extravagantes; ce qui arrive par... à ceux qui n'ont point d'autre ... que celle de rimer, & qui n'ont point ... leur esprit par une étude plus serieuse que la Poësie.

...e & Virgile étoient excellens Philoso... pourquoi ils ne s'égarent presque ja... Raison les guide par tout, ils ne s'aban... point à ces saillies, qui sont une es... fievre chaude & de délire, qui font di... choses impertinentes à ceux qui s'y lais...

...part des Poëtes perdent le tems dans ... descriptions ennuyeuses & hors de propos. ... où ils devroient courir: Ils passent ... ce qu'ils devroient expliquer avec é... est bon que les Maîtres fassent remar... endroits aux jeunes gens, pour les ac... bien juger de ce qu'ils lisent, & qu'ils ... quent ces belles maximes, que les cho... hors de propos, qui sont contre la ... & contre la Verité & la Raison, ne ... être estimées, quoi que l'Auteur qui ... & qui les a dites, paroisse avoir de ... les Poëtes qui peuvent servir ... imagination de la jeunesse, corrom... Raison.

... ne peut nier que plusieurs ne poussent ... liberté dont la Poësie leur donne droit ... souvent il n'y a pas plus de rapport entre ... qu'entre les songes d'un malade. ... ce que c'est que de peindre les cho-

 ses

ils suivent seulement leur capri

La Poesie est une imitation d
mes, de leurs paroles & de l
que cette imitation soit exacte,
tes, comme ils ont coûtume
agir & parler ceux qu'ils introdu
vrages, conformément à leurs
les Maîtres ont soin de rapport
mœurs des hommes : ils parcou
ditions & les divers âges de la vi
quer quelle est la maniere d'agi
d'une telle condition, d'un tel
les jeunes gens, comment agiss

Quoi qu'il n'y ait point d'ho
jours le même, & que ceux d'
soient pas tous semblables, il
certain caractere qui distingue
que condition, & qui en fait c
& la maniere ordinaire d'agir.

C'est dans l'expression de ce
Poëtes font paroître cet art d'i
mant, lors qu'il est bien observ
rai pas à parler de ces caractere
ristote l'a déja fait dans sa Rhet

cellent Livre pour cela, il ne faut qu'étu-
ctions & ses paroles.
aîtres rapportent au Chapitre des Mœurs,
t necessaire d'observer pour faire qu'une
poëtique soit vrai-semblable; ils aver-
'il ne faut rien dire qui soit contraire
l'on a une fois avancé, à une verité
& à ce que la Raison nous enseigne
ment.
prendre garde sur tout de ne pas pro-
; choses comme veritables, dont l'er-
être apperçue par les Sens. Le Menson-
ne nous avons vû, ne peut être agréa-
n'a l'apparence de la Verité; c'est-à-di-
n ne croit en quelque maniere que ce
ete dit est veritable. C'est pourquoi,
stote, il faut avoir plus d'égard à la
blance qu'à la verité même; car il y a
s qui sont très-veritables, que les hom-
peuvent croire, parce qu'ils mesurent
oses à leurs opinions : ainsi pour leur
obtenir d'eux qu'ils croient ce qu'on
l'on ne doit exposer à leurs yeux que
urs préjugez leur persuaderont être pos-
raisemblable.

CHAPITRE II.

suivent les Poëtes pour flatter les in-
s des hommes, & pour remuer leurs pas-

etes doivent faire paroître si clairement
s sont les inclinatious de leurs person-
ie les Lecteurs apperçoivent dès le com-
nt de la Piece ce qu'ils feront dans la-

Nous approuvons toujours ce
inclinations; nous aimons ceu
humeur. Ainsi les Poëtes, qu
leur principale fin, la satisfact
teurs, donnent de bonnes incli
miers personnages, qu'effectiv
tous naturellement de l'amour
de l'horreur pour le Vice. L'on
la mort de Didon, si Virgile da
vres de son Eneïde ne l'avoit
vertueuse, & ne lui avoit don
lentes qualitez qui gagnent les
qu'on est affligé de voir une
duite au desespoir par une Pa
nocente, puisque sa fin étoit u
Seneque * rapporte qu'Eur
ses Tragedies, ayant donné de
rice, tout le peuple d'Athenes
chassé l'Acteur qui les recitoit
paru sur le Théatre, & ne les
la suite de la Piece, pour appre
roit cet admirateur des richesses
Les Poëtes qui entreprennen
clinations, comme nous avons
qu'ils ornent leurs Heros de tan
tez, ne les exemtent pas nean

[illegible]t, qu'il le doit être ; mais comme nous [illegible] remarqué, ils prennent pour honnête-[illegible]ine alliance monstrueuse de la Vertu [illegible] que nous aimons, parce-que nous som-[illegible]ses de joüir en effet des plaisirs, & d'a-[illegible]t les apparences de la Vertu, sans tom-[illegible] infamies & les remords de conscien-[illegible] cette idée de l'honnêteté que ces Maî-[illegible]sent, ils font un détail des mœurs que [illegible]r les Heros, & que nous ne rappor-[illegible]ci : Car outre qu'on ne sait que trop en [illegible] l'honnêteté du monde, s'il étoit [illegible] proposer une modele parfait d'un veri-[illegible], je consulterois Jesus Christ, & je [illegible] des raisonnemens que je crois être [illegible]ations, qu'il n'y a que ceux qui sui-[illegible]imes qui soient grands : mais cela de-[illegible] un long discours, que la matiere qu'on [illegible] pas d'entreprendre ici.

[illegible] veulent enseigner les Lettres Humai-[illegible]aniere Chrétienne, y pourront sup-[illegible] ne doivent pas manquer de le faire, [illegible] Disciples ne se remplissent pas des [illegible]mes de la Morale corrompue des Poë-[illegible]

[illegible] l'étude des Poëtes tend particulierement [illegible] Heros, tels que nous voudrions être: [illegible] comme il n'y a point de vertu qui [illegible] davantage l'ambition que nous avons de [illegible] & de paroitre grands, que l'intrepi-[illegible], force, ils n'oublient point cette vertu [illegible] qu'ils forment d'un Grand-homme, [illegible]ent à l'opinion & aux desirs des gens [illegible] qui ils veulent plaire.

[illegible] aussi leurs Heros fort pieux, ce qui n'est [illegible] au dessein qu'ils ont de flatter nos [illegible]clinations : ils y sont obligez, parce

 que

tre faveur, que par notre adresse

C'est pourquoi ce n'est pas une
te, après avoir fait paroître son
grand danger, de l'en tirer par u
que cela contribue à établir la re
ros dans l'esprit du Lecteur, ce q
me sa principale fin.

Mais ce n'est pas cette seule rais
Poetes à faire les Heros si religi
que les Dieux les accompagnent
dangers, qu'ils leur fournissent des
combattent pour leur défense :
tions pour plaire aux hommes, q
dans leurs desordres par la crainte
geur des pechez qu'ils commette
crainte ils les délivrent en leur rep
grands hommes aimez des Dieux,
font, & outre cela le peuple se plaît
cles.

L'on ne conçoit rien de plus
ni de plus admirable que ces effet
l'on aime ce qui est grand & ce
dinaire ; on prend plaisir à enter
Divinité, lorsque ce que l'on en
C'est pour cela que le Poëme où l
les Dieux mêlez avec les homme

... mœurs & leurs inclinations. C'est pour-
... saintes Ecritures ne leur plaisent pas; car
... qu'un Dieu saint, & qui étant exemt
... les taches du peché, est ennemi des pe-
... s'accommodent bien mieux des Dieux
... isme, d'un Jupiter adultere, d'un Mars
d'un Bacchus yvrogne, & d'un Mercure

... nitez ne les éblouïssent point; & c'est
... raison que les Poëtes, qui ne regardent
... tisfaction de leurs Lecteurs, comme la
... leur art, se font une loi de faire entrer
... Vers les Dieux de la Gentilité, & con-
... les Fables comme le plus bel ornement de
... parce qu'elles parlent des Dieux &
... elles en disent flatte notre cupidité.
... enseigner méthodiquement comment l'on
... les Passions, il en faudroit faire le dé-
... ment, & marquer en particulier quel est
... chacune, & par quelle cause elle est ex-
... mais cela demanderoit un Traité entier,
... rtient à la Philosophie.
... marquera donc seulement que c'est en
... Poëte pretend émouvoir ses Lecteurs,
... dispose auparavant à recevoir les Paf-
... veut faire naître dans leurs ames.
... entre point tout d'un coup dans des transf-
... miration & d'estime, pour des choses
... connoît point. C'est pourquoi, outre
... peche contre la modestie, lors qu'il
... un Ouvrage avec des termes élevez,
... la trop grande estime qu'il en fait,
... qu'il ne peut que refroidir ses Lec-
... sont surpris de voir un homme entrer
... des transports, sans leur faire connoî-
... sujet.
... cœur est fait de telle maniere, qu'il prend

Y 4 des

des Passions opposées à celles que nous n'approu[illegible]
pas : au contraire nous entrons naturellement [illegible]
les sentimens de ceux avec qui nous vivons, [illegible]
que nous les croions raisonnables, & nous re[illegible]
tons tous les mouvemens dont ils paroissent [illegible]
chez : ainsi on voit bien ce qu'un Poëte doit [illegible]
pour exciter les Passions.

Nous avons remarqué dans l'Art de parler, [illegible]
comme elles se peignent sur le visage, elles [illegible]
aussi des figures dans le discours ; c'est à l'Art [illegible]
parler de traiter de ces figures.

Les Poëtes n'expriment pas toûjours heure[illegible]
ment les Passions, parce qu'ils n'en étudient [illegible]
toûjours la nature. Ils font faire par exemp[illegible]
une personne qu'ils représentent dans le trans[illegible]
de la colere, des raisonnemens & des reflex[illegible]
morales, comme feroit un Philosophe qui [illegible]
dite tranquillement dans son cabinet, & qui s'ap-
plique avec soin à trouver des sentences.

Nos Passions ne nous permettent pas de n[illegible]
arrêter long-tems à une même pensée ; elles [illegible]
transportent & nous agitent, & nous interr[illegible]
pant à chaque parole, elles nous font dire [illegible]
qu'en un moment cent choses toutes opposées [illegible]
ainsi, puisqu'on ne peut exciter dans le cœur [illegible]
autres, que les Passions dont on paroît [illegible]
un personnage qui fait le Philosophe, & qui [illegible]
consequent paroit tranquille, n'échauffera ja[illegible]
ceux qui le voient.

Tout ce qui n'augmente pas le mouvem[illegible]
d'une Passion, la ralentit ; c'est pourquoi [illegible]
qu'on veut que le Lecteur jouïsse long-tems [illegible]
la douceur de l'émotion qu'on lui a causée [illegible]
faut éviter toutes les digressions qui lui [illegible]
roient perdre de vûë l'objet qui l'a fait naî[illegible]
il faut encherir pardessus ce que l'on en a [illegible]
& si la necessité oblige de parler de quelque

... il faut le faire si vîte, que son feu ... le tems de se rallentir.

... c'est une grande faute lors qu'on décrit ... & que le Lecteur commence à s'é... d'éteindre son ardeur, & de l'ennuyer ... description longue & inutile des roües ... chariot sur lequel est monté le Heros. De... que les armées sont une fois aux mains, il ... faut pas aviser de faire tenir des confe... entre les Capitaines ennemis : car outre ... vrai-semblable est choquée en cela, ces ... hors de propos ôtent infailliblement au ... toute cette ardeur qui l'avoit fait en... plaisir dans la description de ce com...

Chapitre III.

... est plus dangereuse, lorsque les regles de ... sont mieux observées. Regles particulieres de ... d'action.

... ne peut comprendre facilement pourquoi ... Poësies prophanes sont d'autant plus dan... qu'elles sont plus travaillées & com... selon les Regles de l'Art. Quand les in... ions d'un Poëte sont rares, elles nous font ... plûtôt oublier la veritable grandeur, dont ... nous presentent une vaine image.

... un Poëme où la vrai-semblance est gar... & où tout est aussi exactement observé, ... nous détrompe & ne nous fait remar... que le Poëte se joüe de notre curiosité. ... nd il nous a unis avec ses personnages par ... liens d'une étroite sympathie, en leur don... les qualitez que nous aimons, nous en-

des mêmes flammes.
Ajoûtons, que plus un Poët
plus ses vers sont harmonieux
des impressions vives & profon
Que personne ne s'y abuse, &
a que les esprits foibles sur qu
faire de si fortes impressions; la
Poëtes trompent, ne touche po
grossiers, mais elle cause des ém
licates & imperceptibles en to
qui ont l'imagination agissante &
que le Poëte Simonide disoit
pouvoit tromper les Thessaliens
toient trop ignorans & trop stu
Toutes les regles particulieres
tirées des regles generales, qui
dans les deux Chapitres precede
verra dans les Reflexions que no
ces regles particulieres.
La premiere demande qu'on
tion grande & extraordinaire.
à la verité le sujet est bas, mai
l'action que l'on choisit pour êt
que chose de grand dans sa basse

en a une principale à laquelle toutes les se rapportent.

Homere ne chante que la colere d'Achille. Stace ... être quelque chose de plus achevé dans ... qu'il avoit entrepris sur le même Achil... promet à l'entrée de cet Ouvrage, qu'il em... toutes les actions de ce Heros. Homere, ... en a laissé à dire beaucoup plus qu'il n'en a ... moi je ne veux rien omettre : C'est ce ... tout entier que je chante.

...nimum Æacidem, formidatamque tonanti
...m, & patrio vetitam succedere cœlo,
...fert. Quamquam acta viri multum inclita canti...
...o, sed plura vacant. Nos ire per omnem
...r est, Heroa, velis, &c.

...ce fait assez connoître par ces Vers, qu'il a ... peu de connoissance de l'Art Poëtique, dont ... regles sont établies sur le bon sens. Homere ... Poëtes habiles gardent exactement cette unité ... afin qu'ils puissent toucher vivement leurs ... teurs, & les interesser dans cette action. Lors ... l'esprit est partagé entre plusieurs affaires, il ne ... ique à chacune en particulier que lâchement. ... Pourquoi le principal dessein des Poëtes étant ... gager dans la lecture de leurs contes, ils font ... me les Chasseurs qui empêchent que leurs ... ne prennent le change.

L'action qui est le sujet de l'Eneïde de Virgile, ... l'établissemeut de l'Empire Romain par Enée ... rince Troien.

Toutes les autres choses dont parle ce Poëte, ... rapportent à cette action, & il paroît que ce ... est que par occasion qu'il les propose, pour faire ... nnoître les circonstances de l'Histoire de son ... ros, & pour faire concevoir combien le Ciel

 s'in-

Il lui donne d'illustres Compag
mais il ne peint leur vertu qu
couleurs qui n'obscurciſſent p
Chef. C'eſt pour le ſeul Enée
faveur de ſes Lecteurs, qui pa
chent entierement à lui: Ils en
paſſions: Ils en apprehendent
aiment ceux qui le favoriſent:
s'oppoſent à ſes deſſeins: & ce
ce qu'il eſt tout entier pour u
Ce qui oblige encore les Po
unité, eſt que s'ils s'attachoien
actions, le Lecteur, comme
ne pourroit appercevoir le ſuje
nettement qu'il eſt neceſſaire,
touché du deſir de la lire.
Homere, dit ce Philoſophe
n'a pas voulu décrire toute la g
auroit été trop long, & l'on n
voir d'une ſeule vûë ce qu'il
γὰρ ἂν μέγας καὶ εὐσύνοπτος

CHAPITRE IV.

[illegible] commencent pas l'Histoire de leur Heros [illegible]premieres actions de sa vie, mais par le [illegible] Episodes ils font connoitre aux Lecteurs [illegible] qu'ils peuvent avoir envie d'en apprendre.

[illegible]tes, comme il a été remarqué dans la [illegible] Partie, ne commencent pas l'Histoire [illegible] Heros par sa naissance. Ils proposent d'a[illegible] principale de sa vie, laquelle action [illegible] leur ouvrage; & ils le font d'une [illegible] pleine d'artifice.

[illegible] dit Virgile en commençant son Eneï[illegible] excellent homme, que le Destin conduisit [illegible] de Troie dans l'Italie; pour y jetter les [illegible] d'un grand Empire.

[illegible] paroître ensuite cet Homme au milieu [illegible] tempête, qu'une Deesse avoit exci[illegible] lui; il représente les Dieux divisez les [illegible] autres; & qui prennent different [illegible] son sort. Rien n'est plus capable de donner [illegible]riosité; car il paroît que cet homme est [illegible], que son entreprise est grande, & [illegible] avantures ne sont pas communes.

[illegible] Poëtes commençant ainsi la vie de leur He[illegible] milieu, ils en ramassent toutes les par[illegible] renferment dans une principale action, [illegible] un petit espace de tems, comme nous le [illegible] dans la suite. De sorte qu'exposant tant [illegible] en même tems toutes éclatantes, ils é[illegible] les yeux du Lecteur. Car, comme re[illegible] saint Augustin, lors qu'un tout est com[illegible] plusieurs parties, & que ces parties ne [illegible]ent pas toutes en même tems pour le com-

cela n'empeche pas qu'ils ne d
leurs Poëmes toute la vie de le
vent le moien de n'oublier aucu
qui soit glorieuse : & ils le doiv
lors qu'on a conçu une grande e
sonne, l'on desire savoir toutes
de sa vie. C'est par le moien
cela se fait. Les Episodes, i
narrations que l'on insere dans un
que chose qui n'est point de l'
mais qui lui peut appartenir.

Ce recit qu'Enée fait à Didon
passa au Siege de Troie, est un
quelle Virgile fait connoitre la
ce, & la fortune de ce Prince.
contribuent beaucoup à l'éclairci
bellissement d'une Piece.

L'on doit retrancher avec seve
ornemens, & ne rien dire que d'u
re; mais aussi il ne faut pas negliger l
truire les Lecteurs de toutes les ch
aprendre : ce qui n'est pas difficile
connoître quelque accident par
d'un Capitaine, en rapportant ce qu
vrier aura gravé sur ses armes.
cription d'un Palais magnifique,
les Galeries de Tableaux, les Sal

sise de savoir. Et cela se fait d'une maniere agreable, parce qu'il semble toûjours que c'est par quelque rencontre favorable qu'on apprend ces choses, & que les Poëtes ne font point naître l'occasion de s'en instruire, qu'ils n'ayent premierement fait naître le desir de les connoître.

Dans les anciennes Tragedies les Chœurs qui étoient composez d'une troupe d'hommes ou de femmes, qui paroissoient sur le Theatre de tems en tems, instruisoient dans leurs recits, & dans leurs Chants les Auditeurs de ce qu'ils n'avoient pas appris des Acteurs. Ainsi ces Chœurs étoient comme des Episodes, mais moins ingenieuses que celles dont nous venons de parler.

Il n'y a pas grand art à faire paroître sur un Theatre un homme qui vient de lui-même, sans qu'aucun accident l'y appelle, & lui faire rapporter, comme le feroit un Messager, ce qui s'est passé hors de la presence des Spectateurs. Aussi nos Poetes, qui entendent le Theatre mieux que les Anciens, en ont banni les Chœurs.

CHAPITRE V.

Des principales Parties d'une Piece.

L'ON distingue trois principales parties dans le recit d'une action. La proposition, le nœud, & le dénoüement. La proposition * de l'action se fait, comme nous avons vû, d'une maniere claire & obscure; de sorte que le Lecteur comprend clairement que le Poete va parler d'une chose extraordinaire, & qu'il apperçoit en même-tems des choses qu'il ne sait point, & qui lui donnent de la curiosité.

La

son Heros que prend le Poëte,
sel qui irrite la curiosité. Le Poëtes
tout ce sel, & font toûjours acheter
sances qu'ils donnent. Le principal
neïde est la guerre qui s'éleve entre
nus, lors que le Lecteur espere que
tant arrivé dans l'Italie, va finir son
trouver le terme de ses travaux.

Le dénoüement * d'une Piece se
lors que les choses réüssissent comme
souhaite, dans le tems qu'il y pense
& que toutes les choses étant de
le plus touché des maux du Heros

Comme on a naturellement une
lors qu'il arrive quelque bien à ceux
mons; les Poëtes n'ont garde de pri
teurs de ce contentement, & ce
le rendre plus grand & plus
dans le nœud de la Piece ils
toutes choses, & avoient rempli
crainte, afin de les en délivrer avec
de leur faire joüir avec d'autant plus
la bonne fortune du Heros, qu'
plus sensiblement affligez de sa disgrace

Il faut qu'une Piece se dénoüe,
c'est à dire qu'il faut que tout ce qui
la fin de la Piece, arrive naturellement

... comme nous avons dit, de ce que ...n'être qu'une fable.

...les fictions soient vraisemblables, afin ...puissent produire leur effet. Pour cela les ...parent toutes choses dès le commence-...ent entrevoir au Lecteur, que tous ces ...dont sont accablez ceux pour qui il a de ..., ne dureront pas toûjours. Ils lui don-...de bonnes esperances, qui entretiennent ...té, & lui font poursuivre avec ardeur sa ...pour aprendre ce qu'il attend de la for-...son Heros.

...noüement se fait ordinairement par la ..., ou par la reconnoissance. La peripetie, ...ce nom qui est grec * le marque, est un ...ment de fortune, qui se fait lors qu'une ...de malheureuse qu'elle étoit devient heu-... que de la prosperité elle tombe dans la ...

...assez accoûtumé dans le monde à voir de ...ngemens, qui peuvent être causez par quel-...ent qui survient. Ainsi il n'est pas dif-...trouver le moien de dénoüer une Piece ...te premiere maniere, faisant naitre un tel ...qui change l'état present des affaires com-...le desire; je n'en rapporte point d'exemple, ...peut voir dans les Poetes.

...second moien, qui est la reconnoissance, ...core plus facile & fort ordinaire dans les an-...Pieces. Elle se fait en plusieurs façons, ...qu'il y a plusieurs choses qui peuvent ...deux personnes ignorant la proximité qui ...elles, se reconnoissent, ou par des mar-...elles avec lesquelles tous ceux d'une fa-...ent, telles que celles des Seleucides, qui ...la marque d'une ancre imprimée sur la cuis-se;

* περιπέτεια.

ble de la felicité, si on peut arriv
vrage. C'est cette vaine esperan
deur avec laquelle on lit.

Quand enfin on a poussé sa le
l'on sait ce que l'on vouloit savoi
nement rassasié, ou plûtôt vuide
même tems dans le dégoût, qui su
les illusions & les faux plaisirs.
habiles préviennent leurs Lecteur
ser avec quelque appetit, ils ne
tierement leur Piece : ils mettent
ses en tel état, que le Lecteur
le reste.

C'est ce que fait Virgile, après
pher Enée de Turnus, & qu'il
d'ennemis à combatre, ni auc
s'oppose à l'execution de ses de
point de l'établissement de l'Em
de son mariage avec Lavinie, p
contenté la curiosité de son Lec
percevoir sans peine les heureuse
toire. Et celui qui a été assez h
quelques Livres aux douze Livr

pporté comment l'Action est achevée ; aussi
t-il rien oublier de ce que le Lecteur pou-
firer, soit pour satisfaire sa curiosité, ou pour
ter la passion qu'il a que les choses réussis-
ne certaine maniere. C'est pourquoi, puis-
n ne manque jamais de souhaiter du bien à
ue l'on aime, les Poëtes doivent disposer
choses de sorte que ceux qui sont les amis
os, & qui se sont interessez dans tous ses
ts, participent aussi autant qu'il est possible
une fortune.

que le Lecteur apprend l'heureuse destinée
que personnage, à qui il souhaitoit une
re fortune, & qu'il le voit delivré de ses
il en ressent une extrême joie.

ott eu de la peine, par exemple, de voir
vi à un bon vieillard une fille qui lui
ere, & qu'il avoit retirée des dangers, où
pres parens avoient été contraints de l'ex-
Quand cette fille vient à être reconnue par
s, le Lecteur a une merveilleuse satisfac-
si le Poëte a soin de faire trouver ce bon
à cette reconnoissance, il le doit aussi
rticiper aux avantages qui naissent de ce
ment imprévu. De là vient qu'il se fait
s plusieurs mariages à la fin des Comedies,
hoses se débrouillent de telle maniere que
monde est content, & que les spectateurs
ent pleinement satisfaits.

CHA-

avec les autres : elles se soûtiennen
prit n'y peut rien appercevoir qu
guer la Verité d'avec le Menson
Entre ces circonstances, les p
sont celles qui regardent le tem
action. Aussi les Maitres donne
l'unité de tems & de lieu soit gar
qu'aiant choisi un tems pendant
doit faire, & un lieu où elle se d
dise pas des choses qui ne se puisse
un autre tems & dans un autre lieu.
Par exemple, si on a une fois
action se passe dans un jour, &
pour le lieu de cette action la ville
ne doit pas pour l'accomplissemen
faire faire des Sieges de Villes de
re aller des Messagers de Rome à
& les faire retourner dans l'espa
Quelque plaisir que le Lecteur pre
tromper, il est impossible qu'il ne s
sensiblement que ce qu'on lui dit
que par consequent il ne s'en dégo
Les Poëtes habiles donnent tou

ouvent tellement diſpoſées, les vents ſont ſi fa-
ibles, qu'un grand voiage par mer ſe fait en
peu de tems. S'il eſt neceſſaire de recevoir
nouvelles de ce qui s'eſt paſſé dans un autre
fort éloigné, l'on avoit auparavant placé ſur
es les Montagnes des perſonnes avec des flam-
ıx, qui en un moment de l'un à l'autre ſe
nent avis de tout ce qui ſe fait. Ainſi dans une
re l'on apprend ce qui eſt arrivé à cinquante
es de là, ſans que cela puiſſe paroître incroya-

uiſque le plaiſir que l'on trouve dans la Poë-
vient de ce qu'elle occupe ſi fortement l'eſprit,
l'on y oublie tous les chagrins de la vie par
louces & agreables émotions qu'elle cauſe,
ion principale d'un Poëme ne doit pas paſſer
s un moment. Il faut donner de la curioſité
n Lecteur, le diſpoſer à entendre la ſuite,
e naître les Paſſions dans ſon cœur, les en-
enir, & les ſatisfaire. Cela demande differens
ps. L'on ne peut pas être émû par une action
paſſe vite comme un éclair.
i au contraire une action avoit une trop gran-
étendue, elle diſſiperoit l'eſprit qui s'égareroit
s une multitude d'années. Il ne pourroit con-
oir les choſes nettement, & en être frappé
i vivement qu'il eſt neceſſaire pour reſſentir
émotions, qui font le plaiſir de la lecture d'un
me. Or une action demande plus ou moins
endue ſelon la nature du Poëme. Entre les
mes les uns ſont Dramatiques ou actifs, les
res narratifs. Dans les premiers, comme ſont
Comedies, les Tragedies, & les Tragi-come-
s, les Poëtes ne parlent point: ils font paroî-
des perſonnages ſur un Theatre qui repréſen-
t une action, non en la racontant, mais en a-
nt eux-mêmes; μιμοῦνται δρῶντες comme di-
Ariſto-

trouve prêt pour une prompte
il ne leur est pas difficile de re
petit espace de tems toutes les
sent aux yeux de leurs Spectate

Par exemple, dans l'Andrie
dont le sujet sont les amours
Pamphile avec Glycerie, qui
Courtisane; le même jour que
accouchée, Simon pere de Pam
pre ces amours, le veut marier a
le de Chremes. Ce qui s'alloit
phile, sans un certain vieillard
de Chremes, qui lui fit connoît
cerie étoit sa fille; de sorte qu'i
phile en mariage à l'heure mêm
passe naturellement en moins d
vieillard survient d'une maniere
forcée. Dans le commencemen
paroît que Chrysis qui avoit élé
morte depuis peu. Ce vieillard,
rent, vient pour recueillir sa suc
fort bien instruit de la famille d
que Chremes son pere l'avoit mis
de cette Chrysis, pour des raiso

...urs, qui reçoivent du plaisir de leur illu-... chicanent point, & se persuadent facile-... que tout le tems qui est necestaire au delà ... heures, s'est écoulé entre les Actes qui ... ces Pieces. Outre cela dans ces inter-... amuse le Peuple avec des violons, ou ... autre divertissement.

...le Poëme narratif, particulierement pour ..., qui est le plus considerable de tous ceux ... narratifs, comme il n'est pas necessaire, ...tôt comme il est impossible qu'on le lise tout ...haleine, à cause de son étendüe, on don-... plus long espace de tems à son action : ...moins ce tems ne doit pas être de plus d'une ..., selon les Maîtres, dont la raison est éviden-...

...outes ces grandes Guerres, ces longs voya-... ces Sieges de Villes qui sont la matiere or-...re des Poëmes Epiques, ne se peuvent faire ... l'espace d'un jour, mais aussi pour surpren-... il faut que le tems auquel se sont passées ... les choses, soit court en comparaison de ...ses, afin que tous ces accidens se suivant ..., & étant, pour ainsi dire, ramassez, ils fas-... plus facilement leur effet.

...outre l'action qui fait le sujet de l'Eneïde, qui ... un Poëme Epique, ne demande pas plus d'u-... année. Depuis le jour auquel Virgile fait pa-... Enée dans cette tempête qu'il décrit au com-...cement de son Poëme, jusques à la mort ... Turnus, il ne paroît pas qu'il se soit écoulé un ... long espace de tems. Enée demeura peu de ... à Carthage, où il fut jetté par cette tempê-... il ne fit pas un long sejour ni dans l'Epire ni ...ns la Sicile, ce ne fut qu'en chemin faisant qu'il ...ira ces lieux. Aussi-tôt qu'il fut arrivé en Ita-... il fut obligé de faire la Guerre, laquelle fut

ter-

tudes, comme elles se formen
subsistent assez long-tems. Ain
dans le Poeme Dramatique a
ne se doit rien faire dans l'Epiq
& maturité.

Chapitre

Du Poëme Dramati

L'On ne choisit pour sujet de
ques, que des actions qui p
sur un Theatre, ainsi l'établiss
Empire, ou quelqu'autre éven
gue haleine, ne peut pas être
medie ni d'une Tragedie. Ce
gent ordinairement en cinq Ac
le Theatre est vuide. Les Po
de la sorte la suite d'une Piece
nir dans une application trop lo
écoutent. Ils savent que l'espr
trop inconstant pour demeurer l
même situation: & qu'il dem

[illegible] divertissement.

[illegible] est distingué par Scènes. Une [illegible] lors qu'un Acteur entre sur le [illegible] qu'il se retire. L'on ne fait parler [illegible] que deux ou trois Acteurs. Ce [illegible] puisse y en avoir un plus grand [illegible] la conversation ne doit être qu'en-[illegible] parce que lorsque plusieurs par-[illegible]ent ensemble, il y a toûjours de la con-[illegible] bien démêler quels sont les [illegible] chaque Acteur, ce qu'il pense & ce [illegible] Il ne faut point que les Auditeurs [illegible] deviner les choses, ni qu'ils soient [illegible] de les débrouiller; tout doit sauter aux [illegible] comprendre facilement.

[illegible] des Scènes n'est point déterminé. [illegible] ne dépend que de la coûtume. Il [illegible] Poëme ait sa juste longueur, mais [illegible] des raisons essentielles pour la distin-[illegible] Actes, comme l'on le fait ordinaire-[illegible] en quatre.

[illegible] avec beaucoup plus de soin la vrai-[illegible] les Poëmes de Theatre, que dans [illegible] aussi est-il necessaire qu'on [illegible] on voit par les yeux [illegible] plus facilement. Le [illegible] fait voir les choses comme [illegible] Poëme narratif nous raconte [illegible] pourquoi les Poëtes Comi-[illegible] rien dire à leurs Ac-[illegible] conforme à leur personnage. Leur [illegible] Theatre & leur sortie, leurs postu-[illegible] enfin toutes leurs démarches, [illegible] rapport à la Piece.

[illegible] observent scrupuleusement les Regles [illegible] ne souffrent point ce qu'on appelle les à [illegible]quoi qu'ils soient communs dans les an-

 ciens

ſente, dans laquelle l'on a de [illegible]
& de s'entretenir avec ſoi-mém[e]
Poëtes adroits dérobent à la vûe
teurs tout ce qui pourroit les [illegible]
tromper ; comme ſeroient les Mé[tamorphoses d'un]
homme en ſerpent ou en oiſe[au]
choſes qui choquent & que l'o[n]
Quodcumque oſtendis mihi ſic incred[ulus odi.]

Les Maîtres de l'Art ne veul[ent]
faſſe paroître ſur la Scene ce [illegible]
peine, comme ſeroit la vûe
y a peu de perſonnes qui puiſſ[ent]
tir du ſang répandu ; ainſi c'eſt [illegible]
Poëſie d'enſanglanter le Théât[re]
ram populo Medea trucidet. Ils
ment que l'on cache & que l'[on]
pas de certaines actions odieuſ[es]
yeux, parce qu'elles ſont contr[e]
l'honnêteté, & que l'on ne po[urroit]
ter ſans ſentir en même tems [illegible]
ſée, & ſa conſcience bleſſée, [illegible]
avons dit, les hommes veulent [illegible]
vent, que leurs plaiſirs ſoient l[illegible]
res.

CHAPITRE VIII.

... du Poëme Dramatique & de ses especes.

... pas s'imaginer que le Poëme Drama... ...les commencemens fût ce qu'il est ...que l'on y gardât des regles severes; ...seule action pour sujet, dont l'ex... ...tagée en Actes & en des Scenes ...me le font nos Tragedies & nos Co...

...sera pas hors de propos de faire reflexion ...ce Poeme a été dans sa naissance. Il ...que les hommes ont pris plaisir de tout ...imitations, & qu'il s'est trouvé des ...qui se sont diverties à imiter les actions ...les contrefaire, soit pour les ren... ...agréables, soit pour les rendre ridicu...

...esprit boufon n'a jamais plû aux ...que, comme le dit un Sage ...pas la marque d'un esprit bien ...à faire rire en imitant les dé... *Ille non dabit mihi spem bonæ in... ...pravos affectus, ...moret ut ri...* ...a toûjours eu du mépris pour ceux ...par profession. Cependant il y a ...tems des boufons ; & cette sor... ...qui se fait par des actions, a tou... ...able ; parce qu'elle frappe les yeux, ...est par consequent plus vive que celle ...consiste que dans des paroles. Ainsi les Dra... ...sont des imitations qui se font en agissant, ...anciens que les hommes : mais on ne

qui lui femble nouveau. Qu
les rües vêtu d'un habit me
vert, il fera fortir tous les A
ques, qui le confidereront av
veilleufe. Cela vient d'une fo
rechercher la connoiffance
fente fous une figure nouvel
miner s'il y a quelque utilité
connoître.

C'eft cet amour que le Pe
tacles, qui fait qu'un homme
paroît bien plus digne de fes
eft à terre. Si ce Theatre
celui qui eft deffus eft vêtu
res, foit pour la façon, foit
des poftures qui ne font pa
des plaifanteries avec une n
naïvement quelque action m
& qu'il accompagne fes geft
l'on ne peut exprimer la joie

C'eft pourquoi il ne faut
trouvé des perfonnes qui po
du peuple, ayent bien voulu

paroître les premiers fur des Theatres. Ce
as même fans quelque refte de cette hon-
les obligea de fe barbouiller le vifage a-
a lie, ou de prendre des mafques pour n'ê-
connus.
divertiffemens commencerent parmi les
les jours de Fêtes, aufquels ils avoient coû-
s'affembler, & d'honorer leurs Dieux par
ifices, qui étoient fuivis de débauches; de
e toutes les chofes propres pour faire nai-
divertiffemens, fe rencontroient enfem-
e vin ôtoit la pudeur aux jeunes gens, &
donnoit le loifir au Peuple de les regar-
e là vient que les anciens Spectacles font
à quelque Divinité, dont on mêloit les
s avec ces divertiffemens. Les hommes
odent, autant qu'ils le peuvent, la Reli-
ec leurs plaifirs, pour fe donner par là une
onfiance que ces plaifirs font innocens. Ain-
rendre comme licites & faints des Specta-
minels dans leur origine & dans leur ma-
ls les dédierent aux Dieux. Ces jeunes li-
uteurs de ces jeux, ne pouvoient fuivre
regle parmi le defordre avec lequel ils les
ent; ils n'en avoient point d'autre que
rice; ainfi chaque Piece étoit une efpece
ere de Drame: neanmoins comme ils
t quelque uniformité, foit dans la manie-
habiller, foit pour les lieux, foit pour le
on les diftingua, & l'on leur donna des
ifferens.
Grecs, par exemple, appellent Satyres,
mes, dont les Acteurs étoient habillez en
. Parmi les Romains leurs premieres Co-
étoient appellées, *Prætextæ*, *Togatæ*, *Pal-*
elon que les Acteurs étoient vêtus à la
e ou à la Romaine, comme les Nobles,

 ou

railleries contre des particuliers que
par leur nom, ou en Musiques & e
Dieux. On y joignit avec le tem
moraux & des Histoires; mais les
rent obligez d'emploier la severité
arrêter la licence de ces railleries
ceux qui voulurent divertir le Peupl
traints de feindre des avantures
qu'il en arrive assez souvent dans le
pour cette raison furent les sujets o
Pieces, où personne ne se trouve
que tout s'y passe entre des perso
des noms étrangers.

C'est de là que la Comedie est v
ainsi nommée de κῶμαι Bourgade, &
parce que les jeunes gens la joüeren
chanterent leurs Vers dans les Bo
sant la débauche, *Comessantes.*

Tous ces Drames ayant commen
l'on n'y oublia pas le Dieu Bacchus
ta ses louanges, & l'on composa u
Drame pour lui, qui fut nomm
parce que le prix de celui qui a

lloient le visage de lie, qui se dit en Grec

Tragedies & les Comedies étoient pour
t grossieres. Celles-ci n'étoient que des rail-
comme peuvent être les Farces de ce temps.
agedies étoient plus serieuses. C'étoient des
que chantoient des Chœurs de Musique,
squels on inseroit des Récits, ce qui s'ap-
...ódia, ou entrechants. L'ancienne Come-
aussi des Chœurs, comme le dit Hora-
'entreprens pas de faire une Histoire exac-
origine de ces Poësies, qui est assez cachée.
en dire autant qu'il est utile d'en savoir:
'on desire connoître ces choses plus exac-
on peut lire la Poëtique de Jules Scali-
lle de Vossius, & le Traité que Casaubon
e la Satyre.

comprendre comment les Tragedies & les
ies se sont perfectionnées, il faut remar-
e les hommes ayant changé la nature de
choses, de leurs divertissemens ils ont fait
ires, & s'y sont appliquez serieusement.
l'on ne rechercha autre chose dans les
les, qu'un relâchement d'esprit; mais en-
a étudié ce qui pouvoit rendre ces Spe-
lus agréables, & on en a fait des regles.
ce rapporte que d'abord Thespis promena
Bourgades dans un tombereau les Acteurs
agedie, barbouillez de lie: qu'Eschile en-
ignit quelques personnages au Chœur qui
oit presque seul la Tragedie, & fit élever
atre, & prendre des masques & des ha-
uêtes aux Acteurs. Sophocle en adoucit
. Menandre travailla pareillement à polir
edie, de sorte que l'on négligea les autres
, & les gens d'esprit ne s'appliquerent qu'à
edie & à la Comedie, qui devinrent ainsi

etiam in artem jocos, ludosque digessit.

CHAPITRE IX.

De la Comedie & de la Tragedie. Quelle ference & quel est le dessein que les P posent dans ces Poemes.

APRE'S avoir parlé du Poëme Dr general, il faut considerer ses esp ce qui les distingue. Nous avons re quoi qu'il y eût differentes sortes de l'Antiquité, l'on ne parle que de la Co la Tragedie, parce qu'il n'y a que ce mes, qui ayent des regles. L'on y po ter une troisieme espece, savoir la T die, mais il n'est pas necessaire de l est seulement distinguée de l'une & de l ce qu'elle participe de toutes deux. on connoît celles-ci, l'on sait quelle c de la Tragi-comedie.

La Comedie & la Tragedie differe

d'une Comedie, est une action commune,
un de ces accidens plaisans qui arrivent or-
ment, mais qui a quelque circonstance plus
plus agreable que les autres. Les Poëtes
une peinture divertissante de la vie civile
qui se passe dans le monde & dans les famil-
a fin est de faire rire; ainsi dans toutes les
il y a des intrigues agréables. Ils ne preten-
as à l'estime du petit peuple, ou même ils
risent: c'est pourquoi ils ne traitent pas
ets qui soient entierement sales & ridicules;
ce que les plaisirs qui ont été précedez de
e douleur, sont bien plus doux, les Come-
mmencent toûjours par quelque chose de
C'est pourquoi le Poëte, après avoir donné
nour aux Spectateurs pour le principal per-
e de la Piece, il le fait paroître malheureux
ersé dans tous ses desseins, qui regardent
rement un mariage, afin que lorsque les in-
viennent à se dénoüer, & que ce mariage
les Spectateurs reçoivent un contentement
ntier.
uj t d'une Tragedie contient ordinairement
e action sanglante. C'est un Heros qui
en quelque grand malheur par la malice de
emis: mais qui s'en releve par quelque coup
valeur extraordinaire, & qui fait servir à sa
nce les armes qu'on avoit préparées contre
Comedie comprend la joie & les surprises
es. La Tragedie renferme la terreur & la
sion. La fin de l'une & de l'autre est d'é-
ter & d'instruire le Peuple, ἐκπλῆξαι par
ngemens de fortune, & par la punition du
c'est pourquoi les commencemens de la
ie sont gais, afin que les Spectateurs soient
plus fortement par les accidens sanglants
viennent à la fin de la Piece. Ce change-

 ment

mécontens, parce que, comme nous
ils s'intereſſent dans tout ce qui le re
regle n'eſt pas particuliere à la Trage
generale pour tous les Poëmes.

Le vice ne doit jamais être impuni
tre. Lors qu'on remontroit à Euripi
qu'il faiſoit paroître ſur le Theatre, é
dinairement vicieux, il répondoit ; M
ne le laiſſe jamais ſortir du Theatre q
roüé.

Après que les Poëtes ont fait conce
time & de l'amour pour une perſonne,
accompliſſent les vœux que les Spectat
pour elle, & qu'enfin il lui arrive le bi
ſouhaittent. Auſſi dans l'Eneïde on v
devient enfin le maître de l'Italie, apr
Turnus ſon ennemi. Dans les Comed
rence, les mariages entre les perſonn
quelles le Poëte a donné de l'amour,
jours ſelon leurs deſirs.

Outre que les ſujets de la Comedi
ordinairement des mariages, reveillen
qui plaiſent aux perſonnes ſenſuelles. La

ce que l'on eſt bien-aiſe dans le deſordre où
d'avoir des compagnons avec qui on par-
honte du peché, ſoit parce qu'on a une
ſatisfaction de ſe voir exemt des defauts
quels on voit tomber les autres. On s'éleve
s d'eux, & on les mépriſe. Outre cela, on
facilement les fautes qui ſont expoſées à
de tout le monde, à quelqu'un ſur lequel
t bien-aiſe qu'en tombât l'infamie; ainſi
rçoit aiſément pourquoi les Comedies ſont
iſſantes: mais il n'eſt pas ſi facile de con-
a cauſe du plaiſir que l'on prend dans la
phe ſanglante d'une Tragedie. Je crois
la faut point chercher ailleurs que dans
e, qui étant rongé de chagrin & de triſ-
ors qu'il eſt un moment attentif à ce qui ſe
ns lui-même, trouve très-agreable les cho-
ſont diverſion, & qui le deſoccupent des
de la miſere de ſon état preſent. Or les
tragiques ſont plus capables de frapper
nt ſon eſprit, & de le faire ſortir par con-
de lui-même, où il ne trouve que des
triſteſſe & de peine. Ajoûtez qu'on eſt
de voir des miſeres dont on eſt exemt,
nous l'avons déja remarqué.

comprendre en peu de paroles ce qui re-
Tragi-comedie, je ferai ſeulement remar-
e toute la difference qu'elle a avec la Co-
& la Tragedie, ne conſiſte, comme je l'ai
, qu'en ce qu'elle participe de toutes deux.
edie eſt une repréſentation d'une avantu-
ble entre des perſonnes du commun; la
on en eſt toujours gaie. La Tragedie au
e, eſt une repréſentation ſerieuſe d'une ac-
glante, ou d'un accident funeſte de quel-
ſonne de grande qualité, ou de grand meri-
fin de cette piece eſt toujours triſte. La

medies, & horrible dans les Traged
nons si on doit se fier à ce qu'ils en
effectivement leurs Ouvrages servent
vice. Il est bien certain qu'il y a de
on corrige plus facilement les homm
en inspirant du mépris & de la hon
combattant serieusement. Or comm
marqué dans la Rhetorique, au dis
donne une idée de l'art de persuade
dre une chose ridicule, il ne faut q
qu'elle a de bas & de mauvais, d'av
a de bon, & faire une peinture naïve
fesse.

Il se peut faire qu'un vieillard avar
nes qualitez, dont il couvre son avar
fait qu'elle paroît plûtôt être une vert
mais lors qu'un Poëte lui ôte ce mas
représente avec des couleurs nature
quelle est, on en conçoit un grand
auroit honte de tomber dans une fau
sable, & on l'évite avec plus de soin;
est un fort rempart contre le débord
concupiscence.

La crainte des peines est aussi très

s dereglées. C'est donc à tort, me dira
l'un, que jusqu'à present nous avons con-
la Poësie comme dangereuse. Pour satis-
cette objection, examinons encore le des-
ue les Poëtes nous veulent faire croire qu'ils
composant leurs Ouvrages, & quel succès
eu.

CHAPITRE X.

*omedies & les Tragedies corrompent les mœurs;
bien loin de les reformer.*

XPERIENCE a toûjours fait connoître que
Theatre est une tres-méchante école de la
; & que les moiens que les Poëtes semblent
oier pour corriger les hommes de leurs vices,
plus propres à les y entretenir, qu'à les en dé-
* *Assuefactio morbi, non liberatio.* Pour ce
t de la Comedie, les Paiens mêmes ont re-
ú combien elle étoit dangereuse, & que les
s gens ne devoient pas lire ces sortes d'Ou-
s, qu'après que leurs mœurs seroient telle-
affermies, qu'elles ne pourroient plus en être
les. § *Cum res fuerint in tuto.* Il est bien vrai
l'on y rend l'avarice ridicule, & que l'on y
amne les débauches des jeunes gens & leurs
amours; mais ce n'est point par des railleries
l'on détruit le vice, particulierement celui de
ureté; ce mal est trop grand pour être gueri
n remede si foible, & même souvent on
d plaisir à s'en voir railler.

a Raison & la Religion ne nous permettent pas
garder simplement l'impureté comme une cho-
dicule; elles veulent que nous en aions horreur,

ttee. § *Quintilien.*

pouvoir éviter par le secret, dont
vrir ses desordres aux yeux des
Outre cela, quoi qu'en dise
dessein est plûtôt de rendre le
honteux. Ils ne condamnent e
rendent ridicules que certains d
siderables, comme l'humeur diff
leur avarice, leur severité enve
facilité à se laisser tromper. M
gne dans leurs Ouvrages, quoi
sous les habits de la Vertu. C
la Comedie est toujours un jeun
brûlé d'un feu criminel.
Par exemple, dans l'Andrien
Pamphile entretient un très-méch
vec Glycerie, qui accouche avant
dant le Poëte qui veut interesser
la fortune de Pamphile & de Gly
tre ces deux jeunes gens aimabl
fois un monstre de vertu & de vi
composé de vices affectés sous de
tes, pour le rendre aimable; de
que des jeunes gens conçoivent

[illegible] ou s'engage infailliblement un jeune [illegible] qui se marie à l'insû ou contre la vo[lonté] de ses parens. Ajoûtons que l'on apprend [dans] les Comedies mille mauvaises intrigues pour [ré]ussir ces mariages qui sont contre les Loix, pour gagner, ou pour tromper un pere ; & l'on y tourne toûjours en ridicules ceux qui [veul]ent corriger la jeunesse, & arrêter le cours de [ses] desordres.

La Tragedie n'est point si dangereuse que la [Com]edie ; mais elle l'est neanmoins beaucoup. [Les] vices dont elle donne de l'horreur, paroissent [tel]les d'eux-mêmes sans artifice. C'est un Oedi[pe q]ui tue son pere, qui épouse sa mere. La [c]rainte des supplices rigoureux ordonnez par [les l]oix retiennent assez de ce côté-là. Mais tous les [vi]ces, comme la haine, la vengeance, l'am[biti]on, l'amour, y sont peints avec des couleurs [qui le]s rendent aimables, comme nous avons re[marqu]é [illegible]

[illegible] vrai que les Poëtes ne loüent pas ces vices, [mai]s en loüant les personnes en qui ils se trouvent, [et le]s couvrant de tant d'excellentes qualitez, ils [fo]nt que non seulement on n'a pas de honte de [leur] ressembler, mais qu'on fait gloire d'avoir leurs [vices]. C'est ainsi que faisoient les Disciples de [Platon] qui contrefaisoient ses hautes épaules ; & [ceux] d'Aristote, qui affectoient de bégaier comme [lui]. Nous nous imaginons facilement que ceux [qui re]marqueront en nous ces mêmes defauts qui [sont] dans les grands hommes, jugeront que nous [leur] sommes semblables en tout le reste.

[C]iceron reprend les Grecs de ce qu'ils avoient [con]sacré les amours impudiques des Dieux, en faisant [une] Divinité de Cupidon : & il dit qu'ils ne devoient [rend]re ce culte qu'à leurs vertus. Lactance remar[que] fort bien que ce n'est point assez, & qu'ils de-

voient

CHAPITRE

La représentation qu'on fait des C
gedies sur les Theatres publics,
ger. L'on ne peut assister aux s

LEs Poëmes Dramatiques so
que tous les autres Ouvrage
qu'on les représente sur les Th
que l'on voit faire touche bien
que l'on ne fait qu'entendre.
émeut les passions des autres,
voir lui-même; *Enervis * histrio*
gle, inflixit. Lors que ceux a
versons, expriment vivement
nous les communiquent; l'imag
que nous voyons, le son des pa
cent d'un ton élevé, excitent
idées qui sont suivies des même
ils sont agitez.

Comme la Nature nous a fai
autres, elle nous a liez par cette
munication reciproque de nos
qu'une personne vicieuse qui no

attachez à la verité pour n'être pas ébranlez
s paroles, & que nous n'excitions en nous-
t des passions opposées à celles qu'elle nous
e. C'est pourquoi, comme Seneque l'a fort
emarqué dans l'une de ses * Epîtres, il faut
ce que l'on voit faire sur le Theatre, ou en
de l'aversion. Il n'y a point de milieu, *ne-*
aut imiteris, aut oderis.
on ne va pas à la Comedie pour la censurer,
nd on y est, il est difficile que l'on ne s'y
urprendre par le plaisir que l'on y trouve,
quel les vices se glissent dans notre cœur.
nim per voluptatem faciliùs vitia surrepunt. Ce
t dire à ce Philosophe, qu'il n'y a rien de
ngereux pour les bonnes mœurs, que les Spec-
Nihil vero est tam damnosum bonis moribus,
n aliquo spectaculo desidere. Et quoi qu'il n'ait
ûtume de parler à son desavantage, il avoue
s Spectacles faisoient de si grands change-
dans son cœur, qu'il en retournoit non seu-
plus avare, plus ambitieux, plus amateur
isirs & du luxe : mais encore plus cruel &
homme; parce, dit-il, que j'ai été avec des
es ; *Avarior redeo, ambitiosior, luxuriosior,*
o crudelior & inhumanior, quia inter homines fui.
l'on prouve si on le veut, que les Come-
i se jouent aujourd'hui ne peuvent causer
s passions innocentes, & des sentimens rai-
les, qu'on en concluë qu'il n'y a aucun dan-
ue ceux qui les représentent, nous com-
ent les mouvemens qu'ils expriment ; ce-
accorde point du tout avec l'experience ; &
t ainsi, les gens du siecle pour qui elles sont
ne s'y divertiroient nullement. Mais enfin,
elles seroient bonnes en elles-mêmes, c'est
que sur le papier & dans la bouche des Ac-
teurs.

7. 7.

unes ne les admettent point à la pa
Sacremens, & les autres les declaren
ne peut donc point sans pecher les
leur donner dequoi subsister, puis q
faire sans les attacher à leur professi

On ne va à la Comedie, dit
ment, que pour y prendre un plaisir
tullien * ne peut souffrir cette recherc
Il prouve invinciblement par ces be
JESUS-CHRIST à ses Disciples,
monde se rejouira, vous serez dans la
l'on ne peut être heureux ici sur la t
dans le Ciel, que chacun est heure
reux à son tour. *Vicibus disposita re*

Pleurons donc, dit ce Pere, pendant
du monde se réjouissent; afin que l
menceront à tomber dans l'état épo
douleurs que la Justice de Dieu leu
puissions entrer dans la joie que notre
pare à ses Elûs. Car si nous voulon
joie avec eux dans ce monde, nous
avec eux éternellement. *Lugeamus er*
nici gaudent, ut cum lugere cœperint

e ce siecle. Accordons à la coûtume qu'on
imer les divertissemens & les rechercher ;
ussi ne sauroit-on dénier que les plaisirs crimi-
 dangereux, tels qu'on a prouvé qu'est ce-
la Comedie, ne soient défendus. Outre
ons que nous en avons apportées, l'on peut
 considerer que ce plaisir est contre la natu-
divertissemens licites, qui est de fortifier l'es-
 le relâchant, & de le rendre propre à exer-
ec plus de vigueur ses fonctions ordinaires,
iculierement celles où la Religion l'engage.
la Comedie l'on n'est nullement disposé à la
, qui est la principale fonction des Chrétiens.
rive la même chose à l'esprit qu'aux corps
t été mûs avec violence. Le branle de ce
ment dure long-tems après l'action qui l'a
 L'esprit se trouve encore à la Comedie a-
ue l'on en est sorti, & comme il s'est accoû-
à des passions violentes, à voir des choses
remuent fortement, il devient insensible aux
mens du S. Esprit qui sont moderez. Les
rs que prennent les bonnes ames dans la
 lui semblent fades, ou plûtôt il ne les goû-
t. Cette raison ne paroitra pas forte aux
 monde; cependant les Peres de l'Eglise
nnoissoient par la Foi la necessité de la prie-
nt fort pesée & s'en sont servis pour autoriser
nse qu'ils faisoient aux Chrétiens d'aller aux
cles.

est pas possible de marquer ici tous les dan-
ue l'on court dans les spectacles. La cupi-
 dresse par tout des embuches. Non seule-
es Comediens & les Comediennes, mais tou-
 personnes qui vont à la Comedie, y parois-
vec tous leurs ornemens : ce qui cause de
ngereuses chutes, comme dit Tertullien :
i spectaculo nullum magis scandalum occurrit,
quàm

quàm ille virorum & mulierum accuratior cul
premiere pensée qu'on a en ces lieux,
l'Eglise du Diable, comme le même Pere
le; *Ecclesia Diaboli*, c'est de voir & d'être
mo in spectaculo ineundo priùs cogitat, nisi
videri. Ajoûtons à ces raisons la défense
glise à toûjours faite de se trouver aux sp

C'étoit autrefois la marque, à laquell
yens connoissoient qu'un homme s'étoit f
tien, lors qu'il ne se trouvoit point dans
& qu'il en avoit aversion. *De repudio spect*
intelligunt factum Christianum. Et l'Egl
mettoit personne au Bâteme, comme el
core aujourd'hui, qu'après avoir exigé
messe, que l'on renonceroit aux pompes
ble, qui étoit le nom qu'on donnoit au
cles, selon Tertullien. *Hæc est pompa dia*
versus quam in signaculo fidei juramus. C
défense, quand elle ne seroit soûtenue
raison, ne devroit-elle pas suffire à des C
pour les détourner de la Comedie, puis
devons une obeïssance aveugle à l'autori
glise, & que nous avons renoncé à ces d
mens dans le Batême?

Des personnes de pieté & d'érudition
voir clairement en differens Traitez qu'i
bliez sur cette matiere, que la défense d
& ces promesses du Batême, regardent auf
Comedies de ce tems, que les spectacle
ciens. Ce qui doit être évident à ceux c
lû avec quelque attention les Reflexions
avons faites jusqu'à present, puisque les I
Theatre étant composées aujourd'hui a
d'art, elles sont par consequent plus dan
selon les Reflexions du Chapitre troisième

CHAPITRE XII.

Du Poëme narratif. Quelles sont ses especes.

LE Poëme narratif est un simple Discours sans action, & c'est une de ses principales differences d'avec le Poëme Dramatique. Il y a autant de sortes de Discours, qu'il y a de differentes matieres sur lesquelles on peut parler. Ainsi le Poëme narratif comprend sous lui une infinité de differentes especes, qu'on peut neanmoins reduire à un petit nombre, en considerant que toutes les Poësies sont faites, ou pour être chantées, ou pour être seulement lûës. Les Odes, les Hymnes, les Chansons appartiennent au premier chef. Tout ce que nous pouvons dire de ces Poësies, est que leur prix consiste dans l'harmonie de leurs Vers, dont la cadence doit exprimer la qualité de la matiere. J'ai traité avec assez de soin de l'harmonie dans l'Art de parler, je n'ai rien à y ajoûter ici.

Les Poësies que l'on fait pour être lûës seulement, comme les Discours en prose, se peuvent distinguer en Didactiques, en Historiques, & en Oratoires. Les Poësies Didactiques seront celles qui expliquent quelques Disciplines, comme la Physique, la Morale, l'Astronomie, la Medecine, la Peinture, l'Agriculture & les autres Arts. Ainsi le Poëme de Lucrece est une Physique; celui de Manile est un Traité d'Astronomie: les Georgiques de Virgile expliquent l'Agriculture : la Pharsale de Lucain est proprement l'Histoire des Guerres civiles, dont Cesar & Pompée étoient les Chefs: l'Ouvrage de *Silius Italicus*, est aussi une Histoire.

Pour traiter les Disciplines & l'Histoire en Vers, il

il ne faut point d'autres regles que celle[s]
l'on doit observer écrivant en prose: si ce
que la versification demande une maniere
crire moins seche & plus gaie. Comme l'
géné par la mesure qu'il faut donner au
les, on peut prendre un peu plus de libert
la maniere de traiter les choses.

Les Rheteurs distinguent trois genres
cours oratoires. Le premier est le genr
ratif, où il s'agit de deliberer sur quelq
position: le second est le judiciaire, da
il est question d'accuser ou de défendre q
en Justice: le troisieme est le genre de
tif, que l'on emploie pour faire paroîtr
tus d'un homme ou ses vices. On p
poser des Poësies en ces trois genres.
celles qui étoient dans le genre démonst
dont on se servoit pour blâmer, étoient
vers iambes. On sait que cette sorte de
inventée pour les invectives par Archiloc
Archilochum * *proprio rabies armavit iambo.*

Les Pieces qui sont dans le genre dem
se nomment ordinairement *Panegyriques*,
les ne contiennent que des loüanges. Le
riques en vers reçoivent differens noms
occasions pour lesquelles on les fait. Ils
Epithalame, lorsque l'on loue des person
de leur mariage: *Epicedie*, si c'est après l
& *Apotheose*, si l'on pousse si loin leurs
qu'on les place parmi les Dieux de la Gen

Les Satyres Latines & Françoises, sont
mations contre le vice; elles appartienne
re démonstratif. Je dis les Satyres Latin
que les Grecques, comme nous avons v
des Drames. L'on combat le vice en de
res, ou par de fortes raisons, comme J

* *Horace.*

[illegible] comme fait Horace. On a [illegible] renfermer dans l'Art de parler, tous les [illegible] regardent toutes ces Pieces oratoires. [illegible] de Discours en prose; que l'on ne [illegible] en vers; ainsi l'on fait des Epîtres en [illegible], les Quatrains, les Sonnets, les [illegible], sont de petits Discours, à qui [illegible] differens noms, selon le nombre ou le [illegible], ou selon le sujet. Les Distiques [illegible] Ouvrages de deux vers. Les Quatrains [illegible]tre. Les Epigrammes sont des inscrip[illegible] que ces inscriptions se mettent sur des [illegible], on les appelle *Epitaphes*.

[illegible] difficile de donner des regles genera[illegible] utiles pour composer ces sortes d'Ou[illegible]les que nous ont données les Maîtres, ne [illegible] que la versification: ainsi c'est des Gram[illegible] faut les apprendre. Maintenant l'on [illegible] seulement Epigrammes, les inscrip[illegible] en vers, mais tous les petits discours [illegible] d'une maniere ingenieuse [illegible] vers. [illegible] conclusion de l'Epigramme [illegible] quelque grand sens qui surprenne, [illegible] en [illegible] rare & fort courte; ce [illegible] l'on donne le nom de pointe à cette

[illegible] multitude de preceptes que l'on a [illegible] jusques à present pour faire de bon[illegible], n'a produit aucun fruit. Les [illegible] ne trouvent point moien d'in[illegible] cette matiere, que de leur pro[illegible] plus excellentes Pieces des Poëtes qui ont [illegible] Ouvrages. Ce que je dis des Epi[illegible] entendre des Sonnets, & en [illegible] autre Piece; soit en vers, soit en

[illegible] des Poëmes qu'on ne peut appeller Dra-

ma-

matiques, puis qu'ils ne font pas faits pour le T[h]tre; mais auffi ils ne font point purement n[a]tifs, étant compofez de telle maniere que le P[oë]te n'y paroit point, & que l'on croit voir l'Auteur, mais des perfonnes qui parlent & agiffent devant nous, comme à la Comedie. L[es] *Elegies* font de ce nombre: il ne femble pas, p[ar] exemple, dans les Elegies d'Ovide que ce foi[t le] difcours de ce Poëte: il fait une peinture fi v[ive] de la perfonne qu'il fait parler, que l'on en eft [pref]que autant frappé, que fi elle faifoit réellement [fes] plaintes en notre prefence.

L'on peut auffi rapporter à ce genre les *D[ialo]gues*, tels que font les Bucoliques ou Eclogues [de] Virgile, qui font des Dialogues entre des Berger[s]. Ces Ouvrages ne demandent rien autre chofe qu'une obfervation exacte de la vrai-femblance; c'eft [à] dire qu'il n'y faut rien faire dire aux perfonnes que l'on fait converfer les unes avec les autres, que qu'elles difent ordinairement. Neanmoins, com[me] les Peintres choififfent dans la Nature les objets dont la peinture eft la plus agreable, il faut auffi que ceux qui compofent ces Dialogues, choififfent tout ce que les perfonnes qu'ils introduifent peuvent dire de beau. Sans ce choix les Dialogues feroient auffi ennuyeux que les longues converfations de ces gens qui ne difent rien. Il n'y a point de maniere plus propre pour inftruire, que celle qui fe fait par Dialogues. Elle tient du Drame & de l'action, qui touche beaucoup plus qu'un difcours mort; mais il faut qu'ils foient courts. *Quidquid præcipies, efto brevis.* Les Ouvrages qui font compofez de differentes fortes de petits Ouvrages faits [fans] beaucoup d'étude, fe nomment *Sylves*. C'eft le nom que Stace a donné à un Recueil de plufieurs petits Poëmes qu'il avoit compofez fur le champ, *ex tempore*.

L'Epi-

L'Epique renferme presque toutes les Pieces de Poësie dont nous avons parlé. Il n'est pas fait pour être chanté comme les Odes; cependant tous les vers à cause de leur harmonie, ont été considerez comme des chants: d'où vient que les Poëtes ne disent pas qu'ils racontent, mais qu'ils chantent.

L'Epique est oratoire; car premierement c'est le Panegyrique d'un Heros. Il y a des Harangues dans tous les genres, des déliberations, des accusations, des défenses, des loüanges, des invectives. Il est historique, l'on y lit non seulement l'Histoire du Heros de la Piece, mais presque celle de tout le monde, comme nous l'allons voir dans le Chapitre suivant. Il est Didactique, puis qu'il instruit, qu'on y trouve de la Morale, de la Physique, qu'on y peut apprendre la maniere de combattre, d'attaquer & de défendre une Ville. L'on y rencontre des Epigrammes, des Lettres: les Dialogues y sont frequents, & le Poëte se dérobe autant qu'il le peut de la vûe de ses Lecteurs, afin qu'ils ne s'apperçoivent pas que c'est un Livre qu'ils ont entre les mains; & qu'ils se puissent en quelque façon imaginer qu'ils voient les choses qu'ils lisent. Ce Poëme est ainsi le plus considerable de tous le Poëmes narratifs & c'est dans celui-là seul qu'on garde ces regles que l'on donne dans la Poëtique, sur lesquelles nous avons fait nos Reflexions.

Les Romans, à proprement parler, sont des Poëmes Epiques en prose: on y prend plus de liberté que dans les autres; mais leur principale difference est, que les Auteurs de ces Pieces n'occupent presque l'esprit de leurs Lecteurs que d'intrigues amoureuses. Ce qui fait qu'on peut appeller ces Ouvrages des Livres d'amour, comme nous l'avons remarqué. L'Epique est un Ouvrage serieux.

pondent à la grandeur des choses qu'on
& c'est de là que ce Poëme est nommé
excellence, ce mot venant du nom Gre
qui signifie parole.

Le stile des Comedies & des Tragedies
assez simple & approchant du discours
car puisque tout y doit être vrai-semblable,i
pas que les Auditeurs s'apperçoivent trop
ment que les Acteurs parlent un langage qu
est pas naturel. C'est pourquoi parmi l
& chez les Latins, les Pieces de Theatre so
posées en vers ïambes, qui approchent d
se, & qui sont propres pour l'entretien,
dit Horace: *Alternis aptum sermonibus*,
Aristote, μάλιστα λεκτικὸν τῶν μέτρων τὸ ἰαμ
Poës. Ch. 4.

Ce Philosophe remarque qu'en parlant
penser, l'on fait des vers ïambes. Cicero
même remarque des vers ïambes Latins.
des Comedies doit être simple; celui des
dies peut être un peu plus élevé, mais il
avoir rien de trop éclatant, particulierem
les endroits où l'on exprime quelque passi
& quelques grands sentimens, qui ne peu

port de Plutarque, disoit de la Tragedie du Poëte Denys, qu'il ne l'avoit pû voir, tant elle étoit offusquée de langage. ἀποκρύπτει γὰρ πάλιν ἡ λίαν λαμπρὰ λέξις τὰ ἤθη ; καὶ τὰς διανοίας.

La fin du Poëme Epique est de faire un tableau de ce qui se passe de plus éclatant dans le monde comme sont les grands voyages, les grands Edifices d'un superbe Palais, ou d'une grande Ville, des Guerres, des Combats, des Sieges, & autres actions semblables. Les Poëtes prétendent y former des Rois, des Capitaines, & donner des Leçons pour se bien conduire dans les grand emplois, au milieu de la guerre ou en tems de paix. Ce qui se remarque dans l'Eneïde, qui est l'Ouvrage en ce genre le plus accompli qui se soit jamais fait, & où il paroît plus d'esprit & de science. Virgile avoit entrepris ce dessein pour flater la Maison des Cesars, en persuadant les Romains, qni souffroient avec impatience le joug que cette Maison leur avoit imposé, que les Dieux avoient destiné de tout tems l'Empire du monde à cette famille, qui prenoit son origine des Troyens.

Nascetur pulchrâ Trojanus origine Cæsar,
Imperium Oceano, famam qui terminet astris.

On trouve dans l'Eneïde toute l'Histoire Romaine. L'on y apprend les antiquitez de l'Italie, & presque de tout le monde, les origines des Villes & des Peuples. Il n'y a presque point de fable qui n'y soit rapportée. L'on y voit la maniere de combattre & d'assieger des Villes: les ceremonies y sont expliquées dans tous leurs termes propres; comme Macrobe le fait voir. Il y a de la Philosophie, de l'Astronomie, de la Geographie: de sorte qu'un jeune Romain qui étudioit ce Poëte avec soin, y apprenoit d'une maniere agreable tout

une necessité, par exemple, à Virgile de trou
occasions dans ses Ouvrages d'en instruire l
nesse. L'on ne voit point qu'il les invente; il p
lon la commune opinion ; & c'est toûjour
instruire son Lecteur de tout ce qu'il peut a
dre de la matiére qui se traite : c'est pour fai
noître l'antiquité d'une Ville, l'origine d'u
te, d'un Sacrifice, selon qu'on le croyoit po
& que les Historiens le rapportent.

Ce Poëte est aussi admirable en ses expre
que dans les choses qu'il expose. Aucun
n'a mieux parlé Latin, ni plus savamment
se sert que des termes les plus propres : il
turel, il est clair, & cependant il est fort,
en peu de mots une infinité de choses.

Par exemple, quand il dit, *Et seges est ub*
fuit, & les bleds croissent où étoit la V
Troie, n'exprime-t-il pas le renversement
te Ville de maniere, qu'il semble que par
de paroles il l'a engloutie toute entiere,
laisser aucun reste, comme le dit Macrob
aissimis verbis maximam civitatem hausit & a
non reliquit illi nec ruinam.

Il n'est pas necessaire que je parle ici d

ut choisir une action considerable, qui ait un commencement, un milieu & une fin; comment il ut commencer l'Ouvrage, & avec qu'elle modeste l'Auteur d'un Poëme Epique doit faire la proposition de son dessein: Nous n'avons rien à ajoûter à ce que nous avons remarqué touchant le nœud & le dénoüement d'une Piece.

Les Poëmes Epiques se partagent en divers Livres, comme les Drames en plusieurs Actes. Cette distinction est necessaire pour délasser l'esprit du Lecteur. Quelque plaisir qu'il reçoive de la lecture, elle lui deviendroit ennuyeuse, s'il n'y trouvoit quelque lieu où se reposer. Or il semble que l'on trouve du repos quand on est à la fin d'un Livre. Le seul titre du second, du troisieme Livre divertit, comme ces marques que l'on rencontre en faisant voyage, qui font connoître combien on a fait de chemin.

—— Intervalla viæ fessis præstare videtur
Qui notat inscriptus millia crebra lapis.

La fin d'un Livre, comme dit saint Augustin, soulage les Lecteurs, comme les Hôteleries soulagent les Voyageurs. *Nescio quo enim modo ita libri termino reficitur Lectoris intentio, sicut labor viatoris, hospitio.* Le reste de ce que l'on pourroit dire des Poëmes Epiques, doit s'apprendre par la lecture des Auteurs. Un Maître fera plus facilement, & en moins de tems comprendre à ses Disciples ce que c'est que ce Poëme, en leur en proposant un excellent exemple, comme est l'Eneïde de Virgile; que s'il les occupoit pendant une année à la lecture d'une Poëtique qui expliquât ces choses avec étenduë.* *Longum iter per præcepta, breve & efficax per exempla.* Je n'ai pas tant entrepris de faire connoître dans ces Reflexions les regles de la Poëtique, que de découvrir les principes, d'où ces regles sont tirées, ce que j'ai crû devoir suffire.

* Senec. Ep. 6.

CHAPITRE XIV.

Les Poëtes peuvent être utiles. Avec quelle précaution il faut les faire lire aux jeunes gens.

LE grand saint Basile enseignant dans une de ses Homelies la maniere de lire les Livres des Gentils, reconnoît que la lecture de leurs Ouvrages est très-utile, & que comme avant que de teindre les étoffes en écarlate, on les prépare par quelqu'autre couleur moins précieuse, l'on doit ainsi se servir de cette étude, pour disposer les jeunes gens à une doctrine plus solide.

Il ajoûte que ce que sont les feuilles à l'arbre, la connoissance que l'on acquiert dans les Livres des Païens, l'est à l'ame; & si on la considere comme un arbre, l'on doit dire que la verité qui en est comme le fruit, est bien plus agreable, lorsque l'arbre qui les porte n'est pas dépouillé de ses feuilles, qui sont ses ornemens: c'est pourquoi l'on ne doit point retirer entierement d'entre les mains de la jeunesse Chrêtienne les anciens Poëtes. Tout le mal même que nous avons montré être caché dans la Poesie, ne se rencontre pas dans leurs Ouvrages: ils sont moins dangereux que ceux qui écrivent aujourd'hui, parce qu'ils ne font pas tant d'impression sur les esprits.

Les Poëtes Modernes connoissent mieux le ressort des passions des hommes de leur tems: ils savent ce qui est conforme à leurs inclinations corrompuës, & ce qui est capable de les toucher. Ainsi reglant leurs Ouvrages sur ces connoissances, ils attaquent les hommes par où ils sont le plus sensibles: de sorte qu'ils peuvent beaucoup nuire, & qu'ils ne servent de rien, puisque, comme nous avons

vû,

vû, ils ne disent que des bagatelles. Je parle ici de ceux qui n'ont autre but que de flater la cupidité. Nous avons vû plusieurs Poësies très-saintes, où les esprits reglez peuvent trouver du plaisir & de l'utilité.

Quand je blâme la Poësie, on voit bien que je ne condamne que l'usage qu'on en fait, pour augmenter & autoriser en nous le desordre de la concupiscence. L'on trouve dans les anciens Poëtes de fort belles reflexions morales, des sentences très-judicieuses: l'on y apprend l'antiquité, dont la connoissance est necessaire. Outre cela il faut attirer la jeunesse par le plaisir. La cadence des Vers a quelque chose de charmant, comme on a vû dans l'Art de parler, & ce qu'un Poëte enseigne, entre sans doute plus agréablement, & par consequent plus facilement dans l'esprit.

Aussi quand l'Empereur Julien l'Apostat fit défense aux Chrétiens d'étudier les Lettres humaines, & de lire les anciens Poëtes; Saint Gregoire de Nazianze, & les deux Apollinaires le pere & le fils, composerent des Vers pour servir à l'instruction de la jeunesse.

Mais il faut prendre garde, que sous ce pretexte qu'il y a quelque necessité de faire lire aux jeunes gens les anciens Poëtes qui sont celebres, l'on ne permette indifferemment la lecture de toute sorte de vers. L'on ne doit rechercher principalement dans les Livres des Païens, que la fecondité des expressions, & les belles manieres de parler, tâchant de leur ôter comme à des ennemis, ces armes, pour s'en servir contr'eux-mêmes, ainsi que le dit saint Paulin *: *Satis sit ab illis linguæ copiam & oris ornatum quasi quædam de hostilibus armis spolia cepisse.*

Puis qu'il est donc plus important de redresser le cœur de la jeunesse, que de former sa langue; quelque élegant que soit un Poëte, l'on n'en doit point permettre la lecture, s'il est du nombre

* Ep. 38.

bre de ceux qui croyent que les vers chastes ne peuvent plaire. Il ne faut pas même faire lire aux jeunes gens les Ouvrages qui sont assez honnêtes, sans accompagner les instructions qu'on leur donne de quelques Reflexions serieuses. Car il n'y en a point qui n'ait quelque maxime fausse ou dangereuse ; ce qui a obligé Platon de ne point recevoir dans sa Republique les Poëtes, & d'en bannir ceux qui y seroient entrez.

Ce Philosophe montre combien il est important que les jeunes gens ne se forment point sur d'aussi mauvais modelles que ceux que représentent les Poëtes, qui ont des sentimens bas & extravagans de la Divinité, & qui font faire à leurs Heros tant de choses indignes : cependant il avoit une grande estime de leur maniere de s'exprimer, & il leur donne sur cela de grandes loüanges ; c'est pourquoi il dit que si quelqu'un de ces Poëtes venoit dans la ville qu'il formoit dans son esprit, il le conduiroit dans une autre ; après avoir versé sur sa tête des parfums, & après l'avoir couronné de fleurs.

La republique de JESUS-CHRIST est bien plus sainte comme plus riche, que celle de Platon ; mais sans en chasser tous les Poëtes, l'on y peut conserver la sainteté, en se servant même de l'étude que l'on fera faire de leurs Ouvrages, pour donner de l'estime de la verité & de la sainteté de notre Religion. Il ne faut que faire considerer les opinions extravagantes que les Poëtes Payens avoient de leurs Dieux, lesquelles étoient conformes à celles du Peuple, comme saint Justin, Lactance, Eusebe, & plusieurs autres le prouvent, montrant fort bien qu'il ne faut point chercher ni d'allegories, ni de mysteres, ni de Philosophie dans les vers des Poëtes, mais les considerer comme des Histoires simples, qui proposent ce qui s'étoit dit & fait : aussi c'est par le témoignage des Poëtes, que les premiers Apologistes

des

des Chrétiens ont combattu le Paganisme.

Il faut faire remarquer quelles sont les plaies de l'homme, & que tout ce plaisir que donne la lecture des Poëtes, ne vient que de notre corruption, qui nous fait trouver du plaisir, lorsque l'on renouvelle, comme nous avons dit, les plaies que le peché nous a faites.

Il ne faut pas que ceux qui instruisent la jeunesse, fassent trop d'estime de certains endroits des Poetes, dont les expressions sont admirables, mais dont les choses sont très-dangereuses, sans faire connoître ce qu'ils y loüent, & distinguer ce qui y est blâmable. S'ils loüoient, par exemple, la peinture que Virgile fait dans son quatriéme Livre des transports de Didon, ils doivent faire remarquer que ce n'est pas cette Reine qu'ils estiment : qu'au contraire ils en ont du mépris, & que jamais une Dame sage & honnête ne tombe dans de semblables malheurs, parce qu'elle a soin de tenir son cœur fermé à tous les sentimens & à tous les mouvemens qui ont des suites funestes.

Il est bon de leur dire qu'on loüe Didon, comme l'on fait un Serpent affreux qui est bien peint ; & qu'on ne les applique à considerer ce portrait que le Poëte fait de ses égaremens, qu'afin qu'ils apprennent l'art de peindre avec la parole les choses qu'ils seront obligez de représenter. Il faut accompagner toutes les Leçons qu'on fait à la jeunesse, de semblables reflexions dont ils sont très-capables, pourvû qu'on les proportione & qu'on les accommode à leur capacité.

Si Platon éloignoit de sa Republique avec tant de soin tout ce qui en pouvoit corrompre les mœurs, qu'il marque même quelle espece de Musique on y doit chanter ; & qu'il n'y souffre que celle qui inspire des mouvemens reglez : il me semble que l'on doit aporter bien plus de précaution dans une Republi-

que Chrétienne, pour en bannir tout ce qui n'est pas saint, & pour empêcher que la lecture des Poëtes, qui fait sur l'ame beaucoup plus d'impression que la Musique, ne puisse donner de mauvaises mœurs aux jeunes gens.

CHAPITRE XV.

Plusieurs personnes qui ne lisent ni les Poëtes ni les Romans, commettent la même faute que ceux qui les lisent; ils occupent leur esprit à de vaines pensées aussi dangereuses que celles que les Auteurs de ces Livres expriment sur le papier.

QUOI qu'il y ait peu de personnes qui se plaisent aujourd'hui à lire les Romans, ce que nous avons dit ne sera pas inutile; car tel qui ne le croit pas, est très-coupable devant Dieu, du peché que commettent ceux qui s'y amusent. Il y a des Romans imprimez, mais il n'y en a pas moins dans la tête, je ne dis pas de ceux qui sont faiseurs de Romans, mais de presque tous les hommes. Il n'y a point de vuide dans l'ame non plus que dans la Nature; ainsi quand notre esprit n'est point occupé de pensées solides & raisonnables, il est plein de vaines imaginations, de vaines idées qu'il forme & qu'il orne comme il lui plaît. Il feint des avantures, des intrigues qu'il considere avec autant d'attention que s'il les voyoit exprimées dans un discours naturel, & couchées sur le papier.

Ces Romans ont un commencement, un milieu, & une fin. Ce n'est d'abord qu'une pensée ordinaire qui entre dans l'esprit : elle en enfante plusieurs autres, qui donnent occasion à mille imaginations. On fait naitre des incidens : on considere quelles en sont les suites; on se fait une af-

fai-

faire de dénoüer tous les nœuds que l'on a faits, avec la même application que si on avoit dessein d'en composer un Livre: & l'on ne se peut appliquer à d'autres choses, qu'après qu'on a enfin trouvé la conclusion de toutes ces réveries. Ce que je dis ici pourra paroître surprenant, mais que chacun fasse reflexion sur lui-même, il s'en trouvera peu d'entierement exemts de cette maladie.

Comme les songes que les hommes font pendant la nuit, répondent assez souvent à leurs desirs: qu'ils voyent en dormant ce qu'ils ont souhaité pendant le jour; chacun se représente dans son imagination ce qui est conforme à son inclination. L'un prend plaisir dans une vengeance imaginaire qu'il exerce sur ses ennemis: un autre dresse des banquets magnifiques dans son imagination: celui-là se forme de sales images des plaisirs honteux dont il voudroit jouir: les uns & les autres retranchent quelquefois des idées dont ils se repaissent, les circonstances qui pourroient troubler leur satisfaction par des remors de conscience, & ils y ajoûtent tout ce qui peut rendre agreables les choses dont ils considerent les images.

Ces Romans ne sont pas moins dangereux que ceux qui sont imprimez: ils peuvent produire des effets encore plus funestes, en ce que l'on ne lit qu'une fois un Roman imprimé, & que ceux-là ne sortent point de l'esprit. L'on y perd le tems, & comme ceux dont la lecture ordinaire n'a été que des Poëtes & des Romans, ne sont plus capables d'aucune lecture solide: aussi lors qu'on a donné libre entrée à toutes les pensées mauvaises & inutiles qui se présentent, & qu'on s'est accoûtumé à s'en entretenir avec autant d'application que si elles étoient bonnes & necessaires, l'esprit devient si libertin & si dereglé, que ni dans la Priere, ni dans l'étude, ni dans les affaires, il ne se

peut assujettir à considerer les choses qui lui sont proposées : il faut qu'il coure çà & là , & qu'il poursuive toutes les chimeres qui se rencontrent dans son chemin, & qui le détournent de son occupation.

Toutes ces imaginations ont toûjours pour objet les creatures, les grandeurs du monde, les vanitez, les plaisirs : ainsi ceux qui s'y abandonnent, nourrissent les mauvaises affections de leur cœur, de la même maniere que le font ceux qui lisent ces méchans Livres dont nous avons parlé.

Il est vrai que ces imaginations ne nous rendent pas toûjours criminels, parce qu'elles ne sont pas volontaires. L'on ne s'en défait pas aussi facilement que d'un Livre. C'est une des grandes miseres de notre état, que cet assujettissement de notre ame, qui est contrainte de voir ce qu'elle ne voudroit pas voir. Les Démons, selon S. Augustin, peuvent remuer notre cerveau, & y tracer plusieurs figures, à l'occasion desquelles des idées fâcheuses se presentent à l'ame. Elle peut en avoir horreur, mais non pas les chasser sans un secours particulier du Ciel, que les Saints demandent à Dieu dans les Prieres de l'Eglise, lors qu'ils le prient de purger leur esprit de toutes souillures. *Absterge mentis sordium.*

Nous sommes obligez de combattre continuellement, pour ainsi dire, contre ces monstres qui se joüent de notre ame, & de nous tenir sur nos gardes, pour n'être point surpris par ces images trompeuses des grandeurs & des plaisirs du monde, que les Demons ou nous-mêmes nous formons dans notre imagination.

CH.

CHAPITRE XVI.

La vanité & les amusemens de la Poesie sont comme une image de la vanité, & des amusemens de quelques hommes dans ce qu'ils appellent leurs affaires.

IL y a bien des gens, qui ne se contentent pas d'aller à la Comedie, de lire des Romans, ou d'en composer dans leur tête de la maniere que nous venons de le dire; ils joüent eux-mêmes la Comedie, & toute leur vie est un Roman. Ils forment des entreprises vaines, soit pour acquerir des richesses ou de grandes dignitez; ils tournent de ce côté là toutes leurs inclinations, & ils en sont occupez, comme on nous représente les Heros des Romans, occupez de leurs chimeres.

Jason, par exemple, étoit occupé de la conquête de la Toison d'Or, & Enée de l'établissement d'un nouvel Empire. Les hommes conçoivent une haute estime de la chose qu'ils souhaitent, & ils lui donnent toutes les beautez & les perfections imaginables, ainsi qu'Homere à son Helene: ils sont ingenieux à se tromper par leurs propres fictions: ils n'envisagent jamais dans les richesses, dans les dignitez, que ce qu'il y a d'éclatant; & ils cachent adroitement à leurs propres yeux les amertumes de plaisirs du monde: ils ne considerent point dans la creature qu'ils aiment, qu'elle est mortelle, sujette à mille maladies. Si elle a des défauts, ils les déguisent, & ils y conçoivent même des perfections qui n'y sont pas. Ils se trompent de cette maniere, & ils aiment leur erreur, parce que plus l'estime des choses qui sont l'objet de leurs passions est grande, plus ils se sentent émûs dans la poursuite qu'il en font, & plus ils en augmentent

leur felicité imaginaire. Comme dans les Romans, lors qu'on en estime le Heros, on s'interesse davantage dans ses avantures, & l'on ressent plus vivement ces plaisirs qui accompagnent les émotions de notre cœur.

Ces personnes se fatiguent, elles courent çà & là, & se font sans cesse des affaires pour jouïr du plaisir d'être occupées, & se sauver du chagrin mortel que leur feroit infailliblement sentir le poids de leurs miseres, si leur cœur cessoit un moment d'être agité par leurs passions; & c'est ce que les hommes qui ne peuvent vivre sans passion, recherchent ardemment.

Les Regles du Roman sont assez bien observées dans la vie de ces personnes, dont nous parlons. On peut même considerer toute leur vie comme une seule piece de Theatre reguliere. L'unité de tems & de lieu y est bien gardée; car enfin quelque longue que soit leur vie, quand elle seroit de cent années, ce n'est pas 24. heures à l'égard de l'éternité, & la plus longue vie n'est veritablement que comme un songe, qui commence & qui finit dans une heure de la nuit. Ce n'est qu'un point & encore quelque chose de plus petit qu'un point, comme le dit Seneque: *Punctum est quod vivimus, & adhuc punctum minus.* Ce n'est qu'un éclair dans la nuit de l'éternité.

Quand ils seroient Rois ou Princes, le Theatre où se joüe leur Comedie, & où se passe tout ce qu'ils font sans en sortir, est très-borné. Puisque c'est la terre qui n'est qu'un point; c'est pour diviser ce point & en posseder une plus grande partie que toutes les Nations disputent entr'elles, & qu'elles emploient le fer & les flâmes pour s'armer les unes contre les autres. *Hoc est illud punctum quod inter tot gentes ferro & igni dividitur.*

Le Philosophe que je viens de citer fait concevoir;

voir la fatuité des hommes par une suppofition très-agreable. Si les fourmis avoient de l'efprit, ne feroient-elles pas, dit-il, comme les hommes? Ne partageroient-elles pas un grain de fable en plufieurs Provinces? Pourquoi donc lors qu'on voit aller les hommes à l'armée, & marcher en ordre fous leurs étendarts, que la Cavallerie tantôt prend le devant pour découvrir l'ennemi, & tantot couvre les flancs de l'armée, & que tous s'empreffent comme s'il s'agiffoit de quelque chofe de grande importance, pourquoi ne les confidere-t-on pas comme une troupe de fourmis, & qu'on ne dit pas d'eux par mépris.

It nigrum campis agmen?

Toutes ces courfes, continue ce Philofophe, font femblables à celles des fourmis, qui travaillent dans un petit fentier. *Formicarum iste difcurfus eft in angufto laborantium.* Quelle difference y a-t-il entr'elles & nous, fi ce n'eft que notre corps qui eft petit, eft plus grand que le leur? Ce lieu où l'on fait flotter des Vaiffeaux, où l'on range des Armées en bataille, où l'on affigne differentes Provinces, n'eft qu'un point dont l'Ocean occupe la plus grande partie: *Quid illis & nobis intereft, nifi exigui menfura corpufculi? Punctum eft iftud in quo navigatis, in quo bellatis, in quo regna difponitis: minima etiam cum illis utrinque Oceanus occurit.*

Il femble que l'unité d'action n'y foit pas gardée, parce qu'ils changent de deffein à tout moment, & que chaque jour ils font de nouvelles entreprifes. Mais fi on confidere avec attention ce qu'ils font, on verra que c'eft toûjours après cette même grandeur imaginaire qu'ils courent: qu'ils recherchent tantôt dans un lieu, & tantôt dans un autre.

Comme dans une Comedie il y a des Auteurs qui difparoiffent après les premiers Actes, qu'il y en

a qui meurent dans la Catastrophe, & que les autres triomphent; aussi entre ces personnes dont nous parlons, les uns ne paroissent que quelque tems, ils perdent la vie sans venir à bout de leurs entreprises, & achevent la Comedie; mais enfin après la Piece qui ne dure que quelques heures, & que la mort interrompt souvent, ils disparoissent tous comme les Acteurs des Comedies ordinaires.

Leur vie est aussi vaine que celle des Heros des Romans, elle passe aussi vîte, & il semble que ce ne soit que comme une image qui paroît & disparoît presque en même tems. *In imagine pertransit homo.* Mais il y a cette difference entr'eux & ces Heros, que ceux-ci ne seront pas punis pour ces actions feintes qu'ils n'ont point faites, & que ces personnes seront punies pour ces vanitez, dans lesquelles elles ont consumé toute leur vie.

Le malheur dans lequel elles tomberont, comme saint Augustin le dit fort éloquemment, est bien different de ce bonheur dans lequel elles fleurissent. Car ce bonheur n'est que pour quelque tems; & elles seront malheureuses éternellement. Ce bonheur n'est qu'imaginaire, & leurs miseres sont très-réelles. *Non enim quomodo florent sic pereunt, florent enim ad tempus, pereunt in æternum; florent falsis bonis, pereunt veris tormentis.*

Tous les hommes savent ces veritez que nous venons de proposer. Ils n'ignorent point que toute notre vie n'est qu'un songe, que la mort ôtera ces masques qui distinguent les hommes; qu'elle les dépouillera de ces habits sous lesques les uns paroissent Princes, les autres valets; & que les reduisant au tombeau également nuds, ils n'emporteront que les vêtemens de leur ame; c'est à dire les vertus. Mais ils prennent plaisir à se tromper. Ils ne croient pas pouvoir passer la vie agréablement d'une autre maniere.

Ils

Ils ne veulent pas chercher Dieu, il faut dont qu'ils cherchent quelque amusement qui serve de matiere aux mouvemens de leur cœur, puis qu'il faut qu'il agisse & qu'il ne peut être en repos un moment. Ils se font des affaires, ils prennent de grands emplois où ils n'ont pas un moment pour penser à l'éternité; & bien loin de se croire malheureux, ils considerent ces grandes & continuelles occupations, comme des marques de leur felicité. * *Argumentum esse felicitatis occupationem putant.*

Recevant donc tant de plaisir de leur maniere de vivre, qui les exemte de plusieurs chagrins; ils aiment leur erreur, & ne voudroient pas en être délivrez; semblables à cet Athenien qui se fâcha contre ses amis qui l'avoient gueri de sa folie. Toutes les fois qu'il alloit dans le lieu où se joüoient les Comedies, il y croyoit voir des Acteurs, & il y passoit le tems agréablement dans un divertissement imaginaire. C'est pourquoi vous ne m'avez pas redonné la vie, disoit-il à ses amis; mais vous m'avez tué, m'ayant ôté avec violence mes plaisirs & une erreur qui m'étoit si agréable.

† *Pol me occidistis, amici;*
Non servastis, ait, cui sic extorta voluptas,
Et demptus per vim mentis gratissimus error.

C'est se déclarer ennemi des hommes que de leur vouloir ouvrir les yeux sur cette extravagance; ils s'irritent même contre ceux qui leur font quitter cette fausse opinion qu'ils ont de leur bonheur, qui n'est qu'une misere veritable, comme le Cordonnier Mycille dans Lucien, se fâcha contre son coq, & lui jetta une forme à la tête, parce que l'ayant éveillé il lui avoit fait quitter les richesses dont il jouissoit dans un agreable songe.

Toutes les felicitez de la terre sont semblables à cel-

* *Seneque, Ep. 106.* † *Horace.*

celles de cet homme qui révoit ; *Felicitates sæculi somnia dormientium.* Les joies que donnent les biens du monde ne sont pas plus solides que celles que l'on trouve dans une réverie agréable. *Gaudium de somno.* Les hommes aiment ce sommeil ; & le bonheur de la vie, selon l'idée qu'ils en ont, consiste à vivre dans une perpetuelle lethargie ; pendant laquelle ils n'ont ni embarras ni inquietude de ce qui doit arriver après ce sommeil.

Il y a peu de personnes qui soient exemtes de ce mal, & dont on puisse dire que la maniere de vivre soit serieuse & raisonnable ; car enfin tous ces empressemens des hommes qui travaillent à acquerir des richesses, des honneurs, des plaisirs, ne sont-ils pas aussi vains que les travaux des Heros des Poëtes? Toutes leurs Passions & toutes leurs actions sont aussi inutiles que celles des Comediens, qui s'affligent, qui se fâchent, qui parlent & agissent avec tant d'ardeur sur les Theatres : ou que les peines que se donnent les enfans dans leurs jeux.

Il est vrai que les niaiseries des hommes passent pour des affaires importantes: *Majorum nugæ negotia vocantur.* Mais enfin puisque l'on ne doute point de la brièveté de cette vie, qui sera suivie d'une éternité heureuse ou malheureuse, ne doit-il pas être constant que tout ce que l'on fait qui ne sert de rien pour l'éternité, n'est que folie ; & que les hommes qui se remplissent la tête de grands desseins, qui cherchent des établissemens sur la terre sans penser au ciel, sont insensez : que toute cette sagesse avec laquelle ils ménagent ces desseins, n'est que folie ; & que tout leur esprit n'est pas moins corrompu que le seroit celui d'un homme, qui étant plein de ce qu'il auroit lû dans les Romans, s'imagineroit être un Heros lui-même, & s'occuperoit toute sa vie dans des intrigues, dans des entreprises, & dans des conquêtes imaginaires, comme le Dom Quichot des Espagnols.

Fin de la Seconde Partie.

TABLE DES CHAPITRES CONTENUS

dans les Reflexions sur l'Art Poëtique.

CHAP.

SECONDE PARTIE.

CHAP.

gens.

CHAP. XV. *Plusieurs personnes qui ne lisent Poetes ni les Romans, commettent la même que ceux qui les lisent; ils occupent leur espri vaines pensées aussi dangereuses que celles qu Auteurs de ces Livres expriment sur le pa*

CHAP. XVI. *La vanité & les amusemens Poesie, sont comme une image de la vanité & amusemens de quelques hommes dans ce qu'ils lent leurs affaires.*

FIN.

CATALOGUE DE LIVRES

qui se trouvent

Chez PIERRE PAUPIE.

A.

AVantures du Baron de Fœneste, par d'Aubigné: Nouv. Edition, augmentée de Remarques Historiques, & de la Bibliotheque de Maitre Guillaume. *Bruxelles*, 1728, 8°. 2 *voll.*

Amours de Théagene & de Chariclée. *Paris*, 12°. 2 *voll.*

——— de Psyché & de Cupidon, par la Fontaine. *Paris*, 1728, *in* 8°.

Abrégé de l'Histoire Universelle, depuis la Création du Monde jusqu'en 1714. avec des Cartes Géographiques, par de Lille. *Paris*, 1730, *in* 12°. 7 *voll.*

Art d'orner l'Esprit en l'amusant, par Pitaval. *Paris*, *in* 12°. 2 *voll.*

——— de bien parler François, par la Touche. *Amsterd.* 1730, *in* 12°. 2 *voll.*

Amusemens des Eaux de Spa, Ouvrage inutile à ceux qui vont boire ces Eaux Minérales. *Amsterd.* 1735, *in* 8°. 2 *voll. figur.*

——— des Eaux d'Aix-la-Chapelle, Ouvrage de même Caractere. *Amst.*, 1736, *in* 8°. 2 *voll. fig.*

B.

BIble, N. Testament, & Pseaumes de Nouv. Version tout Musique. *La Haye*, 1731, 12°.

——— revûe & corrigée sur les Textes Hébreu & Grec, par les Pasteurs de Geneve, avec des Réflexions sur chaque Chapitre, par Ostervald. *Amsterd.* 1724. *in folio.*

Bachelier de Salamanque, ou les Mémoires de Don Cherubin de la Ronda. *Paris*, 1736, 12°. *figur.*

——— Idem. *Amsterd.*, 1736, 12°. 2 *vol. figur.*

C.

C*Orpus Juris Civilis, cum Notis Heineccii & aliorum.* Lipsiæ, 1736, in 4°. 2 voll.

Comte de Warwick, par Mde d'Aulnoy. *Amst.* 1715, *in* 12°. 2 *voll.*

Carpentariana, ou Remarques d'Histoire, de Morale, de Critique, d'Erudition, & Bons-Mots, de Mr. Charpentier. *Paris*, 1724, *in* 12°.

Causes de la Grandeur, & de la Décadence, des Romains, par Montesquiou. *Amst.* 1735, *in* 8°.

——— de la Corruption du Gout, par Mde Dacier. *Amst.*, 1715, *in* 12°.

Contes & Nouvelles de Bocace. 8°. 2 *voll. fig. Cologne* 1700.

——— ——— en Vers de Mr. la Fontaine. 8°. *Amst.* 1732. 2 *voll. fig.*

D.

DIctionnaire Universel de la Lange Françoise, par Furetiere. *La Haye*, 1735, *folio* 4 voll.

——— Historique, Chronologique, Géographique & Littéral, de la Bible, par Calmet. *Geneve*, 1730, 4°. 4 *voll.*

——— François-Hollandois, & Hollandois-François, par Halma. *Amsterd.*, 1729, & 1733, 4°. 2 *voll.*

——— François, par Richelet. *Amsterd.*, 1734, *in* 4°. 2 *voll.*

——— Géographique, par la Martiniere. *La Haye*, 1726-1736, *in folio* 10 *voll.*

E.

ESsais sur la Providence, & sur la Possibilité Physique de la Resurrection, par Jaques Boyd. *Amsterd.*, 1731, *in* 12°.

Essais de Morale, par la Placette. *Amst.*, 1732, 12°. 6 *voll.*

Espion Turc dans les Cours des Princes Chrétiens, par Marana. *Cologne*, 1725, 12°. 6 *voll. fig.*

F.

F*Abricii Bibliotheca Latina.* Hamburgi, 1721, 8°. 3 voll.

——— ——— ——— *Mediæ & Infimæ Ætatis.* Hamburgi, 1735, 8°. 5 voll.

——— *Bibliographia Antiquaria.* Lipsiæ, 1716, in 4°.

Fabricius de Veritate Religionis Christianæ. Hamburgi, 1725, in 4°.

H.

H*Istoire* des Empires & des Republiques, depuis le Deluge jusqu'à Jesus Christ, avec des Cartes Chronologiques. *Paris*, 1736, 12°. 6 *voll.*

——— de la Bastille, ou l'Inquisitiou Françoise, avec celle de Goa. *Leide*, 1731, *in* 12°. 5 *voll.*

——— Romaine, depuis sa Fondation jusqu'en 1326, par Echard. *Paris*, 1734, 12°. 6 *voll.*

——— de l'Eglise & de l'Empire, depuis la Naissance de Jesus-Christ, jusqu'à la Fin du XIIme. Siécle, par le Sueur & Pictet. *Amst.* 1730, 4°. 11 *voll.*

——— de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, depuis son Etablissement jusqu'à présent, *Amsterd.*, 1716, *&c.* 12°. 14 *vol. fig.*

——— & Memoires l'Académie des Sciences, depuis son Etablissement jusqu'à présent. *Amsterdam*, *in* 12°. *complette.*

——— de la Sultane de Perse, & des Visirs, Contes Turcs. *Amst.*, 1708, 12°.

——— du Dauphiné & des Princes qui ont porté le Nom D. Dauphin. *Paris*, *in folio.*

——— Secrette des Vies & des Regnes de tous

les Rois & Reines d'Angleterre. *Amsterd.*, 1729, 12°. 3 *voll.*

——— d'Herodote, traduite en François, par du Ryer, avec des Tables Géographiques pour l'Intelligence de l'Histoire. *Paris, in* 12°. 3 *voll.*

——— de la Conquête du Méxique par Fernand Cortez, trad. de l'Espagnol d'A. de Solis par la Guette - Gitry. *Paris*, 1731, 12°. 2 *voll. figur.*

——— de la Découverte & de la Conquête du Pérou, trad. de l'Esp. d'Augustin de Zarate. *Paris*, 1716, 12°. 2 *voll. fig.*

——— de France, depuis son Etablissement jusqu'à present, par le P. Daniel. *Paris*, 1729, *in* 4°. 10 *voll.*

——— de Don Antoine de Roi de Portugal. *Amsterd.*, *in* 12°.

——— Histoire & Description générale du Japon, où l'on trouvera tout ce qu'on a pu apprendre de la Nature & des Productions du Pais, du Caractere & des Coutumes des Habitans, du Gouvernement, du Commerce, & des Révolutions arrivées dans l'Empire & dans la Religion; & l'Examen de tous les Auteurs qui ont écrit sur le même Sujet, par le P. Charlevoix. *Paris* 1736, 12°. 9 *voll. avec fig.*

——— le même 4°. 2 *voll.*

I.

IBrahim, ou l'Illustre Bassa, par Scudery. *Paris*, 1723, 12°. 4 *voll. fig.*

L.

LEttres Juives, ou Correspondance Philosophique, Historique, & Critique, entre un Juif Voyageur à Paris, & ses Correspondans en divers Endroits. *La Haye*, 1735, *&* 36, 8°. 3 *voll. contenant les 90 prémieres; & les suivantes*, 2 *fois la Semaine.*

Locke, Christianisme Raisonnable tel qu'il nous est representé dans l'Ecriture. &c. *Amsterd.*, 1731, 8°. 2 *voll.*

Loc-

Locke, Essai Philosophique sur l'Entendement Humain. *Amst.*, 1736. *in* 4°.

M.

MOulin (Pierre du) Traité de la Paix de l'Ame, avec la Semaine de Meditations &c. *Amst.*, 1729, *in* 8°.

Madrigaux de Me. de la Sabliere. *Paris*, 1653, 12°.

Mille & une Nuits, Contes Arabes. *La Haye*, 12°. 12 *voll.*

Memoires de Molesworth, dans lesquels ont voit l'Etat du Danemark. *Paris*, 1705, 8°.

——— du Comte de Montbas sur les Affaires de Hollande. *Cologne*, 1653, *in* 12°.

——— sur le Service journalier de l'Infanterie, par Bombelle. *Paris*, 1726, *in* 8°.

——— pour servir à l'Histoire des Troubles arrivez en Suisse à l'Occasion du *Consensus &c.* *Amst.*, 1726, *in* 8°.

——— ou Economies Royales, d'Etat, Domestiques, Politiques, & Militaires, de Henri 4me. par le Duc de Sully. *Amst.* 1715, 12°. 12 *voll.*

——— du Marquis d'Argens, avec des Lettres sur divers Sujets. *La Haye*, 1735, *in* 8°.

——— de la Comtesse de Mirol, ou les funestes Effets de l'Amour & de la Jalousie, par le même. *La Haye*, 1736, 12°.

* ——— de Mdlle. de Mainville, ou le feint Chevalier, par le même. *La Haye*, 1736, *in* 12°.

——— du Marquis de Mirmon, ou le Solitaire Philosophe, par le même. *Amsterd*, 1736, *in* 12°.

——— du Marquis de Vaudreville, ou les Enchainemens de l'Amour & de la Fortune, par le même. *La Haye*, 1736, *in* 8°.

Mentor Cavalier, ou les illustres Infortunez de notre Siécle, par le même. *La Haye*, 1736, *in* 12°.

O.

OEuvres de Clement d'Alexandrie. *Paris*, 1696, *in* 8°.

Oeuvres diverses de Patru, contenant ses Plaidoyers, Harangues, & Lettres, & les Vies de quelques-uns de ses Amis. *Paris*, 1714, *in* 4°.

——— (toutes les) de Voltaire. *Amsterdam*, 8°. 3 *vol. fig.*

P.

Pratique du Théatre, par d'Aubignac. *Amst.* 1715, 8°. 3 *voll. grand pap.*

——— (la) des Vertus Chretiennes. *Londres* 1719, *in* 80, *gros Caractere.*

Pseaumes, Nouv. Version, tout Musique. *La Haye*, 1730, *in* 12°. *gros Caractere.*

——— gros Caractere, Nouv. Version, sans Musique. *La Haye*, 1730, 8°. *grande Forme.*

Principes du Blazon, avec des Figures enluminées. *Paris*, 1715, *in* 4°.

Prieres Chretiennes en Forme de Méditations. *Paris*, 1705, 12°. 2 *voll.*

——— pour tous les Jours de la Semaine, par Pictet. *Amst.*, 1733, *in* 12°.

Roman de la Rose, Nouv. Edition, avec des Notes de l'Abbé Lenglet. *Paris*, 1515. 12°. 3 *voll.*

Recueil des Pieces choisies, par la Monnoye. *La Haye*, 1714, 8°. 2 *voll.*

——— de Pieces Galantes, en Prose & en Vers, par Me. de la Suze, & Pelisson. *Trevoux*, 1725, 12°. 4 *voll.*

——— des Contes, contenans les cent Nouvelles nouvelles, les Contes de Bocace, les Contes de la Reine Margeritte de Navarre, & les Contes de la Fontaine. *Paris*, 1733, 12°. 8 *voll.*

Rollin, Histoire Ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, de Babyloniens, des Medes & des Perses, des Macédoniens, & des Grecs. *Amst.* 12°. 10 *voll.*

——— la même. *Paris* 12°. 10 *voll.*

Réfléxions Morales, Satiriques, & Comiques, sur les Mœurs du Siécle. *Amsterd.*, 1733, *in* 8°.

Re-

Réfléxions, Penſées, & Bons-Mots, de Pepinocourt. *Paris*, 1696, 12°.

——— Militaires & Politiques du Marquis de Santa Cruz. *La Haye*, 1735, 8°. 4 *voll.*

S.

SIrmondi *Opera varia*. Venet., 1728, in folio 5 voll.

Saluſtius Variorum. Amſt., 1690, 8°.

——— *in Uſum Delphini*. Parif., 1726, 4°.

Sermons de Bertheau. *Amſterdam*, 1733, 8°. 3 *voll.*

——— ſur la Mort & le Jugement, par Lucas. *La Haye*, 1724, 8°.

——— de l'Enfant. *Amſt.*, 1728, 8°.

——— de l'Evêque de Salisbury. *La Haye*, 1708, 8°.

——— de Saurin. *La Haye*, 1730 *&c.* 8°. 9 *voll.*

——— de l'Abbé Anſelme. *Paris*, 1731, 12°. 6 *voll.*

——— de Bourdaloue. *Anvers*, 1734, 15 *voll.*

Science des Perſonnes de la Cour. *Amſterdam*, 1729, 12°. 4 vol.

T.

TRaité du Pouvoir des Rois de la Grande Bretagne. *Amſterdam*, 1714, 8°.

——— ſur les Miracles, dans lequel on prouve que le Diable n'en ſauroit faire. *Amſterdam*, 1729, 8°.

——— de la Pratique des Billets entre les Négocians. *Louvain*, 1682, 12°.

——— des Feux d'Artifice, où l'on voit la Maniere de préparer les Matieres qui entrent dans leur Compoſition. *Paris*, 1715, 12°. *figur.*

——— des Bénéfices, trad. de Fra-Polo Sarpi par Amelot de la Houſſaie. *Amſt.*, 1700, 12°.

——— de la Gloire, par Sacy; avec une Diſſertation de Mr. du Rondel ſur le même Sujet. *Amſt.*, 1715, 12°.

Traité

CATALOGUE.

Traité de la Peinture & Mignature, pour apprendre aisément à peindre sans Maitre. *La Haye*, 1708, *in* 12°. *figur.*

——— de la Vérité de la Religion Chretienne, traduit du Latin de Mr. Turretin. *Geneve*, 1735, 8°. 4 *Parties.*

Théatro Italiano, osia Scelta di Tragedie per Uso della Scena. *Verona*, 1723, 8°. 3 *voll.*

THEATRE FRANÇOIS.

Oeuvres de Moliere. *Paris*, 1730, 12°. 8 *voll. figur.*

——— de Dancourt. *Paris*, 1729, 12°. 9 *vol. fig.*

——— de P. & Th. Corneille. *Paris*, 1723, 12°. 10 *voll. fig.*

——— de R. du Freny. *Paris*, 1731, 12°. 6 *voll. Musique.*

——— de Racine. *Paris*, 1728, 12°. 2 *voll. fig.*

——— de Regnard. *Paris*, 1730, 12°. 5 *voll.*

——— de le Garnd. *Paris*, 12°. 4 *voll.*

——— de Brueys. *Paris*, 1735, 12°. 3 *voll.*

Theatre Italien de Ghérardi. *Amst.*, 1721, 12°. 6 *voll. figur.*

——— (nouveau) Italien, avec les Parodies & la Musique. *Paris*, 1733, 12°. 12 *voll.*

——— de la Foire, ou l'Opéra Comique. *Amst.*, 1725, *&c.* 12°. 8 *voll.*

V.

VIe d'Abeillard & d'Héloïse, avec leurs véritables Lettres en Latin & en François. *Paris*, 1733, 12°. 4 *voll.*

Voyage au tour du Monde, par Dampierre. *Rouen*, 1730, 12°. 5 *voll.*

——— de la Compagnie, avec celui de Schooten. *Rouen*, 1725, 12°. 12 *voll.*

Visites Charitables, ou Consolations Chrétiennes pour toutes sortes de Personnes affligées, par Drélincourt. *Amst.*, 1731, 8°. 3 *voll.*

F I N.









